UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00316579 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/anecdotesarabese00lacr

ANECDOTES
ARABES
ET MUSULMANES,

Depuis l'An de J. C. 614,

Époque de l'établiſſement du Mahométiſme en Arabie, par le faux Prophète Mahomet;

Juſqu'à l'extinction totale du Califat, en 1538.

A PARIS,
Chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LIBRARY
FEB 7 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

DS
235
23

AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE *de Mahomet* & de ſes ſucceſſeurs occupe une des premieres places dans les Faſtes du monde, & principalement de l'Aſie. Confondre cette hiſtoire avec celle d'une infinité d'autres dynaſties qui ont ou précédé ou ſuivi ces ſouverains fameux, c'eût été préſenter au public un aſſemblage monſtrueux de faits généraux & particuliers, de révolutions, de cataſtrophes, & mériter les reproches qu'on a faits de nos jours à des écrivains eſtimables. Nous avons donc cru devoir traiter ſéparément la trop célèbre époque de l'établiſſement du Califat, & ſuivre ſans interruption ſes accroiſſemens, ſes progrès, ſa décadence. Jamais empire, après celui des Romains, n'eut de bornes plus étendues que celui de Mahomet. Il em-

braſſa long-tems les trois quarts de l'Aſie, une grande partie de l'Afrique & de l'Europe; & telle fut ſa prodigieuſe puiſſance, que, de ſes débris même, on a vu ſe former des royaumes & des empires formidables. Il eſt aiſé de juger à préſent, en général, de l'intérêt & du mérite de ces *Anecdotes Arabes & Muſulmanes*. On en aura bientôt une idée plus avantageuſe encore, ſi l'on fait attention que, parmi le grand nombre de Califes ou Pontifes-rois, ſucceſſeurs du légiſlateur Arabe, pluſieurs ont relevé l'éclat du diadême par les vertus paiſibles qui caractériſent les peres des peuples, d'autres par les talens ſupérieurs & les qualités éminentes qui conſtituent les héros; ceux-là par leur amour pour les ſciences, ceux-ci par leur reſpect pour la religion: preſque tous par des traits brillans ou ſinguliers. Le fanatiſme des peuples & l'ambition de quelques particuliers ayant dans la ſuite

démembré le Califat, nous avons fait, pour ainſi dire, marcher de front les différentes familles qui ſe ſont maintenues dans la poſſeſſion ou dans l'uſurpation de la chaire & de l'épée de Mahomet : telles furent, entr'autres, les Ommiades, les Fathimites, les Abbaſſides. Quoique l'hiſtoire des Saraſins ou Mahométans d'Eſpagne ſoit intimement liée avec celle de cette monarchie, peut-être aurions-nous mieux fait de la traiter ici, pour ne rien laiſſer à deſirer au lecteur ſur cette matiere importante ; mais nous nous réſervons de ſatisfaire ſa curioſité dans les *Anecdotes Eſpagnoles*, qui ne tarderont point à paroître.

Le volume, qui doit ſuivre immédiatement celui-ci, ſous le titre d'*Anecdotes Orientales, premiere Partie*, ſervira tout à la fois d'introduction & de ſuite à l'hiſtoire des Califes. On y trouvera toutes les dynaſties connues, qui, depuis la

naiſſance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Aſie, & dont les puiſſances réunies ont formé le vaſte empire des Muſulmans. Après l'extinction & ſur les débris du Califat, d'autres puiſſances ſe formerent à leur tour : on en verra l'hiſtoire dans ce même volume, & dans le ſuivant qui contiendra les Sophis ou Shahs de Perſe, les Ottomans & les Mogols.

ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES.

INTRODUCTION.

DE tous les peuples du monde, il n'en eſt point, ſi l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité ſoit plus certaine que celle des Arabes. Iſſus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, ſous ſa conduite, après la confuſion des langues, dans cette partie de l'Aſie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorſqu'Iſmaël, fils d'Abraham, chaſſé de la maiſon pa-

ternelle avec Agar sa mere, vint chercher un asyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proscrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuse. Il fixa son séjour dans le lieu même où l'ange découvrit à sa mere cette source bienfaisante qui lui sauva la vie. Pour laisser à la postérité une preuve sensible de sa reconnoissance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maison quarrée, à cause de sa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Ismaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immense postérité. Elle se divisa, dans la suite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui se confondirent, sous le nom de *Mostarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraïscites, qui descendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Ismaël, étant en possession de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple; & cette cité, connue sous le nom de la *Mecque*, devint bientôt considérable par le concours des étrangers que la dévotion y attiroit. La surintendance du temple passa de mâle en mâle

dans la branche aînée des enfans de Cédar, qui, sous le titre de princes, formoient le conseil qui régloit toutes les affaires publiques.

Située dans un terrein pauvre & stérile, la Mecque se soutenoit, par la sagesse de ce sénat & par la valeur de ses citoyens, contre la jalousie des tribus voisines, qui souvent lui déclaroient la guerre. La célébrité de son pélerinage, & le commerce que le port de Gidda, sur le golfe Arabique, facilitoit avec l'Egypte & l'Ethiopie, étoient pour elle une source féconde de richesses. Haschem, prince de la Mecque, & bisaïeul de Mahomet, ouvrit encore une autre voie pour enrichir sa patrie. Il établit des caravanes qui alloient, dans des saisons réglées, chercher les marchandises de l'Arabie méridionale & de la Syrie. Il les conduisoit lui-même; & le soin d'escorter les caravanes, & de les défendre contre les rapines des Arabes du désert, devint alors la fonction la plus importante du premier citoyen de la Mecque.

Ces Arabes du désert, nommés *Bedouins* dans nos auteurs, demeuroient sous des tentes. Ils vivoient du lait de leurs brebis; un arc, des flèches, une peau pour se couvrir, telles étoient leurs richesses. Ils ne séjournoient dans une con-

trée, qu'autant qu'elle fourniſſoit à leurs troupeaux un pâturage néceſſaire. Quand un pays étoit épuiſé, la nation décampoit ſous les ordres du plus ancien de la premiere tribu, & cherchoit un terrein plus favorable. C'étoit durant ces tranſmigrations qu'il étoit dangereux de voyager; &, ſi l'on n'étoit en état de repouſſer la force par la force, les négocians & les pélerins ſe voyoient dépouillés de tout, & ſouvent même de la vie, par ces brigands vagabonds. Mais, quand ils avoient trouvé des plaines agréables, des campagnes ombragées, des ruiſſeaux limpides, des bois & des fontaines, ils abandonnoient tout-à-coup le pillage, pour ſe livrer à cette douce & voluptueuſe inaction, ſi délicieuſe pour un peuple dont le climat eſt brûlant; & ſi quelques troupes s'écartoient du gros de la nation, c'étoient des miſérables, qui, n'ayant rien en propre, cherchoient à s'enrichir aux dépens des infortunés voyageurs; & toujours ils étoient déſavoués, ſouvent même punis par leurs compatriotes.

Toute l'Arabie avoit oublié le Créateur, pour ſacrifier à de vains ſimulacres, dans le tems même qu'Iſmaël vint y rétablir la religion primitive, qui ne ſe conſerva pas long-tems dans ſa pureté. Toujours errans dans des plaines immenſes,

toujours obligés de fixer les yeux vers le ciel, pour reconnoître & diriger leur route, les Arabes firent des aſtres l'objet de leur culte; ils leur dreſſerent des ſtatues & des autels. La Caaba, où, durant pluſieurs ſiécles, le Dieu d'Abraham & d'Iſmaël avoit été ſeul adoré, s'étoit enfin peuplée d'idoles; & la nation entiere, ſéduite par une aveugle ignorance, avoit donné dans tous les écarts du plus monſtrueux paganiſme.

Telles étoient les mœurs & la religion de l'Arabie, lorſque *Mohammed*, que nous appellons *Mahomet*, naquit à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570. Si nous en croyons les hiſtoriens Muſulmans, *Abdollah*, ſon pere, fils d'*Abdolmotalleb*, chef des Coraïſcites, & prince de la Caaba, l'emportoit en beauté ſur tous ſes concitoyens; & l'on dit que les filles des Arabes employerent, pour obtenir ſes faveurs, ces amoureuſes inſtances que l'épouſe de Putiphar mit vainement en uſage pour tenter le chaſte Joſeph. Elles ne furent pas plus heureuſes que la femme du miniſtre Egyptien; & leur douleur fut à ſon comble, lorſqu'elles virent *Aména*, la plus belle d'entr'elles, fixer le choix d'Abdollah.

Mahomet, fruit de cet hymen, perdit ſon pere deux mois après ſa naiſſance. Aména, reſtée veuve, n'avoit

pour élever ſon fils que cinq chameaux & une eſclave Ethyopienne. Cette extrême indigence, & la douleur d'avoir perdu un époux qu'elle chériſſoit, lui donnerent bientôt la mort; & Mahomet n'avoit pas encore huit ans, lorſqu'il vit deſcendre cette tendre mere au tombeau. Le jeune orphelin trouva un aſyle dans la maiſon d'Abdolmotalleb, ſon aïeul, qui le recommanda en mourant à ſon fils *Abutaleb*, frere utérin d'Abdollah. Cet Arabe eut pour ſon pupille toute l'affection d'un pere; &, comme il apperçut en lui les diſpoſitions les plus heureuſes, l'amour du travail, une conception vive, une intelligence profonde, cet eſprit qui d'un coup d'œil enviſage un objet ſous toutes ſes faces, il l'aſſocia dans ſon commerce, & ſe déchargea ſur lui d'une partie de ſes grandes occupations. Ils firent enſemble un voyage en Syrie, pour y vendre & acheter des marchandiſes. Arrivés à Boſtra, ville de la Syrie Damaſcène, ils deſcendirent dans un monaſtere où demeuroit un moine Neſtorien, appellé par les Arabes *Bohaïra*, & par les Chrétiens *Sergius*, proſcrit de Conſtantinople à cauſe de ſes erreurs. Ce religieux les reçut avec les plus grands honneurs, & leur donna un feſtin magnifique. Il fut frappé de l'eſprit prématuré du jeune Ma-

homet, qui n'avoit encore que treize ans; il lui parla du Chriſtianiſme; il lui perſuada que la religion de la Mecque étoit abſurde & ridicule; il l'éleva juſqu'à la connoiſſance d'un Dieu unique & véritable, qui s'étoit expliqué par la bouche des prophètes, pour enſeigner aux hommes le culte qui lui eſt dû; enfin il lui lut quelques endroits de l'Ecriture ſainte, qui confirmerent ſa doctrine. Ces ſemences germerent dans l'eſprit de Mahomet; il conçut dès-lors un ſouverain mépris pour l'idolâtrie de ſes compatriotes, & ce pieux dédain s'accrut avec l'âge. De retour dans ſa patrie, il ſe diſtingua de tous ſes concitoyens par l'extérieur de ſa piété, & par ſon zèle pour la pureté du culte; & les Coraïſcites, ſinceres admirateurs de ſes grandes qualités, lui donnerent d'une voix unanime le ſurnom de *Fidèle*.

Tout en lui ſervoit à lui concilier les cœurs; ſes manieres inſpiroient à la fois le reſpect & la confiance. Juſte dans ſes expreſſions, judicieux dans ſes réponſes, ſincere dans ſes paroles & dans ſes actions, doux, affable, prévenant, populaire, déſintéreſſé, libéral, plein de charité pour les pauvres, de clémence pour ſes ennemis, de zèle pour ſes amis, de condeſcendance pour ſes inférieurs; ſobre, d'une humeur toujours égale, intrépide au mi-

lieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, habile à connoître les hommes & à les mouvoir, on croira sans peine, avec les historiens Musulmans, qu'il surpassoit en esprit & en sagesse tous les Arabes ses contemporains. Sa taille étoit médiocre, mais plus grande que petite; sa tête étoit un peu grosse, son teint basané, mais relevé par la vivacité du coloris: il avoit la barbe longue, les yeux grands, noirs & pleins de feu; les traits réguliers, la physionomie douce & majestueuse. Dégagée dans ses mouvemens, sa démarche, selon l'expression des Arabes, ressembloit au cours d'un ruisseau qui coule sur un terrein libre & facile. De tous les vices, Mahomet ne conserva que celui du pays, l'incontinence, presqu'inévitable dans une contrée où le soleil, donnant aux humeurs une fermentation vive, une circulation rapide, paroît devoir nécessairement enflammer le tempérament, & le porter à la jouissance des femmes.

A l'âge de vingt ans, Mahomet fit ses premieres armes sous les ordres d'Abutaleb, son oncle, dans une guerre des Coraïscites contre deux tribus voisines; & son intrépide bravoure lui mérita les éloges & l'estime de tous les témoins de ses exploits. Cinq ans après, l'amour de l'indépendance, & l'espérance d'une meilleure

fortune, le firent passer au service d'une riche veuve, nommée *Cadige*. Elle le chargea de la direction de son commerce, & de la conduite de ses caravanes. Il fit pour elle un nouveau voyage en Syrie. Il y vit une seconde fois le moine Sergius, qui vivoit encore, & pour lequel il avoit conçu la plus grande vénération. Mahomet lui communiqua le projet qu'il avoit formé de changer la religion & les mœurs des Arabes, d'après les principes qu'il lui avoit donnés dans son premier séjour à Bostra. Il lui prouva la facilité de ce grand dessein; de sorte que Sergius, charmé de son zèle, & plein d'admiration pour un plan aussi hardi, combina avec lui les moyens de le faire réussir. Ils formerent un corps de doctrine & de législation conforme au génie du peuple qu'il falloit persuader, & fondé sur des principes reçus; ils adapterent quelques cérémonies payennes à des vérités simples, tirées du christianisme & du judaïsme; &, par cet étrange assemblage, ils prétendirent intéresser à la fois & les payens Arabes, & les Chrétiens hérétiques, & les Juifs superstitieux, en un mot, toutes les sectes religieuses qui peuploient les sables & les déserts de l'Arabie.

Plus résolu que jamais de se livrer tout

entier à cette grande entreprise, Mahomet revint à la Mecque, où Cadige, pour récompenser ses services, lui proposa sa main. C'étoit un coup de fortune pour le jeune commis : aussi ne balança-t-il point un instant. Abutaleb, son oncle, informé du consentement mutuel des deux parties, vint célébrer la cérémonie des nôces de son neveu, qu'il maria avec Cadige, en prononçant cette formule, en présence de tous les chefs de sa tribu : » Louange soit à Dieu, qui nous a fait » naître de la race d'Abraham, & de la » semence d'Ismaël ; qui nous a donné en » héritage, le pays du territoire sacré, qui » nous a constitués les gardiens de la mai- » son du pélerinage & qui nous a établis » juges sur les hommes ! Mahomet, mon » neveu, lui qui l'emporte sur tous les Co- » raïscites en beauté, en vertu, en intel- » ligence, en gloire, & en subtilité d'es- » prit, quoique destitué des biens de la » fortune, qui ne sont qu'une ombre pas- » sagere, & un dépôt qu'il faudra rendre » tôt ou tard ; Mahomet étant amoureux » de Cadige, & Cadige réciproquement » amoureuse de lui, quelle que soit la dot » que vous exigiez de lui pour la conclu- » sion de leur mariage, je déclare que je » m'en charge. » En effet, il lui donna

cinq onces pesant d'or, & quelques chameaux. Cadige avoit quarante ans: Mahomet, qui n'en avoit que vingt-six, en eut quatre fils qui moururent dans l'enfance, & quatre filles qui épouserent dans la suite les principaux chefs de la secte Mahométane. Le nom d'*Al-Cassem*, qu'il avoit donné à l'aîné de ses fils, lui fit prendre, suivant l'usage des Arabes, le surnom d'*Abul-Cassem*, qui veut dire, pere de Cassem.

A l'abri de l'indigence, Mahomet ne songea plus qu'à l'exécution de ses vastes projets. Son mariage le mit en état de se livrer aux douceurs de la vie contemplative. Tous les ans, pendant un mois, fuyant la compagnie des hommes, il se retiroit dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Là, durant quinze ans, il médita sur toutes les parties de son plan: il prévit tous les obstacles; mais en même tems il apperçut les moyens d'en triompher. Il crut ne pouvoir mieux réussir, qu'en se donnant pour un homme inspiré, avec lequel la divinité entretenoit un commerce intime. Il feignit des extases & des convulsions; ce qui a fait imaginer qu'il étoit attaqué d'une épilepsie. Cadige, son épouse, en fut d'abord alarmée. Mahomet lui persuada que ces accès, qui l'effrayoient,

avoient pour cause l'apparition de l'ange Gabriel, qui venoit lui révéler les secrets du Très-Haut. Le moine Sergius, que Mahomet avoit attiré à la Mecque, & un rabbin nommé *Abdiah-Ben-Salom*, qui tous deux s'étoient consacrés au nouveau législateur, afin de l'aider dans son dessein, acheverent la conviction de son épouse.

Mahomet ne s'attribua la qualité de prophète qu'à l'âge de quarante ans. Il ne s'annonça pas comme auteur d'une religion nouvelle. Sa mission, disoit-il, ne consistoit qu'à ramener les hommes à la pureté primitive, à la seule religion véritable, fondée sur l'ancien & le nouveau Testament, & professée par Adam, Noé, Abraham, Moyse, Jesus, les Apôtres & tous les Prophètes, mais altérée par les Juifs & par les Chrétiens, & totalement défigurée par les idolâtres. Il convenoit que Jesus-Christ étoit fils de Dieu, mais par grace, & non par nature : né d'une vierge, par la vertu du Très-Haut & sans opération humaine : ce n'étoit cependant, selon lui, qu'un pur homme qui n'étoit pas véritablement mort ni ressuscité : Dieu en avoit substitué un autre, que les Juifs avoient crucifié : pour lui, il étoit retourné à Dieu, dont il étoit l'envoyé. Mahomet proscrivoit encore le

dogme de la Trinité, comme faisant partie du polythéïsme : toute sa doctrine se réduisoit à croire l'unité absolue de Dieu, & l'apostolat de son prophète ; & c'est ce qu'exprimoit cette profession de foi, si célèbre chez les Musulmans : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet est l'Apôtre de Dieu* (*). A ce dogme fondamental, il en ajoûta plusieurs de pratique, dont les principaux étoient la circoncision, cinq prieres par jour, la purification du corps, le pélerinage de la Mecque, & le jeûne du mois Ramadan, le neuvieme de l'année Arabique, durant lequel, disent les sectateurs de Mahomet, l'Alcoran (**) étoit descendu tout entier du ciel pour la premiere fois.

Cet ouvrage fameux est comme la bible des Mahométans. Il fut d'abord composé sans aucun ordre, quoiqu'avec beaucoup d'esprit & de délicatesse ; mais *Abubècre*, second Calife, le rédigea. Mahomet ne cessoit de le donner pour preuve de la divinité de sa mission. Il défioit ses adversaires

(*) *La Ilah illa Allah : Mohammed ressoul 'Allah.*

(**) Ce mot est composé de *coran*, lecture ; & de l'article arabe *al*, auquel nous ajoûtons improprement l'article françois ; ce qui fait l'-al-coran.

d'en égaler la pureté & l'éloquence : auſſi les Muſulmans ſpéculatifs ont-ils long-tems diſputé ſi l'Alcoran étoit un ouvrage créé, ou incréé, éternel comme Dieu même, une lumiere réfléchie des rayons de ſa ſubſtance, une loi ineffable, écrite du doigt de l'Être ſuprême, avant tous les tems, ſur les tables du ciel, d'où l'ange Gabriel, que les Mahométans confondent avec le Saint-Eſprit, en apportoit, au beſoin & en différens tems, des copies au prophète, par chapitres & par verſets.

MOHAMMED, *ou* MAHOMET.

[614.]

A l'âge de quarante-quatre ans, Mahomet se déclare publiquement prophète, envoyé de Dieu, pour rappeller l'univers à son véritable culte. Il n'avoit encore que neuf prosélytes, dont les principaux étoient Cadige, son épouse; Zaïd, son esclave; Ali, son cousin, fils d'Abutaleb; & Abubècre, qui fut son beau-pere & son successeur. Pour augmenter le nombre de ses disciples, il voulut essayer la conversion de sa famille. Il fit assembler tous ceux qui la composoient, leur donna un grand festin; &, après le repas, il leur dit: « O mes freres! qui peut apporter » aux Arabes un bien plus précieux que » celui que je leur apporte en ce jour? » Je vous présente les trésors de cette vie, » & le bonheur du ciel. Le Très-Haut » vous appelle à lui par ma bouche. O » mes freres! qui d'entre vous veut être » mon Visir dans cette grande entreprise? » qui veut partager avec moi la peine & » le fardeau, & devenir mon frere, mon » envoyé, mon lieutenant? » A ce dis-

cours inattendu, tous les convives demeurent interdits : on se regarde ; chacun semble demander à son voisin ce qu'il doit répondre. Tout le monde étoit dans ce silence profond que produit la surprise, lorsque tout-à-coup le jeune Ali, plein d'une noble impatience, se leve, & s'écrie : » C'est moi, divin prophète, c'est moi « qui veux faire ce que tu demandes. Si » quelqu'un s'oppose à toi, je lui casserai » les dents, je lui arracherai les yeux, je » lui fendrai le ventre, je lui romprai les » jambes. C'est moi, digne ami du Très- » Haut, c'est moi qui veux être ton Visir » sur ces peuples ! » A ces mots, Mahomet se jette au cou d'Ali, l'embrasse avec tendresse, & dit à l'assemblée : » Voici mon frere : voici mon envoyé & » mon lieutenant ; soumettez-vous à lui, » & rendez-lui une aveugle obéissance. » Le ton avec lequel il prononça ces paroles, & plus encore l'exemple d'Ali, firent sur la plûpart des spectateurs une vive impression : plusieurs embrasserent la nouvelle religion ; & les autres, déja ébranlés, ne différerent à les imiter que de quelques jours. Un très-petit nombre s'apperçut de l'ambition de Mahomet, & résolut d'y mettre un frein puissant. Foible nuage, d'où l'on vit éclater bientôt une horrible tempête !

[615.]

Les Coraïſcites, voyant Mahomet déclamer ouvertement contre leur idolâtrie, cherchent les moyens de réprimer la hardieſſe de ce novateur. Les principaux d'entr'eux vont trouver Abutaleb, qui tenoit alors le premier rang dans la ville, & lui déclarent, avec les plus grandes menaces, le deſſein de toute la tribu. Abutaleb, craignant pour les jours de ſon neveu, l'avertit de la diſpoſition de ſes compatriotes, & lui conſeille de reſpecter des erreurs qu'il ſeroit dangereux de détruire. » Mon oncle, lui dit le prophète, avec » l'aide du Très-Haut, qu'ai-je à redou» ter ? Non, quand ils poſeroient le ſo» leil à ma droite & la lune à ma gau» che, je n'abandonnerois point la miſ» ſion dont le Tout-Puiſſant m'a chargé. »

[616.]

Alarmés des progrès rapides de la nouvelle doctrine, les habitans de la Mecque entreprennent de ſe défaire de Mahomet. Omar, le plus redoutable d'entr'eux, eſt chargé de l'aſſaſſiner. Omar prend ſon arc & ſon épée : il part ; dans ſa route, il rencontre un des plus ardens diſciples de Mahomet ; il l'attaque. Le Muſulman, trop foible contre un ſi terrible adverſaire, lui

dit, pour s'en débarraſſer : « Omar, pour-
» quoi viens-tu m'attaquer ? Que ne vas-
» tu plutôt décharger ta colere ſur Amé-
» na, ta ſœur, & ſur ſon mari *Saïd*, qui
» tous deux profeſſent comme moi la re-
» ligion du prophète ? » A cette nouvelle, Omar devient furieux ; il ſe précipite plein de rage au logis de ſa ſœur ; il la trouve méditant avec ſon époux ſur un rouleau de parchemin, qui contenoit quelques maximes extraites de l'Alcoran. Il ſe jette ſur Saïd, il le renverſe par terre ; &, lui tenant le pied ſur la gorge, il eſt prêt à lui enfoncer ſon épée dans le corps. Envain Aména veut délivrer ſon époux : Omar lui donne un ſoufflet ſi violent, qu'il la bleſſe au viſage : « Barbare, s'é-
» crie-t-elle, oſes-tu bien me frapper ainſi,
» parce que, dédaignant tes vaines idoles,
» je profeſſe l'unité de Dieu ? ... Oui,
» je ſerai Muſulmane, en dépit de toi. Je
» brave ton aveugle fureur : acheve, don-
» ne-moi la mort ; mais, en m'arrachant
» la vie, apprends qu'il n'y a point d'au-
» tre Dieu que le Dieu que je ſers, &
» que Mahomet eſt ſon apôtre. » Ce diſcours pénétre l'ame d'Omar ; honteux de ſa brutalité, il laiſſe ſon beau-frere, & reſte quelque tems dans une méditation profonde. Enfin, prenant la parole : « O
» mes amis ! leur dit-il, votre conſtance

» me touche. Qui donc a pu vous inſpirer » tant de courage ? De grace, montrez-» moi le rouleau que vous liſiez tout-à-» l'heure. » Aména le lui préſente. Il y voit ces mots : « Au nom du Dieu des » Miſéricordes ! ... L'Alcoran n'eſt point » deſcendu du ciel pour que tu fuſſes mi-» ſérable, mais afin qu'il fût le miroir & » le bonheur de celui qui craint Dieu.... » Certainement je ſuis Dieu. Il n'y a point » de Dieu que moi. Sers-moi donc, & » fais la priere en mémoire de moi ſeul. » Ces maximes, nouvelles pour Omar, changent tout-à-coup ſon cœur : plein d'admiration, il s'écrie : « Que de ſubli-» mité ! Quelle onction dans ces paroles ! » Quels hommages ne mérite point celui » qui parle de la ſorte ! O mes amis ! je » ſuis Muſulman ; je crois en Dieu, je » crois en ſon apôtre, conduiſez-moi dans » l'inſtant au prophète. » Il dit, & ſa ſœur le mene à Mahomet. Le légiſlateur court à ſa rencontre. Omar veut ſe jetter à ſes pieds : le prophète l'en empêche, & l'embraſſe ; & toute l'aſſemblée, compoſée de quarante perſonnes, ſe joint à eux pour aller tous enſemble à la Caaba, remercier l'Être ſuprême, qui, par un changement plus prompt que l'éclair, avoit fait, d'un ennemi cruel, le plus zélé proſélyte de la nouvelle religion.

[619.]

Un certain *Abu-Giéhel*, au nom de tous les Coraïscites, ajourne le prophète Arabe au tribunal d'un prince puissant, qui commandoit vingt mille hommes, & qui s'appelloit *Habib*. Mahomet comparoit devant ce juge entiérement dévoué aux intérêts de ses ennemis. « Habib, lui dit-» il, quel miracle voulez-vous que j'opere » pour vous prouver ma mission ? --- Le » soleil est à son midi, répondit Habib, » faites que le jour disparoisse tout-à-coup, » & que la terre soit couverte des plus » épaisses ténèbres. Alors, ordonnez à la » lune de venir se placer sur la Caaba, de » faire dévotement les sept circuits à l'en-» tour de la maison sacrée, de s'avancer » vers vous, de vous saluer par ces mots : » *Que la paix soit sur toi, grand apôtre de* » *Dieu !* Ensuite, qu'elle entre dans votre » robe par le coude droit, qu'elle en sorte » par le coude gauche ; qu'alors, elle se » fende en deux parties, de maniere qu'une » moitié sorte de votre manche gauche, » & l'autre moitié de votre manche droite ; » qu'aussi-tôt l'une de ces deux parties » prenne son essort vers l'orient, & l'au-» tre vers l'occident ; que l'une & l'autre » revienne, en pirouettant, & faisant en » l'air un saut semblable au bond léger

» d'une ſauterelle ; & qu'enfin ces deux » moitiés, après avoir été partagées de la » ſorte, ſe réuniſſent pour former une » lune parfaitement ronde, qui, repre- » nant dans l'inſtant la figure qu'elle » avoit avant ces métamorphoſes, aille ſe » replacer & répandre ſa lumiere au même » endroit du zodiaque qu'elle occupoit. » Cette propoſition extraordinaire jetta l'alarme dans le cœur des compagnons du prophéte, & remplit de joie ſes ennemis. « C'eſt à ce coup, s'écrioient-ils, » c'eſt à ce coup, que nous allons recon- » noître ſon impoſture ! » Mahomet ſeul étoit tranquille, diſent les hiſtoriens Mahométans qui nous fourniſſent ce détail. Plein de confiance au Dieu qu'il annonçoit, il ſe met en priere ; &, après s'être tenu long-tems proſterné contre terre, il ſe releve, & dit : « O toi, qui » prêtes à nos humbles ſupplications une » oreille de miſéricorde, toi qui connois » l'abyme du cœur humain, ô mon Dieu ! » manifeſte ta puiſſance. » Il dit, & l'Eternel commande à l'ange adminiſtrateur de la nuit d'envoyer ſur la terre des ténèbres de l'épaiſſeur ſeulement d'un fil. En un inſtant, l'orient, l'occident, les montagnes, les plaines, les mers, tout le globe eſt enſeveli dans une obſcurité ſi profonde, qu'un homme ne peut apper-

cevoir celui qui le touche, & que les flambeaux ne donnent aucune lumiere. « C'en » eſt aſſez, Mahomet, s'écrient les Arabes effrayés, appelle maintenant la lune. » Auſſi-tôt le prophète leva ſa main vers le ciel, & d'une voix miraculeuſe : « Vaſte » corps, s'écria-t-il, immenſe créature : » toi qui, toujours obéiſſante à ton Dieu, » eſt mue & emportée par les révolutions » des Manſions établies par le décret éternel du Tout-Puiſſant : ſors, en vertu du » pouvoir qui m'a été donné ſur toi, & » viens exécuter les merveilles que le Très-» Haut m'a permis d'opérer : je ſuis Ma-» homet, l'apôtre de Dieu. »

A ces mots, la lune quitte le ciel, deſcend ſur le ſommet de la Caaba, fait les ſept circuits à l'entour de ce temple, ſe proſterne devant le portique, s'approche du prophète, le ſalue humblement, & prononce cette profeſſion de foi : « Que » la paix ſoit avec toi, digne ami du Très-» Haut ! Je proteſte qu'il n'y a point d'au-» tre Dieu que Dieu, & que tu es Maho-» met, l'apôtre de Dieu. » Enſuite, elle entre dans la manche droite du prophète, & ſort par ſa manche gauche ; puis elle rentre par la gauche, & reſſort par la droite ; enfin, s'inſinuant ſubtilement par le collet de ſa robe, elle deſcend tout du long juſqu'à la frange d'en-bas, d'où elle

ſort au grand étonnement des ſpectateurs ; car Dieu, pour ce deſſein, avoit rapetiſſé la lune. Auſſi-tôt que cette planette fut ſortie par la frange du bas de la robe de Mahomet, elle ſe fendit en deux parties égales : l'une s'élança vers l'orient, & l'autre vers l'occident ; après quoi, ſe réuniſſant, la lune redevint un corps rond & brillant, & reprit ſa courſe ordinaire. En remontant au ciel, elle dit d'un ton plus effrayant encore que la premiere fois : » Que la paix ſoit avec toi, digne apôtre » de Dieu ! commande-moi ce qu'il te » plaira, j'exécuterai tes ordres avec une » obéiſſance aveugle durant tout le reſte » de cette nuit. » Un prodige ſi peu concevable remplit d'admiration tous ceux qui en furent témoins Habib, & plus de quatre cens Coraïſcites, autrefois ennemis déclarés du prophète, ſe proſternerent à l'inſtant à ſes pieds, reconnurent ſon apoſtolat, & profeſſerent l'unité de Dieu. Le ſeul Abu-Giéhel & ſes partiſans reſterent dans l'incrédulité, & voulurent faire paſſer ces merveilles pour des preſtiges.

[620.]

Mahomet perd, preſqu'en même tems, Abutaleb, ſon oncle, dont la grande autorité l'avoit garanti juſqu'alors des mauvais deſſeins de ſes concitoyens, & Ca-

dige, ſon épouſe. Il les pleura ſincérement ; &, après quelques mois de deuil, il ſe remaria avec Sawda, veuve de l'un de ſes proſélytes.

[621.]

(*) Mahomet, méditant & priant au pied d'une colline, s'endort. Tout-à-coup l'ange Gabriel ſe préſente à ſes yeux, & l'éveille. Le teint de cet eſprit céleſte étoit plus blanc que la neige ; ſes blonds cheveux, artiſtement treſſés, flottoient en boucles ſur ſes épaules lumineuſes ; ſon front majeſtueux & ſerein portoit l'empreinte du doigt de l'Eternel. Ses vêtemens étoit tout tiſſus de perles & de fils d'or très-pur ; ſes dents reſſembloient à des pierres précieuſes, & ſes jambes étoient teintes d'un jaune de ſaphir. Il avoit cinq cents paires d'aîles ; & d'une aîle à l'autre, il y avoit la diſtance de cinq cents années de chemin. Il portoit autour de lui ſoixante & dix mille caſſolettes remplies de muſc & de ſafran ; &, ſur ſa tête, on voyoit une lame, où ces mots étoient écrits en caracteres lumineux : « Il n'y a point d'au-

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir le lecteur que toute cette narration eſt le fruit de l'imagination orientale. L'auteur y fait un grand uſage de l'Apocalypſe.

» tre Dieu que Dieu : Mahomet eſt l'apô-
» tre de Dieu. »

Gabriel apprend au prophète qu'il va le tranſporter, en une ſeule nuit, à Jéruſalem ; & de-là, juſqu'au trône de l'Etre ſuprême. Il lui préſente une jument miraculeuſe, appellée *Borac*, pour faire ce myſtérieux voyage. Plus grand qu'un âne, mais inférieur au mulet, Borac étoit blanc. Il avoit une face humaine, & des mâchoires de cheval. La criniere de ſon cou étoit de fines perles, tiſſue de marguerites & d'hyacinthes, & brodée de lumiere. Ses oreilles étoient d'émeraudes ; ſes yeux brilloient comme les étoiles, & dardoient des rayons vifs & perçans comme ceux du ſoleil. Son cou, ſon poitrail, ſon dos, ſes tempes, ſa queue, toutes les parties de ſon corps étoient chargées de diamans, de plaques d'or, de perles qui jettoient de tous côtés un éclat vif & pénétrant, ſemblable à celui de l'éclair qui fend la nue. Il avoit deux aîles comme celles d'un aigle, grandes comme le contour d'un vaſte baſſin, tiſſues de perles, émaillées comme un pré fleuri, & parſemées d'émeraudes. Il exhaloit de ſes flancs l'odeur la plus ſuave ; enfin, il avoit une ame intelligente : il entendoit & comprenoit tout ce que l'on diſoit, mais il ne pouvoit ni parler, ni répondre, à moins que Dieu ne le per-

mît. Quand Mahomet s'approcha de ce céleſte animal, il ſe mit à ruer; mais Gabriel l'adoucit en lui découvrant qu'il alloit porter l'apôtre du Très-Haut. A ce mot, Borac s'incline devant le prophète, le reçoit ſur ſon dos, & le tranſporte à Jéruſalem avec une vîteſſe égale à celle de la foudre. Après s'être arrêtés un inſtant pour prier ſur le mont Sinaï & à Béthléem, les deux voyageurs entrerent dans le temple de Salomon, pour y prier auſſi, avec deux inclinations. Mahomet y trouva Abraham, Moyſe & Jeſus, avec une foule de prophètes & de ſaints, qui ſe proſternerent avec lui devant la Majeſté divine.

Gabriel prend Mahomet par la main, & le conduit à une échelle de lumiere, préparée pour eux, & qui touchoit de la terre au premier ciel. Ce premier ciel, compoſé d'une fumée ou vapeur ſubtile, qu'on appelle le firmament, étoit rempli d'anges d'un ordre ſupérieur, à la tête deſquels étoit un grand ange nommé Aſmael, gouverneur du monde. La fonction de ces eſprits bienheureux étoit de garder les étoiles, leſquelles étoient ſuſpendues comme des luſtres avec des chaînes d'or à tous les points du firmament; & la diſtance de la terre à ces étoiles, étoit de cinq cents années de chemin ordinaire.

De-là, le prophète monte au ſecond

ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin, & compoſé d'un fer précieux & poli. Il y voit Jean, fils de Zacharie, & Jeſus, fils de Marie. Il les ſalue; il en eſt ſalué, & il prie avec les anges, habitans de ce ſéjour.

Au troiſieme ciel, ſéparé du ſecond par cinq cents années de chemin, & compoſé d'un acier fin & brillant, Mahomet apperçoit David & Salomon. Il les ſalue; il en eſt ſalué, & il fait ſa priere avec cent mille anges, ſelon le rit d'Abraham, avec deux inclinations.

L'apôtre arrive au quatrieme ciel, diſtant du troiſieme de cinq cents années de chemin, & formé d'un argent ſubtil & lumineux. Il y parle à l'ange de la mort, dont les pieds touchent aux extrémités de la ſeptieme terre, & dont la tête s'éleve juſqu'au deſſous du trône de l'Eternel. Dans un endroit reculé, il voit un grand homme dont le teint étoit olivâtre. C'étoit Adam, le pere de tous les humains: « O » mon fils bien-aimé! cria-t-il au prophète, » ô Mahomet! réjouis-toi de l'honneur » que te fait, en cette nuit, le Tout-Puiſ- » ſant. — O mon pere! lui demanda » l'apôtre de Dieu, à quoi vous occupez- » vous ici? — J'obſerve, répondit le pre- » mier homme, les actions de mes deſcen- » dans; &, dans la foule innombrable qui

» les compose, il n'en est point de plus
» heureux, de plus agréable au Seigneur,
» que celui qui récite avec toi la formule:
» *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu:*
» *Mahomet est l'apôtre de Dieu.* »

Du quatrieme ciel, le prophète parvient au cinquieme, formé de l'or le plus pur. Le voyage de l'un à l'autre est de cinq cents années de chemin. Le premier objet qui frappe ses regards, est un ange d'une si prodigieuse grandeur, que si Dieu lui commandoit d'avaler les sept cieux & les sept terres, il les engloutiroit comme un pois. Ensuite il apperçoit le patriarche Hénoch, qui lui fait de grands honneurs. Enfin il voit le feu de la colere, que Dieu réserve pour les pécheurs endurcis, & particuliérement pour les Arabes vicieux.

Dans le sixieme ciel, distant du précédent de cinq cents années de voyage, & composé d'une pierre claire & transparente, Mahomet vit un ange qui étoit moitié feu & moitié neige, sans néanmoins que le feu fondit la neige, ou que la neige éteignit le feu. Il le salua; & l'Esprit céleste lui souhaita toutes sortes de bonheurs. Un peu plus loin, il apperçut un homme vêtu d'une robe de laine, & appuyé sur un bâton. Il étoit si velu, que le poil de son corps couvroit presque tout son vêtement; c'étoit Moyse. Le prophète

de Dieu s'en approcha, & le salua; & le législateur hébreu, qui ne le vit pas avec plaisir, parce qu'il l'alloit effacer, lui fit cependant bonne mine.

En un clin-d'œil, l'apôtre se trouve dans le septieme ciel, quoiqu'éloigné de cinq cents années de chemin du précédent. Ce ciel est formé d'une lumiere divine, dont l'éclat est semblable à celui de l'hyacinthe rouge. Mahomet y contemple une foule de merveilles. Il y voit la plus grande de toutes les créatures de Dieu, le prodige de sa puissance. C'étoit un ange qui avoit soixante & dix mille têtes : chaque tête avoit soixante & dix mille faces : chaque face avoit soixante & dix mille bouches : chaque bouche avoit soixante & dix mille langues : chaque langue parloit soixante & dix mille langages, tous différens entr'eux, & dont il se servoit pour célébrer les louanges du Très-Haut.

Sur un trône de lumiere, placé auprès du temple céleste, dont la Caaba est l'image, le prophète apperçoit un vénérable vieillard; c'étoit Abraham, l'ami de Dieu, & le pere des croyans. Mahomet le salue; & le patriarche lui dit : « Réjouis-toi, ô » le meilleur de mes enfans ! réjouis-toi; » car je crois que tu seras comblé de toutes » sortes de biens : toi & ta nation serez » bénis. »

Il parloit encore, lorſqu'on entendit la voix de l'ange répeter ces mots : « Dieu » eſt grand ! ſon nom eſt grand ! » & l'Eternel lui-même fit entendre ces paroles : » Mon ſerviteur Mahomet eſt véritable : il » eſt mon apôtre ; je l'ai choiſi pour moi-» même, & quiconque lui obéit, aura le » pardon de ſes péchés. » Auſſi-tôt un ange plus blanc que la neige, vêtu d'une robe rouge, & ſuivi de ſoixante & dix mille anges, vient embraſſer le prophète, & lui dit : « Suis-moi, ô le très-honoré de » Dieu ! » Mahomet eſt emporté au-delà d'une infinité de voiles ou ſéparations qui déroboient aux yeux des eſprits céleſtes l'ineffable éclat de la majeſté divine, & il arrive au voile de l'unité, par lequel le Tout-Puiſſant tempere l'infinie vivacité de ſes rayons. « Anges, dit alors l'Eter-» nel, levez le voile entre moi & mon » bien-aimé Mahomet. » A l'inſtant le voile de l'unité fut levé, & le prophète ſe vit au pied du trône de l'Être ſuprême, qui s'entretint familiérement avec lui. » O Mahomet ! lui dit-il, je n'oblige per-» ſonne à rien faire, que ce que l'on eſt » en pouvoir d'exécuter : le bien que l'on » aura acquis, ſera pour celui qui l'aura » acquis ; & le mal que l'on aura com-» mis, ſera contre celui qui l'aura com-» mis... O Mahomet ! je t'ai donné l'Al-

» coran, le grand Alcoran : ceux de ta
» nation qui liront cet ouvrage ſacré,
» jouiront ſur la terre de tous les biens
» qui peuvent contribuer au bonheur de
» l'homme ; & je les placerai dans mon
» paradis après leur mort... J'ai créé Je-
» ſus de mon Eſprit & de mon Verbe ;
» mais pour toi, ô Mahomet ! j'ai écrit
» ton nom à côté du mien : on ne le pro-
» nonce point, dans le ciel & ſur la terre,
» qu'on ne prononce auſſi le tien en même
» tems ; & déſormais je n'exaucerai que
» les prieres de ceux qui atteſteront
» qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi,
» & que tu es mon apôtre. »

Après que l'Eternel eut parlé de la ſorte, Mahomet, comblé de gloire & plein de reconnoiſſance, reçoit la permiſſion de viſiter le paradis. C'eſt un lieu dont les charmes ſurpaſſeroient l'imagination de Dieu même, ſi cet Être infini n'en étoit point le créateur. Son terrein eſt d'argent, ſon gravier de perles blanches, ſes montagnes d'ambre, & ſes remparts d'hyacinthes rouges. Il a pour toit le trône de Dieu ; il a pour vergers & pour jardins la miſéricorde ; il a pour habitans les prophètes, & les anges pour citoyens. Ses villes ſont d'or, & ſes châteaux & ſes palais ſont d'hyacinthes. Par-tout on rencontre des allées de myrtes & de jaſmins, entre leſquels il y a

des arbres d'or & d'argent, dont les fruits sont blancs & délicieux. Les fleuves sont bordés de berceaux d'or & d'argent, portant des fruits blancs, avec des couronnes, des guirlandes & des festons qui donnent un ombrage perpétuel. De quelque côté que l'on porte ses pas, on n'apperçoit que bocages, que prairies, que jardins potagers, que gazons, que tertres, que canaux d'eaux-vives. Enfin, on voit çà & là de petits enfans, de jeunes garçons, des coupes pleines d'excellentes liqueurs, de jeunes femmes chastes & modestes, baissant la vue pour ne regarder que leurs maris. Le prophète, ravi d'admiration en contemplant ces objets d'une félicité pure, demande à son conducteur Gabriel pour qui sont tous ces biens : » O Mahomet ! répondit l'ange, ils sont » pour toi ; ils sont pour tes disciples. » Ensuite l'apôtre quitte le paradis, revient à Jérusalem, & remonte sur Borac, qui le reconduit à la Mecque. Là, il raconte à ses prosélytes cette grande merveille ; on fit d'abord beaucoup de difficulté de le croire, mais enfin la plûpart se rendirent sur le témoignage d'Abubècre, personnage d'une grande autorité parmi eux. Cette fable, si utile aux desseins de Mahomet, est un des prétendus mysteres de la religion Musulmane ; les Mahométans l'appellent *Ascension*,

sion, & les Turcs en célèbrent la fête la vingtieme nuit du septieme mois arabique, appellé Regeb.

[622.]

Le législateur Arabe est vivement persécuté par les habitans de la Mecque. Tandis qu'il songe à prendre la fuite avec ses partisans, soixante & quinze citoyens d'Yatreb, ville considérable au nord de l'Hégiaz, & à huit ou dix journées de la Mecque, viennent reconnoître sa doctrine, & lui prêter le serment de fidélité. Mahomet les reçoit avec joie; il leur donne le nom d'Ansars, c'est-à-dire auxiliaires; & il les renvoie dans leur patrie, après avoir choisi douze d'entr'eux pour lui servir d'apôtres dans Yatreb. Ils y prêcherent avec un tel succès, que la plûpart de leurs concitoyens embrasserent la nouvelle religion.

Le prophète, apprenant cette heureuse nouvelle, choisit Yatreb pour asyle. Il fit d'abord partir secrettement tous ceux qui lui étoient dévoués; &, lorsqu'il les crut assez éloignés, il les suivit lui-même avec Abubècre. Dès que le bruit de cette évasion se fut répandu, les Coraïscites, furieux de voir échapper leur ennemi, coururent à sa poursuite; mais Mahomet évita leur rencontre, &, après bien des inquiétudes

& des traverſes, il arriva enfin à Yatreb. On l'y reçut avec les démonſtrations de l'allégreſſe la plus vive ; on lui bâtit un palais, avec une moſquée pour l'exercice de ſa nouvelle religion ; & la ville prit le nom de *Médine*, qu'elle porte encore aujourd'hui, & qui ſignifie le ſéjour de l'apôtre.

Cette fuite de Mahomet, connue ſous le nom d'*Hégire*, eſt l'époque de ſa puiſſance. A peine ſe vit-il maître d'une place où il pouvoit armer ſon parti, qu'il parut ſur la ſcène dans l'éclat d'un monarque avide de conquêtes ; il ne voulut plus prêcher que le cimeterre à la main ; & l'épée, comme diſent les Arabes, devint dès-lors la clef du ciel. Mais avant d'entreprendre aucune guerre, Mahomet voulut donner à ſon empire naiſſant une conſtitution ſolide, qui pût le mettre en état de braver le choc des puiſſances rivales. La plus admirable de ſes inſtitutions politiques, eſt celle qui établit, entre tous ſes diſciples de différens pays, une union ſacrée, indiſſoluble, par laquelle ils ſont obligés, non-ſeulement de ſe traiter les uns les autres de freres, mais auſſi de s'aimer, & de ſe chérir mutuellement comme tels.

[624.]

Les Coraïſcites éprouverent bientôt la

vengeance de leur citoyen fugitif. Une de leurs plus riches caravanes, escortée par dix-neuf cents hommes sous les ordres d'Abu-Sofian, capitaine habile, revenoit de Syrie; Mahomet l'apprend: il se met aussi-tôt à la tête de trois cents guerriers intrépides, qu'il enflamme par ses paroles; il part, & rencontre ses ennemis dans une vallée, nommée Bédre. Il s'y retranche devant un ruisseau, dont, par le conseil d'un de ses capitaines, il fait un réservoir pour rafraîchir ses troupes au milieu du combat; puis il range sa petite armée en bataille, & se place à l'arriere-garde, afin d'agir suivant les circonstances. On étoit en présence, lorsque trois Coraïscites vinrent défier au combat trois sectateurs de Mahomet. Une foule de braves ambitionnent cet honneur; le législateur Arabe choisit Obaïda, Hamza, son oncle, & Ali, son cousin; ils se précipitent sur les ennemis, dont la défaite est le signal de la bataille. « Courage, enfans, » dit l'apôtre à ses soldats; vous combat- » tez pour l'Eternel: le paradis est pour » ceux qui périront dans cette journée. » Le jour vous est favorable: serrez vos » rangs, & repoussez les infidèles à coups » de flèches. » Ils font des prodiges. Dans la chaleur de l'action, Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel qui conduisoit trois

mille anges à ſon ſecours, jette une poignée de ſable contre les Coraïſcites, en diſant : « Que leurs faces ſoient confon-» dues ! » A l'inſtant les infidèles prennent la fuite ; ſoixante & dix reſtent ſans vie dans la plaine, près de deux cents ſont fait priſonniers ; & cette éclatante victoire, qui procura aux vainqueurs un butin immenſe, ne leur coûta que quatorze guerriers. Mahomet régla la diſtribution des dépouilles ; &, comme on étoit ſur le point d'en venir aux mains, un chapitre de l'Alcoran deſcendit du ciel pour calmer la ſédition. Le partage du butin y eſt ſagement arrêté. La cinquieme partie doit appartenir à Dieu & à ſon apôtre ; une autre doit être donnée à ſes parens, aux orphelins, aux pauvres & aux voyageurs ; & les trois autres doivent être diſtribuées également entre les capitaines & les ſoldats victorieux.

[625.]

Pour ſe venger de leur défaite, les Coraïſcites levent une armée de trois mille hommes de pied & de deux cents chevaux, & Abu-Sofian ſe met à leur tête. Ce général, accompagné de Hendah, ſa femme, & de quinze autres dames des premieres familles de la Mecque, qui toutes portoient des tambours ſelon l'uſage des

Arabes, s'avance vers Médine, & ſe cantonne ſur la montagne d'Ohod, qui n'en eſt éloignée que de quatre milles. Mahomet veut le chaſſer de ce poſte. Suivi de mille ſoldats, & ſans cavalerie, il va l'attaquer. Il a d'abord l'avantage; mais enfin, accablé par le nombre, après avoir reçu pluſieurs bleſſures, il eſt contraint de ſe retirer avec perte, laiſſant ſur le champ de bataille plus de ſoixante & dix morts, au nombre deſquels on remarquoit Hamza, ſon oncle. Les ennemis ſignalerent leur animoſité, par les outrages dont ils chargerent les cadavres des vaincus. Hendah éventra celui de Hamza, & mangea ſon foie, & les femmes qui la ſuivoient, ſe diſputerent le barbare plaiſir de l'imiter. Elles couperent aux morts le nez & les oreilles, & s'en firent des ceintures, des colliers & des bracelets: dignes bijoux de ces ames féroces! Cette défaite du légiſlateur Arabe, la ſeule qu'il ait jamais eſſuyée, excita les murmures de la plûpart de ſes diſciples; mais, pour leur impoſer ſilence, Mahomet leur dit qu'ils devoient attribuer ce malheur à leurs péchés; que tout ce qui étoit arrivé dans cette triſte circonſtance, avoit été réglé d'une maniere inévitable dans les décrets immuables de l'Eternel; & que ceux qui

étoient morts en combattant, avoient le ciel pour partage. Telle eſt la doctrine qui a allumé dans le cœur des Muſulmans cet intrépide courage avec lequel ils ont renverſé tant d'empires, tant de royaumes, en ſi peu d'années.

[626.]

Une querelle très-vive s'étant élevée entre les troupes Muſulmanes, échauffées par l'excès du vin, Mahomet, pour prévenir ces déſordres, dont les conſéquences ſont quelquefois ſi triſtes à la ſociété, défend l'uſage de cette liqueur dangereuſe, ainſi que de toutes celles qui peuvent enyvrer. Les jeux de hazard & la divination furent auſſi enveloppés dans cette ſage proſcription, comme n'ayant pour objet que de diſtraire les hommes des occupations ſérieuſes, du travail & de la priere, pour leſquels ils ſont nés.

[627.]

Zaïd, affranchi, &, depuis, fils adoptif de Mahomet, avoit une femme fort jolie. Le légiſlateur en devint amoureux; & le trop complaiſant mari, connoiſſant la paſſion de ſon bienfaiteur, répudia ſon épouſe. Mahomet la mit au nombre de ſes femmes; mais, comme ce mariage ſcandali-

ſoit les Muſulmans, & même les idolâtres, le prophète, pour ſe juſtifier, fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran, où Dieu parle de la ſorte : « Or, après que » Zaïd eut exécuté à l'égard de ſa femme » ce qu'il avoit réſolu, nous l'avons unie » à toi pour être ton épouſe, afin que, » par cet exemple, il n'y eût plus déſormais de ſcrupule parmi les fidèles, à ſe » marier avec les femmes répudiées de » leurs fils adoptifs. Il faut que le commandement de Dieu ſoit exécuté. Le » prophète n'a commis aucun faute en » faiſant ce que Dieu lui a ordonné : il » n'a fait que ſuivre l'exemple des autres » prophètes qui l'ont précédé.... Qu'il » n'y ait plus déſormais de fils adoptifs, » qui ne portent le nom de leurs peres » naturels. Pour mon bien aimé Mahomet, il ne ſera plus dans la ſuite le » pere d'aucun d'entre vous ; mais il ſera » ſeulement appellé l'apôtre de Dieu & » le ſceau des prophètes. »

[628.]

Mahomet invite à l'Iſlamiſme l'empereur Héraclius, Choſroës, roi de Perſe, le roi d'Ethyopie, & Macaucas qui s'étoit rendu maître de l'Egypte. Ce dernier reçoit ſa lettre avec reſpect, & lui envoie des préſens, parmi leſquels étoit

une jeune eſclave Chrétienne, nommée Marie. Sa jeuneſſe, l'éclat de ſes charmes, tout en elle éblouit l'apôtre Arabe. Il en devint éperdument épris ; mais il avoit lui-même mis une barriere à ſa paſſion, en diſant, dans l'Alcoran : « Vous ne commettrez point la fornication ; car c'eſt » un crime énorme, que Dieu punit dans » ſa colere. » Cependant, comme ſon amour augmentoit, Dieu, par une indulgence ſinguliere, le diſpenſa de la loi dans une révélation, & lui permit de jouir de ſa ſervante. Mais les femmes du prophète n'eurent pas la même complaiſance ; & leurs clameurs furent ſi vives, qu'il fallut un nouveau chapitre de l'Alcoran pour les appaiſer. Ainſi Mahomet continua de vivre avec Marie. Il en eut un fils, qu'il nomma Ibrahim, & qui mourut environ quinze mois après ſa naiſſance.

[629.]

Les Juifs étoient puiſſans en Arabie. Mahomet leur déclare la guerre ; il les défait en onze combats, s'empare de toutes leurs places, & traite avec la derniere rigueur cette nation qu'il haïſſoit beaucoup plus que les Chrétiens. La derniere de leurs villes, & la plus forte de toutes, eſt priſe d'aſſaut, en préſence & ſous les ordres du légiſlateur qui y fit ſon entrée

triomphante. Il alla loger chez un des principaux citoyens, dont la fille, nommée Zaïnab, voulant venger sa patrie dévastée par les troupes du conquérant, empoisonna une épaule de mouton, qu'elle lui servit. Mahomet, ayant mis dans sa bouche un morceau de cette viande funeste, la rejetta sur le champ, & dit à ses compagnons de s'abstenir de ce mets qui leur donneroit la mort. On arrêta Zaïnab; on lui demanda pourquoi elle avoit eu la sacrilége audace d'empoisonner une viande destinée à nourrir un prophète : « Je vou» lois voir s'il l'étoit en effet, » répondit-elle avec une naïveté feinte. Mahomet lui pardonna; & cette action de clémence est d'autant plus admirable, que le poison fit sur lui une telle impression que, depuis cet instant malheureux, il fut toujours valétudinaire.

[630.]

Mahomet envoie un député au gouverneur de Bostra, pour l'exhorter à embrasser l'Islamisme. C'étoit un de ces princes Sarasins, attachés au service de l'empire & à la Religion chrétienne. Le député étant à Muta, ville de Syrie, au-delà du Jourdain, fut assassiné par l'ordre du gouverneur. A cette nouvelle, Mahomet, rempli d'une juste indignation, met sur pied

trois mille homme d'élite, dont il donne le commandement à Zaïd, ſon affranchi. Cette petite troupe, brûlant des premieres ardeurs du fanatiſme, indifférente entre la victoire & le martyre, rencontre, près de Muta, l'armée Romaine fort ſupérieure en nombre. La voir, & l'attaquer avec fureur, ne ſont qu'une même choſe. D'abord ils cedent à la multitude; Zaïd, qui portoit la grande enſeigne de l'Iſlamiſme, eſt tué. Giafar lui ſuccede, & ſoutient vaillamment le combat: il perd la main droite, puis la gauche; il embraſſe l'étendard, & le tient ſerré contre ſa poitrine, exhortant de la voix les Arabes à périr plutôt que de reculer. Un Romain l'apperçoit, court à lui, & lui fend la tête d'un coup de ſabre. Abdollah releve le drapeau ſacré, & rétablit le combat; mais, ayant été tué lui-même, les diſciples de Mahomet prennent la fuite. Ils étoient vaincus; l'aigle Romaine triomphoit, lorſque Caled, le plus déterminé de tous les Muſulmans, & que le conquérant Arabe appelloit l'épée de Dieu, rallie les fuyards, & retourne à la charge à la tête des plus braves. Les Romains étoient en déſordre: il les attaque en tête, en flanc, en queue: il les pourſuit juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres arrêterent enfin ſon bras redoutable, & les deux armées camperent

au même lieu où avoit ceſſé la pourſuite. Au lever du ſoleil, Caled ſort de ſon camp, & range ſa troupe en bataille. Les variations & l'opiniâtreté du combat précédent l'avoient ſinguliérement diminuée. Pour couvrir ſa foibleſſe, le capitaine Arabe uſe de ſtratagême : il fait faire à ſes ſoldats des mouvemens ſi variés, changeant l'arriere-garde en avant-garde, & l'aile droite en aile gauche, que les Romains, croyant qu'il lui étoit arrivé pendant la nuit de nouveaux renforts, prirent l'épouvante. Ils ſe débandent ; ils fuient : les Muſulmans les pourſuivent ; ils couvrent de morts toute la plaine, juſqu'aux montagnes. Ils ſe rendent maîtres du camp, & retournent à Médine avec de riches dépouilles.

[631.]

Un Muſulman opiniâtre avoit un procès contre un Juif au tribunal de Mahomet. Comme le bon droit étoit du côté du Juif, le prophète condamna ſon diſciple. Le Muſulman déclara qu'il n'acquieſceroit point à ſa condamnation, à moins que ſon affaire ne fût revue & examinée par Omar, l'un des plus célèbres Arabes de ſon ſiécle. Les deux plaideurs vont le trouver ; Omar, après les avoir entendus, leur dit, en rentrant chez lui, qu'il alloit

dans l'instant prononcer sa sentence. Il revient aussi-tôt le sabre à la main, & abbat d'un seul coup la tête du Musulman rebelle. « Voilà, dit-il, ce que méritent » ceux qui ne veulent pas se soumettre » aux décisions de leurs juges. » Cette action lui mérita les éloges du législateur.

Par la force de ses armes toujours victorieuses, Mahomet avoit soumis à son empire presque toute l'Arabie. Pour en achever la conquête, il n'avoit plus qu'à subjuguer l'Yémen & la Mecque. La fortune le seconda dans cette grande entreprise.

L'Yémen, habité par la puissante tribu des Homérites, étoit tributaire de la Perse, & gouverné, au nom de Chosroës, par un vice-roi, appellé Badhan. Le monarque Persan, ayant reçu la lettre de Mahomet qui l'engageoit à embrasser la nouvelle religion, la mit en piéces, chassa l'ambassadeur du prophète, & chargea Badhan de se saisir de l'imposteur, & de lui envoyer sa tête. Mahomet, instruit des tempêtes qui ébranloient la Perse, & de l'extrémité à laquelle les Romains avoient réduit Chosroës, écouta froidement le rapport de son envoyé, & se contenta de dire : « Dieu mettra ton royaume en pié» ces. » Il venoit d'apprendre la mort fu-

neſte de ce prince, encore ignorée en Arabie, lorſqu'il reçut un courrier de Badhan, qui ſe contenta de dire au conquérant Arabe, qu'il avoit ordre de l'envoyer à la cour de Perſe. Mahomet différa ſa réponſe au lendemain matin, & alors il dit au député : « Il m'a été révélé cette » nuit que Choſroës à été tué par ſon » fils Siroës, allez-en inſtruire votre maî» tre. » Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroës qui lui apprenoit la mort de ſon pere, & lui défendoit d'inquiéter Mahomet. Badhan & les Perſans de ſa ſuite, ne doutant plus que le légiſlateur Arabe ne fût en correſpondance avec le ciel, l'envoyerent aſſurer de leur obéiſſance, & ſe firent Muſulmans.

Cette ſoumiſſion ayant mis le comble aux vœux de Mahomet, il tourna toutes ſes vues du côté de la Mecque. Huit années d'une guerre toujours malheureuſe, qui n'avoit été interrompue que par des armiſtices fort courts, & pour l'ordinaire violés auſſi-tôt que conclus, avoient notablement affoibli la puiſſance des Coraïſcites. Ce n'étoit plus ce peuple formidable, dont les armées avoient plus d'une fois fait trembler Mahomet dans Médine même. Réduit à la ſeule poſſeſſion de la Mecque, il ſe ſoutenoit encore par la négo-

ciation plutôt que par la force. Un seul mot du prophète le mettoit au nombre de ses esclaves. Mahomet le prononce, & ses guerriers volent sous ses ordres aux remparts de la Mecque. En vain les Coraïscites voulurent se défendre ; leur foible résistance ne servit qu'à augmenter la fureur des Musulmans, sans reculer la prise de la ville, qui fut emportée l'épée à la main. Le conquérant y entra en vainqueur : il y fut reconnu souverain spirituel & temporel ; il fit abbatre les idoles de la Caaba, autour de laquelle il fit les sept circuits, suivant les rits qu'il prescrit dans l'Alcoran pour le pélerinage.

[632.]

En moins d'onze ans, Mahomet avoit vu sa puissance s'élever sur les ruines d'une infinité de nations qui l'environnoient. Redouté de l'empire qu'il avoit fait trembler ; craint en Perse, où son nom contribuoit aux grandes révolutions qui agitoient alors ce vaste royaume ; adoré de ses disciples comme une divinité tutélaire ; par la seule force de son génie, il s'étoit formé une domination à laquelle aucun ambitieux n'auroit jamais osé prétendre. Dans ce haut point de grandeur, il apprend que deux séditieux veulent, à son exemple, jetter les fondemens d'un

état à l'extrémité de l'Arabie. Il fait marcher contr'eux ſes plus habiles généraux, & la défaite des rebelles ajoûte à la gloire de ſon règne.

Il n'en jouit pas long-tems. Le poiſon que lui avoit donné la jeune Zaïnab, avoit allumé dans ſon ſang une flamme corroſive, qui le conſuma dans la ſoixante-troiſieme année de ſa vie.

Quelques jours avant ſa mort, il ſe fit tranſporter à la moſquée ; là, ſe proſternant humblement contre terre, en préſence de tout le peuple, il célébra les louanges de Dieu, & lui demanda pardon de tous ſes péchés ; puis il monta en chaire, & dit aux aſſiſtans : « Mes freres, mon » heure approche, je vais m'en aller vers » celui qui m'a envoyé. Si j'ai jamais fait » donner le fouet à quelqu'un ſur ſon dos, » voici le mien, qu'il me rende le mal » que je lui ai fait ; ſi j'ai bleſſé la répu- » tation de quelqu'un, qu'il traite la mienne » de la même maniere ; ſi j'ai pris de quel- » qu'un de l'argent injuſtement, me voici » prêt à lui faire reſtitution : que perſonne » ne craigne d'exiger ce qui lui eſt dû : » votre ſincérité, votre franchiſe, eſt un » devoir que je vous preſcris en ce jour. » Lorſqu'il ſe retiroit, un homme lui demanda trois drachmes qu'il lui devoit. Mahomet les paya ſur le champ, en di-

ſant : « Il eſt beaucoup plus facile de ſup-» porter le déshonneur de ce monde, que » celui de l'autre. »

Au milieu des exceſſives douleurs qui terminerent ſa vie, il s'écria : « Jamais » aucun prophète n'a ſouffert des maux » ſemblables à ceux que j'éprouve ; mais, » plus l'épreuve eſt violente, plus la ré-» compenſe qui ſuivra ſera grande. »

Il aſſembla les principaux d'entre ſes diſciples, pour leur donner ſes dernieres inſtructions. Il leur recommanda particuliérement trois choſes : ſçavoir, de chaſſer tous les idolâtres de la preſqu'iſle de l'Arabie ; de faire part aux proſélytes de tous les droits & de tous les priviléges accordés aux Muſulmans naturels, & de s'attacher conſtamment à la priere, qu'il appelloit, « la colomne de la religion, & » la clef du paradis. »

Dans un tranſport, qui précéda l'inſtant où il rendit l'eſprit, il demanda de l'encre & du papier, afin d'écrire un livre qui empêcheroit, diſoit-il, les fidèles de tomber dans l'erreur après ſa mort. Omar s'y oppoſa, ſoutenant que l'Alcoran ſuffiſoit, & que la violence du mal faiſoit ainſi parler le prophète. Cet avis fut celui du plus grand nombre. Ceux qui étoient d'un ſentiment contraire, s'emporterent contre Omar. La diſpute s'échauffa ; & le malade,

lade, perdant patience, leur ordonna de se retirer, disant qu'il ne convenoit pas de disputer en présence d'un prophète. Ainsi le livre resta dans l'imagination de Mahomet, ce que plusieurs Musulmans ont regretté comme une grande perte.

La mort du législateur causa un grand trouble parmi ses sujets. Plusieurs ne pouvoient croire qu'il fût mortel. « Comment » seroit-il mort, disoient-ils, lui qui est » notre témoin, notre médiateur & no- » tre intercesseur auprès de Dieu ? Non, » il n'est pas mort : il est enlevé, & » ravi en extase, comme Jesus, fils de » Marie. » Mais Abubècre leur fit entendre, par des preuves tirées de la raison & de l'Alcoran, que Mahomet devoit mourir comme les autres hommes. Une nouvelle contestation s'éleva quand il fut question de l'enterrer. Les uns vouloient qu'on le transportât à la Mecque, lieu de sa naissance ; d'autres prétendoient qu'il devoit être inhumé à Médine, le siége de son empire, & qui lui avoit servi de refuge. Quelques-uns enfin soutenoient que Jérusalem étant le lieu de la sépulture des prophètes, il devoit y être enseveli avec eux. Abubècre, qui avoit arrêté le premier désordre, calma encore le second, en assurant qu'il avoit entendu dire à Mahomet, qu'un prophète ne doit être

enterré que dans le lieu même où ſa derniere heure arrive. On creuſa donc la terre dans la maiſon d'Aiſchah, l'épouſe chérie du légiſlateur, & ſous le lit même où il avoit rendu le dernier ſoupir; & ce fut-là qu'on lui dreſſa un tombeau. C'eſt en ce même endroit qu'il repoſe encore aujourd'hui, ſans coffre de fer ſuſpendu en l'air par la force des pierres d'aiman, comme l'ont ridiculement débité quelques auteurs Chrétiens, dont la fable a trouvé crédit dans le vulgaire de l'Europe.

ABUBÈCRE.

[632.]

L'ALCORAN ne permettoit que quatre femmes à la fois ; mais par une prérogative ſpéciale, Mahomet en avoit eu un bien plus grand nombre : onze, ſuivant quelques auteurs, & vingt-une, ſelon d'autres. Néanmoins il ne laiſſoit aucun enfant mâle ; & la ſucceſſion ſembloit regarder Ali, ſon couſin-germain & ſon gendre, qu'il avoit même déſigné, par ſon teſtament, comme le plus digne de régner après lui. Mais Abubècre, beau-pere de Mahomet, & qui étoit l'un des premiers de ceux qui avoient cru en lui, réunit les ſuffrages en ſa faveur. C'étoit le plus conſidéré des Arabes, & c'étoit à ſon zèle que le prophète devoit le principal ſuccès de ſa prédication. D'ailleurs, Omar & Othman, les plus puiſſans de la nation, l'appuyoient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aſpiroient eux-mêmes, un vieillard de ſoixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, ſelon le cours de la nature, devoit les en exclure

pour toujours (*). Ainſi, malgré les prétentions du gendre de Mahomet, malgré ſes proteſtations ſur ce que le nouveau ſouverain avoit été choiſi en ſon abſence, Abubècre fut proclamé Calife, ou ſucceſſeur du prophète, avec l'approbation de tous les Médinois. Ali lui-même vint, quelques jours après, lui prêter ſerment de fidélité; mais cette ſoumiſſion n'empêcha pas que les habitans de la Mecque, & un très-grand nombre d'Arabes de différens pays, n'armaſſent en ſa faveur, ou plutôt pour eſſayer, ſous ce prétexte, de rompre les fers dont les avoit chargés Mahomet. Malec, & Moſeïlama qui avoit été le plus terrible rival du prophète, ſe mirent à leur tête. Mais les généraux du monarque Médinois les obligerent bientôt, par la mort de ces deux chefs, à rentrer dans le devoir, & à reconnoître le prince élu.

(*) C'eſt cette préférence d'Abubècre ſur Ali, qui a fait naître ces haines irréconciliables & ces guerres ſi fréquentes entre les Turcs & les Perſans. Ces derniers prétendent qu'Ali fut le légitime ſucceſſeur de Mahomet, & que les trois premiers Califes n'ont été que des uſurpateurs, non plus que les Ommiades qui ont régné après eux, au préjudice des Fatimites, ou des enfans d'Ali, nés de Fatime, ſa premiere femme.

Le premier acte qu'Abubècre fit de son autorité, fut de connoître ses forces. Il fit le dénombrement de ses sujets, & trouva cent vingt-quatre mille Musulmans en état de porter les armes. Avec de pareilles ressources, il osa former le hardi projet d'étendre sa puissance hors de l'Arabie, & de subjuguer, s'il étoit possible, l'empire Romain & le royaume de Perse. Ce plan étoit celui de Mahomet. Il n'eut pas de peine à le faire goûter à son conseil. Par son ordre, toute l'Arabie prend les armes. Les plus habiles capitaines Musulmans se rendent dans le palais du prince. De tous côtés on voit arriver à Médine des troupes pleines d'ardeur. Une armée prend la route de l'Irac Arabique. Caled, le plus habile & le plus intrépide général de son siécle, est chargé de cette conquête. En vain le roi de Perse, souverain de la province attaquée, fait mille efforts pour la soustraire à l'esclavage : dix fois ses troupes sont vaincues, massacrées par une poignée d'Arabes ; &, en moins de deux mois, l'Irac devient un domaine du souverain de Médine.

[633.]

Animé par cet heureux succès, le Calife ordonne à ses généraux de marcher en Syrie. Caled, couvert des lauriers qu'il

venoit de moiſſonner dans l'Irac, eſt mis à leur tête. Avant leur départ, Abubècre leur tient ce diſcours : « Fidèles ſerviteurs » de Dieu & de ſon prophète, gardez-» vous de traiter durement vos troupes : » vos ſoldats ſont mes enfans. Conſultez » vos officiers dans toutes les occaſions » importantes. Faites juſtice : les injuſtes » ne proſpéreront pas. Lorſque vous ren-» contrerez vos ennemis, combattez vail-» lamment, & mourez plutôt que de » tourner le dos. Si vous remportez la vic-» toire, ne tuez ni les vieillards, ni les » enfans, ni les femmes. Ne détruiſez point » les palmiers, ne brûlez point les bleds ; » ne coupez point les arbres, ne faites point » de mal au bétail, à l'exception de ce » qu'il faudra pour la nourriture de vos » troupes. Gardez religieuſement les pa-» roles que vous aurez données à vos en-» nemis. Vous trouverez ſur votre route des » hommes qui vivent en retraite, & qui » ſe ſont conſacrés au ſervice de Dieu ; » épargnez-les, eux & leurs monaſteres ; » mais pour ces membres de la ſynagogue » de ſatan, que vous reconnoîtrez à leur » tonſure, fendez-leur la tête, & ne leur » faites point de quartier, à moins qu'ils » n'embraſſent l'Iſlamiſme, ou qu'ils ne » conſentent à payer tribut. » Cette pré-dilection pour les moines étoit ſans doute

fondée sur la liaison de Sergius avec Mahomet.

Caled forme le siége de Bostra. Le gouverneur de cette ville, appellé Romain, prend la résolution de se faire Musulman; &, dans une conférence avec le général Arabe, il l'instruit du dessein où il est de lui ouvrir les portes de la place confiée à sa fidélité. Mais les habitans pénetrent sa perfidie, & le dépose nt. Celui qui lui est substitué, est obligé de défier Caled à un combat singulier. Caled fait marcher contre lui Abdarrahman, fils du Calife, brave guerrier, qui, dans sa premiere jeunesse, donnoit déja des espérances dignes de sa naissance. « Avance, chien de Chrétien, » crie-t-il au gouverneur. » Ils en viennent aux mains; l'Arabe triomphe: l'officier Chrétien prend la fuite. Abdarrahman, au désespoir de voir échapper son ennemi, tombe sur les Romains, renverse tout ce qu'il rencontre, porte par-tout l'effroi. Caled envoie un corps de troupes pour seconder sa valeur. L'action devient générale; les Arabes, pour s'exciter à bien faire, ne cessent de se dire les uns aux autres: « Combattez, combattez; paradis, » paradis. » Tout plie sous leurs coups; & les malheureux citoyens de Bostra, qui défendoient, pour la derniere fois, leurs biens, leur liberté, leurs vies, sont for-

cés de se réfugier sous leurs murs. Pendant la nuit, Romain, ce perfide gouverneur que l'on avoit dépoſé, fait un trou aux murailles de sa maiſon qui touchoit aux remparts, vient trouver Caled, lui demande cent hommes, sous la conduite d'Abdarrahman, & introduit les Mahométans dans la ville. Elle fut emportée dans l'inſtant : Abdarrahman immola de sa main le gouverneur ; ses soldats, partagés en quatre bandes, s'emparerent des quatre principaux quartiers de la place, & ne ceſſerent de maſſacrer les vaincus, que quand Caled leur eut crié, que le prophète avoit coutume de dire : « S'il arrive que quelqu'un » ſoit tué après avoir crié quartier, j'en » ſuis innocent. »

[634.]

Le capitaine Muſulman marche contre Damas, capitale de la Syrie. A cette nouvelle, l'empereur Héraclius, allarmé pour cette ville, envoie une armée pour la défendre. Dérar, officier intrépide, & d'une force de corps prodigieuſe, va, par l'ordre de Caled, au-devant des troupes Romaines. Avec une poignée de soldats, Dérar attaque l'ennemi infiniment ſupérieur en nombre. Après avoir fait mille prodiges de valeur, on l'arrête priſonnier. Les Muſulmans reculent : les Romains les preſſent

vivement : ils étoient vaincus, ſi Oméirah, lieutenant de Dérar, n'eût ſoutenu leurs rangs chancelans. « Quoi donc, leur dit-» il, ignorez-vous que céder à l'ennemi, » c'eſt outrager Dieu & ſon prophète ? A » qui l'Eternel ouvrira-t-il les portes du ciel, » ſi ce n'eſt à ceux qui combattent pour ſa » gloire ? Avancez, fidèles adorateurs du » Très-Haut, avancez : je marcherai de-» vant vous. Qu'importe que votre chef » ſoit mort, ou qu'il ſoit priſonnier ? votre » Dieu eſt vivant : il voit ce que vous fai-» tes. » Il dit ; une nouvelle ardeur embraſe le cœur des Muſulmans : Caled ſurvient avec des troupes fraîches ; les Romains ſont vaincus à leur tour, & Dérar recouvre ſa liberté.

Caled, n'ayant point aſſez de ſoldats pour bloquer Damas, leve le ſiége de cette ville. A cette vue, les habitans reprennent courage ; ils ſortent, ſous les auſpices des généraux Pierre & Paul, au nombre de ſix mille cavaliers & de dix mille fantaſſins, & ſe mettent à la pourſuite des Arabes. Paul attaque le gros de leur armée, triomphe d'abord, puis eſt vaincu & fait priſonnier par Dérar ; tandis que Pierre, avec une partie de l'infanterie chrétienne, fond ſur l'arriere-garde Muſulmane, où étoient le bagage, les richeſſes, & les femmes des

ennemis. Il s'en empare, & revient à Damas chargé de butin. Avant de rentrer dans la ville, il voulut examiner ſes priſonnieres. La beauté peu commune de Caulah, ſœur de Dérar, fixa ſes regards : il la choiſit pour ſa maîtreſſe, & deſtina les autres à ſes officiers. Caulah étoit auſſi courageuſe que belle. Tandis que les vainqueurs étoient entrés dans leurs tentes pour ſe rafraîchir, elle aſſembla les compagnes de ſa captivité : « Eh quoi ! ſervantes du » Dieu de Mahomet, leur dit-elle, ſouf» frirez-vous que ces barbares vous déſho» norent ? Prétendez-vous devenir les eſ» claves & les concubines de ces idolâ» tres ? Où eſt votre courage ? mourons, » plutôt que d'être les objets de leur ſacri» lége lubricité. Mais, que dis-je, mourons ? » combattons pour notre honneur ; le Tout» Puiſſant ſçaura nous ſecourir. Que cha» cune de vous ſaiſiſſe un piquet de tente, » & formez un cercle bien ſerré ; je vous » donnerai l'exemple de la valeur. » A ces mots, elle avance contre un Grec, & lui caſſe la tête. On accourt au bruit pour en connoître la cauſe. Pierre fait environner ces intrépides amazones. Il les menace, elles le bravent ; il veut gagner Caulah, elle ſe rit de ſes promeſſes. Enfin, on alloit en venir aux coups, lorſque Caled

& Dérar parurent. A leur aſpect, Pierre veut prendre la fuite. Dérar, que le deſir de recouvrer ſa ſœur anime, le joint & l'arrête. « Je vous rends Caulah, lui dit » le capitaine Chrétien, c'eſt un préſent » que je fais à votre valeur; c'eſt le gage » de l'amitié que je veux contracter avec » vous. --- Seigneur, lui répondit Dérar, » je vous rends graces d'un ſi beau préſent, » & je l'accepte avec reconnoiſſance. Mais, » pour vous prouver combien j'y ſuis ſen- » ſible, je ne puis vous offrir que la pointe » de cette lance, que je vous prie d'ac- » cepter. » En même tems il lui paſſe ſa lance au travers du corps, délivre toutes les priſonnieres, & revient chargé de riches dépouilles.

Caled, ayant reçu les renforts qu'il attendoit, reprend de nouveau le ſiége de Damas. Une nouvelle armée, ſous les ordres d'un capitaine Romain, appellé Verdan, vient au ſecours de cette ville. Le général Arabe prend auſſi-tôt la réſolution de l'attaquer, perſuadé qu'une victoire lui ouvrira les portes de la place. Il vole à ſa rencontre. Dérar eſt chargé de l'aller reconnoître. Trente cavaliers l'apperçoivent, & tombent ſur lui pour l'arrêter. L'intrépide Muſulman réſiſte avec un courage héroïque, en démonte dix-ſept qu'il immole, & met les autres en fuite.

Le combat ſuit de près cette eſcarmouche, & les drapeaux de l'Iſlamiſme ſont encore triomphans.

Cette défaite conſterna la ville de Damas; ſes infortunés citoyens, privés de toutes leurs reſſources, ne voyoient d'autre parti que de ſe rendre. Mais Thomas, gendre de l'empereur, qui s'étoit enfermé dans la place, les retenoit encore dans le devoir par des motifs de religion & d'honneur. Il fit ſur les ennemis une furieuſe ſortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche tirée par une femme dont il venoit de tuer le mari. Deux autres ſorties coûterent du ſang aux Muſulmans; mais la moitié de la garniſon & des habitans y laiſſa la vie: il fallut ſe rendre. Tandis que l'on capituloit, un prêtre, nommé Joſias, vint trouver Caled, & lui offrit d'introduire les Arabes dans la ville. Caled lui donna cent hommes qui eurent ordre de rompre les portes, dès qu'ils ſeroient entrés. Ils obéirent; &, en un inſtant, cette cité fameuſe fut remplie de meurtres & de carnage; & ce ne fut qu'après les plus inſtantes prieres, que le général Muſulman permit aux habitans de ſortir, ſous trois jours, avec leurs effets, & chacun une arme, lance, arc ou épée. Ces malheureux proſcrits ſe retirerent dans les montagnes, ſous la conduite

de Thomas. Mais bientôt ils devinrent les triſtes victimes d'une aventure que l'amour avoit fait naître durant le ſiége.

Un citoyen de Damas avoit été fait priſonnier par une patrouille ennemie. On le conduiſit à Caled : « Qui es-tu ? demanda » le général Arabe. — Je ſuis, répondit-il, » un homme de qualité ; mon nom eſt Jo- » nas. J'ai fiancé une jeune fille que j'aime » avec paſſion, & dont je ſuis aimé. Mais, » ſur le point de la célébration du maria- » ge, ſes parens me l'ont refuſée, diſant » qu'ils avoient changé de deſſein. Nous » ſommes convenus ſecrettement de ſortir » de la ville. J'allois tout diſpoſer pour » notre évaſion, lorſque vous m'avez ar- » rêté. Otez-moi la vie, ou ma douleur » me l'ôtera bientôt. — Oui, tu mourras, » réprit Caled, ſi tu refuſes de te faire Mu- » ſulman ; mais, ſi tu embraſſes la vraie re- » ligion, rien ne manquera à ton bonheur. » Je te rendrai ton épouſe dès que la ville » ſera priſe. » Aveuglé par ſa paſſion, Jonas prit ſans balancer le dernier parti ; &, plus ardent à la conquête de la place que tous les Muſulmans, il les ſervit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha ſa maîtreſſe ; &, l'ayant trouvée dans un monaſtere où elle s'étoit conſacrée à Dieu pour le reſte de ſes jours, il lui raconta ſon aventure, & voulut l'en-

gager à le ſuivre. Elle le rejetta avec horreur, & ſe retira avec les Chrétiens. Les trois jours accordés aux habitans pour aſſurer leur retraite étant écoulés, Caled, ſuivi de quatre mille chevaux, ſe mit à leur pourſuite. Il y étoit excité par le deſir d'enlever les riches dépouilles de ces malheureux fugitifs, par la rage déſeſpérée de Jonas, & par le zèle de Dérar, barbare dévot de l'Iſlamiſme, qui faiſoit un grand ſcrupule aux pieux Muſulmans d'avoir épargné tant de ſang infidèle. Il les atteignit près de Laodicée, où il les trouva qui ſe repoſoient ſur l'herbe, après une grande pluie. Il en fit un cruel maſſacre. Thomas fut tué en ſe défendant vaillamment. Jonas y retrouva ſa fiancée; elle ſe battit contre lui; mais, ayant été renverſée par terre, devenue priſonniere de ſon amant, elle ſe perça le cœur d'un couteau. Une autre femme d'une rare beauté, diſtinguée de toutes les autres par la richeſſe de ſa parure, ſe diſtinguoit encore plus par ſon courage. Elle ſe battit long-tems contre Oméirah, dont elle tua le cheval, avant qu'il pût l'obliger à ſe rendre. Enfin, Oméirah, s'en étant rendu maître, l'offrit à Jonas pour le conſoler de la perte de ſon épouſe. Mais Jonas inconſolable la refuſa. Caled, apprenant que cette belle héroïne étoit la veuve de Thomas, & la fille de l'empe-

reur, fut assez généreux pour la faire conduire à Antioche avec honneur, & remettre entre les mains de son pere.

La conquête de la Syrie fut le dernier exploit du règne d'Abubècre, qui mourut le jour même de la prise de Damas, âgé de soixante-trois ans. Juste, chaste, tempérant, désintéressé, ce prince ne regardoit point sa dignité comme un moyen de remplir ses trésors : il prétendoit servir gratuitement la patrie. Après le pillage des plus riches contrées, sa succession ne monta qu'à cinq staters, qui font environ quarante écus de notre monnoie. Il ne prenoit pour sa dépense journaliere que trois drachmes, c'est-à-dire, environ cinquante sols. Tous les vendredis, qui sont les jours de dévotion dans la religion musulmane, il distribuoit ce qu'il y avoit d'argent dans son épargne, à proportion du mérite de chacun, d'abord aux gens de guerre, ensuite aux sçavans, enfin à ceux qui avoient mérité quelque récompense par leur travail. Il étoit maigre & de haute taille ; le coloris de son visage étoit éclatant ; il avoit la barbe claire, & il la teignoit à la maniere des Orientaux, afin de lui donner plus d'agrément. Il désigna Omar pour son successeur ; & comme ce Musulman le prioit de ne point penser à lui, disant qu'il n'avoit pas besoin de cette dignité : « Je le

» ſçais bien, repliqua le Calife ; mais cette » dignité a beſoin de vous. » Son teſtament commençoit par ces paroles mémorables : » Ceci eſt le teſtament d'Abubècre, qu'il » a fait ſur le point de ſortir de ce monde » pour entrer dans l'autre ; dans le tems » où les incrédules commencent à croire, » où les impies n'ont plus de doutes, & » où les menteurs diſent la vérité. » Il avoit ſouvent à la bouche cette ſentence : « Les » bonnes actions ſont une ſauve-garde con- » tre les coups de l'adverſité. » Il diſoit encore : « La mort eſt la plus petite choſe » du monde quand elle eſt arrivée, & la » plus fâcheuſe de toutes avant qu'elle » arrive ».

OMAR.

OMAR.

[634.]

LE ſucceſſeur d'Abubècre fut le premier qui prit le titre d'Emir-al-Mouménin, c'eſt-à-dire, Prince des Fidèles. Auſſi-tôt après ſa proclamation, il monta en chaire, & dit à ſes ſujets : « Fidèles diſciples du grand prophète, je n'aurois » point accepté l'autorité ſouveraine, ſans » la bonne opinion que j'ai de votre zèle : » je veux vous rendre heureux, j'eſpere » que vous ſerez dociles. »

Caled, apprenant l'élévation d'Omar, s'écria : « Je ne ſuis donc plus général ? » En effet, le nouveau Calife lui ſubſtitua bientôt Abu-Obéida, dont l'humeur douce & le caractere modeſte étoient plus conformes à ſon humanité, que le courage emporté & le commandement féroce du conquérant de Damas. Cet homme dur, mais magnanime, deſcendit ſans murmurer aux emplois ſubalternes ; il ſoumit ſa fierté naturelle à l'amour du bien public, & ſacrifia de bonne foi tout ce qu'il avoit de talens, à la gloire d'un capitaine auquel il ſe ſentoit ſupérieur.

[635.]

Le gouverneur de Tripoli marioit sa fille dans un monastère voisin de cette ville. L'assemblée, richement parée, étoit nombreuse. Un vénérable hermite distribuoit aux fidèles le pain de la parole. La jeune épouse, environnée d'une garde redoutable, brilloit au milieu de l'auditoire. Les Musulmans en sont instruits. Abu-Obéïda détache une poignée de gens sous la conduite d'Abdalla, brave officier, pour attaquer les Chrétiens. Près de tomber sur eux, Abdalla, qui voit leur prodigieuse multitude, sans considérer sa propre foiblesse, dit à sa petite troupe : « Mes » amis, l'apôtre de Dieu a déclaré que le » paradis est sous l'ombre de nos épées ; » nous allons gagner un riche butin, ou » un heureux martyre. » En achevant ces mots, il s'élance, le cimeterre à la main, à travers cette assemblée : il en fait une horrible boucherie. Les Chrétiens, croyant avoir sur les bras tous les Musulmans de Damas, fuient de toutes parts avec des hurlemens effroyables ; mais bientôt ils se reconnoissent, & font volte-face : ils chargent les Arabes. Abdalla & ses guerriers, malgré leur courage, se voient enveloppés par une multitude immense ; « & cette » troupe d'élus, dit un auteur Arabe, ne

» paroiſſoit, au milieu des infidèles, que » comme une tache blanche ſur la peau » d'un chameau noir. »

Dans cette extrémité fâcheuſe, l'officier Muſulman envoie à toute bride demander au général un prompt ſecours. Abu-Obéida n'avoit oſé juſqu'alors employer Caled, qu'il croyoit irrité. Il avoit cependant beſoin de ſa vivacité & de ſa valeur dans un danger ſi preſſant. Il le conjure au nom de Dieu, au nom du prophète, de voler au ſecours de ſes freres : « Commande, » lui dit ce héros : j'obéirois à un enfant, » s'il étoit le lieutenant du Calife. Tou- » jours tu me trouveras prêt à ſuivre tes » ordres : tu es mon général ; mais je te reſ- » pecte encore à un autre titre : tu as pro- » feſſé avant moi la véritable religion. » Il part auſſi-tôt avec ſa troupe ; il arrive lorſque les Muſulmans étoient aux abois. Sa vue ranime leur bravoure épuiſée ; ils ſe joignent ; ils fondent, de concert, ſur les Chrétiens : tout devient la victime de leur fureur. Le gouverneur de Tripoli eſt tué par Dérar ; on n'épargne que le vieil hermite, par reſpect pour la mémoire d'Abubècre, qui avoit accordé ſa protection aux moines. On enleve toutes les richeſſes étalées autour du monaſtere, & la nouvelle mariée eſt priſe avec quarante filles qui l'accompagnoient.

[636.]

Un désordre scandaleux s'introduit dans l'armée Musulmane. L'excellent vin de Syrie fait prévariquer un grand nombre d'Arabes. Abu-Obéïda en instruit le Calife, qui lui répond : « Ces impies méritent » d'être privés de tous les biens de la vie, » puisqu'ils ont mépriſé la sainte ordon» nance du prophète. Au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils feroient » bien mieux de pratiquer la vertu, & » d'observer les commandemens de Dieu, » de croire en lui, de le servir, de lui » rendre graces. Faites donner à tous les » coupables quatre-vingt coups de bâtons » sur la plante des pieds. » Cette terrible sentence fut scrupuleusement exécutée. Mais, ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'Abu-Obéïda vint à bout de persuader à ses soldats, que ceux qui se sentoient criminels, devoient s'accuser eux-mêmes, & s'offrir à la punition. Il y en eut une multitude que leur conscience seule conduisit au supplice, & qui se soumirent volontairement à cette rigoureuse pénitence.

Après avoir conquis les principales villes de la Palestine & de la Syrie, Abu-Obéïda se présente devant Emèsse, cité ancienne & fameuse, défendue par une nombreuse garnison, & par des citoyens dont la va-

leur s'étoit plus d'une fois signalée. Avant d'en former le siége, le général Musulman envoya au gouverneur une lettre conçue en ces termes : « Au nom du Dieu des mi-» séricordes ! le Tout-Puissant a conquis » plusieurs places par nos mains. La gran-» deur de votre ville, la forme de vos mu-» railles, l'abondance de vos munitions, le » courage de vos soldats, ne sçauroient vous » mettre à l'abri de sa juste colere, si, par » une présomptueuse confiance, vous osez » nous résister. Votre ville, quand nous » venons l'attaquer, n'est pas plus à vous, » que le seroit un pot plein de viandes que » nous mettrions sur une pierre au milieu » de notre camp, & autour duquel tous » nos soldats viendroient pour en prendre » une bouchée. Comportez-vous donc avec » prudence dans cet instant critique; & » prenez, en vous soumettant à l'empire » des Califes, le parti le plus conforme à » la sagesse. Je vous annonce la foi Musul-» mane; si vous l'embrassez, vous devien-» drez nos freres. En servant le même Dieu, » en louant le même prophète, vous joui-» rez des mêmes biens, des mêmes préro-» gatives : sans quoi, vous nous payerez le » tribut que nous voudrons vous imposer. » Mais, si vous refusez d'accepter ces con-» ditions, sortez, & combattez contre nous » jusqu'à ce que l'Eternel, qui est notre

» souverain Juge, décide notre différend.»

Cette lettre fut rejettée avec mépris : on en vint plusieurs fois aux mains sous les remparts de la place. Dans une de ces rencontres, Caled, combattant contre un cavalier Grec, voit son épée, l'unique arme qu'il portoit, voler en éclat. Il se jette aussi-tôt sur son adversaire, le saisit au milieu du corps, & le serre avec tant de force, qu'il lui rompt les côtes & le laisse sans vie. Un de ses cousins, appellé Icrinça, marche sur ses traces, & signale une bravoure d'autant plus redoutable, que la religion l'enflammoit. Il soupiroit depuis long-tems après la félicité céleste promise par Mahomet à ceux qui périroient les armes à la main pour la propagation de l'Alcoran. Au milieu du combat, il s'écrie : » Je crois déja voir ces belles filles aux » yeux noirs, qui doivent être les épou» ses des prédestinés. O Mahomet ! je les » apperçois dans les cieux : elles me re» gardent. Qu'elles sont charmantes ! O » mes freres ! si vous pouviez les distin» guer dans ce nuage éclatant, vous mour» riez d'amour pour elles. Voyez-vous celle » qui est à leur tête, & qui tient à la » main un mouchoir de soie verte, & une » coupe d'hyacinthe ? Elle applaudit à ma » valeur ; elle m'invite à l'aller trouver. » En finissant ces mots, il se précipite dans

un bataillon Chrétien ; il frappe, il écarte, il renverſe, il immole : on s'empreſſe d'éviter ſon bras formidable. Le gouverneur d'Emeſſe le remarque ; il court à lui, ils combattent : la victoire chancelle & ſe déclare enfin pour le capitaine Chrétien, qui, d'un coup de lance, envoie le pieux Icrinca dans les bras de ces beautés céleſtes dont la jouiſſance étoit l'unique objet de ſes vœux.

Emeſſe ſe ſoumit, après qu'un ſtratagême inouï eut rendu les Arabes maîtres d'Areſtan, place voiſine, qui la ſoutenoit contre ces redoutables conquérans ; Abu-Obéïda, ayant inutilement ſommé le gouverneur d'Areſtan de lui ouvrir ſes portes, lui demanda la permiſſion de laiſſer dans ſa ville quelques gros bagages qui retardoient ſa marche. Le capitaine Grec y conſentit ſans beaucoup de peine ; & le général Muſulman, ayant fait enfermer vingt de ſes plus braves officiers dans autant de caiſſes qui furent portées dans le château, ſe mit en mouvement comme pour aller ailleurs : il laiſſa Caled en embuſcade, près de la ville, avec quelques troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitans, ravis de joie, allerent en foule à la grande égliſe, pour rendre à Dieu des actions de graces. Les Muſulmans enfermés, les entendant chanter, ſortent de leurs caiſſes, ſe ſaiſiſſent de la

femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la place, courent à l'église, massacrent cette multitude d'habitans, & viennent ouvrir les portes à Caled.

Pendant qu'une nouvelle armée, envoyée par Omar, venoit grossir les troupes d'Abu-Obéïda, ce capitaine amusoit les Chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Accompagné de cent Sarasins, il va trouver Manuel, général de l'Empire, qui, le voyant s'asseoir avec ses compagnons sur la terre nue, au lieu de monter sur les siéges magnifiques qu'il leur avoit préparés, leur en demanda la raison: « Dieu, répondit Caled, a donné » la terre aux Musulmans pour leur servir » de siége; & c'en est un plus riche que les » plus superbes tapis des Chrétiens. » Dans le cours de la conférence, Manuel & Caled s'échauffèrent; & l'ambassadeur Arabe s'emporta jusqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. « Tu ne » me parles sans doute avec tant d'insolence, lui répliqua le capitaine Grec, » que par confiance dans le droit des gens, » qui met à couvert les ambassadeurs; mais » je te châtierai dans la personne de trois » prisonniers, tes amis, auxquels je vais sur » le champ faire couper la tête. — Prends

» bien garde à ce que tu vas faire, reprit » Caled en fureur ; je jure, par le nom de » Dieu, par Mahomet & par le saint tem- » ple de la Mecque, que, si tu les fais mou- » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma » propre main ; & que les Musulmans qui » sont ici, tueront chacun leur homme, » quoi qu'il en puisse arriver. » En même tems, il se leve, & tire son épée ; tous les Sarasins en font autant : Manuel, effrayé, n'ose éprouver si Caled tiendra parole ; il s'adoucit, & le reste de la conférence se passe paisiblement.

Les troupes Impériales & Musulmanes combattent, durant plusieurs jours, dans les plaines d'Yarmouc. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Arabes, chargé d'exhorter les soldats de son parti, leur dit pour toute harangue : « Musulmans, songez que le » paradis est devant vous, le diable & le feu » de l'enfer derriere. » Ces paroles les enflamment ; par-tout, les Romains sont vaincus : mais ce triomphe coûta cher aux Sarasins ; car les archers Chrétiens tiroient si promptement & si juste, que, sans compter les morts & les blessés, plus de sept cents ennemis perdirent un œil ou les deux yeux, ce qui fit surnommer cette terrible bataille, la journée de l'aveuglement. La victoire fut dûe principalement à la valeur des femmes Musulmanes, qui rallierent trois fois

les fuyards, & les forcerent de retourner au combat. Caulah, cette digne sœur de l'intrépide Dérar, étoit à leur tête. Elle fut blessée & renversée par terre. Oséïra, autre héroïne, la vengea en faisant sauter, d'un coup de sabre, la tête à celui qui l'avoit terrassée. Elle vint ensuite lui demander comment elle se portoit : « Fort » bien, répondit Caulah; car je vais mou» rir. » Cependant elle ne mourut pas; & cette généreuse femme passa la nuit suivante à visiter & à panser les blessés.

Omar choisit un brave Musulman, nommé Saïd-Ebn-Amir, pour commander huit mille hommes qu'il fait marcher en Syrie. En lui donnant un drapeau de soie rouge, il lui dit qu'il l'honoroit de cet emploi, dans l'espérance qu'il s'en acquiteroit dignement. « Prenez bien garde sur-tout, ajoûta» t-il, de vous laisser aller aux appétits dé» réglés de la nature. Comportez-vous tou» jours en véritable disciple du prophète : » pratiquez sa doctrine, imitez ses vertus; » & l'Eternel, qui verra vos actions, vous » couvrira de gloire dans ce monde & » dans l'autre. » Saïd se prosterna devant le Calife; &, pour lui témoigner sa vive reconnoissance : « Seigneur, lui dit-il, » vous venez de me donner un excellent » avis; permettez-moi de reconnoître vos » bontés par un conseil qui peut vous être

» utile. -- Parlez, répondit Omar. -- Je vous » avertis, Seigneur, reprit Saïd, de crain- » dre Dieu plus que les hommes, & non » les hommes plus que Dieu ; d'aimer tous » les Muſulmans comme vous-même & » comme votre propre famille, tant ceux » qui ſont éloignés, que ceux qui ſont » près de vous ; de ne rien faire, de ne » rien commander que de juſte, & de dé- » fendre tout ce qui ne l'eſt pas. » Durant ce diſcours, Omar tint les yeux fixés vers la terre, ayant le front appuyé ſur ſon bâton. Enſuite, levant la tête, il laiſſa couler des larmes ; &, pouſſant un profond ſoupir : » O Saïd ! s'écria-t-il, jamais ces maximes » ne s'effaceront de mon eſprit : je bénis » ton zèle ; puiſſent mes ſucceſſeurs trouver » quelquefois des ſujets qui leur rappellent » ainſi leurs devoirs ! »

[637.]

Abu-Obéïda forme le ſiége de Jéruſalem. Après quelques attaques, le patriarche de cette ville conſent à capituler, pourvu que ce ſoit avec le Calife en perſonne. Omar, à cette nouvelle, ſe met en marche dans un équipage dont l'auſtere ſimplicité ſeroit aujourd'hui un objet d'admiration dans le chef d'un ordre religieux. Rien de plus modeſte que l'extérieur de ce

prince, qui, du fond de sa retraite de Médine, bouleversoit alors la Syrie & la Perse, méditoit l'invasion de l'Egypte, & préparoit pour ses successeurs les ressorts de la monarchie universelle. Il avoit fort peu de suite. Il montoit un chameau roux, chargé de deux sacs : l'un contenoit la provision ordinaire des Arabes, c'est-à-dire, de l'orge, du riz, ou du froment bouilli & mondé ; l'autre renfermoit des fruits. Devant lui, étoit une outre remplie d'eau ; derriere étoit un grand plat de bois, dans lequel il mangeoit avec ses gens, sans distinction, après avoir fait la priere. Dans sa route, il réforma tous les abus qui s'offrirent à ses yeux. Ayant apperçu de pauvres tributaires que des Musulmans, maîtres impitoyables, châtioient, faute de payement, en les exposant au soleil, supplice horrible dans ces climats brûlans, il s'approcha de ces infortunés, & leur demanda quel crime ils avoient pu commettre. « Hélas ! Seigneur, répondirent-ils, » nous sommes de malheureux esclaves, » qui n'avons pu donner à nos maîtres la » taxe qu'ils nous ont imposée. » Le Calife, touché de compassion, fit appeller ces ames féroces, & leur dit d'un ton severe : « Misérables ! avez-vous oublié cette » maxime du prophète : *n'affligez pas les*

» *hommes ; car ceux qui affligent les hom-* » *mes en ce monde, seront punis dans l'en-* » *fer au jour du jugement ?* » Aussi-tôt il rendit la liberté à ces esclaves, & menaça leurs maîtres de son indignation, s'ils usoient désormais d'une telle barbarie.

Arrivé au camp, Omar débuta par un sermon ; &, remarquant des Sarasins vêtus d'habits de soie, qu'ils avoient gagnés au pillage, ils les fit traîner dans la boue, le visage contre terre, & commanda que l'on mît en piéces leurs magnifiques vêtemens. Il donnoit lui-même l'exemple de la rigidité : sa tente n'étoit que de poil ; il n'avoit d'autre siége que la terre ; & ce fut avec cette grave & majestueuse abnégation, qu'il donna audience aux députés de Jérusalem. Les articles furent bientôt réglés ; & comme cette fameuse capitulation a servi, dans la suite, de modèle aux Musulmans, nous en rapporterons la substance.

» Au nom du Dieu des miséricordes ! » Omar, commandant des fidèles, aux ci- » toyens de Jérusalem. Ils seront protégés ; » ils conserveront la vie & leurs biens. » Leurs églises ne seront pas démolies : eux » seuls en auront l'usage ; mais ils n'empê- » cheront pas les Musulmans d'y entrer ni » jour ni nuit ; ils en ouvriront les portes » aux passans & aux voyageurs ; ils n'éri- » geront point de croix au-dessus ; ils ne

» ſonneront point les cloches, & ſe con-
» tenteront de tinter ; ils ne bâtiront de
» nouvelles égliſes, ni dans la ville, ni
» dans ſon territoire. Si quelque voya-
» geur Muſulman paſſe par leur ville, ils
» ſeront obligés de le loger & de le nour-
» rir gratuitement pendant trois jours. On
» ne les obligera point d'enſeigner l'Alco-
» ran à leurs enfans ; mais ils ne parle-
» ront point ouvertement de leur religion
» aux Muſulmans, ils ne ſolliciteront per-
» ſonne à l'embraſſer ; ils n'empêcheront
» point leurs parens de la quitter, pour faire
» profeſſion du Muſulmaniſme. Ils ne
» montreront pas publiquement dans les
» rues leurs croix & leurs livres. Ils témoi-
» gneront du reſpect aux Muſulmans, &
» céderont leur place, lorſque ceux-ci vou-
» dront s'aſſeoir. Ils ne ſeront pas vêtus
» comme eux ; ils ne porteront ni leurs
» bonnets, ni leurs turbans, ni leurs chauſ-
» ſures ; ils garderont par-tout un habil-
» lement diſtinctif, & ne quitteront ja-
» mais la ceinture. Ils ne partageront pas
» leurs cheveux, comme les vrais fidèles.
» Ils ne parleront pas la même langue,
» ne prendront pas les mêmes noms, &
» ne ſe ſerviront pas de la langue arabe
» dans les deviſes de leurs cachets. Ils
» n'iront point à cheval avec des ſelles.
» Ils ne porteront aucune ſorte d'armes.

» Ils ne vendront point de vin. Ils ne » prendront chez eux aucun domeſtique » qui ait ſervi un Muſulman. Ils paye- » ront ponctuellement le tribut. Ils recon- » noîtront le Calife pour leur ſouverain, » & ne feront jamais, ni directement ni in- » directement, rien de contraire à ſon » ſervice. »

Tel fut l'acte qui aſſervit pour toujours Jéruſalem aux plus cruels ennemis du Chriſtianiſme. Omar fit ſon entrée dans cette nouvelle conquête, non avec la pompe inſolente de ces triomphateurs de l'ancienne Rome, mais avec toute la ſimplicité d'une pauvreté volontaire, qui peut-être au fond cachoit autant d'orgueil. Il étoit vêtu d'un méchant habit de poil de chameau, ſale & déchiré; & l'on eut beaucoup de peine à l'engager à ſe revêtir d'une autre robe, pendant quelques momens qu'on employa à laver ſes auguſtes haillons, qu'il reprit auſſi-tôt. Il viſita l'égliſe de la Réſurrection, & s'aſſit au milieu. Le patriarche l'accompagnoit. Le Calife lui ayant demandé une place où il pût faire ſa priere, ce prélat lui répondit de la faire où il étoit. « Non, dit le monarque Sa- » raſin : les Muſulmans s'empareroient » auſſi-tôt de votre temple; & rien ne » pourroit les empêcher de prier eux-mê- » mes dans une égliſe où le Calife auroit

» prié. » Il se retira seul sur les degrés du portique, où il se mit à genoux pour adorer le Dieu de Mahomet. Ensuite il pria le patriarche de lui indiquer un lieu où il pourroit bâtir une mosquée. Le prélat lui montra l'endroit où étoit la pierre sur laquelle Jacob s'endormit, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cette pierre étoit couverte d'ordures accumulées depuis long-tems. Omar fit assembler un grand nombre de Musulmans, pour nettoyer ce lieu ; il mit lui-même la main à l'œuvre, & prit dans sa veste autant qu'il put de ces ordures, qu'il porta loin de-là. Les Arabes, animés par son exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, & l'on travailla sur le champ à la construction de la mosquée.

[638.]

Les Musulmans menacent Antioche. Constantin, fils de l'empereur Héraclius, empereur lui-même, croit que la voie la plus sûre & la plus courte pour conjurer l'orage prêt à fondre sur cette grande & superbe cité, rivale de Constantinople, est de faire périr le Calife. C'étoit l'ame de toutes les armées des Sarasins ; & ce coup terrible devoit tenir leurs bras suspendus, & les arrêter au fort de leur course. Il envoie un assassin à Médine.

Ce

Ce malheureux saisit l'instant où le prince alloit, après la priere, se promener hors de la ville selon sa coutume. Il monte sur un arbre ; il s'y tient caché jusqu'au moment où il voit Omar se coucher par terre, fort près de lui, pour dormir. Ravi d'une si belle occasion, il descend, il s'approche le poignard à la main ; mais, sur le point de consommer son crime, une frayeur soudaine le saisit ; il tremble à la vue d'un monarque, dont le nom seul allarmoit l'Asie ; il se jette à ses pieds, il lui avoue le dessein du jeune empereur ; & le Calife, loin de perdre la vie, acquiert encore la gloire de pardonner à son meurtrier.

Dans un combat qui se livre en Syrie, un soldat Musulman, appellé *Damès*, est fait prisonnier, & conduit dans la tente du général Romain, où on le charge de chaînes. La foule, qui alloit & revenoit comme des vagues, renverse cette tente. Trois domestiques qui la gardoient, craignant la colere de leur maître, & n'ayant personne pour les aider, disent à Damès que, s'il veut leur prêter du secours, ils le délieront, à condition qu'il reprendra volontairement ses fers, jusqu'au retour du général, qui récompensera de la liberté cet important service. Le prisonnier y consent ; mais, à peine est-il

en liberté, qu'il saisit deux des domestiques, l'un avec la main droite & l'autre avec la gauche, & leur froisse la tête avec tant de violence contre celle du troisieme, qu'ils tombent tous trois sans vie. Ensuite il ouvre un coffre, d'où il tire un fort bon habit; &, montant sur un cheval du capitaine Romain, il va rejoindre les drapeaux de ses compatriotes.

Il y avoit alors dans les armées Musulmanes un Arabe, dont la rare vertu servoit de modèle à tous les sectateurs de Mahomet. Il s'appelloit *Omar;* entiérement détaché des choses de ce monde, uniquement occupé de celles de l'autre vie, c'étoit à lui que les Sarasins devoient cette noble simplicité qu'ils conservoient au milieu des plus riches conquêtes. Mortel ennemi du luxe, tous les meubles d'Omar consistoient dans une épée, une lance, un cheval, un chameau, un havre-sac, un plat & un Alcoran. Jamais il ne gardoit rien pour lui-même de la part du butin qui lui revenoit, & il la partageoit à ses amis. S'il en restoit quelque chose, il l'envoyoit au Calife pour la distribuer aux pauvres.

On étoit en Automne; & la saison étant déja très-rude, plusieurs Arabes furent saisis de froid, au point de ne pouvoir suivre l'armée qui, après la prise

d'Antioche & de plusieurs autres places importantes, marchoit à la conquête de Césarée. Un vieux Chrétien leur fit boire du vin, comme un excellent remède pour recouvrer leur chaleur & leurs forces. Ils en prirent si largement, qu'ils n'en eurent que plus de peine à gagner le camp. Amrou, qui conduisoit les troupes, consulta sur ce point Abu-Obéïda, qui répondit qu'il falloit, pour expier cette prévarication, administrer à chacun des coupables quatre-vingt coups de bâton sur la plante des pieds, comme Omar l'avoit ordonné en pareil cas; ce qui fut ponctuellement exécuté. Malgré la rigueur de ce châtiment, ces ardens disciples du Musulmanisme étoient si repentans de leur faute, qu'ils croyoient ne pouvoir la réparer pleinement, qu'en tuant le Chrétien suborneur. Ce qu'ils auroient fait, si Amrou ne l'eût soustrait à l'emportement de leur zèle.

A l'approche des Sarasins, Constantin sort de Césarée, & les deux armées campent en présence l'une de l'autre. Le jeune empereur desire une entrevue, & le capitaine Musulman se rend sans crainte au camp des Romains. Constantin lui demande quel droit les Sarasins prétendent avoir à la possession de la Syrie: « Le » droit que confere le Créateur, répond » Amrou; la terre appartient à Dieu; il

» la donne pour héritage à qui il lui plaît, » & c'eſt le ſuccès des armes qui mani- » feſte ſa volonté ſuprême. Au reſte, je » vous offre un moyen de vous ſauver ; » faites-vous Mahométans, ou ſoumettez- » vous à payer tribut. » Ce moyen ayant été rejetté d'une voix unanime : « Eh » bien ! reprit Amrou, il ne reſte plus » qu'à vuider la querelle par les armes. » Quelques heures après, on en vint aux mains ; les Chrétiens furent vaincus : Conſtantin prit la fuite, & la conquête de Céſarée, d'Acre, de Joppé, de Tibériade, & de toutes les autres villes qui n'avoient point encore reçu le joug, acheva l'entiere réduction de la Syrie & de la Paleſtine.

Un couſin-germain de Mahomet ayant été fait priſonnier, fut conduit à l'empereur Héraclius. Omar, qui avoit pour ce Muſulman une vénération profonde, écrivit auſſi-tôt au Céſar, pour obtenir ſa liberté. La lettre du Calife étoit conçue en ces termes : « Au nom du Dieu des mi- » ſéricordes ! louanges à l'Eternel, qui eſt » le ſeigneur du monde préſent & du » monde à venir ; qui n'a ni femme, ni » fils (*) ; & que la bénédiction de Dieu

(*) Les Muſulmans accuſent les Chrétiens de donner une femme à Dieu, parce que ceux-ci reconnoiſſent la ſainte Vierge pour mere de Dieu.

» ſoit ſur Mahomet, ſon prophète & ſon » apôtre divinement aſſiſté ! Le ſerviteur » de Dieu, Omar, commandant des Fi- » dèles, à Héraclius, empereur des Grecs. » A la réception de cette lettre, ne man- » quez pas de me renvoyer Abdallah, cou- » ſin de notre prophète, & votre priſon- » nier. Si vous obéiſſez, j'eſpère que » Dieu vous conduira dans le chemin du » ſalut. Mais, ſi vous oſez mépriſer ma vo- » lonté, j'enverrai contre vous des gens » dont le Seigneur dirige le bras. » Cette ſuperbe épître intimida le foible Héraclius. Il avoit fait à ſon priſonnier des offres magnifiques, pour l'engager à renoncer à ſa religion. Elles avoient été inutiles. Il avoit employé les menaces avec auſſi peu de ſuccès. Il lui avoit promis la liberté, s'il vouloit ſeulement ſe proſterner devant le crucifix une ſeule fois ; il l'avoit preſſé de boire du vin, & de manger de la chair de porc ; &, comme Abdallah l'avoit refuſé, il l'avoit fait enfermer dans une chambre où l'on ne lui donnoit rien autre choſe. Il y étoit reſté durant quatre jours, ſans toucher à ces alimens prohibés par le prophète, ne voulant point que ſon exemple pût ſéduire aucun Muſulman. Enfin le timide empereur le renvoya comblé de préſens ; & le chargea de dons précieux pour le Caliſe. Parmi les choſes

rares que lui envoyoit le prince Grec ; on remarquoit un bijou d'une grande valeur. Omar le fit voir aux jouailliers de Médine, qui n'en connurent pas le mérite. Les Muſulmans l'engagerent à le garder pour ſon uſage. « Non, dit-il, je ne veux » point en répondre à l'état. » Il le fit vendre ; & la ſomme qu'on en tira fut dépoſée dans le tréſor public, dont il ſe croyoit le gardien plutôt que le maître.

[639.]

Amrou ſe diſpoſe à pénétrer dans l'Egypte. Mais, ſur le point d'entrer dans cette vaſte & fameuſe région, il reçoit du Calife, une lettre conçue en ces termes : « Si, à l'arrivée de ce courrier, vous » êtes encore en Syrie, ne paſſez pas en Egy» pte. Si vous êtes déja en Egypte, conti» nuez votre marche avec l'aide de Dieu. » C'étoit un effet de la jalouſie des ennemis d'Amrou, qui voyoient, à regret, ce grand capitaine prêt à receuillir une ample moiſſon de gloire ; & les termes faiſoient aſſez connoître qu'Omar n'avoit écrit que pour ſatisfaire à leur importunité. Mais Amrou avoit auſſi ſes amis : il fut averti du contenu de la lettre du Calife. Il la reçut à Raphia, derniere ville de la Paleſtine, & ne l'ouvrit que lorſqu'il fut arrivé au-delà des frontieres du pays dont

il méditoit la conquête. Il en fit alors la lecture en préſence des principaux officiers, & leur demanda s'ils étoient en Syrie ou en Egypte. Sur ce qu'ils répondirent qu'ils étoient en Egypte : « Eh » bien, dit-il, obéiſſons donc au vicaire » du prophète, & continuons notre mar» che : Dieu nous ordonne de nous ren» dre maîtres de ce pays. »

Tous les remparts de l'Egypte tombent ſous les coups des Muſulmans, & la victoire les conduit juſqu'aux portes d'Alexandrie, dont Amrou forme le ſiége. Ce général, qui donnoit dans les batailles l'exemple de la valeur, ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en perſonne la ſituation & la force de cette capitale ; il ne prit avec lui que Verdan, ſon eſclave, & l'un des principaux officiers nommé Muſlima. Mais, s'étant avancé trop près des murailles, il fut pris & conduit devant le gouverneur, qui, lui ayant fait des queſtions auxquelles il répondit avec la plus grande fierté, le reconnut, & dit à ſes gens : « C'eſt Amrou lui-même ; » qu'on lui tranche la tête tout-à-l'heure. » Verdan, qui entendoit la langue Grecque, voyant le danger de ſon maître, ſe tourna vers lui avec mépris ; & le frappant rudement : « De quoi t'aviſes-tu de répondre,

» lui dit-il ? tu n'es que le dernier des Mu-» sulmans ; laisse parler tes supérieurs. » Aussi-tôt Muslima prenant la parole, dit que le général les envoyoit pour demander une entrevue. Le gouverneur fut la dupe de cette feinte ; il se persuada qu'il se trompoit, & qu'Amrou n'étoit qu'un simple soldat ; il révoqua l'ordre, & les renvoya.

L'empereur députe le patriarche d'Alexandrie vers Amrou, pour l'engager à quitter l'Egypte, sous les conditions qu'il voudra lui prescrire. Le capitaine Arabe, après avoir froidement écouté l'ambassadeur, le regarde d'un œil dédaigneux ; & lui montrant une grande colomne qu'ils avoient devant les yeux : « Vois-tu cette » colomne, lui dit-il ? nous sortirons de » l'Egypte quand tu l'auras avalée. »

[640.]

Après quatorze mois de travaux, les Sarasins entrent dans Alexandrie. Toute l'Egypte suit la fortune de cette grande ville, & se soumet aux vainqueurs. On impose aux Egyptiens un tribut annuel de deux cents ducats par tête ; à ce prix ils conservent leur vie, leurs biens, & le libre exercice de leur religion. Les propriétaires des terres furent de plus obligés de payer une taxe proportionnée au produit de leurs fonds, & ces contributions rapporterent

au Calife une ſomme immenſe. Un tel accroiſſement de richeſſes, entre les mains d'une nation auſſi économe & auſſi ennemie du luxe que les Saraſins, les mit en état d'étendre leurs triomphes. Ils ne connoiſſoient point encore les dépenſes de plaiſir. Point d'ornemens dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabannes, ils ne ſe piquoient de magnificence que dans leurs moſquées. Leurs alimens étoient ſans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étoient du lait, du riz, des fruits. Ils laiſſoient le vin, ſource de diſcordes & de débauches, aux peuples ſubjugués ; perſuadés que cette liqueur dangereuſe, en énervant leur courage, affermiroit leur ſervitude.

Amrou eſtimoit les ſciences & les ſçavans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean ; c'étoit un prêtre Jacobite, interdit pour ſes erreurs dans un concile. Le général Muſulman aimoit à l'entendre diſcourir de philoſophie, choſe nouvelle pour les Saraſins. Jean voulut profiter de ſon crédit pour ſauver la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, qui devoit ſa fondation aux Ptolomées, & qui montoit à plus de ſix cents mille volumes : il en demanda la conſervation à ſon

bienfaiteur. « Je ne puis disposer de rien, » lui dit Amrou, sans en avoir obtenu la » permission de l'empereur des Fidèles. » Il écrivit en conséquence au Calife, qui lui fit cette réponse : « Si les livres dont » tu me parles ne contiennent que ce qui » est dans le livre de Dieu, ils sont inu- » tiles ; fais-les brûler : s'ils ne s'accordent » pas avec lui, ils sont pernicieux ; fais- » les brûler. » Amrou, quoiqu'à regret, obéit scrupuleusement à l'ordre du Calife ; il fit distribuer cette ineſtimable collection dans les bains d'Alexandrie ; &, si l'on en croit Abulfarage, dont le récit ne paroît pas trop vraisemblable, il y eut assez de livres pour les chauffer pendant six mois.

[641.]

Un roi Arabe, appellé Giabalah, qui s'étoit soutenu jusqu'alors contre tous les efforts des Musulmans, craignant enfin de succomber, vient trouver le Calife, & se soumet à son empire, en professant la religion de Mahomet. Omar, charmé d'un prosélyte de ce mérite, le conduit en pélerinage à la Mecque. Tandis que le nouveau Mahométan faisoit, avec dévotion, les sept circuits, un homme de basse condition le prend par la manche, & le

fait sortir de sa place. Giabalah, irrité de cet affront, lui donne un vigoureux soufflet. « Appaisez-vous, mon fils, lui dit » aussi-tôt le Calife, sans quoi je vais » commander à cet homme de vous rendre le mal pour le mal, suivant la doc» trine de notre saint prophète. » Le prince, étonné d'une morale qui confondoit les dignités, répond qu'il est roi, & qu'un misérable qui a osé l'insulter, mérite la mort. « Mon ami, reprend Omar, » la religion que vous professez tous deux, » ne laisse plus de distinction entre le » prince & le sujet. Ce misérable, cet » insolent, est votre frere ; vous servez » le même Dieu, vous révérez le même » apôtre ; faut-il, pour un vain outrage » que l'opinion seule réalise, rompre des » liens si sacrés ? » Giabalah, plus irrité encore de cette doctrine que de l'injure, abandonna, le jour même, la cour du Calife, se rendit à Constantinople accompagné de cinq cents hommes, & embrassa le Christianisme avec toute sa suite.

[644.]

Un esclave Persan, nommé Firoutz, étoit au service d'un Musulman qui l'obligeoit à lui payer chaque jour deux piéces d'argent. Cet homme, désespéré de cette dureté excessive, vint s'en plaindre au Ca-

lise, & le supplia d'adoucir ses fers. Omar lui répondit qu'il ne devoit pas se plaindre, & que la taxe, que lui imposoit son maître, n'étoit pas trop forte. A ces mots, Firoutz, plein de colere, se répand en invectives & en menaces contre le Calife qui n'y fait pas grande attention. Quelques jours après, cet esclave désespéré s'introduit dans la mosquée, lorsqu'Omar faisoit la priere du matin, & lui donne trois coups de poignard dans le ventre. Les Musulmans, qui accompagnoient le prince, se jettent aussi-tôt sur l'assassin: Firoutz se défend avec fureur; il blesse treize de ceux qui osent l'approcher; &, voyant qu'il ne peut éviter d'être pris, il se poignarde lui-même.

Omar survécut trois jours à ses blessures; &, comme on lui demandoit son avis sur celui qu'il jugeoit digne de lui succéder, quelqu'un ayant nommé son fils: «Non, répondit-il, » c'est assez pour les enfans » de Kettab," (c'étoit le nom de son » pere,) qu'il y en ait eu un chargé de » rendre compte à Dieu du gouverne- » ment des Fidèles.» Il se contenta de nommer six commissaires, & leur donna trois jours pour délibérer ensemble sur le choix de son successeur. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, après avoir régné dix ans, six mois & huit jours, laissant

aux Muſulmans les regrets les plus vifs. Il fut la gloire de ſa nation & le modèle de ſa ſecte. La Syrie, la Méſopotamie, la Perſe preſqu'entiere juſqu'à l'Oxus, l'Egypte & la Lybie, juſqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays ſubjugués ſuffiroient pour illuſtrer la vie de pluſieurs conquérans. Il ſe rendit maître de trente-ſix mille villes, places ou châteaux; il détruiſit quatre mille temples de Chrétiens, de Mages, d'Idolâtres; il fit bâtir quatorze cents moſquées. Il environna de murailles, & embellit la ville de Cufa, qui devint dans la ſuite la demeure des Califes; il jetta les fondemens de celle de Baſra, à l'embouchure du Tigre; & cette cité, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans. Il eſt le premier des princes Saraſins qui établit des regiſtres où l'on écrivoit les noms de tous ceux qui ſervoient à la guerre, ou qui recevoient des appointemens du public, & qui défendit qu'une femme, qui auroit eu un enfant, fut vendue pour eſclave. La ſageſſe de ſon gouvernement rendit ſes conquêtes ſolides & durables. «Le bâton d'Omar, » dit Alvakedi, inſpiroit plus d'épouvante » que l'épée de ſes ſucceſſeurs.» Ce prodigieux accroiſſement de puiſſance n'apporta jamais aucun changement dans ſes

mœurs, ni dans sa façon de vivre. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuoit tous les vendredis l'argent du trésor, comme l'avoit pratiqué Abubècre; mais il régloit ses libéralités sur un principe différent. Abubècre proportionnoit ses largesses au mérite: Omar ne considéroit que les besoins. « Les biens de ce monde, » disoit-il, ne nous sont donnés par la » Providence, que pour subvenir à la mi» sere, & non pour récompenser la vertu, » qui ne doit être couronnée que dans l'au» tre vie. » Cette modération, ce rare désintéressement est d'autant plus remarquable, dit le sçavant & judicieux Ockley, que le haut degré de puissance où parvinrent ces premiers Califes, ne leur étoit pas venu par succession; mais qu'ils y étoient arrivés tout d'un coup, sans y avoir été préparés par une éducation proportionnée, & sans avoir été auparavant accoutumés à rien de grand.

Omar étoit de grande taille; il avoit le teint brun & la tête chauve, ce qui relevoit la majesté de sa personne. Il ne buvoit que de l'eau; il ne mangeoit que du pain d'orge, qu'il assaisonnoit quelquefois d'un peu de sel. Fidèle observateur des pratiques de sa religion, il donnoit à ses sujets l'exemple de la piété; &, dans les

dix ans qu'il régna, il alla neuf fois en pélerinage à la Mecque. Il rendoit la juſtice avec une entiere impartialité. Il étoit toujours prêt à écouter les plaintes des plus petits; & le haut rang des coupables ne les exempta jamais du châtiment. Il ſuivoit ponctuellement dans ſes déciſions le ſens de l'Alcoran & les traditions de Mahomet: en un mot, ç'eût été le plus grand des héros, le plus juſte & le plus religieux des princes, s'il eût régné ſur une nation capable de célébrer ſes vertus auſſi-bien qu'elle en ſentit le prix. Au moins la poſtérité lui rend ce que ſon ſiécle n'a pu lui donner; & l'éclat de ſon mérite juſtifiera ſans doute la longueur de ſon éloge.

OTHMAN.

[644.]

AU nombre des commiſſaires nommés par le prince défunt pour lui donner un ſucceſſeur, étoit Ali, ce fameux Muſulman, que la brigue avoit déja éloigné deux fois d'un trône où ſa naiſſance devoit le faire aſſeoir. En vain employa-t-il encore les ſollicitations les plus preſſantes auprès de ſes cinq collégues; il ne put les gagner, & il fut obligé de ſe réunir à eux pour proclamer Othman, compagnon de Mahomet, mais que ce prophète avoit rejetté comme trop attaché à ſes parens, qu'il préféroit aux gens de mérite dans la diſtribution des emplois. La conduite d'Othman juſtifia dans la ſuite le jugement de cet habile légiſlateur.

[645.]

Malgré les grands ſervices qu'Amrou avoit rendus à l'empire des Arabes, malgré la multiplicité de ſes conquêtes & l'éclat de ſes triomphes, Othman le dépouille du gouvernement de l'Egypte, pour le donner à Abdallah, ſon frere de lait

lait & ſon favori. Cette indiſcrette démarche révolte tous les eſprits ; & la fortune des Saraſins ſemble abandonner leurs drapeaux. Alexandrie eſt repriſe par les Grecs : & toute l'Egypte eſt ſur le point de rentrer ſous l'obéiſſance de l'empereur. Othman l'apprend ; Othman reconnoît ſon imprudence : &, pour la réparer, il rétablit ſur le champ le gouverneur dépoſſédé. Le magnanime Amrou, oubliant l'injure du Calife, ne ſonge qu'à réparer les maux cauſés par ſon incapacité : il reprend Alexandrie ; ſes ſoldats traitent les rebelles avec la derniere cruauté : il retient leurs bras ſanguinaires, & fait bâtir, dans l'endroit où il arrête le carnage, un temple qu'il appelle la Moſquée de la Miſéricorde ; monument tout-à-la-fois de ſon triomphe & de ſa clémence.

[647.]

Le Calife embraſſe avec chaleur le projet de conquêtes formé par ſes prédéceſſeurs. A leur exemple, il veut étendre les limites de l'empire Muſulman. Par ſon ordre, Moavie attaque l'iſle de Chypre, qu'il rend tributaire. En même tems, il envoie des troupes, ſous la conduite d'Abdallah & de Said, pour achever la réduction de la Perſe ; &, afin d'animer la diligence de ces deux généraux, il leur dit que le pre-

mier qui arrivera dans le pays en aura le gouvernement. Ils y pénetrent ensemble, & accablent de concert le roi Isdegerd, qui régnoit alors sur l'empire de Cosroës. Ce prince fut massacré dans sa fuite; & son dernier soupir fut le dernier instant de la monarchie Persanne.

[654.]

Othman étoit pieux, naturellement bon & vertueux; il s'appliquoit à remplir avec scrupule toutes les pratiques dévotes prescrites dans l'Alcoran. Mais il y a bien loin d'un prince religieux à un prince habile; & la dévotion, lorsqu'elle n'est point éclairée, est même une exclusion à toute espece de mérite, puisqu'elle décèle une ame commune: Othman en est la preuve. Tandis que ses généraux reculoient les bornes de son empire, il se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique. Au lieu d'imiter la noble simplicité, les mœurs frugales de ses prédécesseurs, il continuoit à déposséder des gouverneurs de province établis par Omar, par Abubècre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs, à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes, que ni lui ni eux n'avoient faites.

En falloit-il davantage pour exciter les murmures d'une nation, où, malgré le

despotisme du chef, chaque citoyen croyoit, & par son mérite & par la profession du Musulmanisme, avoir des droits à la faveur du prince ? En peu de tems, le mécontentement devint général ; & le désespoir sema la sédition dans toutes les provinces de l'empire. Les chefs de toutes les familles Arabes prirent les armes, & vinrent, en grand nombre, camper près de Médine, d'où leurs capitaines furent envoyés vers le Calife, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les gouverneurs dépossédes, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le malheureux Othman, saisi de crainte, obéit à des rébelles qu'il eût fallu réprimer ; il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les gouverneurs qui déplaisoient, & nomma les chefs de la rebellion aux places qu'il faisoit vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme ; les révoltés se dissiperent, & chacun se disposa à jouir du fruit de la sédition.

[655.]

A peine la tempête étoit-elle appaisée, que l'ambition excita un nouvelle orage. L'intrigante Aïscha, veuve de Mahomet, entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du commandant des Fidèles. Cette femme ambitieuse conservoit un empire absolu sur l'esprit des Musulmans, qui la re-

gardoient comme dépositaire des sentimens du prophète, & qui l'appelloient la mere des Croyans. Elle voulut mettre sur le trône un jeune homme appellé Télha, qui avoit sçu lui plaire; elle corrompit le secrétaire d'Othman, appellé Mervan, le même qui fut ensuite Calife; &, de concert, ils fabriquerent des lettres revêtues du sceau de Mahomet, & adressées aux gouverneurs dépouillés; elles portoient, en substance, que, loin d'obéir aux prétendues lettres de déposition, le Calife leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder; de leur faire couper les pieds & les mains, & de les faire empaler. On fit ensorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroissoient devoir en être les victimes. La main du secrétaire & le sceau qu'il y avoit apposé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulevent le peuple une seconde fois, pénetrent dans la maison du Calife; &, après l'avoir assiégé durant plusieurs jours, ils le percent de coups, sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu même où les séditieux l'avoient frappé; puis il fut enfoui, sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Othman avoit régné près de douze ans, & en avoit quatre-vingt-deux quand il fit cette fin déplorable.

ALI.

[655.]

A LA mort d'Othman, tous les yeux se tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de foiblesse & d'infirmités, l'étroite parenté qui le lioit au prophète, le rendoient vénérable à tous les Musulmans. Ses amis publioient qu'il auroit dû succéder immédiatement au fondateur de l'empire; mais l'âge avoit modéré l'ambition d'Ali. Il craignoit la souveraine puissance, depuis que la sédition commençoit à l'ébranler; &, lorsqu'on le pressa d'accepter le sceptre: « Non, ré» pondit-il, j'aime mieux servir un autre, » en qualité de visir ou de premier minis» tre, que de me charger du soin péni» ble & dangereux de commander les Fi» dèles. » Enfin il se rendit aux vœux unanimes des Médinois. Vêtu d'une légere veste de coton, soutenu par une ceinture, ayant un gros turban sur la tête, & tenant ses mules d'une main, & de l'autre un arc au lieu de canne, il vint dans la mosquée pour y recevoir le serment de ses nouveaux sujets. Télha lui-même &

Zobéir, ſes mortels ennemis, entraînés par le torrent, ſe ſoumirent au Calife, dans le deſſein cependant de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'ils lui juroient, à la premiere occaſion favorable.

[656.]

Avant l'aſſaſſinat du Calife Othman, l'artificieuſe Aïſcha étoit partie pour la Mecque, afin de détourner les ſoupçons qui pouvoient tomber ſur elle. Cette précaution nuiſit à ſon projet; & ce ne fut qu'avec toute la fureur d'une femme déſeſpérée qu'elle apprit l'élévation d'Ali, qu'elle ne pouvoit ſouffrir, depuis que ce prince avoit découvert à Mahomet une intrigue ſecrette, qui avoit échappée aux yeux clairvoyans du prophète. Abuſant de ſon crédit & de ſes titres, elle excita les citoyens de la Mecque à ne point reconnoître le nouveau monarque. Pour la ſeconder, Télha, ſon favori, Zobéir & pluſieurs autres perſonnages puiſſans, rivaux d'Ali, vinrent la trouver avec la chemiſe enſanglantée d'Othman. Aïſcha ſaiſit avec empreſſement un prétexte ſi conforme à ſes vues; & cette fatale chemiſe devint dans ſes mains l'étendard de la révolte. Elle l'expoſa dans le temple de la Mecque, afin de rejetter ſur Ali un meurtre, dont elle étoit le véritable auteur;

elle la fit même porter à Damas, où Moavie, gouverneur de Syrie, & chef de la maiſon d'Ommiah, embraſſa ouvertement le parti de la rebellion, dans l'eſpérance de monter lui-même ſur le trône, s'il en pouvoit précipiter le légitime poſſeſſeur.

A cette nouvelle, le Calife écrit à Moavie pour l'obliger à ſe ſoumettre au ſucceſſeur du prophète. Pour toute réponſe, le gouverneur de Syrie lui envoie une lettre cachetée, dont le deſſus portoit ſimplement ces mots : « Moavie à Ali. » Le prince, ayant ouvert cette lettre, n'y trouve que du papier blanc, & connoît dès-lors juſqu'où le rebelle porte le mépris de ſon autorité. Il demande enſuite au courrier des nouvelles de la province ; & cet homme répond qu'il y a ſoixante mille guerriers ſous les armes, pour venger la mort d'Othman. Ali ſe prépare à la guerre ; il écrit dans toutes les provinces pour aſſembler des troupes ; il ſe diſpoſe à conjurer l'orage, & à faire retomber ſur la tête du coupable les foudres dont il prétend l'écraſer.

Cependant Aïſcha ſongeoit à s'emparer de l'Arabie. Elle leve à la hâte une armée qui croit marcher à la victoire ſous les auſpices de la mere des Fidèles. Elle ordonne à tous les gouverneurs de reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns,

à la vue de pareils ordres, tombent le visage contre terre ; d'autres, fidèles à leurs fermens, se déclarent pour le Calife élu ; enfin, en peu de tems, l'Arabie voit deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu si formidable. Aïscha, marchant à la tête de la sienne, dans une espece de litiere couverte que portoit un chameau, veut entrer dans Basrah, l'une des plus fortes places de l'Yraque. Ali accourt pour la défendre ; les deux armées se rencontrent : mais, avant d'en venir aux mains, le Calife, qui ne se voyoit contraint qu'à regret de répandre le sang Musulman, emploie la négociation pour ramener les esprits. En même tems il envoie Hassan, son fils, demander du secours aux habitans de Cufa, dont le gouverneur lui étoit contraire. Le jeune prince eut beaucoup de peine à se faire écouter ; mais enfin, ayant obtenu du silence, il dit à l'assemblée : « Ecoutez, Cufiens, la demande de » votre prince, & secourez-nous dans le » besoin où nous sommes : votre intérêt « l'exige. Voici ce que dit le commandant » des Fidèles. Ou je suis l'offenseur, ou je » suis l'offensé. Si je suis l'offenseur, Dieu » me punira ; & si je suis l'offensé, il m'as- » sistera. Par ce grand Dieu, Télha & » Zobéir ont été les premiers qui ont re- » connu mon autorité, & les premiers qui

» m'ont manqué de fidélité. Ai-je donc » paru dominé par l'avarice, ou m'a-t-on » vu trahir les loix de l'équité ? » Tout le monde fut touché de ce discours ; &, malgré les intrigues du gouverneur, Cufa se déclara pour le prince. Neuf mille citoyens de cette ville allerent aussi-tôt le trouver ; Ali les reçut avec la plus grande considération : il alla au-devant d'eux ; &, quand ils se furent rassemblés : « Braves Cufiens, » leur dit-il, vous vous êtes toujours dis» tingués par votre valeur. Vous avez » vaincu les rois de Perse, dissipé leurs » armées, subjugué leurs états. Vous avez » protégé ceux d'entre vous qui étoient » foibles, & vous avez assisté vos voisins. » Je vous ai invités à venir ici pour être » témoins entre nous & nos freres de » Basrah. S'ils rentrent dans leur devoir, » c'est tout ce que nous desirons. S'ils per» sistent dans leur révolte, nous tâcherons » de les ramener avec douceur, à moins » qu'ils ne viennent nous attaquer. Enfin, » nous n'oublierons rien de tout ce qui « pourra contribuer à un accommodement, » que nous préférerons toujours aux mal» heurs de la guerre. »

Le cruel ressentiment d'Aïscha fait rompre toutes les voies de la médiation, & les deux partis engagent la bataille. Depuis long-tems on n'en avoit point vu de plus

meurtriere. Au milieu du combat, Zobéir, l'un des généraux de la femme du prophète, l'abandonne, & se range sous les drapeaux d'Ali, plein de regret d'avoir pris les armes contre ce prince. Un Musulman, appellé Amra, l'apperçut lorsqu'il approchoit de la tente du Calife; &, malgré la parole qu'il lui donna de le conduire en sûreté vers Ali, il lui abbattit la tête d'un coup de sabre, & la porta au monarque. A la vue de cette tête, le Calife laissa tomber des larmes, & menaça le meurtrier du feu de l'enfer. Amra perdant, à ces mots, tout le respect qu'il devoit à son souverain: » Vous êtes le mauvais génie des Musul» mans, lui dit-il; si l'on vous délivre de » quelqu'un de vos ennemis, vous annon» cez aussi-tôt l'enfer pour prix de ce ser» vice; & si l'on tue quelqu'un des vôtres, » on est dans l'instant compagnon du dia» ble. » La colere de cet Arabe se changeant en rage & en désespoir, il tire son épée, & se la passe au travers du corps.

Cependant Aïscha, abandonnée de Zobéir, ne s'abandonnoit point elle-même. Son chameau la portoit par-tout où sa présence pouvoit animer les soldats; bientôt le pavillon de sa litiere fut couvert de dards; son chameau tomba sous les coups dont il étoit criblé; soixante & dix de ceux qui lui tenoient la bride, eurent les

mains coupées ; & l'épouſe de Mahomet fut obligée de reſter ſur un monceau de morts & de mourans juſqu'à la fin du combat. Télha, ſon favori, fut bleſſé mortellement en écartant les ennemis qui vouloient la ſaiſir. Un moment avant d'expirer, il apperçut un des ſoldats d'Ali, & lui demanda s'il n'appartenoit pas au commandant des Fidèles. Cet homme ayant répondu qu'oui : « Eh bien, lui dit Télha, » donnez-moi votre main, afin que j'y « mette la mienne, & que je renouvelle, » par cette action, le ſerment de fidélité » que j'ai déja prêté à Ali. » En finiſſant ces mots, il ceſſa de vivre. Le Calife, ayant appris ſa mort, s'écria : « Le Seigneur n'a » pas voulu l'appeller au ciel, qu'il n'eût » effacé ſa trahiſon par cette derniere pro» teſtation de fidélité. »

Après la plus vigoureuſe réſiſtance, l'armée d'Aïſcha fut taillée en piéces : elle-même tomba au pouvoir du Calife, qui la reſpecta comme la veuve de ſon maître ; mais qui la condamna à l'obſcurité qui convenoit à toutes les Muſulmanes. Elle paſſa le reſte de ſa vie, ſervie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet. Cette victoire, qui ne coûtoit pas mille hommes au Calife, le rendit maître de l'Yrac, de l'Egypte, de l'Arabie, de la Perſe & du Koraſſan. Mais il avoit encore

à dompter un adverſaire formidable, dont la Syrie reconnoiſſoit la puiſſance. Pour récompenſer le zèle des Cufiens, dont la bravoure avoit fixé la fortune ſous ſes étendards, il établit dans leur ville le ſiége de l'empire, dont Médine, dès ce moment, ceſſa d'être la capitale.

[657.]

Moavie croyoit toujours, ou feignoit de croire Ali l'aſſaſſin d'Othman, ſon couſin-germain : tous deux deſcendoient d'Ommiah, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte, Moavie ſe fit déclarer Calife, promettant d'abbatre l'uſurpateur & le meurtrier du vicaire du prophète. Le fameux Amrou, ce héros qui avoit conquis l'Egypte, & qui pour-lors commandoit en Paleſtine, ſe déclara en faveur de ce rebelle, & ne rougit point de flétrir ſes lauriers, en lui prêtant ſerment en préſence de l'armée Syrienne.

Ali mit long-tems en uſage les moyens de douceur pour rappeller les ſéditieux au devoir : ſa condeſcendance fut traitée de démarche puſillanime ; il ſe vit contraint d'armer de nouveau pour défendre ſon ſceptre. Quatre-vingt-dix mille hommes marcherent ſous ſes ordres, & joignirent à Seffein, ſur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie, plus nombreuſe encore.

On entama de nouvelles conférences qui n'eurent pas plus de succès que les premieres. Dans l'espace de cent dix jours, il y eut plus de quatre-vingt-dix escarmouches : Moavie y perdit quarante-six mille hommes, & Ali vingt-cinq mille, parmi lesquels on comptoit vingt-cinq guerriers honorés du titre de Sahaba, c'est-à-dire compagnons du prophète. Le Calife avoit recommandé à ses gens de ne point charger les premiers, de ne tuer aucun de ceux qui fuiroient, de ne point faire de butin, & de traiter les femmes avec respect.

Ce fut par un sentiment de cette noble modération, qui distinguoit la justice de sa cause, qu'Ali fit porter à son rival un cartel de défi, conçu en ces termes : « Fils » d'Abu-Sofian, jusqu'à quand feras-tu ré» pandre le sang des fidèles ? Avance, & « vuidons notre querelle par un combat » singulier ; je te somme de l'accepter : » celui de nous deux qui tuera l'autre, de» meurera maître du trône. » Malgré la vieillesse du Calife, sa rare valeur étoit redoutée : Moavie n'osa se mesurer avec lui ; & comme Amrou lui représentoit que la proposition d'Ali étoit raisonnable, & qu'il ne pouvoit l'éluder sans se déshonorer : « Vous êtes donc certain, lui répon» dit-il, de devenir Calife à ma place ? »

Indigné de la honteuſe lâcheté de l'uſurpateur, Ali brûloit de donner bataille. Il y diſpoſe ſes troupes ; il les conduit au combat : tout fuit, tout ſe diſperſe devant le brave Calife. Les Syriens ſont vaincus ; & déjà le prince alloit forcer leur camp, lorſqu'on en voit ſortir les principaux chefs, portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances, & les préſentant aux ſoldats victorieux, en criant : « Voilà » le livre qui doit décider entre vous & » nous. » Ce ſtratagême, qui avoit Amrou pour auteur, rappelle à l'inſtant la fortune ſous les enſeignes de Syrie ; Ali, qui vouloit charger ces hypocrites avec vigueur, n'eſt plus écouté de ſes ſoldats ; envain il les exhorte à achever leur triomphe : « Non, » non, lui crient-ils. Eh quoi ! voulez-vous » donc combattre contre la loi de Dieu ? » On l'oblige de faire retraite ; & bientôt des députés de Moavie paroiſſent dans ſon camp. Ils venoient propoſer de remettre à deux arbitres, choiſis dans chacune des deux armées, la déciſion de la querelle. Comme les chefs du parti d'Ali le preſſoient de prononcer : « Je n'ai rien à » décider, s'écria-t-il, au milieu d'une ar- » mée qui a refuſé de m'obéir ; c'eſt à vous » d'achever votre ouvrage. » Amrou fut nommé pour arbitre par Moavie ; & les

ſoldats d'Ali choiſirent, ſans la participation de ce prince, Abu-Muſſa, gouverneur de Cufa, homme ſimple, mais bien intentionné. Ali, qui fut d'abord mécontent de ce choix, promit enſuite de s'en rapporter à ſa déciſion. Après cette convention, il ſe retira à Cufa, & Moavie à Damas, laiſſant tous deux la conduite de leurs armées aux généraux de leurs partis.

[658]

Les deux arbitres, accompagnés de pluſieurs Sahaba, ou compagnons du prophète, commencent leurs conférences. Amrou, qui connoiſſoit le génie de ſon collégue, vint à bout, par ſes manieres inſinuantes & polies, de gagner ſon eſprit au point de lui perſuader que, pour amener les choſes à un accommodement, il étoit abſolument néceſſaire de dépoſer Ali & Moavie, & d'élire un autre Calife qui fût au gré de tout le monde. Cet important article ayant été arrêté, on éleva un tribunal entre les deux armées, ſur lequel chacun des arbitres devoit publier ſa déciſion. Abu-Muſſa vouloit qu'Amrou y monta le premier; mais ce capitaine allégua tant de raiſons pour prouver qu'il devoit lui céder le pas, qu'il l'engagea enfin à l'accepter.

Abu-Muſſa étant donc monté le premier

ſur le tribunal, prononça ces paroles à haute voix : « Je dépoſe Ali & Moavie, » & je les prive du Califat, de la même » maniere que j'ôte cet anneau de mon » doigt. » Alors l'arbitre Syrien, occupant la place du premier : « Vous venez d'en- » tendre, dit-il, qu'Ali eſt dépoſé au nom » des Arabes ; je le dépoſe auſſi au nom » des Syriens. Puiſque le Califat eſt vacant ; » j'y nomme Moavie, & je le revêts de la » puiſſance ſouveraine, comme je mets cet » anneau à mon doigt. Ce choix eſt d'au- » tant plus juſte, que Moavie eſt l'héritier » & le vengeur d'Othman. » Les Arabes trompés, proteſterent à grands cris contre cette ruſe ; & les deux partis ſe ſéparerent plus diviſés que jamais.

Tandis qu'on trahiſſoit indignement la cauſe d'Ali à Seffein, ce Calife étoit occupé à calmer une ſédition près de Cufa. Ces mêmes ſoldats, qui avoient refuſé de combattre contre l'Alcoran, faiſoient un crime à leur ſouverain d'avoir laiſſé au jugement des hommes, ce qui devoit, diſoient-ils, être jugé par Dieu ſeul. Ali, ſuivant ſon uſage, voulut d'abord employer la raiſon avant de ſe ſervir des armes. Il leur dit, qu'ayant uñe fois donné ſa parole, il étoit obligé de la garder, comme le preſcrivoit la Loi divine ; qu'il devoient ſe ſouvenir du motif de leur déſobéiſſance,

&

& que ce traité, contre lequel ils se déclaroient avec tant de hauteur, étoit leur propre ouvrage. Rien ne persuada ces mutins, qui s'emparerent d'une ville de l'Arabie, appellée Naharvan, & qui mirent à leur tête un homme déterminé, nommé Abdalla. Leur nombre s'accrut bientôt au point d'inquiéter le Calife, qui les avoit d'abord négligés; ils comptoient déja plus de vingt-cinq mille hommes sous leurs drapeaux, lorsque ce prince, apprenant les cruautés qu'ils exerçoient contre ceux qui ne pensoient pas comme eux, résolut enfin d'exterminer une secte, qui ne tendoit à rien moins qu'à renverser les fondemens du Musulmanisme. Il marche contre eux, à la tête d'une armée qu'il avoit destinée pour combattre Moavie. Arrivé près de Naharvan, il place l'Alcoran au bout d'une pique, à la vue de la ville, & publie qu'il fera grace à tous les soldats qui se rendront sous cette enseigne; & qu'au contraire, ceux qui persisteront dans la révolte, seront passés au fil de l'épée. Dans ces tems de troubles & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déja vu, étoit plus respecté que les Califes. Neuf mille séditieux quittent les armes, & viennent se prosterner aux pieds du prince, à la vue du livre qu'ils regardoient comme le signe & le témoignage de leur

foi ; les autres en plus grand nombre prennent la fuite. Il ne reſtoit plus à Abdalla que quatre mille déſeſpérés, avec leſquels il oſa lutter contre les redoutables bataillons du Calife. Mais il paya auſſi-tôt ſa témérité ; il fut maſſacré avec ſes ſoldats, à l'exception de neuf hommes, qui remplacerent un égal nombre de guerriers qu'Ali avoit perdus dans ce combat.

Si, tout-auſſi-tôt après cette victoire qui lui ſoumettoit une ſeconde fois toute l'Arabie, le Calife eût conduit ſes troupes triomphantes contre celles de ſon rival, il eût ſans doute terminé cette guerre cruelle ; il eût affermi ſon trône pour jamais. Ses généraux lui conſeillerent de donner quelque repos à ſon armée ; il les crut ; &, par une nouvelle faute, il fit publier que, tant qu'il demeureroit campé en cet endroit, tous ceux qui avoient beſoin dans Cufa, ſeroient maîtres d'y aller pour un jour, à condition de revenir le lendemain. Qu'arriva-t-il ? tout le camp fut abandonné ; & le Calife, reſté ſeul, fut obligé de ſuivre ſes ſoldats dans ſa capitale.

[659.]

Moavie étoit convenu de donner au fidèle Amrou l'adminiſtration, ou, pour mieux dire, la propriété de l'Egypte. Mais cette vaſte contrée reconnoiſſoit Ali ; il

falloit en dépouiller ce prince, & l'usurpateur étoit trop foible. Au défaut de la force il employe la ruse. L'Egypte étoit alors gouvernée par un homme sage, appellé Saad, qui ménageoit les partisans d'Othman, dont la faction étoit puissante. Cette condescendance, qui n'avoit pour objet que la tranquillité publique, fournit à Moavie l'occasion de rendre cet habile ministre suspect à son maître, en semant par-tout le bruit que Saad étoit de ses amis, & que toutes ses démarches tendoient à le rendre possesseur du pays qu'il gouvernoit. Ali, trompé comme les autres, rappelle le gouverneur, & nomme en sa place Mahomet, fils du Calife Abubècre. Mahomet avoit du courage; plus d'une fois il s'étoit signalé dans les batailles, mais il ne possédoit pas le grand art de manier les esprits. Loin de suivre les maximes de son prédécesseur, il crut rendre à son maître un signalé service, en persécutant les partisans d'Othman, en les expatriant comme des rebelles; mais, au lieu d'éteindre les dissentions publiques, il ne fit qu'attiser partout le feu de la discorde civile. Les Othmanides prirent les armes; &, soutenus d'Amrou, ils en vinrent aux mains avec Mahomet, qu'ils firent prisonnier; victime de son incapacité, cet infortuné gouverneur

devint encore celle de la vengeance des vainqueurs, qui lui donnerent la mort, & qui, après avoir enfermé son cadavre sanglant dans le ventre d'un âne, le brûlerent, & le réduisirent en cendres. Ali, en apprenant la triste fin de son ministre, s'écria : » Hélas ! je rendrai compte à Dieu de cet » homme. »

L'Arabie n'étoit pas plus tranquille que les autres provinces de l'empire de Mahomet ; & l'ambitieux Moavie, excité par le succès, formoit le hardi projet d'engloutir d'un seul coup toutes les possessions du véritable Calife. L'Yémen & l'Hégiaz devinrent le théatre des plus horribles fureurs : la Mecque, Médine, Basrah, virent couler le sang de leurs citoyens fidèles à Ali. Les deux partis ne se faisoient aucune grace. Les Musulmans, qui croyoient toujours combattre pour leur loi, étoient plus cruels encore à l'égard de leurs freres égarés, que contre ceux qu'ils nommoient infidèles.

[660.]

Les malheurs de l'empire suscitent des assassins, qui croyent venger la religion & la patrie en arrachant la vie aux auteurs des calamités publiques. Trois hommes, complices de plusieurs autres, prennent, l'un le

chemin de Cufa pour aller poignarder Ali; l'autre, celui de Damas pour immoler Moavie; le troiſieme, celui du Caire, pour frapper Amrou. L'uſurpateur Syrien ſortoit de ſon palais, lorſque l'aſſaſſin, écartant la foule, vint lui plonger ſon poignard dans les reins. Mais la bleſſure ne fut pas mortelle; ſon chirurgien, après avoir ſondé la plaie, lui donna le choix, ou de ſouffrir qu'on y mit le feu, ou d'avaler un breuvage qui le rendroit incapable d'avoir des enfans. Moavie prit ce dernier parti, & guérit heureuſement. Amrou étoit malade, le jour où celui qui le vouloit tuer, ſe mit en devoir de le faire. Un autre Iman, ou prêtre Mahométan, faiſoit la priere en ſa place. Ce fut cet homme que le meurtrier frappa. Il fut auſſi-tôt arrêté, & conduit devant Amrou. Etonné de ſa mépriſe, il ſe contenta de dire ſans émotion: « Je voulois Amrou, mais Dieu en »a voulu un autre.» Le vice-roi de l'Egypte le fit expirer dans les ſupplices que mériroit ſon cruel fanatiſme.

Le troiſieme des conjurés, qui s'étoit armé contre Ali, fut celui qui réuſſit le mieux dans l'exécution de ſon exécrable deſſein. Etant arrivé à Cufa, il ſe trouva logé chez une femme, dont les plus proches parens avoient été tués à la bataille de Naharvan, & qui, pour cette raiſon,

conſervoit dans ſon cœur un grand deſir de vengeance contre le Caliſe. Abdarrahman, c'étoit le nom de l'aſſaſſin, trouvant cette femme dans une diſpoſition ſi favorable, gagna bientôt ſes bonnes graces. Il lui parla même de mariage; « J'y conſens, » lui dit-elle; mais je veux pour dot trois » mille drachmes d'argent, un eſclave, une » ſervante, & la tête d'Ali. » Abdarrahman lui promet tout; il en obtient les dernieres faveurs, & part, accompagné de deux ſcélérats nommés Verdan & Chabib, qu'elle lui donne pour remplir plus ſûrement ſa parole.

Le vendredi, dix-ſeptieme jour du mois Ramadan, le Caliſe ſortit de ſon palais de grand matin pour aller à la moſquée. Lorſqu'il étoit ſur le point d'entrer dans le temple, les trois malheureux qui l'attendoient, feignirent de prendre querelle, & mirent l'épée à la main. Ali écarte ſes gardes pour ſéparer ces mutins, qui tout-à-coup ſe jettent ſur lui, le poignardent & diſparoiſſent. Verdan ſe retira froidement chez lui, où un Muſulman, qui l'avoit vu l'épée à la main contre le prince, alla lui donner la mort. Chabib courut avec tant de promptitude, qu'on ne put l'attrapper. Abdarrahman fut trouvé caché dans un coin de la moſquée, tenant encore ſon poignard enſanglanté. Il voulut d'abord nier ſon crime;

mais, pouſſé par les remords de ſa conſcience, il s'avoua coupable, & fut conduit devant Ali, qui ordonna de le faire périr d'un ſeul coup. On obéit au Calife, mais après qu'on eût coupé les mains & les pieds, & qu'on eût arraché les yeux & la langue au parricide.

Ainſi mourut Ali, à l'âge de ſoixante & treize ans, après en avoir régné quatre & demi. Ce prince avoit plus de génie, plus d'élévation, plus de connoiſſances qu'aucun de ſes prédéceſſeurs; & les Arabes l'ont toujours regardé comme l'un des plus grands hommes qui ayent parus ſur la terre. On dit qu'il naquit dans le temple même de la Mecque, & qu'il profeſſa l'Iſlaniſme dès le ventre de ſa mere, en l'empêchant, pendant tout le tems de ſa groſſeſſe, de ſe proſterner devant les idoles qui profanoient alors la Caaba. Mahomet, qui l'avoit élevé, avoit pour lui la tendreſſe d'un pere: « Ali eſt pour moi, di-» ſoit ce prophète, & je ſuis pour lui. Ali » eſt auprès de moi dans le même rang » qu'Aaron étoit auprès de Moyſe. Je ſuis » la ville où toute la ſcience eſt renfermée: » Ali en eſt la porte. » Telle eſt l'idée qu'il a laiſſée de ſes vertus, qu'un grand nombre de ſes ſectateurs le croyent encore vivant, & aſſurent qu'il viendra à la fin du monde pour remplir la terre de juſtice. Il

y en a même qui lui rendent les honneurs divins. Les plus modérés disent qu'à la vérité, il n'est pas Dieu, mais qu'il participe, en beaucoup de choses, à la nature divine.

Ali avoit le visage fort rouge, les yeux grands, le ventre gros, la tête chauve, la barbe épaisse, la taille au-dessous de la médiocre, la physionomie très-gracieuse, & son air riant décéloit sa bonne humeur. Son grand courage lui mérita le surnom de Lion de Dieu toujours victorieux; & la profonde connoissance qu'il avoit des maximes de l'Alcoran, le fit appeller le distributeur des lumieres.

On a de lui un *centiloquium :* ce sont cent maximes pleines de force & de raison, qui ont été traduites de l'arabe en persan & en turc. En voici deux qu'il répétoit souvent dans les éloquens discours qu'il faisoit à la Mosquée : « Celui qui veut être » riche sans possessions, puissant sans sujets, » & sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu : » il trouvera ces trois choses... L'Eternel » a donné aux hommes deux médiateurs. » Le premier est le prophète, qui est monté » au ciel, & qui prie pour eux dans ce » lieu de gloire. Le second, qui demeurera » toujours sur la terre, est la priere que » l'on fait pour la rémission des péchés. » La devise de son sceau étoit : « Le royaume

» appartient au ſeul Dieu Tout-Puiſſant. » Quelqu'un lui demandant un jour pourquoi les règnes d'Abubècre & d'Omar avoient été ſi paiſibles, celui d'Othman & le ſien, au contraire, ſi orageux : » C'eſt qu'Abubècre & Omar, répondit-il, » étoient ſervis par Othman & par moi, » & que lui & moi ne l'avons été que par » vous & par vos ſemblables »

Ce prince épouſa neuf femmes, qui lui donnerent quinze fils, & dix-huit filles. Des quinze garçons, cinq ſeulement laiſſerent poſtérité, ſçavoir Haſſan, Hoſſein, Mahomet, Abbas & Amrou, qui furent les tiges de cette nombreuſe famille des Alides, qui joue un ſi grand rolle dans l'hiſtoire Muſulmane, & qui cauſa tant de révolutions dans les différens ſiécles du Mahométiſme.

HASSAN.

[660.]

QUELQUES heures avant la mort d'Ali, ſes amis lui demanderent quel étoit celui qu'il croyoit le plus digne de régner après lui. « Mahomet, répondit-il, » n'a pas nommé ſon ſucceſſeur, je ne » nommerai pas le mien. » Ainſi le droit de ſe choiſir un maître retournoit encore aux Muſulmans.

De tous les Arabes, un ſeul paroiſſoit digne du trône; c'étoit Haſſan, fils aîné du monarque défunt. Le rang ſuprême qu'avoit occupé ſon pere, ſa qualité de petit-fils de Mahomet, la reſſemblance qu'il avoit avec ce légiſlateur, tout parloit en faveur du jeune prince. On ſe rappelloit avec complaiſance la tendreſſe particuliere dont l'avoit honoré le prophète. Ceux qui l'avoient vu dans ſa jeuneſſe, racontoient qu'étant encore enfant, Haſſan venoit dans la moſquée trouver l'apôtre de Dieu, lui montoit ſur le dos; &, que pour lui complaire, Mahomet prolongeoit exprès ſes oraiſons. On diſoit encore que, quand ce légiſlateur parloit au peuple, il interrompoit tout-à-coup ſon diſcours lorſqu'il ap-

percevoit ſon petit-fils, couroit à lui, le plaçoit à ſes côtés dans ſa chaire ; & que, faiſant enſuite une courte apologie en faveur de ſon innocence & de la foibleſſe de ſon âge, il reprenoit l'inſtruction qu'il donnoit aux fidèles. Ces traditions avoient acquis à Haſſan les reſpects de ſes compatriotes : tous les ſuffrages furent pour lui ; & d'une voix unanime on le proclama Calife dans Cufa.

Le nouveau ſouverain avoit hérité de la juſtice & de l'humanité de ſon pere, plutôt que de ſon courage ; & les premieres actions de ſon règne annoncerent un gouvernement doux, pacifique & plein de bienfaiſance. Au ſortir de la moſquée, où les Arabes venoient de lui prêter ſerment, une pauvre femme s'approcha de lui, & lui préſenta une botte d'herbes fines : « Etes-vous » libre, lui demanda le Calife. — Non, ré» pondit-elle ; mais, Seigneur, quoiqu'eſ» clave, ne réjettez pas l'offrande de votre » ſervante. » Haſſan, admirant ſon zèle, lui donna ſur le champ la liberté, & dit à ceux qui l'accompagnoient : « Dieu nous » apprend dans le livre du prophète, qu'il » faut rendre à ceux qui nous font des pré» ſens, quelque choſe qui vaille mieux que » ce qu'ils nous donnent. »

Quelques jours après, dans un grand repas qu'il donnoit à ſes principaux offi-

ciers, un eſclave laiſſa tomber ſur lui un plat tout bouillant. Le malheureux ſerviteur ſe jetta auſſi-tôt à ſes pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : « Le paradis eſt » pour ceux qui répriment leur colere. » Haſſan lui répondit : « Je ne ſuis point en » colere. » L'eſclave pourſuivit : « Et pour » ceux qui pardonnent les fautes. — Je te » pardonne les tiennes, lui dit le Calife. — » Dieu aime ſur-tout ceux qui font du bien » à ceux qui les ont offenſés, ajoûta l'eſ- » clave. — Et bien, reprit le prince, je te » donne la liberté & quatre cents drach- » mes d'argent. » Un tel prince, pour le bonheur de l'Aſie, méritoit de naître dans un ſiécle plus tranquille.

[661.]

Ali en mourant avoit laiſſé une armée de ſoixante mille hommes, bien diſciplinée, & prête à ſoutenir ſes droits juſqu'à la mort. Haſſan, qui n'aimoit pas la guerre, & qui regrettoit déja tout le ſang qu'il falloit verſer pour affermir ſa puiſſance, fut obligé, malgré ſes prieres, de ſe mettre à la tête de ſes troupes. Moavie, qui connoiſſoit ſon humeur paiſible, redoubloit ſes efforts pour lui faire ſentir tout le poids du ſceptre ; &, tandis que le pacifique Haſſan prêchoit dans la moſquée de Cufa la ſoumiſſion & la concorde, l'ambitieux mo-

narque de Damas promettoit à ſes nombreux bataillons les délices du paradis s'ils triomphoient des prétendus aſſaſſins d'Othman.

A peine Haſſan eut-il pris la conduite de ſon armée, que la rebellion d'une partie de ſes ſoldats mit le comble à l'averſion qu'il éprouvoit pour le trône. Un Muſulman avoit été maſſacré dans une diſpute particuliere. Ses amis & ſes parens voulurent le venger. Bientôt cette querelle devint générale, & tout le camp fut en feu. Au bruit de ce déſordre, le Calife veut interpoſer ſon autorité : il prie, il menace, tout eſt inutile ; & l'inſolence, excitée par la fureur, va ſi loin que, ſans reſpect pour ſa dignité, pour ſa naiſſance, on le renverſe de ſon tribunal, on le foule aux pieds, on le bleſſe. Il ſe réfugie dans un château voiſin ; le neveu du gouverneur de ce château propoſe à ſon oncle de l'arrêter priſonnier, & de l'envoyer à Moavie. Mais le gouverneur rejette avec horreur ce lâche conſeil, & dit à ſon indigne neveu : « Miſérable, oſes-tu » bien m'exciter à trahir ſi baſſement le » petit-fils de l'apôtre de Dieu ? »

Tant de diſgraces accumulées acheverent d'épuiſer la conſtance chancelante d'Haſſan ; fatigué de s'aſſeoir ſur un trône expoſé à tant d'orages, las de gouverner un peuple mutin & rebelle, il ne ſongea plus qu'à ſe dépouiller d'une dignité ſi étrangere à ſes mœurs. Contre le gré de

tous les partisans de sa maison, il fit proposer à son rival les conditions auxquelles il consentoit à lui céder le sceptre. Il demandoit l'argent qui se trouvoit dans le trésor de Cufa; les revenus & la propriété d'une grande terre dans la Perse, & la promesse de ne rien dire d'injurieux à la mémoire d'Ali. Moavie consentit avec joie aux deux premiers articles, mais il refusa de souscrire au dernier. Hassan le pria d'épargner du moins en sa présence le nom de son pere; Moavie le promit, mais il ne garda point sa parole.

Les deux princes, ayant solemnellement ratifié ce traité, allerent ensemble à Cufa. Amrou dit à Moavie qu'il feroit bien d'obliger Hassan à se démettre publiquement du Califat. Le prince Syrien ne goûta point ce conseil; mais, vaincu par les importunités du conquérant de l'Egypte, il engagea le prince abdiquant à faire ce que ce général avoit proposé. Hassan se comporta, dans cette circonstance, en digne petit-fils de Mahomet. « Musul-» mans, dit-il au peuple: Dieu, dont » le nom soit exalté, vous a conduits dans » le chemin de la vérité par le ministere » de son prophète, & il s'est servi de » moi pour prévenir l'effusion de votre » sang. Moavie m'a disputé le Califat, a auquel j'avois plus de droits que lui; » mais j'ai mieux aimé m'en démettre en

» ſa faveur, afin de vous épargner les mal-
» heurs de la guerre. Souvenez-vous quel-
» quefois de ce bienfait, & vivez heu-
» reux ſous votre nouveau maître ! » Ce diſcours pathétique arracha des larmes à tous les auditeurs. Moavie lui-même feignit d'en être touché, & reconduiſit avec honneur le prince dans ſon palais.

Haſſan partit dès le lendemain pour Médine, où il alla cacher ſa vie dans l'obſcurité & dans la pratique des vertus bienfaiſantes, diſtribuant aux malheureux toutes les richeſſes que ſon rival lui avoit cédées en échange du Califat. Lorſqu'il prenoit le chemin de ſa retraite, un des amis de ſa maiſon lui demanda ce qui l'avoit porté à renoncer ſi facilement à ſa dignité : « Que voulez-vous que je vous
» diſe, répondit-il ? j'étois dégoûté du
» monde : mon pere eſt mort aſſaſſiné ;
» mes ſujets n'avoient pour moi ni reſ-
» pect ni zèle ; & j'aime trop les Muſul-
» mans pour régner ſur eux contre leur
» gré. » L'hiſtoire offre peu de monarques qui ayent penſé comme Haſſan.

Sa maxime ordinaire étoit, « qu'il ne
» faut jamais eſſuyer l'eau des larmes que
» la dévotion fait couler, ni celle qui coule
» ſur le corps après l'ablution légale ;
» parce que cette eau rend éclatante la face
» des Fidèles, lorſqu'ils ſe préſentent de-
» vant Dieu. »

MOAVIE I,

Premier Calife de la Famille des Ommiades.

[662.]

MALGRÉ l'abdication volontaire du petit-fils de Mahomet, Moavie ne vit pas son autorité reconnue sans contradiction. Les Carégites, Musulmans séditieux, ennemis de toute espece de puissance, prirent les armes. Le Calife, pour les dompter, eut recours aux Cusiens & aux habitans de l'Yrac. Les rebelles essayerent de les engager dans leur parti : « Moavie, dirent leurs députés, n'est-il pas » notre ennemi commun ? Ne nous empêchez donc pas de lui faire la guerre. Si » nous le tuons, vous serez délivrés de » votre ennemi ; & s'il nous tue, vous » serez débarrassés de nous. » Les soldats du prince méprisent ce vain raisonnement ; ils vainquirent les séditieux, & la guerre fut terminée.

[663.]

Amrou, l'un des plus grands hommes du Musulmanisme, meurt en Egypte. Avant d'embrasser la religion de Mahomet, il avoit

avoit fait des vers satyriques contre ce législateur. Mais, par son zèle pour la nouvelle doctrine, il répara les écarts de sa verve mordicante ; & le prophète, témoin des actes de sa piété sincere, disoit de lui : « C'est le meilleur des Musulmans. »

[664.]

Moavie, menacé de perdre la souveraineté de la Perse, la conserve par une sage politique. Ce vaste & fameux pays avoit pour gouverneur un homme habile, juste, vaillant, adoré du peuple. Il s'appelloit Ziad, fils d'Abu-Sofian ; mais, né d'un commerce illégitime, son pere n'avoit pas osé le reconnoître, parce que l'Alcoran fulminoit contre les adulteres. Cependant il le fit élever secrettement avec soin ; & le jeune Ziad se distingua bientôt par son esprit & par son éloquence ; il en donna sur-tout des marques dans une assemblée des compagnons de Mahomet, & dès ce moment son nom devint célèbre. Tous les Califes l'honorerent des premiers emplois de l'empire. Enfin son mérite, connu d'Ali, lui fit donner le gouvernement de la Perse. Après la mort de ce prince, ayant appris l'abdication d'Hassan, il ne voulut point reconnoître Moavie. Ce monarque, que ce refus allarmoit, délibéra d'abord s'il emploieroit la force pour ar-

racher le consentement de Ziad ; mais, admirateur des rares qualités de ce grand homme, il crut mieux réussir en subjuguant son cœur par ces manieres polies auxquelles les belles ames sont toujours sensibles. Il le fit inviter, par un ami commun, à venir à sa cour ; & lui promit qu'étant, comme lui, fils d'Abu-Sofian, il le reconnoîtroit publiquement pour son frere. Ziad, touché des démarches flatteuses du Calife, ne put résister à ses instances ; il se rendit à Cufa, où Moavie le traita véritablement en frere, après l'avoir déclaré tel dans la mosquée. Les grand talens de Ziad, vus de près, n'en furent que plus éclatans ; & le Calife se l'attacha pour toujours en qualité de premier-ministre.

[665.]

La ville & la province de Basrah étoient remplies de voleurs & d'assassins : on n'osoit presque plus paroître dans les rues & dans les chemins, sur-tout la nuit ; les brigands alloient même jusqu'à pénétrer de force dans les maisons, où les infortunés citoyens étoient égorgés & dépouillés de leurs richesses. Ziad, qui pour-lors s'en retournoit en Perse, apprenant ce désordre affreux dans sa route, écrivit aussi-tôt au Calife en ces termes : « Com-

» mandant des Fidèles : ma main gauche » eſt employée à conduire les peuples de » la Perſe, mais la droite eſt oiſive. Don- » nez-moi le gouvernement de Baſrah & » de l'Arabie, & je vous en rendrai bon » compte. »

Moavie lui accorda ſa demande. Ziad ſe tranſporte à Baſrah, & fait publier, le jour même, une ordonnance, par laquelle il défendit à tout citoyen, de quelque qualité qu'il fût, de ſe trouver dans les rues ou dans les places publiques après l'heure de la priere du ſoir, ſous peine de la vie. Pour faire exécuter cet édit, il établit une compagnie du guet, qui devoit faire la patrouille, & qui avoit ordre de paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'elle trouveroit hors des maiſons après le moment preſcrit pour la retraite. La premiere nuit, il y eut deux cents perſonnes de tuées : la ſeconde, il n'y en eut que cinq ; & la troiſieme, on ne vit pas un ſeul citoyen dans la ville. Un mois ou deux après, un étranger, qui ſe trouvoit pour la premiere fois dans Baſrah, fut rencontré par la garde, & conduit devant le gouverneur. Cet infortuné ſe jetta aux pieds du miniſtre, & lui jura par l'Alcoran qu'il ignoroit l'uſage de la ville. » Hélas ! lui dit Ziad, je crois tes ſer- » mens véritables ; mais le ſalut des ha-

» bitans de Basrah dépend de ta mort. » Tu es innocent ; & le bonheur des ci- » toyens veut que je te condamne. » Dans le moment on lui trancha la tête.

Ziad, voyant la sûreté rétablie dans Basrah, fit assembler les citoyens, & leur ordonna de laisser toute la nuit leurs portes ouvertes, promettant de réparer le dommage que chaque particulier pourroit en recevoir. On obéit scrupuleusement. Mais une nuit il arriva que des animaux entrerent dans une boutique, & y firent quelque désordre. Aussi-tôt que Ziad en fut informé, il permit à chacun d'avoir une claie à sa porte ; ce qui fut adopté par toutes les villes de son gouvernement.

[666.]

Le seul nom de Ziad faisoit trembler tous les scélérats dans les pays de sa dépendance. Il n'étoit ni cruel ni barbare ; mais il aimoit la justice : il la rendoit exactement. Il gouvernoit d'une maniere despotique, voulant être obéi ponctuellement, & ne souffrant pas qu'on donnât la moindre atteinte à son autorité, dont il étoit singuliérement jaloux. La sagesse de son administration engagea le Calife à joindre aux vastes régions qu'il gouvernoit, la ville & le territoire de Cufa. La premiere fois que Ziad se rendit dans cette

ville, il dit aux habitans que d'abord il avoit eu deſſein d'amener avec lui deux mille de ſes gardes ; mais que, s'étant ſouvenu que les Cufiens étoient d'honnêtes gens, il n'avoit amené que ſes domeſtiques. A ces mots, les aſſiſtans lui jetterent de la pouſſiere au viſage, marque d'un ſouverain mépris chez les Arabes. Ziad s'aſſit ſans émotion, & commanda ſecrettement à quelques-uns de ſes ſerviteurs de s'emparer des portes de la moſquée ; puis il ordonna aux aſſiſtans de ſaiſir chacun ſon voiſin, ſans alléguer d'excuſe. Tout le monde étonné, obéit auſſi-tôt ; & le gouverneur, s'étant placé ſur un ſiége près de la porte, ſe fit amener les aſſiſtans quatre à quatre. Là, il leur commanda de jurer, chacun en particulier, qu'ils ne lui avoient point jetté de pouſſiere. Toute l'aſſemblée jura, excepté trente, qui payerent leur opiniâtreté par la perte des deux mains.

Ziad paſſoit alternativement ſix mois à Baſrah, & ſix mois à Cufa ; &, durant ſon abſence de l'une de ces deux villes, un de ſes officiers, appellé Samra, commandoit en ſa place. Autant le miniſtre étoit juſte & ſévere, autant ſon lieutenant étoit cruel & barbare. Tandis qu'il gouvernoit Baſrah, il fit mourir huit mille perſonnes ; dans une ſeule matinée, qua-

rante-sept citoyens des plus distingués de cette ville, & qui sçavoient tout l'Alcoran par cœur, furent conduits au supplice. Ziad lui demandant un jour s'il ne craignoit pas, dans un si grand nombre de malheureux, d'avoir fait périr quelqu'innocent ? « Mon général, lui répondit-il, » si je m'étois cru, j'en aurois fait mourir » deux fois autant. » La cavalerie de Samra sortant un jour de la ville, pour attaquer une troupe de brigands qui infestoient les forêts voisines, un paysan se trouva sur le chemin de ces soldats, & fut percé d'un coup de lance. Samra, qui venoit après, trouva cet infortuné nageant dans son sang ; il demanda quel étoit l'auteur de ce meurtre : « Ce sont » vos cavaliers, répondit quelqu'un. — » Cela étant, repliqua-t-il froidement, il » n'y a point de mal : quand ma cavalerie » marche, chacun doit prendre garde à soi. »

[667.]

Dans le second séjour que Ziad fit à Cufa, ce ministre demanda quel étoit l'homme le plus dévot de la ville. On lui nomma un certain Abulmogaïra. Le gouverneur l'envoie chercher, & lui dit, que, s'il veut se tenir renfermé dans sa maison, sans en sortir, il lui donnera tout ce qu'il lui demandera. « Renfermé, s'écrie le

» pieux Arabe ! non, ſeigneur, quand vous » me donneriez l'empire de l'univers, je » ne pourrois me diſpenſer d'aller à la » moſquée faire la priere avec les Fidèles. » --- Eh bien ! répond Ziad, allez à la » moſquée, mais n'y parlez de rien. --- » N'y parler de rien ! replique Abulmo- » gaira ; eh quoi, ſeigneur, puis-je m'em- » pêcher de louer le bien & de con- » damner le mal ? --- Oh ! oh ! dit le mi- » niſtre, piqué de cette réponſe, je con- » nois que vous êtes un bon Muſulman, » allez vous-en donc tenir compagnie au » prophète. » En finiſſant ces mots, il lui fait trancher la tête.

Un autre citoyen de Cufa fut, dans le même tems, victime de l'extrême, mais utile ſévérité de Ziad. Il s'appelloit Héger. C'étoit un perſonnage diſtingué par ſa piété, & par l'auſtérité de ſa vie ; mais, partiſan outré d'Ali, & par conſéquent ennemi déclaré de ſon rival, il ne ceſſoit de déclamer contre Moavie, qu'il traitoit d'uſurpateur. Ziad l'avertit pluſieurs fois de ſon indiſcrétion, & l'exhorta vivement à changer de conduite à l'égard d'un prince qui l'eſtimoit ; ſes remontrances ne ſervirent qu'à enflammer davantage le fanatiſme de ce Muſulman. Il n'épargna pas Ziad lui-même, dont cependant il connoiſſoit bien

la rigueur. Un jour que ce miniſtre parloit au peuple dans la moſquée, Héger, qui, pour l'outrager, s'y étoit rendu avec ſes partiſans, entendit ſonner l'heure de la priere, & ſe mit auſſi-tôt à crier *Salat*, c'eſt-à-dire, à la priere. Ziad n'y fit point attention, & continua ſon diſcours. Alors Héger ſe mit à genoux, commença lui-même la priere ; & l'exemple de ſes partiſans, qui la faiſoient avec lui, entraîna tout le peuple. Ziad fut obligé de ſuivre le torrent, & de ſe confondre dans l'aſſemblée ; mais il ne pardonna point cet affront à celui qui en étoit l'auteur. Il en écrivit auſſi-tôt au Calife, & lui demanda la permiſſion d'arrêter le ſéditieux, & de le faire conduire à Damas. Moavie refuſa long-tems ; mais enfin, cédant à la néceſſité de faire un exemple, il permit à ſon miniſtre d'agir comme il le jugeroit conforme au bien de ſon ſervice. Héger fut donc arrêté, chargé de chaînes, & conduit à Moavie, qui le condamna à perdre la tête. Quand il fut ſur l'échafaud, il demanda quelque tems pour faire ſes ablutions ; cérémonie dont il s'acquitoit toujours réguliérement. Enſuite il récita deux prieres fort courtes ; &, s'étant levé : « Si » j'avois craint la mort, dit-il, je les au» rois fait plus longues. » Cependant, quand il vit ſon tombeau creuſé, & tout prêt

à le recevoir, quand il apperçut le drap mortuaire, & le glaive de l'exécuteur hors du fourreau, cet homme intrépide fut saisi d'une frayeur soudaine. « Pourquoi trem- » blez-vous donc, lui demanda quel- » qu'un ? --- Hélas ! répondit-il, peut- » on n'être pas ému à la vue d'un pareil » spectacle ? » L'exécuteur lui ayant dit de tenir la tête droite, il répondit qu'il ne vouloit pas contribuer à sa mort. Un moment après, on lui trancha la tête ; puis on lava son corps, & on le mit en terre avec ses chaînes, comme il l'avoit ordonné. A l'instant de son exécution, Aischa faisoit partir un courrier pour obtenir sa grace. Elle en fit de vifs reproches au Calife, & lui dit, de derriere son rideau : » Où étoit donc votre clémence, lorsque » vous faisiez mourir Héger ? --- Ma mere, » répondit le prince, je la perds, quand » je ne suis pas avec des personnes telles » que vous. »

[668.]

Un prince, nommé Sapor, qui s'étoit emparé de l'Arménie par la force des armes, envoie au Calife un ambassadeur nommé Sergius, pour lui demander du secours contre l'empereur des Grecs, qui se préparoit à le dépouiller de son usurpation. L'empereur, instruit de la députation

de ſon ennemi, charge l'eunuque André, ſon favori, d'aller à Damas, pour engager le monarque Saraſin à ſe déclarer en ſa faveur. Les deux envoyés arrivent en même tems, paroiſſent enſemble devant Moavie, & lui expoſent le ſujet de leur meſſage. Le prince les écoute avec indifférence, & leur dit : « Vos maîtres ſont » également mes ennemis ; j'aſſiſterai celui » des deux qui m'offrira davantage. » Les ambaſſadeurs, déconcertés par une réponſe ſi fiere, ſe retirent. Le lendemain, Sergius obtient une audience ſecrette. André, qui l'apprend, ſe tranſporte auſſi-tôt chez le Calife, afin de détruire les mauvaiſes impreſſions que pourroit lui donner ſon ennemi. En entrant, Sergius, jettant ſur ſon rival un œil de mépris, ne daigne pas ſe lever pour le recevoir. L'ambaſſadeur Grec, irrité de cet affront, lance ſur cet incivil quelques traits fort piquans. Sergius lui replique, & finit par l'appeller miſérable eunuque. Cette derniere injure met le comble à la fureur d'André, qui le menace de le traiter de façon qu'il n'auroit rien à lui reprocher à cet égard. Puis, s'approchant du Calife : « Seigneur, lui dit-il, voulez-» vous donc ſoutenir un uſurpateur dans » ſa révolte ? N'eſt-il pas plus glorieux » pour les Muſulmans, de venger les torts » faits à un prince légitime ? --- Je le veux

» bien, répond Moavie ; mais donnez-
» nous tous les revenus des terres de vo-
» tre domination, & nous vous permet-
» trons d'en être les seigneurs titulai-
» res ; si ce moyen ne vous plaît point,
» nous vous dépouillerons de tout. —
» Vous regardez donc, reprend André,
» vos Arabes comme le corps, & les
» Grecs uniquement comme l'ombre ?
» L'empire n'achette point à ce prix une
» pareille protection. Vous nous délaissez ;
» mais le Dieu du ciel & de la terre, ce
» Dieu que vous outragez, n'abandonnera
» point ses serviteurs. » Ces derniers mots mettent le Calife dans une si grande colere, qu'il fait aussi-tôt chasser les deux ambassadeurs, en les menaçant d'aller incessamment dans leurs patries, faire payer à leurs maîtres leur insolente témérité.

Avant de retourner à Constantinople, l'ambassadeur Grec voulut venger sur celui de Sapor l'injure qu'il en avoit reçue. Il précéda Sergius de quelques journées, & l'attendit sur les frontieres. Ce dernier regagnoit sans crainte le chemin de son pays. Arrivé dans une ville de la dépendance de l'empereur, on l'arrête, on le conduit devant l'implacable André, qui le charge de reproches, & qui, d'une main impitoyable, lui retranche les preuves de la virilité. On suspendit au cou du pa-

tient cette triſte dépouille, & on le renvoya de la ſorte auprès de ſon prince.

[669.]

Haſſan meurt à Médine, empoiſonné par ſa femme, ſelon l'opinion de quelques auteurs Arabes (*). Ils diſent que cette

(*) Pour juſtifier la mémoire de Moavie, qui fut, à bien des égards, un prince eſtimable, le lecteur équitable nous permettra, ſans doute, de hazarder quelques réflexions au ſujet de la mort d'Haſſan, dont on l'accuſe. Obſervons premiérement que les auteurs Arabes, qui racontent la mort infortunée du petit-fils de Mahomet, ne ſont point d'accord entr'eux : les uns voulant qu'Haſſan ait été empoiſonné par ſon épouſe ; les autres, par ſes domeſtiques. Or ce défaut de conformité ſur un même fait, prouve, dans les écrivains, ou de l'ignorance, ou de la paſſion ; &, ſi l'on fait réflexion que Moavie étoit regardé par la plûpart des Arabes comme uſurpateur, en ce qu'il avoit dépouillé du Califat, Ali & Haſſan, & comme novateur, en ce qu'il rendit héréditaire le trône de Mahomet, on reconnoîtra ſans peine, que le fanatiſme ſeul a fait imaginer cette calomnie ; & qu'au lieu de dire ſimplement qu'Haſſan étoit mort d'une maladie violente, mais naturelle, on a mieux aimé trahir la vérité, en donnant pour elle des ſoupçons hors de toute vraiſemblance, parce qu'ils pouvoient contribuer à faire haïr un monarque que des milliers de Muſulmans déteſtent par principe de religion. En effet, quel eût été l'objet de Moavie, en fai-

perfide épouſe, gagnée par Yézid, fils de Moavie, & par ce Calife lui-même, qui lui promit de lui donner ſon fils & cinq cents mille piéces d'or, ôta le jour au prince ſon mari, en le frottant avec un

ſant périr un prince qui s'étoit dépouillé ſans contrainte de la ſouveraine autorité, & qui, depuis ſon abdication, malgré les inſtances du Calife, n'avoit jamais voulu prendre la moindre part aux affaires publiques? Si ſa mort lui étoit néceſſaire, pourquoi le laiſſer exiſter? pourquoi le combler de biens & d'honneurs, durant les huit années qu'il vécut en ſimple particulier à Médine? Etoit-ce, comme le dit d'Herbelot, d'après le témoignage d'Hafedh-Abra, auteur partial, parce qu'il avoit promis à Haſſan de conſerver à ſes enfans le droit au Califat? Mais, en procurant la mort de ce prince, anéantiſſoit-il ce droit, puiſqu'Haſſan laiſſoit quinze fils, & Hoſſein, ſon frere, petit-fils, comme lui, du légiſlateur des Arabes, qui pouvoient le revendiquer, & qui le revendiquerent en effet? N'eût-il pas mieux fait de ſe débarraſſer de ces derniers, plutôt que d'attenter aux jours d'un Muſulman entiérement détaché des choſes de ce monde? Cependant il les traita toujours avec les égards dûs à leur naiſſance; il leur pardonna même plus d'une fois des révoltes; & nous voyons qu'en mourant, il recommanda à Yézid, ſon fils, d'en uſer de même à leur égard. Ainſi tout concourt ce ſemble à démontrer la fauſſeté de l'accuſation intentée contre Moavie; &, quoique ce récit ait été copié, d'après d'Herbelot, par tous les auteurs modernes, nous n'avons pu l'admettre.

linge rempli d'un poiſon ſubtil, qui dévora les entrailles du petit-fils de Mahomet, & le fit deſcendre en peu d'heures au tombeau. Ils ajoûtent qu'Hoſſein, frere d'Haſſan, ayant appris cette action barbare, vint trouver le prince moribond, & lui demanda quel en étoit l'auteur. » Mon frere, répondit Haſſan, la vie de » l'homme eſt compoſée de jours qui s'é- » vanouiſſent bientôt. Laiſſez en repos le » coupable, juſqu'à ce que nous paroiſ- » ſions lui & moi devant le tribunal de » l'Eternel, où il recevra ſa récompenſe.» Enfin ils terminent leur récit, en diſant que Moavie, qui, dans le deſſein de tranſmettre le trône à ſon fils, vouloit ſe défaire d'Haſſan, le ſeul Arabe qui pût s'oppoſer à ce projet, ſe contenta d'envoyer à ſa veuve & à ſa meurtriere l'argent qu'il lui avoit promis, mais qu'il ſe garda bien de la donner pour épouſe à ſon cher Yézid.

[672.]

Le fameux Ziad eſt attaqué de la peſte. Il ſentit une douleur ſi cruelle à la main, qu'il voulut ſe la faire couper; mais, avant, il conſulta un Cadi ou juge, pour ſçavoir s'il pourroit employer ce moyen en conſcience. « Seigneur, répondit le docteur, » ſi le terme de votre vie eſt arrivé, il

» eſt à craindre que vous ne paroiſſiez de-
» vant Dieu, ſans une main que vous
» aurez fait couper exprès pour ne point
» paroître devant lui; &, ſi vous n'êtes
» point encore parvenu à la fin de votre
» carriere, vous reſterez manchot parmi
» les hommes, ce qui ſera pour votre fils
» un reproche perpétuel (*). Ainſi, ſoit
» que cette maladie vous mette au tom-
» beau, ſoit qu'elle vous épargne, croyez-
» moi, conſervez votre main.» Cette déci-
ſion arrêta Ziad pour quelques jours; mais, comme le mal augmentoit de plus en plus, il réſolut enfin de ſouffrir l'opération. Cent cinquante médecins qu'il avoit à ſon ſervice, ſe rendirent, par ſon ordre, auprès de ſon lit, armés chacun des inſtrumens les plus cruels de la chirurgie. Ce terrible appareil, & la vue des fers rouges qu'on devoit appliquer ſur la plaie pour la cautériſer, cauſerent une telle frayeur au gouverneur de Baſrah, qu'il perdit connoiſſance, & mourut peu de tems après. Obéïdalla, ſon fils, lui ſuccéda dans ſes dignités, & marcha ſi bien ſur ſes traces, que ſa poſtérité a formé, dans l'Yémen, une dynaſtie de princes qui

(*) Rien de plus ordinaire chez les Arabes, que de donner aux enfans un ſurnom ou ſobriquet tiré de quelqu'imperfection de leurs peres.

ont régné sur cette province, sous le nom d'enfans de Ziad. Aussi-tôt après la mort de cet habile ministre, le Calife dépouilla le cruel Samra de la lieutenance de Basrah. A cette nouvelle, cet homme sanguinaire fut transporté d'une telle fureur, qu'il s'écria : « Que Dieu maudisse Moavie ! Si j'avois servi l'Eternel aussi-bien » que ce Calife, il ne me damneroit jamais (*).

[673.]

Quoique Moavie résidât à Damas, le bâton & la chaire de Mahomet restoient cependant à Médine. Ces précieuses dépouilles du prophète pouvoient servir aux partisans d'Ali, qui peuploient alors l'ancienne capitale de l'Arabie. Le Calife veut leur enlever ces monumens sacrés. Par son ordre, des soldats arrivent à Médine ; mais, au moment qu'ils portoient leurs mains sacriléges sur la chaire & sur le bâton de l'apôtre, une éclipse de soleil, si grande qu'on appercevoit les étoiles en plein jour,

(*) Le cardinal Thomas Wolsey, ministre & favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant été disgracié : « Hélas ! dit-il, si j'avois servi » le Roi du ciel, avec la même fidélité que j'ai » servi le roi mon maître, sur la terre, il ne » m'abandonneroit pas dans ma vieillesse, comme » mon prince m'abandonne aujourd'hui. »

les

les arrête, & jette la consternation dans toute la ville. Moavie en fut instruit; &, cédant aux préjugés de son siécle, il crut voir, dans ce phénomène ordinaire, une preuve de la colere de Dieu, & se désista de son dessein.

Saëd & Mervan tenoient alors le premier rang dans Médine. Partisans secrets de la maison d'Ali, la conformité de leurs sentimens avoit produit entr'eux une liaison intime. Moavie, qui sçavoit tout ce qui se passoit dans ses états, craignit les suites de cette union, & voulut la rompre. Il avoit donné à Saëd le gouvernement de Médine; il le lui ôta pour en revêtir Mervan son ami, avec ordre de faire abbatre la maison de son prédécesseur, & de saisir tous ses biens. Mervan, obligé malgré lui d'obéir, mande Saëd, & lui expose la volonté du prince, à laquelle il ne se conforme qu'à regret. « Votre résolution est donc prise, lui dit » Saëd? J'espérois cependant de votre » part un traitement plus doux. — Eh! » mon ami, lui dit le gouverneur, que » voulez-vous que je fasse? Vous connoissez l'humeur impérieuse de Moavie; si » je vous épargne, je suis perdu. Lorsque » vous commandiez dans Médine, s'il » vous eût ordonné contre moi ce qu'il » m'ordonne contre vous, eussiez-vous re-

» fuſé d'obéir. » A ces mots, Saëd produit une lettre que le Calife lui avoit écrite durant ſon adminiſtration, & par laquelle il lui ordonnoit de faire abbatre la maiſon & de confiſquer les biens de Mervan. « Voyez, lui dit-il en même » tems, ſur quels principes je me ſuis » conduit. » Mervan fut ſurpris de ce qu'il apprenoit, & ne put s'empêcher d'admirer la généroſité de Saëd. Tous deux reconnurent aiſément que ce n'étoit-là qu'un artifice de Moavie pour les brouiller enſemble : cet éclairciſſement reſſerra les nœuds de leur amitié ; &, dans cette occaſion, le ſentiment triompha de la politique. Le Calife lui-même ne tarda point à rougir d'une ruſe ſi peu digne de ſon rang : il révoqua l'ordre injuſte qu'il avoit donné ; &, charmé de l'union de ces deux amis, il fit des excuſes à l'un & à l'autre. Heureux du moins les princes, quand ils ne craignent pas de réparer les fauſſes démarches que l'imprudence leur fait faire !

[674.]

Un jeune homme, épris d'amour, avoit épouſé une fille Arabe, merveilleuſement belle ; & bientôt il eut dépenſé pour elle des biens aſſez conſidérables. L'indigence les obligea d'aller à Cufa, pour trouver

dans leur induſtrie les moyens de ſubſiſter. Ils paſſerent un jour devant le gouverneur de la ville, qui, ravi de la beauté de cette jeune épouſe, l'enleva de force d'entre les bras de ſon mari, qu'il menaça de mettre en priſon, s'il oſoit réclamer contre cette violence. Cet infortuné, qui comptoit pour rien la perte de la vie, en comparaiſon de celle de ſa femme, va ſur le champ ſe préſenter à Moavie, ſe jette à ſes pieds, & lui récite quelques vers, dans leſquels il exprimoit ſa ſituation préſente. Moavie, comme tous les Arabes, étoit ſenſible aux charmes de la poëſie; &, touché d'ailleurs de l'injuſtice criante faite à cet homme, il envoie auſſitôt un courrier au gouverneur, avec ordre de reſtituer dans le moment à ſon époux la femme qu'il avoit enlevée. Le gouverneur, que ſa paſſion tranſportoit, répond au courrier, que, ſi le Calife veut lui permettre de vivre l'eſpace d'une année avec une perſonne ſi aimable, il conſent d'avoir la tête tranchée au bout de ce terme. Moavie voulut être obéi; & l'imprudent miniſtre relâcha malgré lui ſa captive. Le monarque fut curieux de voir une femme qui allumoit de ſi vives paſſions. Il fut ſurpris de l'éclat de ſes charmes; mais il admira bien davantage ſon eſprit & l'élégance de ſes expreſſions. Dans la

converſation qu'il eut avec elle, il lui demanda en riant, lequel des deux elle aimoit le mieux, du gouverneur de Cufa, ou de ſon mari. Pour toute réponſe, elle le pria de lui rendre ſon époux. Moavie la ſatisfit ; & couronna ce bienfait, en lui donnant un riche équipage & une grande quantité d'or, afin de rétablir les affaires de ſon mari, qui s'étoit ruiné pour elle.

[675.]

Juſques-là le Califat avoit été électif : Moavie entreprend de le rendre héréditaire, en faveur d'Yézid, ſon fils. La tendreſſe paternelle pouvoit ſeule excuſer ce choix. Yézid n'avoit d'autre mérite qu'un grand fond de bonté ; mais l'amour exceſſif de la débauche, des mœurs déréglées, la fureur du jeu, la paſſion du vin, éclipſoient en lui cette unique vertu. Tant de vices, & l'irrégularité de la démarche du Calife, qui ne tendoit à rien moins qu'à priver les Muſulmans de leur plus cher privilége, éloignerent d'abord tous les ſuffrages. Mais l'habile monarque triompha des obſtacles : ſes tréſors ſubjuguerent les uns ; les autres furent ſéduits par l'artifice, ou intimidés par la crainte ; & le jeune prince fut reconnu pour collégue de ſon pere, par toutes les provinces de l'empire Saraſin. Le jour où l'on proclama

le nouveau ſouverain, Moavie fit à Dieu cette priere, en préſence de tout le peuple : « Seigneur, affermiſſez mon fils ſur » le trône, s'il en eſt digne, comme je » le crois. Mais ſi je me trompe, ô mon » Dieu ! arrachez de ſes mains un ſceptre » qu'il ne porteroit point pour votre gloire. »

Après ſon intronisation, Yézid donna audience aux ambaſſadeurs, envoyés des divers endroits de l'empire, pour le féliciter. Anaf, oncle du jeune prince, les accompagnoit. Moavie, qui étoit aveuglé ſur le prétendu mérite de ſon fils, engagea ſon frere à l'entretenir ; &, pour donner occaſion à Yézid de faire briller les talens qu'il lui ſuppoſoit, il les laiſſa quelque tems ſeuls. Enſuite, prenant Anaf en particulier : « Eh bien ! lui dit-il, que » penſez-vous de notre enfant ? — Si je » ments, ſeigneur, répondit le vieillard, » je crains de déplaire à Dieu ; & ſi je » dis la vérité, je crains de vous déplaire. » Mon frere, vous connoiſſez mieux que » perſonne les qualités & les défauts de » votre fils. Je dois vous écouter, je dois » vous obéir, ſans juger du mérite de » mes maîtres. »

[676.]

Un voleur Arabe, ayant été condamné à perdre la main, vient trouver le Calife,

& lui demande sa grace par quatre vers fort élégans. Moavie, charmé de l'esprit de cet homme, lui pardonne son crime, & lui donne même quelqu'argent. On remarque que ce fut la premiere sentence prononcée parmi les Musulmans, qui n'eut pas son exécution. Avant Moavie, aucun Calife n'avoit osé faire grace à ceux que les juges ordinaires avoient condamnés.

[677.]

La célèbre Aïscha, veuve de Mahomet, meurt à Médine, comblée d'années & d'honneurs. Elle n'avoit que neuf ans, lorsque le prophète l'épousa. Elle lui survécut long-tems, & fut inhumée auprès de son tombeau, avec toute la pompe que méritoit une femme révérée comme une prophétesse.

[678.]

Arvah, tante de Moavie, vient lui rendre visite à Damas. Cette femme, que le rang de son neveu & son extrême vieillesse rendoient vénérable, étoit cousine germaine d'Ali. Elle gémissoit, comme tous les Musulmans, de voir Yézid sur le trône : elle ne put cacher ses sentimens ; & dès que le Calife l'eut saluée, elle lui fit ces reproches : « Avez-vous pu, sans » redouter la céleste vengeance, violer tou-

» tes les loix du Muſulmaniſme, en mettant » le ſceptre entre les mains de votre fils ? » Non-content d'avoir dépouillé de l'au- » torité ſuprême Ali, votre parent & » le compagnon de l'apôtre de Dieu, vous » enlevez encore à ſa poſtérité les droits » qu'elle a au trône ſacré du prophète. » Vous avez traité les Muſulmans comme » Pharaon traita les enfans d'Iſraël : ô » mon neveu ! vous êtes le tyran de vo- » tre patrie...» Moavie écoutoit tout cela ſans rien dire, lorſqu'un de ſes courtiſans, perdant patience, dit à l'indiſcrete Arvah : » Taiſez-vous, ma bonne dame ; vous » parlez comme une folle. --- Que dis- » tu, fils de proſtituée, reprit Arvah avec » fureur ? vil eſclave d'un tyran, oſes-tu » bien outrager ma vieilleſſe ? » Moavie l'appaiſa, & lui dit : « Que Dieu par- » donne le paſſé ! Que ſouhaitez-vous de » moi, ma tante ? --- Deux mille piéces d'or, » répondit-elle, afin d'acheter un fonds » de terre pour les pauvres de notre fa- » mille ; deux autres mille piéces d'or pour » marier nos parens indigens ; & deux » autres mille pour moi-même, afin d'a- » voir de quoi me ſoulager dans mes » preſſans beſoins. » Cette ſomme lui fut auſſi-tôt comptée par l'ordre du Calife.

[679.]

Moavie tombe malade, & se fait transporter à la mosquée, où il parle en ces termes au peuple assemblé : « Je suis » comme le bled que l'on va moissonner. » Je vous ai gouvernés si long-tems, qu'enfin nous sommes las les uns des autres, & » charmés de nous séparer mutuellement. » Je surpasse tous ceux qui me succéderont, comme tous mes prédécesseurs » m'ont surpassé. Quiconque souhaite d'aller à Dieu, Dieu souhaite de venir à » lui. O Dieu! je souhaite d'aller à vous : » souhaitez aussi de venir à moi ! »

Quand il vit que sa fin approchoit, comme son fils Yézid étoit absent, il fit venir le capitaine de ses gardes & un autre fidèle serviteur, & leur tint ce discours : » Parlez souvent de moi à mon fils, & dites-lui de ma part : Regardez toujours les » Arabes comme la nation dont vous tirez votre origine ; &, lorsqu'ils vous enverront des ambassadeurs, traitez-les » avec respect & avec bonté. Les Syriens » sont vos sujets les plus fidèles ; ménagez-les : ne refusez rien aux villes qui tiennent pour la maison d'Ali, quand elles » vous demanderoient chaque jour un nouveau gouverneur ; car il vaut mieux,

» en pareil cas, vous priver du meilleur
» de vos amis, que de voir cent mille
» épées tirées contre vous. Je ne crains
» pour vous qu'Hoſſein, fils d'Ali; Ab-
» dallah, fils d'Amer; & Abdallah, fils
» de Zobéir. Hoſſein a les Irakiens dans
» ſes intérêts; ils ne ceſſeront de l'enga-
» ger à ſe mettre en campagne. Souve-
» nez-vous qu'il eſt votre parent, & homme
» de grand mérite. S'il tombe jamais en-
» tre vos mains, ne manquez pas de le
» renvoyer libre. Efforcez-vous de le flé-
» chir par vos bienfaits, & n'employez
» jamais contre lui les voies de la rigueur.
» Abdallah, fils d'Amer, eſt un dévôt:
» s'il n'eſt point ſoutenu, il n'oſera remuer.
» Mais Abdallah, fils de Zobéir, vous at-
» taquera avec la force d'un lion, & la
» fineſſe d'un renard. Si jamais vous vous
» rendez maître de ſa perſonne, ne lui
» faites aucun quartier. Si cependant il
» vous offre la paix, acceptez-la, & mé-
» nagez, autant qu'il vous ſera poſſible,
» le ſang de vos ſujets. »

Quelques jours après, Moavie mourut à l'âge de ſoixante & quinze ans, ſelon l'opinion commune. Lorſqu'il eut rendu l'ame, un de ſes miniſtres alla à la moſquée, & monta dans la chaire, tenant dans ſes mains le drap mortuaire du monarque défunt. Il fit l'éloge du prince;

puis, s'étant mis à genoux, il récita pour lui, conjointement avec le peuple, les prieres des morts.

Moavie avoit autant de douceur & d'humanité que de courage. Il se piquoit de clémence, & parloit toujours fort honnêtement de ses ennemis. Il traita avec le plus grand respect Hassan & Hossein, fils d'Ali, & par conséquent ses rivaux. Ces deux princes lui rendoient de fréquentes visites, que le Calife recevoit avec reconnoissance, & qu'il accompagnoit toujours de présens magnifiques. Un jour, il fit porter à Hassan trois cents mille piéces d'or, & quelque tems après, il lui donna encore quatre millions. Après la mort d'Hassan, Hossein continua d'être dans ses bonnes graces; il lui écrivit souvent; il accompagna même, pour lui plaire, Yézid, son fils, dans quelques expéditions contre les Grecs; & Moavie, sensible à ces marques d'amitié, payoit le fils d'Ali du plus tendre retour. « Les uns, » disoit-il, sont estimés pour leur valeur, » les autres pour leur générosité. Quant » à moi, mon unique ambition est de pas» ser, parmi les Musulmans, pour un prince » qui aime à exercer la douceur & la clé» mence. » Sa libéralité n'étoit pas moins admirable; & cette royale vertu avoit pour objet ses ennemis même les plus re-

doutables. Il offrit à Aïscha un bracelet estimé cent mille piéces d'or; & la veuve du prophète l'accepta : c'étoit un des moindres présens qu'il avoit coutume de faire. Il fut le premier Calife qui introduisit la maksourah dans la mosquée, c'est-à-dire un lieu séparé & élevé, où le monarque, qui étoit tout-à-la-fois le grand-pontife de la religion & le souverain de l'état, commençoit & entonnoit la priere solemnelle, qui est comme l'office public des Musulmans. C'est dans ce lieu-là même qu'il prononçoit au peuple le khotbah, qui est une espece de sermon. Avant Moavie, on le faisoit toujours après les prieres; mais ce prince le fit précéder, de peur d'oublier ce qu'il avoit préparé. Il fut aussi le premier monarque Musulman, qui obligea ses sujets de jurer fidélité à son fils; le premier qui établit des chevaux de poste sur les routes; le premier qui se tint assis en parlant au peuple dans la mosquée, à cause de l'extrême grosseur de son ventre. Il avoit pour devise : « Ma force est en Dieu seul : chaque œuvre a sa récompense. »

YÉZID I.

[680.]

A PEINE Yézid ſe vit-il ſeul poſſeſſeur du trône, qu'il voulut réduire à l'obéiſſance ceux qui avoient refuſé de le reconnoître pour héritier & ſucceſſeur de ſon pere. Il craignoit ſur-tout Hoſſein, qui n'avoit pas pour l'empire la même averſion que ſon frere Haſſan avoit marquée. Auſſi, lorſqu'il ſe fut rendu à Damas, & qu'il eut prié ſur le tombeau de Moavie, qu'il avoit trouvé inhumé, il commença par écrire au gouverneur de Médine, appellé Valed, la lettre ſuivante.

» Au nom du Dieu des miſéricordes ! » Yézid, commandant des Fidèles, à Va- » led, ſon émir. Moavie étoit un des ſer- » viteurs de Dieu : auſſi Dieu l'honora » & le plaça ſur le trône de ſon prophète ; » il étendit ſa domination, & l'affermit » dans ſa dignité. Ce prince ayant vécu » le tems qui lui étoit aſſigné par le dé- » cret éternel, Dieu l'a retiré de ce monde » pour lui faire miſéricorde. Il a vécu » chéri de ſes ſujets, & il eſt mort pur

» & innocent. Adieu. Obligez abſolument » Hoſſein, fils d'Ali, Abdallah, fils d'A- » mer, & Abdallah, fils de Zobéir, de » me rendre la ſoumiſſion aveugle qu'ils » doivent au chef des vrais Muſulmans. »

Ces ordres rigoureux ſont pour les Alides un ſignal de révolte. Malgré la vigilance de Valed, Hoſſein & les deux Abdallah, ſuivis de leurs principaux partiſans, cherchent un aſyle à la Mecque, où leurs clameurs allument dans les eſprits la fureur de la guerre. Hoſſein voyoit dans ſa faction les deux puiſſantes villes de Médine & de la Mecque. Une foule de Muſulmans intrépides, & la plûpart des Coraïſcites brûloient de combattre pour le faire monter ſur un trône qu'ils regardoient comme le patrimoine de ſes peres. Les deux Abdallah eux-mêmes, qui cherchoient plutôt à travailler pour leur propre grandeur, que pour celle du petit-fils de Mahomet, n'oſoient cependant agir que pour lui, du moins à l'extérieur. Ainſi tout concouroit à rendre formidable le rival du Calife, lorſque ce prince ſe vit encore flatté de l'eſpérance d'entrer dans Cufa, qui avoit été la réſidence de ſon pere & de ſon frere.

Les Cufiens avoient toujours déteſté Moavie, qu'ils traitoient de tyran & d'uſurpateur. Quand ils apprirent la mort de

ce prince, ils crurent voir alors la fin de leur eſclavage, & qu'ils alloient vivre heureux ſous le gouvernement d'un prince qu'ils révéroient comme ſorti d'une race preſque divine. Ils lui envoyerent députations ſur députations, pour l'aſſurer que, dès qu'il paroîtroit dans leur ville, ils lui rendroient leurs hommages, & le reconnoîtroient pour le ſeul véritable & légitime Calife. Ils l'aſſurerent encore, qu'il ne rencontreroit aucune difficulté dans ſon entrepriſe, & que tous les habitans du pays étoient prêts à ſacrifier, pour venger ſes droits, leurs biens, leur liberté, leurs vies.

Hoſſein, cédant à leurs inſtances, envoie dans l'Irac Arabique Moſlem, ſon couſin-germain, l'homme de ſon parti le plus propre à ſonder les eſprits, & à les porter à ſe déclarer en ſa faveur. Moſlem part de la Mecque avec deux guides, qui le conduiſent dans un vaſte déſert où l'on ne rencontroit aucun chemin. L'un des guides meurt de ſoif; une violente colique enleve l'autre. Moſlem, découragé, s'arrête dans cette affreuſe ſolitude auprès d'un ruiſſeau, & dépêche un courier à ſon couſin, pour lui expoſer le triſte état où il ſe trouve, & lui demander de nouvelles inſtructions. Hoſſein, déterminé plus que jamais à profiter de la

bonne volonté des Cufiens, lui commande de pourſuivre ſa route vers Cufa ; & que, s'il trouve les choſes diſpoſées comme on le leur avoit dit, il ſe mette à la tête d'un corps d'Irakiens, afin de diſſiper tous ceux qui s'oppoſeront à ſes vues. Moſlem, raſſuré par la réſolution d'Hoſſein, arrive à Cufa. Il expoſe d'abord ſecrettement l'objet de ſa commiſſion à des gens de confiance. Il en répand les bruits ſourds de côté & d'autre ; & l'affaire eſt conduite avec tant d'adreſſe, que les partiſans d'Ali ſe trouvent aſſurés de dix-huit mille hommes, avant que Noman, gouverneur de Cufa pour Yézid, en ait la moindre connoiſſance. Moſlem fit auſſitôt porter cette agréable nouvelle à Hoſſein, & lui jura qu'il ne manquoit plus que ſa préſence pour le placer ſur le trône de ſes peres.

Cependant Noman apprend, avec une ſurpriſe mêlée de la plus vive douleur, le grand crédit d'Hoſſein, & les rapides progrès de ſon parti : pour prévenir la diſcorde civile, il court à la moſquée, monte en chaire, & fait aux citoyens un diſcours pathétique, dans lequel il les exhorte à demeurer tranquilles, à ne point innover, à ſe rappeller les ſermens d'obéiſſance qu'ils avoient prêtés au fils de Moavie. « Je ne commencerai point l'injure,

» ajoûta-t-il ; je ne leverai point le pre-
» mier l'étendard de la guerre : mais, par
» le Dieu du prophète ! ſi quelqu'un oſe
» m'attaquer & ſe révolter contre le com-
» mandant des Fidèles, je jure que je ne
» ceſſerai de le combattre qu'en ceſſant de
» vivre. »

Tandis que le foible Noman s'efforçoit de contenir par la douceur les Cufiens dans le devoir, Yézid le dépouilloit de ſon gouvernement, pour le donner au fameux Obéïdalla, fils du célèbre Ziad. Le nouveau miniſtre arrive ſur le ſoir à Cufa. Sa tête étoit couverte d'un turban noir, ſemblable à celui que portoit ordinairement Hoſſein. En paſſant, il ſaluoit le peuple, & le peuple le ſaluoit à ſon tour, en l'appellant l'apôtre de Dieu ; car on le prenoit pour le petit-fils de Mahomet, que l'on attendoit à tout moment. Mais les citoyens ſont bientôt détrompés : un des ſoldats qui accompagnoient le nouveau gouverneur, leur dit : « Rangez-
» vous, c'eſt l'émir Obéïdalla. » Ce ſeul mot les remplit de terreur ; &, dès ce moment, le parti d'Hoſſein conçoit les plus funeſtes préſages.

Obéïdalla étoit un de ces hommes rares, qui, du premier coup d'œil, ſaiſiſſent tout le ſyſtême d'un projet, & diſtinguent les moyens les plus ſûrs de le faire

faire échouer. Remarquant avec surprise qu'une union ferme & secrette lioit les conjurés aux mêmes intérêts, & que ce sentiment avoit tant de force dans le cœur des partisans d'Hossein, que ni l'espoir des récompenses, ni la crainte des supplices ne pourroient les engager à dévoiler le plan de la conjuration; il crut que la trahison seule & l'artifice le conduiroient à cette connoissance qu'il lui importoit si fort d'acquérir. Il donne trois mille piéces d'or à l'un de ses domestiques, & le charge d'aller trouver le député d'Hossein, sous prétexte de se déclarer en faveur de ce prince. Moslem s'étoit logé dans la maison d'un conjuré; tous les jours il y recevoit les suffrages d'une foule d'habitans. Le domestique du gouverneur s'y rend avec les autres; dit qu'il est Syrien, & qu'il vient prêter serment au petit-fils du prophète. On le croit; on l'inscrit sur la liste des conjurés; &, pour opérer une conviction plus parfaite de sa prétendue sincérité, l'adroit valet donne une partie de ses trois mille piéces d'or afin d'acheter des armes; & remet cette somme entre les mains d'un homme que Moslem avoit chargé de recevoir tout l'argent que les partisans fourniroient pour cet objet. Il demeura quelques jours avec eux, jusqu'à ce qu'il eût pris une connoissance suffi-

ſante de leur ſituation, & vint enſuite raconter à ſon maître tout ce qu'il avoit appris.

Pendant qu'Obéïdalla ſe diſpoſoit à profiter des découvertes de ſon valet, les conjurés formoient le deſſein de le poignarder. Moſlem changeoit ſouvent de quartier, afin de mieux cacher ſes démarches. Un jour qu'il logeoit chez Charic, l'un des premiers citoyens de Cuſa, on apprit que le gouverneur devoit venir viſiter ce perſonnage, qui, pour lors, étoit dangereuſement malade. Hani, homme puiſſant & l'un des conjurés, propoſe à Moſlem de ſaiſir cette occaſion pour ſe défaire d'Obéïdalla. Le député d'Hoſſein y conſent. On convient qu'il ſe poſtera dans un coin de la chambre, & qu'il tuera le miniſtre du tyran, au moment que le malade demandera de l'eau. Le gouverneur arrive, accompagné de Hani même, dont il ne ſe défioit point, & d'un domeſtique. Après quelques inſtans de converſation, Charic demande de l'eau; c'étoit le ſignal du meurtre d'Obéïdalla : mais, tout-à-coup, la crainte s'empare de Moſlem. Il n'oſe agir. La ſervante, qui apportoit de l'eau, l'apperçoit dans un coin, & demeure interdite. Charic, ennuyé de ces longueurs, crie à haute voix : «Apportez-moi de l'eau, quand

» elle devroit me cauſer la mort. » Ces paroles, & l'air déconcerté qui régnoit dans la maiſon, inſpirent des ſoupçons au gouverneur : il ſe retire. Quand il fut parti, Charic & Hani demandent de concert à Moſlem pourquoi il n'a pas maſſacré Obéïdalla comme ils en étoient convenus : « Hélas ! leur répondit-il, que » voulez-vous que je vous diſe ? J'ai lu » dans l'Alcoran : la foi condamne le meur» tre. Un fidèle ne doit pas tuer un homme » au dépourvu. Cette vérité, enſeignée » par le prophète, a déſarmé mon bras. »

Hani eſt arrêté par ordre du gouverneur, qui lui demande ce qu'eſt devenu Moſlem. « Je ne connois pas cet homme, » répond Hani. » Obéïdalla fait auſſi-tôt paroître ce domeſtique qui s'étoit fait inſcrire au nombre des conjurés ; & Hani, convaincu, ſe contente de dire, pour ſe juſtifier, que Moſlem étoit venu chez lui ſans y avoir été invité. A ces mots, le gouverneur furieux lui décharge un ſi grand coup de ſa maſſe d'armes ſur le viſage, qu'il le bleſſe. Hani ſe ſaiſit de ſon épée pour tuer le gouverneur : on l'arrête, on le conduit en priſon. Les Arabes de ſa tribu, craignant pour ſes jours, s'aſſemblent en tumulte, environnent le palais d'Obéïdalla, & menaçent d'y mettre le feu,

ſi l'on ne délivre leur concitoyen. On les appaiſe; ils ſe diſſipent. Cependant Moſlem, apprenant le danger de ſon ami, ſe met à la tête de quatre mille hommes, & vient inveſtir le château. Le péril étoit grand: mais le gouverneur, par ſon adreſſe, n'eut pas de peine à conjurer l'orage. Il envoie dans la ville des gens diſtingués, & qui avoient de l'autorité parmi le peuple. Ces émiſſaires repréſentent aux habitans, combien ils ont tort de vouloir s'expoſer eux-mêmes pour une pareille cauſe. Ces remontrances ont un effet ſoudain: les Cufiens ouvrent les yeux ſur l'incertitude de l'évènement, & commencent à déſerter les uns après les autres. Moſlem, toutefois, perſiſtoit dans ſa réſolution. Une femme l'appelle, & lui dit de ſe retirer, s'il ne vouloit point ſe repentir d'une audace aveugle & téméraire. En effet, en un moment, il voit ſon armée réduite à trente ſoldats, avec leſquels il prend la fuite. Il ſe cache d'abord dans la ville; &, ſur le ſoir, il ſort de Cufa, ſans avoir ſeulement un guide pour diriger ſa route. Il erre long-tems dans les plaines & dans les ténèbres. Enfin, il apperçoit une maiſon iſolée; il s'en approche: il frappe. Une vieille femme, qui attendoit ſon fils de la campagne, vient lui ouvrir.

Moſlem lui demande un peu d'eau, lui dit ſon nom ; &, par l'eſpoir d'une grande récompenſe, l'engage à lui donner une retraite. L'infortuné n'imaginoit pas que cette maiſon lui ſeroit funeſte. Le fils de ſa vieille hôteſſe arrive ; voyant que ſa mere alloit & venoit, & ſe donnoit beaucoup de mouvement, il veut en ſçavoir la raiſon. Cette bonne femme, cédant à ſes importunités, lui demande le ſecret, & lui apprend le nom de celui qu'elle a caché, & les eſpérances dont il l'a flattée. Le jeune homme, qui n'ignoroit pas qu'Obéïdalla avoit promis une grande récompenſe à quiconque déceleroit Moſlem, court auſſi-tôt chez le gouverneur pour lui découvrir l'aſile de ſon ennemi. Obéïdalla fait partir ſur le champ quatre-vingts cavaliers qui environnent Moſlem. Ce vaillant homme ſurpris, mais non pas découragé, met l'épée à la main, & ſe défend avec tant de valeur, qu'il repouſſe trois fois les aſſaillans. Mais enfin, accablé par le nombre, couvert de bleſſures, il eſt arrêté & conduit à la ville. Dans ſa route, il ſe mit à pleurer. Un des cavaliers lui en fit des reproches. « Hélas ! ce n'eſt pas » pour moi, c'eſt pour le malheureux » Hoſſein, c'eſt pour ſa famille infortu- » née que je verſe des larmes. Ils viennent » maintenant à Cufa. Que le Tout-Puiſ-

» ſant béniſſe celui qui empêchera le pe-
» tit-fils & la famille de ſon prophète d'ar-
» river dans cette ville perfide ! » Ce ca-
valier, touché de ces paroles, courut auſſi-
tôt ſur la route que devoit prendre Hoſ-
ſein : mais ſes peines furent inutiles ; le
malheur de ce prince voulut qu'il ne ren-
contrât pas cet officieux Muſulman.

On mena Moſlem au château où le gou-
verneur faiſoit ſa réſidence. Il vit à la
porte un grand nombre d'émirs qui atten-
doient audience. Il en connoiſſoit pluſieurs.
Il les pria de lui faire donner un verre
d'eau. « Nous ne vous donnerons que du
» hamin, répondit l'un deux ; » c'eſt-à-
dire de cette liqueur bouillante qui, ſe-
lon l'opinion des Muſulmans, doit être
la boiſſon des damnés dans l'enfer. Dans
ce moment, Obéïdalla parut. Moſlem ne
le ſalua point. Comme on s'en étonnoit :
» Quand ce ſeroit Yézid lui-même, dit-
» il, je ne me croirois pas obligé de le
» ſaluer, à moins qu'il ne m'accordât la
» vie. » Le gouverneur lui reprocha d'ê-
tre venu à Cufa pour y ſemer la diſcorde.
» Vous en avez menti, répondit Moſlem.
» Les habitans de cette province ſçavent
» très-bien que votre pere Ziad a exercé
» ſur eux la plus cruelle tyrannie, & qu'il
» a fait mourir les plus honnêtes citoyens
» de cette ville. Mais moi, je venois pour

» gouverner les peuples selon la justice, » & pour me conformer à la décision du » livre de Dieu. » A ces mots, Obéïdalla, plein de colere, le condamne à perdre la tête, ce qui fut exécuté sur l'endroit le plus élevé du château. Hani eut le même sort; & le gouverneur fit porter au Calife les têtes de ces deux personnages, dont la mort anéantissoit les espérances d'Hossein.

Cependant ce prince, suivi de toute sa famille, s'avançoit vers Cufa, malgré l'avis de tous ses amis, à la tête de cent cinquante hommes, seules forces qu'il avoit pu rassembler, & qu'il croyoit suffisantes dans une ville soumise. Mais Obéïdalla venoit de renverser son parti; & cet infortuné Musulman, au lieu d'un peuple plein de zèle qu'il se figuroit devoir accourir au-devant de son maître légitime, rencontre un corps de mille cavaliers, chargés de le combattre. Cette troupe étoit conduite par Harro, Cufien affectionné secrettement pour les intérêts d'Hossein. Le petit-fils de Mahomet côtoyoit les rives de l'Euphrate : ses gens ayant été puiser de l'eau dans ce fleuve, pour eux & pour leur chevaux, il leur ordonna d'en faire part à ses ennemis. Il vouloit les gagner par cette démarche honnête. Il s'aboucha même avec

leur chef; il lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions: &, pour l'ébranler plus efficacement, il lui montra une liſte de cent quarante mille perſonnes prêtes à ſuivre ſes ordres. « Je n'ai point de part à » tout cela, lui répondit Harro : mais » j'ai reçu ordre, dès que je vous aurois » joint, de vous mener droit à Cufa, » en préſence d'Obéïdalla, fils de Ziad. » Hoſſein repliqua qu'il mourroit plutôt que d'y conſentir. En même tems il voulut s'éloigner; mais Harro l'enveloppa, & lui ferma tous les paſſages. Cette conduite pénétra de douleur le malheureux prince : il exhala ſa colere par cette imprécation commune aux Arabes : « Puiſſe » ta mere ſe voir privée de toi ! — Si » quelqu'autre que vous, répond Harro, » m'avoit parlé de la ſorte, je ſçaurois » bien l'en punir. Quant à votre mere, je » ne dois la nommer qu'avec les plus gran» des marques de reſpect. » Puis, prenant un ton plus doux, il conſeilla à Hoſſein d'attaquer ſes ennemis : au lieu que, s'il oſoit les attendre, il périroit infailliblement. « Mon ami ! reprit le prince, je » ne crains pas la mort. »

Hoſſein continua ſa route, toujours accompagné de Harro & de ſes mille cavaliers qui l'obſervoient de toutes parts. Ils arriverent enfin dans une vaſte plaine, ap-

pellée Kerbela, voiſine de Cufa. Dans ce lieu, le prince s'arrêta pour laiſſer prendre quelque repos à ſa ſuite, & pour ſe délaſſer lui-même de ſes fatigues. Durant ſon ſommeil, il vit un cavalier qui lui diſoit ces mots : « Les hommes voya-» gent de nuit, & les deſtinées s'avancent » auſſi vers eux pendant la nuit. » Ce ſonge l'éveilla tout-à-coup : il le prit pour un préſage de ſa mort prochaine ; &, dans un pieux enthouſiaſme, il s'écria : « Nous ap-« partenons à Dieu, & nous retournerons « à lui. »

Tandis que le petit-fils de Mahomet voyoit groſſir l'orage qui devoit fondre ſur ſa triſte famille, Obéidalla faiſoit marcher quatre mille hommes afin d'effectuer ſes craintes. Amer, qui les conduiſoit, refuſa d'abord cette commiſſion, & demanda du tems pour ſe déterminer. il conſulta ſes amis, qui tous s'efforcerent de l'en détourner. Son neveu même lui dit : » Gardez-vous bien de marcher contre » Hoſſein : ce ſeroit vous révolter contre » le Seigneur. Il vaudroit mieux pour vous » perdre l'empire de l'univers, que de pa-» roître devant Dieu chargé du ſang de » ce prince. » Amer fut touché de ces remontrances, mais les menaces du gouverneur triompherent de ſes ſcrupules ; il ſe

joignit à Harro pour accabler le rival du Calife.

Dès qu'il fut arrivé dans la plaine de Kerbela, il fit demander au prince ce qui l'avoit amené à Cufa. « Les Cufiens » eux-mêmes, répondit Hoſſein; j'ai cédé » à leurs inſtances. Mais, puiſqu'ils ont » changé de ſentiment à mon égard, je » ne demande qu'une choſe, c'eſt la li- » berté de retourner à la Mecque. » Amer fut ravi d'apprendre la diſpoſition où étoit le prince, & dit qu'il eſpéroit que Dieu lui feroit la grace de n'être pas obligé de combattre contre la famille du prophète. Il en inſtruiſit Obéïdalla; mais cet intraitable gouverneur ne laiſſa au malheureux Hoſſein que le choix de ſe ſoumettre au Calife Yézid, ou de combattre juſqu'à la mort. Hoſſein avoit avec lui ſes freres, ſes ſœurs, ſes femmes, ſes deux fils en bas âge, toute l'eſpérance de la maiſon d'Ali. Son courage, ou, ſi l'on veut, ſon déſeſpoir, ne lui permit pas de dérober au fer du vainqueur tant de précieuſes victimes; il aima mieux affermir la race des Ommiades ſur le trône de ſon aïeul, en lui livrant tous ceux qui pouvoient le lui diſputer, que de la reconnoître, par un conſentement, même forcé, pour la famille de ſes maîtres.

Amer, qui obéiſſoit malgré lui aux ordres rigoureux du gouverneur de Cufa, fit, pour attaquer Hoſſein, des diſpoſitions auſſi combinées, que s'il eût eu à combattre une armée nombreuſe & formidable. Il connoiſſoit l'héroïque valeur du prince & de tous ceux qui vouloient mourir pour ſes droits. Hoſſein, de ſon côté, ſçut tirer parti de ſa mauvaiſe poſition, avec une intelligence & une bravoure dignes d'un ſort plus heureux. Affectant cet enthouſiaſme prophétique, que Mahomet avoit employé avec tant de ſuccès, il alluma dans le cœur de ſes cent cinquante compagnons, la fureur de la vengeance, & le deſir de périr, en combattant pour la bonne cauſe. Pendant la nuit qui précéda ſa défaite, Amer enveloppa ſon petit camp. Il étoit alors appuyé ſur ſon épée, & dormoit dans cette poſture. Zéïnab, ſa ſœur, & fille de Fatime, comme lui, allarmée par le bruit des ſoldats ennemis, vint le réveiller. Il leva la tête; & reconnoiſſant ſa ſœur: « O Zéïnab! » lui dit-il, je viens de voir le prophète: » ô mon fils m'a-t-il dit, tu repoſeras bien» tôt avec nous! » A ces mots, Zéïnab déſolée ſe frappe le viſage: « Malheur à » nous, s'écrie-t-elle, malheur à nous! » Hoſſein, ſenſible à ces plaintes, mais tou-

jours tranquille : « Pourquoi ces vaines » lamentations, lui dit-il ? O ma sœur ! » que Dieu vous fasse miséricorde ! & » gardez le silence. » — Hélas ! reprit » Zéïnab, faut-il que je voie la désolation » de ma famille ? Faut-il que j'aie vécu » jusqu'à ce jour ? Fatime ma mere, Ali » mon pere, & Hassan mon frere, sont » morts ! Grand Dieu ! que d'afflictions » n'ai-je pas essuyées ! & ce n'est point » encore le terme de mes maux. » Prononçant ces dernieres paroles, la voix lui manque; elle tombe en défaillance. Hossein rappelle ses sens avec un peu d'eau froide ; &, la voyant un peu remise : « Pour- » quoi, ma bien aimée, lui dit-il, pour- » quoi vous laisser maîtriser par Satan ? » Mettez votre confiance en Dieu, & n'at- » tendez que de lui votre consolation. Les » habitans de la terre mourront ; & ceux du » ciel ne subsisteront pas toujours. Tout ce » qui existe périra : l'immuable existence » n'appartient qu'au Créateur : c'est ce » Dieu de bonté qui rétablira tout, pour » rappeller tout à lui seul. Mon pere va- » loit mieux que moi ; ma mere valoit » mieux que moi ; mon frere valoit mieux » que moi ; mais nous avons, eux & moi » & tous les Musulmans, un beau mo- » dèle dans la personne de l'apôtre de

» Dieu. » Ce discours appaisa la vive douleur de Zéinad, que le prince conduisit dans sa tente.

Hossein étant revenu vers ses gens : « Mes » freres, leur dit-il, les ennemis n'en veu- » lent qu'à moi; » & il les pria de pourvoir à leur sûreté, & de se retirer, s'ils pouvoient, chacun chez eux. « Non, ré- » pondit Abbas son frere, au nom de tous » les autres, nous n'en ferons rien : à Dieu » ne plaise, que nous ayons jamais le mal- » heur de vous survivre. » Ensuite il fit attacher fortement les tentes les unes aux autres, afin qu'elles formassent une espece de haie, pour servir de retranchement à son petit camp. Il fit aussi creuser, pendant la nuit, un large fossé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de sorte qu'il sembloit être défendu par un rempart de feu, que les chevaux refuserent d'approcher. On passa tout le reste de la nuit en prieres; &, lorsque l'aurore eut rappellé le jour, on se mit de part & d'autre en devoir de combattre.

Avant la bataille, Hossein entra dans une tente, où, s'étant frotté d'huile, il se parfuma copieusement avec du musc. La plûpart de ses compagnons l'imiterent. Un d'entr'eux ayant demandé ce que cela vouloit dire : « Ah ! répondit son cama- » rade, nous allons bientôt posséder les

» belles filles aux yeux noirs (*) : il faut » seulement pour cela, que les ennemis se » jettent sur nous & nous tuent. » Ensuite le prince monte à cheval ; &, prenant l'Alcoran devant lui, il s'avance vers les siens, & les exhorte à faire leur devoir. Puis s'adressant à Dieu : « Seigneur ! dit-il, vous » êtes mon réfuge dans toutes mes peines, » & mon espérance dans toutes mes af» flictions. » Il fit mettre à cheval son fils Ali ; &, se tournant vers ses gens : « Mes » amis, leur dit-il, si vous voulez m'é» couter, & soutenir avec valeur mes in» térêts, vous me rendrez la justice qui » m'est dûe, & le seigneur bénira votre » zèle. Mais si vous refusez de me suivre, » agissez ouvertement, & exécutez au » plutôt contre moi ce que vous avez ré» solu. Dieu, qui nous a donné son Al» coran, est mon protecteur & le pere de » tous les gens de bien. O mes amis ! con» sidérez en vous même s'il ne vous est

(*) Entre plusieurs belles choses que Mahomet promet à ses sectateurs dans son paradis, il leur donne pour épouses de jeunes filles, qui resteront toujours vierges, qui seront chastes & modestes, qui ne vieilliront point, qui auront de grands yeux noirs, & qui seront en un mot d'une beauté accomplie. Elles sont appellées dans le texte Arabe de l'Alcoran, Hour, c'est-à-dire filles aux beaux yeux noirs.

» pas plus avantageux, pour l'autre vie, » de m'avoir pour votre Calife, moi qui » ſuis le petit-fils de votre prophète, » qu'Yézid, qui n'eſt qu'un uſurpateur. » L'apotre de Dieu a dit, en parlant de » moi & de mon frere Haſſan, que nous » étions les chefs de la jeuneſſe du para- » dis. Je n'avance rien que de vrai, & » vous devez me croire. Par le grand » Dieu! depuis que je me connois, je n'ai » jamais dit un menſonge ſérieuſement: » car l'Eternel déteſte le menſonge. Si » vous ne me croyez pas, interrogez les » compagnons du prophète; ils vous di- » ront la même choſe. » Dans ce mo- ment, quelqu'un lui demanda ce qui l'a- voit empêché de ſuivre le conſeil de ceux qui vouloient lui perſuader de renoncer au Califat? « A Dieu ne plaiſe, répon- » dit-il, que j'abandonne ainſi lâchement » mes droits. J'aime mieux mourir, que de » ramper devant un tyran injuſte & cruel. » Il parloit encore, lorſqu'on vit arriver Harro à la tête de trente cavaliers. Ce Muſul- man, touché de repentir d'avoir empêché l'évaſion d'Hoſſein, venoit offrir ſes ſer- vices à ce prince, & périr avec lui. Hoſ- ſein le reçut avec bonté, & le combla de bénédictions.

Amer donne le ſignal du combat. Avant la mêlée, pluſieurs cavaliers des deux par-

tis se firent des défis mutuels, où les guerriers d'Hossein remporterent toujours l'avantage. Enfin on en vint aux mains. Moslem, fils d'Aussagiah, fut le premier des partisans d'Ali, qui reçut la mort. Hossein, le voyant blessé, courut à lui; le pleura, & recueillit ses derniers soupirs. Hobéib, ami de ce guerrier, se trouvoit auprès de Moslem lorsqu'il expiroit. Il lui représenta qu'il étoit sur le point d'entrer en paradis : « Si je n'étois pas sûr de vous » suivre au plutôt, ajoûta-t-il, je me char» gerois avec plaisir d'exécuter vos der» nieres volontés. » Moslem lui répondit, d'une voix mourante, en lui montrant Hossein : « Ma derniere volonté est que » vous mourriez pour cet homme. » On ne pouvoit attaquer le camp du prince que par son front, qui présentoit une entrée fort étroite. Amer voulut y faire mettre le feu; mais Hossein & ses soldats écarterent les ennemis. Ils s'en vengerent par une grêle de flèches qui blessa tellement les chevaux, que tous les cavaliers furent démontés, & réduits à combattre à pied. L'acharnement fut terrible jusqu'à l'heure de midi, moment que les sectateurs de Mahomet ont coutume de consacrer à la priere. Hossein fit demander une suspension d'armes pour s'acquitter de ce pieux devoir. Elle lui fut accordée.

Après

Après ce court instant donné à la religion, la bataille recommence avec plus de fureur. Malgré la plus vigoureuse résistance, tous les soldats d'Hossein sont taillés en piéces ; ce prince, presque seul, survit à tous les siens : environné d'ennemis, aucun d'eux cependant n'ose le frapper ; le respect retient leurs bras : à la fin, un Syrien, plus hardi que les autres, lui décharge son épée sur la tête. Le casque du prince en est ensanglanté. Il essuie lui-même son sang, & se bande la tête avec son turban ; puis, épuisé de lassitude, il va s'asseoir à la porte de sa tente, & prend sur ses genoux un de ses neveux. Cet enfant l'embrassoit ; il est tué entre les bras de son oncle : « Mon enfant, lui » dit Hossein, ta récompense est auprès » de Dieu : tu vas trouver tes pieux an- » cêtres. » Ensuite, remplissant sa main du sang de cette innocente victime, il le jette contre le ciel, en disant : « O mon » Dieu ! si vous nous refusez votre se- » cours, accordez-le du moins à ceux qui » sont meilleurs que nous, & punissez les » méchans ! » En finissant cette priere, il se jette, tête baissée, au travers des ennemis, frappant à droite & à gauche ; &, de quelque côté qu'il porte ses coups, on voit les guerriers d'Yézid fuir devant lui, comme de timides agneaux devant

un lion furieux. Il triomphoit, lorſqu'une troupe de cavaliers tombe tout-à-coup ſur lui, & lui donne la mort.

Ainſi périt Hoſſein, à l'âge de cinquante-cinq ans : prince digne de ſa naiſſance & de ſes grands projets, & qu'on eût compté au nombre des héros & des bons rois, s'il eût été plus fortuné. Muſulman ſincere, la piété tendre qui l'animoit le rendoit induſtrieux ſur les moyens de payer au ſouverain Être le tribut d'adoration & de reconnoiſſance que lui doit tout ce qui exiſte. Tous les jours en vingt-quatre heures, il ſe proſternoit mille fois devant Dieu ; & il fit vingt-cinq fois le pélerinage de la Mecque, qu'un bon Muſulman n'eſt obligé de faire qu'une ſeule fois dans ſa vie. Il manifeſta dès ſon enfance ces religieux ſentimens. On rapporte qu'un jour il demanda à ſon pere s'il l'aimoit. Ali lui répondit qu'il l'aimoit tendrement. « Aimez-vous Dieu ? reprit » le jeune prince. --- Aſſurément, dit le » Calife. ---Mais deux amours ne peuvent » pas ſe rencontrer dans un même cœur, » continua Hoſſein, & Dieu n'a pas » donné deux cœurs à l'homme. » A ces mots, Ali fut attendri, & l'on dit même qu'il pleura. Le jeune Muſulman, touché des larmes de ſon pere, voulut le conſoler : « Si vous aviez à choiſir, lui dit-il,

» entre le péché d'infidélité envers Dieu, » & ma mort, que feriez-vous ? — Je » choisirois plutôt de vous livrer à la mort, » que d'abandonner ma foi. — O mon » pere ! vous pouvez connoître, par cette » marque, que l'amour que vous avez pour » moi n'est qu'une tendresse naturelle, » & que celui que vous portez à Dieu » est un véritable amour. »

Un Cusien, nommé Haula, fut chargé de présenter au gouverneur de Cufa la tête d'Hossein. Cet homme se rendit aussi-tôt à la ville ; mais, ayant trouvé le château fermé, parce qu'il étoit nuit, il s'en alla dans sa maison avec la tête du prince ; &, s'étant couché à côté de sa femme, il lui dit qu'il lui apportoit la plus grande rareté du monde. Cette femme, ayant appris ce dont il s'agissoit, fut saisie d'horreur : » Monstre, lui dit-elle, les autres hom- » mes font à leurs épouses des présens qui » les flattent, & toi, tu oses m'apporter » la tête du petit-fils de l'apôtre ! Je le » jure par le grand Dieu ! je ne veux plus » désormais ni coucher ni vivre avec » toi. » A l'instant elle saute hors du lit, & prend la fuite. Haula appelle une autre de ses femmes. Elle fut également frappée ; & son imagination, remplie d'idées funèbres, la priva du sommeil, & lui fit croire qu'elle voyoit sortir une vive

lumiere de l'endroit où étoit posée la tête d'Hossein, autour de laquelle voltigeoient sans cesse des oiseaux blancs, dont le plumage lançoit des étincelles.

Dès qu'il fut jour, Haula, malgré les visions de son épouse, alla porter à Obéidalla ce présent qui devoit bien lui plaire. Dès que ce ministre l'apperçut, il la frappa sur la bouche avec son bâton. Un vieux Musulman, témoin de ces outrages, ne put les dévorer en silence. » Malheureux, lui dit-il, cesse de frap- » per indignement des lèvres sur les- » quelles j'ai vu l'apôtre de Dieu attacher » les siennes. » Après avoir assouvi sa fureur sur ces tristes restes d'un prince qu'il haïssoit, le gouverneur se rendit à la mosquée, & fit ce discours au peuple: « Loué » soit Dieu, qui a fait connoître claire- » ment la vérité, & ceux qui la suivent! » Il vient d'assister Yézid, le véritable » commandant des Fidèles; il vient de » renverser le projet du menteur, fils du » menteur, je veux dire d'Hossein, fils » d'Ali, & de ses partisans. » Ces paroles irriterent au dernier point ceux qui restoient à Cufa du parti d'Ali; & plusieurs d'entr'eux se leverent dans ce moment avec indignation. Un aveugle surtout, ancien Musulman, qui s'occupoit depuis le matin jusqu'au soir à prier Dieu

dans la moſquée, manifeſta ſa pieuſe colere. A peine Obéïdalla eut-il ceſſé de parler, qu'il s'écria : « O fils du cruel » Ziad ! le menteur, fils du menteur, c'eſt » vous-même & votre pere ; c'eſt Yézid » qui vous a établi gouverneur, & ſon pere. » O fils du cruel Ziad ! vous faites mourir » les enfans des prophètes, & vous parlez » comme les gens de bien. » Ce zèle trop libre fut bientôt après puni de mort.

De tous ceux qui avoient accompagné Hoſſein, il n'y eut que ſes ſœurs Zéïnab & Fatime, quelques-unes de ſes femmes, & ſes deux enfans, nommés Ali & Amrou, qui ſurvécurent à ſa défaite. Obéïdalla les envoya à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avoient de précieux. Quand Yézid apperçut ces triſtes reſtes d'une famille ſi illuſtre & ſi reſpectable, quand il vit la tête d'Hoſſein & le miſérable état où ſes déplorables parens étoient réduits, il ne put retenir ſes larmes ; &, dans l'excès de ſa douleur, il s'écria : » Malheureux Hoſſein, ſi je t'avois eu en » mon pouvoir, je ne t'aurois pas fait » mourir ! Que Dieu maudiſſe le barbare » Obéïdalla ! Si ce miniſtre ſanguinaire » eût appartenu à cette pauvre famille, » l'auroit-il traitée d'une maniere ſi indi» gne ! » Le Calife reſpecta les ſœurs d'Hoſſein comme devoient l'être les peti-

tes-filles de Mahomet, malgré les reproches sanglans dont elles l'accablerent : il épargna même l'enfance des fils de son rival. Comme il délibéroit dans son conseil sur ce qu'il devoit en faire, plusieurs l'exhorterent à ne pas souiller son règne par le meurtre de deux innocentes victimes, dont le sang étoit vénéré par tous les Musulmans. Un ministre d'Yézid s'éleva vivement contre cette opinion; &, tirant de sa poche un petit instrument d'acier qui servoit à couper les ongles : » Seigneur, dit-il au Calife, ceci suffit » aujourd'hui pour terminer l'affaire im» portante que nous traitons. Si l'on dif» fere, le sang de plusieurs millions d'hom» mes ne la terminera pas. » Ce cruel avis paroissoit d'autant plus fondé, que la haine des enfans d'Hossein se manifestoit à toute heure. Yézid, ayant vu le jeune Amrou qui querelloit son fils, enfant du même âge, dit en riant au petit-fils d'Ali : «Vou» drois-tu te battre avec mon fils ? --- Vo» lontiers, répondit l'enfant avec viva» cité, fais-nous donner à chacun un cou» teau. » Ce jeune lion annonçoit déja aux ennemis de sa maison, toute la haine qui a tant éclaté entre les Musulmans des deux partis. Mais ces dispositions ne changerent rien à la conduite d'Yézid, qui traita constamment la famille d'Hossein

comme les ames généreuſes doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, après les avoir comblés de préſens & d'honneurs; &, lorſqu'il les congédia, il dit à Ali, l'aîné des fils de ſon rival: « Que Dieu maudiſſe Obéïdalla! » Si votre pere étoit tombé entre mes » mains, je lui aurois accordé toutes les » conditions qu'il auroit ſouhaitées, & » j'aurois fait tout mon poſſible pour lui » ſauver la vie, même aux dépens de » celle de mes propres enfans: mais Dieu » en a décidé de la maniere que vous » avez vu. Ecrivez moi de tems en tems, » & ſoyez aſſuré que je ferai pour vous » tout ce que vous deſirerez. » Il leur prodigua tous les ſecours capables d'adoucir leur malheur; &, pour aſſurer leur retraite, il leur donna une eſcorte. L'officier qui la commandoit, traita ces infortunés avec tant de reſpect & d'égards, que Zéïnab & Fatime, pénétrées de reconnoiſſance, voulurent lui faire préſent des bijoux qui leur étoient reſtés du pillage. Le capitaine Syrien les refuſa modeſtement, & accompagna ſon refus de cette généreuſe réponſe: « Si j'avois agi par » des vues temporelles, une choſe de bien » moindre valeur que vos bijoux, auroit » été pour moi une récompenſe ſuffiſante.

» Mais mon unique objet a été de plaire » à Dieu, & de reſpecter la proximité » du ſang qui eſt entre vous & ſon pro- » phète. » Les Perſans, & tous ceux qui ſuivent la ſecte d'Ali, comptent Hoſſein & Ali, ſon fils aîné, pour troiſieme & quatrieme Califes légitimes, depuis Mahomet.

[681.]

La mort d'Hoſſein n'éteignit point les révoltes. Auſſi-tôt que ſa déplorable famille fut de retour à Médine, le peuple, rempli de la mémoire de cet infortuné prince, crut devoir ſecouer le joug des Califes Ommiades; & la religion, qui étoit toujours le motif de ces guerres, les y portoit. Des ambaſſadeurs, qu'ils avoient envoyés à Damas, mécontens d'Yézid, qui cependant les avoit bien reçus, publierent, à leur retour, qu'ils venoient d'auprès d'un prince dont la conduite ſcandaleuſe déshonoroit le Muſulmaniſme; qu'il buvoit du vin, & s'enyvroit ſouvent; qu'il ne penſoit qu'à ſes baladins, à ſes chanteuſes, à ſes chiens, & qu'il paſſoit toutes les ſoirées à s'entretenir avec des gens mépriſables & des muſiciens. C'en étoit trop pour animer une ville ſcrupuleuſe à l'excès, & qui ne s'étoit ſoumiſe

qu'à regret à la puiſſance des Ommiades. Un ſeul obſtacle les arrêtoit ; ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali, ni Amrou, qui n'étoient encore que des enfans. Il falloit oppoſer du courage & de l'expérience à un prince trop bien affermi ſur le trône de Mahomet. Après une mûre délibération, ils choiſirent Abdallah, fils de Zobéir, de la famille d'Ali, perſonnage auſſi prudent que brave, & dont les partiſans nombreux formoient déja une faction redoutable. Tous les citoyens ſe tranſporterent à la moſquée ; & le premier d'entr'eux s'écria : « Je dépoſe Yézid » du Califat, comme j'ôte ce turban de » deſſus ma tête. --- Je dépoſe Yézid du » Califat, dit le ſecond, comme j'ôte ce » ſoulier de mon pied. » Tous les Médinois ayant ſuivi cet exemple, en un inſtant la terre fut couverte de turbans & de ſouliers. Ils chaſſerent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades, & prirent des meſures ſages pour que toutes les villes de l'Arabie ſe déclaraſſent en faveur du nouveau monarque qu'ils venoient de proclamer.

[682.]

Ce ne fut qu'avec la derniere ſurpriſe qu'Yézid apprit, à Damas, que ſa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les

rebelles. Il envoye auſſi-tôt une armée nombreuſe en Arabie, qui, ſous la conduite d'un capitaine habile, nommé Meſlem, marche droit à Médine. Cette cité ſéditieuſe ferme ſes portes aux troupes du Calife, & ſe diſpoſe à ſupporter toutes les rigueurs de la guerre, plutôt que de reconnoître pour maître le fils de Moavie. Meſlem la preſſe, durant trois jours, de ſe rendre. Ces ſommations ſont rejettées avec dédain; & le général Syrien commence les travaux du ſiége. Il fut long & meurtrier, ſans qu'Abdallah, qui ſongeoit à conquérir le reſte de l'Arabie, ſe mît en devoir de ſecourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de réſiſtance, Médine fut priſe & ſaccagée, ſans reſpect pour l'honneur qu'elle avoit de renfermer dans ſon ſein le ſépulcre du prophète. Le ſoldat vainqueur n'épargna que la famille d'Ali, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Calife.

[683.]

Tandis que la victoire ſuivoit les drapeaux d'Yézid en Arabie; tandis que ſon général aſſiégeoit le Calife Arabe dans la Mecque, & menaçoit ſon nouveau rival d'une chute prochaine, ce prince deſcendit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Monarque mépriſable, qui ne ſe ſoutint

ſur le trône, que par le zèle des Syriens pour ſa maiſon. Il aimoit la poëſie; il cultivoit lui-même cet art, dans lequel ſa mere l'avoit formé, & ſes vers furent applaudis par ſes contemporains : mais ſon principal talent étoit de faire une partie de débauche. Son impiété, ſon avidité, ſes déſordres, & ſur-tout la mort d'Hoſſein, l'ont fait déteſter par la moitié des Muſulmans, qui ne prononcent encore aujourd'hui ſon nom qu'avec cette imprécation : Que Dieu le maudiſſe ! Il avoit pour deviſe : « L'Eternel eſt notre ſeigneur. » Son règne, qui ne fut que de trois ans & demi, fut ſignalé par la conquête de quelques provinces, débris de l'empire des Perſes.

MOAVIE II.

[683.]

APEINE Yézid fut-il mort, que Moavie, ſon fils, fut proclamé Calife à Damas. Ce prince, avant de monter ſur le trône de Mahomet, conſulta ſon précepteur, pour ſçavoir s'il accepteroit le ſceptre. « Si vous vous ſentez aſſez de force » pour rendre exactement la juſtice à vos » ſujets, lui répondit cet homme, & pour » remplir tous les devoirs de cette dignité » ſuprême, acceptez-la; mais, ſi vous » vous croyez trop foible pour un fardeau » ſi peſant, gardez-vous de vous en char- » ger. » Moavie voulut eſſayer ſes forces; mais il fut bientôt fatigué d'une grandeur importune; &, ſix ſemaines après ſon introniſation, il réſolut de s'en dépouiller. Il aimoit la retraite; &, le jour où, pour la premiere fois, il l'avoit quittée pour ceindre le diadême, il avoit fait graver ſur ſon ſceau cette deviſe qui manifeſtoit ſes ſentimens: « Le monde n'eſt que tromperie. » Il venoit d'en éprouver la vérité; il aſſembla donc les grands & le peuple, & leur

tint ce discours: « Moavie I, mon ayeul, » arracha le sceptre de Syrie au gendre » du prophète, Calife légitime, plus grand, » plus noble, plus vertueux que Moavie, » qui ne fut qu'un usurpateur. Yézid, mon » pere, a causé la mort d'Hossein, petit- » fils du prophète, qu'il eût dû révérer & » servir. Je ne veux pas retenir davantage » une autorité si injuste; je vais pleurer » dans le silence, & demander au pro- » phète qu'il pardonne à ma maison tous » les crimes commis contre la sienne. » Les Syriens, furieux de l'abdication de leur prince, s'en vengerent, dit-on, sur le précepteur de ce monarque, qu'ils accuserent de lui avoir inspiré des sentimens si modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Mais Moavie persista dans la résolution qu'il avoit prise. En vain toute la Syrie le pressa de la changer; jamais on ne put l'engager à remplir aucunes fonctions ni du sacerdoce ni de l'empire. Il se renferma dans une chambre, dont il ne sortit point jusqu'à sa mort, qui suivit d'assez près son abdication, & qui fut causée par la peste, selon quelques-uns; &, selon d'autres, par le poison. La mort d'Yézid, & la retraite de son successeur, avoient rendu redoutable le parti d'Abdallah. Un grand nombre de provinces le

reconnoiſſoient pour ſouverain; il avoit à ſes ordres des armées aguerries, des capitaines intrépides; & les plus fortes places de l'empire lui étoient dévouées. On crut qu'il ſeroit dangereux de lui réſiſter. D'ailleurs, les principaux Syriens ſentoient tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de la puiſſance Muſulmane. Ainſi, les différentes factions concouroient à l'élection du prince Arabe, lorſque, par une conduite trop cruelle, il aliéna tous les eſprits, & rendit implacable cette diviſion qui déchiroit déja l'empire de Mahomet, & qui ne s'éteignit que dans des flots de ſang. On apprit en Syrie qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui reſtoit à la Mecque de la maiſon d'Ommiah, & des ſerviteurs qu'elle y avoit en grand nombre; & que les cruautés que le Calife exerçoit n'avoient ni motifs ni meſures. Les Syriens renoncerent auſſi-tôt au projet de placer ce barbare ſur le trône. Mervan, de la race d'Ommiah, qui le premier avoit propoſé de ſe ſoumettre à Abdallah, fut élu Calife à Damas, à la place de Moavie II, à condition qu'il épouſeroit la veuve d'Yézid, & qu'il remettroit la ſouveraine autorité à Caled, fils de ce prince, encore trop jeune pour en porter le poids. Mais cette élection

n'affoiblit point la puiſſance d'Abdallah, qui ſe maintint toujours en Arabie, malgré le ſang qu'il y verſoit. Les Arabes, preſque tous partiſans zélés des Alides, le ſoutenoient par haine pour les Syriens, qu'ils regardoient comme des ſchiſmatiques, & comme les eſclaves de la tyrannie.

ABDALLAH, *Calife en Arabie ;* ET MERVAN I, *en Syrie.*

[685.]

QUOIQUE les Syriens euſſent proclamé Mervan, Abdallah cependant avoit encore en Syrie une faction puiſſante, dont un homme de grande diſtinction & d'une rare valeur, appellé Déhac, étoit le chef. Le ſouverain de Damas voulut eſſayer de le gagner; mais ſes efforts furent inutiles : on en vint aux mains, & Déhac périt dans le combat avec la plus grande partie de ſes troupes. Mervan, dans cette occaſion, fit éclater une rare modération. Voyant les ennemis en déroute, il défendit à ſes ſoldats de les pourſuivre, & fit ſonner la retraite. Quand on lui apporta la tête de Déhac, il verſa des larmes ; &, réfléchiſſant ſur ſon grand âge : « Hélas! s'écria-t-il, falloit-il donc » qu'un vieillard comme moi, dont les » forces ſont épuiſées, & qui eſt ſur le » bord du tombeau, donnât une bataille » qui a coûté la vie à tant de braves Mu» ſulmans ? »

Cette

Cette victoire affermit l'autorité du Calife Syrien ; & sa sensibilité & sa clémence, qui contrastoient avec la barbarie de son rival, lui acquirent une foule de sujets : mais il ne jouit pas long-tems de cet avantage. Il avoit juré de laisser le trône à Caled, fils d'Yézid : au mépris de son serment, il y fit asseoir Abdalmélec, son fils. Caled, irrité de cette injustice, vint trouver le prince, & l'accabla de reproches. Mervan le fit chasser de sa présence ; & le jeune prince alla se plaindre à sa mere, qui résolut de venger son fils. Tandis que Mervan dormoit, elle se rendit auprès de son lit, lui mit sur le visage un oreiller de plumes, & se tint assise dessus, jusqu'à ce qu'il fut expiré : ensuite elle dit au peuple qu'une mort subite avoit enlevé le Calife. Ce monarque avoit, selon l'opinion commune, soixante-& onze ans lorsqu'il mourut. Son fils lui succéda sans contradiction, & fut reconnu pour souverain, par la Syrie & par l'Egypte.

ABDALLAH, *Calife en Arabie;* ET ABDALMÉLEC, *en Syrie.*

[685.]

LORSQU'ON vint annoncer à Abdalmélec la nouvelle de ſon exaltation, il étoit aſſis ſur le ſeuil de ſa porte, tenant en main l'Alcoran, ſur lequel il méditoit. Quand les députés l'eurent ſalué, il ferma le livre, & lui dit: « Il faut » maintenant que je te quitte. »

Le premier uſage que le nouveau monarque fit de ſa puiſſance, fut d'ordonner que le pélerinage que les Syriens avoient fait juſqu'alors à la Mecque, ſe feroit déſormais à Jéruſalem. Abdalmélec ne vouloit point que les états de ſon ennemi fuſſent enrichis des ſommes immenſes que ſes ſujets portoient chaque année à la Mecque. Ainſi, dans ces tems d'enthouſiaſme & de ferveur, la religion cédoit déja aux raiſons d'intérêt.

[686.]

L'empire de Mahomet paroiſſoit être partagé entre les Ommiades & les Alides,

Toutefois, les enfans d'Ali vivoient à Médine dans une obſcure tranquillité; tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, uſurpoit un trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ſes freres, petits-fils d'Hoſſein, car l'hiſtoire ne dit plus rien de ſes fils, deſcendoient en ligne directe du fondateur de la loi Muſulmane, par Fatime, ſa fille unique, épouſe d'Ali. Des droits ſi certains au Califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas ſonger. Le Calife Arabe prétendit exiger du jeune Mahomet un ſerment de fidélité, que le deſcendant du prophète étoit trop fier pour prêter à perſonne. Abdallah, irrité de ce refus, fit au même inſtant empriſonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours, ou pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ou pour ſe réſoudre à périr dans les ſupplices. Mais le Ciel trompa ſa barbare réſolution, & penſa faire retomber ſur ſa tête le glaive dont il menaçoit cet illuſtre famille.

Quelque tems après la mort d'Hoſſein, les Cufiens, honteux d'avoir abandonné ce prince, s'étoient révoltés contre Obéidalla, leur gouverneur, dont la cruauté n'avoit point de bornes. Ils l'avoient forcé à prendre la fuite, déguiſé en femme; &,

mettant à leur tête un homme brave & intrépide, appellé Moctar, zélé partisan des Alides, ils ne cesserent de lui faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur haine dans son sang. Cette victoire des Cusiens affermit & augmenta l'autorité de leur chef, qui compta bientôt sous sa domination toutes les villes de l'Irac-Arabique, & qui se vit en état de faire tête à la fois au monarque Syrien & au souverain de la Mecque. Il alloit marcher contre les troupes d'Abdalmélec, lorsqu'il reçut, de la part des Alides, une lettre où leur triste situation étoit détaillée en termes énergiques. Aussi-tôt Moctar assemble les Cusiens, leur apprend le malheureux sort qui menace la famille du prophète : « Ces infortunés, leur dit-il, sont » enfermés comme des brebis qui n'at» tendent que le moment d'être conduites » à la mort. Mais je les assisterai puis» samment, & je leur enverrai divers » corps de troupes, qui, semblables aux » flots de la mer, se pousseront les uns les » autres pour engloutir le tyran. »

Six compagnies de cent guerriers déterminés s'avancent successivement vers la Mecque, lorsqu'Abdallah faisoit tout disposer pour le supplice des Alides ; elles forcent la prison ; elles délivrent les infortunés qui la rempliſſent, & se saisissent

du Calife qu'elles veulent faire mourir. Mahomet arrête leur vengeance ; & cette grande affaire qui paroiſſoit ne devoir finir que par l'effuſion du ſang Muſulman, le prince outragé la termine en pardonnant au fils de Zobéir. Mais le monarque n'imita pas cette douceur à l'égard de Moctar ; &, réſolu de punir ce général de ſon trop grand zèle pour la maiſon d'Ali, il fit marcher contre lui une armée nombreuſe, ſous les ordres de Moſſab, ſon frere. Moctar étoit un des plus grands capitaines de ſon ſiécle. Il avoit battu tous les généraux d'Yézid, de Mervan & d'Abdalmélec : il ſe flatta que la victoire ſuivroit encore ſes drapeaux dans cette circonſtance ; &, plein d'un courage héroïque, il alla lui-même préſenter la bataille à ceux qui avoient deſſein de le prévenir. Elle fut opiniâtre, ſanglante, & telle qu'on peut ſe la figurer entre des guerriers que le fanatiſme de la religion anime. Mais enfin la fortune, qui s'étoit ſi conſtamment attachée à Moctar, abandonna ce grand homme. Malgré des prodiges inouis de valeur, il fut défait, & tué ſur un monceau d'ennemis qu'il avoit immolés. Il avoit été reconnu Calife par la plus grande partie de l'Irac ; &, durant ſon élévation, il avoit fait trancher la tête à près de cinquante mille ennemis de la fa-

mille de Mahomet. Sa mort, la défaite de ſon parti, & ſur-tout la néceſſité de défendre l'Arabie contre les entrepriſes d'Abdalmélec, réunirent bientôt tous les Arabes ſous l'autorité d'Abdallah; & les intérêts de la maiſon d'Ali céderent pour un tems à la cauſe commune.

[688.]

A quels excès ne porte point une haine que la rivalité fait naître ? Abdalmélec, dans ſon enfance, alloit ſouvent chez une vieille parente avec un couſin de ſon âge, appellé Amrou. Cette femme les aimoit tous deux tendrement : elle les louoit; elle les careſſoit tour-à-tour, pour exciter alternativement leur jalouſie; elle ne vouloit jamais qu'ils mangeaſſent enſemble, qu'ils s'embraſſaſſent, qu'ils ſe fiſſent la moindre amitié; au contraire, elle les animoit ſans ceſſe l'un contre l'autre, croyant développer par-là les facultés de leur ame : mais cette imprudente méthode, loin de réuſſir au gré de celle qui l'employoit, ne ſervit qu'à jetter dans les cœurs de ces deux Muſulmans, les germes funeſtes d'une haine qui crut avec l'âge, & qui ne ſe calma que par une ſcène d'horreur.

Amrou s'étoit flatté de ſuccéder à Mervan; mais ce Calife avoit placé ſon fils

ſur le trone ; &, lorſqu'Abdalmélec partit de Damas pour marcher contre Abdallah, Amrou vint le trouver, & lui dit : » Votre pere Mervan m'avoit promis de » me donner l'empire à ſa mort. Dans » cette eſpérance, j'ai toujours combattu » pour ſes intérêts ; & vous avez vu vous-» même les fatigues que j'ai eſſuyées pour » le ſervir. Seigneur, je vous demande » aujourd'hui l'exécution des promeſſes de » votre pere ; &, puiſque vous partez pour » l'Arabie, aſſurez-moi la chaire du pro-» phète après vous.» Abdalmélec rejetta cette propoſition ; &, Amrou plein de dépit, étant revenu à Damas dont il étoit gouverneur, ſe révolta contre le Calife. Ce prince l'apprit, & regagna ſur le champ la capitale. Il y eut entre les deux rivaux, durant pluſieurs jours, des eſcarmouches très-vives dans les rues de cette ville. Enfin, ils étoient ſur le point de décider leur querelle par un combat général, lorſque les femmes, ſortant des maiſons avec leurs enfans, ſe mirent à crier aux deux partis : « Diſciples du grand » prophète, juſqu'à quand vous ferez-vous » la guerre, & vous détruirez-vous les » uns les autres au ſujet du Califat? » Elles eurent bien de la peine à ſéparer les combattans, qui partageoient la rivalité de leurs chefs. Cependant elles en vinrent

à bout ; & les deux princes s'accommoderent à l'amiable.

Ce n'étoit qu'une reconciliation feinte, du moins de la part du Calife. Disputer le trône à son souverain, est un crime qui ne se pardonne guères. Trois ou quatre jours après la conclusion du traité, Abdalmélec envoya prier Amrou de le venir trouver. Amrou étoit alors avec sa femme & deux ou trois de ses amis, qui lui conseillerent de ne pas s'aller mettre à la discrétion d'un prince dont il connoissoit la haine implacable. Il mépriſa cet avis; & résolut de risquer l'aventure. En sortant de sa maison, il fit un faux pas : sa femme en tira un mauvais présage, & s'efforça de nouveau de l'arrêter ; mais inutilement. Il mit son épée à son côté, & prit avec lui cent hommes pour l'accompagner. Quand il fut arrivé chez le Calife, on le laissa entrer ; mais on ferma la porte à ses gens. Le prince reçut son cousin avec toutes les marques équivoques de la politesse ; il le fit mettre à son côté, sur le lit de repos où il étoit assis lui-même ; mais enfin, après une longue conversation, il ordonne à un esclave de désarmer Amrou. Ce Musulman veut s'y opposer : « Eh ! quoi, » mon cousin, lui dit le Calife, pré» tendez-vous être assis à côté de votre » souverain avec votre épée ? » Amrou

rend donc ſon arme; & alors Abdalmélec lui déclare que, lorſqu'il s'étoit révolté contre lui, il avoit fait ſerment de le mettre dans les fers ſi jamais il tomboit en ſon pouvoir. En même tems il tire de deſſous ſon oreiller des fers, qu'on lui met, par ſon ordre, aux pieds & aux mains. Enſuite il le pouſſe avec tant de violence contre le lit de repos, qu'il en a deux dents caſſées. Abdalmélec les ramaſſe; &, les tenant entre ſes doigts: » Mon couſin, lui dit-il, voilà deux de » vos dents: après cela jamais vous ne » vous racommoderez avec moi. Je vais » donc vous faire trancher la tête. » Il parloit encore lorſque les crieurs publics annoncerent la priere du ſoir. Abdalmélec ſe tranſporte à la moſquée, & charge un de ſes freres d'exécuter Amrou. Mais ce prince, touché de compaſſion pour l'affreux deſtin de ſon parent, laiſſe tomber le glaive, lorſqu'il eſt ſur le point de frapper Amrou, & ſe retire en déteſtant la barbarie du Calife.

Le monarque reſta peu de tems à la moſquée; &, lorſqu'il reprenoit le chemin de ſon palais, le peuple ne voyant pas Amrou avec lui, ſelon la coutume, en inſtruiſit un frere de ce Muſulman, nommé Yahia. Celui-ci, ſe doutant bien du triſte ſort qui menaçoit ſon frere, ſe

joint à quelques-uns de ſes amis, &, ſuivi de mille eſclaves, vole au palais du Calife, enfonce les portes, tue les gardes, & menace Abdalmélec d'une mort prochaine. Ce prince immoloit alors le malheureux Amrou à ſa vengeance. Surpris à ſon retour de voir encore ſon ennemi vivant, il ſe fit apporter une lance, dont il le frappa. Le coup gliſſa, parce qu'Amrou s'étoit couvert d'une côte de maille. Le Calife s'en apperçut, & dit avec un ris mocqueur : « Oh ! oh ! mon couſin, » vous êtes venu bien préparé. » Alors il demanda ſon épée, & ayant fait coucher Amrou ſur le dos, il lui donna la mort. Mais à peine l'eut-il frappé, qu'un tremblement ſoudain s'empara de tous ſes membres : on fut obligé de l'emporter, & de le mettre ſur ſon lit de repos.

Cependant Yahia combattoit avec ſuccès pour délivrer Amrou : il étoit ſur le point d'entrer dans la chambre du Calife, malgré la vive réſiſtance de ceux qui la défendoient, lorſqu'il vit tomber à ſes pieds la tête de ſon malheureux frere. Pour appaiſer la fureur de ſes ſoldats, on leur jette de l'argent en abondance, & en même tems on l'arrête priſonnier ; il n'évite la mort, que par les ſollicitations preſſantes de tous les Ommiades, qui forcerent le Calife de lui pardonner ſon zèle. Quand les eſclaves,

qu'il commandoit, virent la prise de leur maître & la tête d'Amrou, ils cessèrent de combattre, pour ramasser l'argent qu'on leur prodiguoit. Mais ils ne jouirent pas long-tems de ces richesses; car Abdalmélec, qui étoit extrêmement avare, leur ordonna, sous peine de la vie, de les reporter dans le trésor public. Ensuite ce prince envoya demander à la femme d'Amrou les articles de l'accord qu'il avoit fait avec son mari, & qu'il avoit signés: » Ils sont renfermés dans le tombeau » d'Amrou, répondit cette femme, afin » qu'ils lui servent pour plaider sa cause » devant Dieu, contre Abdalmélec. »

[690.]

Abdallah faisoit d'inutiles efforts contre les généraux d'Abdalmélec, pour soutenir en Arabie son trône chancelant. Mossab seul, son frere, résistoit encore, par son grand courage, aux troupes du Calife Syrien, & la chute de ce capitaine devoit entraîner celle du monarque Arabe. Abdalmélec, qui avoit déja gagné par ses émissaires les principaux habitans de l'Irac, résolut d'achever l'ouvrage de sa grandeur, en abbatant son rival. Il se mit à la tête d'une armée rédoutable, & marcha lui-même contre Mossab. Les deux partis se rencontrerent dans une vaste plaine, nom-

mée Masken ; &, dès le lendemain, ils se livrerent bataille. Elle ne fut ni longue ni cruelle. Les Irakiens, & la plûpart des soldats de Mossab, l'abandonnerent au premier choc, pour se ranger sous les drapeaux Syriens ; & ce capitaine, désespéré de cette lâche désertion, chercha la mort dans un gros d'ennemis. Cette victoire ouvrit au Calife les portes de Cufa. Il y entra en conquérant débonnaire, & signala son triomphe par de grandes largesses qu'il fit au peuple. Il donna ensuite un festin magnifique, où tout le monde étoit bien reçu. On vit au nombre des convives un noble Cufien, vieillard que son grand âge & sa prudence rendoient vénérable. Le prince le fit asseoir auprès de lui après le repas, & le pria de l'instruire des antiquités du château dans lequel ils se trouvoient actuellement. Hareth, c'étoit le nom du vieillard, commençoit toutes ses narrations par ces mots : « Ceci étoit, » cela étoit, cet homme étoit. » Cette maniere de s'exprimer, nouvelle pour Abdalmélec, fit faire à ce prince de tristes réflexions ; il garda long-tems le silence, & ne l'interrompit que pour s'écrier : » Hélas ! tout ce qui est nouveau tombe » en décadence. Les hommes sont aujour- » hui, pour n'être plus demain. O mor- » tels insensés ! donnez-vous du plaisir ou

» de la peine, c'eſt la même choſe : ce » qui eſt paſſé ne reviendra plus, & ce » qui eſt préſent s'évanouit comme l'om» bre. » Tandis qu'Abdalmélec s'occupoit de ces affligeantes penſées, on vint lui apporter la tête de Moſſab. Hareth, à cette vue, reſte immobile. Le Calife lui demande la cauſe de ſa ſurpriſe : « Sei» gneur, lui répond le vieillard, ce qui » me frappe en ce moment, c'eſt que j'ai » vu préſenter, dans ce même château, » la tête d'Hoſſein à Obéïdalla, celle d'O» béïdalla à Moctar, celle de Moctar à » Moſſab, & voilà celle de Moſſab qu'on » vous préſente maintenant ! » Abdalmélec fut troublé de ce diſcours : il crut voir dans ces viciſcitudes d'évènemens un funeſte préſage ; &, pour le detourner, il fit à l'heure même abbatre le château.

[691.]

La défaite de Moſſab n'intimida point Abdallah ; il ne comptoit plus que Médine & la Mecque ſous ſon obéiſſance ; mais la grandeur de ſon courage lui tenoit lieu de forces. Il voulut inſpirer ſa valeur à ſon peuple. Il le fit aſſembler, & lui tint ce diſcours : « Il eſt venu de l'Irac » une nouvelle qui nous cauſe en même » tems de la triſteſſe & de la joie. C'eſt » la mort de Moſſab, à qui Dieu faſſe

» miſéricorde ! Ce qui nous réjouit dans
» cette mort, c'eſt qu'elle procure la cou-
» ronne du martyre à celui qui l'a ſouf-
» ferte. Ce qui nous afflige, c'eſt le cha-
» grin qu'elle va cauſer à ſes amis. Mais
» le ſage doit avoir recours à la patience,
» qui eſt la plus noble conſolation. Quant
» à moi, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que
» j'éprouve des revers ; &, ſi je ſuis main-
» tenant affligé de la mort de mon frere,
» je ne le fus pas moins autrefois de celle
» de Zobéir, mon pere. Au reſte, Moſ-
» ſab étoit un ſerviteur de Dieu, & il
» ſoutenoit le parti de la juſtice. Mais les
» Irakiens ſont des perfides qui l'ont miſé-
» rablement trahi pour un vil intérêt. Nous,
» au contraire, nous combattons généreu-
» reuſement pour la défenſe de la vérité ;
» l'infame lâcheté ne ſçauroit entrer dans
» nos cœurs, & notre partage eſt de mou-
» rir les armes à la main. Jamais l'Eter-
» nel n'affoiblit celui qui défend la vé-
» rité, quand même il ſeroit ſeul ; & ja-
» mais il ne fortifie celui qui ſuit les éten-
» dards de Satan, quand même le monde
» entier ſe réuniroit pour le ſoutenir. Ce
» monde n'eſt propre qu'à ſéduire les hom-
» mes, & à les éloigner du ſouverain Roi,
» dont la domination ſera éternelle. Si ce
» monde trompeur me regarde favorable-
» ment, je ne m'en réjouirai pas avec ex-

» cès ; &, s'il m'abandonne, je ne m'en » affligerai pas d'une maniere indigne de » mon rang. Voilà tout ce que j'avois à » vous dire. Souvenez-vous que c'eſt la » cauſe de Dieu, & non la puiſſance » d'Abdallah que vous allez défendre. Je » lui demande pardon & pour vous & » pour moi. »

[692.]

Tandis que le fils de Zobéir excitoit ſes ſujets à ſoutenir ſes droits, ſon rival ſongeoit à lui ravir le jour & les foibles reſtes de ſes états. Un guerrier intrépide, appellé Hégiage, nom fameux chez les Muſulmans, vint trouver ce prince & lui dit : « Commandant des Fidèles, j'ai eu » cette nuit un ſonge, dans lequel il me » ſembloit que je ſaiſiſſois Abdallah, & » que je lui tranchois la tête. Confiez-moi » la conduite de cette guerre, & vous » aurez lieu d'être ſatisfait de mes ſer- » vices. » Abdalmélec fut charmé de ce diſcours ; &, comblant d'éloges le zèle de ce capitaine, il le fit marcher, à la tête d'une grande armée, contre la Mecque, où le prince Arabe s'étoit fortifié.

Le général Syrien paroît devant cette ville ; &, ſans reſpect pour la Caaba, il fait jouer ſes machines de guerre durant huit mois avec un fracas horrible.

Il ſurvient des éclairs & des tonnerres épouvantables. Les Syriens, ſaiſis d'effroi, s'imaginent que le ciel veut venger l'injure faite au temple du Dieu véritable. Hégiage les raſſure; &, ſaiſiſſant une des pierres que lançoient ſes balliſtes, il la jette avec une fronde contre la place aſſiégée. Ses guerriers ſuivent ſon exemple. Mais, le lendemain, un nouvel orage, qui leur tue douze officiers, les plonge dans de nouvelles terreurs : « Mes amis, ceſſez » de craindre, leur dit Hégiage. Je ſuis » d'une province où ces tempêtes ſont or» dinaires. Ne ſongez qu'à la victoire que » vous allez remporter. Les aſſiégés ſouf» frent bien plus que nous. » Le jour ſuivant, il y eut encore un autre orage, & la foudre écraſa quelques guerriers du parti d'Abdallah. Toute l'armée Syrienne fut témoin de leur mort. Hégiage, en habile capitaine, profita de cet évènement pour encourager de nouveau ſes troupes : « Vous » voyez, leur dit-il, que le ciel n'épar» gne pas plus vos ennemis que vous. La » différence qu'il y a entre vous & eux, » c'eſt que vous obéiſſez à Dieu, & qu'ils » ſe révoltent contre ſa loi ſainte. » Ainſi l'on continua les travaux du ſiége.

Cependant tous les amis d'Abdallah l'abandonnoient. Dix mille habitans de la Mecque, & deux de ſes fils, allerent en

un

un même jour ſe rendre au capitaine d'Abdalmélec. Il ne lui reſtoit plus qu'un petit nombre de gens fidèles, avec leſquels il ne pouvoit tenir long-tems. Dans cette extrémité, cet infortuné prince alla trouver ſa mere, fille d'Abubècre, premier Calife. Elle avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, & c'étoit une femme d'un courage extraordinaire. « Tout le » monde m'abandonne, lui dit-il; mes » parens, mes enfans même me délaiſſent. » Je me trouve ſeul au milieu d'une mul» titude d'ennemis. Si je me rends, j'ob» tiendrai de mon rival tout ce que je » puis ſouhaiter en ce monde. O ma mere! » que me conſeillez-vous de faire ? — » je vous conſeille de mériter en mourant » la couronne du martyre, répondit cette » héroïne. Vous ne pouvez plus reſter » long-tems ſur la terre : ſacrifiez au Très» Haut les reſtes de vos jours. — O ma » mere! c'eſt ce que j'ai toujours deſiré. » Ainſi regardez-moi dès aujourd'hui » comme un homme mort. » En prononçant ces mots, il ſe jette à ſon cou, & l'embraſſe tendrement. « O ma mere! lui » dit-il encore, je crains moins de mou» rir que d'être expoſé, après ma mort, » aux inſultes de mes ennemis. — Mon fils, » répond cette femme courageuſe, une bre» bis tuée ſent-elle quand on l'écorche ? »

Elle l'exhorte de nouveau à s'armer d'une généreuſe réſolution, à périr en digne Muſulman; &, pour l'animer davantage, elle lui donne un breuvage de muſc. Abdallah quitte ſon palais, court aux ennemis, les attaque ſeul, en immole un grand nombre, & les oblige trois fois de reculer. Sa valeur les étonne : ils n'oſent l'approcher, & lui jettent de loin des pierres qui le font tomber couvert de bleſſures. Alors il ſe précipitent ſur lui, & lui coupent la tête. Ainſi périt Abdallah à l'âge de ſoixante & douze ans. Son grand courage & ſes talens militaires le firent eſtimer de ſes ennemis même, & ſa rare piété le rendit vénérable à tous les Muſulmans. Il étoit ſi recueilli quand il faiſoit ſes oraiſons, que tous les objets extérieurs ne pouvoient diſtraire la profonde contemplation de ſon ame anéantie devant la Majeſté Divine. On dit qu'un jour, tandis qu'il méditoit, un pigeon vint ſe repoſer ſur ſa tête, & qu'il y reſta longtems ſans que le prince s'en apperçut. Mais il terniſſoit l'éclat de ces belles qualités par une avarice ſordide, qui rendit ſon nom ſynonime avec celui de ce vice honteux. C'eſt peut-être ſur ce défaut qu'eſt fondée l'exagération d'Abulféda, qui dit que ce calife porta durant quarante ans les mêmes habits, ſans les quitter. La famille de

Zobéir, pere de ce prince, paſſoit, parmi les Arabes, pour être ſujette à la folie : ſi cette opinion étoit vraie à l'égard des parens d'Abdallah, au moins elle ceſſoit de l'être à l'égard de ce monarque, qui ſe diſtingua toujours par une rare ſageſſe & par une profonde prudence; &, ſi l'on pouvoit à ce ſujet lui faire quelques reproches, on ne blâmeroit guères que ce zèle indiſcret qui l'arma contre la maiſon d'Ommiah, lorſque cette puiſſante famille alloit le reconnoître pour ſon ſouverain.

[693.]

La mort d'Abdallah rendit ſon heureux rival maître de toutes les provinces de l'empire Muſulman; & tous ceux qui n'avoient qu'une même croyance, furent enfin ſoumis, après tant de diviſions ſanglantes, à un même ſceptre. Pour récompenſer la valeur fortunée d'Hégiage, Abdalmélec lui donne le gouvernement des nouvelles conquêtes. Ce général ſe tranſporte à Médine, dont il traite les habitans avec une verge de fer. Il les faiſoit conduire à ſon tribunal ſans aucun ſujet, & les faiſoit expirer dans les ſupplices malgré leur innocence. Ces infortunés ſe croyoient heureux, lorſque leur barbare gouverneur ſe contentoit de les faire marquer à la main & au cou avec un fer chaud.

[694.]

Hégiage se rend à Cufa à la tête de cinq mille cavaliers ; le peuple, curieux de voir un homme si redoutable, court en foule sur son passage. « Dans peu vous » me connoîtrez, » disoit-il d'un ton terrible, en traversant les flots de la multitude. Il va droit à la mosquée ; &, du haut de la tribune, il tient aux citoyens ce discours effrayant : « Peuple de Cufa, je » viens prendre possession de la puissance » que Dieu m'a donnée sur vous. Si je » l'exerce impitoyablement, ne croyez » pas qu'après ma mort vous serez plus heu- » reux. Car, si vous ne changez de con- » duite, le Tout-Puissant, dans sa juste » colere, vous donnera peut-être un autre » gouverneur qui sévira contre vous d'une » maniere plus rigoureuse encore. Voulez- » vous que le prince soit doux & mo- » déré ? soyez vous-mêmes doux, mo- » dérés, justes & dociles. Les bons ou » mauvais traitemens qu'il exerce envers » vous, n'ont pour principe que vos bon- » nes ou mauvaises qualités. On peut jus- » tement comparer le prince à la glace d'un » miroir. Tout ce que vous voyez dans » cette glace, n'est qu'un renvoi des ob- » jets que vous lui présentez. »

Le lendemain de son arrivée, on vint

lui dire qu'il s'étoit élevé une vive dispute dans une rue de la ville. Il y court; on le voit : tout se calme. On le suit à la mosquée; & là, après avoir gardé durant quelque tems un silence farouche, il l'interrompt par ces mots : « Irakiens, il me » semble que je vois déja vos têtes toutes » prêtes à être coupées & ramassées, & » vos turbans & vos barbes déja remplis » de votre sang. »

Hégiage étoit un de ces ministres inhumains, qui regardent le reste des mortels comme nés pour l'esclavage & pour ramper servilement devant un maître. Il croyoit que vingt millions d'hommes étoient faits pour soutenir le despotisme d'un seul; comme si le prince n'avoit pas reçu sa puissance uniquement pour le bonheur du peuple. Bien loin de croire l'autorité arbitraire contraire à la nature & à ces principes de liberté gravés dans le cœur de tous les hommes, il prétendoit que l'obéissance que l'on doit au prince, étoit plus indispensable que celle que l'on doit à Dieu. Enfin, pour excuser ces maximes & la sévérité de son gouvernement, il disoit que l'administration rigoureuse & même cruelle d'un monarque, étoit préférable au gouvernement foible & pusillanime, parce que la premiere ne fait tort qu'à quelques particuliers, au lieu que le

ſecond bleſſe & offenſe tout le peuple en général.

[695.]

La cruauté d'Hégiage excite des révoltes. Il les réprime ſans les éteindre; & deux Muſulmans, appellés l'un Saleh & l'autre Chébib, couvrant leurs démarches du voile de la religion, profitent de la diſpoſition des peuples pour abbatre ce miniſtre ſanguinaire. La victoire rend d'abord leur parti formidable. Avec des forces très-inférieures, ils triomphent d'une armée nombreuſe. Ils s'emparent de Cufa; & preſque tout l'Irac ſe déclare en leur faveur. Hégiage voit la grandeur du péril, & fait de puiſſans efforts pour le conjurer. La fortune ſeconde enfin ſon courage. Saleh eſt tué dans un combat. Chébib veut envain rappeller le bonheur ſous ſes drapeaux; il ne ſurvit à ſon collégue que pour voir la triſte chûte de ſa courte puiſſance. Il eſt défait, & pourſuivi juſqu'au fond de la Perſe, où il ſe noye en traverſant un fleuve. Avant d'être ſuffoqué par les eaux, il revint une premiere fois ſur la ſurface du fleuve, & s'écria: » Lorſque Dieu détermine une choſe, elle » arrive infailliblement. » Il parut une ſeconde fois, & dit encore: « Tel eſt le dé-

» cret du Dieu Tout-Puiſſant. » Les ondes lui couperent la parole, & ſes ſectateurs, témoins de ſa mort, dirent en gémiſſant : « Hélas ! le commandant des » Fidèles eſt noyé ! » Après qu'on eut pêché ſon corps avec un filet, on lui coupa la tête, que l'on envoya ſur le champ à Hégiage. On ouvrit ſon corps, & l'on trouva que ſon cœur étoit d'une ſolidité ſurprenante, & dur comme une pierre.

[696.]

Juſqu'alors les Arabes & tous les Muſulmans s'étoient ſervis de la monnoie des Grecs. Abdalmélec en frappe le premier à ſon coin, & laiſſe à ſes ſucceſſeurs ce droit de ſouveraineté. Quand ce prince écrivoit à l'empereur de Conſtantinople, il commençoit toujours ſes lettres par cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu » que Dieu ; Mahomet eſt l'apôtre de » Dieu. » Le monarque Chrétien, offenſé, fit dire au ſouverain de Damas que, s'il ne changeoit ces mots, il feroit mettre ſur ſes monnoies des légendes où Mahomet ſeroit déſigné ſous des titres qui déplairoient à ſes ſectateurs. Le Calife défend auſſi-tôt le cours des monnoies grèques dans ſes états. Il fait frapper des drachmes dont l'inſcription Arabe étoit : « Dieu eſt

» éternel. » Les Muſulmans ſuperſtitieux ſe plaignirent d'abord qu'on expoſât le ſaint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures, mais ils comprirent dans la ſuite qu'il étoit de la dignité d'un empire comme le leur, d'avoir des monnoies particulieres. Abdalmélec voulut payer, en eſpeces nouvelles, un tribut auquel il s'étoit ſoumis; mais l'empereur ne voulut point le recevoir, & ce refus fut le prétexte d'une guerre ſanglante, qui ſe termina par la conquête de toute l'Arménie, de l'Afrique & de Carthage. Patrice, qui régnoit alors à Conſtantinople, ſe repentit bien d'avoir été ſi difficile.

[699.]

Moyſe, fils du Calife, fait mourir ſecrettement dans la priſon un des amis du docteur Aboulaina, perſonnage célèbre par la juſteſſe de ſes bons mots. Quelqu'un lui demande ce qu'eſt devenu ſon ami: » Moyſe l'a frappé, répond-il, & il eſt » mort; » alluſion fine à l'hiſtoire du légiſlateur des Hébreux, quand il tua l'Egyptien qui maltraitoit ſes freres. Le prince apprend le mot hardi du docteur; il le fait venir, & lui fait de terribles menaces, ſi déſormais il ne retient ſa langue licencieuſe. Mais Aboulaina, ſans ſe laiſſer in-

timider, lui réplique par cet autre trait qui ſuit dans la même hiſtoire : « Vou-» driez-vous me tuer aujourd'hui, comme » vous tuâtes hier cet autre homme ? » Moyſe trouva cette citation ſi heureuſe, qu'il modéra ſa colere, & réſolut de fermer plutôt la bouche de ce docteur par des préſens que par des menaces.

Aboulaina étoit très-pauvre ; &, pour acquérir des richeſſes, il faiſoit tous les jours la cour au viſir d'Abdalmélec : mais ce miniſtre n'étoit point libéral. La fille du docteur, auſſi aimable que ſpirituelle, fatiguée de voir ramper inutilement ſon pere, lui dit : « Vous allez ſans ceſſe chez » le viſir ; ne lui parlez-vous pas de vos » beſoins ? — Sans doute ; mais il feint » de ne me point entendre. — Ne voit-» il pas votre extrême indigence ? — » Hélas ! comment la verroit-il ? Il ne » daigne pas ſeulement m'honorer d'un » regard. — Mon pere, reprit alors la » jeune fille, ne ſervez point ces idoles » qui n'entendent point, qui ne voient » point, qui n'accordent rien aux prieres » des mortels. »

[701.]

Hégiage haïſſoit Abdéraman, de la famille d'Ali : il voulut s'en défaire. Il l'envoie, avec des forces très-peu con-

ſidérables, contre Zentil, roi des Turcs; avec ordre de porter la guerre dans le cœur des états de ce prince. Abdéraman, ſans remarquer ſa foibleſſe, & ne conſultant que ſon courage, ſe diſpoſe à faire triompher l'étendard de Mahomet, chez un peuple qui juſqu'à ce jour avoit écarté les fers que leur préſentoient les guerriers Muſulmans. Il part; mais, dans ſa route, il apprend que le deſſein du miniſtre eſt de le faire périr avec ſes troupes. Abdéraman rend publique cette perfide intention: les ſoldats furieux jurent la perte du cruel Hégiage, & promettent à leur chef une aveugle obéiſſance s'il oſe ſe venger. Abdéraman, au lieu de combattre Zentil, fait avec ce monarque un traité d'alliance qui lui procure un renfort conſidérable de troupes; il revient dans l'Irac, & vole à la rencontre d'Hégiage qui s'étoit préparé à le bien recevoir. La victoire couronne dans quatre batailles les drapeaux du deſcendant d'Ali, dont l'armée s'étoit augmentée juſqu'à plus de cent mille hommes: mais enfin la fortune l'abandonne. Hégiage le fait pourſuivre juſques dans le pays de Zentil; il eſt arrêté: le monarque Turc le délivre. Le miniſtre d'Abdalmélec l'intimide; Zentil ſe diſpoſe à livrer ſon ami à ſon perſécuteur. Abdéraman en eſt inſtruit; &, aimant mieux périr volontai-

rement que de se voir à la merci d'un ennemi cruel, il se précipite lui-même du sommet d'une maison fort élevée. Tous ceux de son parti, qui tomberent entre les mains d'Hégiage, furent impitoyablement mis à mort. Deux seulement échapperent à l'excessive sévérité de ce ministre; & ce fait est d'autant plus digne de la curiosité du lecteur, qu'Hégiage se faisoit gloire de ne pardonner à personne.

Parmi les prisonniers faits dans la derniere bataille gagnée contre Abdéraman, on remarquoit un officier qui s'étoit signalé par mille actions de bravoure. Comme on le conduisoit au supplice, il s'écria qu'il avoit une justice à demander à Hégiage. Le gouverneur, surpris, demande à cet homme ce qu'il souhaite. « Je veux » vous apprendre, dit le prisonnier, que » notre général s'étant un jour emporté » de paroles contre vous, je lui déclarai » qu'il avoit tort. — Avez-vous quelque » témoin de ce que vous dites? reprend » le ministre. — Oui, Seigneur, répond » l'officier; » & il lui montre un de ses camarades destiné comme lui à la mort. Hégiage, ayant appris la vérité du fait, dit au témoin : « Et toi, pourquoi ne fis- » tu pas comme ton camarade? — Tu » étois mon ennemi, lui répond fièrement » cet homme intrépide. » Le ministre leur

donne à tous deux la vie ; à l'un, pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit ; à l'autre, parce qu'il avoit avoué la vérité avec tant de courage & de fincérité.

Ce n'eſt pas le ſeul trait de clémence que l'hiſtoire nous a conſervé d'Hégiage. Un jour qu'il ſe promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du déſert, qui ne le connoiſſoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'eſt un monſtre qui » s'abreuve de ſang, répondit l'Arabe. » — Ne me connois-tu point, reprit le » miniſtre. — Non, dit le Bedouin. — Hé » bien ! apprends que je ſuis cet Hégiage, » dont tu parles ſi bien. »

L'Arabe étoit perdu : une ſaillie d'eſprit lui ſauva la vie. « Et vous, dit-il, » ſans s'étonner, au terrible gouverneur, » ſçavez-vous qui je ſuis ? — Non. — » Je ſuis de la famille de Zobéir, dont » tous les deſcendans deviennent fous trois » jours de l'année, & ce jour-ci eſt l'un » des trois. » Hégiage ſe mit à rire, & récompenſa d'une ſomme conſidérable la préſence d'eſprit de cet homme.

Une autre fois, étant à la chaſſe, il perdit de vue ſes gens, & ſe trouva fort altéré dans un lieu écarté, où un Arabe faiſoit paître ſes chameaux. Auſſi-tôt qu'il parut, les animaux s'effaroucherent. Leur

maître eut bien de la peine à les retenir; &, tout en colere, il s'écria : « Que vient » faire ici cet homme avec ſes beaux ha- » bits ? que Dieu le maudiſſe ! » Hégiage feignit de ne le point entendre ; &, prenant un air poli, il ſalua cet incivil en lui ſouhaitant la paix. « Allez, lui répon- » dit l'Arabe, je ne vous ſouhaite ni paix » ni bénédiction de la part de Dieu. » Le miniſtre, loin de répondre à cette injure, affecta la modération la plus héroïque ; &, redoublant ſes manieres honnêtes, il pria fort humblement cet homme difficile de lui donner un peu d'eau pour ſe déſal- térer. « Si vous voulez boire, répondit » l'Arabe, prenez la peine de vous baiſſer, » & d'en puiſer vous-même ; car je ne ſuis » ni votre camarade ni votre ſerviteur. » Hégiage obéit; &, après avoir bu, il re- mercia l'Arabe, & lui fit cette queſtion : » Quel eſt, à votre avis, le plus grand » & le plus excellent de tous les hommes? » — C'eſt le prophète envoyé de Dieu, » répondit-il. — Et que dites-vous d'A- » li ? — On ne ſçauroit exprimer la gran- » deur de ſes vertus. — Que penſez-vous » du Calife Abdalmélec ? — C'eſt un » mauvais prince ; c'eſt un tyran. — Pour- » quoi ? — Parce qu'il nous a donné pour » gouverneur le plus méchant homme qui » ſoit ſous le ciel. » Hégiage, voyant que

l'Arabe parloit de lui, gardoit le silence; lorsqu'il arriva qu'un oiseau, volant au-dessus de leurs têtes, fit un cri. Dès que l'Arabe l'eut entendu, il fixa ses yeux sur le ministre, & lui demanda qui il étoit. Hégiage lui ayant demandé pourquoi il lui faisoit cette question : « C'est, dit l'A-» rabe, parce que cet oiseau qui vient de » passer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici » une troupe de gens, & que vous pour-» riez bien en être le chef. » Il parloit encore, lorsque les gens du gouverneur parurent, & se saisirent de l'Arabe par ordre de leur maître. Le lendemain, Hégiage fit appeller l'Arabe, & lui dit de s'asseoir à sa table. Cet homme, avant de commencer à manger, fit sa bénédiction ordinaire, & dit : « Dieu veuille que la fin » de ce repas soit aussi heureuse que le » commencement ! » Après qu'on eut desservi, le ministre lui demanda s'il se souvenoit des discours qu'ils avoient tenus ensemble le jour précédent. « Dieu vous » fasse prospérer en toutes choses ! lui ré-» pondit l'Arabe ; mais, quand au secret » d'hier, gardez-vous bien de le divulguer » aujourd'hui. — J'y consens, reprit Hé-» giage ; mais il faut que vous choisissiez, » ou de me reconnoître pour maître, & » alors je vous retiendrai à mon service ; » ou d'être envoyé au Calife Abdalmélec

» auquel je ferai ſçavoir tout ce que vous » avez dit de lui. --- Seigneur, repartit l'A- » rabe, il y a, ce me ſemble, un troiſieme » parti que vous pourriez prendre, & qui » me paroît beaucoup plus ſage. --- Quel » eſt-il ? --- C'eſt de me renvoyer chez » moi, & de nous éviter ſi bien l'un & » l'autre, que nous ne nous rencontrions » plus qu'au jour du jugement. » Hégiage, tout farouche qu'il étoit, prit plaiſir à entendre parler cet homme avec tant d'eſprit, lui fit donner mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui comme il le deſiroit.

Comeïl, fils du célèbre Ziad, étoit un de ces beaux eſprits qui cenſurent tout. La cruauté du gouverneur de Cufa n'avoit point échappé à ſa critique. Hégiage le ſçut. Par ſon ordre on l'arrêta ; &, quand on l'eut conduit devant ſon tribunal, il lui reprocha que, dans tel jardin, devant telles & telles perſonnes qu'il lui nomma, il avoit lancé pluſieurs imprécations contre lui, en diſant : « Que le Seigneur » noirciſſe ſa face ! c'eſt-à-dire qu'il ſoit » chargé de honte & de confuſion ; qu'il » ait le cou coupé, & que ſon ſang ſoit » répandu. --- Je conviens, Seigneur, » que j'ai dit tout cela, répondit Comeïl, » mais j'étois ſous une treille ; je regar-

» dois des grappes de raiſins qui n'étoient » pas encore mûres, & je ſouhaitois » qu'elles devinſſent bientôt noires, afin » qu'on les coupât, & qu'on en fit du » vin. » Cette juſtification ingénieuſe plut tellement à Hégiage, qu'il renvoya Comeïl en ſa maiſon, & qu'il le rétablit dans ſes bonnes graces.

[703.]

Abdalmélec veut faire enlever de Médine le bâton & la chaire de Mahomet, pour les placer avec honneur dans la moſquée de Damas. Un Médinois l'en détourne par ce diſcours : « Commandant » des Fidèles, renoncez à ce projet témé- » raire : Moavie l'a tenté avant vous ; mais, » dès que ce prince audacieux eut remué » la chaire du prophète, le ſoleil s'éclipſa. » Rappellez-vous ces paroles de l'apôtre, » que la tradition nous a tranſmiſes : *Qui-* » *conque jurera faux ſur ma chaire, aura* » *l'enfer pour ſa demeure.* Voudriez-vous » donc, Seigneur, ôter aux Médinois cette » chaire divine, qui ſert à terminer leurs » différends ? » Sur cette repréſentation, le monarque renonça pour toujours à ſon deſſein.

[704.]

Abdalaziz, frere du Calife, gouver-
noit

noit depuis long-tems l'Egypte avec une puiſſance abſolue. Pour en impoſer davantage à ſes ſujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majeſté, il fit élever un trône de criſtal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriſer, qu'il fit élever une colomne pour meſurer l'accroiſſement du Nil, dont les variations ſont le principe de l'abondance ou de la miſere de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere aſſez cruelle & miraculeuſe, ſans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils diſent qu'Abdalaziz étant entré dans un monaſtere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jeſus-Chriſt dans ſes bras. Il l'arracha, cracha deſſus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit ſuivante, le Sauveur du Monde lui apparut en ſonge: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impie. Abdalaziz crut ſentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce ſonge l'effraya tellement, qu'il ſe réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers ſoupirs dans cette même nuit.

[705.]

Abdalmélec eſt attaqué d'hydropiſie dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge. Les médecins lui déclarent que, s'il boit, il ſe donnera la mort. Mais la ſoif qui le dévoroit, devient ſi violente, qu'il ne peut la ſupporter plus long-tems. Il prie Valid, ſon fils aîné, de lui donner un peu d'eau. Le prince, qui vouloit prolonger les jours de ſon pere, refuſe d'obéir. Le Calife fait les mêmes inſtances à Fatime, ſa fille; Valid la retient: Abdalmélec le menace de le déshériter, s'il l'arrête davantage. Fatime obéit enfin, & le monarque expire quelques inſtans après. Sa mort arriva au mois Schaval, le dixieme de l'année Arabique; mais il avoit toujours craint celui de Ramadan, qui eſt le neuvieme. Il diſoit ordinairement qu'il ceſſeroit de vivre dans ce mois, parce que c'étoit celui où il étoit né, où il avoit été ſevré, où il avoit appris l'Alcoran par cœur, & où il avoit été proclamé Calife. Ce prince ayant ſongé une nuit qu'il uriſnoit dans la partie la plus ſacrée du temple de la Mecque, & ce ſonge lui étant arrivé quatre fois conſécutivement, il en fut allarmé. Un habile interprète calma ſes craintes, en lui prédiſant que cette vi-

ſion annonçoit que quatre de ſes enfans jouiroient de la ſouveraine puiſſance après lui, ce qui ſe vérifia dans la ſuite. Son avarice ſordide lui fit donner le ſurnom de Sueur de la pierre. Mais ce vice ne l'empêcha pas de faire briller la plûpart des vertus qui décorent un monarque ; ſageſſe, courage, pénétration, prudence : ſeulement l'avarice les rendit moins actives, en préoccupant toujours le cœur du prince. Il avoit l'haleine ſi puante, qu'elle faiſoit mourir les mouches qui s'arrêtoient ſur ſes lèvres ; auſſi l'appella-t-on, par ironie, le Pere des Mouches. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Je crois en Dieu, » notre Sauveur. »

VALID I.

[706.]

APRÈS avoir célébré les funérailles de son pere, Valid fut proclamé Calife, & placé sur le trône de Mahomet aux acclamations de tout le peuple. Ce prince, à peine revêtu de la souveraine autorité, commença par signaler son goût pour la magnificence. Il fit ajoûter de nouveaux bâtimens au temple de Jérusalem; &, pour imiter Abdalmélec, il ordonna à ses sujets d'y aller en pélerinage. Il rebâtit le temple de Médine, où Mahomet & les premiers Califes étoient enterrés; &, pour lui donner plus d'étendue, il fit abbatre les maisons des femmes du prophète. Cette entreprise choqua les habitans de Médine, qui reprocherent ouvertement au prince qu'il ôtoit aux Musulmans le plus beau monument que l'apôtre de Dieu leur eût laissé de sa modestie, lorsqu'ils considéroient la bassesse & la petitesse des maisons où il avoit logé ses épouses. Valid fit aussi jetter à Damas les fondemens de la plus belle mosquée que l'on eût encore vue. Il y joignit la superbe église de S. Jean-Baptiste, que les

empereurs Grecs avoient ornée & enrichie pendant plusieurs siécles. Il vouloit d'abord l'acheter des Chrétiens. Il leur offrit quarante mille piéces d'or pour élever une basilique dans un autre endroit; mais ils refuserent de la céder, produisant l'acte de la capitulation par lequel on leur en avoit assuré pour toujours la possession. Valid, qui ne connoissoit d'autre acte que celui de son autorité, les voyant si difficiles, enleva le temple, & ne les dédommagea point. Ce magnifique bâtiment occupa douze mille ouvriers durant près de quinze années, & coûta quatre cents bourses de quatorze mille dinars chacune. La magnificence intérieure répondoit à celle du dehors. Six cents lampes, suspendues par des chaînes d'or, jettoient un éclat si vif, que souvent les Musulmans s'occupoient à contempler ces chefs-d'œuvres de l'art, plutôt que de rendre à la souveraine Majesté le culte qui les amenoit dans le temple. Aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer; c'est sur cette mosquée que l'on vit pour la premiere fois ces tours, que les Arabes appellent Menarats, & les Turcs Minarets, du haut desquelles les crieurs publics annoncent le tems des prieres.

[712.]

L'incontinence de Rodrigue, roi d'Eſpagne, & le reſſentiment du comte Julien, ſoumettent aux Muſulmans le royaume le plus floriſſant qui fût alors dans toute la Chrétienté. Rodrigue devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte, oſa lui faire violence. Le fougueux Julien punit ſa patrie des fautes de ſon maître; il appella les Muſulmans d'Afrique dans la partie d'Eſpagne qu'il gouvernoit. Muſa, qui commandoit pour le Calife dans ces contrées, envoie des troupes au comte. En moins de trois ans, les diſciples de Mahomet défont l'armée de Rodrigue, lui ôtent la vie, & font de ſes vaſtes états une des provinces de l'empire de Valid. Dans la ſuite, les conquérans, révoltés contre leurs chefs, formerent autant de ſouverainetés en Eſpagne, qu'il y avoit de gouverneurs. Les Chrétiens profiterent de ces diviſions pour ſe rétablir dans leur ancienne patrie. Ils n'en avoient pas été entiérement chaſſés; les montagnes des Aſturies leur avoient donné des aſiles: ils en ſortirent peu-à-peu, & combattirent contre les infidèles, durant plus de ſept cents ans, avec une fortune inégale & des ſuccès aſſez lents. Mais en-

fin ils détruisirent en Espagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réservée aux rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle (*).

[713.]

La belle mosquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ses commissaires : » Recommandez à votre maître de craindre Dieu, & de ne pas s'exposer à la » colere du Ciel. » Cette remonstrance satisfit le Calife ; il se désista de son dessein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereusement malade. Près de mourir, il consulte son astrologue pour sçavoir s'il ne trouvoit point dans ses éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ses jours. L'astrologue, après une sérieuse observation, répond qu'un grand seigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'histoire des Arabes établis en Espagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

bientôt. « Voilà juſtement, s'écrie Hé-
» giage, le nom que ma mere me don-
» noit dans mon enfance. — C'eſt donc
» vous qui devez mourir, reprend bruſ-
» quement l'imprudent aſtrologue.» Le mi-
niſtre, offenſé de ce diſcours, lui répondit auſſi-tôt : « Mon ami, vous êtes trop ha-
» bile pour ne point vous récompenſer :
» je ne veux pas que vous me quittiez ;
» &, comme je vais bientôt aller en l'au-
» tre monde, je vous prie de me devan-
» cer de quelques inſtans pour y prépa-
» rer ma place. » Dans le moment, on le ſaiſit ; & l'indiſcret paya de ſa tête ſa révoltante prédiction. Hégiage ne lui ſurvécut pas plus de trois jours ; il étoit dans ſa cinquante-cinquieme année, & il avoit commandé dans l'Irac environ vingt ans, avec tant de rigueur, qu'il avoit fait périr plus de cent vingt mille hommes dans les ſupplices, & qu'il y avoit encore, lorſqu'il mourut, dans les priſons publiques, cinquante mille hommes, & trente mille femmes. Il naquit fermé par en bas, de ſorte qu'il fallut l'ouvrir avec des inſtrumens de chirurgie. Il étoit ſi magnifique dans ſes feſtins, qu'il y avoit quelquefois juſqu'à mille tables dreſſées ; & il portoit la libéralité au point de donner ſouvent à ſes amis plus d'un million de piéces d'argent. Sa barbarie le fit déteſter de tout le

monde ; on le regardoit comme un monſtre, né pour la deſtruction de l'eſpece humaine. Un jour il ſe recommanda aux prieres d'un religieux Muſulman. Le ſolitaire dit auſſi-tôt : « Mon Dieu ! enlevez » Hégiage pour ſon bonheur, & ſur-tout » pour le nôtre. »

[715.]

Les armes de Valid avoient ſubjugué l'Eſpagne, la Sardaigne, les iſles de Minorque ; elles avoient pénétré dans la Gaule Narbonnoiſe, & menacé le reſte de l'Europe du joug impoſé à l'Afrique & à la plus grande partie de l'Orient. Tous les royaumes des Indes étoient tributaires ; il ne manquoit plus que la conquête de Conſtantinople, dont la priſe entraînoit celle des débris de ce fameux empire, pour rendre Valid maître de toute l'Aſie. Ce prince en forme le projet ; mais, ſur le point de partir pour cette expédition, la mort le prévient, & le fait deſcendre au tombeau à l'âge de quarante-trois ans. Monarque ordinaire, il ne ſe tira de la foule des ſouverains, que par ſon goût pour la magnificence. Il parloit peu, & toujours mal. Il ſe livroit quelquefois à de ſi grands emportemens, que rien ne pouvoit calmer ſes fureurs : c'étoit un feu momentané, mais il cauſoit les plus funeſ-

tes incendies, ſi, par la réſiſtance, on augmentoit ſon activité. Quoiqu'il fût très-vigoureux, & qu'il eût épouſé ſoixante & trois femmes, il ne laiſſa point d'enfant; & Soliman, ſon frere, fut déclaré ſon ſucceſſeur. On ne doit pas oublier de dire, à l'honneur de Valid, qu'il fut le premier des ſucceſſeurs de Mahomet, qui fonda un hôpital pour les malades, & une caravanſera, ou hôtellerie, pour les voyageurs & les étrangers. Cet établiſſement marque dans ce prince un grand amour pour l'humanité, vertu aſſez rare chez les deſpotes. Il fut auſſi le premier des Califes qui ordonna de dreſſer tous les actes publics en arabe, & non en grec, comme c'étoit la coutume avant ſa proclamation. La deviſe de ſon ſceau étoit conçue en ces termes: « Valid! tu » mourras, & tu rendras compte de tes » actions. » Ce devroit être celle de tous les rois.

SOLIMAN.

[716.]

LE premier usage que Soliman fit de sa puissance, fut de réprimer tous les désordres qui régnoient dans l'empire, de rétablir la justice, d'encourager le commerce & les arts, objets que son prédécesseur avoit négligés. Ce soin, le plus digne d'un monarque, fit concevoir les plus riantes espérances; mais, ce qui mit le comble à l'allégresse publique, fut la liberté qu'il rendit à plus de deux millions d'infortunés, que la tyrannie des princes précédens, & les vexations des gouverneurs faisoient languir dans les cachots: il n'y eut d'exceptés dans cette amnistie, que ceux que des crimes capitaux rendoient indignes d'aucune grace.

[717.]

Le Calife embrasse le projet de son prédécesseur, & veut ajoûter Constantinople aux cités de son empire. Par son ordre, Mosléma, son frere, se met à la tête des troupes Musulmanes, & marche contre

cette capitale, qu'il assiége par terre & par mer durant treize mois. L'empereur Grec, ménacé depuis long-tems, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. D'abord, les succès furent variés ; mais le feu grégeois, qui brûloit par-tout, que l'eau même ne faisoit qu'exciter davantage, donna enfin aux Chrétiens une supériorité constante. Toute la flotte Mahométane fut dévorée par ces flammes inextinguibles. Elles s'attachoient sur les habits des soldats ; elles se communiquoient aux tentes, aux étendards, elles consumoient le fer même, & tout le camp de Mosléma paroissoit n'être qu'un vaste incendie, d'autant plus funeste, que tous les secours humains ne pouvoient l'arrêter. L'opiniâtre courage des Musulmans les soutint longtems contre ces obstacles ; mais enfin, vaincus par les maladies plutôt que par le fer & les flammes des Grecs, ils regagnerent leur patrie après avoir perdu plus de cent-vingt mille hommes dans cette fatale expédition. Les habitans de Constantinople eurent aussi beaucoup à souffrir : la famine & la peste en moissonnerent plus de soixante mille, sans compter ceux qui périrent dans les différens combats qui se donnerent sous les murs de la place.

[718.]

Soliman continuoit à faire régner avec lui la juſtice & la clémence, lorſqu'une maladie, cauſée ſans doute par une indigeſtion, l'avertit que ſa derniere heure approchoit. Avant de mourir, il fit appeller Raja, ſon Viſir, & lui fit écrire un acte, par lequel il nommoit Omar, ſon couſin-germain, fils d'Abdalaziz, pour ſon ſucceſſeur, à condition néanmoins qu'après ſa mort, Yézid, ſon frere, ſuccéderoit à Omar. Quand cet écrit fut dreſſé, Soliman fit aſſembler les plus grands ſeigneurs de ſa cour, & leur commanda de jurer, entre les mains de Raja, qu'ils reconnoîtroient pour Calife, après ſa mort, celui qu'il avoit déſigné dans ſon teſtament. Ils obéirent. Omar, qui étoit avec eux, jura comme eux, ſans ſçavoir qu'il juroit pour lui-même. Il rencontra, peu de tems après, Raja, & le preſſa de lui apprendre le nom du futur monarque. « Vous n'avez rien à » riſquer avec moi, lui dit-il; la ſucceſſion » ne me regarde point, & je me ferai un » plaiſir de me réjouir avec vous du bon » choix du Calife. » Le diſcret Viſir fut inſenſible à ſes inſtances; &, quand le prince eut rendu l'eſprit, il fit aſſembler de nouveau tous les grands, & leur fit réitérer le ſerment qu'ils avoient fait de recon-

noître pour ſouverain celui que Soliman avoit nommé. Après cette cérémonie, d'autant plus importante qu'elle prévenoit tous les mécontentemens, il ouvrit le papier, & proclama Calife, Omar, dont l'élection fut auſſi-tôt ratifiée par le ſuffrage unanime de tous les Muſulmans.

Soliman avoit trente-neuf ou quarante-cinq ans lorſqu'il mourut. Son règne fut trop court pour le bonheur de ſes ſujets. Sa douceur & ſon humanité le firent adorer des peuples, qui lui donnerent le ſurnom rare & glorieux de Clef de la bonté. Il aimoit beaucoup les femmes; il en changeoit ſouvent, croyant varier ſes plaiſirs par la mutation des objets de ſes amours. On dit que ſon eſtomac digéroit ſi vîte, qu'il mangeoit cent livres de viandes par jour. On rapporte qu'une fois, après avoir dévoré trois agneaux rôtis à ſon déjeûné, il ne laiſſa pas de dîner en public, & de manger comme s'il n'eût encore rien pris. L'inſcription de ſon ſceau étoit: « Je crois en Dieu, notre Sauveur. » Omar, ſon ſucceſſeur, pontifia ſolemnellement à ſes funérailles, ce qui étoit alors une eſpece d'introniſation.

OMAR II.

[719.]

DEPUIS Moavie I, on maudiſſoit, à la fin des prieres, dans toutes les moſquées de l'empire, Ali & toute ſa famille. Omar ſupprima cet uſage : « Muſulmans, dit-il au peuple, je ne veux de mal » à perſonne ; les méchans ſeuls doivent » me redouter. Ainſi laiſſons repoſer les » cendres des morts, & reſpectons des innocens qui ne doivent pas répondre des » fautes de leurs peres. » Cette modération, quelque louable qu'elle fût, déplut cependant à pluſieurs fanatiques, qui s'écrierent, en ſortant de la moſquée : « On néglige » la loi ! On néglige la loi ! » Le monarque mépriſa ces vaines clameurs, & continua de prodiguer à la maiſon d'Ali des preuves de l'affection la plus tendre. Un jour qu'il donnoit une audience publique, un Juif, qu'il avoit inſtruit du rolle qu'il devoit jouer, vint ſe proſterner aux pieds de ſon trône, & lui dit : « Seigneur, » je brûle d'amour pour votre fille ; daignez approuver ma flamme en me donnant ſa main. --- Cela n'eſt pas poſſible, répondit le prince, car vous êtes

» d'une autre religion que moi. --- Mais, » seigneur, reprit l'Hébreux, Mahomet, » votre grand prophète, n'a-t-il pas donné » Fatime, sa fille unique, à Ali? --- Il y » a bien de la différence, répartit Omar; » Ali étoit du nombre des Fidèles, & a été » le commandeur des Croyans. Si ce que » vous dites est vrai, interrompit le Juif, » pourquoi donc, seigneur, le maudissez-» vous publiquement dans vos mosquées? » Omar, se tournant alors vers les principaux courtisans qui étoient avec lui, leur dit: » Répondez vous-mêmes à ce Juif; » &, comme il les trouva fort embarrassés, il déclara que, désormais, au lieu de la malédiction fulminée contre les Alides, on prononceroit ce verset de l'Alcoran: « Sei-» gneur, pardonnez-nous nos fautes, & » pardonnez aussi à nos freres qui font » profession de la même foi que nous. »

Le jour de sa proclamation, Omar, après avoir harangué pour la premiere fois le peuple, donna aux pauvres les superbes vêtemens qu'il portoit. On vint lui présenter les plus beaux chevaux des écuries de son prédécesseur: il les refusa; &, montant sur celui dont il avoit coutume de se servir comme particulier, il s'en retourna dans sa maison, ne voulant pas incommoder la famille de Soliman, qui logeoit dans le palais. En vain on voulut l'engager à

s'y

s'y rendre : il fallut que les parens & les domeſtiques du monarque, honteux d'être moins modeſtes que le nouveau ſouverain, allaſſent joindre leurs prieres à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble Caliſe à prendre poſſeſſion d'un bien dont ſa dignité ſuprême le rendoit maître.

[720.]

Un ſéditieux, appellé Suzib, ſe révolte contre le Caliſe, ſous divers prétextes de religion, & ſe fait un parti redoutable. Omar, qui n'aimoit point la guerre, & qui craignoit ſur-tout de répandre le ſang Muſulman, écrit au rebelle : « Mon frere ! ſi vous » ne voulez que la réforme de la religion » & de l'état, dont les intérêts ſont inſé- « parables, venez me trouver, nous pren- » drons enſemble les moyens les plus pro- » pres à parvenir à votre but. » Suzib, ayant reçu la lettre du prince, la baiſa reſpectueuſement, & chargea deux de ſes ſectateurs de porter au commandant des Fidèles une requête conçue en ces termes : » Vénérable vicaire du prophète, nous ſe- » rions indignes de jamais jouir du bon- » heur promis aux vrais Muſulmans, ſi nous » oſions former quelques plaintes contre » votre ſublime perſonne. Vous êtes le » plus juſte, le plus équitable de tous les » monarques ; vous rappellez dans ce ſié-

« cle pervers les heureuſes vertus de l'âge
» de l'apôtre, & l'Iſlamiſme vous doit au-
» jourd'hui tout ſon éclat. Mais, ſeigneur,
» une ſeule choſe nous met les armes à la
» main, non point contre vous : notre
» vénération pour vous eſt trop profonde
» & trop ſincere ; mais contre ces eſprits
» remuans qui veulent changer vos diſpo-
« ſitions à l'égard de la maiſon d'Ali. Vous
» ſçavez, glorieux prince, que votre fa-
» mille l'a dépouillée du Califat ; & vous
» avez vous-même reconnu la légitimité
» de ſes droits à la ſouveraine puiſſance.
» Nous ne vous ſupplions point de lui
» rendre un trône que vous rempliſſez ſi
» bien : ſeulement, puiſque vous avez con-
» damné la conduite de vos prédéceſſeurs
» à ſon égard, en proſcrivant la malédic-
» tion qu'ils avoient ordonnée, nous vous
» conjurons, au nom de la juſtice que
» vous devez à tout le monde, de per-
» mettre qu'on maudiſſe maintenant, par
» repréſailles, tous les Califes de la famille
« d'Ommiah. »

Cette exhorbitante propoſition étonna le Calife ; mais, gardant ſa modération ordinaire : « Mes amis, répondit-il aux députés, » ce que vous me demandez regarde l'autre » monde ; & je croirois faire un grand » péché, ſi je vous l'accordois. Jamais le » Tout-Puiſſant n'a commandé de maudire

» perſonne ; Pharaon lui-même, qui s'étoit » arrogé, avec tant d'impudence, les hon- » neurs divins, n'a pourtant pas été formel- » lement maudit. Ainſi, puiſque vous re- » connoiſſez que je ſuis juſte & équitable, » pouvez-vous exiger de moi que je mau- » diſſe les Ommiades, qui ſont mes parens, » qui font réguliérement la priere, qui « obſervent les jeûnes, les préceptes, & » toutes les pratiques preſcrites aux Mu- » ſulmans ? » Les députés, n'ayant rien à répliquer, lui expoſerent un autre de leurs griefs. « Mais, ſeigneur, lui dirent-ils, un » bon prince comme vous, doit-il laiſſer » ſa couronne à un ſucceſſeur perdu de » débauches & impie ? ---- C'eſt le ſoin » de la providence, répondit Omar ; ce » ſeroit uſurper ſes droits que de prévenir » ce qu'elle a déterminé dans ſes décrets » éternels. ---- Ah ! ſeigneur, reprirent » auſſi-tôt les députés, nous connoiſſons » Yézid, fils d'Abdalmélec. Nous ſçavons » que votre prédéceſſeur lui a deſtiné le » ſceptre après vous, & nous n'ignorons » point qu'il a toutes les mauvaiſes qua- » lités qu'un prince vicieux peut avoir. » A ces mots, Omar ne put retenir ſes lar- mes ; il leur demanda trois jours pour ſon- ger à la réponſe qu'il devoit leur faire ; mais les Ommiades, ayant été inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette confé-

rence, craignirent que le Calife ne prît la résolution de changer l'ordre de la succession, & peut-être même de faire passer le Califat dans une autre famille. Ils résolurent de lui donner la mort pour prévenir ce dessein. Ils gagnerent un de ses esclaves, qui lui servit des fruits empoisonnés. Le poison n'opéra point sur le champ : le prince languit durant plusieurs jours ; &, quoique les douleurs qu'il souffroit, fussent très-vives, jamais il ne fit entendre une seule plainte. Ses amis lui conseillerent de prendre quelques remèdes pour sa guérison : « Je suis tellement résigné à la volonté de Dieu, leur répondit-il, je suis » si fortement persuadé de l'opinion du » terme fatal & inévitable de la vie des » hommes, que, si, pour échapper à la » mort, il falloit seulement me frotter le » bout de l'oreille avec de l'huile, je re- » fuserois de le faire. » Mosléma vint le voir, & le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, ayant quelques peaux pour coussin, & un habillement commun pour couverture. Ses lèvres paroissoient flétries & livides, & il n'avoit qu'une chemise sale. Mosléma ne put s'empêcher de blâmer Fatime, sa sœur, femme d'Omar, de ce qu'elle souffroit que le commandant des Fidèles fut vu de quelqu'un dans un état si mal-propre & si vil. Elle se justifia,

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siécle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit: » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

» porta mon ame jusqu'au septieme ciel, » où l'apôtre de Dieu habite. Une bouche » mortelle ne sçauroit exprimer toutes les » merveilles qui s'offrirent alors à mes yeux. » Je vis tous les habitans du fortuné séjour. » Mahomet étoit à leur tête. Abubècre & » Omar étoient à ses côtés, & le prophète » tenoit dans son sein Omar, fils d'Abda- » laziz. Surpris de voir ce Calife plus hono- » rablement placé que les deux autres, j'en » demandai la raison. Une voix me ré- » pondit aussi-tôt : Abubècre & Omar ont » exercé la justice & pratiqué les bonnes » œuvres dans les premiers tems, & dans » la ferveur du Musulmanisme ; mais le » fils d'Abdalaziz les a surpassés, en ce qu'il » a possédé toutes les vertus dans un tems » d'injustice & de corruption. »

YÉZID II.

[721.]

YÉZID avoit à peine pris le ſceptre, qu'il révoqua tous les gouverneurs que ſon prédéceſſeur avoit mis à la tête des provinces, ce qui cauſa bien des révoltes. Le plus formidable des ſéditieux étoit Yézid, fils de Mohalleb. Il s'empara de Cufa, étendit ſa domination dans la plus grande partie de l'Irac, & ſe vit en peu de mois en état d'oppoſer plus de trois cents mille hommes aux efforts du nouveau Calife. Ce prince chargea Moſléma, ſon frere, de combattre le rebelle. Trois batailles ſanglantes terraſſerent la rebellion. Yézid fut tué; & ſa tête, portée au Calife, fut le trophée de la victoire.

Tandis que les troupes de ce prince triomphoient en Arabie, il ſe déshonoroit à Damas par un trait d'extravagance, qui fut bien funeſte aux animaux de ſon empire. Il publia un édit qui enjoignoit à ſes ſujets, ſous peine de la vie, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, & toutes les autres bêtes de cette couleur. On ignore le motif de cette ſinguliere proſcription. Enſuite il aſſouvit ſur les Chrétiens ſon humeur ſanguinaire. Il fit abbatre toutes

leurs images ; il défendit qu'un Chrétien fut admis en témoignage contre un Muſulman, & ſtatua que le témoignage d'un Muſulman prévaudroit ſur celui de trois Chrétiens.

[723.]

Sous le Califat de Soliman, Yézid avoit acheté, pour quatre mille dinars, une belle chanteuſe, nommée Hababa, dont il étoit paſſionnément épris. Mais Soliman, regardant cette paſſion comme une tache pour ſon frere, l'obligea de la renvoyer ; & elle fut achetée par un Egyptien. Saada, femme d'Yézid, voulant gagner les bonnes graces de ſon époux, lui demanda un jour, après qu'il fut parvenu au trône, s'il avoit quelque choſe déſormais à deſirer dans le monde ? Le prince répondit par un profond ſoupir. Saada le preſſa de s'expliquer : « Hélas ! dit Yézid, pour être » heureux, il ne me manque plus que l'ado» rable Hababa. » La complaiſante épouſe du monarque trouva moyen de faire venir l'aimable objet de la tendreſſe de ſon époux ; elle la lui mit entre les bras, & ſon zèle fut récompenſé d'une confiance ſans bornes. Un jour le Calife, ſe trouvant dans la Paleſtine, voulut donner un ſuperbe repas à ſa maîtreſſe dans un palais délicieuſement ſitué ſur les bords du Jourdain. On ſervit au deſſert les plus excellens fruits du pays. Le vin, que l'on n'avoit

point épargné, malgré la défenſe de l'Alcoran, avoit animé les deux amans. Ils badinoient l'un & l'autre en ſe jettant des fruits. Yézid prit un grain de raiſin & le fit tomber dans le ſein de ſa maîtreſſe. Hababa le prit, & le porta à ſa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de cet accident funeſte, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe. Son déſeſpoir alla ſi loin, que, pendant une ſemaine entiere, il ne voulut point permettre qu'on l'inhumât; & ce ne fut que ſur les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, qu'il conſentit à la célébration de ſes funérailles. Mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa phrénéſie; il la fit exhumer pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chere Hababa, dans le tombeau de laquelle il voulut être enterré. Prince indolent quand il s'agiſſoit des affaires de l'empire, mais plein d'ardeur pour ſes plaiſirs, il dépenſa des ſommes immenſes pour ſatisfaire ſes paſſions dont il étoit l'eſclave. Il en fut la victime; & ſa mort malheureuſe ne fit répandre aucune larme dans toute l'étendue de ſes états.

HÉSHAM.

[726.]

DEPUIS la proclamation de Hésham, qu'Yézid, son frere, avoit déclaré son successeur, jusqu'à la mort de ce prince, l'histoire Musulmane ne nous offre que des guerres, contre l'empereur de Constantinople, ou contre le Kan des Turcs ou Huns, qui habitoient au-delà des portes Caspiennes. Presque toujours la victoire suivit les drapeaux de Mahomet. La bravoure de Mosléma & de Soliman, fils du Calife, l'avoit fixée sur leurs pas.

[732.]

Il s'éleve en Syrie un imposteur, qui se donne pour Moyse ressuscité d'entre les morts. Il séduit un grand nombre de Juifs; il leur promet de les rétablir dans la terre promise; &, par son éloquence, il captive si bien leurs cœurs, que tous à l'envi lui prodiguent leurs fortunes. Mais, quand le fourbe eût ramassé de grandes sommes d'argent, il disparut. Il alloit sortir des terres de la domination Musulmane, lorsqu'on l'arrêta; il fut conduit devant le Calife, qui le dépouilla de ses trésors, & le remit entre les

mains de ceux qu'il avoit séduits, pour le punir comme ils le jugeroient à propos.

[736.]

Le jeune Soliman, fils du Calife, porte la guerre jusques dans le sein de l'empire de Constantinople. L'empereur fait marcher contre lui une armée nombreuse. Le prince Arabe la taille en piéces, & fait une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit un Pergamien, qui prétendoit être Tibere, fils de l'empereur Justinien. Hésham, pour faire honneur à son fils, & pour donner de la crainte à la cour de Constantinople, traite ce prétendu prince avec les plus grandes marques de distinction. Il l'envoie à Jérusalem & dans les principales villes de Syrie, avec une suite magnifique, & escorté d'un gros corps de troupes. Mais, quelque plaisir que cette comédie pût faire aux sujets du Calife, on ne voit pas qu'elle ait produit aucun avantage. L'empereur Grec continua de résister aux Musulmans, mais toujours avec peu de succès.

[738.]

La mort de Mosléma met en deuil tout l'empire Musulman. Ce prince, fils d'Abdalmélec, & frere du Calife actuel, étoit le plus grand capitaine de son siécle. Il avoit triomphé en plus de six cents ba-

tailles. Il avoit pris plus de trois cents villes ou châteaux fortifiés. Il avoit dompté ſix chefs de rebelles, & c'étoit à lui que la famille d'Ommiah devoit ſon affermiſſement ſur le trône. Il ne laiſſoit que Soliman, ſon neveu, qui pût ſuccéder à ſa rare valeur.

[739.]

La famille d'Hoſſein vivoit dans l'obſcurité ; elle paroiſſoit ne plus ſonger à l'ancien patrimoine de ſes peres, lorſque Zéïd, ſon chef, que les partiſans ſecrets de la maiſon d'Ali regardoient comme le légitime Calife, eſſaya de rétablir ſes droits. Il s'étoit fait un grand parti dans l'Irac ; depuis long-tems il avoit combiné tous les moyens de remonter ſur un trône, d'où ſes ancêtres avoient été ſi triſtement précipités. Il ſe met à la tête de quatorze mille hommes dévoués à ſes intérêts, marche à Cufa, qui ſe déclare d'abord en ſa faveur, & menace l'empire d'une révolution terrible. Mais le gouverneur de Baſrah étoit trop habile pour laiſſer prendre une conſiſtance ſolide à l'autorité du rebelle. Joſeph, c'étoit le nom de ce miniſtre, prit un corps de troupes, dont le nombre égaloit celui des ſéditieux, & feignit de marcher à leur rencontre pour décider la querelle dans une ſeule bataille. Lorſqu'il

fut en préſence, il s'arrêta tout-à-coup, & ſe tint renfermé dans ſon camp. La nuit ſuivante, il décampa, & ſe retira vers les vaſtes ſolitudes qui ſont entre Baſrah & Cufa. Zéïd, qui regardoit cette démarche comme une fuite, le pourſuivit; c'étoit ce que deſiroit Joſeph, dont le but étoit d'engager les rebelles dans un pays où bientôt ils manqueroient de tout. Zéïd ne reconnut ſon imprudence que lorſqu'il n'étoit plus tems de la réparer. Il falloit combattre pour ſe tirer de ce mauvais pas; mais le gouverneur de Baſrah, qui l'enveloppoit de toutes parts, s'obſtinoit à reſter ſous ſes retranchemens, que les révoltés ne pouvoient attaquer. La famine devint affreuſe dans le camp des partiſans de Zéïd. Après un blocus de quinze jours, ils ſe virent contraints de ſe dévorer les uns les autres: la plûpart déſertoient, & le bon accueil que leur faiſoit Joſeph, augmentoit de jour en jour le nombre de ceux que l'extrême néceſſité rendoient infidèles. Enfin Zéïd ſe vit réduit à quatorze hommes, avec leſquels il oſa tenter de ſe faire jour au travers des bataillons ennemis. Son déſeſpoir anima ſa valeur; ſuivi de ſes braves compagnons, il combattit durant deux heures, & tua de ſa main juſqu'à trente Muſulmans. Reſté ſeul, couvert de bleſſures, épuiſé de fatigues, il réſiſtoit encore,

lorſqu'un Syrien le frappa par derriere & le fit tomber. On lui donna la mort; & l'on coupa ſa tête, que Joſeph fit auſſi-tôt porter au Calife. Ce prince la fit placer ſur l'une des portes de Damas, & commanda qu'on réduisît en cendres le cadavre du rebelle, après l'avoir ſuſpendu durant un mois à un gibet.

[740.]

Un des premiers officiers de Hésham fut accuſé de boire du vin, d'avoir des chanteuſes, & de jouer du luth. Le prince le fit comparoître devant ſon tribunal avec l'inſtrument qu'il aimoit avec tant de paſſion, & commanda à ſes domeſtiques de donner à ce miſérable de ſon tambour par les oreilles. On obéit; & le coupable ſe mit à pleurer. Un de ſes amis, le voyant répandre des larmes, s'approcha de lui, & lui dit: « Pourquoi vous déshonorer en » ſupportant avec ſi peu de courage la » peine que l'on vous inflige? — Je ne me » plains pas, répondit l'officier, du traite- » ment que j'eſſuie; mais je pleure parce » que l'on traite avec tant de mépris mon » luth de tambour. »

[742.]

Hésham meurt d'une eſquinancie, à l'âge de cinquante-ſix ans, après avoir nommé

pour ſon ſucceſſeur Valid, fils d'Yézid II, ſon frere. Quoique ce prince eut gouverné ſans premier miniſtre, ſon avarice exceſſive le rendit le fléau de ſes ſujets, qu'il accabla d'impôts durant un règne de plus de dix-neuf ans. Jamais il ne confioit à perſonne les clefs de ſon tréſor. Il ſe renfermoit ſouvent dans une chambre pour avoir le ſingulier plaiſir de calculer ſes richeſſes. Pour lui faire la cour, il ſuffiſoit de lui montrer de l'or ou de l'argent; & au ſon de ces métaux, que les préjugés de tous les ſiécles ont rendus précieux, il prodiguoit les graces. Il avoit pluſieurs garderobes remplies d'habits, ce qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit eu; mais il les avoit ſi bien fermées, que Valid, ſon ſucceſſeur, ne trouva pas un drap pour l'enſevelir, & qu'il fallut qu'un de ſes affranchis en fournît un. On trouva, après ſa mort, ſept cents coffres, ſcellés de ſon ſceau, comblés de linge & de vêtemens de toute eſpece; on y remarquoit, entr'autres, mille hauts-de-chauſſes, & dix mille chemiſes. Cependant ce prince paroiſſoit preſque toujours avec des habits déchirés; &, ſans l'appareil extérieur qui l'accompagnoit par-tout, on l'eût pris pour le plus miſérable des Muſulmans. Il ne fut prodigue que pour un ſeul objet: quand il s'agiſſoit d'acheter des chevaux, il n'épar-

gnoit aucune dépenſe : il les aimoit paſſionnément ; &, quoiqu'il n'allât pas ſouvent à cheval, il en nourriſſoit plus de quatre mille dans ſes écuries, uniquement pour le plaiſir de les voir. L'inſcription de ſon ſceau faiſoit alluſion à ſon goût : elle étoit conçue en ces termes : « Un jugement » ſage reſſemble à un cheval bien nourri. » Nous n'entreprendrons point de prouver la juſteſſe de cette reſſemblance : elle ne pouvoit exiſter que dans l'imagination d'un prince auſſi bizarre que Hésham. Scrupuleux plutôt que dévôt, il ſacrifioit l'eſprit de ſa religion aux pratiques extérieures. Il vouloit ſur-tout qu'on obſervât dans les moſquées un ſilence rigoureux, qui ne fût interrompu ni par le bruit de ceux qui arrivoient trop tard à la priere, ni par le bourdonnement de ceux qui préféroient le plaiſir de cauſer à l'oreille, à la vénération profonde qu'ils devoient à l'Etre ſuprême. Il puniſſoit ſévérement ceux de ſa maiſon qui négligeoient d'aſſiſter aux offices journaliers de la moſquée. Un jour, un de ſes fils s'étant excuſé de ne s'être pas trouvé au temple pour la priere, parce qu'il n'avoit pas eu ſon équipage, le Calife lui défendit d'y venir autrement qu'à pied pendant une année entiere.

VALID

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorſqu'il monta ſur le trône. Hésham, ſon oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de diſtinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la diſgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choiſit la ville d'Azrah pour retraite. La ſolitude lui donna lieu de réfléchir ſur ſes déréglemens; il réſolut de mener une vie moins ſcandaleuſe, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut ſi ſatisfait, qu'à l'excluſion de ſes propres enfans, il lui tranſmit le ſceptre.

Après ſa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ſes ſujets, leur prodigua les tréſors immenſes de ſon prédéceſſeur. Il fit diſtribuer des habits & des proviſions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit préſent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il ſuffiſoit de ſe préſenter

pour obtenir tout ce qu'on demandoit. Enfin, il mit le comble à ſes profuſions, en augmentant d'un dixieme la paye de toutes les troupes répandues dans ſes vaſtes états. Heureux ce prince, ſi, plutôt que de diſſiper ainſi la plus pure ſubſtance des peuples, il n'eût point repris, en ceignant le diadême, les vices honteux qui avoient déshonoré ſa jeuneſſe!

[743.]

En prenant la couronne, Valid ſe crut tout permis. A peine oſe-t-on croire tout ce que les hiſtoriens racontent des déſordres auxquels il ſe livra publiquement. Il étoit ſans ceſſe environné de jeunes libertins, avec leſquels il oſoit paroître dans les rues, couronné de fleurs, & marchant au bruit des inſtrumens, dont le ſon reſpiroit la molleſſe. Si quelque Muſulmane ſe rencontroit ſur leurs pas, elle devenoit la victime de leur brutale impudence. Un jour, l'indigne Calife ayant apperçu une jeune fille d'une éclatante beauté, il courut à elle, la ſaiſit, & la viola devant tout le monde. Enſuite il lui fit mettre un voile, & l'obligea de réciter les prieres dans la moſquée. Dans le pélerinage qu'il fit à la Mecque, il fit porter du vin avec lui, & ſe fit accompagner de tout ſon équipage de chaſſe, voulant changer un devoir de religion en une

partie de plaiſir. Il ne ſe baignoit jamais que dans des cuves remplies de vin & de lait; & les plus habiles muſiciens chantoient alors les couplets les plus obſcènes. Il ordonna qu'on lui fît un ſépulcre de fer, qu'il avoit deſſein de placer dans la Caaba. Un dévot Muſulman, touché des déportemens du prince, s'aviſa de lui préſenter dans l'Alcoran la condamnation de ſa conduite. Valid, irrité, ſaiſit ce livre vénérable, le mit en piéces, & le foula aux pieds. Il porta l'impiété plus loin encore, en faiſant, dans la moſquée de Damas, profeſſion publique de Zendiciſme, ſecte qui revient à-peu-près à celle de nos Déiſtes modernes.

Tant d'excès révolterent tellement les Syriens, qu'ils réſolurent de dépoſer un monarque ſi peu digne de repréſenter la perſonne du prophète. Dans ce deſſein, ils proclamerent Calife Yézid, fils de Valid I, ſon couſin-germain. La révolution fut prompte. Dès qu'Yézid ſe vit ſur le trône, il aſſembla des troupes, & marcha contre Valid, qui ſe divertiſſoit alors dans le territoire de Bohéira, à quelques lieues de Damas. Il l'aſſiégea dans ſon palais; &, lorſque ſes ſoldats parurent aux portes, le prince dépoſſédé leur reprocha vivement leur ingratitude. « Perfides, leur dit-il, j'ai di-» minué les impôts; j'ai ſecouru vos pau-» vres; je vous ai comblés de faveurs;

» j'ai été plus généreux à votre égard, que » tous ceux qui ont régné avant moi : eſt-» ce là ma récompenſe ?» Pour toute réponſe on lui rappella ſes vices & ſes impiétés ; on lui reprocha d'avoir entretenu un commerce criminel avec les concubines de ſon pere ; & dix des plus réſolus ayant forcé la porte de ſon palais, leur chef donna la mort à Valid, qui la reçut ſans réſiſter. On lui coupa la tête & une main, que l'on porta en triomphe par les rues de Damas, & que l'on attacha enſuite à l'une des portes de cette capitale. Telle fut la fin du prince le plus corrompu que l'on eût encore vu chez les Muſulmans. Il étoit bon poëte, mais il n'exerçoit ſa verve que ſur des ſujets conformes à ſon goût licencieux. Il étoit très-éloquent ; talent ſtérile, & quelquefois dangereux dans un mauvais prince. Il portoit la gourmandiſe juſqu'à vouloir goûter de tous les mets que l'on ſervoit ſur ſa table, ſouvent au nombre de ſix mille. Il fit mettre ſur ſon ſceau cette inſcription : «O Va-» lid ! crains la mort !» Jamais monarque ne vécut d'une maniere moins conforme à cette deviſe.

YÉZID III.

[743.]

YÉZID étoit un prince juſte & vertueux. A peine ſe vit-il aſſis ſur la chaire de Mahomet, qu'il ſongea à régler les finances de l'état, que ſon prédéceſſeur avoit diſſipées par ſes folles largeſſes. Les réformes qu'il fit, & la diminution de la paye des troupes, lui mériterent le ſurnom d'Al-Nakes, qui veut dire, celui qui retranche. Il eût fait le bonheur de l'empire Muſulman, ſi ſon règne eût été plus long & moins orageux. La nouvelle de la mort de Valid cauſa de grands mouvemens dans les provinces, où l'on éprouvoit les effets de ſa prodigalité, ſans connoître ſes vices. Les Emeſſéniens, d'un côté, ſe révolterent, ſous prétexte de venger le Calife aſſaſſiné, & défirent une armée nombreuſe que le nouveau prince avoit fait marcher pour éteindre la rebellion. De l'autre, Mervan, de la famille de Valid, feignant de prendre la défenſe des enfans de ce monarque, aſſembla des forces pour détrôner l'uſurpateur. Mais Yézid trouva

moyen de le gagner, en lui donnant les plus riches gouvernemens de l'empire. Après cet accommodement, le Calife fit reconnoître Ibrahim, son frere, pour héritier présomptif de la couronne; &, à son défaut, Abdalaziz, fils d'Hégiage. Il se disposoit à dompter les habitans d'Emesse, que des succès rapides avoient rendus formidables, lorsque la peste, qui régnoit à Damas, l'enleva après six mois de règne. Il avoit pris pour inscription cette devise: » O Yézid! persévere en ce qui est droit! » Ce n'étoit point chez ce prince une maxime stérile.

IBRAHIM.

[743.]

IBRAHIM ne fit que se montrer sur le trône. Mervan, depuis sa premiere révolte, cherchoit à s'emparer de la couronne, sous prétexte de la rendre aux enfans de Valid. En effet, il les fit proclamer Califes ; mais, comme ces princes étoient entre les mains de leurs ennemis, cette dignité leur coûta la vie, qu'ils perdirent par l'ordre de leur rival. En mourant, ils transporterent leur droit à Mervan, leur vengeur, qui sçut bien les faire valoir. A la tête des Emessséniens, qui s'étoient déclarés en sa faveur, il s'avança vers Damas. Soliman, général d'Ibrahim, vint à sa rencontre : il y eut une bataille sanglante entre les deux armées. La victoire se rangea sous les drapeaux de Mervan ; & la défaite de Soliman ouvrit au vainqueur les portes de Damas. Il y fut reconnu Calife par les principaux Syriens, & par Ibrahim lui-même, qui abandonna sans peine un sceptre qu'il ne pouvoit défendre.

MERVAN II.

[744.]

LA valeur de Mervan lui avoit mérité le ſingulier ſurnom d'Ane de Méſopotamie, qualification honorable dans un pays où cet animal utile, eſtimé pour ſa vigueur infatiguable, n'éprouve point l'humiliation qu'on lui prodigue parmi nous. Cette vertu guerriere, qui avoit diſtingué le nouveau Calife avant ſa proclamation, lui fut ſur-tout néceſſaire, lorſqu'il fut monté ſur un trône que les révoltes & les guerres civiles ne ceſſerent d'ébranler, qu'après en avoir précipité le prince qui l'occupoit. Les premiers rebelles qu'il eut à combattre, furent ceux même qui l'avoient élevé ſur la chaire du prophète. Ces Emeſſéniens, à la tête deſquels il avoit vaincu les troupes d'Ibrahim, mécontens peut-être de la reconnoiſſance d'un prince dont la grandeur ſembloit être leur ouvrage, lui déclarerent la guerre dès qu'il eut pris le ſceptre. Au nombre de ſoixante mille hommes, ils ſe retirent dans leur ville, & perſécutent les amis de Mervan. Ils ſe donnent des chefs; ils font des courſes ſur les terres ſoumiſes au Calife; ils

menacent de lui donner un ſucceſſeur. Mervan, qui d'abord avoit diſſimulé, ſe détermine enfin à réprimer ces excès. Il marche contre Emeſſe, l'aſſiége, & preſſe les habitans de lui apprendre le motif qui leur a mis les armes à la main. « Nous » ſommes toujours prêts à vous obéir, » ſeigneur, répondirent les ſéditieux : » d'autres motifs que celui de nous ſouſ- » traire à votre puiſſance nous ont ar- » més ; &, ſi vous daignez entrer dans no- » tre ville, nous vous les apprendrons. » Mervan, qui ne ſe défioit de rien, entre avec trois cents hommes dans la ville. Mais à peine a-t-on fermé les portes, qu'il ſe voit inveſti avec ſa petite troupe. Le combat eſt terrible. Il ſe défend durant deux heures avec le plus intrépide courage. Ses guerriers, excités par ſon exemple, font mille prodiges de valeur. Enfin ils ſuccombent ſous le nombre qui les accable. La plûpart ſont taillés en piéces ; ſix ſeulement, dont les armes étoient à l'épreuve, font au Calife un rempart de leurs corps & de leurs boucliers ; ils ſe défendent en retraite, & ſe font ouvrir, l'épée à la main, la même porte par laquelle ils étoient entrés. Ce perfide triomphe enfla ſinguliérement les Emeſſéniens. Ils oſerent tenir la campagne devant l'armée du prince, & lui préſenter la bataille. Mais ils payerent cher leur aveugle témérité.

Dans une action générale, ils furent entiérement vaincus ; plus de vingt mille furent passés au fil de l'épée, sans compter ceux qui avoient été les victimes du combat ; & la superbe Emesse, qui vouloit donner la loi à son souverain, vit renverser ses fortifications, détruire ses magnifiques édifices, & périr sur la croix six cents séditieux qui avoient été l'ame de la révolte.

[745.]

Soliman, cet infortuné général d'Ibrahim, n'avoit point été enveloppé dans la ruine de son maître. Mervan, qu'il n'avoit pas voulu reconnoître, & dont il étoit craint, lui avoit promis d'oublier ses torts, pourvu que dans la suite il vécût sans violer la paix qu'il lui demandoit pour prix de son amnistie ; mais Soliman ne put réüsster au violent desir d'abbatre un prince qu'il regardoit comme un usurpateur. Il s'étoit retiré à Basrah, dont les citoyens l'adoroient. Il leur raconta ses malheurs : il exagéra ses disgraces ; il peignit le tyran, (c'est ainsi qu'il nommoit le Calife,) avec les couleurs les plus odieuses ; enfin, il excita leur indignation & leur zèle au point que, d'une voix unanime, ils le proclamerent commandant des Fidèles, seul & légitime successeur du prophète. Afin de réaliser ce titre, vingt

mille Baſriens prennent les armes. Bientôt quatre-vingt mille Syriens les joignent, pour partager leur fortune, & ſervir le même maître. Avec ces troupes, qui groſſiſſoient tous les jours, Soliman fait des conquêtes; Emeſſe, qui ne pouvoit pardonner à Mervan les maux dont il l'avoit accablée l'année précédente, ſe déclare en ſa faveur. Tout annonce une nouvelle révolution. Mervan ſe hâte de la prévenir. Cent cinquante mille hommes marchent, ſous ſes ordres, à la rencontre des rebelles. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La bataille eſt opiniâtre. Elle dure, avec le plus cruel acharnement, depuis le lever de l'aurore juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres ſeules arrêtent les guerriers, que l'animoſité de leurs chefs ſembloit avoir tranſportés des mêmes ſentimens. Pendant trois jours conſécutifs, cette ſanglante mêlée recommence toujours avec plus de fureur. Enfin Soliman, qui avoit perdu la moitié de ſes troupes, ſe voit contraint de céder encore une fois à la ſupériorité, ou, ſi l'on veut, à la fortune de ſon rival. Emeſſe lui ouvre un aſile. Il y entre accompagné ſeulement de deux hommes: toute ſa grande armée s'étoit diſſipée comme l'ombre. Là, neuf cents Emeſſéniens, touchés de ſon infortune, s'engagent, par ſerment, à ſoutenir ſes intérêts juſqu'à la mort, Avec cette

petite troupe, Soliman se met en embuscade dans les défilés de Telmaïr, non loin d'Emesse, dans le dessein d'y surprendre le Calife. Mervan & ses soldats, qui croyoient l'ennemi renfermé dans la ville, marchoient avec cette négligence qu'inspire une profonde sécurité, fondée sur une victoire complette. Tout-à-coup ils se voyent attaqués avec fureur, sans pouvoir se défendre. La plûpart périssent, avant qu'on soit en état de repousser les assaillans. Mervan, qui apprend ce carnage, accourt de l'arriere-garde avec des troupes fraîches & bien armées. La fortune change. Soliman est accablé à son tour. Il survit seul à tous ses zélateurs; & son épée lui ouvre le chemin d'Emesse. Mervan l'y poursuit de si près, qu'il n'a que le tems de remettre à Saïd, son frere, le commandement de la ville, pour se réfugier dans une cité plus éloignée. Saïd ranime le zèle des citoyens que la présence du Calife intimide. Ils ferment leurs portes au prince, qui les assiége pour la seconde fois. Pendant les sept mois que dura cette expédition, Mervan battit la place avec plus de quatre-vingt balliſtes, qui lançoient des pierres énormes. On en compta quatre cents mille qui tomberent sur les maisons avec un fracas horrible. Il n'y avoit plus pour les citoyens de sûreté dans leur propre patrie. Pour éviter la

mort qui les poursuivoit par-tout, le plus grand nombre alloit se cacher dans les souterrains, où la famine & les maladies venoient les moissonner. Il ne restoit plus de soldats pour défendre les remparts. Saïd força les femmes à partager les pénibles fonctions de la guerre : ces infortunées, élevées, nourries dans la mollesse, succomboient à ces fatigues ; & leur triste fin mettoit le comble à la douleur qui dévoroit les restes des habitans d'Emesse. Enfin, n'écoutant plus que leur désespoir, & fermant l'oreille aux pathétiques exhortations de Saïd, ils résolurent de se rendre, espérant de mériter leur pardon en livrant leur gouverneur. Ils l'arrêterent dans son palais, le chargerent de chaînes, & le conduisirent à Mervan, auquel ils le présenterent, en rejettant sur lui la longueur de leur résistance. Mervan, qui ne pouvoit plus les punir, leur pardonna leur nouvelle révolte. Seulement il extorqua d'un riche Juif une somme de quatre cents mille piéces d'or. C'étoit le seul des citoyens d'Emesse, qui eût menagé sa fortune dans cette funeste catastrophe.

[746.]

Tandis que Mervan disputoit sa couronne à la rebellion, il se formoit dans les différentes provinces de son empire, un

orage qui devoit l'accabler. Depuis le règne d'Omar II, la famille d'Abbas, issuë, comme celle d'Ali, d'Abdolmotalleb, aïeul de Mahomet, voyoit se tourner vers elle les yeux de tous les Musulmans. On se disoit l'un à l'autre qu'elle étoit bien plus digne du trône de Mahomet, que les Ommiades qui le souilloient depuis long-tems par leurs crimes. Après tant de vicissitudes qui avoient opéré cette mutation fréquente de souverains, les cœurs des Sarasins s'étoient détachés de la maison régnante, & avoient trouvé, pour ainsi dire, dans les Abbassides de quoi fixer leur affection. Les richesses immenses, la multitude, la puissance de ces illustres particuliers qui comptoient des villes au nombre de leurs possessions, la piété, le zèle qu'ils montroient en toutes rencontres, les égards qu'ils prodiguoient à tous les Musulmans, tout, en un mot, parloit en leur faveur. Ceux même que la religion avoit armés pour la cause des Alides, rebutés par les disgraces multipliées de cette noble famille, s'étoient déclarés pour les enfans d'Abbas; enfin les deux tiers de l'empire Sarasin les reconnoissoient déja tacitement pour leurs maîtres, & n'attendoient plus qu'une circonstance favorable pour manifester leurs sentimens secrets.

Le premier des Abbassides qui parut

avec distinction, & qui fut, en quelque sorte, décoré d'une ombre de souveraineté, fut Mahomet. Tous ses parens, tous les partisans de sa maison lui conférerent le titre de chef de sa famille. C'étoit un vieillard vénérable, pere de douze enfans qu'il montroit aux peuples comme l'espérance & la gloire future du Musulmanisme. Quand le bruit de sa nouvelle dignité se fut répandu, tous ceux qui s'étoient dévoués aux intérêts de la race d'Abbas, lui envoyerent des députés, pour lui jurer une aveugle obéissance. Les peuples du Koraſſan sur-tout signalerent leur zèle. Soliman, fils de Kothaïr, chef de leur députation, lui fit, de la part de ses compatriotes, de magnifiques présens, & déposa à ses pieds la somme de quatre cents mille drachmes, pour l'aider, disoit-il, à soutenir l'éclat de son rang. Mahomet, affectant ce ton prophétique qui avoit toujours si bien réussi auprès des Musulmans, les remercia, dit-on, par ce discours : » Fidèles disciples du prophète, vous respectez en moi le sang de cet homme » divin. Dieu seul peut récompenser dignement cette religieuse affection ; le » Tout-Puissant bénira votre zèle. Persévérez dans ces sentimens magnanimes. » Le tems va venir où le Ciel vengera sur » la maison d'Ommiah, tout le sang » qu'elle a versé pour cimenter sa tyran-

» nie. Je vais bientôt terminer ma carriere. » Je ne verrai point ces momens fortunés ; Ibrahim, mon fils aîné, qui ſera » votre chef après moi, ſera la derniere » victime qu'immolera le deſpote Syrien. » Une mort violente vous l'arrachera ; » mais Abul-Abbas, ſon frere, vengera » ſa mort, & donnera à l'empire du prophète une forme durable. Ayez confiance, » & préparez-vous à ces grands évènemens » que l'Éternel dévoile à mes yeux. » Ces paroles frapperent les députés de la plus grande admiration ; ils ſe proſternerent devant le prince, & renouvellerent leurs proteſtations d'obéiſſance.

Mahomet mourut à l'âge de ſoixante & ſix ans. Ibrahim fut reconnu pour maître par tous les ſectateurs de ſa famille, qui lui prodiguerent leurs richeſſes, comme ils avoient fait à ſon pere. Ce prince, voyant ſon autorité établie, nomma pour ſon miniſtre dans le Koraſſan, Abu-Moſlem, qui n'étoit encore que dans ſa dix-neuvieme année. La jeuneſſe de ce ſeigneur fit craindre au parti des Abbaſſides, que, faute d'expérience, il ne ruinât les affaires. On fit difficulté de le recevoir ; & Soliman, fils de Kothaïr, accompagné des principaux habitans du pays, alla trouver Ibrahim, pour lui faire les repréſentations néceſſaires à ce ſujet. Le prince juſtifia ſon choix par l'expo-

l'exposition des brillantes qualités de Moslem ; & les députés, satisfaits, témoignerent leur approbation, en offrant à leur souverain de riches présens, vingt mille piéces d'or & deux cents mille drachmes en especes.

Abu-Moslem ne tarda point à répondre à la haute opinion que son maître avoit donnée de lui. A peine fut-il arrivé dans le Koraſſan, qu'il leva quelques troupes, & résolut d'attaquer celui qui commandoit dans le pays au nom de Mervan. Ses forces étoient bien inférieures à celles du Calife ; mais son grand courage valoit seul une armée redoutable. Il combattit ; il triompha : cette victoire fut le prélude de la grandeur prochaine des Abbaſſides.

Ibrahim n'apprend qu'avec les transports de joie les plus vifs, le succès de ses armes. Pour les animer, il envoie à son général deux drapeaux, qu'il appelle l'un la nuée, & l'autre l'ombre. Abu-Moslem les reçoit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il les fait porter à la tête de son armée : « Mes freres, dit-il à » ses soldats, les noms que portent ces » sacrés étendards sont un préſage heu- » reux de la fortune qui doit couronner » notre valeur, & de l'élévation du prince » que vous servez avec moi. Car de même » que les nuées ne ceſſeront jamais de four-

» nir à la terre une ombre ſalutaire, ainſi » le monde ne ſera plus à l'avenir ſans » avoir des Califes de la maiſon d'Abbas.» Enſuite il parcourt toutes les villes du Koraſſan, proclamant par-tout ſon maître légitime empereur des Fidèles, forçant les Officiers de Mervan à reconnoître Ibrahim, ou à évacuer les places qu'ils gouvernoient au nom de leur prince.

[747.]

Il y avoit à Baſſora un pieux docteur, nommé Malek-ben-Dinar, dont la vie exemplaire & la mâle éloquence étoient admirées de tous les Muſulmans. Sur le bruit de ſa dévotion, un homme vint, des extrémités de l'empire, pour le ſupplier de prier pour ſa femme, qui, diſent les légendes Mahométanes, étoit groſſe depuis quatre ans. Malek ſe mit d'abord en colere contre cet homme, & lui dit d'un ton bruſque : « Suis-je prophète, pour faire » des miracles? » Cependant il ſe mit en oraiſon, & s'écria, les mains élevées vers le ciel : « O mon Dieu! ſi cette femme » eſt groſſe d'une fille, faites, s'il vous plaît, » qu'elle accouche d'un garçon. » Tous ceux qui l'accompagnoient prierent avec lui; & le pieux Muſulman n'abaiſſa ſes mains, que quand il eut appris que l'homme, pour lequel il avoit intercédé, étoit pere

d'un fils, que ſon épouſe avoit mis au monde tout chevelu & avec toutes ſes dents, comme s'il eût déja été à l'âge de quatre ans.

[748.]

La puiſſance d'Ibrahim s'étendoit de jour en jour, & prenoit cette conſiſtance ſolide que les ſuccès commencent & que le tems affermit, lorſqu'un caprice de la fortune penſa ruiner ſon parti pour jamais. Accompagné de ſes freres Abul-Abbas & Abu-Jaafar, de ſon fils, de ſon oncle, & des premiers d'entre ſes parens, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Il marchoit avec une pompe digne de ſon rang; trente chameaux richement caparaſſonés, de brillans équipages, une ſuite nombreuſe, tout annonçoit la grandeur du pélerin. Mervan eſt inſtruit de ce voyage religieux, & forme le deſſein d'en profiter pour ſaiſir ſon rival. Par ſon ordre, le gouverneur de Damas envoie un gros détachement de cavalerie qui ſe met en embuſcade, & qui ſurprend le prince Abbaſſide. On le charge de chaînes; on le conduit dans la capitale de Syrie; on le jette dans un noir cachot, où bientôt le poiſon termine ſes jours.

Tous les parens d'Ibrahim avoient pris la fuite, & s'étoient réfugiés à Cufa, qui

s'étoit engagée dans le parti du nouveau Calife. Après la mort de ce prince, Abul-Abbas, son frere, s'y tint caché, jusqu'à ce que l'arrivée des troupes que commandoit Abu-Moslem, pût le mettre en état de faire valoir ses droits à la succession de son aîné. Cette armée vint sous les auspices de son général. Quand elle fut dans les plaines de Cufa, tous les officiers, à l'exemple de leur chef, prirent des habits noirs; &, l'épée au côté, entrerent à cheval dans la ville, pour prêter à leur nouveau souverain le serment de fidélité. Abul-Abbas les reçut en pere, & ses manieres affables lui gagnerent tous les cœurs.

[749.]

Mervan fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de son rival. Deux de ses généraux sont vaincus; & leur défaite range sous l'obéissance d'Abul-Abbas tous les peuples qui chanceloient encore entre le parti de ce dernier & celui du prince Ommiade. Mervan, consterné sans être abbatu, croit enfin rappeller la fortune sous ses drapeaux en marchant lui-même à la tête de ses guerriers. Il joint les ennemis; il se prépare à les attaquer: &, voulant animer ses troupes en préludant avec succès, il prend un corps de cavalerie, & se précipite sur

les premiers rangs de l'armée Abbaſſide. La victoire couronne ſon audace; mais la fortune ne ſeconde ſa valeur que pour le tromper bientôt de la maniere la plus cruelle. Il revenoit couvert de lauriers, avec les dignes compagnons de ſon triomphe. Un beſoin naturel l'oblige de mettre pied à terre ; ſon cheval s'effraye & prend la fuite : envain on veut l'arrêter ; l'animal fougueux échappe, & court avec la rapidité de l'éclair, vers le gros de l'armée. Les troupes du Calife voyant arriver le courier ſans ſon maître, s'imaginent que le prince a perdu la vie dans cette eſcarmouche. Cette opinion s'accrédite ; la terreur s'empare de tous les eſprits ; les rangs ſe confondent ; chacun ſe diſperſe ; Mervan, au lieu de trouver ſes ſoldats ſous les armes, voit ſon camp abandonné. Il vole après les fuyards ; il les prie, il les conjure de s'arrêter ; il ſe nomme ; on le prend pour un fantôme : & ſon apparition ſoudaine précipite les pas de ces guerriers puſillanimes. Déſeſperé, il fuit avec eux, & ſe préſente aux portes de Damas, la capitale de ſon empire. Les habitans de cette ville, qui le haiſſoient, refuſent de le recevoir ; & ce malheureux prince, pourſuivi de de toutes parts, trouve enfin, après bien des traverſes, une retraite dans l'Egypte, qui lui obéiſſoit encore. Il y ſurvécut à

ſa grandeur durant deux mois, qu'il diſputa toujours le trône qu'Abul-Abbas lui arrachoit. Aſſiégé dans Buſir, il défendit cette ville avec le courage le plus héroïque. Après avoir vu les remparts s'écrouler devant lui, il ſe retrancha dans la moſquée de la place; il y ſoutint les plus vives attaques durant ſix jours, n'ayant que deux cents hommes avec lui; & il ne ceſſa de combattre, qu'en ceſſant de vivre. Un coup de lance, qui lui perça le cœur, termina ſes jours & ſes diſgraces.

Mervan étoit dans ſa ſoixante-neuvieme année, ſuivant la plus commune opinion. Prince ſage, la maniere dont il ſe ſoutint ſur un trône ébranlé de toutes parts prouve la grandeur de ſa prudence; habile dans l'art de gouverner, il ſçut contenir dans les bornes du devoir l'eſprit des Muſulmans, porté plus que jamais à la ſédition. S'il a fini par être la victime de la viciſſitude des choſes humaines, c'eſt le crime de la fortune; & la poſtérité doit lui ſçavoir gré d'avoir lutté ſi long-tems contre ſes caprices. La deviſe de ſon ſceau peut être conſidérée comme un trait digne de décorer ſon éloge: on y liſoit ces mots: « Tu règnes; mais ſouviens-toi » de la mort. » Sentence ſublime! maxime ſortie de la bouche d'un roi philoſophe, que l'on devroit répéter ſans ceſſe aux monarques, mais que l'adulation, pour le malheur des hommes, ſe garde bien d'offrir à leurs

yeux. On dit que Mervan étoit le plus grand mangeur de ſon ſiécle. Il aimoit ſur-tout avec paſſion les rognons de mouton. Voyoit-il un de ces animaux à la broche ? il s'enveloppoit la main avec un coin de ſa chemiſe, arrachoit ce mets qu'il trouvoit délicieux, le dévoroit avec avidité, puis changeoit de chemiſe. Il en laiſſa dix mille qu'il avoit ſalies de cette maniere.

Les Chrétiens Arabes regardent ce monarque comme un de leurs plus cruels perſécuteurs, ſur-tout durant ſon ſéjour en Egypte. Si leur imputation eſt vraie, apparemment que l'adverſité avoit aigri le caractere de ce Calife. Ils diſent que, s'étant ſaiſi d'un monaſtere de filles, il fit toutes les religieuſes priſonnieres. Une de ces pieuſes veſtales frappa le prince ; ſes attraits allumerent dans ſon cœur le feu d'une paſſion qui ſemble commander aux rois avec plus d'empire qu'aux autres hommes ; il voulut lui ravir un bien qu'elle avoit conſacré à l'Eternel. Cette ſainte fille, pour ſe garantir de la violence dont elle étoit menacée, eut recours à un innocent ſtratagême. Elle offrit au monarque de lui donner un onguent qui rendoit invulnérable la partie qui en étoit frottée, & le pria d'en faire l'eſſai ſur elle-même. Le Calife y conſentit. Il lui en frotta le cou ; &, levant ſon cimeterre, il lui trancha la tête, lui donnant ainſi, ſans y penſer, la couronne du martyre.

ABUL-ABBAS, *premier Calife Abbaſſide.*

[750.]

LA tête de Mervan, qu'on vint préſenter à Abul-Abbas, fut, pour ce prince, une preuve certaine de ſon élévation. Quand on la dépoſa à ſes pieds, il ſe proſterna humblement devant Dieu, lui rendit de ſolemnelles actions de graces d'avoir anéanti ſon redoutable compétiteur, & fit diſtribuer dix milles piéces d'or aux pauvres. Après ces actes de religion, le Calife diſtribua les gouvernemens de ſon vaſte empire à ſes parens & à ſes partiſans les plus chéris. Abdallah, oncle du prince, eut celui de Syrie; &, dans l'entrée publique qu'il fit à Damas, il exerça des cruauté inouies ſur ceux de la maiſon des Ommiades. Il fit ſouffrir aux uns les tortures les plus barbares; il fit brûler les autres. A Ruſafa, il fit donner cent vingt coups de bâton ſur le dos nud, à Héſham, fils d'Abdalmélec; & la peau de cet infortuné, dont tout le crime étoit d'être le fils d'un monarque, fut arrachée & brûlée en ſa préſence par ordre du gouverneur: « J'ai voulu te rendre, lui diſoit-il, les ſoi-

» xante coups que ton pere à fait donner » au mien ſans qu'il fût coupable d'au- » cun crime. » Triſtes repréſailles, dont il eût été beau de ne point faire uſage : mais le véritable héroïſme n'étoit pas la vertu générale des Muſulmans de ce ſiécle ; une fureur barbare, une aveugle vengeance animoient toutes leurs actions.

[751.]

Quelques Arabes veulent venger la mort de Mervan, ſous la conduite d'un homme intrépide, appellé Burica, qu'ils proclament ſouverain. Mais leur zèle infructueux ſe borne au ravage de quelques villes, & ne ſert qu'à la deſtruction totale de la maiſon d'Ommiah, dont on immole par-tout les membres qui ne peuvent échapper à la vigilance des miniſtres du monarque Abbaſſide. Burica fut vaincu dans ſix batailles conſécutives, & paya de ſa tête ſon imprudente révolte.

[753.]

Abul-Abbas avoit un grand fond de piété : tous les objets nourriſſoient en lui ce ſentiment religieux. Un jour qu'il ſe regardoit dans un miroir, ſe voyant dans la fleur de la jeuneſſe, il fit à Dieu cette priere : « Je ne dirai pas, Seigneur, » comme Soliman qui m'a précédé ſur

» le trône : je ſuis le prince de la jeuneſſe. » O mon Dieu ! conſerve-moi la vie » pour ton ſervice, donne-moi une ſanté » ferme, capable de ſupporter le fardeau » d'une couronne que je n'ai reçue que » pour ta gloire, & je m'eſtimerai le pre- » mier des mortels. » A peine achevoit-il cette oraiſon, qu'il entendit un de ſes eſclaves dire à ſon camarade : « Je vois que » nous ne différons pour l'âge que de cinq » jours. » Le calife fut auſſi frappé de ces mots, que s'il eût entendu l'arrêt qui ne lui laiſſoit plus que peu de tems à vivre. En effet, il fut bientôt attaqué de la petite-vérole qui le mit au tombeau à l'âge de trente-trois ans. Prince doux, humain, compatiſſant, le zèle barbare de ſes miniſtres qui maſſacrerent un nombre prodigieux d'Ommiades, lui fit donner le ſurnom d'Al-Saffah, que l'on pourroit rendre par ſanguinaire. Mais il ne vit jamais immoler ſans frémir tant d'innocentes victimes ; &, s'il n'arrêta point le bras des perſécuteurs, c'eſt qu'en cette rencontre, la politique triomphoit du ſentiment : ce n'étoit que par des flots de ſang qu'il pouvoit ſe maintenir ſur un trône fondé, pour ainſi dire, ſur des monceaux de cadavres. Sa tendreſſe & ſon reſpect pour la famille de Mahomet, qui vivoit depuis long-tems dans une opulente obſcurité,

méritent des éloges. Il distingua les Alides de tous ses autres sujets; il les tira de la foule, & leur donna le rang de princes, avec toutes les prérogatives dont jouissoient ceux de sa famille. Son extraordinaire libéralité surpasse tout ce que l'on a dit de ces prédécesseurs. Entre mille exemples que l'on en rapporte, un seul trait peut faire connoître que cette bienfaisante qualité n'étoit pas chez lui une vertu de caprice. Il apprit qu'Abdallah, petit-fils du fameux Hossein, vivoit dans l'indigence; il le fit venir dans son palais; lui donna deux millions de drachmes pour monter sa maison, & lui assigna tous les ans la même somme pour vivre d'une maniere conforme à sa naissance. L'inscription de son sceau marquoit la vivacité de sa foi: « Dieu est la confiance d'Abul-Abbas, qui croit en lui. »

ABU-JAAFAR-ALMANSOR.

[754.]

AVANT que de mourir, Abul-Abbas avoit dépoſé ſon teſtament entre les mains d'Iſa, ſon oncle, avec ordre de l'ouvrir, & de faire proclamer celui qu'il auroit déſigné pour ſon ſucceſſeur, auſſi-tôt après ſa mort. Ce prince étoit Abu-Jaafar-Almanſor, ſon frere, qu'il avoit toujours ſinguliérement aimé. Almanſor conduiſoit alors à la Mecque une caravanne de pélerins. Il apprend l'heureuſe nouvelle qui le plaçoit ſur le trône; il charge Abu-Moſlem de le précéder à Cufa, pour y veiller à ſes intérêts. Ce grand capitaine trouve toute la ville en rumeur. Iſa, neveu d'Almanſor, eſſayoit de corrompre les habitans, & s'efforçoit de monter ſur la chaire du prophète au lieu de ſon oncle. Abu-Moſlem diſſipe ſa faction, & force le rebelle à aller ſe jetter aux pieds du prince légitime pour obtenir ſa grace. Almanſor, après s'être acquitté de ſon pélerinage, joint ſon général, qui lui fait prêter dans toutes les villes le ſerment d'obéiſſance, & qui le conduit à Anbar,

qui étoit alors la capitale de l'empire Muſulman. Le nouveau Calife fut reconnu par-tout ſans contradiction. Abdallah ſeul, ſon oncle, gouverneur de Syrie, refuſa de ſe ſoumettre à ſa puiſſance; &, levant l'étendard de la rebellion, il ſe fit proclamer lui-même Calife à Damas. Un manifeſte, qu'il publia en même tems, fit connoître les droits qu'il prétendoit avoir à l'empire. « Quand je ſervois Abul-Abbas, le premier Calife de ma maiſon, » diſoit ce prince, il m'avoit promis de » récompenſer mon zèle en me donnant » le ſceptre après lui. C'eſt à moi que les » Abbaſſides ſont redevables de la couronne. C'eſt moi qui ai vaincu Mervan; » c'eſt moi qui ai ſoumis tous les Ommiades; je les ai écraſés, anéantis; j'ai » contenu la Syrie, dompté l'Egypte: » la grandeur de ma famille eſt mon ouvrage: n'eſt-il pas juſte que je recueille » le fruit de mes travaux? J'en appelle à » tous les Muſulmans; &, ſi la juſtice de » ma cauſe, qu'il leur eſt aiſé de reconnoître, eſt un motif ſuffiſant pour animer leur courage, qu'ils s'empreſſent à » l'envi de venger un prince qu'un indigne neveu veut dépouiller d'une couronne que ſon frere lui avoit poſitivement réſervée, & qu'il a ſi bien mérité par tant d'exploits héroïques. Ils

» éprouveront, ſous mon règne, les pré-
» mices de cette volupté pure dont le
» prophète récompenſera leur fidélité. »
Six cents mille habitans de la Syrie, de l'Arabie & de la Méſopotamie ſe laiſſerent ſéduire, & vinrent ſe ranger ſous les enſeignes d'Abdallah.

A ces troupes plus nombreuſes que redoutables, Almanſor oppoſe Abu-Moſlem, & cinquante mille hommes accoutumés à triompher ſous les auſpices de ce grand capitaine. Durant ſix mois, Abu-Moſlem harcèle les immenſes bataillons du prince rebelle; il ne leur donne aucun relâche; il les affoiblit; il les épuiſe: enfin il leur livre bataille, les met en fuite, les pourſuit, les taille en piéces; & le malheureux Abdallah, vaincu ſans reſſource, diſparoît pour ſauver ſes jours.

[755.]

La reconnoiſſance eſt rarement la vertu des rois. La maiſon d'Abbas devoit ſon élévation au courage d'Abu-Moſlem. Almanſor lui-même, que ce grand général avoit fait reconnoître pour Calife, venoit d'être affermi ſur le trône par un nouveau triomphe de ce vaillant capitaine. Tout ſembloit promettre à ce héros, de la part de ce prince, une faveur ſans bornes.

Comble de l'ingratitude ! A peine fut-il vainqueur, qu'Almanſor réſolut ſa perte. Durant la vie de ſon prédéceſſeur, la grande puiſſance d'Abu-Moſlem, qui ſembloit n'accorder au Calife qu'une obéiſſance volontaire qu'il eût pu facilement lui refuſer, avoit cauſé de l'ombrage au ſoupçonneux Almanſor. Il s'efforça de perſuader à ſon frere de faire périr ce guerrier qui paroiſſoit être le collégue plutôt que le ſujet du commandant des Fidèles. Abul-Abbas avoit des ſentimens. Il refuſa de ſe prêter à une action ſi noire. Seulement, il modéra le penchant qui le portoit à combler de ſes graces l'artiſan de ſa grandeur. Abu-Moſlem ſollicita la noble fonction d'eſcorter les pélerins de la Mecque : il fut refuſé, & Almanſor revêtu de cet emploi. Cette diſgrace piqua vivement le général, qui croyoit, avec quelque raiſon, que les ſervices ſans nombre qu'il avoit rendus, le mettoient en droit d'aſpirer à tout. Il quitta la cour ; ſe plaignit hautement de l'injuſtice du monarque ; &, pour faire mieux éclater ſon reſſentiment, il partit pour la Mecque deux jours avant Almanſor, avec un cortége capable d'effacer toute la magnificence du plus opulent ſouverain. Deux cents chameaux portoient des proviſions de toute eſpece ; deux

fois par jour il tenoit table ouverte pour les principaux pélerins de la caravanne; &, à la fin de chaque repas, il faiſoit préſent à tous les convives d'un habit magnifique. Almanſor, qui ne pouvoit imiter ces profuſions, ſentit vivement l'affront que lui faiſoit Abu-Moſlem, & promit bien de s'en venger, ſi jamais la fortune lui mettoit le ſceptre à la main.

Quand il fut monté ſur le trône, il diſſimula d'abord ſon reſſentiment, parce qu'il avoit beſoin d'Abu-Moſlem pour étouffer la rebellion d'Abdallah. Mais, auſſi-tôt qu'il eut appris la défaite de ſon compétiteur & la victoire de ſon ennemi ſecret, il réſolut de faire éclater ſa colere; &, pour cela, il chercha un prétexte. Il envoya un commiſſaire afin de dreſſer un mémoire exact du butin pris ſur l'ennemi. Abu-Moſlem, ſurpris d'un procédé ſi étrange, dit à l'officier du Calife avec indignation: « Votre maître devroit-il » douter de ma fidélité après tous les » ſervices que je lui ai rendus? Allez lui » dire que je ne rendrai compte qu'à lui » ſeul; &, s'il craint qu'on ne touche à » des richeſſes qu'il convoite, qu'il vienne » les arracher lui-même aux guerriers qui » les ont achetées au prix de leur ſang. » Il chaſſa le commiſſaire, & prit, avec ſes troupes,

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

où, seul avec lui, il s'entretint d'abord sur la situation des affaires dans le Korassan & dans tous les pays du gouvernement d'Abu-Moslem. Puis, changeant tout-à-coup de ton & de propos : « Vous êtes » un traître, un perfide, un rebelle, lui » dit-il : vous avez toujours prétendu aller » de pair avec vos maîtres ; & même, » en dernier lieu, n'avez-vous pas voulu » me faire la loi, en rejettant avec insulte » mon commissaire ? Quel respect m'a- » vez-vous jamais témoigné ? Vous rap- » pellez-vous le voyage de la Mecque ? » Avez-vous oublié cette lettre où vous » avez affecté de mettre votre nom avant » celui de votre souverain ? Mais tous » ces forfaits seroient excusables, si votre » ambition n'y eût pas mis le comble. » Vous vous êtes vanté d'avoir mis les » Abbassides sur le trône ; &, voulant ac- » quérir la gloire de faire ou de défaire » à votre gré les successeurs du prophète, » après avoir servi ma famille, vous avez » pris les moyens de la détruire pour éle- » ver celle des Alides. » Abu-Moslem, frappé comme d'un coup de foudre, resta d'abord interdit. Envain il vouloit parler ; le courroux du Calife, peint dans ses regards, la crainte qui l'avoit saisi, tout étouffoit sa voix. Il se jette aux pieds du monarque ; il embrasse ses genoux ; &,

rompant enfin le silence en poussant de tristes sanglots, il entreprend de se justifier & de toucher sa clémence. « Que » Dieu me fasse périr, dit Almansor, si » dans le moment vous ne recevez le sa- » laire de vos crimes. » Aussi-tôt il frappe des mains, & lui tourne le dos. A ce signal, quatre assassins, cachés derriere un rideau, se jettent sur Abu-Moslem. « Commandant » des Fidèles, s'écrie cet infortuné géné- » ral, sauvez-moi des mains de vos en- » nemis ! » — Mon plus cruel ennemi c'est » toi-même, lui répond Almansor. » Leçon terrible pour ces ministres qui sacrifient les droits les plus sacrés à l'ambition, au despotisme de leurs maîtres. En vain ils en esperent quelque retour : les rois n'aiment point à élever ceux qui les ont élevés eux-mêmes. Abu-Moslem avoit immolé plus de six cents mille victimes à la grandeur des Abbassides, sans compter tous les malheureux qu'il avoit fait périr dans les combats qu'il avoit livrés. Ce ministre étoit l'homme le plus voluptueux & le plus gourmand de son siécle. Il consommoit par jour trois mille gâteaux ou tartres, mille moutons, sans compter les bœufs & la volaille. Il avoit mille cuisiniers ; il falloit douze cents bêtes de charge pour porter sa batterie de cuisine. Que de vexations, que de rapines pour fournir à

cette vaine magnificence! Il avoit trois femmes, & couchoit seulement une fois par an avec chacune d'elles. Jaloux à l'excès, il les tenoit enfermées dans un château, où personne n'avoit la permission d'entrer; on leur donnoit les choses dont elles avoient besoin par les fenêtres de leur prison; &, quand une d'elles étoit admise à l'honneur de sa couche, on la conduisoit sur une monture qu'on tuoit aussi-tôt après; &, dès le lendemain, on faisoit brûler la selle sur laquelle elle avoit été assise, afin que personne ne s'en servît dans la suite.

[757.]

Abdalrahman, fils de Moavie, petit-fils de Hesham, & arriere-petit-fils d'Abdalmélec, voyant la ruine entiere de la maison d'Ommiah en Asie, passe en Espagne, où l'on reconnoissoit encore les Ommiades; & les Arabes le proclament légitime Calife d'Occident. Il y régna durant trente-deux ans avec une intégrité qui lui mérita le surnom de Juste, dénomination rare parmi les souverains Musulmans; & sa monarchie subsista près de deux cents ans, sous le titre d'empire des Fidèles d'Espagne.

[758.]

Les Ravandiens, secte impie & puis-

ſante qui enſeignoit la métempſycoſe, ſe révoltent dans la ville d'Hashémie, où le Calife faiſoit ſa réſidence. Ils avoient été les premiers à ſe déclarer en faveur des Abbaſſides, pour leſquels ils témoignoient une vénération ſacrilége. Un jour, s'étant aſſemblés en grand nombre, ils firent autour du palais d'Almanſor les circuits ſacrés & les mêmes cérémonies que les Muſulmans ont coutume de pratiquer à la Mecque. Ils prétendoient par-là l'invoquer comme un Dieu, & lui décerner les honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'Être ſuprême. Le prince, indigné d'une impiété ſi déclarée, fit arrêter une centaine des principaux. Les autres, irrités de cette ſévérité, réſolurent entr'eux que, puiſqu'Almanſor refuſoit d'être reconnu pour Dieu, il falloit le tuer, & choiſir un autre prince qui fût moins difficile. Pour exécuter ce deſſein, ils prirent un cercueil vuide, & allerent à la priſon, ſous prétexte d'y enlever un mort. Par ce ſtratagême, ils délivrerent leurs camarades, & retournerent tous enſemble au palais du monarque pour le poignarder. Almanſor étoit brave. Se voyant ſurpris, & n'ayant que peu de gens avec lui, il monte ſur une mule; il court au-devant des mutins, dans la réſolution de vendre chérement ſa vie. Les rebelles l'environnent; il alloit

périr, lorsqu'un Arabe, appellé Maan, qui jusques-là s'étoit tenu caché pour éviter le ressentiment du Calife, parce qu'il avoit été l'un des principaux chefs de la faction des Ommiades, voyant le prince en si grand danger, sort de sa retraite avec quelques valets, tombe sur les factieux, & les charge avec tant de vigueur, qu'il en tue six mille, met le reste en fuite, & arrache le monarque à une mort qui paroissoit inévitable. Cette générosité de Maan étoit si peu commune, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Elle lui valut les bonnes graces du Calife, qui, pour premiere marque de faveur, le pria de lui raconter ses aventures depuis la chute de la maison d'Ommiah.

» Prince, répondit Maan, ma vie, » depuis l'élévation de votre famille, fut » celle d'un fugitif, qui, voyant sans cesse » levé sur sa tête le glaive de la vengean- » ce, s'enferme dans l'obscurité pour évi- » ter ses coups. Je restai long-tems caché » dans la maison d'un de mes amis à Bas- » rah. Mais, ne me croyant point en sû- » reté dans cette ville, j'en sortis sur le » soir, & je pris, à la faveur d'un dégui- » sement, le chemin des déserts. J'avois » évité toutes les gardes, & je me croyois » hors du danger d'être reconnu, lorsque » tout-à-coup un homme d'assez mauvaise

» mine saisit la bride de mon chameau, &
» me demanda si je n'étois pas celui que
» le Calife faisoit chercher par-tout, &
» dont la découverte devoit faire la for-
» tune de celui qui le dénonceroit? ---
» Non, répondis-je. --- Quoi! vous n'ê-
» tes pas Maan? --- Je fus déconcerté. Je
» pris un de mes joyaux; &, le lui pré-
» sentant: recevez, lui dis-je, cette foible
» récompense du service que vous me ren-
» drez en favorisant ma fuite par votre
» silence: si les tems deviennent plus heu-
» reux pour moi, ma fortune sera la vôtre.
» Cet homme, considérant le prix de ce
» joyau, me dit: J'ai une demande à vous
» faire; je vous prie de me répondre avec
» sincérité. Ne vous est-il jamais arrivé
» de donner en une seule fois tout votre
» bien? car je sçais que vous passez pour un
» homme très-libéral. --- Non. --- N'en avez-
» vous jamais donné la moitié? --- Non.
» Enfin descendant, par degrés, au tiers,
» au quart, & jusqu'à la dixieme partie,
» la honte me fit dire que je pourrois bien
» en avoir donné la dixieme. Hé bien,
» reprit-il, afin que vous sçachiez qu'il y
» a des personnes encore plus libérales que
» vous, moi, qui ne suis qu'un simple fan-
» tassin, & qui ne tire que deux écus par
» mois de solde, je vous donne ce joyau,
» dont le prix passe plus de mille piéces

» d'or. En achevant ces mots, il me jette » le joyau, & disparoît. Surpris de cet » acte héroïque, je vole après lui, & le » supplie de revenir sur ses pas. Non, m'é- » criai-je, j'aime mille fois mieux être » découvert & perdre la tête, que d'être » vaincu par un procédé si généreux. Ame » magnanime, ou je vais vous suivre, ou » vous recevrez le tribut de ma reconnois- » sance. A ces paroles, il revient à moi, » se jette à mon cou, & me dit : Vous » voudriez donc me faire passer pour un » voleur de grands chemins ? Non, je » ne recevrai point votre présent, car je » ne pourrois pas en toute ma vie vous » rendre la pareille. Après cela, nous nous » séparâmes. » Almansor fut si charmé de ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce soldat généreux, pour couronner sa vertu. Mais toutes les perquisitions furent inutiles ; & cette action sublime fut publiée dans toutes les provinces Musulmanes, sans que celui qui l'avoit faite daignât se montrer.

[760.]

La famille d'Ali, quoique riche & puissante, vivoit, comme on l'a déja dit plusieurs fois, dans une paisible obscurité. Almansor ne pouvoit la souffrir ; il croyoit sans cesse voir en elle une source de rivaux

capables de disputer le trône à sa maison ; & le respect des Musulmans, qui l'empêchoit de se livrer avec sécurité aux impressions de sa haine, étoit encore un nouveau motif pour lui de chercher à perdre ces illustres & malheureux princes. On vint lui apprendre que le peuple du Koraſſan prônoit avec complaisance le mérite de Mahomet & d'Ibrahim, fils d'Abdallah, & petit-fils de Hassan ; il s'imagine aussi-tôt qu'ils ont formé le dessein de lui arracher la couronne. Il les fait chercher ; lui-même se met en devoir de découvrir leur retraite ; &, traînant à sa suite Abdallah, pere des deux princes, il se rend dans l'Irac, où il le fait charger de chaînes & renfermer dans une obscure prison. Douze fils de Hassan tombent entre ses mains ; il les fait fouetter avec la derniere barbarie ; &, par son ordre, on les jette dans un cachot si étroit, qu'ils ne pouvoient s'asseoir ; & le peu d'air qu'on leur laissa fut bientôt empoisonné par les exhalaisons des excrémens de ces infortunés, dont la mort vint terminer la misere.

Mahomet & Ibrahim, obligés de se défendre, par cette guerre ouverte que leur déclaroit le Calife, chercherent dans leur parti un moyen de ne point périr, au moins sans vengeance. Mahomet vole

à Médine, se fait proclamer souverain; &, pour soutenir cette dignité suprême, cent mille hommes s'empressent de se ranger sous ses drapeaux. Avec ces troupes, il fait quelques conquêtes; mais Isa, neveu d'Almansor, marche contre ce rival de son oncle. Mahomet n'est pas plus heureux que ses ancêtres : sa nombreuse armée se disperse à l'approche des troupes Abbassides; trois cents guerriers seulement lui demeurent fidèles, & l'excitent à tomber durant la nuit sur le camp du Calife. Il se rend à leurs vœux; il pénetre dans l'obscurité jusqu'aux tentes des soldats ennemis; il les surprend plongés dans le sommeil; il en immole plus de six mille, jusqu'à ce que, le jour éclairant le petit nombre des assaillans, ils furent enveloppés, massacrés; & leur chef, qui périt le dernier, reçut la mort aux portes de Médine. La triste fin de Mahomet n'intimida point son frere. Il prétendit succéder, sinon à sa fortune, du moins à ses malheurs; &, pour recueillir ce funeste héritage, il prit aussi le titre de monarque, & sçut engager deux cents mille hommes dans ses intérêts. Isa, que son premier triomphe avoit rendu invincible, n'eut pas de peine à remporter une seconde victoire : il n'eut besoin que de se montrer, pour terminer la querelle. Ibrahim

eut le ſort de Mahomet; & les têtes des deux freres furent portées à Almanſor, comme des monumens qui aſſuroient ſa puiſſance.

[761.]

Les révoltes étoient éteintes, & l'empire jouiſſoit d'une paix profonde. Almanſor devient fondateur d'une ville célèbre, qui fut le centre & la capitale du Muſulmaniſme, juſqu'à l'extinction du Califat. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit une plaine agréable, que ſa ſituation, au milieu d'une contrée qui comprenoit les territoires de Baſrah, de Cufa, & de pluſieurs autres cités indiſciplinables, rendoit importante. Un roi de Perſe avoit autrefois donné cette délicieuſe campagne à l'une de ſes femmes; & la princeſſe y avoit fait élever une eſpece de temple en l'honneur de Bag, idole qu'elle révéroit. Ce monument étoit devenu la retraite d'un dévot hermite, dont la réputation attiroit dans ſon oratoire une foule de Muſulmans, qui, touchés de ſes vertus, ſe recommandoient à ſes prieres. Tandis qu'Almanſor paſſoit dans ce pays pour aller chercher les Alides qu'il craignoit, un de ſes officiers, qui avoit entendu parler du ſolitaire, s'écarta de la ſuite du prince, pour voir ce vénérable anacho-

rète. Il y fit quelque séjour ; &, dans une conversation qu'il eut avec le moine, il lui dit que son maître avoit formé le projet de bâtir une ville qui devînt la capitale de l'empire ; mais qu'il ne sçavoit encore dans quelle partie de ses états il en jetteroit les fondemens. « Si l'on en croit » la tradition du pays, lui répondit l'her- » mite, un prince, qui s'appellera Mo- » clas, doit élever dans cette contrée une » cité qui deviendra fameuse. Il n'est pas » probable que ce tems soit encore arrivé, » puisque votre maître ne porte point ce » nom. » Quand l'officier d'Almansor eut rejoint ce prince, il lui raconta tout ce qu'il avoit vu chez le solitaire ; il lui rapporta sur-tout ce qu'il lui avoit dit touchant la fondation d'une ville célèbre. Au nom de Moclas, le Calife, plein de joie, se prosterne en terre, & remercie le ciel de lui avoir fait connoître l'endroit où il devoit bâtir la future métropole de ses vastes états. Les courtisans, étonnés, prient le monarque de leur expliquer ce mystere : « Dans ma jeunesse, leur répon- » dit-il, mes freres & moi nous avions » besoin d'argent. Je dérobai secrettement » un bracelet à ma nourrice, qui, s'étant » apperçu de mon larcin, m'appella Mo- » clas, nom d'un brigand fameux alors » dans le Koraſſan. Or vous voyez bien,

» par ce qu'a dit l'hermite, que ce Moclas » ne peut être que moi, & que Dieu m'a » deſtiné à l'exécution du grand deſſein que » j'ai formé depuis ſi long-tems. » Auſſitôt il aſſembla les plus habiles ouvriers de ſon empire, au nombre de deux cents mille; il ramaſſa tous les matériaux les plus précieux; il prodigua les tréſors, &, en moins de quatre ans, il vit s'élever une ville capable de le diſputer en magnificence à Conſtantinople même; il l'appella Médinat-Al-Salam, ſéjour de paix, alluſion heureuſe au calme profond qui régnoit alors dans toutes les provinces; mais le nom vulgaire de Bagdad, qui veut dire don ou préſent fait au dieu Bag, à prévalu.

[763.]

Les circonſtances avoient forcé le Calife à déclarer pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre fils, Iſa, ce même neveu, qui d'abord s'étoit révolté contre lui, & qui enſuite avoit fait triompher ſes enſeignes. Le monarque, chagrin de ce choix que ſon cœur démentoit, emploie l'artifice pour fruſtrer de ſes droits le futur ſouverain. Iſa étoit tourmenté de migraines, & ſujet à des vertiges. Almanſor corrompt le médecin du prince à force de préſens; & le perfide Eſculape donne

à ſon maître un violent narcotique, qui produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Durant trois jours, Iſa éternua avec tant d'efforts, qu'il parut avoir perdu la tête, & être déſormais incapable de tenir les rênes de l'état. Auſſi-tôt le Calife aſſembla les grands & les généraux de l'empire, qui, voyant la ſituation déplorable où le prince ſembloit être, convinrent unanimement d'appeller Mahadi, fils d'Almanſor, à la ſucceſſion, après la mort de ſon pere. La maladie d'Iſa ſe diſſipa bientôt après; & le Calife, pour le dédommager, lui donna de grands tréſors, & lui promit qu'il ſuccéderoit à ſon fils, ſi ce jeune prince mouroit ſans enfans.

[764.]

Almanſor, pour aſſurer la grandeur de ſon fils, voulut encore ſe défaire d'un rival dangereux : c'étoit Abdallah, ſon oncle, qui, après ſa défaite par Abu-Moſlem, s'étoit retiré à Baſrah, où il vivoit dans l'obſcurité. Le monarque le preſſa de venir à la cour, en lui jurant qu'il ne lui feroit aucun mal, & qu'au contraire il le traiteroit comme le demandoit ſa naiſſance. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Abdallah abandonne ſon aſile, & ſe rend auprès de ſon neveu, qui le comble de careſſes & de reſpects. Mais le

perfide lui donna pour logement un superbe palais qu'il avoit fait bâtir exprès, & dont les fondemens étoient de sel. Il y fit répandre une grande quantité d'eau; le sel fondit, l'édifice croula, & le malheureux prince, victime de sa crédulité, périt écrasé sous les ruines.

[768.]

De fréquentes indigestions, un dégoût général, tourmentoient le Calife. Ce prince fit venir à sa cour un médecin Chrétien, personnage habile, qui vint à bout de lui rendre la santé. Le monarque reconnoissant le combla de faveurs, & l'attacha à son service d'une maniere particuliere. Le jour de sa convalescence, il lui fit donner un habit magnifique, & lui assigna un des plus beaux appartemens du palais. Apprenant un jour qu'il n'avoit pour toute épouse qu'une vieille femme fort infirme, incapable, par conséquent, de le rendre pere, il fit conduire dans la chambre du médecin trois jeunes Grèques dont les charmes naissans l'auroient disputé aux attraits des Graces. Chacune portoit dans une corbeille la somme de mille piéces d'or, que le Calife leur avoit donnée, comme pour leur servir de dot auprès de leur nouvel époux. Le médecin étoit absent. A son retour, il fut bien étonné de voir dans

ſon appartement un don ſi tentateur. Le premier mouvement fut peut-être pour ces aimables filles ; mais, rappellant auſſi-tôt l'amour auſtere de ſes devoirs : « Allez, mes » enfans, dit le bon médecin, je vous » donne l'or que vous m'apportez ; qu'il » vous ſerve à trouver des époux qui vau- » dront mieux que moi. » Almanſor n'apprit qu'avec ſurpriſe une conduite ſi peu conforme aux principes du Muſulmaniſme. Il en demanda la raiſon : « Seigneur, ré- » pondit le pieux Eſculape, je ſuis Chré- » tien, & ma religion me défend la plu- » ralité des femmes. » Ce déſintéreſſement héroïque augmenta l'eſtime du prince, qui s'attacha de plus en plus à un homme ſi conſtant dans la pratique des vertus.

Quelque tems après, le médecin tomba malade, & ſupplia le Calife de lui donner la permiſſion de retourner chez lui, pour voir ſon fils & ſa famille, & pour être enterré avec ſes freres, s'il plaiſoit à Dieu de terminer ſes jours. Almanſor, en bon Muſulman, ſaiſit cette occaſion de lui prêcher l'Iſlamiſme, & de l'exhorter à mériter la béatitude promiſe aux vrais Croyans. « Je vous rends graces, Seigneur, » répondit le médecin ; je ſuis réſolu » d'aller trouver mes ayeux, ſoit dans » le paradis, ſoit dans l'enfer. » Cette réponſe fit rire le monarque, qui, faiſant difficulté

difficulté de le renvoyer, lui dit que sa confiance en lui étoit trop grande pour se défaire ainsi d'un homme auquel il étoit redevable de la vie. « Je vous laisserai » mon disciple, seigneur, reprit le mé- » decin; il est encore plus habile que » moi. » Le Calife se rendit enfin; il lui fit présent de dix mille piéces d'or, & lui donna un eunuque pour le servir sur la route, & le conduire dans sa patrie.

Le nouveau médecin s'insinua bientôt dans l'esprit du monarque, & devint, en peu de tems, tout-puissant auprès de lui. Heureux s'il eût bien employé sa fortune! Mais, moins modeste, moins désintéressé que son maître, il abusa de son crédit; il devint fier & insolent, comme tous les ministres en faveur; & son arrogance se fit sur-tout sentir aux évêques & aux métropolitains de sa religion, dont il prétendoit tirer de grosses sommes. Une fois qu'il accompagnoit le Calife à Nisibe, il eut la hardiesse d'écrire au métropolitain de cette ville, qu'il eût à lui envoyer la meilleure partie des vases sacrés de son église, le menaçant de son ressentiment en cas de refus. Il lui disoit, entr'autres choses, dans sa lettre : « Ignorez-vous » quel est mon crédit auprès du souve- » rain? Ne sçavez-vous pas que sa vie » dépend de moi, & que je puis le ren-

» dre malade ou ſain comme il me » plaît ? » Le prélat trouva moyen de montrer au prince cette inſultante épître ; Almanſor, juſtement irrité, dépouilla l'arrogant Eſculape de toutes les marques de ſa faveur, & le renvoya, après l'avoir fait bien & dûement fouetter.

[771.]

Le deſpotiſme d'Almanſor ſe fit ſurtout ſentir aux Chrétiens qui vivoient dans ſes états. Il les abîma de tributs, que ſes miniſtres levoient avec la plus exceſſive rigueur. Non-content de les épuiſer par ces vexations, il voulut encore leur imprimer une note flétriſſante, qui les fît diſtinguer de tous ſes autres ſujets. Par ſon ordre, on les marqua ſur le front, ſur le cou, ſur les bras, ſur la poitrine & ſur les épaules ; & c'eſt de-là vraiſemblablement qu'eſt venue la coutume qu'ont encore aujourd'hui les pélerins qui vont à Jéruſalem, de porter, pour la plûpart, ſur les bras & ſur les autres parties du corps certaines marques peintes, qui leur ſervent comme de ſauve-garde.

[774.]

Le Calife, quoique languiſſant, entreprend le pélerinage de la Mecque. Dans les adieux qu'il fit à ſon fils, il lui dit :

» Je ſuis né dans le mois de Doulhégiah ; » (le douzieme de l'année Arabique) j'ai été » proclamé Calife dans ce même mois, & » j'ai dans l'eſprit que je mourrai dans ce » mois ; c'eſt pourquoi je me mets en che- » min pour accomplir mon dernier péleri- » nage, afin que Dieu me faſſe miſéri- » corde. »

Ce preſſentiment ſe vérifia bientôt. A peine Almanſor avoit-il fait deux journées de chemin, que, forcé par ſa foibleſſe de s'arrêter dans une hôtellerie, il remarqua ſur les murailles quatre vers Perſans, dont le ſens étoit : « Les états & les richeſſes de » ce monde ne nous ſont pas donnés, » mais ſeulement prêtés. Malheur à vous, » mortels, qui mettez votre confiance dans » ces biens périſſables, & qui appuyez » votre orgueil ſur des fondemens ſi rui- » neux ! Combien n'aurez-vous point à » rougir, quand il faudra rendre compte à » celui dont vous les avez reçus ! » Cette ſentence attriſta le monarque, qui ne ſe ſentoit point ſans reproches à cet égard. La réflexion augmenta ſes maux ; une inflammation générale les rendit incurables. Il ſentit que ſa fin approchoit ; &, voulant terminer ſa carriere en grand roi, il envoya chercher Mahadi, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur, & lui donna ces dernieres inſtructions : « Je vais mourir, mon cher fils,

» & le tombeau qui s'ouvre devant moi,
» rappelle avec une terrible ſincérité à
» votre pere les abus du pouvoir ſouve-
» rain. J'ai fait quelquefois de bonnes ac-
» tions : imitez-les. Quelquefois auſſi je
» ſuis tombé dans de grandes fautes : pro-
» fitez de mes égaremens pour rectifier
» votre conduite. Vous allez commander
» aux diſciples du prophète : s'ils ſont vos
» ſujets, ſongez que leur ſoumiſſion eſt
» volontaire, & que vous n'êtes leur ſou-
» verain que parce qu'ils vous ont choiſi.
» Traitez vos parens, en public, avec les
» plus grands égards, parce qu'il en rejail-
» lira ſur vous-même de l'honneur & de la
» gloire : mais, ou je vous connois mal,
» ou je crois que vous n'en ferez rien. Aug-
» mentez le nombre de vos affranchis; trai-
» tez-les avec douceur : leur zèle peut vous
» être d'un grand ſecours dans quelque re-
» vers de fortune ; mais je crois encore que
» vous n'en ferez rien. Ne faites point bâ-
» tir au-delà des remparts de Bagdad; cet
» accroiſſement affoibliroit votre capitale :
» mais je crois pourtant que vous le ferez.
» Prenez-garde que vos femmes ne ſe mê-
» lent jamais des affaires d'état; & ne leur
» donnez point d'influence ſur vos con-
» ſeils : mais je ſçais bien toutefois que
» vous le ferez. Voilà, mon cher fils, mes
» derniers ordres, ou, ſi vous voulez, mes

» derniers avis. Que le Tout-Puissant vous » béniſſe, & qu'il rende votre règne proſ- » pere ! » Mahadi, Almanſor lui-même, & tous les courtiſans fondoient en larmes. Il les embraſſa pour la plûpart, ou leur tendit la main ; &, en leur donnant les marques de la plus flatteuſe bienveillance, il expira dans ſa ſoixante-huitieme année, après un règne de vingt-deux ans. On tranſporta ſon corps à la Mecque, où l'on creuſa cent foſſes, afin qu'on ignorât le lieu de ſa ſépulture.

Almanſor étoit d'une taille avantageuſe, maigre de viſage & brun. Comme le grand nombre des Arabes, il avoit la barbe claire & rouſſe, & il employoit pour la peindre, ainſi que ſes cheveux, pour deux mille drachmes de muſc par mois. Doux, affable dans l'intérieur de ſon palais, au milieu de ſes domeſtiques, il ſouffroit avec complaiſance les plaiſanteries même des enfans ; mais, quand il paroiſſoit en public, revêtu de ſes habits royaux, ſa majeſtueuſe gravité inſpiroit le plus profond reſpect à tous ceux qui l'appercevoient. Habile dans l'art de conduire les hommes, ſon commerce aimable, ſes manieres inſinuantes lui gagnoient tous les cœurs qu'il vouloit captiver. Mais toutes ſes belles qualités recéloient de grands vices. Plein de droiture & d'équité, il ſacrifioit tout à la juſtice,

pourvu cependant que ſon intérêt fût d'accord avec elle ; car alors il devenoit ſombre, cruel, vindicatif. Une foule d'infortunés furent les victimes de ſes barbares ſoupçons ; &, dans les accès de ſon humeur farouche, il précipitoit les uns dans de noirs cachots, ſéjour d'horreur & de mort : il faiſoit expirer les autres dans les plus affreux ſupplices. Son avarice ſur-tout fut le fléau de ſon empire & de ſa maiſon. Il obligeoit ſes domeſtiques de fournir à leurs dépens tous les uſtenſiles dont ils avoient beſoin ; il ne payoit ſes cuiſiniers qu'en leur donnant les têtes & les pieds de tous les animaux qu'on ſervoit ſur ſa table. Il fit lever ſur les habitans de Cufa une obole par tête, pour creuſer le foſſé de leur ville ; ce qui lui fit donner le nom ridicule de Pere des oboles. De toutes les provinces Muſulmanes, l'Egypte fut celle où l'inhumaine cupidité du Calife fit les plus grands ravages. Par ſon ordre, les collecteurs royaux impoſerent des taxes ſi fortes, & les exigerent avec tant de rigueur, qu'on ſe vit contraint, dans le pays le plus fertile de l'univers, de dévorer les chiens, les animaux les plus immondes, de brouter l'herbe pour ſoutenir ſes jours. Auſſi, malgré les exceſſives dépenſes faites pour la conſtruction de Bagdad, & la réparation d'une infinité

de places, laiſſa-t-il, en mourant, dans le tréſor public, ſix cents millions de drachmes, & vingt-quatre millions de piéces d'or. L'hiſtoire n'a conſervé de ce prince qu'un ſeul trait de libéralité, pour montrer, ſans doute, que, dans le vice même comme dans la vertu, le cœur humain n'eſt pas toujours conſtant. Avant de monter ſur le trône, Almanſor avoit contracté une amitié très-étroite avec Azar-Bahéli, perſonnage de grand mérite, & que les théologiens Muſulmans comptent au nombre de leurs plus illuſtres docteurs. Ce ſçavant, depuis la proclamation de ſon ami, ſe voyoit négligé: le prince ne l'appelloit plus, comme auparavant, dans ſes converſations particulieres: on eût dit qu'Almanſor l'avoit oublié en ceignant le diadême. Il voulut connoître la cauſe de ce refroidiſſement, & vint un jour ſe préſenter à l'audience publique du monarque. « Que voulez-vous, lui dit le » Calife en l'appercevant? — Seigneur, ré» pond Azar, je viens, comme ami, me » réjouir avec vous de votre élévation. » Almanſor lui fit donner une bourſe de mille piéces d'or, & lui dit, en le congédiant: » Je vous ſuis obligé; mais ne prenez plus » cette peine. » Le docteur, peu content du ſuccès de cette tentative, qui ne lui avoit procuré que de l'argent qu'il ne deſiroit

point, au lieu d'un ami qu'il cherchoit; revint l'année ſuivante, pour eſſayer s'il ne ſeroit pas plus heureux. « Que voulez-vous » encore, lui dit le prince d'un ton irrité? » --- Commandant des Fidèles, répondit » Azar, j'ai appris que vous étiez indiſ- » poſé, & je ſuis venu, comme un de » vos plus attachés ſerviteurs, pour ap- » prendre des nouvelles de votre ſanté. » --- Vous êtes trop bon, reprit bruſque- » ment Almanſor; faites-vous donner une » ſomme pareille à la premiere, & ne » vous aviſez plus de me rompre la tête.» La véritable amitié eſt toujours courageuſe, & la crainte ne ſçauroit refroidir ſa généreuſe activité. Malgré les menaces, ou, ſi l'on veut, malgré les prieres déſobligeantes du Calife, Azar oſa paroître une troiſieme fois à ſes yeux. Le monarque, à ſon aſpect, lui dit, plein de colere: « Ne » ceſſerez-vous donc jamais de m'impor- » tuner? --- Ah! ſeigneur, reprit le ſça- » vant, pénétré de douleur, ce n'eſt pas » ainſi que vous me traitiez autrefois; » vous me combliez de careſſes; votre » cœur s'épanchoit dans le mien; nos » joies, nos douleurs nous étoient mutuel- » les: aurois-je ceſſé de mériter votre » eſtime? Du moins daignez m'apprendre » ce qui peut avoir produit envers moi un » pareil changement; c'eſt ce qui m'amene

» en ce jour à vos pieds. » A ce discours touchant, Almansor répondit en despote, & vérifia cette maxime : que la douce & tendre amitié, ce plaisir des grandes ames, est une de ces sensations délicieuses que l'on éprouve rarement sur le trône. « Les » tems sont changés, dit-il ; je pouvois, » simple particulier, former avec mon sem- » blable une liaison capable de m'hono- » rer ; mais, aujourd'hui que je suis vo- » tre maître, convient-il au monarque de » confondre son cœur avec celui du su- » jet ? Vous m'étiez cher ; j'aimois à vous » le dire, avant que la couronne ornât » mon front : en la prenant, Almansor a » tout-à-fait oublié ses premieres affections. » Ainsi retirez-vous, & ne vous avisez » jamais de reparoître devant moi. » Pour cette fois il ne lui donna rien, & Azar cessa de se montrer.

MAHADI.

[775.]

L'EMPIRE Saraſin avoit le défaut de tous les gouvernemens électifs : le changement de maître cauſoit toujours quelque révolution ſanglante ; &, quelqu'unanime que fût une proclamation, les mécontens trouvoient toujours dans l'eſprit remuant des Arabes un moyen de former des révoltes. Tandis que l'on intrôniſoit Mahadi à Bagdad, & que toutes les provinces, à l'exemple de la capitale, s'empreſſoient de le reconnoître, Iſa, ce neveu d'Almanſor, que ce prince avoit dépouillé de ſes droits avec tant de perfidie, voulut les réclamer. Il engagea les Cufiens, parmi leſquels il demeuroit depuis longtems, à ſe déclarer en ſa faveur : il prit le titre de Calife, & ſe mit en devoir de ſe ſoutenir les armes à la main. Mahadi, informé des deſſeins de ſon parent, réſolut de les prévenir par un accord à l'amiable. Il ſçut l'attirer à ſa cour ; &, par l'offre de dix millions de dinars, ſomme prodigieuſe, il l'engagea non-ſeulement à le reconnoître, mais encore à ſe déſiſter

de ſes droits en faveur des enfans du nouveau monarque.

[776.]

Un célèbre docteur Muſulman, nommé Abu-Hanifa, chef de la premiere des quatre principales ſectes des Sonnites, ou ſectateurs de la tradition, meurt dans les priſons de Bagdad, où Almanſor l'avoit fait jetter pour avoir refuſé la charge de Cadi, ou juge ſouverain de l'empire. « Cette dignité n'eſt pas faite pour moi, diſoit-il; » car, ſi je diſois la vérité, quelle foule » d'ennemis s'armeroit contre moi! &, ſi » j'oſois mentir, de quels ſupplices le » Tout-Puiſſant ne puniroit-il pas ma ſacrilége audace? » Envain on employa les menaces & les mauvais traitemens pour lui faire changer de ſyſtême : Il aima mieux, dit l'auteur de ſa vie, être puni des hommes que de Dieu; &, préférant ſa priſon, dans laquelle il ſe conſola de ſa diſgrace en liſant ſept mille fois l'Alcoran, à des emplois qui euſſent engagé ſa conſcience, il mourut, comblé du mérite de ſon refus. On rapporte d'Abu-Hanifa un trait capable de faire honneur au Chrétien le plus magnanime. Un jour, un inſolent lui donna un ſoufflet; le docteur, ſans ſe mettre en colere, ſans ſortir de cette noble modé-

ration qui ſied ſi bien à la véritable philoſophie, ſe contenta de lui dire pour toute vengeance : « Mon ami, je pourrois » vous rendre injure pour injure ; mais Dieu » m'en préſerve ! Je pourrois m'aller plain- » dre au Calife ; mais ne craignez rien. Je » pourrois, dans mes prieres, ſupplier l'E- » ternel de punir cet outrage ; mais je m'en » garderai bien. Enfin, au jour du juge- » ment, je pourrois en demander la ven- » geance au ſouverain juge ; mais, bien » loin de le faire, ſi ce jour terrible arrivoit » en ce moment, & que mon interceſſion » pût avoir lieu, je ne voudrois entrer en » paradis qu'avec vous. » La doctrine d'Hanifa eſt aujourd'hui dominante parmi les Turcs & les Tartares.

[777.]

Une des femmes bien-aimées de Mahadi, nommé Kizaran, attaquée depuis long-tems d'une maladie inconnue, charge une de ſes ſervantes d'aller trouver un certain Iſa, qui, par l'inſpection des urines, découvroit les cauſes de tous les maux qui tourmentent notre foible nature. La ſervante obéit ; &, pour n'être point trompée, elle dit au médecin, que l'urine qu'elle lui préſentoit venoit d'une pauvre femme qui avoit grand beſoin de ſon ſecours. » D'une pauvre femme ! reprit auſſi-tôt

» Isa ; non, non, c'est celle d'une grande » princesse qui est enceinte d'un roi. » La servante rapporta cette réponse à sa maîtresse, qui d'abord fit présent à l'Esculape de trois cents piéces d'or & de deux habits magnifiques, avec promesse de le faire entrer dans la maison du Calife, si la derniere partie de sa réponse se vérifioit. Cette aventure surprit singuliérement Isa, qui dit publiquement qu'il falloit qu'il eût parlé par quelqu'inspiration, ayant avancé au hazard ce qui lui étoit venu dans l'esprit, sans avoir la moindre connoissance de ce qui regardoit la personne qui avoit envoyé la servante. Cependant Kizaran accoucha d'un prince qui fut appellé Musa. La princesse, prévenue de plus en plus en faveur de son médecin, dont la prédiction s'étoit exactement accomplie, parla de son habileté à son époux. Le Calife en fut si satisfait, qu'il fit venir Isa dans son palais, lui donna le titre de son premier médecin, & le combla de graces.

[779.]

Un imposteur, nommé Hakem, ancien greffier d'Abu-Moslem, s'étoit fait dans l'obscurité, depuis la mort de ce général, un parti redoutable dans le Korassan. Il s'étoit érigé en prophète. Il por-

toit toujours un voile d'étoffe d'or, pour dérober la difformité de ſon viſage, couvert de cicatrices qu'il avoit reçues à la guerre ; profitant de ce ſtratagême même, qui auroit dû décéler ſes artifices, il eut l'adreſſe de faire croire à ſes proſélytes qu'il n'employoit ce voile que pour tempérer l'éclat des rayons qui ſortiroient de ſa face, s'il n'avoit ſoin de la couvrir. Quelques tours ſurprenans, que lui fourniſſoit la connoiſſance de la phyſique, donnoient du crédit à ſes menſonges ; & le peuple, toujours crédule parce qu'il eſt ignorant, crioit au miracle, quand le fourbe le ſéduiſoit par ſes preſtiges. Une fois il fit ſortir du fond d'un puits des corps lumineux, ſemblables à la lune : tous ſes ſectateurs, éblouis par ce phénomène, l'appellent auſſi-tôt le Faiſeur de lunes. Il prétendoit que, depuis Adam juſqu'à lui, Dieu s'étoit manifeſté aux hommes ſous la figure des prophètes. En conſéquence de ce principe qu'il ſçut accréditer, il ſe fit décerner les honneurs divins, parce que la divinité réſidoit en lui. La faction devint bientôt aſſez puiſſante pour propager ſa doctrine l'épée à la main. Il conquit des places fortes ; il ſe fit un petit état qui le reconnoiſſoit pour dieu & pour roi. Mahadi, à la nouvelle des progrès de l'impoſteur, fit marcher, pour le détruire, une

armée nombreuſe, avec ordre de maſſacrer impitoyablement tous les rebelles. Hakem, trop foible pour réſiſter en pleine campagne, ſe réfugia dans un château qu'il avoit pourvu de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiége; & ſes apôtres allerent dans tous les pays voiſins annoncer que le divin prophète reſſuſcitoit les morts & prédiſoit l'avenir, afin de lui faire de nouveaux proſélytes. Mais la valeur du maître & le zèle des diſciples ne furent pas heureux; accablé de tous côtés par les troupes du Calife, Hakem, ne voyant plus d'autre reſſource que la mort pour échapper à la vengeance de Mahadi, diſtribua des liqueurs empoiſonnées à tous ceux qui étoient avec lui, brûla leurs corps, leurs habits, les proviſions; &, pour qu'on ne trouvât pas ſon cadavre, il ſe jetta lui-même dans les flammes, ou, ſelon quelques auteurs, dans une cuve pleine d'eau-forte, qui le dévora tout entier à l'exception de ſes cheveux. Une ſeule de ſes concubines, qui avoit ſoupçonné ſon cruel deſſein, s'étoit dérobée à la mort. Après cette ſcène déplorable & barbare, elle ouvrit les portes de la place aux aſſiégeans, & leur raconta par quel évènement ils en devenoient maîtres. Hakem avoit fait croire à ſes ſectateurs, que, s'il mouroit jamais, ſon ame

passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, & qu'au bout d'un certain nombre d'années, il reviendroit les trouver pour les rendre maîtres de l'univers. Cette opinion, quelque absurde qu'elle fût, trouva une foule de partisans qui perpétuerent l'imposture durant plusieurs siécles : Hakem étoit attendu par eux, comme le Messie l'est encore par les Juifs. Ces extravagans, pour se distinguer des autres Musulmans, ne marchoient jamais qu'avec des robes blanches, par opposition aux Califes Abbassides, leurs persécuteurs, dont les habits & les étendards étoient noirs.

[780.]

De graves historiens remarquent qu'en cette année, dans le dernier mois du calendrier Arabique, le soleil, un peu après son lever, perdit, sans s'éclipser totalement & subitement, sa lumiere, quoiqu'il ne se fût élevé ni brouillard, ni poussiere. Cette obscurité affreuse dura jusqu'à midi, & jetta, comme on peut croire, la terreur dans tous les pays où ce phénomène fut apperçu. Les mêmes écrivains observent qu'on n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors d'un semblable prodige. Il peut piquer la curiosité de ces sçavans dont les regards sublimes vont contempler au plus

plus haut des cieux ces corps bienfaisans qui nous administrent la lumiere & la vie.

[781.]

La guerre s'allume entre l'empire de Constantinople & celui de Mahomet. Mahadi charge Haroun-Al-Rashid, son fils, jeune prince de grande espérance, d'aller soutenir contre les Chrétiens l'honneur des armes Musulmanes. Irène, princesse d'un génie vaste, siégeoit alors sur le trône des Césars. Résolue de venger les affronts que, depuis deux siécles, avoit essuyés l'empire, elle leva une armée de trois cents mille hommes. Le projet étoit beau; mais le génie des Musulmans triompha encore, en cette rencontre, de la fortune des Romains. Haroun, toujours accompagné de la victoire, alla porter la terreur de son nom jusqu'aux portes de la capitale. Il suffisoit qu'il se montrât, pour dissiper ces bataillons immenses qu'on avoit prétendu opposer à son courage. Irène, resserrée dans son palais, à la veille de perdre des états qu'elle avoit voulu aggrandir, ne vit d'autre moyen de les soustraire au joug de Mahomet, qu'en demandant la paix à ses disciples. Les Musulmans, qui commençoient à manquer de provisions, ne se rendirent

point difficiles. L'impératrice se soumit à payer, tous les ans, au Calife un tribut de soixante-dix mille écus d'or. Haroun revint auprès de son pere, chargé de lauriers justement acquis; & son entrée dans Bagdad offrit aux yeux des Musulmans cette pompe éclatante qu'étaloient aux regards des peuples les triomphateurs de l'ancienne Rome.

[782.]

Le Calife se reposoit de toutes les affaires sur un homme de confiance appellé Jacob, dont l'esprit & la conversation le charmoient. Il l'admettoit dans tous ses plaisirs; &, comme il n'abusoit point de son crédit, le monarque avoit pour lui l'amitié la plus sincere. Cette haute faveur excita la jalousie des principaux courtisans. Ils cabalerent pour perdre un rival si redoutable. Leurs efforts furent long-tems inutiles; mais enfin ils vinrent à bout d'inspirer au prince des soupçons sur la fidélité de Jacob. Ils lui firent entendre que son ministre favorisoit secrettement les Alides, & qu'il avoit dessein d'élever cette famille sur les ruines de la maison régnante. Les rois sont toujours crédules lorsqu'il s'agit de leur intérêt; & leur cœur s'allarme aisément quand on leur fait craindre pour leur puissance. Mahadi,

ſurpris de cette accuſation, voulut la vérifier. Il charga ſon miniſtre de faire mourir un deſcendant d'Ali, diſant qu'il ne pouvoit plus le ſouffrir en vie. Pour obliger Jacob à s'acquitter plus fidèlement de cette commiſſion, il lui fit préſent de cent mille drachmes, & lui donna en mariage une des plus belles filles de ſon ſérail. Jacob ſe met en devoir d'obéir. Il fait arrêter le malheureux proſcrit, & lui expoſe l'ordre du Calife. Cet infortuné ſe jette à ſes pieds, & lui dit : « Seigneur, donnez-» moi la vie que vous pouvez m'ôter, & » vous éviterez par cette indulgence les » reproches dont Ali mon aïeul vous » chargeroit au jour du jugement, ſi vous » verſiez mon ſang qu'il regarde comme » le ſien. » Cette priere touche l'ame ſenſible & généreuſe de Jacob : il donne les cent mille drachmes qu'il avoit reçues de ſon maître, à celui dont la mort en devoit être le prix, & lui fournit les moyens de ſe ſauver. Cette action héroïque fut la perte du miniſtre. Mahadi, informé de la funeſte compaſſion de Jacob par l'épouſe qu'il lui avoit donnée, ordonne des perquiſitions ſi exactes, que l'Alide eſt repris, & ſoigneuſement gardé dans un appartement du palais. Enſuite il mande le favori, & lui reproche d'avoir favoriſé l'évaſion du priſonnier. Ce généreux miniſtre le

nia ; & jura même, par la tête & par les jours du Calife, qu'il l'avoit fait mourir : mais on produisit aussi-tôt l'Alide, & Jacob, confus, déconcerté, n'eut rien à dire pour sa justification. Mahadi, plein de colere, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à la sixieme année du règne de Haroun-Al-Rashid qui lui rendit la liberté. Désabusé alors sur la vanité des grandeurs, il alla se confiner à la Mecque, où il vécut jusqu'à sa mort dans l'exercice des vertus les plus austeres du Musulmanisme.

[783.]

Dans une partie de chasse, Mahadi s'égare ; &, pressé de la faim & de la soif, il cherche dans la cabane d'un Arabe de quoi se rafraîchir. Cet homme lui présente du pain bis & un pot de lait. Le Calife lui demande s'il n'a rien autre chose à lui donner, & l'Arabe va lui chercher une cruche de vin. Le monarque en boit un coup, & dit à son hôte : « Me connois-» sez-vous ? --- Non, répond l'Arabe. » --- Je suis un des principaux seigneurs » de la cour du Calife. » Il boit un second coup, & fait la même question. « Vous » venez de me le dire, reprend l'Arabe. » --- Non ; je suis encore plus grand que » je ne vous l'ai dit. » Il avale un troisieme coup, & demande encore à l'Arabe

s'il le connoiſſoit ? « Je m'en tiens à ce » que vous m'avez appris. — Eh bien ! » je ſuis le Calife, devant lequel tout le » monde ſe proſterne. » A ces mots l'Arabe prend ſa cruche & l'emporte. Mahadi, ſurpris de cette action, lui demande pourquoi il enleve ſon vin ? « Mais, ſeigneur, répond l'Arabe, ſi vous venez » à boire un quatrieme coup, vous me » direz que vous êtes le prophète ; je crains » même fort que vous ne vouliez me faire » croire que vous êtes le Dieu Tout-Puiſſant, ſi vous en buvez un cinquieme. » Cette plaiſanterie fit rire le Calife, qui, ayant été rejoint par ſes officiers, récompenſa ſon hôte en lui donnant un habit magnifique & une bourſe remplie de piéces d'or. L'Arabe, tranſporté de joie de ſa bonne fortune, dit alors au monarque : » Seigneur, je vous croirai toujours, quand » même vous augmenteriez vos qualités » quatre & cinq fois davantage. »

[784.]

Le Calife régle l'ordre de la ſucceſſion entre ſes enfans. Il déclare Muſa-Al-Hadi, ſon fils-aîné, héritier préſomptif de la couronne ; &, après lui, Haroun-Al-Rashid, qu'il chériſſoit à cauſe de ſa bravoure. Enſuite, à l'exemple de ſon pere, il entreprend le pélerinage de la Mecque ; mais

avec beaucoup plus de faſte que de dévotion, car il dépenſa dans ſon voyage environ ſix millions d'écus d'or. Il fit charger ſur des chameaux une ſi prodigieuſe quantité de neige, qu'il en eut aſſez, & pour ſe rafraîchir avec toute ſa ſuite au milieu des ſables brûlans de l'Arabie, & pour conſerver dans toute leur fraîcheur naturelle les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace durant tout le tems qu'il ſéjourna à la Mecque, dont la plûpart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Il fit aggrandir le portique de la Caaba, ce qui ne fut point approuvé par les plus ſuperſtitieux ſectateurs de la loi Muſulmane. Lorſqu'il faiſoit les ſept circuits, un homme vint lui préſenter une pantoufle qu'il diſoit avoir appartenue au prophète. Il la reçut avec reſpect, fit donner dix mille drachmes à celui qui la lui avoit offerte; &, ſe tournant vers ſes confidens: « Mahomet, » leur dit-il, n'a jamais vu cette pan» toufle; mais, ſi je l'avois refuſée, le peu» ple auroit cru qu'elle étoit réellement » du prophète, & que je l'aurois mépri» ſée. » Il avoit amené avec lui un perſonnage qui paſſoit pour un grand ſaint, & que l'on appelloit Almanſor. Un jour qu'il faiſoit dans le temple de grandes largeſſes au peuple, il dit à ce dévot Muſulman:

» Et vous, ne me demandez-vous rien ? » -- Dans la maison de Dieu, répondit » Almansor, je rougirois de demander au- » tre chose que Dieu même. » Ce pieux sentiment pénétra tellement le Calife, qu'étant surpris, à son retour, par un violent orage, il se prosterna contre terre, & s'écria : « Seigneur ! si c'est moi que vous » demandez, me voici prêt à subir les châ- » timens que je mérite ; mais je vous sup- » plie de ne pas regarder vos fidèles » comme vos ennemis, à cause de moi. » Ensuite il fit donner à Almansor dix mille piéces d'or, pour le récompenser de lui avoir appris à ne point confondre les choses de la terre avec celles du ciel.

[785.]

Hasana, l'une des femmes du Calife, jalouse de ce que ce prince lui préféroit une concubine, donne à la maîtresse favorite une poire empoisonnée. Le monarque, surpris de la beauté de ce fruit, le prend & le mange. Un instant après, de cruelles douleurs l'avertissent que sa mort est prochaine ; il expire au milieu des plus affreuses convulsions, à l'âge de quarante-trois ans. On l'enterra au pied d'un noyer, à l'ombre duquel il avoit coutume de s'asseoir. Quelques historiens racontent diffé-

remment la triſte fin de ce prince. Ils diſent que, dans une partie de chaſſe, plaiſir qu'il prenoit ſouvent, il s'efforça d'atteindre un cerf qui fuyoit devant lui. L'animal ſe réfugia dans une maſure : le Calife voulut y entrer après lui ; mais, comme la porte étoit étroite, il fit en ſe baiſſant un ſi violent effort, qu'il ſe rompit les reins, & mourut ſur l'heure.

Mahadi, comme la plûpart des ſouverains, avoit de grands vices ; mais il les effaçoit par de grandes vertus. Libéral quelquefois juſqu'à la prodigalité, il diſſipa en dons les tréſors immenſes que ſon prédéceſſeur lui avoit laiſſés. Il employoit ſur-tout ſes richeſſes à encourager les belles-lettres ; &, dès qu'on avoit du mérite, on avoit des droits puiſſans ſur ſes bienfaits : témoin ce poëte à qui il fit donner ſoixante-dix mille drachmes, pour ſoixante-dix diſtiques Arabes qu'il avoit approuvés. Il étoit magnanime & courageux comme la plûpart de ſes prédéceſſeurs, mais, ce qui le diſtingue de la foule des rois, c'eſt qu'il ſe fit adorer de ſes ſujets par ſon amour pour la juſtice, & par ſon averſion à répandre le ſang. Il reſtitua des ſommes prodigieuſes que ſon pere avoit extorquées aux provinces ; & il fit ſortir des priſons une foule d'in-

nocens qui étoient les victimes des soupçons d'Almansor. Il changeoit souvent les gouverneurs des provinces & ses ministres, pour empêcher qu'ils ne prissent trop d'autorité, & qu'ils ne se rendissent indépendans. Il expédioit lui-même la plûpart des affaires d'état avec une application & une promptitude rares dans ceux qui commandent. Il tenoit fréquemment son lit de justice, afin de punir & de réparer les vexations & les violences des grands. Il se faisoit alors assister par les plus graves personnages & par les plus habiles juriconsultes du Musulmanisme, afin que leur présence fût comme un frein salutaire qui le retînt dans les décisions qui auroient pu être contraires aux loix. Dans une de ces circonstances, voulant réprimander un de ses officiers dont on venoit de se plaindre : « Jusqu'à quand, » lui dit-il, tomberez-vous dans des fau» tes ? --- Seigneur, répondit sagement » l'officier, tant que Dieu vous conser» vera la vie pour notre bonheur, ce sera » à nous à faire des fautes, à vous à » nous les pardonner. » Sa piété lui inspiroit, dans la mosquée, une modestie, une affabilité presqu'inconcevables dans un despote. Un jour, qu'il étoit sur le point de commencer la priere publique,

un homme de la lie du peuple lui dit : » Seigneur, je voudrois bien faire ma » priere avec vous, mais je n'ai pas en- » core fait mon ablution. » Mahadi s'arrêta, & demeura debout au milieu du temple, juſqu'à ce que cet homme ſe fût purifié, comme le preſcrit l'Alcoran. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Mon » pouvoir vient de Dieu. » Maxime très-vraie, & qui l'eût été davantage encore, s'il eût ajoûté : « Pour le bonheur des » hommes. »

MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Musa-Al-Hadi, avoit voulu, avant sa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, son second fils; mais Haroun, par une générosité peu commune, sur-tout entre des freres, avoit refusé de se prêter aux desirs de son pere, & défendu les droits de Musa, son aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit présidé, il soutint son action magnanime, en faisant proclamer Musa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faisoit couronner son frere à Bagdad, la ville de Cufa, sous la conduite d'Hossein, fils d'Ali, & petit-fils de Hassan, se révoltoit contre le nouveau souverain. Hossein, chef des Alides, avoit gagné, par ses vertus, les cœurs de tous les Musulmans parmi lesquels il vivoit. On parloit avec emphase de sa valeur héroïque; on prônoit sur-tout son excessive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les distribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

fait, d'autant plus admirable qu'il n'avoit réſervé pour lui qu'une ſeule robe fourrée, ſous laquelle il ne portoit point de chemiſe, avoit mis le comble à la vénération publique. On ſe diſoit en ſecret qu'un prince ſi généreux étoit digne du trône auquel ſa naiſſance lui donnoit droit de prétendre ; on ſe paſſionnoit pour lui ; on ſouhaitoit qu'il ſe déclarât contre les Abbaſſides. L'ambition d'Hoſſein ne put réſiſter à l'appas tentateur qui avoit ſi triſtement ſéduit ſes ancêtres. Il voyoit un parti puiſſant ſe porter ouvertement pour ſes intérêts : devoit-il ſe refuſer à la fortune qui ſembloit venir d'elle-même lui préſenter ſes faveurs ? Le changement de monarque lui parut une circonſtance heureuſe ; il permit qu'on le proclamât Calife : &, pour augmenter les troupes que les Cufiens avoient miſes ſur pied, il fit publier un édit par lequel il promettoit la liberté à tous les eſclaves qui quitteroient leurs maîtres pour ſuivre ſes drapeaux. En peu de tems, il eut une armée nombreuſe, avec laquelle il ſe flatta de venger le ſang de ſes aïeux, & d'arracher aux uſurpateurs une couronne qui avoit appartenu à ſes peres. Médine ſuivit l'exemple de Cufa, & reconnut Hoſſein pour ſouverain. Ce prince voulut engager la Mecque dans ſon parti ; mais cette ville, peuplée d'Abbaſſides, lui fit acheter ſa ſou-

miſſion : il l'emporta l'épée à la main, & fit maſſacrer tous ceux de la famille régnante qui étoient venus viſiter la Caaba. Toute l'Arabie alloit ſubir le joug du deſcendant de Mahomet, lorſque Muſa, par l'avis d'Haroun, ſon frere, fit marcher contre le rebelle une armée bien diſciplinée, mais très-inférieure à celle d'Hoſſein. Cependant, malgré leur extrême diſproportion, les troupes Abbaſſides triompherent. Une ſeule bataille, dans laquelle Hoſſein fut tué des premiers, diſſipa la rebellion ; & la victoire fut très-funeſte à la maiſon d'Ali, dont les principaux chefs furent mis à mort, & qui fut dépouillée de toutes les penſions & de tous les priviléges dont les Califes précédens l'avoient honorée.

[786.]

Muſa, ſe voyant affermi ſur la chaire de Mahomet, forme le deſſein de régner par lui-même, & d'écarter tous les favoris. Sa mere, à laquelle il avoit laiſſé une autorité ſans bornes, eſt la premiere qu'il veut dépouiller de ſon crédit. Cette princeſſe le preſſoit très-inſtamment un jour de lui accorder une grace pour un de ſes officiers qui l'avoit bien ſervie. Le Calife la lui refuſa. Elle ſentit vivement cet outrage ; &, dans l'excès de ſa douleur, elle

lui dit, en le quittant, que jamais elle ne lui demanderoit rien. « C'eſt ce que je » deſire, lui répondit bruſquement le mo- » narque; je ne prétends point qu'on m'im- » portune. Tenez-vous dans votre appar- » tement, & mêlez-vous de vos affaires. » Si j'apprends à l'avenir qu'aucun de mes » officiers s'adreſſe à vous pour quelque » grace, je lui ferai couper la tête. A » voir le faſte qui vous environne, on » vous prendroit pour la ſouveraine des » Muſulmans. Mes courtiſans abandon- » nent mon palais pour ſe trouver en foule » à votre lever: ils vous ſuivent depuis le » matin juſqu'au ſoir. Que veut dire cette » conduite? n'avez-vous pas de quenouille » pour vous occuper, ou de livres pour » vous inſtruire de vos devoirs, ou enfin » de maiſon pour vous retirer? » On ne ſçauroit décrire la fureur de la princeſſe à ce diſcours. Elle jura de ſe venger bien-tôt d'un fils ingrat, & chercha dès ce mo-ment l'occaſion favorable d'exécuter ſon funeſte projet. Elle ne tarda pas à ſe pré-ſenter. Muſa réſolut d'exclure de la ſuc-ceſſion Haroun, ſon frere, malgré les ſer-vices qu'il en avoit reçus, afin de faire paſſer ſa couronne à ſon fils Abu-Jaafar, jeune prince, qui n'avoit pas encore at-teint l'âge de puberté. Yahia, ſon viſir, perſonnage d'une rare prudence, tâ-

cha de l'en diſſuader, en lui repréſentant que les Muſulmans ne pourroient ſouffrir un Calife qui ne pourroit pas leur faire la priere & le ſermon dans la moſquée, les conduire au pélerinage de la Mecque, & marcher à leur tête lorſqu'il faudroit combattre. Muſa feignit de ſe rendre à ces raiſons; mais le lendemain il manda ſecrettement Hartama, ſon plus cher confident, & lui ordonna d'aſſaſſiner ſon frere, puis ſon viſir qu'il lui repréſenta comme un ſéditieux, enfin ſa mere même qui chériſſoit Haroun plus que lui. Il ajoûta qu'après cette triple exécution, il fît paſſer au fil de l'épée tous les Alides qui ſe trouveroient dans les priſons, & qu'il ſe mît à la tête des troupes pour aller ſurprendre la ville de Cufa, & la réduire en cendres après en avoir fait ſortir tous les Abbaſſides. Hartama voulut s'excuſer de ſe charger d'une commiſſion ſi ſanguinaire, en alléguant qu'il étoit trop foible; mais le Calife le menaça de la mort s'il n'exécutoit ponctuellement ſes ordres, le quitta bruſquement, & ſe retira dans les appartemens ſecrets de ſon palais. Sa mere, inſtruite de ſes barbares projets, l'y attendoit pour les prévenir. En l'appercevant, elle ſe jetta à ſon cou; &, feignant une tendreſſe qu'elle n'éprouvoit

point, elle lui préſenta quelques fruits qu'elle avoit apportés. Muſa, qui n'avoit aucune défiance, & qui, pour ſéduire ſa mere, avoit réſolu de l'accabler de careſſes, juſqu'à l'inſtant où Hartama devoit lui donner la mort, prit une belle poire, & la mangea. Mais elle étoit remplie d'un poiſon ſi ſubtil, qu'il mourut auſſi-tôt en touſſant & en éternuant. La princeſſe, charmée de ſa vengeance, fit venir dans l'inſtant ce même Hartama chargé de ſon aſſaſſinat, & lui commanda de publier la fin ſoudaine du Calife, & de la notifier à Haroun-Al-Rashid, ſon ſucceſſeur. Muſa-Al-Hadi avoit vingt-quatre ans. C'étoit un prince d'une taille avantageuſe, bien fait, robuſte, excellent cavalier; mais, mauvais fils, mauvais frere, mauvais roi, que ne devoit-on pas craindre de ſon humeur barbare & jalouſe, s'il eût régné plus long-tems? Il avoit cependant des qualités : quelques hiſtoriens le repréſentent comme vaillant, magnanime & libéral même quelquefois. Un jour il récita des vers de ſa compoſition à un poëte célèbre qui les approuva. Le Calife, charmé de ce jugement, lui dit d'en faire autant ſur le même ſujet. Le citoyen du parnaſſe obéit, & ne reçut que dix drachmes, Mais enſuite il compoſa

posa un nouveau poëme, & le présenta au monarque, qui en fut si satisfait, qu'il lui dit : « Choisissez pour récompense, » ou trente mille drachmes comptant, ou » cent mille après avoir passé par toutes » les longueurs & les formalités des finan- » ces.--- Trente mille comptant, seigneur, » repartit le poëte, & cent mille avec le » tems. » Cette saillie fut si bien reçue du Calife, qu'il lui fit donner aussi-tôt la somme entiere de cent-trente mille drachmes. L'inscription de son sceau portoit : « Dieu » est le Sauveur de Musa. »

HAROUN-AL-RASHID.

[786.]

TANDIS qu'Haroun reçoit la nouvelle de la mort de son frere, un de ses amis vient le féliciter sur la naissance d'un fils qui lui succéda dans la suite; de sorte que cette journée fut mémorable par la chûte d'un monarque, l'élévation d'un autre, & par la naissance d'un troisieme. Le même bonheur accompagne le nouveau souverain jusques dans les moindres choses. Mahadi, son pere, lui avoit donné, comme un gage de la couronne qu'il lui avoit promise, une belle bague qu'il portoit à son doigt. Musa, jaloux de ce présent, voulut l'avoir dès qu'il fut monté sur le trône; il envoya un eunuque pour demander au prince ce bijoux précieux. Une prétention si injuste mit Haroun en fureur; en présence du député, il prit la bague & la jetta dans le Tigre, où elle demeura jusqu'à ce qu'il eût été proclamé. Alors il la fit chercher; &, pour diriger les plongeurs, il jetta une bague de plomb dans le même endroit du fleuve où étoit tombée la premiere. Elle fut trouvée sans peine, & ce succès fut regardé comme

un préſage de celui qui devoit couronner toutes les actions de ce prince (*).

[787.]

Haroun épouſe ſolemnellement Zobéïda, fille d'un prince de ſa maiſon. Cette princeſſe avoit cent eſclaves, qui toutes ſçavoient l'Alcoran par cœur, & qui chaque jour en récitoient la dixieme partie : « De ſorte qu'on entendoit perpé-» tuellement dans ſon palais, diſent les hiſ-» toriens Arabes, un pieux bourdonnement, » ſemblable au bruit religieux que font les » anges devant le trône de l'Eternel. » Peu de tems après ſon mariage, Zobéïda fit le voyage de la Mecque ; & cette dévote caravane fut ſignalée par des aumônes égales au rang ſuprême de la pélerine.

[788.]

Le Calife, pour ne point tomber dans les fautes auxquelles les ſouverains ſont ſi ſouvent expoſés, prend avec lui un célèbre docteur, appellé Aſmai, dont il recevoit depuis long-tems les leçons. Aſmai poſſédoit dans un haut degré le talent de la

(*) Ce trait n'eſt point unique dans l'hiſtoire. Le fameux Saladin perdit de même un rubis d'un prix ineſtimable, qui fut retrouvé auſſi heureuſement que celui d'Haroun.

parole. Très-versé dans les traditions, il les exposoit avec la même netteté, la même précision qu'eût pu faire le meilleur lecteur; & cet avantage étoit relevé par une connoissance profonde de l'Alcoran. Mais il avoit un défaut dans lequel les sçavans donnent quelquefois sans y songer: il interprétoit les loix à la rigueur; & son austérité eût sans doute jetté souvent Haroun dans de fausses démarches, si ce prince eût été moins en état de connoître son mérite. Il l'écoutoit avec docilité, sans jamais suivre aveuglément ses décisions. Aussi lui disoit-il en riant: « Docteur, » vous êtes plus sçavant que moi, mais » je suis plus sage que vous. » Comme il connoissoit son excessive rigidité, il voulut, avant de l'attacher entiérement à sa grandeur, lui donner une leçon digne de son choix. « Je vous prie, lui dit-il, de » ne jamais m'enseigner en public. Attendez que je vous interroge. Que vos réponses soient précises & simples; ne » les chargez point d'histoires inutiles; & » n'ouvrez point votre avis de maniere à » me forcer de le suivre. Si vous apperceviez que dans mes jugemens je m'écartasse des loix de l'équité, ramenez-moi dans le particulier avec douceur. » Enfin, ne m'enseignez que ce qui m'est » absolument nécessaire; formez-moi dans

» l'art de parler en public, & n'employez » jamais, dans les discours que vous me » ferez, que des expressions claires & que » je puisse comprendre. » Heureux les maîtres qui ont de tels disciples! plus heureux encore les disciples qui ont des maîtres assez sages pour se ployer ainsi à leur caractere!

[789.]

Un des prétendus saints du Musulmanisme, appellé Adhem, meurt à Damas. Si l'on en croit les légendes orientales, ce pieux personnage vit une fois en songe un ange qui écrivoit les noms des sinceres adorateurs du vrai Dieu; &, n'appercevant pas le sien sur cette liste sacrée, il pria l'esprit céleste de l'y mettre en qualité d'ami des serviteurs de l'Eternel. L'ange le satisfit; &, depuis ce tems, Adhem redoubla sa ferveur. Pour se sanctifier davantage, il entreprit le grand pélerinage de la Caaba. Il traversa seul & sans provisions d'immenses solitudes. De mille pas en mille pas il faisoit mille génuflexions, & récitoit mille dévotes prieres. Ce religieux voyage lui coûta douze années. Il fut rencontré par Haroun, qui lui rendit de grands honneurs, & le pria de lui dire quelques paroles d'édification. « Seigneur, lui répon- » dit le fervent pélerin, nous sacrifions,

» en ce monde, une religion auguſte au » maintien de frivoles grandeurs. Heu- » reux le mortel qui a choiſi le Tout-Puiſ- » ſant pour maître, & qui n'employe les » biens préſens que pour acquérir ceux » qu'il eſpere dans un meilleur ſéjour ! » La maxime favorite d'Adhem montroit toute la profondeur de ſon abnégation. » Oui, diſoit-il ſans ceſſe, j'aime mieux » aller en enfer en accompliſſant la vo- » lonté de Dieu, qu'en paradis en vio- » lant ſes ſuprêmes ordonnances. » Avec de pareils ſentimens, s'il eût vécu dans le Chriſtianiſme, on l'eût ſans doute mis au nombre de ces ſaintes ames qui ne ſou- piroient que pour le ciel.

[790.]

Haroun devient amoureux d'une con- cubine de ſon frere Ibrahim. Afin de poſ- ſéder cette belle eſclave, il lui offre trente mille dinars; mais le prince avoit juré de ne jamais la donner, ni la vendre. Ce- pendant, comme le Calife le preſſoit vi- vement, il conſulte Abou-Joſeph, juriſ- conſulte induſtrieux, & lui demande un moyen de ſatisfaire le monarque ſans violer ſon ſerment. « Seigneur, lui répond » le docteur, donnez à moitié, & vendez » à moitié votre eſclave au Calife; vous » ne l'aurez pas préciſément vendue ni

» donnée. » Ibrahim, charmé de cette fineſſe, qu'un docteur ſeul pouvoit imaginer, envoie auſſi-tôt ſa concubine à ſon frere, qui toutefois lui envoie la ſomme entiere qu'il lui avoit d'abord propoſée; & le prince en fit préſent à Joſeph, pour récompenſer ſon habileté. Haroun vouloit jouir, dès la nuit même, de la charmante maîtreſſe qu'il venoit d'acquérir. Mais la loi s'oppoſoit à ſes deſirs; car, ſelon le droit Muſulman, un frere ne peut pas coucher avec la concubine de ſon frere, ſi auparavant elle n'a paſſé entre les mains d'un autre. Il fallut recourir une ſeconde fois à Joſeph; & l'on vit encore combien un docteur eſt quelquefois utile. Cet habile juriſte conſeille au Calife de faire épouſer cette femme à un de ſes eſclaves, à condition qu'il la répudiera ſur le champ, pour la faire paſſer entre ſes bras. Ce moyen facile eſt approuvé. Le mariage ſe célèbre; mais l'eſclave, épris des attraits de ſa nouvelle épouſe, ne veut plus entendre parler de divorce. Le Calife lui offre dix mille dinars; la poſſeſſion d'un bien plus précieux le rend inſenſible à ces richeſſes. Nouvel embarras. La paſſion d'Haroun s'enflammoit à proportion des obſtacles; mais il n'oſoit tranſgreſſer les loix pour la contenter. Abou-Joſeph eut alors beſoin de toutes les ſubtilités de ſa juriſpru-

dence; il falloit en même tems calmer la conscience, & favoriser l'amour de son maître. Il en vint à bout, en persuadant au Calife de donner cet esclave, dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avoit épousée; car, par ce moyen, le lien du mariage seroit rompu, puisque, selon la loi Musulmane, une femme ne peut pas être mariée à son propre esclave. Cette nouvelle ruse est applaudie: le trop peu complaisant esclave est forcé d'abandonner son épouse; & les dix mille dinars, qui devoient être le prix de sa facilité, deviennent la récompense du grand sçavoir d'Abou-Joseph. Ce n'est pas tout. Haroun ayant donné cent mille dinars à sa maîtresse, cette femme, remplie de reconnoissance pour le docteur, lui fit présent de dix mille autres dinars, de sorte que, pour cette consultation, Abou-Joseph reçut en une seule nuit cinquante mille piéces d'or. Le Calife, pour lui montrer encore combien il étoit satisfait de sa science profonde, le nomma, peu de tems après cette aventure, grand justicier de Bagdad; & ce fut lui qui le premier porta le titre de Cadi-Al-Codha, c'est-à-dire Juge des Juges, dignité qui revient à celle de chancelier parmi nous. Ce fut aussi lui qui fit prendre aux docteurs de la loi un habit distinctif, qui fût comme

une marque, &, pour ainſi dire, comme l'enſeigne du ſçavoir qu'on doit leur ſuppoſer. Malgré ſa grande fortune, Abou-Joſeph ne s'en fit jamais accroire. Ayant un jour avoué ſon ignorance ſur une queſtion de droit, quelqu'un lui reprocha de recevoir de fort groſſes penſions du tréſor royal, ſans pourtant éclaircir toutes les difficultés. Il ſe contenta de répondre : « Mon » ami, je reçois du tréſor à proportion de » ce que je ſçais; mais ſi je recevois à pro- » portion de ce que j'ignore, toutes les » richeſſes du Califat ne ſuffiroient pas pour » me payer. »

[791.]

Une des femmes du monarque étend, en bâillant, les bras avec tant de force, que l'un des deux devient roide tout-à-coup, & demeure étendu ſans qu'elle puiſſe le retirer à elle. Les plus célèbres médecins de la cour y font appliquer des lénitifs de toute eſpece, pour rendre aux nerfs leur premiere fléxibilité. Leurs ſoins ſont inutiles; & la princeſſe alloit reſter perclue pour le reſte de ſes jours, lorſqu'un Chrétien, dont le profond ſçavoir n'étoit pas encore connu, ſe préſente au Calife, & lui répond de la guériſon de ſon épouſe. On ſe moqua d'abord de ſon aſſurance; mais, comme l'art des plus habiles étoit en

défaut, on réſolut d'éprouver le ſecret du nouvel Eſculape. Gabriel (c'étoit le nom du médecin Chrétien) pria le Calife de dire à la princeſſe de ſe trouver en public à ſon lever. La princeſſe obéit; &, lorſqu'elle s'approchoit d'Haroun pour le ſaluer, Gabriel ſe jette auſſi-tôt ſur elle, & ſe met en devoir de la déshabiller, pour découvrir à tous les regards les appas ſecrets que recéloit ſa robe. On le laiſſoit faire; & la pudeur allarmée de la princeſſe n'avoit pas aſſez de force pour ſe défendre. La robe alloit être enlevée; l'impudence de cette action redouble l'émotion de l'épouſe du Calife : enfin, dans le trouble & dans la ſurpriſe où elle ſe trouve, elle fait un ſi violent effort, qu'elle retient avec le bras qu'on vouloit lui guérir, l'habillement qui alloit lui échapper. A cette vue, Gabriel s'écria dans l'inſtant : « Elle eſt guérie : Seigneur, » elle eſt guérie ! » En effet, on lui fit remuer pluſieurs fois le bras en tous ſens, & la cure ſe trouva parfaite. Haroun en fut ſi charmé, qu'il fit donner ſur le champ cinq cents mille piéces d'argent à Gabriel; & le nomma ſon premier médecin. Enſuite il lui demanda la cauſe de cet accident. » Seigneur, répondit le médecin, quand » vous goûtâtes avec la princeſſe les » plaiſirs de l'amour, une humeur déliée,

» mise en mouvement par la chaleur de » l'action, se répandit par-tout le corps, » & se coagula bientôt après dans les nerfs » par la cessation du mouvement ; d'a- » près ce raisonnement, j'ai employé l'ar- » tifice que vous avez vu, pour dilater la » chaleur, afin de dissoudre l'humeur figée, » & de rendre au bras affecté sa premiere » agilité. »

[792.]

Un poëte célèbre, appellé Dhohak ; vient à la cour du Calife, qui l'admet à tous ses plaisirs. Un jour que le prince avoit devant lui un bassin plein de roses fraîchement cueillies, il pria le poëte de lui faire sur le champ quelques vers qui exprimassent naïvement la qualité de ces fleurs par une comparaison ingénieuse. Dhohak fit aussi-tôt un distique arabe dont le sens étoit : « La couleur de ces roses, filles » chéries du printems, est semblable à cet » aimable coloris dont la pudeur embel- » lit les joues de la bergere que son amant » veut embrasser. » Une des maîtresses d'Haroun, qui excelloit dans la musique & dans la poësie, ayant entendu ces vers : » On peut dire mieux encore, s'écria-t- » elle. » Le monarque, curieux de l'entendre, la presse d'entrer en lice avec un homme si célèbre ; & la maîtresse du

prince dit : « La couleur de ces roſes, ten-
» dres enfans des zéphyrs, reſſemble à celle
» de mes joues quand Haroun me prend
» par la main pour me conduire ſur le
» trône des amours. » Pour la récompen-
ſer de ce charmant diſtique, le Calife vou-
lut dans le moment éprouver ſi la vérité
étoit conforme à la poëſie.

[793.]

Le monarque, faiſant, durant la nuit,
la ronde dans ſon palais, trouve une des
filles de Zobéïda, ſon épouſe, qui s'étoit
endormie ſous un boſquet. Haroun l'ai-
moit depuis long-tems, mais jamais elle
n'avoit voulu couronner ſes feux. Il crut
l'occaſion favorable, pour obtenir de cette
jeune beauté ce que juſqu'alors elle lui avoit
ſi conſtamment refuſé. Il l'approche ; elle
s'éveille, ſurpriſe de ſe voir entre les bras
du Calife. Le prince la ſerroit tendrement.
Il la conjure de répondre à ſa tendreſſe.
Ses geſtes, ſon attitude voluptueuſe, tout
décèle la paſſion qui l'enflamme ; ſa main
amoureuſe triomphe de la réſiſtance, &
découvre déja une foule de tréſors dont
il veut cueillir les prémices. La ſervante
de Zobéïda alloit ſuccomber ; mais elle
rappelle un reſte de conſtance, & ſup-
plie ce deſpote d'attendre juſqu'à l'arrivée
du jour. Haroun conſent à ce délai ; dès

le lever de l'aurore, il envoie à la belle eſclave un meſſager qui la ſomme de tenir ſa promeſſe. Mais elle lui répond par ce vers arabe, qui depuis à paſſé en proverbe : « Les paroles de la nuit ne ſe donnent que pour attendre le jour. » Haroun, étonné de cette réponſe, commande auſſi-tôt d'amener en ſa préſence tous les poëtes qui demeuroient dans ſon palais, & leur ordonne de faire quelques ſtances où ce vers fût compris. Tous obéirent ; & le ſeul Abou-Navas, l'un des plus grands poëtes qui ayent illuſtré l'Arabie, réuſſit au gré du Calife. Il enchâſſa le vers de l'eſclave avec tant d'adreſſe dans les ſiens, qu'il ſembloit décrire naïvement le combat livré entre le monarque & cette fille. Mais cette merveilleuſe habileté penſa lui coûter la vie ; car le deſpote, ayant fait des préſens aux autres poëtes, lui dit qu'il méritoit la mort, pour avoir oſé porter un œil téméraire ſur ſes plaiſirs. Abou-Navas proteſta qu'il n'étoit point ſorti dans ce tems-là de ſon appartement, produiſit des témoins qui conſtatoient la vérité de ſa juſtification, appaiſa le prince, & reçut une récompenſe proportionnée au rare mérite de ſa poëſie.

[794.]

Le Muſulmaniſme perd un grand doc-

teur. Il s'appelloit Abu-Abdallah-Malec, & c'eſt le pere de la ſeconde ſecte prétendue orthodoxe qui a tant de zèle pour les traditions de Mahomet, & dont les principes ſont ſuivis principalement en Barbarie & dans pluſieurs autres contrées de l'Afrique. On rapporte que ce ſçavant, qui parvint à un âge très-avancé, reſta trois ans entiers dans le ſein de ſa mere : phénomène inoui, & trop contraire aux loix de la nature pour être adopté légérement. Un de ſes amis, l'étant allé voir dans ſa derniere maladie, le trouva tout en pleurs. Il le pria de lui dire la raiſon de cette triſteſſe ſi ſurprenante dans un homme qui avoit toujours bien vécu. « Hélas ! répondit-il, qui » doit plus que moi répandre des larmes ? » Plût-à-Dieu que, pour l'expiation de » mon orgueil, j'euſſe reçu autant de » coups de bâton que j'ai décidé de queſ» tions ! j'aurois moins de compte à ren» dre à l'Eternel. Plût-à-Dieu que je n'euſſe » jamais rien décidé de moi-même ! » Sentiment bien digne d'un ſçavant modeſte, & qui devroit être celui de tous ceux que la ſupériorité de leurs lumieres tire de la foule des hommes ! Un jour on lui propoſa quarante huit queſtions très-difficiles ; il y en eut trente-deux ſur leſquelles il confeſſa ſon ignorance : aveu auſſi rare qu'il eſt honorable à celui qui a le courage de

le faire. Malec étoit pourtant puérilement rigide dans ce qui touchoit aux pratiques religieuses. Une fois on lui demanda s'il étoit permis de manger du pourceau de mer : « Non, répondit-il ; car, bien que » ce soit un poisson, le nom qu'il porte » le faisant regarder comme un pourceau, » les vrais Musulmans doivent le détester » autant que celui que l'Alcoran a prohibé.» Que deviendroient les réfectoirs de quelques pieuses compagnies de Cénobites, si la conformité de nom suffisoit pour défendre l'entrée de leurs monasteres à ces animaux amphibies, dont la délicatesse est une des roses que l'on cueille sur les épines de la pénitence? Haroun regretta beaucoup ce docteur, pour lequel il avoit toujours eu une haute estime. Ce prince l'ayant un jour prié de venir au palais pour instruire ses fils : « Seigneur, répondit Malec, » la science ne fait la cour à personne ; on » doit la lui faire. --- Vous avez raison, » repartit le Calife ; mes enfans se trouve- » ront dans le lieu où les autres jeunes- » gens vont recevoir vos leçons. » Il tint parole ; & les jeunes princes furent conduits régulièrement à la mosquée où Malec débitoit sa doctrine. Ce sçavant méritoit bien cet égard, s'il est vrai, comme il le disoit lui-même, que tous les maîtres sous lesquels il avoit étudié dans sa jeu-

neſſe, vinrent avant ſa mort s'inſtruire à ſon école, & ſe crurent honorés du titre de ſes diſciples.

[795.]

Sous le règne de ſon prédéceſſeur, Haroun, accablé de diſgraces, avoit fait vœu d'aller à pied en pélerinage à la Mecque, ſi la fortune lui devenoit plus favorable. Après ſon élévation au Califat, pluſieurs de ſes courtiſans lui repréſenterent qu'il n'étoit point de ſa dignité de s'acquitter de ce pieux devoir comme le dernier de ſes ſujets, & qu'il devoit au contraire, pour ſoutenir la majeſté de ſon rang, étaler, dans ce religieux voyage, la pompe & le faſte de ſes prédéceſſeurs. Un prince moins dévot qu'Haroun ſe fût rendu ſans peine à l'avis des courtiſans; mais le Calife ne voulut rien faire ſans conſulter les docteurs de ſa religion. Il les aſſembla dans ſa capitale, & la concluſion unanime fut qu'il devoit s'acquitter de ſon vœu préciſément comme il l'avoit ſpécifié. Haroun partit donc pour la Mecque, à pied; exemple unique dans l'hiſtoire Saraſine: mais, dans toute ſa route, il trouva les chemins couverts de tapis & de diverſes étoffes précieuſes.

[796.]

Le Calife eſt attaqué d'apoplexie. Ses fils

fils assemblent les plus habiles médecins de Bagdad, pour donner de prompts remèdes à leur pere. La saignée n'avoit point encore tout le crédit qu'elle a parmi nous; & les médecins Arabes, bien différens des nôtres, craignoient, en tirant du sang, d'en appauvrir la masse, & d'attaquer le principe de la vie animale. Cependant le fameux Gabriel, malgré l'avis de ses confreres, osa conseiller ce moyen de soulager promptement le Calife. Amin, qu'il avoit choisi pour successeur, s'y opposa vivement: mais Al-Mamoun, son frere, soutint avec tant de chaleur l'opinion de Gabriel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Haroun fut saigné, & recouvra la santé. Al-Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, & son zèle lui valut la prédilection de son pere; le courage de Gabriel ne demeura point non plus sans récompense: le Calife lui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad: « Seigneur, répondit-il, c'est un

» trop long ouvrage ; mais, si vous voulez le » catalogue des gens raisonnables & sages, » je l'aurai fait en un instant. » Un bel esprit vint lui dire que le monarque l'avoit créé intendant des ours, des loups, des renards & des singes de l'empire : « Oh ! oh ! repli- » qua-t-il, vous voilà donc devenus mes » sujets, messieurs les courtisans ? » Etant une autre fois entré dans la salle où le Calife donnoit audience, & voyant son trône vuide, il alla s'y asseoir. Les gardes, l'ayant apperçu, le chasserent à coups de cannes, & lui reprocherent son impudence. Bahalul feignit de répandre des larmes ; & Haroun, qui parut dans ce moment, lui demandant la cause de ses pleurs : « Hélas ! » Seigneur, répondit-il, ce n'est point » parce qu'on m'a frappé que vous me » voyez gémir ; la compassion que j'ai pour » vous est le seul objet de mes larmes ; car » si, pour avoir touché un foible instant » votre trône, on me maltraite de la sorte, » à quoi ne devez-vous pas vous attendre, » vous qui vous y placez tous les jours ? » Quelque tems après, Haroun lui dit : « Ba- » halul, pourquoi ne te maries-tu pas » comme les autres hommes ? L'hymen a » tant de douceurs ! Une tendre épouse par- » tageroit tes plaisirs & tes peines, & tu » vivrois avec elle dans une délicieuse so- » ciété. Je veux te donner une femme qui

» ſera jeune, bien faite, & qui t'apportera » du bien. » Ebranlé par les raiſons & par l'autorité du monarque, Bahalul conſentit enfin au mariage. Après la célébration des nôces, il entra dans le lit nuptial, & ſe mit auprès de ſa chere moitié. Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il crut entendre dans le ſein de ſon épouſe un bruit confus qui l'effraya. Il ſe précipite au bas du lit, & prend la fuite hors de la ville. Le Calife, inſtruit de cette diſparition ſoudaine, le fait chercher. On le trouve : on l'arrête. On le conduit devant le monarque, qui l'accable de reproches, & lui demande où eſt le mot pour rire dans cette conduite ? » O empereur des Fidèles ! répondit-il, » vous m'aviez promis une félicité par- » faite, & je n'ai entrevu que de vives an- » goiſſes dans cet hymen que vous offriez » à mes yeux ſous des traits ſi ſéduiſans. » A peine ai-je pris ma place dans le lit » nuptial, que j'ai entendu dans le ventre » de mon épouſe un bruit affreux : ici l'on » demandoit un habit, une chemiſe, un » bonnet, des ſouliers; là, du pain, du » riz, de la viande; les uns rioient, les » autres s'entre-battoient. Effrayé, hors de » moi, je diſparus, craignant de devenir » plus fou que je ne ſuis, & déſeſpérant » d'être jamais heureux avec une femme

» qui me rendroit pere d'une nombreuſe » famille. »

[798.]

Le nom de Charlemagne & le bruit de ſes exploits pénétrent juſqu'à Bagdad. Haroun, rempli d'eſtime pour ce prince, veut rendre hommage à ſon mérite; il lui envoie une ſuperbe ambaſſade, avec de riches préſens. Le monarque François répond à la haute opinion que la renommée avoit donnée de lui: il reçoit les députés Muſulmans entre Verceil & Yvrée; il les comble de toutes les marques de la plus flatteuſe diſtinction; &, après avoir conclu un traité par lequel il contractoit une liaiſon étroite avec Haroun, de qui il recevoit & à qui il donnoit le nom de frere, il les congédie en les chargeant de dons magnifiques pour leur maître. Depuis cette époque, la réputation des François devint reſpectable parmi les Muſulmans.

[799.]

Mangheh, célèbre médecin de la cour du Calife, ſe promenant un jour dans une des grandes villes de l'empire, entendit un charlatan qui débitoit des remèdes contre une multitude de maladies. Surpris de l'audace de cet impoſteur, il vint auſſi-tôt

en parler au monarque, & lui dit : « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'inſtant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver ; &, de peur que dans la ſuite la vie de ſes ſujets ne fût expoſée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chaſſa tous, par un édit ſolemnel, de l'étendue de ſon empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le ſouverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de ſon extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puiſſant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par ſa converſation, ſi ce n'étoit pas un impoſteur, le fit venir, & lui dit : « On » me préſenta, il y a quelques jours, un » homme qui faiſoit l'inſenſé, & qui vou- » loit paſſer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en priſon ; on lui » fit ſon procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit : « Vous avez agi comme le de- » voit un de mes fidèles ſerviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce miſérable ; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit ſon audace. » Le

Calife, à ces mots, se mit à rire, & renvoya le prétendu dieu, qu'il eut soin de faire renfermer, en lui assignant un petit revenu pour subsister.

[801.]

On lit dans l'Alcoran que Pharaon disoit à son peuple : « Je suis plus grand & plus » puissant que tous vos dieux : c'est moi » qui suis votre Dieu & votre maître. » Haroun est si frappé de ce passage, que, dans le mouvement d'une sainte fureur, il s'écrie, en présence de toute sa cour : « Je » sçaurai punir l'orgueil de ce prince im» pie, en donnant le gouvernement de son » royaume au dernier de mes esclaves. » Il choisit effectivement, pour cette dignité Hozaïd, Ethyopien de nation, & d'un esprit très-grossier. Les Egyptiens se plaignant un jour à ce ministre de ce que le Nil, par son débordement, avoit emporté tout le coton qu'ils avoient semé sur ses bords, il crut les consoler en leur disant naïvement : « Pourquoi n'y semiez-vous » pas de la laine ? »

[802.]

Le Calife partage ses vastes états entre ses trois fils, Amin, Mamoun & Kasem, qui devoient se succéder sur le trône, suivant sa disposition testamentaire. Amin eut la Syrie, l'Irac, les trois Arabies, la

Méſopotamie, l'Aſſyrie, la Médie, la Paleſtine, l'Egypte, & tout ce que les Muſulmans avoient conquis en Afrique, depuis les frontieres d'Ethyopie & d'Egypte, juſqu'au détroit de Gibraltar, avec la dignité de Calife. Mamoun eut la Perſe, le Kerman, les Indes, le Koraſſan, le Tabreſtan, le Cableſtan & le Zableſtan, avec la vaſte province de Mawarenhar. L'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circaſſie, & tout ce que l'empire poſſédoit aux environs du Pont-Euxin, reconnurent Kaſem pour maître. Après cette diſpoſition, dont l'objet étoit de prévenir tout ſujet de guerre civile entre les freres, Haroun fit un ſecond pélerinage à la Mecque, mais avec plus de pompe que le précédent. Il étala dans ce voyage toute la magnificence d'un monarque opulent; il ſignala par des largeſſes tous les lieux de ſon paſſage; &, quoique cette partie de dévotion lui coûtât des ſommes immenſes, elle n'épuiſa point ſes tréſors; elle ne l'obligea point de fouler ſes peuples.

Parmi les doctes & pieux perſonnages qui accompagnoient le ſouverain dans cette ſainte caravane, on remarquoit un fameux contemplatif, appellé Kéthir, dont toutes les maximes étoient regardées comme des oracles. Chemin faiſant, le Calife le pria de lui dire quelque parole

édifiante. « Heureux mille fois celui qui » eſt modeſte ſur le trône, répondit le » docteur, bienfaiſant dans l'opulence, » juſte dans ſon gouvernement, conſtant » dans les diſgraces ! l'Eternel écrira ſon » nom ſur le livre de ſes élus. » Haroun fut ſi touché de ces paroles, qu'il répandit des larmes. Une autre fois, lui ayant demandé ce qu'il falloit faire pour mériter le ciel : « Quitter le monde, répondit » Kéthir, renoncer abſolument à ſes vaines frivolités. --- Mais ce ſacrifice paroît ſi difficile ! le monde a tant d'attraits ! --- Si vous aviez beſoin d'un verre » d'eau, & qu'il vous fallût donner la » moitié du monde pour l'obtenir, l'achèteriez-vous à ce prix ? --- Sans doute. » --- Et ſi vous étiez dans quelque ſouillure défendue par la loi, donneriez-» vous l'autre moitié du monde pour vous » en nettoyer ? --- Aſſurement. --- Vous » voyez donc, ſeigneur, combien ce » monde ſi eſtimé eſt peu de choſe, puiſque, pour un verre d'eau, pour une légere faute, vous n'héſiteriez point à le » donner. Or, eſt-il ſi difficile de renoncer entiérement à la poſſeſſion d'un » bien qui a ſi peu de valeur ? »

[803.]

La maiſon des Barmécides, une des

plus illuſtres de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans ſon ſein que Mahadi avoit choiſi un gouverneur pour Haroun, ſon fils bien-aimé; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la ſienne. Il l'aſſocia, pour ainſi dire, à ſa fortune; & Giafar, fils de ſon gouverneur, devint ſon favori, ſon viſir, & ſon plus cher confident. Il avoit une ſœur qu'il aimoit avec paſſion : afin de voir plus ſouvent enſemble ces deux perſonnes qu'il chériſſoit le plus au monde, il la donna pour épouſe à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractériſent les deſpotes, il défendit à l'époux d'uſer avec ſa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant ſeulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbaſſa (ainſi s'appelloit la princeſſe) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une paſſion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils ſe trouvoient ſeuls, ils oublièrent les menaces du Calife : leur amour triompha de la crainte; & les momens furent ſi bien employés, que, neuf mois après, Abbaſſa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

de leur oncle. Mais Haroun en fut bientôt instruit ; il résolut de punir d'une maniere terrible l'infraction de ses ordres. A cet amour tendre qu'il éprouvoit pour sa sœur & son beau-frere, succéda tout-à-coup la haine la plus implacable. Il est vrai que Giafar lui avoit donné, depuis long-tems, bien des prétextes de rompre avec lui. Mais quel est l'ami dont on n'ait point à se plaindre ? il faudroit cesser d'être homme, pour contracter une amitié sans nuages. Giafar avoit favorisé l'évasion d'un Alide que le Calife vouloit faire arrêter : c'étoit tout au plus une générosité indiscrette. Il avoit fait bâtir une maison qui lui avoit coûté vingt mille piéces d'or : étoit-il étonnant que, dans un si haut degré de fortune, il pût faire une semblable dépense ? Haroun feignit de la regarder comme une preuve de péculat. Le véritable crime de Giafar, celui dont on ne parloit pas, étoit d'avoir osé jouir des appas d'une sœur de la possession de laquelle le monarque étoit jaloux. Il craignit qu'un favori, capable de lui déplaire en un point si délicat, ne portât la hardiesse plus loin, & n'abusât des secrets qu'il lui avoit confiés. Il ordonna qu'on l'arrêtât, lui, son pere, ses freres, tous ses parens, & qu'on leur tranchât la tête. Cet arrêt lui coûta quelques larmes, lorsqu'on fut

ſur le point de l'exécuter ; mais les anciennes habitudes, qui ſe réveilloient tout-à-coup, ne purent vaincre la jalouſie allarmée. La mere de Giafar, qui avoit nourri le Calife, vint ſe jetter à ſes pieds, pour obtenir au moins la grace de ſon époux, qui avoit été pendant dix-ſept ans conſeiller du monarque : Haroun fut inflexible, & perſiſta dans le deſſein d'abbaiſſer cette famille jadis ſi favoriſée, mais devenue l'objet de ſa haine. Giafar reçut la mort à l'âge de trente-ſept ans. Son corps fut coupé en piéces : on en expoſa les triſtes parties au-deſſus des portes de Bagdad, & l'on mit ſa tête ſur le pont du Tigre, auprès de cette capitale. Le jour même qu'il fut exécuté, le Calife lui fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire. Il l'embraſſa pluſieurs fois tendrement dans ſon cabinet ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il commanda à l'un de ſes officiers, nommé Jaſſer, de lui apporter la tête de Giafar. L'officier, étant entré tout-à-coup dans l'appartement de ce favori, lui notifia l'ordre de ſon maître. « Peut-être, ré-» pondit tranquillement Giafar, Haroun » vous a-t-il donné cet ordre dans la cha-» leur du vin ; retournez ſur vos pas, & » dites-lui que vous avez obéi. S'il s'en » repent, je ſerai encore en vie ; ſinon, » ma tête eſt toujours prête. » Jaſſer n'é-

tant pas satisfait de cet expédient, Giafar l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'appartement du Calife, & lui dit : « Entrez, » & dites au commandant des Fidèles » que vous lui apportez ma tête, que vous » avez laissée dehors. » Jasser entre, & dit au monarque qu'il venoit lui annoncer la mort d'un sujet qui lui avoit déplu, & dont la tête étoit à la porte : « Ap» portez-la vîte devant moi, s'écrie dans » le moment Haroun. » A ces mots, l'officier sort, immole le favori, & vient jetter sa tête aux pieds du Calife. A peine l'a-t-il apperçue, qu'il commande à l'exécuteur d'appeller plusieurs personnes qu'il lui nomme. Jasser obéit ; ces officiers arrivent avec lui. « Tranchez-moi la tête à » cet homme, leur dit aussi-tôt le despote, » car je ne puis souffrir en ma présence le » meurtrier de Giafar. » Ce digne ministre méritoit par ses vertus les regrets de celui même qui avoit ordonné sa mort. Il ne fit usage de sa grandeur que pour répandre des bienfaits. On raconte sur-tout de sa générosité un trait au-dessus de tout éloge. Un homme vint un jour lui présenter une esclave jeune & jolie, dont les graces lui plurent tellement, qu'il lui en donna quarante mille piéces d'or, & les lui paya d'avance. Cette fille, toute éplorée, dit à celui qui la vendoit : « Misérable ! as-

» tu oublié le ſerment que tu m'as fait de » ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant entendu ces plaintes, dit au vendeur : » Atteſtez ſeulement que cette fille eſt li- » bre & que vous l'avez épouſée, & je » vous laiſſe l'argent que vous avez reçu.»

Les biens de cet infortuné ſeigneur, & ceux de tous les Barmécides, furent confiſqués dans toutes les provinces de l'empire, par l'ordre exprès du prince, qui mit le comble à ces exécutions barbares, en faiſant jetter ſa ſœur Abbaſſa & ſes deux enfans dans un puits que l'on combla enſuite. Enfin, pour qu'il ne reſtât pas le moindre veſtige de cette illuſtre maiſon, le Calife défendit, ſous peine de la vie, de jamais parler des Barmécides. Mais ce nouvel acte de tyrannie ne ſervit qu'à donner plus de luſtre à la magnanime liberté d'un vieillard Muſulman, créature de la famille perſécutée. Il vint à Bagdad, & ſe plaça ſur une motte de terre, qui lui ſervoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs maiſons, qui étoit abandonnée. De-là, il entretenoit tous les paſſans des plus belles actions de ces ſeigneurs, qu'il détailloit avec complaiſance. Haroun, inſtruit de la hardieſſe de cet homme, le fait arrêter, & le condamne à la mort. Mondir (ainſi ſe nommoit ce généreux vieillard) entend avec joie ſon arrêt, & de-

mande, pour toute grace, la liberté de dire un mot au Calife, avant d'être conduit au ſupplice. On ſe rend à ſes vœux : il paroît devant le monarque ; & le mot qu'il avoit à dire, devient un fort long diſcours, dans lequel il expoſe avec tant de force les obligations qu'Haroun avoit aux Barmécides, que le Calife, qui l'écoutoit ſans impatience, ne lui fait pas ſeulement grace de la vie, mais lui donne encore une aſſiette d'or, qui étoit devant lui. Le vieillard ſe proſterne devant le monarque ; &, dans le tranſport de ſa reconnoiſſance, il s'écrie : « Hélas ! voici » encore une nouvelle grace que je reçois » des Barmécides ! » Ces paroles parurent ſi remarquables, qu'elles paſſerent depuis en proverbe dans toute l'Aſie. Les ſentimens de ce vieillard étoient ceux de tous les Muſulmans. Jamais diſgraciés n'eurent plus de voix pour plaindre leur infortune. L'indignation du ſouverain ne ſervit qu'à rendre les peuples plus ſenſibles aux grands ſervices que ces infortunés avoient rendus. Le mérite ſupérieur & les belles qualités de ces grands hommes brillerent avec plus d'éclat encore que dans le tems qu'ils étoient au plus haut point de leur fortune ; enſorte que, dans les ſiécles ſuivans, ils ont trouvé preſqu'autant d'hiſtoriens qui ont célébré leurs vertus &

prôné leurs actions, que les plus fameux conquérans & les plus grands princes de l'Orient.

[804.]

L'impératrice Irène, durant tout son règne, avoit été forcée de fléchir sous les loix d'Al-Rashid. Nicéphore, son successeur, prétendit briser les fers qui le soumettoient au Calife. Affectant cette fierté impérieuse que l'ancienne Rome prenoit à l'égard des nations rivales, mais qui étoit ridicule dans un tems où l'ombre même de Rome moderne n'existoit plus, il écrivit au monarque Sarasin une lettre pleine de hauteur, par laquelle il le sommoit de restituer à l'empire les sommes excessives qu'il avoit extorquées à la foiblesse de ses prédécesseurs. Il le menaçoit, en cas de refus, d'entrer dans les provinces Musulmanes avec une armée redoutable, qui sçauroit arracher par la force, ce que la raison n'auroit pu obtenir. Pour toute réponse, Haroun rassemble ses bataillons, s'avance vers Héraclée, répandant par-tout la mort, l'effroi, le ravage; assiége cette métropole, & contraint l'audacieux empereur à se rendre tributaire. En lui envoyant le premier payement du tribut, Nicéphore ajoûta plusieurs excellentes épées, pour faire

entendre au Calife qu'il étoit plus disposé à rompre le traité conclu, qu'à continuer de vivre paisiblement dans cet esclavage. Haroun pénétra sans peine son intention ; &, pour lui montrer qu'il se rioit de ses efforts, il saisit son cimeterre, & coupa toutes ces épées par le milieu, avec autant de facilité qu'il auroit fait des raves, dit un historien Persan, sans qu'il parût la moindre brèche à la lame du cimeterre. Ce prodige de vigueur étonna Nicéphore ; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets. Une bataille lui fit perdre quarante mille hommes & quelques villes, sans le rendre plus sage. Il fallut que le Calife se mît à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, sans compter une foule de volontaires, & marchât pour la seconde fois contre Héraclée, le boulevard de l'empire. Cette ville fameuse fut emportée l'épée à la main. Seize mille citoyens, qui échapperent au fer du vainqueur, devinrent les victimes de l'imprudence de leur prince, & pleurerent, dans un pénible esclavage, les malheurs de la guerre. Après la conquête d'Héraclée, les troupes Musulmanes, augmentées jusqu'au nombre de trois cents mille hommes, se répandirent comme un torrent dans toutes les provinces Romaines, renverserent les plus fortes

fortes villes, & porterent la terreur & le pillage jusqu'aux portes de Constantinople. Nicéphore épuisé se soumet enfin à toutes les conditions qu'il plaît au Calife de lui prescrire. Haroun double le tribut; &, jusqu'à la mort de ce prince, Nicéphore, instruit enfin par son expérience, fut très-fidèle à remplir ses promesses.

[805.]

Lorsque le Calife retournoit dans ses états, une pauvre femme vint se jetter à ses pieds, pour se plaindre de quelques soldats qui avoient pillé sa maison. « N'as-» tu pas lu dans l'Alcoran, lui dit Ha-» roun, que, quand les princes passent en » armes par un lieu, ils le détruisent? » — Commandant des Fidèles, répon-» dit cette femme, j'ai lu aussi dans le » même livre, que les maisons de ces prin-» ces seront désolées, à cause des injus-» tices qu'ils ont commises. » Cette repartie hardie & pleine de force fut si bien reçue du monarque, qu'il fit réparer le dommage, & donner à cette femme une somme considérable.

[806.]

Un poëte avoit fait quelques vers injurieux contre Zobéïda, mere d'Amin, héritier de l'empire. Ce jeune prince de-

mande à ſon pere la liberté de punir un pareil outrage. « Mon fils, lui répond le » monarque, je vous conſeille de pardon- » ner au coupable ; car la clémence doit » être la premiere vertu des rois. Cepen- » dant, ſi vous ne pouvez vaincre votre » juſte colere, pour vous venger, dites » autant de mal de la mere de cet homme, » qu'il en a dit de la vôtre. »

[807.]

Tandis que la valeur d'Al-Rashid rendoit la puiſſance Saraſine redoutable aux ennemis du Muſulmaniſme, un rebelle s'élevoit dans le Koraſſan, & ſecrettement amaſſoit des forces capables de lutter contre celles du plus formidable potentat de l'univers. Trois armées envoyées ſucceſſivement contre Rafé, (ainſi ſe nommoit le ſéditieux,) ne ſervirent qu'à donner, par leur défaite, plus de crédit à ſon parti. Les peuples venoient en foule ſe ranger ſous ſes drapeaux. Il aſſiégeoit, il emportoit des villes ; il ſubjuguoit des provinces ; il étendoit déja loin du Koraſſan ſa criminelle domination, lorſqu'enfin le Calife chargea ſon fils Al-Mamoun de marcher contre cet audacieux. Il le ſuivit bientôt lui-même avec des troupes nombreuſes. Mais une maladie l'obligea de s'arrêter au milieu de ſa route, & le mit

aux bords du tombeau. Le fameux Gabriel employa toutes les reſſources de ſon art pour l'arracher aux bras de la mort ; & il en ſeroit venu à bout, ſans un ſonge ſiniſtre qui vint troubler pour toujours l'imagination du monarque. Dans le tranſport que lui avoit cauſé la fiévre, il crut voir, étendue ſur ſa tête, une main qui tenoit une poignée de terre rouge ; en même tems une voix cria : « Voici la terre » qui doit ſervir de ſépulture à Haroun ! » Le prince, effrayé, demanda quel étoit le nom du lieu où il ſeroit inhumé : « C'eſt » à Tus, répondit la voix. » Cette viſion frappa tellement le deſpote, que, revenu à lui, il la raconta à ſon médecin. Gabriel s'efforça de calmer ſes terreurs ; &, pour bannir ces vains phantômes d'une imagination troublée, il lui conſeilla de ſe livrer aux plaiſirs, & aux ſoins de ſon expédition contre Rafé. Le Calife le crut : ſa marche fut une chaîne de fêtes ; & durant quelque tems la diverſion fut heureuſe.

[808.]

Une nouvelle attaque oblige Haroun de s'arrêter à Tus, cette ville que la voix avoit déſignée comme le lieu de ſa ſépulture. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit appeller ſon médecin, & lui dit : « Te

» ſouviens-tu, Gabriel, du ſonge que j'ai » eu il y a quelques mois ? Je n'en puis » douter : je touche à mon tombeau. En- » voye un de mes eunuques pour me cher- » cher une poignée de terre des environs » de cette ville, car c'eſt à Tus que je » dois terminer ma carriere. » Gabriel obéit ; & l'eunuque apporta bientôt une poignée de terre rouge, qu'il préſenta au Calife avec le bras à demi-nud. « En vé- » rité, s'écria le prince en l'appercevant, » voici la terre, & voici le bras que j'ai » vus en ſonge ! » Le trouble le ſaiſit : ſon mal devint incurable ; & il ne ſurvécut que trois jours à cet effrayant ſpectacle. Avant de mourir, on lui amena le frere du rebelle Rafé, chargé de chaînes. « Tuez- » le, » dit-il. On le mit en piéces en ſa préſence ; &, quelques inſtans après cette exécution, il expira à l'âge de quarante-ſept ans, dont il avoit régné près de vingt-trois. Prince recommandable & par ſa majeſté extérieure, & par les vertus dont il avoit enrichi ſon ame. Affable ſans baſſeſſe, la facilité de ſon commerce inſpiroit une douce confiance à ceux qui l'approchoient, ſans leur faire oublier ce qu'ils devoient à ſon rang. Libéral avec ſageſſe, les gens de lettres & les poëtes ſurtout étoient l'objet de ſes largeſſes, parce qu'il cultivoit lui-même les beaux arts,

& qu'il en ſentoit le prix. Un jour, on le trouva verſant des larmes ſur une élégie qui lui rappelloit ſa derniere heure. Une autrefois, voulant ſe faire expliquer un livre très-ſçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de ſon appartement. « Non, ſeigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeſte hardieſſe qu'inſpiroient ſes bontés, » la ſcience n'eſt bonne aux grands, qu'autant qu'elle eſt communiquée aux petits. » Son ſceau portoit pour deviſe : » Ma grandeur & ma puiſſance viennent » de Dieu ; » ſentiment dont ſa conduite prouvoit la ſincérité. Il conſacroit chaque jour un tems conſidérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faiſoit cent inclinations. Il fit, pendant ſon califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorſqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fourniſſoit à trois cents perſonnes tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le remplir en ſon nom. Enfin, il diſtribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur miſere ne fût point une tache pour ſon règne.

MAHOMET-MUSA-AMIN.

[809.]

APEINE ce prince eut-il ſuccédé à ſon pere, qu'il réſolut de dépouiller du droit au trône après lui, ſon frere Al-Mamoun, pour en revêtir ſon fils. Cependant jamais prince n'avoit été appellé à la couronne d'une maniere plus authentique; l'acte, qui le rendoit habile à poſſéder le ſceptre après ſon frere, avoit été affiché aux portes ſacrées de la Caaba, & à l'entrée de toutes les moſquées de l'empire. Mais des prétentions ſi ſolides ne furent pas capables d'arrêter le nouveau monarque. Il fit enlever du palais impérial tous les effets qui devoient être le partage d'Al-Mamoun, & il ordonna aux troupes du Koraſſan, dont ſon frere avoit reçu le gouvernement perpétuel, de ſe rendre incontinent à Bagdad. Ce procédé jetta Mamoun dans une furieuſe colere. Il voulut retenir Fadel, fils de Rabi, général de ces troupes; mais Fadel refuſa de l'entendre, & s'empreſſa d'obéir au Calife, qui, préférant l'ivrognerie & le jeu à l'adminiſtration de ſes vaſtes états, récompenſa ſa prompte ſoumiſſion de la

charge de premier Viſir, & ne retint pour lui que le ſeul nom de ſouverain.

Ce miniſtre étoit habile ; mais, craignant le reſſentiment de Mamoun, ſi jamais ce prince ceignoit le diadême, il confirma ſon maître dans le projet de le lui arracher. Il lui fit entendre que Mamoun avoit gagné l'affection des peuples du Koraſſan, par le bon ordre & par la police qu'il avoit établis ; que ſon application à rendre la juſtice lui avoit tellement captivé tous les cœurs, que toutes les forces de la province étoient à ſes ordres. « Pour vous, ſeigneur, ajoûta-t-il, » vous n'avez pas le bonheur de votre » frere. On eſt mécontent de votre con» duite : on n'eſt point affectionné pour » vos intérêts ; on diroit que les Muſul» mans ne vous obéiſſent que par con» trainte : tel eſt l'effet des artifices de » Mamoun. Croyez-moi, défaites-vous d'un » rival ; &, quoique votre fils ſoit encore » enfant, déclarez-le votre ſucceſſeur, au » préjudice d'un prince ambitieux, qui ne » vous voit ſur le trône qu'avec tout le » déſeſpoir qu'inſpire la plus baſſe jalouſie. » Pour ſon malheur, le Calife ſuivit de point en point les conſeils de Fadel. Il fit ſupprimer le nom de ſon frere dans les prieres publiques du vendredi, & dans les

discours que l'Iman faisoit au peuple. Ensuite il fit proclamer héritier présomptif du califat son fils Musa, qui n'étoit encore âgé que de cinq ans, & lui donna le surnom d'Al-Natik-Belhak, qui signifie celui qui raisonne ou qui parle selon Dieu & la vérité. Mais plusieurs se moquerent de cette proclamation; &, pour la tourner en ridicule, ils appellerent le jeune prince Natha-Billah, c'est-à-dire, celui qui, par la grace de Dieu, commence à parler. Enfin, Amin dépouilla encore son autre frere de tous les gouvernemens que son pere lui avoit donnés; & il appella Mamoun à la cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de ses lumieres dans ses conseils, mais en effet pour l'empoisonner, ou pour le faire assassiner.

Jusques-là Mamoun avoit soutenu l'autorité de son frere. Il lui avoit fait prêter le serment de fidélité par les peuples des provinces qu'il gouvernoit; il avoit mis à la raison quelques séditieux qui refusoient de le reconnoître; mais enfin, poussé à bout par les outrages réitérés du Calife, il résolut de prévenir ses perfides desseins. Au lieu de se rendre à Bagdad, comme Amin le lui commandoit, il ôta toute communication entre cette capitale & le Koraſſan, & lui fit ſçavoir

que, ſon pere Haroun ayant confié à ſa prudence l'adminiſtration de cette vaſte province, il ſeroit reſponſable de tous les déſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin ſur aucune des piéces d'or ou d'argent qui ſe frapperent dans ſes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes ſous le Calife precédent, à ſe joindre à lui avec ſes troupes: exemple qui fut bientôt ſuivi par Harthema, capitaine habile; de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de tout le Koraſſan, où il agit en ſouverain, officiant dans la moſquée en qualité d'Iman, & faiſant des diſcours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr ſon frere, & qu'il étoit ſur ſes gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, pour ſoumettre le Koraſſan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, choiſit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant ſi peu de trou-

pes, ſe flatte d'une victoire aiſée; &, ſe livrant à la ſécurité la plus préſomptueuſe, il affecte de ſe promener ſeul à l'entrée de ſon camp. Un des ſoldats de Taher l'apperçoit, court à lui, l'attaque, lui tranche la tête, qu'il apporte à ſon général. Taher à l'inſtant fond ſur les retranchemens ennemis. C'eſt moins un combat qu'un horrible carnage; tout fuit, tout ſe diſperſe, ou devient la victime des vainqueurs. Mamoun, inſtruit de ce triomphe par un courrier qui fit en quatre jours un chemin de près de quatre cents lieues, prend auſſi-tôt le titre de Calife, fait ſupprimer à ſon tour le nom d'Amin dans les prieres, & ſe diſpoſe à porter la guerre dans le cœur de l'empire Muſulman. Dans ce deſſein, il partage ſes forces en deux corps, l'un ſous la conduite de Taher, & l'autre ſous les auſpices d'Harthéma, & leur ordonne de pénétrer par différentes routes juſqu'à Bagdad, pour y aſſiéger ſon frere. Ces deux généraux obéiſſent. Trois armées, de vingt mille hommes chacune, ne s'oppoſent à leur marche que pour la rendre, par leur défaite, plus formidable: les villes ſe ſoumettent; tous les peuples proclament Al-Mamoun ſouverain commandant des Fidèles; la puiſſance d'Amin eſt menacée d'une chûte prochaine.

[811.]

Cependant ce prince se livroit à la plus coupable indolence. Un courrier vint lui annoncer la triste nouvelle des progrès rapides de son rival, le funeste sort de ses armées, la conquête d'un grand nombre de provinces qui avoient cessé de le reconnoître. Il s'occupoit alors à la pêche : « Ne troublez point mon divertis-» ment, lui dit-il ; car Kuthar, mon af-» franchi, a déja pris deux gros poissons, » & moi je n'ai encore rien attrappé. » Une si honteuse négligence révolta les habitans de Bagdad. Excités par Hasan, fils de ce présomptueux général qui le premier avoit été vaincu par Taher, ils déposerent le Calife, pour se soumettre à Mamoun. Mais, s'étant bientôt repentis de cet emportement, ils chasserent Hasan, tirerent de prison le monarque, & le rétablirent sur le trône. Cette disgrace ne fut pas capable de l'instruire. Hasan, que l'on avoit arrêté dans sa fuite, lui fut amené chargé de chaînes. Loin de le punir comme le méritoit sa perfidie, il lui fournit de l'argent, des chevaux, des armes, & toutes sortes de munitions de guerre, & lui donna le commandement de ses troupes. Mais, aussi-tôt que le traître eut passé le Tigre, il prit la fuite une se-

conde fois. On le pourſuivit ; on l'atteignit ; & l'on porta ſa tête au Calife, qui la vit avec indifférence.

[812.]

L'Egypte, la Syrie, preſque tout l'empire ſe déclare en faveur d'Al-Mamoun. Les autres contrées ou étoient ſoumiſes, ou attendoient la priſe de Bagdad pour ſe déterminer. Taher & Harthéma l'aſſiégeoient avec vigueur. Mais les habitans, encouragés par la préſence d'Amin qui étoit reſté dans la capitale, diſputoient la victoire avec une bravoure héroïque. Le ſiége dura près d'un an. La ville fut preſque renverſée par les machines des ennemis. Enfin, les habitans & les ſoldats, épuiſés, réduits à un très-petit nombre, n'ayant plus de remparts, ſe virent contraints de ſe rendre. Ils dépoſerent une ſeconde fois Amin, qui ſe retira dans la forteresſe, où Taher vint l'aſſiéger. Tandis que ceux qui lui étoient reſtés fidèles s'efforçoient de le défendre, il rêva qu'il étoit aſſis ſur une muraille fort élevée & très-épaiſſe, dont Taher ſappoit les fondemens. Comme les Arabes ſont naturellement ſuperſtitieux, ce ſonge fit tant d'impreſſion ſur Amin, qu'il réſolut de ne ſe jamais mettre au pouvoir de Taher. Le lendemain, il trouva une tigne dans ſes

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préſerve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la forteresse, il fit venir une de ſes muſiciennes, pour le diſtraire par quelqu'une de ſes chanſons. Après s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, verſant des larmes, regarda cette poëſie comme un préſage ſiniſtre, & dit en ſoupirant : « Hélas ! quand le » deſtin ne ſeconde point nos deſſeins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un inſtant après, on entendit une voix ſur la rive voiſine du Tigre, qui dit clairement & diſtinctement : « Le » ſujet de votre délibération eſt déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une ſi grande terreur, qu'il tomba de ſon ſiége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroiſſoient des prodiges, & réduit à la néceſſité de ſe remettre entre les mains d'un des généraux de ſon frere, il choiſit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans ſa tente. Mais Taher, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquiſe ne ſeroit point complette, s'il ne ſe rendoit lui-même maître de la perſonne

du Calife, envoya quelques compagnies de ſes gens, ſur de petites chaloupes, afin de l'arrêter. Ils lancerent des pierres & du naphte, & coulerent bientôt le bâtiment à fond. On eut bien de la peine à ſauver Harthéma, qu'on tira de la riviere par les cheveux. Amin, qui étoit bon nageur, prit terre non loin de Baſra, n'ayant qu'un vieux manteau déchiré ſur les épaules, ſes caleçons & un turban ſur ſa tête. Comme on le pourſuivoit, il fut arrêté dans ce lieu par les ſoldats de Taher, qui le maſſacrerent, & lui couperent la tête. Leur général l'envoya ſur le champ à ſon maître, avec le ſceau de l'empire, le ſceptre & la robe impériale. Quand le courrier lui préſenta ces précieux monumens de ſa grandeur, Al-Mamoun ſe proſterna le viſage contre terre, rendit graces à Dieu de ces ſuccès fortunés, & fit préſent d'un million de drachmes à l'heureux meſſager.

Amin n'avoit pas encore trente ans lorſqu'il reçut la mort. Il avoit le viſage beau, les yeux petits, les cheveux épais; il étoit grand, replet, fort robuſte, & bien fait; mais c'étoient-là toutes ſes qualités. Imprudent, ſanguinaire, entiérement adonné à ces voluptés honteuſes qui déshonorent l'homme, & ſur-tout l'homme couronné, il fut lui-même l'artiſan de ſes

disgraces. Un trait qui prouve bien encore son extrême négligence, c'est qu'il s'amusoit à jouer aux échecs avec Kuthar, son affranchi, sans s'embarrasser du danger qui le menaçoit, dans le tems que l'armée de Mamoun attaquoit si vigoureusement Bagdad, que cette ville étoit sur le point d'être emportée. L'inscription de son sceau étoit : « Mahomet se confie en Dieu ; » devise qui exprimoit assez son indolence. A son avènement à la couronne, il fit acheter un grand nombre d'eunuques, qu'on amena de toutes les provinces de l'empire à Bagdad, ainsi que les plus habiles joueurs tant aux échecs, qu'aux autres jeux alors en usage parmi les Arabes. Cette foule d'esclaves l'accompagnoit nuit & jour. Il leur donnoit son tems, ainsi qu'à ses femmes, dont il étoit éperdument amoureux. Ils étoient le canal des graces ; il leur prodiguoit ses bijoux & ses trésors. Enfin, pour mieux se jouer des richesses, il fit bâtir à grands frais des vaisseaux sur le Tigre, dont les uns représentoient des lions, des éléphans, des tigres ; les autres, des vautours, des serpens, des chevaux, & il les faisoit combattre les uns contre les autres.

AL-MAMOUN.

[813.]

EN montant sur le trône, Al-Mamoun choisit pour visir Fadel, fils de Sahal, qui depuis long-tems possédoit sa confiance. L'autorité sans bornes qu'il lui confere, irrite plusieurs peuples, & surtout les Cusiens, qui, sous la conduite de Mahomet, de la maison d'Ali, levent l'étendard de la révolte. Un officier d'Harthéma, mécontent de ce général, se joint aux rebelles, reconnoît Mahomet pour légitime successeur du prophète, remporte de grands avantages, & fait trembler le Calife dans Bagdad même. Mais la fortune l'abandonne bientôt. Défait dans une bataille, il prend la fuite. On le poursuit: on l'arrête, ainsi que Mahomet; & leur mort met fin à la rebellion. Le monarque y avoit été sensible. Ce fut pour Harthéma un prétexte d'accuser Fadel, qu'il haïssoit, de tromper son souverain, en lui cachant le véritable état des affaires. Mais il éprouva combien il est quelquefois dangereux de vouloir perdre un favori. Fadel, instruit du mauvais service que lui avoit rendu Harthéma, l'accusa lui-même d'avoir

voir excité ſourdement la révolte ; la preuve qu'il en donnoit, c'eſt que la plûpart de ſes ſoldats & des officiers s'étoient rangés du côté des rebelles. Il n'en fallut pas davantage, pour allumer dans le cœur de Mamoun la plus violente colere. Il fit arrêter Harthéma ; &, ſans vouloir l'entendre, on lui donna la baſtonnade, & on le jetta dans une priſon, où le miniſtre le fit bientôt aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le monarque commençoit ſon règne par la plus noire ingratitude.

[814.]

Mamoun perd ſon précepteur, le fameux Abul-Haſſan, que pluſieurs déciſions célèbres, qu'il donna contre le luxe, en faveur des loix ſomptuaires, firent ſurnommer Koſſa. Le Calife Haroun-Al-Rashid, rencontrant un jour ce ſçavant, lui demanda, d'une maniere très-civile, comment il ſe portoit ? « Seigneur, ré-» pondit-il, en courtiſan délié : quand je » n'aurois jamais recueilli d'autre fruit de » mes études que la ſeule grace que vous » me faites de penſer à moi, je me croi-» rois très-heureux de m'être livré aux » ſciences. » Une autre fois, s'étant préſenté à la porte de l'appartement de Mamoun, pour lui donner leçon à l'ordinaire, le jeune prince, qui étoit à table avec ſes

amis, lui écrivit ſur une feuille de myrthe : » Docteur, il y a un tems d'étudier, & » un tems de ſe divertir avec ſes amis. » Koſſa lui répondit ſur le dos de la même feuille : « Prince, ſi vous connoiſſiez bien » toute l'excellence du ſçavoir, vous pré- » féreriez, ſans doute, le plaiſir qu'il pro- » cure à celui que vous goûtez préſente- » ment ; & ſi vous ſçaviez quel eſt celui » qui frappe à votre porte, vous vous le- » veriez auſſi-tôt, & vous viendriez, proſ- » terné contre terre, remercier & louer » Dieu de la grace qu'il vous fait. » A ces mots, Mamoun quitta ſa compagnie, & vint au-devant de ſon maître.

[816.]

Fadel, qui avoit pour la famille d'Ali le reſpect le plus profond, inſpire ſa vénération à ſon maître, Mamoun devient tout-à-coup le zélé partiſan des rivaux de ſa maiſon ; &, comme les monarques ſont ſouvent extrêmes dans leurs goûts, il déclare, au préjudice de ſes enfans & de ſes proches, Ali, chef des Alides, pour ſon ſucceſſeur à l'empire. Il lui donne une de ſes filles en mariage ; il le fait venir à la cour, & le traite avec tous les honneurs dûs au préſomptif héritier de la couronne. Enfin, pour anéantir juſqu'aux moindres veſtiges du ſchiſme qui régnoit entre les deux mai-

ſons d'Abbas & d'Ali, il ordonne à ſes troupes de quitter les habits noirs, livrée des Abbaſſides, & d'en prendre de verds, dont la couleur étoit celle de la famille de Mahomet. En même tems, il écrit à tous les gouverneurs des provinces, pour leur notifier qu'il n'avoit trouvé perſonne, ni dans la famille d'Abbas, ni dans celle d'Ali, plus digne, par ſa piété, par ſa ſageſſe & par ſes lumieres, que le jeune & vertueux Ali, du trône du grand prophète.

[817.]

La démarche du Calife conſterna les Abbaſſides, dont le nombre montoit à plus de trente mille, & mit tout l'empire en mouvement. On refuſoit ouvertement d'obéir aux ordres du monarque. On parla de révolte; & les principaux chefs de la famille régnante tinrent une aſſemblée, dans laquelle ils réſolurent de dépoſer Al-Mamoun, & de proclamer Ibrahim, fils de Mahadi, ſon oncle, empereur des Croyans. Ils gagnerent les troupes qui tenoient leurs quartiers dans les environs de Bagdad; elles reconnurent Ibrahim. Cufa, cette cité remuante, qui ſi ſouvent s'étoit déclarée en faveur des Alides perſécutés & malheureux, embraſſa cette fois le parti qui leur étoit contraire. Ibrahim s'y rendit; il y ceignit le diadême, & fit, après ſon inſ-

tallation, un discours éloquent, dans lequel il étaloit les avantages & le bonheur dont ses sujets jouiroient sous son règne. Il leva une armée, avec laquelle il repoussa les troupes que Mamoun fit marcher contre lui. Le Calife, éveillé par les succès de ce rebelle, se rendit à Bagdad, dans le dessein de défendre lui-même sa couronne. Fadel, qui craignoit de le voir agir, voulut en vain lui persuader de se livrer à la mollesse : le monarque obsédé par ce ministre, dont il appercevoit enfin la perfide ambition, résolut de s'en défaire. Il chargea secrettement un assassin de le faire périr lorsqu'il seroit au bain ; mais, pour écarter l'odieux de cette démarche, il fit ensuite mourir le meurtrier, faignant d'avoir horreur d'un crime qui ne s'étoit commis que par son ordre. On dit que Fadel est le premier des Arabes qui ait mis son surnom aux lettres qu'il écrivoit.

[818.]

Le jeune Ali, que les Persans appellent l'Iman Riza, ayant mangé trop de raisin, ou peut-être ayant été empoisonné, meurt à Tus dans le Koraſſan. Mamoun, sensiblement touché de la perte de ce prince, qu'il chérissoit comme son fils, le fait inhumer près du tombeau de son pere Haroun-Al-Rashid. Ensuite, il commande à tous ses

ſujets de reprendre le noir comme auparavant. Cette ordonnance rétablit auſſi-tôt le calme. Ibrahim eſt dépoſé par ceux mêmes qui l'avoient placé ſur le trône, & obligé de demeurer long-tems caché pour ſe ſouſtraire à leur fureur.

[819.]

Al-Safei, chef de la troiſieme ſecte prétendue orthodoxe des Sonnites, meurt en Egypte. Quand ſa mere le portoit encore dans ſon ſein, elle ſongea qu'une étoile tomboit d'entre ſes bras, pour répandre au loin ſa lumiere. Elle alla conſulter les interprètes, qui lui dirent qu'elle donneroit le jour à un fils, dont le profond ſçavoir ſeroit le flambeau des nations Muſulmanes. Que cette prédiction ait été faite pour donner du luſtre à ce fameux docteur, il eſt certain qu'il la vérifia. A l'âge de deux ans, on le porta à la Mecque, où il fut élevé ſous les meilleurs maîtres, qu'il ſurpaſſa bientôt. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation, à laquelle cependant il fut toujours ſupérieur. Ebn-Hanbal, ſon contemporain, diſoit : « Safei eſt pour les hommes ce que le ſoleil eſt pour l'univers. » Toutefois ce docteur avoit d'abord eu ſi mauvaiſe opinion de Safei, qu'il défendit à ſes diſciples de l'aller entendre ; mais, quelque tems après, un d'eux rencontra ſon

maître, suivant à pied Safei, qui étoit monté sur une mule. Frappé d'étonnement, il lui demanda pourquoi il leur avoit défendu d'écouter un homme qu'il suivoit lui-même avec tant d'humilité? « Taisez-vous, lui » répondit Hanbal, si vous suivez seule- » ment sa mule, vous en tirerez du pro- » fit. » Safei partageoit toutes les nuits en trois parties, destinées l'une à l'étude, l'autre à la priere, & la troisieme au sommeil. Jamais il ne jura par le nom de Dieu, soit pour confirmer une vérité, soit pour attester un fausseté. On le prioit un jour de dire son sentiment. Il garda quelque tems le silence; &, comme on lui en demandoit la raison : « J'examine, répondit-il, s'il » vaut mieux parler que de me taire. » Il disoit que, pendant seize ans, il ne s'étoit jamais levé de table entiérement rassasié, parce qu'il croyoit que c'étoit un obstacle à l'étude & à la priere. Il répétoit souvent à ses disciples cette maxime, que l'on croiroit prise dans les livres saints : « Quiconque » prétend aimer le monde & son Créateur » en même tems, est un menteur. » C'est lui qui le premier, parmi les Musulmans, réduisit la jurisprudence en système. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur cette science si utile aux hommes; & ses décisions sont encore respectées aujourd'hui, comme elles l'étoient dans son siécle.

[820.]

Un jeune Grec, que les Arabes avoient fait prisonnier, suivit un jour l'officier dont il étoit l'esclave, jusques dans l'appartement du Calife. La salle, quoique spatieuse, étoit remplie de mathématiciens, qui se marteloient le cerveau pour trouver la solution d'un problême difficile, proposé par le monarque. Le Grec, en voyant leur embarras, ne put s'empêcher de rire. Mamoun s'en apperçut, l'interrogea, &, reconnoissant en lui de grandes lumieres, le pria d'éclairer ses docteurs. Le jeune philosophe le fit avec un succès qui mérita l'approbation de toute l'assemblée. Le Calife, enchanté du sçavoir de cet esclave, lui demanda s'il y avoit à Constantinople d'autres mathématiciens aussi habiles que lui : » Oui, Seigneur, répondit-il, j'ai une foule » de supérieurs en ce genre. Mais celui qui » l'emporte sur tous les autres est Léon, » mon maître, dont le profond sçavoir, ce- » pendant, n'est point favorisé de la for- » tune. » Le prince, qui aimoit les sciences, & qui vouloit les faire fleurir de plus en plus dans ses états, desira passionnément d'attirer un si fameux mathématicien à sa cour. Il donna la liberté au Grec, & le chargea pour Léon d'une lettre, par laquelle il l'invitoit à se rendre auprès de lui,

lui offrant tous ſes tréſors, s'il vouloit enſeigner à ſes ſujets les ſciences qu'il cultivoit avec tant de gloire. Théophile, qui régnoit alors à Conſtantinople, inſtruit de ce meſſage, connut, avec ſurpriſe, le rare mérite de Léon. Il ſe reprocha l'eſpece d'indigence où vivoit ce philoſophe : il le fit profeſſeur dans les ſciences qu'il poſſédoit ſi parfaitement, & changea l'égliſe des quarante martyrs en une école, où Léon fit valoir ſes grands talens pour le bien public. Mamoun, fruſtré dans ſon attente, ne laiſſa pas d'entretenir un commerce très-intime avec ce ſçavant. Il lui envoyoit des préſens dignes de lui, qu'il accompagnoit de pluſieurs problêmes de géométrie & d'aſtronomie ; & les ſolutions qu'il en recevoit, augmentoient tellement ſon eſtime, qu'il ne put réſiſter au deſir de voir un homme ſi merveilleux. Pour cet effet, il députa vers Théophile une magnifique ambaſſade, pour demander à ce prince la permiſſion de laiſſer venir Léon pour quelque tems à ſa cour : il offroit, pour obtenir cette grace, une ſomme conſidérable, & de faire avec l'empire un traité perpétuel de paix & d'alliance. Mais l'empereur, ne voulant pas que les Arabes tinſſent quelque rang dans le monde ſçavant, refuſa de conſentir à ce que Mamoun deſiroit, & nomma Léon évêque de Theſſalonique. Ce zèle

de deux grands monarques, l'un pour conſerver, l'autre pour obtenir un philoſophe digne de leur vénération mutuelle, eſt le triomphe des ſciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouſe ſolemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonſtance. Ce ſeigneur donna à tous les courtiſans des bourſes de muſc, des œufs d'ambre gris, & des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Lorſque le monarque alla prendre la princeſſe pour la conduire au palais impérial, Haſſan fit couvrir le chemin par où il paſſa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit aſſiſe ſur un trône d'or; mille perles, groſſe comme un œuf de pigeon, chargeoient ſa tête, & ſembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Haſſan, pendant tout le tems qu'il ſéjourna dans la capitale de ſon gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de ſon mérite : elle les relevoit par un eſprit enjoué, capable de

diſtraire ſon auguſte époux après les pénibles ſoins du gouvernement. Auſſi ce prince l'aima-t-il toujours avec excès. Un jour qu'il vouloit lui donner des preuves de ſa tendreſſe, la princeſſe, qui avoit pour-lors quelqu'empêchement légitime, lui dit: » Arrêtez, Seigneur; car il eſt écrit dans » le livre du prophète : ne faites point » l'œuvre (*a*) de Dieu avec précipitation. » Ce paſſage cité à propos réprima la convoitiſe trop ardente du monarque.

Le pere de Touran-Dokht étant mort, Mamoun défendit qu'on lui en donnât la nouvelle, de peur de l'attriſter. Mais la princeſſe étant entrée dans l'appartement de ſon époux, & s'appercevant que le Calife ne s'étoit point levé pour la recevoir, elle s'écria ſur le champ : « Ah! mon » pere! --- Qui vous a dit qu'il étoit mort, » demanda Mamoun effrayé? --- Je m'en » ſuis doutée, répondit-elle, par la ma» niere dont vous m'avez reçue. »

[822.]

Afin de récompenſer les grands ſervices de Taher, le Calife confere à ce général,

(*) C'eſt ainſi que les Muſulmans appellent le mariage & ſes fonctions.

pour lui & pour sa postérité, le gouvernement du Koraſſan avec un pouvoir presque sans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle son mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans sa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le souverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & possédoit toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme les héros. Un jour il fit présent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muses Saraſinnes célébroit quelques-uns de ses exploits : « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, si votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'est peut-être pas là le plus beau trait de sa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroiſſoient n'avoir qu'une seule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiariſtan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui sont bons dans tous les tems; car dans la prospérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du secours & de la consolation dans l'adverſité : ils font honneur à la religion, & assaisonnent en même tems tous les plaisirs de la vie. L'un

d'eux, nommé Vaked, étoit dans la derniere indigence, lorſqu'une des fêtes les plus ſolemnelles du Muſulmaniſme approchant, ſa femme lui dit : « Je ne murmure » point contre la providence, de ce qu'elle » nous a réduits dans une ſituation ſi déplorable ; & je ſupporte avec réſignation » toutes nos diſgraces. Mais voici la grande » fête qui arrive ; & je vous avoue que » j'aurai beaucoup de peine à voir mes enfans avec des habits déchirés, tandis » que ceux de nos plus proches parens ſeront vêtus avec magnificence. Trouvez, » je vous prie, s'il eſt poſſible, quelqu'expédient qui nous mette à couvert de cette » honte. » Vaked, après avoir long-tems réfléchi ſur la demande de ſa femme, réſolut d'écrire à l'un de ſes deux amis ces paroles : « Je ſuis dans une extrême néceſſité, & » la fête approche. » Auſſi-tôt que ce généreux ami eut reçut la lettre de Vaked, il lui envoya, pour toute réponſe, une bourſe remplie d'or. Vaked, ſurpris de ce préſent, ſe rendit dans le moment chez ſon ami, pour apprendre de lui-même s'il n'y avoit point de mépriſe ; mais, dès que cet homme généreux l'eut apperçu, il fit appeller leur troiſieme ami, & leur dit à tous deux : » Voici tout l'argent que je poſſède ; trouvez bon que nous le partagions entre » nous, pour ſubvenir à nos beſoins com-

» muns. » Trouveroit-on beaucoup d'amis de cette eſpece ? Et cependant combien ſeroient-ils néceſſaires aujourd'hui !

[825.]

Ibrahim, ce prince que les rebelles avoient proclamé Calife, ſe tenoit caché depuis près de ſept ans, pour éviter le reſſentiment d'Al-Mamoun. Cette priſon, quoique volontaire, lui déplut enfin; &, voulant tenter la fortune, il ſe déguiſa en femme, & s'achemina de nuit vers les portes de Bagdad. Mais ſon deſtin ne lui fut pas plus favorable que dans le court intervalle de ſa grandeur. Arrêté, interrogé par une ſentinelle, & n'ayant pas donné une réponſe ſatisfaiſante, on le conduit au palais du Calife, où, juſqu'au lever du monarque, il reſte ſous bonne & ſûre garde. Al-Mamoun n'abuſa point de ſon bonheur. Content de voir ſon ennemi hors d'état de lui nuire, & le croyant aſſez puni par les triſtes ſuites de ſa rebellion, non-ſeulement il lui pardonna, mais il l'admit encore dans ſes plaiſirs, & lui fit préſent de dix mille piéces d'or.

[826.]

C'eſt au règne de Mamoun qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, ſi communes mainte-

nant en Orient, même parmi les Chrétiens, qui les appellent des mariages faits à la Carta. Par une promeſſe écrite, que le juge autoriſe, l'homme s'oblige envers la femme qu'il prend, de la garder durant un certain nombre d'années, moyennant une ſomme dont ils conviennent entr'eux. Les fils qui proviennent de cette union arbitraire, appartiennent au mari; la mere eſt chargée des filles; elle les emmene quand le terme eſt expiré, & ſon douaire, que ſon époux lui rend avec les intérêts, ſert à ſa ſubſiſtance & à l'éducation de ſes filles. Souvent ces baux matrimoniaux, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ſe réiterent; l'époux & l'épouſe, contens l'un de l'autre, après un eſſai de pluſieurs années, contractent alors une union durable, & d'autant plus ſolide, qu'elle eſt reſſerrée par les nœuds de l'amitié, & fortifiée par l'habitude. Si cet uſage étoit établi parmi nous, on verroit, ſans doute, moins d'époux mécontens, & des épouſes plus fidèles.

[828.]

Al-Mamoun rend un édit, par lequel il ordonne de croire purement & ſimplement que l'Alcoran eſt créé. Tous ceux qui ſoutenoient l'opinion contraire, s'élèvent contre ce décret. Un ſchiſme nou-

veau ſe forme dans l'empire. Le Calife s'arme de toute ſa puiſſance, pour ſubjuguer les conſciences. Tous les docteurs, qui prêchoient l'éternité de l'Alcoran, ſont obligés de garder le ſilence, ou ſont chargés de fers, & jettés dans les cachots. Jamais la tyrannie n'avoit fait un pareil acte de deſpotiſme. Pluſieurs, chez qui l'opiniâtreté tenoit lieu de zèle, oſerent provoquer le monarque. Plus la perſécution paroiſſoit terrible, plus leur fanatiſme s'enflammoit. Ils demandoient la mort, pour ſceller de leur ſang une vérité qu'ils diſoient être néceſſaire au ſalut; & ſouvent on ſe rendoit à leurs vœux.

[830.]

Un Juif, appellé Jacob-Ben-Ishak-Al-Kendi, que nous connoiſſons ſous le nom d'Alkindus, s'étoit fait une grande réputation par le moyen de l'aſtrologie judiciaire, & paſſoit pour un fameux Magicien, c'eſt-à-dire pour un habile impoſteur. Les docteurs Mahométans le traduiſirent un jour devant le Calife; &, pour le confondre, ils lui demanderent, en préſence de ce prince: «Quel eſt donc ce grand » mérite qui vous éleve au-deſſus des au» tres? --- C'eſt que vous ignorez ce que » je ſçais, leur répondit Jacob, & que je » ſçais ce que vous ignorez. --- Prouvez

» votre ſçavoir, répliquerent les docteurs ; » &, puiſque vous excellez, dites-vous, » dans la divination, voyons ce que vous » ſçavez faire. » Alkindus accepte le défi. Le plus habile des docteurs eſt choiſi pour lutter contre ce redoutable adverſaire. L'un & l'autre décrivent un cercle, au milieu duquel ils ſe placent ; & le Muſulman écrit deux mots ſur un papier qu'il ferme, & qu'il préſente au Calife, afin que Jacob devinât ce qu'il contenoit. L'épreuve étoit difficile ; l'hébreux paya d'audace. Il prend ſes livres & ſes inſtrumens de mathématiques, calcule, combine ; &, après quelques inſtans de méditation, il dit hardiment au docteur : « Des deux » mots que vous avez écrits ſur le papier, » le premier ſignifie une plante, & le ſe- » cond un animal. » Al-Mamoun ouvre auſſi-tôt le papier, & y voit ces mots : » Aſſa Mouſſa, la verge de Moyſe. » Plein d'admiration pour Jacob, il lui prouva ſur le champ ſon eſtime ; & le ſoin que prit le monarque de publier ſa victoire, fut pour les docteurs une nouvelle mortification, qui mit le comble à leur haine. Afin de ſe défaire d'un rival ſi terrible, ils ſuſciterent un de leurs diſciples pour le poignarder. Le diſciple, armé d'un couteau, vint trouver Jacob, ſous prétexte d'apprendre, ſous lui, les ſciences qu'il cultivoit

cultivoit avec tant de succès. Alkindus étoit instruit des mauvais desseins de ce Musulman. « Mon ami, lui dit-il d'un » ton ferme, en l'appercevant, vous êtes » entré ici dans l'intention de me tuer ; » mais quittez promptement cette résolu- » tion avec le couteau que vous portez, » & je vous recevrai dans mon école. » Cet homme, frappé du dernier étonnement, jetta son couteau, lui demanda pardon, & devint un de ses plus zélés disciples.

[832.]

La guerre s'allume entre l'empire Grec & celui de Mahomet. Théophile, on ne sçait pour quelle raison, avoit fait passer au fil de l'épée près de seize cents citoyens d'une ville qui vivoit sous la protection des Califes. A la nouvelle de cet attentat, Al-Mamoun, plein de fureur, se met à la tête de ses troupes, entre sur les terres des Chrétiens, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, prend plus de trente villes ou forteresses, emporte la riche cité de Lulua, défait l'empereur, & l'oblige de se soumettre de nouveau au tribut imposé à ses prédécesseurs.

[833.]

Le Calife revenoit triomphant dans ses

états, lorſque, s'étant avancé vers la ſource du fleuve Badandun, ſéduit par la beauté & la fraîcheur de ſes eaux, il s'y baigna. Au milieu du plaiſir qu'il éprouvoit, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle vo-» lupté s'empareroit de mes ſens, ſi j'avois » actuellement des dattes fraîches d'Azad !» A peine eut-il prononcé ce mot, que les courtiſans, empreſſés à lui plaire, lui dirent qu'il venoit d'arriver au camp des mulets qui en apportoient une grande quantité. Trouvant de quoi ſe ſatisfaire, il en mangea avec tant d'excès, & but enſuite tant d'eau du Badandun, qu'une fiévre violente le mit en peu de jours au tombeau. Avant d'expirer, ſon médecin & pluſieurs autres Muſulmans, qui ſuſpectoient ſa croyance, le prierent humblement de faire ſa confeſſion de foi, & de manifeſter ſes ſentimens à ceux qui l'environnoient. Il voulut les ſatisfaire ; mais, la parole lui manquant tout-à-coup, il ne put faire entendre que ces mots : « O toi, qui » ne meurs point, daigne avoir pitié d'un » pauvre mourant ! » Ce furent ſes dernieres paroles. Il étoit dans la quarante-huitieme année de ſon âge, & dans la vingtieme de ſon règne. Ce fut, ſans contredit, le plus grand & le plus illuſtre des princes Abbaſſides. Ce n'eſt pas qu'il n'eût de grands défauts : mais quel ſouverain,

& ſur-tout quel deſpote à jamais ignoré le joug des paſſions ? Il diſoit ſouvent : » Si les hommes ſçavoient quel fonds de » clémence je poſſede, les plus coupables » s'empreſſeroient continuellement autour » de moi ! » Il combla de faveurs les deſcendans d'Ali, & leur rendit les biens dont ſes prédéceſſeurs les avoient dépouillés. C'eſt lui qui fut véritablement le pere des ſciences parmi les Saraſins. Il ſuffiſoit qu'on fût inſtruit dans quelque art, & qu'on s'y diſtinguât, pour tenir un rang honorable à ſa cour, pour participer à ſes bienfaits. Il épuiſa ſes tréſors, pour attirer à Bagdad tous les ſçavans perſonnages dont le mérite illuſtroit ſon empire ou les états voiſins ; &, curieux de s'inſtruire ſous de ſi grands maîtres, il leur donnoit tout le tems que lui laiſſoient les affaires. Quel bonheur pour l'eſprit humain, ſi un tel prince eût ſiégé ſur le trône de Mahomet, lorſque pour la premiere fois les Saraſins prirent Alexandrie, & brûlerent la fameuſe bibliothéque de cette métropole ! La deviſe d'Al-Mamoun étoit : « Demandez à Dieu, & il vous donnera. »

MOTASEM-BILLAH.

[834.]

AL-MAMOUN, avant sa mort, avoit déclaré pour son successeur Motasem, son frere, au préjudice d'Al-Abbas, son fils, & de son autre frere Kasem, qui, suivant l'ordre de l'hérédité établi par Haroun-Al-Rashid, devoit monter sur le trône après lui. On murmura d'abord contre cette espece de désobéissance aux volontés paternelles ; mais la soumission volontaire des deux princes étouffa toute semence de discorde, & leur exemple fut bientôt suivi par tous les officiers de l'armée, & par toutes les personnes de la cour, qui, d'une voix unanime, proclamerent Motasem.

[835.]

A peine le nouveau monarque étoit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'on vint lui annoncer qu'une troupe de rebelles commettoit depuis long-tems d'horribles ravages dans la Perse & dans l'Irac-Persienne. Elle avoit pour chef un imposteur, appellé Babec, qui prenoit le titre de Pro-

phète, se déchaînoit contre la constitution civile & ecclésiastique du Musulmanisme, & donnoit au culte nouveau qu'il annonçoit, le nom de religion de joie & de plaisir. Ses maximes voluptueuses lui firent une multitude de prosélytes. Il les débitoit d'abord dans le secret; mais bientôt, se voyant assez fort pour les prêcher l'épée à la main, il amassa trois cents mille hommes, à la tête desquels il essaya de propager sa doctrine, en ruinant les villes, en désolant les provinces. Motasem fit marcher contre lui des troupes moins nombreuses que les siennes, mais plus aguerries. Babec osa voler à leur rencontre. Soixante mille fanatiques, qu'il avoit séduits, furent les victimes de sa témérité dans un premier combat. Une seconde bataille lui enleva plus de cent mille hommes; enfin une troisieme acheva d'épuiser ses forces, & l'obligea de chercher un asile dans les monts Gordiens, avec les débris de sa puissance.

[836.]

Le Calife, suivant le projet de son frere, par rapport aux matieres de religion, persécute avec fureur tous ceux qui nient la création de l'Alcoran. Hanbal, chef de la quatrieme secte des Sonnites, ayant refusé de se soumettre à l'édit, fut fouetté,

par ordre du monarque, avec tant de barbarie, qu'il fut presqu'écorché vif, & tomba en défaillance; après quoi on le mit en prison. Abu-Haroun, autre docteur célèbre, auroit subi le même traitement, s'il n'eût pas eu recours à un subterfuge ingénieux. Il convint que l'Alcoran avoit été placé, donné & institué par l'Eternel, & que tout ce qui étoit de cette espece étoit créé; mais il ne voulut pas énoncer en autant de termes la conséquence qui dérivoit naturellement de ces prémisses. En un mot, il avoua que l'Alcoran avoit une des propriétés essentielles des créatures; & l'on se contenta de cette concession.

[837.]

Babec se soutenoit depuis près de deux ans dans sa retraite, où il étoit bloqué par les troupes du Calife, se défendant pied à pied, & faisant acheter les victoires. Enfin il se vit contraint de se renfermer dans la seule forteresse qui lui restoit. Il y soutint un siége de plusieurs mois, avec une valeur capable d'illustrer un homme de bien. Mais, quand il vit que la place ne pouvoit plus résister, il se sauva, déguisé, en Arménie, avec Abdallah, son frere, & Moavie, son général. Sahel, officier Arménien, qui le connoissoit, l'engagea par des offres de service & par de

grandes marques de reſpects à ſe remettre entre ſes mains. Il le traita en grand roi, juſqu'au moment où la table étant ſervie, Sahel ſe mit à ſon côté. Babec ſurpris, lui demanda comment il oſoit prendre la liberté de ſe placer à ſa table, ſans y être invité? « Il eſt vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » ſuis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majeſté? » &, faiſant venir ſur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie ſanglante : « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya enſuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une ſomme conſidérable pour ſa rançon, après avoir fait violer en ſa préſence ſa mere, ſa ſœur & ſa femme, comme cet impoſteur le pratiquoit à l'égard de ſes priſonniers. On le conduiſit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & enſuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit réſiſté, durant près de vingt ans à toute la puiſſance des Califes. Dans le tems de ſa domination, il avoit cruellement maſſacré deux cents cinquante mille perſonnes, parce qu'il ne reſpectoit ni âge, ni ſexe, ni condition. Un de ceux dont il ſe ſervoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait priſonnier, avoua

qu'il avoit mis à mort, de ſes propres mains, par ordre de ſon maître, vingt mille Mahométans, ajoûtant qu'il ne ſçavoit pas le nombre de ceux que ſes camarades avoient exécutés.

[838.]

L'empereur Théophile, croyant profiter du changement de ſouverain, entre dans les provinces Muſulmanes avec une armée de cent mille hommes, & vient aſſiéger Zabatra. Il la trouve ſans défenſe; il l'emporte au bout de trois jours; il fait égorger tous les hommes en état de porter les armes, & emmene en captivité les femmes & les enfans. Parmi ces infortunées, ſe trouva une princeſſe de la famille d'Abbas, qui, étant arrêtée par un officier Grec, s'écria: « O Motaſem! » venez à mon ſecours. » L'officier, en la chargeant de fers, lui dit, pour ſe moquer d'elle: « Voilà Motaſem avec ſon » cheval pie, qui accourt, ſauvons-nous. » Cette aventure ayant été rapportée au Calife, quelque tems après, il en fut tellement touché, qu'il jura de tout entreprendre pour mettre cette dame en liberté. Il aſſemble ſur le champ ſes troupes, quoiqu'au milieu de l'hiver, & va chercher Théophile pour punir ſes excès. Mais, tandis qu'il étoit en route, l'empereur s'em-

paroit de Malatia, en Cappadoce, & de plusieurs autres villes, dont il traitoit les habitans avec la plus affreuse barbarie, immolant les uns, faisant arracher aux autres le nez, les yeux, les oreilles & la langue. Enfin le Calife le joignit, avec une armée plus formidable encore qu'aucune de celles que ses prédécesseurs avoient mises en campagne contre les Chrétiens. Il la partage en plusieurs corps, qui pénetrent dans l'empire Grec, par différens côtés, & qui ruinent un grand nombre de fortereſſes & de villes, avant qu'il paroisse personne pour leur disputer le terrain. Ancyre fut réduite en cendres; & Théophile n'apprit ces tristes repréſailles, que lorſqu'il n'étoit plus tems de s'y opposer. Mais ce n'étoit encore que le prélude de la vengeance que Motaſem méditoit. L'empereur avoit détruit Zabatra, patrie de ce prince. Le Calife fit graver sur les boucliers de tous ses soldats le nom d'Amorium, ville de Phrygie, où le monarque Chrétien étoit né, dans le dessein de la renverser de fond en comble. Théophile, instruit de ce projet, voulut le prévenir. Il accourt avec ses troupes vers Dorylée, à trois lieues d'Amorium. Ses officiers lui conseillent d'éviter une action générale avec les Arabes, dont les forces étoient plus redoutables que celles des

Grecs, & de transporter les citoyens d'Amorium en quelque lieu sûr. Mais l'empereur, rejettant cet avis capable de le déshonorer, se détermine à tout risquer pour défendre la cité qui l'a vu naître. Il y envoie une bonne garnison, dans le tems que le Calife se dispose à l'investir; & bientôt les deux nations se trouvent en présence. On donne le signal. On s'approche. Les rangs se confondent. On combat avec fureur. D'abord les Arabes cèdent. On les presse. On les enfonce. Mais les vainqueurs, assaillis tout-à-coup par dix mille Turcs que le Calife avoit mis en embuscade, sont forcés de reculer à leur tour. Bientôt leur déroute devient générale. Ces nombreux bataillons qui, naguères, couvroient des plaines immenses, disparoissent comme l'ombre. Théophile seul, environné d'un corps de Persans qui se font immoler à ses côtés, résiste jusqu'à la nuit, dont les ténèbres favorisent sa fuite. Plus de trente mille Chrétiens furent les victimes de cette sanglante bataille. Le Calife victorieux se jette aussi-tôt sur Amorium, qu'il assiége durant cinquante-cinq jours. Un citoyen apostat lui en ouvre les portes. Il y entre avec l'appareil effrayant des supplices. Cinquante mille habitans furent mis à mort. Un pareil nombre fut réduit à l'es-

clavage. Mais ce qui flatta ſenſiblement Motaſem, c'eſt que, par un bonheur particulier, il briſa les fers de cette dame Abbaſſide, qui avoit imploré ſon ſecours au commencement de la guerre, & qui pour-lors ſe trouvoit dans la ville aſſiégée. Amorium fut raſée; & le Caliſe, après avoir forcé Théophile à demander la paix, revint en triomphe dans ſes états.

Arrivé dans ſa capitale, une conjuration formée pour élever Abbas, fils d'Al-Mamoun, ſur le trône, penſa l'y faire périr. Le complot fut découvert la veille de ſon exécution. Les conjurés expirerent dans les plus affreuſes tortures; & le malheureux Abbas fut enfermé dans une priſon où on lui donnoit à manger, mais point du tout à boire: de ſorte qu'une ſoif ardente termina triſtement ſes jours.

[839.]

Motaſem, s'étant égaré dans une partie de chaſſe, rencontre ſur ſa route un vieillard dont l'âne étoit tombé avec ſa charge dans un bourbier. Le Caliſe l'apperçoit: l'humanité parle dans le cœur du deſpote: il deſcend de cheval, vole au ſecours de ce bon homme, fait mille efforts pour relever ſa bête, en gâtant ſes habits; &, auſſi-tôt qu'il eut rejoint les

ſiens, il lui fait donner quatre mille piéces d'or.

[840.]

Salmavia, médecin de Motaſem, tombe dangereuſement malade. Le Caliſe, apprenant qu'il eſt à l'extrémité, vient le voir tout en pleurs, & lui demande qui prendra ſoin de ſa ſanté s'il vient à mourir. » L'intriguant Yahya, répondit l'Eſculape moribond; mais, ſeigneur, gardez-vous bien de ſes remèdes compoſés. » Salmavia étant mort, Motaſem fut ſi affligé de l'irréparable perte qu'il faiſoit, qu'il s'écria douloureuſement : » Ah! je le ſuivrai bientôt, car c'eſt à ſon » habileté que je ſuis redevable de ma » conſervation & de ma vie. » Il refuſa de prendre aucune nourriture le jour que ce médecin mourut; &, faiſant apporter une bière dans ſon appartement, il lui fit des funérailles avec des cierges allumés & des parfums, à la maniere des Chrétiens.

[841.]

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Motaſem pleuroit ſon médecin. Salmavia, qui connoiſſoit parfaitement ſon tempérament, le faiſoit ſaigner deux fois par an, & lui

donnoit quelques remèdes fort doux, à la faveur desquels il jouissoit d'une santé ferme & solide. Yahya, qui lui succéda, suivit une méthode opposée : la constitution du monarque s'altéra, & ce changement de régime le mit, en moins de vingt mois, au tombeau. On remarque qu'il étoit âgé de quarante-huit ans lorsqu'il mourut; qu'il étoit pere de huit fils & de huit filles; qu'il étoit le huitieme Calife de la maison des Abbassides; qu'il étoit né le huitieme jour du huitieme mois de l'année Arabique; qu'il régna huit ans, huit mois & huit jours; qu'il avoit donné huit batailles; qu'il avoit huit mille esclaves, & qu'il laissa huit millions d'or dans ses coffres. Les fréquentes séditions du peuple de Bagdad l'obligerent à fixer son séjour à Samarra, dont il étoit le fondateur. Il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies. Un jour il lui prit fantaisie de faire pendre au cou de chacun un sac plein de terre, & la leur fit porter à une place de la ville qu'il avoit marquée. Toute cette terre, ainsi amassée, forma une terrasse assez élevée, sur laquelle il fit bâtir un grand sallon, d'où il pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la ville; & c'est cette terrasse qui fit appeller Colline des sacs, le magnifique palais de Samarra.

Motaſem avoit le teint blanc, le viſage beau, les cheveux blonds, la barbe longue, la poitrine large; il étoit bien fait & de moyenne taille, & ſi robuſte que, ſi l'on en croit quelques hiſtoriens Arabes, il levoit de terre un poids de mille livres, & le portoit à pluſieurs pas. Il étoit brave, & régulier à s'acquitter des devoirs de ſa religion. Il prenoit cette deviſe, qui marquoit la vivacité de ſa croyance: » L'Eternel eſt l'aſſurance de Motaſem, fils » d'Al-Rashid, & il croit en lui. » Il fut le premier Calife qui ajoûta le nom de Dieu au ſien; car il ſe fit appeller Motaſem-Billah, qui ſignifie celui qui eſt conſervé & défendu par la grace de Dieu. Cet exemple fut ſuivi par pluſieurs de ſes ſucceſſeurs, qui prirent les ſurnoms de Billah, en Dieu; de Beemrillah, par l'ordre de Dieu; d'Abdallah, ſur Dieu ou en Dieu, & de Ledinillah, pour la foi en Dieu, ou pour le ſervice de Dieu. Ce prince favoriſa les ſciences, comme ſon prédéceſſeur. Jamais on ne vit tant de troupes ſur pied que ſous ſon règne; mais cette magnificence militaire, dont il tranſmit le goût à ſes ſucceſſeurs, cauſa dans la ſuite la ruine de ſa maiſon. En effet, afin d'augmenter le nombre des guerriers qu'il vouloit armer pour la défendre, il fit connoître à ſon peuple les milices Tur-

ques, dont l'insolence, croissant de jour en jour par la protection du souverain, alla jusqu'à tyranniser le souverain même, & à renverser sa puissance. Il aimoit le faste. Il multiplia prodigieusement le nombre des valets de sa cour, pour lesquels il fit faire cinquante mille petits paniers, dont ils se servoient quelquefois pour porter leurs provisions. Mais toutes ces profusions n'épuiserent point ses peuples: les revenus immenses des Califes ne pouvoient tarir qu'entre les mains d'un monarque excessivement prodigue, & ce n'étoit pas le défaut de Motasem; puis qu'outre les huit millions d'or dont on a parlé, on en trouva quatre-vingt mille d'argent dans ses trésors lorsqu'il mourut.

VATHEK-BILLAH.

[842.]

CE prince, fils aîné du monarque défunt, fut proclamé le jour même des obsèques de son pere. A peine eut-il pris les rènes de l'adminiſtration publique, qu'il dépoſa les juges & les miniſtres de l'empire, & leur extorqua de groſſes ſommes pour des crimes vrais ou prétendus. Puis il en nomma d'autres, qui furent auſſi obligés de payer cher l'honneur que le prince leur faiſoit de les choiſir.

[844.]

Les Muſulmans & les Chrétiens, malgré les traités de paix, ſe faiſoient depuis long-tems une guerre très-vive, dont une foule de peuples, de l'une & de l'autre nation, déploroient les ſuites dans une triſte ſervitude. On convient de part & d'autre de la liberté de ces infortunés, & l'échange ſe fait dans les environ de Tarſe en Cilicie. De tous les Muſulmans, on ne délivra que ceux qui admettoient la création de l'Alcoran, & leur nombre ne paſſa

paſſa point ſix mille. Les autres, dont la multitude étoit immenſe, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conſcience, en ſouſcrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah perſécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire ſont remplies d'échafauds, les priſons ſont comblées; on compte plus de quatre millions de Muſulmans immolés ou chargés de fers pour cette cauſe. Tant de rigueur pour une queſtion chimérique, qu'il eût mieux valu laiſſer dans le ſilence où elle reſtoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la ſecte oppoſée au Calife, & que l'on appelloit le conſervateur des traditions prophétiques, anime ſes diſciples à conſpirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ſes peuples. Il gagne un grand nombre des principaux ſeigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui ſe trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces proſélites forment la

réſolution de détrôner Vathek, & d'élever Ahmed lui-même au Califat. Mais la conjuration eſt découverte ; Ahmed eſt arrêté dans ſa maiſon, la veille du jour où elle devoit éclater, & le gouverneur de Bagdad l'envoie chargé de chaînes à Samarra, où le Calife faiſoit ſa réſidence. Arrivé dans cette ville, on le conduit devant Vathek, qui, ſans lui parler de la conjuration, le preſſe d'adopter l'opinion du ſouverain. Le docteur ne daigne pas lui répondre ; & le prince, irrité de ce mépris, tire ſon cimeterre & lui tranche la tête de ſa propre main.

[846.]

Le Calife aimoit la bonne chère & les femmes ; l'excès de ces deux plaiſirs deſtructeurs lui cauſe une violente hydropiſie. Un célèbre médecin vient à bout de le guérir, & lui conſeille d'abandonner des voluptés, dont la funeſte jouiſſance le conduiroit au tombeau. Mais, loin de profiter de cet avis ſalutaire, ſentant que la maladie & l'uſage immodéré avoient émouſſé ſa vigueur, il ordonne à ſon médecin de lui indiquer un remède propre à ranimer & à irriter l'inſtrument de ſa paſſion. Le médecin refuſe long-tems d'obéir, & lui repréſente le danger auquel il

s'expoſe. Le Calife ne veut rien entendre ; il le menace, & l'Eſculape intimidé l'aſſure que s'il veut prendre ſeulement trois onces de chair de lion, préparée dans du vinaigre rouge, il ſera ſatisfait au-delà de ſes deſirs. Le voluptueux Vathek fait uſage de cette étrange recette ; mais bientôt l'hydropiſie renaît avec plus de malignité. Envain on a recours à toutes les reſſources de l'art : la maladie devient mortelle, & ce prince expire victime de ſon infâme débauche, à l'âge de trente-quatre ans. Quelques inſtans avant que de rendre l'ame, il ſe proſterna le viſage contre terre, & s'écria : « Roi céleſte, dont » le règne ne finira jamais, ayez pitié » d'un pauvre prince, dont le règne eſt » paſſager & de courte durée ! » Malgré ſes vices, Vathek avoit quelques vertus. Il étoit généreux, vaillant, grand admirateur de la poëſie Arabe, récompenſant avec une libéralité vraiment royale tous ceux qui y excelloient. Il étoit très-charitable ; &, ſous ſon règne, on ne vit point de ces êtres inutiles, dont l'unique occupation eſt de ſéduire les citoyens, en affectant une indigence trompeuſe ou des infirmités factices. Il fut auſſi le protecteur des ſciences, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès. Il excelloit ſur-tout dans l'aſtrolo-

gie, dans la poëſie & dans la muſique; dans laquelle il ſurpaſſoit tous les artiſtes de ſon ſiécle, ſoit pour la compoſition, ſoit pour l'exécution. Il avoit l'œil ſi terrible, qu'ayant, un peu avant ſa mort, lancé un regard de colere ſur un domeſtique qui avoit commis quelque faute, cet homme en perdit connoiſſance, & ſe renverſa ſur un autre qui étoit près de lui; &, par un accident aſſez extraordinaire, il arriva que, ce prince étant mort, une fouine ſe gliſſa ſous le linge qui lui couvroit le viſage, & lui arracha ce même œil, dont les regards étoient ſi redoutables.

MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, viſir de Vathek, voulut s'oppoſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſouverain fit de ſa puiſſance, fut de ſe venger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit arrêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

dormir. On lui permit enfin de prendre quelque repos ; Mahomet dormit durant vingt-quatre heures, & ne se réveilla que pour être précipité dans un fourneau de fer, garni intérieurement de pointes qu'on avoit fait rougir. Supplice horrible, mais que les vices de ce ministre semblent excuser. Il étoit hautain, plein d'un sot orgueil, sans honneur, impitoyable : il joignoit à la plus sordide avarice une ambition sans bornes. Jamais il n'avoit rendu service à personne ; & sa maxime favorite étoit que la pitié est une foiblesse, & la libéralité une sottise.

[849.]

Les Chrétiens & les Juifs, répandus dans l'empire, jouissoient depuis long-tems d'un calme assez profond ; &, quoiqu'ils fussent obligés de payer régulièrement le tribut, leur servitude étoit assez douce, lorsqu'un démon, ennemi de leur bonheur, inspire au Calife le dessein d'appesantir leur joug. Il leur ordonne de porter, outre les marques distinctives imposées par ses prédécesseurs, une large ceinture de cuir, semblable à celle qu'on mettoit aux esclaves ; d'avoir sur leurs portes des figures peintes de diables, de pourceaux & de singes ; & il leur défend de se servir d'étriers de fer, & d'aller à cheval, ne

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi eſt encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux impoſteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyſe reſſuſcité, & joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il ſe fit un grand nombre de partiſans. On l'arrêta; & tous ſes proſélytes l'accompagnerent lorſqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix ſoufflets de chacun de ſes ſectateurs; enſuite il lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il expirât. Tous ſes diſciples furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'après avoir recouvré leur bon ſens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la ſucceſſion au Califat entre ſes trois fils, Montaſer, Motaz & Moaviad, ſuivant l'ordre de leur naiſſance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier deſtiné à les faire reconnoître pour héritiers préſomptifs de la couronne; & le ſecond, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur aſſigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

[851.]

Le Calife se déclare l'implacable ennemi des Alides, & défend, sous peine de mort, d'aller désormais en pélerinage au tombeau du chef de leur famille. Par un nouvel édit, il ordonne que le mausolée d'Hossein, fils d'Ali, que l'on alloit révérer dans la plaine de Kerbela, où il avoit été tué, soit entiérement rasé; &, pour n'en laisser aucune trace, il ne se contente pas d'en faire labourer la terre, il fait encore passer un canal par-dessus. Mais, si l'on en croit les Shites, sectateurs de cette maison, l'eau du canal s'arrêta à la vue du tombeau, ce qui la fit appeller Haïr, c'est-à-dire étonnée & respectueuse. Ils ajoûtent qu'après que Motavakkel eut donné cet ordre impie, il vit en songe Ali, qui lui reprocha les outrages dont il accabloit ceux de son sang, & lui donna sept coups avec la fameuse épée dont Mahomet s'étoit servi dans toutes les batailles qu'il avoit livrées. Effrayé de cette vision, le monarque consulta ses devins. Ils lui répondirent unanimement qu'il étoit menacé de quelque grand malheur, en punition de la haine qu'il portoit aux descendans du prophète, ce qui se vérifia dans la suite.

[853.]

Un chrétien Arabe, appellé Honaïn, devient, par ſon habileté dans la médecine, le favori du Calife. Honaïn, après s'être formé ſous les plus célèbres maîtres dans ſa patrie, avoit ſéjourné long-tems parmi les Grecs, où il avoit acquis les plus rares connoiſſances. Revenu dans ſon pays, il avoit ſurpaſſé tous ſes compatriotes, qui le regardoient comme le prodige de ſon ſiécle. La renommée le fit connoître à Motavakkel. Ce monarque voulut le voir; &, l'ayant mandé à ſa cour, il fut ſi ſatisfait de ſa converſation, qu'il réſolut de ſe l'attacher par ſes bienfaits. Cependant, comme il étoit chrétien, & qu'il avoit demeuré bien du tems à Conſtantinople, le Calife, ſoupçonnant qu'il pourroit entreprendre quelque choſe en faveur de l'empereur, craignoit de ſe fier à lui. Il crut qu'il étoit prudent de l'éprouver avant que de lui donner ſa confiance. Il le fit donc revêtir d'une robe magnifique; &, après lui avoir aſſigné une penſion de cinquante mille drachmes par an, il exigea, pour premier ſervice, qu'il lui préparât un poiſon ſubtil, pour faire périr un de ſes ennemis ſi ſecrettement, qu'on

ne pût le soupçonner d'avoir part à sa mort. Honaïn refuse de se prêter à ce crime. « Seigneur, lui dit-il avec une » noble hardiesse, je ne sçais préparer que » des remèdes utiles au genre humain. » Le monarque, n'ayant pu, ni par promesses ni par menaces, le faire condescendre à ses desirs, l'envoye en prison. Il y reste durant un an, exposé à toutes les rigueurs qu'entraîne après soi la disgrace du souverain. Enfin, après ce terme, le Calife le fait amener devant lui, & le menace de le faire mourir sur le champ s'il refuse davantage de lui obéir. Honaïn demeure inébranlable. « Homme généreux, » lui dit alors le despote, prends courage, » ta rare vertu me charme; je m'aban- » donne à toi pour toujours. Mais, dis- » moi, qui a pu t'inspirer tant de constan- » ce, à la vue des supplices dont je te » menaçois? — Deux choses, Seigneur, » répondit le vertueux médecin: ma re- » ligion & ma profession. La premiere » m'ordonne de faire du bien à mes en- » nemis, & de ne point faire de mal à » mes amis. La seconde n'a été établie que » pour l'avantage du genre humain; &, » en y entrant, j'ai juré solemnellement » de n'avoir jamais part à aucune prépa- » ration nuisible ou mortelle. » Cette ré- ponse mit le comble à l'admiration du

Calife, qui lui fit préſent d'une riche garde-robe & d'une ſomme conſidérable; de ſorte que, durant quelque tems, il parut être le premier homme de la cour. Mais un Chrétien, jaloux de ſa fortune, l'accuſa de profanation & d'infidélité auprès du monarque, & anima tellement le clergé contre lui, qu'il fut excommunié. Cette diſgrace fut ſi ſenſible à Honaïn, qu'il mourut ſubitement la nuit ſuivante; & l'on crut généralement qu'il avoit abrégé ſes jours par le poiſon.

[854.]

La ſupercherie d'un prêtre induſtrieux excite dans l'empire Grec une violente perſécution contre les images. Par le moyen d'un tuyau de plomb, il faiſoit croire au peuple qu'il ſortoit du lait du ſein d'une figure de la ſainte vierge. On couroit en foule à cette image miraculeuſe; & la piété publique enrichiſſoit l'impoſteur ſacré. La fraude fut découverte; & l'empereur en fut ſi fort irrité, qu'il fit décapiter le prêtre, & défendit à tous ſes ſujets d'adorer les images: ce qui lui paroiſſoit une véritable idolâtrie. Cet édit alluma le zèle des Chrétiens Arabes, & des évêques qui vivoient ſous l'empire du Calife. Quelques Muſulmans mêmes entreprirent de prouver, au mépris des principes de leur religion, que le culte

raiſonnable des images n'avoit rien que de bon en ſoi. Le monarque Grec fut touché de leurs raiſons, & révoqua ſon édit peu de tems après l'avoir rendu.

[855.]

Le docteur Hanbal, chef de la quatrieme ſecte des Sonnites, meurt dans un âge avancé, avec le mérite d'avoir beaucoup ſouffert pour ſoutenir l'éternité de l'Alcoran & la viſion corporelle de Dieu dans le ciel. Il y eut aux funérailles de ce docteur un concours de huit cents mille hommes & de ſoixante mille femmes, qui tous profeſſoient ſa doctrine; & l'on rapporte, comme un évènement digne de remarque, que le jour même qu'il expira, vingt mille Chrétiens, Juifs & Mages, embraſſerent l'Iſlamiſme. Motavakkel, plus ſage que ſes prédéceſſeurs, avoit appaiſé les troubles de religion, & ceſſé de perſécuter ceux qui ne penſoient pas comme lui.

[859.]

Les hiſtoriens Orientaux appellent le règne de Motavakkel le règne des prodiges. Ils ont regardé comme tels une foule d'évènemens naturels, mais extraordinaires. Il y eut dans le Tabreſtan pluſieurs tremblemens de terre, accompagnés d'un

bruit épouvantable, qui ruinerent quantité de villes & de bourgs, & enſevelirent ſous les décombres des maiſons quarante-cinq mille quatre-vingt-ſeize perſonnes, dont la plus grande partie périt à Damegan, capitale de la province. La Syrie, la Perſe, le Koraſſan, l'Arabie-heureuſe, & preſque toutes les contrées de l'empire Saraſin furent affligées du même fléau. Le mont-Pelé, près de Laodicée, s'écroula dans la mer; & ſa chûte fit périr la plûpart des habitans de cette ville. A Bagdad, le palais impérial fut ébranlé viſiblement. A Antioche, quinze cents maiſons, & plus de quatre-vingt-dix tours qui défendoient les murailles de la ville, furent renverſées, ce qui, joint aux bruits extraordinaires qu'on entendit ſous les ruines, remplit les habitans d'une ſi grande terreur, qu'ils ſe ſauverent dans les campagnes voiſines. A la Mecque, les ſources ſe deſſécherent à un tel point, que l'eau s'y vendit cent drachmes la bouteille. Une riviere qui étoit environ à deux lieues du mont Pelé, diſparut ſans que depuis on en ait pu retrouver aucune trace. Dans le Khairvan, la Cyrénaïque des anciens, la terre s'ouvrit & engloutit une foule de peuple. Dans l'Yémen, un grand champ labouré fut tranſporté de deſſus une colline à un autre endroit aſſez éloigné, ſans qu'il y manquât

un ſeul pouce de terre. Dans la même province, un oiſeau inconnu, plus gros qu'un corbeau, s'étant perché ſur un arbre à la vue de tout un peuple, prononça diſtinctement ces paroles : « Servez Dieu, » Dieu, Dieu ; » ce qu'il répéta quarante fois de ſuite, & puis s'envola ; étant revenu bientôt après, il répéta encore quarante fois les mêmes paroles. La vérité de ce fait fut atteſtée par cinq cents perſonnes qui l'avoient vu & entendu, & qui furent menées devant le Calife pour l'en aſſurer. Dans le Khuziſtan, un oiſeau vint ſe poſer ſur la bière d'un homme que l'on portoit en terre, & cria pluſieurs fois, dans la langue du pays : « Dieu Tout-» Puiſſant ! fais miſéricorde à ce mort & » à tous ceux qui aſſiſtent à ſon convoi. » L'eau du Tigre parut pendant trois jours auſſi jaune que de l'or fondu, & enſuite elle devint rouge comme du ſang, & demeura de cette couleur pendant plus d'une ſemaine. A Sovida, bourgade d'Egypte, il tomba une grêle de pierres, dont chacune peſoit dix livres Arabiques ; & la qualité de ces pierres n'étoit pas moins ſurprenante que leur poids. Un Arabe en ayant pris une pour faire du feu dans ſa tente, il en ſortit une flamme ſi violente, qu'elle conſuma en un inſtant & ſa tente, & tout ce qu'elle renfermoit de combuſti-

ble. On assure que l'on conserva longtems de ces pierres au Caire, & à Beths en Géorgie. Enfin, deux personnes ayant été frappées de la foudre en même tems, elles demeurerent noires tout le reste de leur vie, sans avoir reçu aucun autre dommage.

[860.]

Le monarque Sarasin ayant ouï-dire qu'il y avoit à Basrah une épée fameuse, envoye ordre au gouverneur de cette ville de l'acheter à quelque prix que ce soit. Comme elle étoit déja vendue, pour l'avoir, le Calife donna dix mille piéces d'or. Un jour, la tenant entre ses mains, il dit à Fatah, son visir : « Je voudrois bien » trouver parmi mes esclaves Turcs un » vaillant homme, à qui je pusse confier » cette épée pour la conservation de ma » personne. » En ce moment, Bager, général des Turcs au service du Calife, entroit dans l'appartement de ce prince. » Seigneur, voici Bager, lui répondit » Fatah, le plus brave de tous vos Turcs, » & le seul digne de recevoir un présent » si glorieux. » Le monarque la lui donne avec de gros apointemens; mais cet infâme favori ne la tira du fourreau que pour en tuer son souverain, son bienfaiteur.

Motavakkel étoit barbare & fantaſque juſques dans ſes plaiſirs. Quand il régaloit ſes amis, il faiſoit lâcher un lion au milieu de la chambre, ce qui jettoit l'allarme dans le cœur des convives. D'autres fois, il faiſoit couler des ſerpens ſous la table, & caſſer des pots pleins de ſcorpions au milieu de la ſalle où il mangeoit, ſans qu'il fût permis à perſonne de ſe lever de table, ou de changer de place; &, lorſque quelqu'un de ceux qu'il honoroit de ſa familiarité avoit été mordu ou piqué de ſes animaux, il le faiſoit guérir par une excellente thériaque que ſon médecin tenoit toujours prête à cet effet. Il étoit inéxorable envers les perſonnes de diſtinction qui avoient encouru ſa diſgrace. Il les faiſoit jetter dans un fourneau de fer, armé de pointes intérieurement; & l'on faiſoit chauffer cet inſtrument du plus affreux des ſupplices, plus ou moins, ſelon la grandeur de la faute; & quand quelqu'une de ces infortunées victimes lui crioit : « Ah ! Seigneur, ayez pitié de moi! » — Non, non, répondoit-il, la pitié eſt » une baſſeſſe d'ame. »

[861.]

L'inhumaine ſévérité de Motavakkel, & ſes cruels caprices lui avoient, depuis long-tems, aliéné tous les cœurs; & tous les

les grands de la cour cherchoient à se défaire d'un prince qui se jouoit ainsi de leur vie. Il mit le comble à ce ressentiment, par la maniere injuste dont il traita Vasif, ce capitaine Turc, auquel il devoit surtout son élévation. Sans aucune raison, sans pallier sa conduite d'aucun prétexte, il le dépouilla de quelques domaines qu'il possédoit dans l'Irac-Persienne, pour les donner à Fatah, son confident & son ministre. Vasif ne put dévorer cette injustice. Bager, & tous les officiers Turcs que le Calife avoit traités avec mépris, l'exciterent à la vengeance. Ces hommes, alors tout-puissans dans l'empire, complotterent la perte du souverain. La conjuration étoit formée; il ne lui manquoit plus qu'un chef pour lequel on pût agir. Motavakkel le leur fit bientôt trouver en la personne de Montaser son fils.

Ce jeune prince étoit, comme les autres Musulmans, le jouet des brutales fantaisies de son pere. Il lui donnoit souvent des noms injurieux. Quelquefois il le faisoit boire avec excès, pour le rendre méprisable; &, quand le vin avoit troublé la raison de l'héritier de l'empire, il le soufflettoit d'une maniere cruelle. Souvent aussi il lui faisoit endurer des supplices plus rigoureux, pour des choses qui avoient à peine l'apparence d'un crime.

Les mécontens s'aboucherent avec lui. Leurs raisons spécieuses triompherent sur le cœur d'un fils en qui la haine paternelle avoit étouffé toute tendresse. Ils allumerent tellement sa fureur, qu'il résolut avec eux d'arracher le jour à celui qui lui avoit donné la vie. Mais, la veille du jour où le complot devoit éclater, un esclave vint en donner quelques indices à Fatah. Ce ministre en instruisit son maître. Motavakkel, plein de colere, fait appeller son fils, le charge de reproches, & le menace de tout son ressentiment. Montaser tâche en vain de dissiper les soupçons; ses excuses ne servent qu'à le faire paroître plus coupable. En présence de toute la cour, le Calife le maltraite; & le prince ne sort du palais que pour aller trouver les partisans de la conjuration. On choisit le soir même pour poignarder le monarque.

Motavakkel faisoit alors la débauche avec quelques courtisans, du nombre desquels étoit Fatah. Au milieu de la nuit, Bager, suivi de Vasif, & d'un grand nombre d'autres principaux officiers Turcs, entre dans la salle du festin l'épée à la main, tandis que Montaser amusoit les gardes qui pouvoient défendre le Calife. Un des convives, appercevant cette troupe, & ne soupçonnant rien, dit en riant : « Oh!

» oh ! ce n'eſt plus la journée des lions, » des ſerpens, ni des ſcorpions, c'eſt celle » des épées. » Le monarque, à ce mot d'épée, s'écria : « Que veux-tu dire ? » &, ſe retournant, il ſe ſent arrêter par Bager. Les courtiſans fuient : Fatah ſeul & le bouffon du prince reſtent dans la ſalle. Fatah, voyant qu'on terraſſoit ſon maître, s'écrie : « Que faites-vous ? c'eſt le com- » mandant des fidèles ! » —— Tiens-toi » tranquille, ennemi, » lui répond Bager ; & auſſi-tôt un de ſes ſoldats frappe le Calife, & lui abbat le derriere des épaules. Motavakkel fait des efforts ; il ſe relève, ſe met en défenſe contre l'aſſaſſin, & lui dit : « Arrête, Dieu te coupe la main ! » Fatah ſe diſpoſe à ſeconder le monarque : & criant de toute ſa force : « Au meutre ! Au » meutre ! . . . O Motavakkel, je ne veux » pas vous ſurvivre, » il faiſit une épée. Mais les conjurés lui donnent la mort, & vont enſuite maſſacrer le Calife, qui vouloit en vain repouſſer les meurtriers. Le bouffon s'étoit caché à la vue de ce carnage : quand il vit que ſon maître étoit mort, il ſe montra en criant : « O Motavakkel, je ſuis char- » mé de vous ſurvivre ! » Cette ſaillie lui valut la vie ; les conjurés l'épargnerent, en lui demandant le ſecret pour prix de ce bienfait. Enſuite ils allerent trouver Montaſer qu'ils proclamerent Calife.

Les hiſtoriens obſervent que le palais où Motavakkel fut tué, eſt l'endroit même ou Khoſrou-Parviz, roi de Perſe, de la race des Saſſanides, avoit été maſſacré par le commandement de Shirûyech, ſon fils. Ce Calife avoit quarante ans lorſqu'il finit ſi triſtement ſes jours. Il étoit affable, généreux, indulgent envers le peuple; mais les grands avoient en lui l'ennemi le plus implacable. Il ſuivit l'exemple de ſes prédéceſſeurs, en protégeant les ſciences: les bienfaits qu'il prodiguoit aux artiſtes, en attiroient une foule à ſa cour. Mais il ne falloit pas abuſer de ſa confiance, ni de ſes graces: car alors les plus grands talens n'étoient pas capables de toucher ſa miſéricorde. L'inſcription de ſon ſceau portoit: « En Dieu eſt ma con-» fiance. »

MONTASER-BILLAH.

[861.]

AUSSI-TÔT après la mort de ſon pere, Montaſer aſſemble les grands de l'empire; &, par ſon ordre, on fait la lecture d'une déclaration qui contenoit en ſubſtance, qu'il n'avoit aucune part au meurtre du Calife, & qu'on devoit l'imputer à Fatah, ſon favori, qu'il avoit fait maſſacrer ſur l'heure, pour punir un crime auſſi déteſtable. On parut ſe contenter de cet aveu; & Montaſer-Billah fut proclamé commandant des Fidèles.

Quelques jours après ſon avènement à la couronne, le monarque, viſitant un de ſes palais, fut frappé de la beauté d'une tapiſſerie ſur laquelle on voyoit un homme à cheval, dont la tête étoit couronnée d'un diadême. Une inſcription perſane indiquoit le nom & l'hiſtoire de ce perſonnage. Montaſer fit appeller ſon interprète. En vain cet homme voulut ſe diſpenſer de l'expliquer: il fallut obéir. « Seigneur, dit-il, » cette tapiſſerie, qui vient des rois de » Perſe que vos prédéceſſeurs ont vaincus, » repréſente l'un de ces monarques. L'inſ-

» cription que vous voyez, signifie : je suis » Shirûyech, fils de Khosrou-Parviz, qui » ai tué mon pere, & n'ai régné que six » mois. » A ces mots, Montaser changea de couleur; cette rencontre lui parut de mauvais augure, & presqu'une prédiction que son règne ne passeroit pas ce terme. Toute la nation, les grands & le peuple, avoient la même opinion.

Un Arabe, qui habitoit sur une colline, dans le voisinage de la Mecque, tenoit chez lui des assemblées de débauche, dans lesquelles les personnes des deux sexes se mêloient indifféremment, contre les loix du Musulmanisme. On le dénonce au juge. On l'arrête. Le Cadi lui reproche cette impudence sacrilége, qui, dans le territoire de la Caaba, l'avoit porté à ces horribles abominations. Il veut instruire son procès; mais, comme aucun des complices n'étoit connu, l'affaire devient embarrassante. Enfin, il imagine un expédient qu'il croit infaillible pour convaincre l'accusé. Par son ordre, on observe si toutes les montures publiques, qui partoient toujours d'un certain endroit pour aller à la montagne où le coupable demeuroit, prennent d'elles-mêmes le chemin de sa maison. Quoique le logis de cet homme fût difficile à trouver, tous les ânes, dont on se sert principalement dans cette contrée,

s'y rendirent sans conducteur. Séduit par cette induction, le Cadi croit le crime avéré. Il appelle les bourreaux, & condamne le criminel à périr sous les coups de fouets. Mais l'Arabe, qui ne manquoit pas d'esprit, s'avise d'une ruse plaisante pour éviter la mort. Il demande une derniere audience : on la lui accorde ; &, se jettant aux pieds du juge : « Seigneur, lui » dit-il, quand vous m'aurez fait écorcher » avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un » coupable ; mais vous couvrirez toute la » nation d'un opprobre éternel. Car on dira » par-tout que, quand le témoignage des » hommes nous manque, nous avons re- » cours à celui des ânes. » Cette saillie fut si bien reçue, que toute l'assemblée, d'une voix unanime, opina qu'il fût renvoyé absous.

[862.]

Bager, Vasif, & les autres officiers Turcs qui avoient trempé dans l'assassinat de Motavakkel, tiennent conseil entr'eux ; &, pour se dérober au juste châtiment que méritoit leur attentat, ils obligent le nouveau Calife d'exclure ses freres Motaz & Moaviad de la succession au Califat, persuadés que ces princes vengeroient la mort de leur pere, si jamais ils montoient sur le trône. Mais les freres du

monarque, ayant appris la violence dont ils étoient menacés, renoncerent de bon gré, entre les mains de Montaſer, à leurs droits, prétextant qu'ils aimoient mieux mener une vie privée, que de ſoutenir le fardeau d'un ſi vaſte empire, pour lequel ils ſe ſentoient trop foibles.

A peine le monarque eut-il notifié cette renonciation, que, durant la nuit, Motavakkel, ſon pere, lui apparut en ſonge, & lui tint ce diſcours : « Fils ingrat ! tu » as maſſacré l'auteur de tes jours ; tu as » plongé un perfide poignard dans le ſein » de ton roi, tu m'as arraché mon ſcep» tre ; mais tu ne jouiras pas long-tems » du fruit de ton crime : bientôt le ciel » vengera ma mort, & tu recevras dans » les abîmes de la colere du Tout-Puiſ» ſant, le digne ſalaire de ton forfait. » Cette viſion, triſte chimère d'une imagination frappée, & que les remords avoient fait naître, réveille tout-à-coup le prince. Une terreur ſecrette ſaiſit ſon ame. Il fond en larmes ; il fait retentir le palais de ſes ſanglots. Les courtiſans accourent pour le conſoler. Tous lui conſeillent de mépriſer ces phantômes de la nuit, & de bannir durant le jour les noires idées qui pouvoient les produire. Ils lui offrent les plaiſirs & le vin comme de puiſſans préſervatifs. Montaſer les croit ; mais en vain il

veut trouver dans les bras de la molleſſe un calme qui le fuit : une ſombre mélancolie le dévore ; & la fiévre, qui la ſuit bientôt, le conſume en peu de jours, à l'âge de vingt-cinq ans, ſix mois après la mort de ſon pere. Quelques momens avant qu'il expirât, ſon médecin voulut lui donner l'eſpérance d'une prompte guériſon : « Non, non, répondit-il, ceſſez » de me tromper ; j'ai vu durant mon » ſommeil un perſonnage dont la prédic- » tion s'accomplira. » Ce perſonnage étoit ſon pere, dont le ſpectre ſembloit perpétuellement le pourſuivre.

Montaſer étoit d'une taille médiocre ; il avoit de grands yeux noirs, le nez aquilin, le port majeſtueux, la barbe fournie. Naturellement brave, prudent & juſte, il eût honoré le trône, ſi, pour y monter, il n'eût pas commis le plus grand de tous les crimes. Il avoit du goût pour la poéſie ; & ſes vers furent admirés dans un ſiécle où les lettres Saraſines, protégées par les ſouverains, étoient parvenues à leur dernier période. Il aimoit un peu trop l'argent ; mais cette paſſion, ſi capable d'étouffer les vertus bienfaiſantes, n'altéra point en lui ſa généroſité. Il en donna des preuves dès les premiers jours de ſon règne. Un officier, qu'il avoit chargé d'aller régler les affaires de l'E-

gypte, s'étoit parfaitement bien acquitté de cette commiſſion difficile. A ſon retour, le Calife l'ayant prié de lui raconter ſes aventures : « Seigneur, lui dit-il, » je ſuis revenu de cette province victime » de l'amour. Une eſclave, ſemblable à » ces vierges ſacrées qui ſeront dans le » ciel le partage des élus, a plongé mon » ame dans la plus profonde triſteſſe. Je » voulus l'acheter; mais ſes charmes di- » vins, ſa voix céleſte furent mis à un prix » ſi haut, que, n'ayant point aſſez d'ar- » gent pour les payer, je fus contraint d'a- » bandonner ce tréſor à quelque mortel » plus fortuné. Hélas! ſi vous conceviez » les tourmens que j'endure depuis cet inſ- » tant funeſte! l'amour me dévore. Je ne » vis plus. » Le monarqua l'écouta ſans rien dire; &, voulant récompenſer ſes ſervices & ſon zèle, il donna ſecrettement ordre au gouverneur d'Egypte d'acheter cette eſclave à quelque prix que ce fût, & de l'envoyer promptement à ſon ſérail. Dès qu'elle fut arrivée, on la conduiſit au prince, qui, deux ou trois jours après, invita l'officier, dans le deſſein de le railler ſur ſes folles amours. A peine fut-il en préſence du Caliſe, qu'il entendit la voix de celle qu'il aimoit dans une chambre voiſine; ce qui le troubla, & le mit comme hors de lui-même. Montaſer

lui demanda la cauſe de ſon émotion, & s'il connoiſſoit la voix de la perſonne qui chantoit? L'officier lui avoua naturellement qu'il la prenoit pour celle de l'eſclave dont il lui avoit parlé. « L'aimez-» vous encore? --- Seigneur, je dois reſ-» pecter votre goût: ma paſſion eſt plus » vive que jamais; mais je dois l'étouffer » pour ne point allarmer la vôtre. --- Mon » ami, je le jure par le grand prophète, » cette belle eſclave n'a été achetée que » pour vous ſeul; &, depuis qu'elle eſt » arrivée dans mon palais, je n'ai jetté » qu'un ſeul regard ſur elle. Prenez-la, » c'eſt le prix que je dois à votre obéiſ-» ſance. » En finiſſant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de l'officier, parée de tous les joyaux qu'il lui avoit donnés, pour relever la grandeur d'un tel préſent. L'inſcription du ſceau de Montaſer portoit: « Celui qui » s'efforce de bannir la crainte, s'y livre. » Cette deviſe marquoit bien l'état de ſon ame.

MOSTAIN-BILLAH.

[862.]

A peine Montaſer eut-il rendu l'eſprit, que la faction des Turcs, maîtreſſe alors de l'empire, s'aſſembla ſous la conduite de Boga, de ſon fils, de Vaſif, de Bager, & de tous ceux qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Motavakkel, & proclama Calife Ahmed-Abul-Abbas, fils de Mahomet, & petit-fils de Motaſem, qui fut ſurnommé Moſtain-Billah. Le trône appartenoit à Motaz, frere du Calife défunt, ſuivant la diſpoſition de leur pere. Mais la renonciation que la crainte lui avoit arrachée dépoſoit contre ſon droit. Cependant, lorſque Moſtain ſe montra au peuple, revêtu de ſes habits impériaux, pour notifier ſon élévation, cinquante cavaliers & mille fantaſſins parurent tout-à-coup l'épée à la main, & ſe mirent à crier : « Vive Motaz ! » Mais les Turcs diſſiperent cette troupe ſéditieuſe, & leur autorité ſoutint & affermit la puiſſance du ſouverain qu'ils avoient choiſi.

[863.]

Moſtain nomme Atamesh, capitaine

Turc, grand-vifir, & ſe repoſe ſur ce miniſtre des ſoins du gouvernement. Atamesh, ébloui par ſa fortune, veut aſſervir ſes collégues à ſes caprices. Tous les officiers Turcs, choqués de ſes manieres hautaines, conjurent la perte de cet inſolent favori. La milice Turque, excitée par Vaſif & Boga ſes chefs, que le viſir avoit exclus du miniſtère, ſe révolte. Atamesh ſe montre pour appaiſer la ſédition; on le maſſacre: on ſe jette ſur ſon palais, on en briſe les portes, on en pille les richeſſes immenſes. Le peuple s'unit aux ſoldats; le déſordre eſt général. On renverſe, on détruit les édifices, on brûle un des ponts du Tigre, on ſaccage les maiſons des plus riches citoyens, ſans ſçavoir pourquoi, juſqu'à ce que, fatigués de butin & de carnage, les mutins s'arrêtent d'eux-mêmes pour déplorer les triſtes ſuites de leur aveugle fureur.

[865.]

Les Turcs ſe diviſent en deux factions redoutables. Bager, ayant eu quelque différend avec Vaſif, s'adreſſe au monarque pour en avoir juſtice. Mais ce prince, loin de l'entendre, favoriſe ouvertement ſon rival. Bager, irrité de cette préférence, aſſemble ſes amis, dans le deſſein d'aſſaſſiner Vaſif, & de dépoſer Moſtain. La conjura-

tion eſt découverte au moment de ſon exécution. Bager eſt arrêté dans le palais impérial. A la nouvelle de cette détention, tous les Turcs, partiſans de ce capitaine, prennent les armes, ſous prétexte de délivrer leur chef. Dans cette extrémité fâcheuſe, le Calife aſſemble ſon conſeil. Pour intimider les rebelles, Vaſif & Boga ſont d'avis de faire périr Bager.

L'imprudent monarque embraſſe ce ſentiment, ſuggéré par des ennemis. On ne répond aux ſéditieux qu'en leur jettant la tête de celui qu'ils prétendoient défendre. Mais, loin de ramener le calme, cette exécution met le comble à leur fureur. Ils pillent la ville, & menacent de mettre le feu au palais, ſi dans l'inſtant on ne leur livre Vaſif & Boga. Le Calife, craignant pour ſes jours, balançoit. Il étoit ſur le point de ſacrifier ces deux favoris, lorſque, pour ſe ſouſtraire au malheur qui les menaçoit, ils l'enleverent, & le conduiſirent ſecrettement à Bagdad. Inſtruits de l'évaſion de Moſtain, les mutins ſe repentent de leurs excès; &, pour réparer leur révolte, ils envoyent au monarque des députés, afin de l'engager à revenir parmi eux. Une réponſe outrageante rallume leur colere. Ils reprennent les armes, dépoſent Moſtain, & proclament en ſa place Motaz, frere de Mon-

taſer, qu'ils tirent de la priſon où l'avoit jetté Moſtain. Ce prince ſe voit à peine ſur le trône, qu'il ordonne le ſiége de Bagdad. Le Calife dépoſſédé ſe défend avec courage; mais, trahi par le gouverneur de la place, il conſent d'abdiquer le Califat, ſi l'on veut lui conſerver la vie. On ſouſcrit à cette condition; & Motaz eſt reconnu dans tout l'empire ſouverain commandant des Fidèles. Il traita d'abord ſon rival avec quelques égards; mais bientôt, par un ordre ſecret, un de ſes miniſtres lui fit trancher la tête, qui lui fut envoyée comme un agréable préſent. Lorſque Motaz la reçut, ce prince jouoit aux échecs, & ne voulut la regarder qu'après avoir fini ſa partie. Alors il la contempla avec un plaiſir barbare, puis ordonna qu'on l'enſevelît avec honneur. Moſtain avoit régné près de quatre ans. Prince foible, timide, ſans caractere, né pour être gouverné, l'aveugle confiance qu'il donnoit à ceux qui l'approchoient, fut la cauſe de ſes diſgraces.

MOTAZ-BILLAH.

[866.]

SUR quelques soupçons, le nouveau souverain fait empriſonner Moaviad, ſon frere, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur, & dont tout le crime étoit d'avoir dans l'empire un parti aſſez puiſſant pour cauſer en ſa faveur quelque révolution. A peine cet infortuné prince fut-il renfermé, que le bruit courut que le Caliſe l'avoit fait expoſer nud & lié au milieu de la neige, pour lui ôter la vie. Il eſt vrai que la mort de Moaviad étoit l'ouvrage du monarque; mais cette exécution s'étoit faite avec tant d'adreſſe, qu'on l'eût priſe pour un accident naturel. Les milices Turques, toujours prêtes à la révolte, affectant de plaindre le triſte ſort de cette victime immolée à l'ambition, menacent de prendre les armes, & accuſent hautement le Caliſe du meurtre de ſon frere. Motaz, pour les appaiſer, expoſe le corps du prince à la vue des juges, des docteurs de la loi, des grands & des officiers Turcs; & tous le déclarent innocent de ce crime. Afin de les calmer davantage,

vantage, le Calife leur confere les premiers emplois de l'empire, quoiqu'en montant sur le trône il eût formé le beau projet d'anéantir ces troupes séditieuses qui faisoient la loi à leurs maîtres.

[867.]

Les bienfaits du Calife n'avoient point étouffé la discorde. Plus il combloit de graces ces soldats audacieux, plus ils devenoient entreprenans. On avoit retardé leur paye de quelques mois ; aussi-tôt ils s'assemblent tumultuairement, & demandent à grands cris le salaire de leurs travaux. Vasif, leur général, qui conversoit alors avec le monarque, court à ces mutins, & leur reproche leur rebellion. Mais, loin de les ramener à leur devoir, les plus coupables se précipitent sur cet homme qui tant de fois les avoit conduits aux combats, & lui donnent la mort.

[868.]

Boga le Turc, que l'on appelloit l'Ancien, pour le distinguer d'un autre officier de même nom, qui étoit plus jeune, mécontent du Calife, quitte brusquement la cour. A peine fut-il parti, que les gardes de Motaz pillerent la maison de ce général. A cette nouvelle, Boga furieux marche vers Samarra, où résidoit le monar-

que, sous prétexte de châtier les séditieux, mais en effet pour se venger du Calife. Motaz ordonne aux soldats qui lui étoient fidèles d'aller à la rencontre d'un sujet perfide, qui en vouloit à ses jours. Les deux partis se rencontrent. On s'attaque, on se bat avec fureur; la fortune chancelle long-tems, & se déclare enfin pour le despote. Boga est fait prisonnier, & sa tête est envoyée à Motaz. Ce prince, persistant dans le dessein secret d'affoiblir les Turcs, fait encore périr Boga le Jeune, & une foule d'officiers qui paroissoient avoir trempé dans la rebellion de leur chef.

[869.]

Les Turcs, s'appercevant que le Calife vouloit les détruire, prennent la résolution de le prévenir. Ils choisissent pour chef Saleh, fils de Vasif qu'ils avoient massacré, & dont ils regrettoient la perte; ils courent au palais du visir, le mettent au pillage, & viennent en foule investir Motaz, en lui demandant insolemment leur paye. Ce prince n'avoit rien dans ses trésors. Il s'adresse à Cabihah, sa mere, qui, sous le règne de Motavakkel, son époux, avoit amassé des richesses immenses. Il en fut cruellement refusé: les séditieux, qui avoient demandé cinquante mille piéces

d'or, voyant que le Calife ne se disposoit point à les satisfaire, n'écoutent plus que leur brutale fureur. Ils enfoncent le palais, saisissent l'infortuné monarque, l'exposent, après l'avoir cruellement battu, aux ardeurs brûlantes du soleil, & l'obligent, par ce traitement indigne, à signer lui-même sa déposition en faveur de Mahomet-Abu-Abdallah, fils du Calife Vathek, qui prit ensuite le nom de Mohtadi. Ils ne se bornerent pas à ces excès barbares. Après l'avoir dépouillé de la souveraine puissance, ils empêcherent que, pendant trois jours entiers, on ne lui donnât aucune nourriture; ils le précipiterent dans un noir cachot, dont l'air empoisonné le fit mourir, & l'enterrerent auprès de Montaser à Samarra. Motaz passoit pour le plus bel homme de l'empire; mais il n'avoit sur ses sujets que ce foible avantage. Prince voluptueux, l'amour des plaisirs lui fit plus d'une fois oublier ce qu'il devoit à son rang & aux affaires.

MOHTADI-BILLAH.

[869.]

MOHTADI-BILLAH étoit digne du trône. Il aimoit la juſtice ; il la rendoit lui-même tous les jours à ſes ſujets. Le premier acte qu'il fit de ſon autorité, fut de réformer les mœurs. Il examina la conduite des juges & tous les comptes publics ; & il prit deux jours de la ſemaine, le lundi & le jeudi, pour écouter les plaintes, & pour redreſſer les griefs. Il défendit l'uſage du vin & des jeux, ſi expreſſément interdits par le prophète, dont il étoit le vicaire ; &, pour donner lui-même l'exemple de l'auſtérité Muſulmane, il bannit de ſa cour tous les muſiciens, tous les baladins, tous les bouffons, les lions, les chiens, & tous ces vains objets de luxe dans leſquels les rois font ſouvent conſiſter leur grandeur, & pour leſquels ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé les finances. Enfin, pour mériter de plus en plus la reconnoiſſance de la patrie, il ſupprima la moitié des tributs ſous leſquels les peuples gémiſſoient depuis tant d'années. Heureux l'empire de Mahomet,

ſi un prince ſi capable d'en conduire les rènes, eût ſiégé plus long-tems ſur la chaire de ce légiſlateur!

Après la mort tragique de Motaz, on accorda la vie à Cabihah, ſa mere, à condition qu'elle découvriroit ſes tréſors, & qu'elle les remettroit au nouveau ſouverain. Saleh, fils de Vaſif, qui avoit été l'amant de cette princeſſe, mais qui depuis les diſgraces de ſa maiſon l'avoit abandonnée, alla lui-même la contraindre de déceler les précieux objets de ſon avarice. On trouva en argent monnoyé un million & trois cents mille dinars, un boiſſeau d'émeraudes, un autre de perles, & un demi-boiſſeau de rubis, couleur de feu. A l'aſpect de ces prodigieuſes richeſſes, Saleh ſe rappella le refus inhumain qu'elle avoit fait à ſon fils, & s'écria: » Que Dieu maudiſſe cette femme qui » porte le nom de laide (*), quoiqu'elle » ſoit très-belle; car, quoiqu'elle poſ- » ſédât tant de biens, elle a mieux » aimé laiſſer dépoſer & maſſacrer ſon » fils, que de donner cinquante mille di- » nars qui pouvoient contenter la milice

(*) Cabihah ſignifie laide. Motavakkel donnoit ce nom à cette épouſe bien aimée, pour plaiſanter.

Turque ! » A ces juſtes reproches, Cabihah répondit : « Que Dieu maudiſſe le » fils de Vaſif ! il a rompu mon voile ; il » a joui de moi ; il a tué mon fils ; il m'a » chaſſée de mon pays, & m'a quittée en- » fin pour courir après une femme publi- » que. »

[870.]

Mohtadi choiſit pour viſir ce même Saleh qui l'avoit placé ſur le trône. Cette élection irrite la jalouſie de Muſa, fils de Boga, qui étoit alors à la tête des troupes. Ce capitaine ſe croyoit plus digne des faveurs du Calife qu'un homme qu'il avoit toujours regardé comme un rival. Sous prétexte de venger la mort de Motaz, il s'avance, à la tête de ſes ſoldats, juſqu'à Samarra. Saleh, à cette nouvelle, trop foible pour réſiſter, prend la fuite ; mais Muſa le découvre, & lui donne la mort. Puis il fait porter ſa tête par toutes les rues de la ville, en criant : » Voici la tête d'un traître qui a trempé » ſes mains dans le ſang de ſon prince. » Le Calife, outré de cette inſolence, ſe diſpoſe auſſi-tôt à la réprimer. Sa ſévérité aigrit les mutins. Bankial & Muſa, leurs généraux, ſe liguent pour perdre un prince qui oſoit employer la rigueur à leur égard.

La conſpiration ſe découvre. Bankial, qui devoit y jouer le principal rôle, eſt arrêté. Toute la milice Turque s'aſſemble à l'inſtant en tumulte, inveſtit le palais impérial, & demande à grands cris l'élargiſſement de ſon capitaine. Mohtadi, loin d'être intimidé par ces clameurs ſéditieuſes, fait décapiter dans le moment le rebelle qui en étoit l'objet, & jette ſa tête au milieu de cette ſoldateſque imprudente. Les Turcs, au comble de la fureur, veulent enfoncer les portes du palais; la nombreuſe garde du ſouverain le défend avec courage. Le combat eſt terrible; &, de part & d'autre, quatre mille hommes demeurent ſur la place. Enfin les Turcs, retournant à la charge au nombre de dix mille, triomphent & pourſuivent le Calife dans une maiſon voiſine, où les plus barbares lui crachent au viſage, & le chargent de coups pour le contraindre d'abdiquer la couronne; mais, plus ferme que ſon prédéceſſeur, il brave leur rage inhumaine, & refuſe conſtamment de ſe prêter à ſa dépoſition. Il avoit reçu deux bleſſures dans le combat. Il n'avoit plus qu'un ſouffle de vie. Un des parens de Bankial, qui depuis long-tems lui ſerroit les parties naturelles pour le forcer de ſe rendre à leur injuſte demande, lui

arracha le jour d'un coup de poignard ; &, pour qu'il ne manquât rien à cet acte de férocité, il avala un trait de son sang. Ce prince n'avoit que trente-huit ans lorsqu'il termina si tristement sa carriere. Sobre, dévôt, grand justicier, doux, donnant lui-même l'exemple des vertus dont il prêchoit la pratique, il eût sans doute rappellé l'âge d'or du Musulmanisme, s'il eût paru dans un siécle plus heureux. L'inscription de son sceau étoit pour lui une régle de conduite. « C'est s'égarer que de » violer la justice. »

MOTAMED-BILLAH.

[870.]

APRÈS avoir immolé leur souverain à leur coupable fureur, les rebelles élevèrent sur le trône, Motamed, fils de Motavakkel, qui, malgré sa haute naissance, vivoit dans une tranquille obscurité. Ce prince n'avoit pour tout mérite que ce discernement qui fait connoître les hommes, qualité souvent préférable, dans ceux qui gouvernent, à ces vertus trop éclatantes qui les portent à concentrer, pour ainsi dire, en eux seuls tous les détails de l'administration publique. Motamed-Billah sentoit ce qui lui manquoit pour bien régir ses vastes états par lui-même. Il partagea l'autorité suprême avec Monaffa, son frere, qui, sous le titre de visir, devint en effet le véritable Calife: Motamed ne s'en réserva que le nom & l'éclat extérieur.

[871.]

Mohammed-Abulcassem, surnommé Mahadi, douzieme & dernier Iman, ou chef souverain de la maison d'Ali, naît à

Samarra. Motamed l'apprend, & veut lui ôter la vie. Mais la mere du jeune prince l'enferme dans une grotte, & le ſouſtrait à la barbarie du Calife.

Comme les Perſes & une grande partie des Muſulmans ont eu pour cet Iman & pour ſes prédéceſſeurs une vénération profonde, & que d'ailleurs leur hiſtoire offre des traits curieux, le lecteur nous permettra d'en tracer ici une légere eſquiſe.

Ali, Haſſan & Hoſſein, ſuffiſamment connus par ce que l'on en a déja dit dans cet ouvrage, ſont mis à la tête de ces ſouverains ſpirituels que l'on regardoit comme les ſeuls légitimes ſucceſſeurs de Mahomet. Leurs ſectateurs faiſoient conſiſter le principal point de leur religion dans la ſoumiſſion que l'on devoit avoir pour tout ce qui ſortoit de leur bouche ; pluſieurs mêmes regardoient toutes les pratiques Muſulmanes, telles que les cinq prieres par jour, l'aumône, le pélerinage, comme des allégories de l'obéiſſance qui leur étoit dûe.

Après le triſte ſort d'Hoſſein à la journée de Kerbela, Ali, ſon fils aîné, fut déclaré Iman, ſous le titre de Zinalabedin, c'eſt-à-dire l'ornement des ſerviteurs de Dieu, par les partiſans de ſa maiſon. Son équité ſa douceur le faiſoient ado-

rer de tous les Muſulmans. Un de ſes oncles voulut lui diſputer ſa dignité. Ali ſe contenta de lui répondre : « Mon oncle, » craignez le ſeigneur, & ceſſez de vous » rendre blâmable en ſoutenant un droit » injuſte. » Cette rare modération fut ſans effet ; & l'oncle, perſiſtant dans ſon opiniâtreté, voulut que la pierre noire de la Caaba décidât la querelle. Cette pierre noire qui eſt attachée à l'une des murailles du temple de la Mecque, eſt ſingulièrement reſpectée de tous les diſciples du prophète, qui lui attribuent des qualités merveilleuſes. Auſſi tous ceux qui vont viſiter la Mecque, ont-ils ſoin de la baiſer pluſieurs fois durant leur pélerinage, afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, & de mériter les grandes indulgences qui y ſont attachées. Les deux rivaux allerent donc ſe proſterner devant la pierre ; &, lorſque le fils d'Hoſſein eut fait ſa priere, elle prononça, dit-on, ces mots qui affirmoient ſon droit : « Ali, Haſſan, Hoſ» ſein & Ali, fils d'Hoſſein, premier, ſe» cond, troiſieme & quatrieme Iman. » Ce miracle fit ceſſer la conteſtation.

Ali mourut dans un âge avancé, laiſſant une poſtérité nombreuſe. Mohammed I, ſon fils aîné, que ſon vaſte ſçavoir fit ſurnommer Baker, hérita de ſa dignité & de ſes vertus. On rapporte de lui une déci-

sion remarquable. On lui demandoit son sentiment sur le décret de Dieu & sur la liberté de l'homme : « Le décret de Dieu, » répondit-il, ne nous contraint pas ; mais » il ne nous permet pas aussi toutes choses. Dieu veut quelque chose en nous » & quelque chose de nous. Ce qu'il veut » en nous est caché ; & ce qu'il veut de » nous, nous est révélé dans sa parole. » Mais notre aveuglement est tel, que nous » disputons sans cesse sur ce qu'il veut en » nous, tandis que nous négligeons ce qu'il » demande de nous. O mon Dieu ! si je » vous obéis, la gloire vous en est due ; » & si je ne vous obéis pas, il est juste » de me punir ; car aucun mortel ne peut » ni s'attribuer le bien qu'il fait, ni s'excuser du mal qu'il commet. »

Mohammed eut pour successeur Giafar le Juste, son fils aîné, prince d'une telle autorité pour sa doctrine, que l'on tenoit pour authentique ce qu'il disoit aux Musulmans : « Interrogez-moi souvent, disoit-» il, tandis que je suis avec vous, car il ne » viendra personne après moi qui puisse » vous instruire comme moi. » On lui demandoit un jour s'il n'y avoit point eu d'autre Adam en ce monde, avant celui dont parle Moyse. « Il y en a eu trois, répon-» dit-il, & il y en aura encore dix-sept » dans autant de grandes révolutions d'an-

» nées. — Mais, quand ce monde finira, » Dieu créera-t-il d'autres hommes ? — » Voulez-vous que le royaume de Dieu » demeure vuide & ſa puiſſance oiſive ? » N'eſt-il pas créateur de toute éternité ? » Une autre fois, on liſoit en ſa préſence un verſet de l'Alcoran où il eſt dit que Dieu a acheté nos ames & nos biens au prix du paradis ; il s'écria : « O vous tous » qui êtes fidèles ! puiſque le prix de vo- » tre achat eſt le paradis, gardez-vous » bien de vous vendre pour toute autre » choſe. » Cet Iman avoit ſept fils. Iſmaël, l'aîné, fut déclaré pour ſon ſucceſſeur ; mais, étant mort avant ſon pere, Giafar choiſit Mouſſa, le ſecond de ſes enfans. Toutefois, malgré cette eſpece de proclamation, les enfans d'Iſmaël eurent une foule de ſectateurs qui prétendoient, avec quelque raiſon, que l'Imamat leur appartenoit. Cette faction s'étendit avec le tems, juſqu'à ce que, dégénérant en rebellion manifeſte, elle forma une dynaſtie ou principauté, ſous le nom d'Iſmaëliens, dont Haſſan-Sabah fut le fondateur en Aſie. Les Califes Fatimites d'Egypte, dont il ſera bientôt parlé, furent auſſi regardés par les Muſulmans orthodoxes, comme deſcendans de cet Iſmaël ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on leur donne comme

aux premiers, le nom d'Ismaëliens d'Afrique.

Après la mort de Giafar, Mouſſa remplit ſa place, & choiſit Médine pour le lieu de ſa réſidence. Mais la jalouſie d'Haroun-Al-Rashid ne l'y laiſſa pas longtems. Ce Calife, craignant qu'il ne donnât quelques prétextes aux factieux d'Arabie, le fit arrêter, & le mit entre les mains de quelques officiers fidèles, qui devoient le repréſenter, ſous peine de la vie. Peu content de cette précaution, il le fit bientôt après empoiſonner par ſon viſir. Dans toutes ces diſgraces, Mouſſa ſe montra digne de ſon rang & de ſa naiſſance; & la douceur qu'il témoigna toujours à ſes plus cruels ennemis, & la patience avec laquelle il ſupporta leurs traitemens barbares, lui méritèrent le ſurnom de Débonnaire & de Courageux.

Ali-Riza, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fut plus heureux. Le Calife Al-Mamoun, comme on l'a vu, le déclara héritier préſomptif de l'empire. Mais il mourut peu de tems après ce choix honorable; le monarque lui fit faire de magnifiques funérailles, & ſon tombeau fut regardé comme le lieu le plus ſaint de la Perſe. On y alloit en pélerinage; & ce pieux voyage étoit eſtimé comme équivalent à quatre-vingt caravа-

nes faites à la Mecque par dévotion, au-delà de celle dont l'obligation eſt preſcrite par la loi.

Mohammed II fut Iman après ſon pere Ali, & fut auſſi chéri d'Al-Mamoun, que l'avoit été ce prince. Le deſpote lui donna ſa fille en mariage, mais il ne jouit pas long-tems de cette faveur. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans; & les regrets de tous ſes ſectateurs furent le plus bel ornement des ſuperbes obſèques que lui fit ſon beau-pere.

Il eut pour ſucceſſeur Ali, ſurnommé l'Innocent, qui, pour ne donner aucun ſoupçon au Calife Motavakkel prévenu contre les Alides, s'appliqua uniquement à la priere & à l'étude.

Haſſan, ſon fils, fut moins paiſible. Ses vertus guerrieres donnerent une vive jalouſie à Motamed, qui le fit empoiſonner à l'âge de vingt-huit ans. Il ne laiſſoit qu'un fils, appellé Mohammed-Abul-Caſſem, & ſurnommé Mahadi ou directeur des Fidèles par excellence. Les Muſulmans ſuperſtitieux, & particuliérement les Perſes, rapportent de lui mille choſes merveilleuſes. Il naquit, diſent-ils, le nombril coupé; & ſur ſa main droite étoit écrit: » La vérité s'eſt manifeſtée, & ſon éclat » a diſſipé les ténèbres du menſonge. » Il reçut, avec le premier ſoupir, la ſageſſe

la plus profonde, & le don de prophétie. Perſécuté dès ſa naiſſance, ſa mere ſe réfugia dans une ſombre caverne, où il demeura juſqu'à la fin de ſa vie qui fut aſſez longue. Il ne ſe laiſſa voir qu'à un très-petit nombre de croyans; il ne ſe communiquoit aux autres que par le moyen d'un meſſager, après la mort duquel il diſparut. Mais il doit revenir à la fin du monde, & ſe joindre à Jeſus-Chriſt pour combattre l'Antéchriſt, & ne faire du Chriſtianiſme & du Muſulmaniſme qu'une même religion. Alors il portera par-tout la lumiere; il manifeſtera aux nations tous les myſteres de l'écriture, & il remplira l'univers de juſtice & de ſainteté. Ces pieuſes extravagances ſont auſſi propres que les faits mêmes, à peindre le génie d'un peuple dont on veut écrire l'hiſtoire; & les paſſer ſous ſilence, eſt, dans un hiſtorien, une omiſſion digne de blâme.

[874.]

Sous le règne précédent, un impoſteur, appellé Ali, qui ſe diſoit fauſſement de la famille du prophète, s'étoit mis à la tête d'une troupe de brigands, raſſemblés des pays que nous nommons Zanguebar; &, ſous le titre de prince des Zinges, il s'étoit rendu maître des places fortes de l'Irac & de l'Arabie. La fortune qui ſui-

voit

voit ſes drapeaux, & la barbarie dont il uſoit dans ſes victoires, rendirent en peu de tems ſa puiſſance formidable. Déja même il menaçoit les Califes juſques dans leur capitale. Monaffec, qui règnoit ſous le nom de ſon frere, crut qu'il étoit tems enfin d'agir contre ce rebelle. Mais Ali, dont l'armée montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, craignoit peu ſes efforts. Vingt-deux batailles conſécutives furent pour ſes guerriers vingt-deux triomphes, qui lui ouvrirent les portes de Baſra, & d'une infinité d'autres villes auſſi importantes, & qui forcerent le Calife à conclure une eſpece de trève.

[876.]

Jacob, fils de Léit, qui, de chaudronnier & de chef de voleurs, étoit devenu un conquérant rédoutable, avoit enlevé le Khoraſſan ſur les enfans du célèbre Thaher, le premier qui fonda ſa puiſſance ſur les débris du Califat; & cette principauté, qui ſubſiſtoit depuis cinquante-ſix ans, avoit fait place à celle des Soffarides. Jacob, encouragé par le ſuccès, voulut pouſſer plus loin ſes victoires. Adoré des ſoldats qui marchoient ſous ſes drapeaux, il ne croyoit rien d'impoſſible à leur bravoure. Il n'enviſage rien moins que la conquête de Bagdad. Il marche

contre cette capitale ; mais cette fois la victoire l'abandonne. Les troupes de Motamed dissipent ses nombreux bataillons, & le contraignent de chercher presque seul un asile dans le sein des états qu'il avoit usurpés. Croyant rappeller la fortune, il rassemble de nouveaux guerriers, & s'avance une seconde fois contre la métropole de l'empire Sarasin. Il alloit en former le siége, lorsqu'une violente colique lui arrache le jour, & fait évanouir ses ambitieux projets.

[877.]

On comptoit déja dans l'empire deux puissances indépendantes du Calife ; l'une, dans l'Irac, avoit pour chef & pour fondateur Ali, dont les rapides succès affermissoient l'autorité ; l'autre, dans le Khoraſſan, reconnoissoit pour prince Amrou, frere de Jacob & son successeur. Il s'en forme une troisieme en Egypte, sous la conduite d'Ahmed, fils de Tolun.

[878.]

La sage politique de Monaffec rétablit la puissance du Califat ébranlée par tant de révoltes, & la milice Turque, cette soldatesque audacieuse, qui dépossoit à son gré ou proclamoit les souverains, est circonscrite dans les bornes d'une juste

obéiſſance. Pour récompenſer tant de ſervices, Motamed déclare ſon frere, & Motadhed ſon neveu, héritiers préſomptifs de la couronne, au défaut de Giafar, ſon propre fils.

[882.]

Depuis quatorze ans, Ali luttoit contre toutes les forces de l'empire. Monaffec entreprend enfin de détruire un ennemi dont la vaſte ambition menaçoit de tout envahir. Accompagné de Motadhed, ſon fils, & de Giafar, fils du Calife, il marche avec plus de deux cents mille hommes contre les remparts de Mabiya, dont le rebelle avoit fait ſa capitale, & qui le reconnoiſſoit pour fondateur. Trois fois cette ville fut emportée l'épée à la main, & livrée à toutes les horreurs de la guerre. Trois fois Ali fut vaincu; toutes ſes troupes, qui montoient à plus de trois cents mille guerriers, furent maſſacrées ou diſſipées; & lui-même devint bientôt le priſonnier d'un prince dont il avoit voulu briſer le ſceptre. Sa tête fut portée au haut d'une lance dans la plûpart des contrées dont il avoit ſi long-tems troublé la paix, & expoſée enſuite ſur l'une des principales portes de Bagdad.

[883.]

Ahmed, fils de Tolun, qui s'étoit rendu ſouverain de l'Egypte, & qui avoit fait maudire le Calife dans les prieres publiques, meurt dans ſes états, avec la gloire d'avoir été le prince le plus libéral & le plus magnifique de ſon ſiécle. Ses revenus montoient à plus de trois cents millions de dinars ; mais il faiſoit un noble uſage de ces immenſes richeſſes. Tous les mois, il diſtribuoit en aumônes trois cents mille piéces d'or ; il en donnoit mille aux eccléſiaſtiques dont les mœurs étoient irréprochables ; &, durant ſon règne, il envoya à Bagdad deux millions deux cents mille dinars, pour être diſtribués aux pauvres, aux infirmes, & à tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences. Cependant il laiſſa dans ſes coffres dix millions peſans d'or ; ſomme prodigieuſe, ſi l'on conſidere les dépenſes ſurprenantes qu'il avoit faites pendant ſa vie. Il dépenſoit par mois trois cents mille dinars pour ſa cuiſine ; il avoit ſept mille eſclaves, autant de chevaux ; huit mille mulets, & autant de chameaux, & trois cents chevaux de bataille : tout cela lui appartenoit en particulier, & n'avoit rien de commun avec ce qui regardoit le public.

Il laiſſa trente-trois enfans mâles, dont l'aîné, nommé Kamaraviah, fut ſon ſucceſſeur. Avant de rendre l'ame, il leva les mains & les yeux vers le ciel, & s'écria : « O mon Dieu ! pardonnez à votre » ſerviteur, qui eſt chargé d'un poids de » péchés qui ſurpaſſe ſes conceptions, & » jettez ſur lui, dans ce dernier moment, » un regard de miſéricorde. »

[885.]

Abu-Maaſcar, que nous appellons Albumaſar, le prince des aſtronomes de ſon ſiécle, termine à Bagdad ſa carriere ſçavante, à l'âge de plus de cent ans. Al-Mamoun, pour éprouver ſon ſçavoir, fit cacher un de ſes courtiſans dans une chambre, & le fit aſſeoir ſur un mortier d'or, poſé dans un baſſin plein de ſang ; puis il lui demanda où cet homme pouvoit être ? Albumaſar, ayant fait ſes obſervations aſtronomiques, répondit. « Seigneur, je le » vois placé ſur une montagne d'or, au » milieu d'une mer de ſang. » Une dame de la cour, ayant perdu ſon cachet, vint conſulter ce docteur célèbre, qui, l'ayant regardée, lui dit que le ſceau de Dieu avoit pris le ſien ; & il arriva qu'après l'avoir long-tems cherché, elle le trouva dans ſon Alcoran, que les Muſulmans appellent le ſceau de Dieu. Dans un de ſes

traités aſtronomiques, ce ſçavant ſoutient que le monde a été créé lorſque les ſept planettes ſe trouvoient placées au premier point du ſigne du bélier, & qu'il finira lorſque ces mêmes planettes ſe rencontreront enſemble au dernier point du ſigne des poiſſons, en leur exaltation, ou tête du dragon. Il expoſe auſſi, dans ce même ouvrage, les époques des empires & des religions, avec le terme de leur durée. Suivant ſon ſyſtême, la religion Chrétienne, par exemple, ne devoit durer qu'un millier & demi d'années lunaires, c'eſt-à-dire mille cinq cents ans. Si l'on compte du premier moment de l'inſtitution du Chriſtianiſme, il eſt clair que cette prédiction eſt fauſſe; mais, ſi l'on date de l'inſtant où l'auteur l'a faite, à voir nos mœurs, à voir l'eſprit d'incrédulité qui règne parmi nous, n'auroit-on pas lieu de craindre qu'elle ne ſe vérifiât bientôt, ſi ſon divin fondateur n'avoit aſſuré qu'elle ſeroit immortelle comme lui-même?

[890.]

Une nouvelle ſecte ſort tout-à-coup des ténèbres, où, durant près de cent ans, elle s'étoit fortifiée, & s'empare de la Chaldée, de l'Arabie, de la Syrie, & de la Méſopotamie, qu'elle remplit de car-

nage, n'épargnant aucun Muſulman, dont elle ſe déclaroit l'implacable ennemie. Elle avoit pour auteur un homme d'une naiſſance ignoble, appellé Carmata, dont elle prit le nom. Cet impoſteur, voulant marcher ſur les traces du faux prophète, & fonder, comme ce légiſlateur, un puiſſant empire, affectoit de mener une vie auſtere; &, faiſant l'inſpiré, il publia que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prieres par jour. Il eut même l'impudence d'ajoûter que le Chriſt lui avoit apparu ſous une forme humaine, & lui avoit dit: » O mon bien aimé! tu es l'invitation, » tu es la démonſtration : tu es le cha» meau ; tu es la bête ; tu es Jean, fils de » Zacharie ; tu es le Saint-Eſprit. » Il preſcrivit une nouvelle eſpèce de jeûne ; il permit l'uſage du vin, & condamna pluſieurs pratiques preſcrites dans l'Alcoran ; enfin, pour mieux ſe conformer au fondateur du Muſulmaniſme, il exigea de ſes proſélites l'obéiſſance la plus prompte & la plus aveugle. Malgré l'abſurdité de ſes dogmes, il ſe fit une foule de diſciples, parmi leſquels il choiſit douze apôtres, qu'il chargea de gouverner les nouveaux fidèles, & de propager ſa doctrine. Enfin, pour ſatisfaire l'ambition qui l'avoit rendu prophète, il prit le titre de prince,

& obligea ſes ſectateurs à lui payer un dinar par tête. Le peuple couroit en foule ſe proſterner aux pieds de ce ſéducteur ; &, comme tout ce qui eſt nouveau ſéduit toujours, ſur-tout dans un pays où la ſuperſtition eſt extrême, on le regardoit comme un ange deſcendu du ciel, & l'on s'empreſſoit de faire tous les jours les cinquante prieres qu'il preſcrivoit. Mais le gouverneur de la province qui étoit le théatre de ce fanatiſme, s'appercevant que ces oraiſons, trop multipliées, faiſoient négliger la culture des terres, fit arrêter le prétendu prophète, & jura de lui ôter le jour, comme à un vil impoſteur. Une jeune fille, qui ſervoit ce miniſtre, ayant entendu le ſerment, eut compaſſion du malheureux qui en étoit l'objet ; &, tandis que ſon maître dormoit, elle alla prendre la clef de la priſon ſous le chevet de ſon lit, délivra Carmata, & vint remettre la clef où elle l'avoit priſe. Le lendemain matin, le gouverneur envoie chercher le priſonnier pour lui donner la mort. Quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui rapporte qu'il a diſparu ! Le bruit s'en répand auſſi-tôt ; l'impoſture s'accrédite, & l'on publie que le Tout-Puiſſant a retiré ſon ange du milieu des hommes, qui n'en étoient pas dignes.

[891.]

Monaffec meurt à Samarra de la lèpre, qui lui avoit dévoré toutes les chairs. » Non, disoit-il, au milieu des souffran- » ces qui le consumoient, de tant de mil- » liers d'hommes auxquels je commande, » il n'en est pas un seul qui éprouve les » maux que j'endure. » Prince sage, habile politique, général heureux, excellent souverain, ami fidèle, il rétablit dans leur vigueur primitive les loix de l'empire, que les dissensions publiques avoient énervées; il déconcerta l'audace des mutins, & sçut, par des voies secrettes, faire échouer les projets des puissances rivales; il triompha presque toujours des ennemis qu'il combattit; il emporta les regrets des peuples; & les larmes qui coulerent sur sa tombe, firent assez son panégyrique. Il avoit sans cesse à la bouche ces belles paroles: » Tous mes amis sont mes freres; leurs » intérêts sont les miens: que ne puis-je » les appeller comme mon cœur le desire? » Motaded lui succéda dans ses dignités, & ce jeune prince, digne héritier de son pere, n'employa sa puissance que pour éloigner du trône Giafar, son cousin-germain, qui en paroissoit incapable, & contraindre le Calife son oncle, qu'il gouvernoit, à le déclarer son successeur immédiat.

[892.]

Motamed s'étant abandonné à la bonne chere dans une partie de débauche, une indigeſtion l'emporte à l'âge de cinquante ans. L'empire ne perdit qu'un fantôme de ſouverain. Indolent & voluptueux, il ſacrifioit tout à ſes plaiſirs; le jeu, le vin, les entretiens agréables, la muſique & les lettres partagerent tous les inſtans d'un règne de vingt-trois ans. Il ſe laiſſa dominer par ſon frere & par ſon neveu au point qu'il ne put, malgré les plus vives inſtances, en obtenir trois cents piéces d'or qu'il leur demandoit. L'inſcription de ſon ſceau portoit: « Heureux celui qui s'inſtruit par » l'exemple d'autrui! »

MOTADED-BILLAH.

[893.]

LE jour même de la mort de Motamed, ſon neveu Motaded-Billah fut proclamé Calife, ſous les plus heureux auſpices. La paix & l'abondance règnoient dans tout l'empire ; les puiſſances rivales n'oſoient troubler ce calme profond ; & les Muſulmans ſe promettoient de goûter encore les douceurs des premiers âges. Le nouveau ſouverain ne démentit point leur attente ; & ſon adminiſtration ſage rendit au Califat cette antique majeſté qui le faiſoit reſpecter des nations.

[894.]

Motaded ſçavoit combien la licence des troupes avoit produit de déſordres, ſous le règne de ſes prédéceſſeurs. Afin de les prévenir déſormais, il veille avec le plus grand ſoin au maintien de la diſcipline militaire ; & un exemple de ſévérité, qu'il donne en même tems, annonce aux ſoldats tout ce qu'ils ont à redouter d'un monarque aſſez magnanime pour ne point les craindre. Un guerrier avoit cueilli

par force quelques grapes de raiſin dans la vigne d'un particulier. Cet homme vient s'en plaindre au Calife, qui commande auſſi-tôt que l'on amène en ſa préſence le ſoldat & ſon capitaine ; & il les condamne à la mort. Quelques-uns de ſes conſeillers, ſurpris de cette rigueur, lui demandent avec reſpect, quelle faute avoit pu commettre le capitaine ? « Il devoit » veiller ſur ſon ſoldat, répondit-il ; d'ailleurs, je l'ai vu tuer un homme injuſtement ſous le règne de mon oncle ; & je » fis vœu alors de punir ce crime, ſi jamais » le califat tomboit entre mes mains, & » qu'il fût trouvé coupable de quelque » nouveau délit. » Il n'en fallut pas davantage pour jetter la terreur parmi les troupes ; elles ſe renfermerent dans de juſtes bornes, & ne ſongerent plus qu'à bien défendre la patrie qui les avoit armées.

[895.]

Un Turc veut forcer une fille dans la ville de Bagdad ; cette infortunée réclame le ſecours de ſes voiſins contre cette violence. Le Scheic Caïat vole à ſes cris, & ſupplie le Turc de s'abſtenir d'une action ſi barbare. Ce brutal ne lui répond que par des injures. Le Scheic, ne ſçachant quel parti prendre pour prévenir le

désordre, monte sur la grande tour de la mosquée, & de-là convoque le peuple à la priere, quoique ce ne fût pas le tems prescrit par la loi. On accourt. Il instruit ses concitoyens de l'attentat du Turc; la jeune fille est délivrée des mains insolentes de ce barbare. Le Calife apprend l'action du Scheic; &, ignorant le motif qui l'avoit produite, il le fait venir, & le réprimande avec sévérité d'avoir annoncé la priere à contre-tems. Pour se justifier, le Scheic expose la raison de sa conduite. Motaded, rempli d'admiration, le comble d'éloges, & pour récompenser son zèle, il lui ordonne d'en user de même toutes les fois qu'il verroit commettre quelque violence ou quelque injustice, afin que, par ce moyen, les coupables fussent aussi-tôt punis comme ils le méritoient. Dès ce moment l'autorité du Scheic Caïat devint si grande, qu'il n'y avoit personne dans Bagdad qui osât mépriser ses conseils, de peur qu'il ne convoquât le peuple, & qu'il n'exposât leurs crimes au grand jour.

[896.]

Toutes les portes du palais & des appartemens étant fermées, un phantôme se présente tout-à-coup aux yeux du Calife, & remplit son ame de terreur. Il prenoit

différentes figures. Tantôt sous l'habit d'un marchand, tantôt sous celui d'un soldat, quelquefois affublé en derviche, son visage changeoit à chaque instant de couleur : éclatant & ténébreux tour à tour, il paroissoit pendant un moment aussi lumineux qu'une face angélique ; & le moment d'après il se couvroit de la livide pâleur de la mort. Le bruit de cette apparition, s'étant répandu dans Bagdad, donna lieu à diverses conjectures. Les uns crurent que c'étoit un diable que la justice divine envoyoit pour tourmenter ce prince ; les autres, que c'étoit un de ces esprits follets que les Arabes appellent Ginnes, qui tiennent de la nature des esprits & des hommes. Il y en eut qui s'imaginerent que c'étoit un ange que Dieu envoyoit au monarque, pour le faire renoncer à ses mauvaises habitudes & pour le convertir. Mais les plus sensés soupçonnerent quelque domestique adroit d'être l'auteur de cette supercherie, pour faire réussir quelque dessein secret. Peut-être ne faut-il chercher la cause de cette vision que dans l'imagination foible du Calife. Il en eut plusieurs de cette espèce avant & après son élévation sur le trône. Lorsqu'il n'étoit encore que simple particulier, il crut voir en songe un homme qui, ayant plongé sa main dans le Tigre, l'en retira tout aussi-

tôt, ce qui fit demeurer le fleuve à sec, comme s'il en eût tenu toute l'eau dans sa main ; &, l'ayant ouverte un instant après, le fleuve reprit son cours ordinaire : « Sçais-» tu qui je suis ? lui demanda ce personnage. » — Non, répondit le prince. — Je suis » Ali, & je viens te prier de bien traiter » ma famille, lorsque tu seras assis sur la » chaire du prophète. » Motaded en fit serment, & tint sa promesse ; car, durant tout son règne, les Alides eurent beaucoup de part à ses graces. Le prévôt de Bagdad ayant un jour arrêté entre les mains d'un marchand la somme de trente mille dinars, que Mahomet, prince du Tabestan, de la race d'Ali, avoit coutume d'envoyer, tous les ans, aux chefs des Alides, qui faisoient leur demeure dans cette ville, ceux-ci en porterent leurs plaintes au Calife, qui leur fit rendre cet argent. Mais, comme cette action paroissoit étrange aux Sonnites ou Musulmans orthodoxes, qui regardoient les Alides comme des hérétiques, un nouveau songe justifia Motaded. « Je croyois, leur dit-il, passer sur » un pont, lorsque tout-à-coup j'apperçus » un homme d'une taille extraordinaire, » qui sembloit vouloir m'arrêter. Je me » préparois à me défendre, lorsque je le » vis venir à moi avec un air de bonté, » & me présenter une bêche qu'il tenoit

» à la main, en m'ordonnant de bêcher » la terre. J'obéis ; &, après avoir donné » quelques coups de bêche, il me dit » qu'il étoit Ali, & que j'aurois autant » de fils qui règneroient après moi, que » j'avois donné de coups de bêche. Il » m'enjoignit enſuite de bien traiter ſa fa- » mille, & particuliérement ceux de ſes » deſcendans qui vivoient ſous ma domi- » nation. C'eſt donc en conſéquence de » la promeſſe que je lui fis, & pour ad- » miniſtrer la juſtice avec impartialité, que » je me ſuis cru obligé de reſtituer à ceux » de ſa famille les trente mille dinars qui » leur appartiennent naturellement. »

[897.]

On voit en Egypte un phénomène ſingulier, ou plutôt un aſſemblage de phénomènes extraordinaires. Le jour de l'Aſcenſion, qui fut cette année le vingt-huit du premier Rabi, ou troiſieme mois de l'année Arabique, qui répondoit au quinze ou ſeize du mois de Mai, il s'éleva vers le ſoir un grand vent, qui dura juſqu'à minuit. L'air demeura fort clair juſqu'à cette heure ; mais tout d'un coup il s'obſcurcit à un tel point, qu'on ne pouvoit diſtinguer les objets, même avec des flambeaux. A cette obſcurité profonde, ſuccede une terrible tempête, qui renverſe

verſe une multitude prodigieuſe de maiſons, & répand par-tout un affreux ravage. Pendant l'orage, il tomba une quantité ſurprenante d'une eſpèce de ſable rouge, qui ſurprit & effraya ceux qui en furent couverts, & tout l'hémiſphère paroiſſoit rempli de colomnes de feu. Cela continua juſqu'au matin, que le vent ſe calma un peu. Le ciel parut alors d'un rouge très-foncé, & cette couleur ſe communiqua à la terre, aux montagnes, aux arbres, aux hommes, & à tous les objets viſibles, pendant l'eſpace de deux heures, le vent étant toujours très-frais. Au bout de ce tems-là, le rouge ſe changea en jaune, qui continua juſqu'à midi; & à cette couleur ſuccéda une nuée noire & épaiſſe, qui demeura juſques vers le milieu du jour ſuivant, de ſorte que le ciel fut obſcurci & le ſoleil caché pendant un jour & demi.

[898.]

Un marchand, qui avoit prêté une aſſez groſſe ſomme à l'un des principaux ſeigneurs de la cour du Calife, après avoir fait inutilement ſes pourſuites pour en être payé, & comptant ſon argent perdu, forme la réſolution de ne plus s'en inquiéter, & de quitter la cour pour faire un voyage. Un de ſes amis, à qui il communique ce

deſſein, lui conſeille de s'adreſſer au Scheic Caïat pour ſe faire payer. Ils vont le trouver; & le Scheic, inſtruit de l'affaire, n'eut pas plutôt parlé au ſeigneur avec ce ton d'autorité qu'il ſçavoit prendre, que le marchand reçut la ſomme qu'il avoit prêtée.

[899.]

Les Carmates, ſous la conduite d'Abu-Saïd, leur chef, envahiſſoient de jour en jour les provinces de l'empire, & menaçoient celles qui obéiſſoient encore au Calife. Motaded, effrayé à l'approche d'un ennemi ſi redoutable & ſi fortuné, aſſemble une armée conſidérable pour arrêter ſes progrès, & lui donne pour général Abul-Abbas, capitaine expérimenté. On en vient pluſieurs fois aux mains. La victoire, conſtamment attachée aux drapeaux d'Abu-Saïd, couronne ſes guerriers dans ſix batailles conſécutives. La derniere eſt funeſte à Abul-Abbas: ce capitaine eſt fait priſonnier avec huit cents de ſes ſoldats, qui ſont maſſacrés en ſa préſence. Il attendoit le même ſort, lorſque le vainqueur entre dans ſa tente, & lui dit: «Je » te rends la vie & la liberté, à con» dition que tu donneras au Calife, de ma » part, cette utile leçon: je ſuis un ha» bitant du déſert, accoutumé à me con-

» tenter de peu de choſes. Je ne vous ai » enlevé ni villes, ni bourgades. Toutes » les troupes que vous avez armées juſ- » qu'ici contre moi, ont été défaites. » Mes ſoldats ſont laborieux & robuſtes; » les vôtres ſont délicats & énervés par » les délices. Je ſuis fort, vous êtes foi- » ble : commandant des Fidèles, ne luttez » point, brebis timide, contre des lions af- » famés. » Le Calife, étonné de la fierté de ce diſcours, & touché des conſeils d'Abul-Abbas, ceſſa durant quelque tems les hoſtilités ; mais, les Carmates étendant ſans ceſſe leur domination, il recommença bientôt la guerre. Ayant appris qu'un de leurs corps s'étoit poſté aux environs de Cufa, il envoie un détachement pour les reconnoître. Celui qui commandoit le détachement ſurprend les ennemis, fait priſonnier le capitaine qui les conduiſoit, & l'amène auſſi-tôt à Bagdad. Dès que le Carmate fut en préſence de Motaded, ce prince lui demanda s'ils croyoient que l'eſprit de Dieu réſidoit en eux, ou non? « Suppoſé que l'eſprit de » Dieu réſide en nous, répondit le barbare, » quel mal cela vous fait-il? ou, ſi l'eſprit » du diable a choiſi ſa demeure en nous, » quel avantage vous en revient-il? Mê- » lez-vous de vos affaires, ſans vous em- » baraſſer de celles des autres. — Mais,

» reprit le monarque, que penſez-vous de » moi, & de ma dignité en particulier ? » --- Votre aïeul Abbas vivoit encore du » tems où le prophète mourut, & cepen- » dant aſpira-t-il au Califat, ou lui fut-il » offert par quelqu'un des compagnons de » l'apôtre de Dieu ? Abubècre ne fut-il pas » élu d'un conſentement unanime pour ſon » ſucceſſeur ? Après ſa mort, les Fidèles » placerent Omar ſur le trône, ſans qu'Abu- » bècre fît la moindre mention d'Abbas » dans ſon teſtament. Omar, en mourant, » nomma ſix perſonnes pour élire un nou- » veau Calife, ſans mettre Abbas de ce » nombre. Quel droit avez-vous donc au » Califat, puiſque votre aïeul lui-même » en a été exclu par les compagnons du » prophète ? » Motaded ne put entendre cet inſolent diſcours ſans ſe livrer aux plus violens accès de fureur. Il fit ſaiſir le trop ſincere Carmate, & commanda à l'exécu- teur de lui caſſer les os, de lui couper les mains & les pieds, & enfin la tête, qui fut expoſée ſur l'une des portes de Bagdad.

[900.]

Le Calife ſe tranſporte chez un particu- lier qu'on lui avoit dit être fort riche, & lui emprunte une ſomme conſidérable. » Prenez ce qu'il vous plaira, ſeigneur, lui » dit cet homme. --- Quelle ſûreté deman-

» dez-vous? reprit le Calife. --- Aucune; » car pourquoi craindrois-je de confier » mon argent à un prince à qui Dieu a » confié le gouvernement de ſes terres & » de ſes ſerviteurs, & qui s'en montre ſi » digne par la ſageſſe de ſon adminiſtra- » tion? » Motaded fut ſi touché de ce trait de généroſité, qu'il ne put retenir ſes larmes. « Mon ami, lui dit-il, je ne prendrai » rien; mais, ſi dans la ſuite vous vous » trouviez dans le beſoin, ſongez que tous » les revenus de l'empire ſont à vous. »

[901.]

Motaded choiſit pour ſon ſucceſſeur Moctafi, ſon fils aîné, & meurt peu de tems après, à l'âge de quarante-huit ans. Prince digne du trône qu'il avoit occupé avec gloire durant près de dix années, mais d'un caractere inconſéquent. Plein d'eſprit & de pénétration, habile dans le grand art de manier les affaires, fertile en expédiens, ami de la juſtice, protecteur des lettres, d'une bravoure ſage & prudente, il oublioit quelquefois l'heureuſe pratique de ces vertus royales, pour tomber dans les défauts oppoſés. On rapporte un trait bien frappant de ſa douceur & de ſa modération envers ſes domeſtiques. Un eſclave, qui chaſſoit les mouches qui incommodoient le monarque, fit tomber le

bonnet de ce prince d'un coup du bâton, auquel étoit attachée la frange. Le visir, qui étoit alors avec le Calife, tomba presque évanoui à la vue de cette mal-adresse ; mais Motaded, sans s'émouvoir, dit tranquillement : « Cet esclave est bien peu at» tentif. » Le visir, étonné, se jette à ses pieds, & lui dit : « Quoi ! seigneur ! est» il possible qu'un grand prince, comme » vous, porte la modération si loin ? -- » Eh quoi ! reprit le Calife, devois-je » punir une faute involontaire ? » Mais, dans d'autres circonstances, ce prince n'étoit plus le même. Il poussoit quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie : cruel par intervalles, il aimoit à répandre le sang, & punissoit de mort les fautes les plus légères. Aussi dit-on que, dans ces accès, quand quelqu'un de ses domestiques encouroit sa disgrace, il le faisoit brûler tout vif. Le peuple fut heureux sous son règne. Il le déchargea d'une grande partie des impositions publiques, & le garantit des déprédations de ceux qui gouvernoient pour lui. Il avoit pris cette devise pour l'inscription de son sceau : « La nécessité » exclut tout choix & toute liberté. »

MOCTAFI-BILLAH.

[902.]

MOCTAFI n'étoit point à Bagdad, lorſque ſon pere expira. A peine eut-il appris la nouvelle qui le plaçoit ſur le trône, qu'il ſe fit proclamer par les troupes qu'il commandoit alors contre les Carmates, & ſe hâta de ſe rendre dans la capitale. Il y fut reçu avec une pompe digne de ſon rang; & tous les grands de l'état, les députés du peuple, & les ambaſſadeurs des princes qui vouloient bien prendre le titre de vaſſaux de l'empire, vinrent lui prêter ſerment de fidélité.

[903.]

Les Carmates occupoient depuis bien des années toutes les forces de la monarchie. Sous les auſpices d'Houſſain, ils commettoient les plus horribles ravages. Le Calife veut les réprimer. Pluſieurs fois ſes généraux avoient été vaincus. Il crut que ſes guerriers ſeroient plus fortunés s'il combattoit lui-même à leur tête. Cent mille hommes s'avancent ſous ſes ordres juſqu'à Moſul. Cinquante mille Carmates,

qui campoient près de cette ville, prennent la fuite au bruit de sa marche. On les poursuit, on les atteint; on les taille en piéces, lorsqu'ils étoient près de traverser l'Euphrate. Hossein lui-même est arrêté avec plus de six mille soldats, & amené au Calife. Ce prince, content d'avoir rappellé la victoire sous ses étendarts, retourne en triomphe à Bagdad, où il fait massacrer ses prisonniers, en représailles du traitement que les Barbares avoient fait à ses sujets, & laisse à ses généraux la conduite d'une guerre qu'il avoit si heureusement commencée. Mais, contre son attente, les succès furent partagés. Tantôt vaincues, tantôt victorieuses, ses armées ne purent anéantir un peuple opiniâtre, qui ne connoissoit ni le danger, ni la mort, & qui sembloit tirer des forces de ses défaites mêmes.

[905.]

Depuis long-tems, l'Egypte & la Syrie reconnoissoient un autre souverain que le Calife. Ce prince entreprend de réunir à ses domaines ces deux vastes provinces, qui avoient été l'apanage de ses peres. Haroun, petit-fils d'Ahmed, fondateur de cette monarchie nouvelle, avoit eu de longues guerres à soutenir; la fleur de ses guerriers avoit été moissonnée dans les

combats livrés pour ſoutenir ſon ſceptre chancelant. Il avoit triomphé de ſes rivaux; les ſéditieux, cachés dans les ténèbres, n'oſoient plus en ſortir pour troubler un calme qui étoit le fruit de ſes victoires; mais ſa puiſſance, ébranlée par ce grand effort, n'avoit plus beſoin que d'une foible ſecouſſe pour être renverſée. La circonſtance étoit favorable. Moctafi, en prince habile, la ſaiſit; &, ſans conſidérer que ce nouvel ennemi, dont ſon pere avoit épouſé la ſœur, étoit l'allié de ſa maiſon, il lui déclare la guerre. Elle commence avec fureur. Tout céde aux premiers efforts des troupes Muſulmanes; les Egyptiens, trop foibles, ſe confinent dans leurs places fortes. On les y aſſiége; les remparts s'écroulent; Damas, Emeſſe, les plus célèbres cités ſe ſoumettent au Calife. En vain Haroun épuiſe toutes les reſſources. Un de ſes oncles l'aſſaſſine pour régner en ſa place: mais l'uſurpateur ſe rend odieux; & les Egyptiens, pour prévenir ſa tyrannie, appellent eux-mêmes à leur ſecours, Mahomet, général de Moctafi. Ce capitaine accourt; & l'Egypte devient un des fiefs du Califat.

[907.]

Le Calife étoit attaqué d'une eſpèce de mélancolie dont on n'avoit pu décou-

vrir la cauſe. Les remèdes avoient augmenté la maladie. Enfin, après quelques années de langueur, il termina ſes jours & ſon règne, à l'âge de trente-deux ans. Dévot, généreux, il avoit toutes les vertus que ces qualités inſpirent. Plein d'horreur pour l'effuſion du ſang humain, il puniſſoit pourtant, avec une juſte ſévérité, tous les crimes qui entraînoient néceſſairement avec eux la perturbation publique; ceux qui n'attaquoient que ſa perſonne étoient toujours pardonnés. Il avoit hérité de ſon pere une tendre affection pour les Alides, qu'il ne ſe contenta pas de protéger ouvertement, mais qu'il combla de faveurs. Il laiſſa d'immenſes richeſſes, & une belle armée ſur pied, ſans avoir pu cependant réunir à l'empire toutes les provinces que ſes prédéceſſeurs s'étoient laiſſé ravir.

MOCTADER-BILLAH,

ET

MAHADI, *premier Prince Fathimite.*

[908.]

MOCTADER-BILLAH, frere du Calife défunt, étoit ſon plus proche héritier ; &, quoique ce prince n'eût encore que treize ans, il fut proclamé d'un conſentement unanime. Mais bientôt les grands de l'empire, mécontens de ce choix, réſolurent de placer ſur le trône un prince qui pût conduire par lui-même les rênes de l'état. Ils jetterent les yeux ſur Abdallah, fils de Motaz, auquel ils donnerent le nom de Mortadi-Billah. C'étoit un prince eſtimé pour ſes ſentences, ſon caractere égal & tranquille, ſon amour pour les choſes divines, & la beauté de ſon eſprit. Il refuſa d'abord le diadême ; mais, entraîné par ſes amis, il ſe laiſſa couronner. A peine eut-il le tems de ſe croire ſouverain. Sa grandeur s'évanouit comme un ſonge ; &, au bout de vingt-quatre heures, délaiſſé de tous ſes partiſans, il ſe vit contraint d'abandonner le ſceptre, & de chercher un aſyle dans les déſerts,

Il n'y fut pas caché long-tems; on se saisit bientôt de sa personne, & on le conduisit aux pieds de Moctader, qui le fit étrangler.

[909.]

Un ambitieux, qui prétendoit descendre d'Ismaël, fils aîné de l'Iman Giafar, mais que plusieurs disoient n'être qu'un misérable serrurier de Syrie, & petit-fils d'un Juif, entreprend de se faire un état, & fonde la célèbre dynastie des Califes Fathimites. D'abord il débita mille impostures; l'austérité qu'il affectoit inspira de la vénération pour lui. Une prophétie de Mahomet portoit : « Qu'au bout » de trois cents ans, le soleil se leveroit du » côté du couchant. » Il sçut adroitement se l'appliquer, & les peuples se laissèrent séduire. Quand il se vit à la tête d'un grand nombre de prosélytes, il prit le nom de Mahadi, qui signifie directeur des Fidèles, & commença à publier son droit, les armes à la main, dans le Khaïrvan, où commandoit, sous la protection des Califes, la famille des Aglabites. Un capitaine fameux, irrité contre les souverains de cette province, vint se joindre à lui avec ses troupes. Abdallah, (c'étoit le nom de ce guerrier,) lui prêta serment de fidélité, & lui promit de com-

battre jusqu'à la mort pour augmenter sa puissance. Les manieres nobles de Mahadi, les égards avec lesquels il en fut reçu, captiverent son cœur. Ayant rassemblé ses soldats, & calculé ses forces, il crut pouvoir sans peine anéantir une principauté qui subsistoit depuis cent douze ans avec une autorité précaire, & dont il connoissoit la foiblesse. L'évènement vérifia ses conjectures. En moins d'un an, Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, fut vaincu dans trois batailles, & dépouillé de ses états. La conquête du Khaïrvan fut suivie de celle d'une grande partie de l'Afrique; & Mahadi y fut reconnu pour souverain spirituel & temporel, sous le nom de Calife, descendant de Fathime & d'Ali, gendre de Mahomet.

[912.]

Mahadi, encouragé par les succès rapides de son général, envoie trois armées en Egypte, pour soumettre ce vaste état à sa puissance. Mais trois fois elles sont vaincues par les troupes de Moctader. Sans être intimidé par ces disgraces, il lève de nouveaux guerriers, au nombre de cent mille hommes, & met à leur tête un général habile, appellé Habbasah. Ce capitaine vole à la rencontre des vainqueurs, & leur livre bataille. La mêlée est san-

glante, & dure juſqu'aux approches de la nuit, qui ſépare les combattans. Les Fathimites n'avoient perdu que dix mille hommes, & les Abbaſſides vingt-cinq mille; mais Habbaſah, craignant de fatiguer ſes ſoldats, crut qu'il étoit plus ſage d'abandonner la victoire, que de diſputer inutilement un pays où il n'avoit point de refuge, en cas d'accident. Il réſolut de faire d'abord quelques conquêtes; &, content d'avoir eu quelque ſupériorité, il marcha vers Alexandrie, qu'il emporta de vive force, & qui termina ſes exploits. Il revint triomphant & chargé de butin vers Mahadi, qu'il trouva occupé à fonder une ville, qu'il appella de ſon nom, & dont il vouloit faire ſa capitale. Ce prince l'envoya auſſi-tôt en Sicile, où les Mahométans qui l'habitoient, s'étoient révoltés. Il l'y ſuivit bientôt lui-même, appaiſa les troubles, ſe fit reconnoître par les rebelles, ordonna la mort de l'auteur de la rebellion, fit un dénombrement exact des biens de tous ſes ſujets, & nomma des officiers pour gouverner les différentes provinces de ſon nouvel empire, & pour lever le tribut qu'il avoit impoſé.

[915.]

Tandis que les généraux de Moctader

défendoient vaillamment l'Egypte contre les entrepriſes des Magrébiens, ou Arabes occidentaux, ce monarque apprend qu'un nouveau rebelle lui enlève la Méſopotamie. Le viſir Ratek marche contre ce ſéditieux; mais il eſt vaincu, & l'uſurpateur s'avance vers Bagdad. L'eunuque Munes, favori du Calife, vole à ſa rencontre. Ce capitaine, l'un des plus habiles de ſon ſiécle, le joint, l'attaque, le met en fuite, & le fait priſonnier avec toute ſa famille. Il les amène dans la capitale, montés ſur des chameaux, la tête couverte de bonnets ridicules, & n'ayant pour habit qu'une veſte de poil de chévre. La mort fut le prix de leur rebellion.

[917.]

L'empereur de Conſtantinople envoye une magnifique ambaſſade au Calife, pour traiter avec les miniſtres de ce prince de la rançon des priſonniers de l'un & de l'autre empire, & pour négocier une trêve. Les ambaſſadeurs eurent d'abord audience du viſir, qui les reçut habillé ſuperbement, & qui les traita avec tous les égards dûs au monarque qu'ils repréſentoient. Il les conduiſit enſuite à Moctader. Le palais impérial fut paré, en cette occaſion, de toutes les richeſſes de la couronne. On n'oublia rien pour étaler aux yeux de ces

étrangers l'opulence merveilleuſe des Califes. On tendit au-dedans & au-dehors du palais douze mille piéces de ſoie, cinq cents de brocard, avec douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis & d'un prix ineſtimable. Au milieu de la ſalle d'audience, on fit paroître un arbre d'or maſſif, qui avoit dix-huit branches principales, ſur leſquelles un grand nombre d'oiſeaux d'or & d'argent voltigeoient, & paroiſſoient chanter harmonieuſement. Les ſoldats de la garde du Calife furent rangés en ordre de bataille, au nombre de cent ſoixante mille hommes, & on leur paya leur ſolde dans des bourſes d'or. Enfin, quarante mille eunuques blancs, & trente mille eunuques noirs, avec ſept cents huiſſiers, étoient placés ſur les avenues & aux portes du palais, pour recevoir les députés Chrétiens. Le ſoir, on leur donna une fête ſur le Tigre. Le fleuve étoit couvert d'un nombre infini de bâtimens peints & dorés, dont tous les agrès étoient figurés avec de petites lanternes. Enſuite on les introduiſit dans la ſalle du feſtin, dont la magnificence ſurpaſſoit encore ce qu'on avoit vu; & le repas, qui dura juſqu'au lendemain, coûta un million & demi de dinars. Il n'en coûta que cent vingt mille pour le rachat des Muſulmans captifs. Que d'heureux on eût fait, ſi l'on eût répandu

répandu ces richeſſes ſi follement prodiguées, ſur les pauvres habitans des campagnes !

[919.]

Mahadi tente une ſeconde fois la conquête de l'Egypte. Abulcaſſem, fils de ce prince, entre dans cette contrée fameuſe à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. Il y trouve l'eunuque Munès qui marche à ſa rencontre. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La victoire ſe déclare pour le général Abbaſſide. Le prince Magrébien prend la fuite & ſe cantonne dans Alexandrie, qu'il abandonne peu de tems après, pour éluder la pourſuite du vainqueur juſqu'à ce qu'il ait reçu des renforts. Mahadi, inſtruit du danger de ſon fils, envoie de nouvelles troupes à ſon ſecours. Elles ne ſont pas plus heureuſes que les premieres. Une ſeconde défaite chaſſe Abulcaſſem de l'Egypte, & l'oblige à chercher une retraite dans les états de ſon pere, après avoir perdu les deux tiers de ſes ſoldats, tout ſon bagage, & le butin immenſe qu'il avoit fait.

[921.]

Un célèbre docteur, nommé Hallage, floriſſoit à Bagdad, & s'étoit fait un nom

immortel & bien des jaloux. Les uns le regardoient comme une espece de Dieu, les autres comme un imposteur. Il faisoit paroître aux regards de la multitude des fruits d'hiver en été, & des fruits d'été en hiver. En étendant ses mains en l'air, il en faisoit tomber des drachmes d'argent, qu'il appelloit les drachmes de la Toute-Puissance, & dont l'inscription étoit : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » Il sçavoit tout ce qui se passoit dans le plus secret des maisons, & pénétroit même les pensées les plus cachées. Il jeûnoit souvent pendant plusieurs jours; &, lorsqu'il rompoit son abstinence, ce n'étoit qu'avec trois bouchées de pain & un peu d'eau. Etant venu du Khoraſſan dans l'Irac, il passa de-là à la Mecque, où il demeura pendant un an dans une caverne. On le vit sur une montagne, se tenir debout & nuds pieds au haut d'une colomne, & s'y livrer à toutes sortes de macérations; enfin il vint s'établir à Bagdad, où le nombre de ses sectateurs s'étant considérablement accru, le visir Ahmed le fit venir chez lui pour l'examiner. Quand il parut devant ce ministre, il ne prétendit ni au don de prophétie, ni au pouvoir de faire des miracles, ni à l'habitation de la divinité en sa personne; disant qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en lui, & qu'il ser-

voit Dieu comme les autres hommes. Le visir, content de cette réponse, alloit le renvoyer, lorsqu'on produisit un de ses ouvrages dans lequel il enseignoit : « Que, » si un Musulman ne pouvoit pas faire le » pélerinage de la Mecque, il devoit choi- » sir un lieu dans sa maison pour y prati- » quer seul & sans témoins toutes les cé- » rémonies prescrites ; qu'ensuite, il fal- » loit qu'il assemblât trente orphelins, aux- » quels il donneroit à manger, les habil- » leroit, & leur feroit une aumône de » sept drachmes par tête ; & qu'en accom- » plissant toutes ces choses, il acquerroit » autant de mérite que s'il avoit visité la » sacrée Caaba. » Le visir, étonné d'une doctrine qui détruisoit si ouvertement les préceptes de l'apôtre du Musulmanisme, fait assembler les docteurs de la loi, qui, après avoir mûrement examiné ses principes hétérodoxes, le condamnent à la mort. Hallage entendit son arrêt en héros. Il se contenta de dire à ses juges : « Vous condamnez un » innocent ; prenez garde que le ciel ne » prenne soin de me venger un jour. » Le Calife confirma la sentence, & le docteur fut conduit au supplice. Il reçut d'abord mille coups de fouet sans jetter un seul soupir ; ensuite on lui coupa une main, & puis un pied ; après cela, l'autre main & l'autre pied, & enfin la tête ; on

brûla ſon corps; ſes cendres furent jettées dans le Tigre, & l'on expoſa ſa tête dans la place du marché de Bagdad. Ainſi périt cet homme fameux, dont la réputation s'étoit répandue dans tout l'empire, & que tous ſes rivaux cherchoient à confondre. Un jour, il s'aviſa de dire à l'un d'entr'eux : « Croyez en moi, Abubècre, & » je vous donnerai une plante d'Uſſural, » (eſpece de ſafran bâtard,) dont la ſe» mence ſera de cuivre, & ſe changera » en autant de grains d'or. » — Croyez » en moi, vous-même, répondit Abubè» cre, & je vous enverrai un éléphant » couché ſur le dos, dont les pieds tou» cheront au ciel; &, lorſque je voudrai » le faire diſparoître, je le cacherai dans » votre œil. » Cette replique fit rougir Hallage, parce quelle lui fit connoître que ce docteur prenoit toutes ſes prétendues merveilles pour des preſtiges; & c'eſt ainſi qu'en penſoient les plus ſages Muſulmans.

[922.]

Razi, le plus célèbre médecin qui fût alors dans l'empire, & que, dès l'âge de quarante ans, on avoit appellé le phénix de ſon ſiécle, termine ſa docte carriere. Il étoit verſé dans toutes les parties de l'ancienne littérature, mais il excelloit ſur-tout en médecine. Dans ſa pre-

miere jeuneſſe, il s'étoit appliqué à la muſique. Dégoûté bientôt de cet art frivole, & voulant être utile aux hommes, il s'enfonça dans l'étude des ouvrages qui enſeignoient le grand art de connoître les ſimples, & d'en tirer des liqueurs ſalutaires capables de prolonger nos jours. Ses longues méditations produiſirent une foule de chefs-d'œuvre : on vit ſortir preſqu'à la fois de ſon muſéum de ſçavans traités ſur la philoſophie hermétique, dans leſquels il prouvoit d'une maniere évidente la poſſibilité de la tranſmutation des métaux par la ſimplicité du grand œuvre ; ſur l'aſtrologie judiciaire, qui paroiſſoit, ſous ſa plume, un art d'une utilité juſqu'alors inconnue ; ſur la botanique, où la nombreuſe famille des végétaux étoit diſtribuée par claſſes, ſelon l'analogie de leurs qualités reſpectives & leur degré de vertu ; ſur l'anatomie, où toute l'harmonie du corps humain étoit développée avec des traits lumineux propres à diriger les artiſtes dans ce labyrinthe, où juſqu'alors ils n'avoient fait qu'errer. En un mot, il n'omit aucune partie eſſentielle de ſa profeſſion ; mais tant de productions, enfantées ſouvent dans le ſilence de la nuit, lui firent perdre la vue. Un oculiſte entreprit de le guérir. Razi lui demanda combien l'œil avoit de tuniques : l'Eſculape ne

put répondre. « Mon ami, lui dit alors » le médecin, réſervez votre zèle pour » quelqu'autre. Je ne ſouhaite pas, autant » que vous le croiriez, de recouvrer la » vue; j'ai déja aſſez vu le monde pour » en être dégoûté & pour le haïr. » Il étoit libéral, bienfaiſant, affable à tout le monde. Les pauvres ſur-tout trouvoient en lui un pere. Il leur donnoit des avis comme médecin, & leur diſtribuoit ce qu'il gagnoit avec les riches, & les penſions que lui faiſoit Moctader. Toutefois, malgré ſon mérite éminent, Razi eut des rivaux, qui, ne pouvant l'atteindre, cherchoient au moins à ridiculiſer ſon ſçavoir. Ils lui reprochoient de n'être ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pu conſerver ſa vue, ni bon aſtrologue, parce qu'il n'avoit pas prévu divers accidens fâcheux qui lui étoient arrivés, ni bon chymiſte, parce qu'il étoit indigent. Mais l'eſtime publique dédommageoit bien ce grand homme des vains ſarcaſmes de ſes envieux.

[927.]

Le Calife ordonne à Sénan, ſon premier médecin, d'examiner tous ceux de ſa profeſſion qui exerçoient à Bagdad, pour connoître leur capacité, & pour ſçavoir s'ils ne trompoient pas ſes ſujets. Tous les

médecins comparoiſſent devant Sénan. Il ſe préſente, dans la foule, un homme d'un maintien grave & très-bien mis. Sénan le reçoit avec les égards qu'il paroît mériter, le prie de lui donner quelque preuve de ſon habileté dans la médecine, & de lui dire ſous quel docteur il en a étudié les principes. A cette queſtion, l'Eſculape tire de ſa manche un papier dans lequel il y avoit un certain nombre de dinars, & lui avoue ingénuement qu'il n'entendoit rien à la médecine; qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire, mais que, comme il s'étoit entretenu avec ſa famille en l'exerçant, il le ſupplioit de ne pas le ruiner en découvrant la vérité au commandant des Fidèles. Sénan, qui ne put s'empêcher de rire, lui promit de ne pas le déceler, pourvu qu'il lui jurât de ne jamais traiter de malade dont le mal lui ſeroit inconnu, & de ne preſcrire de ſaignées ni aucun autre remède ſemblable, que dans les cas où il ſeroit bien aſſuré de leur néceſſité. Le docteur n'eut pas de peine à s'y engager, en lui diſant qu'il ne preſcrivoit jamais à ſes victimes que de l'oxymel & un julep. Le lendemain parut un jeune médecin très-élégant. « Quel a été votre » maître, lui demanda Sénan? --- Mon » pere. — Qui eſt votre pere? — Le doc» teur que vous avez vu hier. — Ordon-

» nez-vous comme lui ? --- Toujours. --- » Ayez donc soin de suivre aussi la même » méthode ; perfectionnez-vous dans votre » profession, afin qu'il ait un fils qui lui » ressemble. »

[929.]

L'eunuque Munès, mécontent de Moctader, entre tout-à-coup avec douze cavaliers dans le palais impérial, le pille, & emmene chez lui le Calife, sa mere, sa tante, ses enfans, ses femmes & ses concubines. Le lendemain, les soldats que l'eunuque avoit gagnés, proclament Calife Mahomet, surnommé Caher, frere de Moctader. La mere de ce prince perdit six cents mille dinars dans le pillage du palais. Après que Moctader eut abdiqué le Califat, on écrivit dans toutes les provinces pour informer les peuples du changement de souverain, & l'on se flatta de voir les choses établies sur un fondement solide. Mais à peine le nouveau monarque avoit-il régné trois jours, que les soldats s'assemblerent tumultuairement, demanderent insolemment leur paye, & rétablirent Moctader sur le trône. Aussi-tôt ce prince fit venir son frere, lui pardonna ce qui s'étoit passé, & lui témoigna qu'il s'intéressoit pour lui.

[930.]

Le rétabliſſement du ſouverain légitime fut pour Munès un ſignal de diſgrace. Il prit la fuite afin de ſe ſouſtraire à la fureur de ſes ennemis, & ſe retira, ſuivi des troupes qui lui étoient reſtées fidèles, à Moſul, où régnoient trois freres, fils de Hamadan, croyant trouver une retraite ſûre chez ces princes qui lui devoient leur grandeur. Mais les Hamadanides, bien-loin de partager ſon infortune, prirent le parti de ſes rivaux, & ſe mirent en campagne pour le chaſſer de deſſus leurs terres. Daoud, cadet des princes de cette maiſon, ne pouvant approuver l'action de ſes freres, refuſa de les ſuivre; &, ces ingrats lui en ayant demandé la raiſon, il leur dit qu'ayant toujours vécu ſous la protection de Munès, il appréhendoit de recevoir quelque coup de flèche, s'il combattoit contre lui : « Car, ajoûtoit-» il, ſi j'étois bleſſé à mort, j'aurois un » extrême regret de voir mes derniers inſ-» tans chargés du reproche & de l'infa-» mie que porte avec ſoi l'ingratitude. » Ses freres, ne ſe payant point de cette raiſon, l'obligèrent abſolument de les accompagner. Ils marcherent tous trois, à la tête de trente mille hommes, contre l'eunuque qui n'avoit qu'une poignée de

gens. Mais ce petit nombre combattit avec tant de valeur, que les immenſes bataillons de Hamadan furent taillés en piéces. Daoud fut tué du coup de flèche qu'il avoit redouté, & ſes freres furent chaſſés de Moſul, où le victorieux Munès s'établit.

[932.]

Depuis que Caher avoit été proclamé ſouverain, le monarque, ſon frere, avoit conçu contre lui une haine d'autant plus redoutable, qu'il avoit ſoin de la cacher ſous l'extérieur de la plus tendre amitié. Mais Caher, qui ſçavoit auſſi diſſimuler, étoit trop habile pour prendre le change; &, ſe ménageant une reſſource contre les emportemens du Calife, dans la protection de Munès, il entretenoit avec ce général un commerce ſecret, dont l'objet étoit la chûte de Moctader. Ce prince précipita lui-même la fatale révolution. Soupçonnant les liaiſons de ſon frere, il le fait arrêter, dans le deſſein de lui ôter le jour. Munès, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour ſe venger, ſaiſit celui-ci, & vient avec une armée nombreuſe camper aux portes de Bagdad. Les favoris du Calife, ſe voyant ſur le point d'être étroitement reſſerrés avec leur maître, conſeillent au monarque de ſortir de la ville en habit de cérémonie, précédé des

docteurs de la loi & de toutes les perſonnes de marques, avec l'Alcoran ouvert à la main, & de ſe préſenter ainſi aux rebelles, s'imaginant qu'à ce ſpectacle auguſte, ils ſeroient frappés du plus profond reſpect, & rentreroient auſſi-tôt dans le devoir. Ce moyen lui parut une preuve de foibleſſe: il aima mieux combattre. Il ſe tint d'abord ſur une hauteur avec ceux qui l'accompagnoient, & ſembla vouloir attendre qu'on l'attaquât; mais, ayant enfin donné le ſignal de la mêlée, on en vint aux mains. A peine l'action fut-elle engagée, que l'élite de ſes troupes prit la fuite; lui-même voulut rentrer dans la ville avec les fuyards, mais il fut enveloppé par un corps de Magrébiens, dont un, après l'avoir chargé d'injures, le perça de ſon épée, & les autres l'acheverent. Ils lui couperent enſuite la tête, qu'ils porterent ſur une perche à leur général qui ne s'étoit point trouvé au combat. On dit que quand Munès l'apperçut, il ne put retenir ſes larmes. Il entra ſur le champ dans Bagdad, mit une garde au palais impérial pour empêcher qu'il ne fût pillé, & défendit à ſes gens de faire la moindre violence aux perſonnes de la famille du Calife défunt, ni à ſes domeſtiques.

Pieux, charitable envers les pauvres,

auxquels il distribua, dans le cours d'un règne de vingt-cinq ans, plus de soixante-dix millions de dinars; grand jeûneur, Moctader avoit les vertus d'un particulier, mais il étoit déplacé sur le trône. Prince foible, il se laissa toujours gouverner par ses ministres & par ses femmes. Ses favorites eurent tant d'autorité, qu'on en vit une, au grand scandale des Musulmans, présider dans le Divan, & rendre la justice aux peuples. Il est vrai qu'elle possédoit à fond tout le code Saracin; elle étoit consultée par les plus habiles juristes; mais c'étoit une innovation criminelle, & peut-être la cause du courroux de Munès. Il nomma douze visirs, ce qu'on n'avoit point encore vu. Enfin, il n'y eut pas un seul Musulman qui fit le pélerinage de la Mecque durant la moitié de son règne, parce que les Carmates s'étoient emparé de cette ville, & avoient enlevé la pierre noire, objet unique de la vénération des Musulmans.

CAHER-BILLAH.

[932.]

APRÈS la mort de Moctader, Munès proposa aux grands de la cour d'élever au Califat Abul-Abbas, fils de ce prince, qui avoit été son élève. Mais on représenta que ce dernier monarque avoit été gouverné absolument par sa mere, par sa tante & par ses eunuques; que les choses se trouveroient encore sur le même pied sous une minorité; qu'ayant besoin d'un prince en état de conduire & de gouverner par lui-même ses sujets, il falloit jetter les yeux sur Caher, comme celui de tous les princes Abbassides, qui étoit le plus propre à porter la couronne. Munès témoigna d'abord beaucoup de répugnance pour l'élévation de Caher, dont il connoissoit bien l'humeur cruelle & avare; mais enfin il se laissa persuader, & fut le premier à prêter serment au nouveau souverain. Caher ne tarda point à dévoiler son caractere féroce, & à justifier les craintes de Munès. A peine eut-il ceint le diadême, qu'il fit arrêter &

conduire en sa présence les enfans & les domestiques de Moctader, & les fit cruellement tourmenter, pour leur faire confesser quelles sommes son prédécesseur leur avoit distribuées. Sa belle-mere elle-même, quoiqu'elle l'eût élevé, & qu'elle fut hydropique, ne fut pas à l'abri de son inhumanité. Il la fit appliquer à la question, pour l'obliger à donner le reste de son argent & de ses pierreries, quoiquelle eût déja remis entre ses mains ses habits, ses meubles les plus précieux, & cent mille piéces d'or. Elle persista dans la déclaration qu'elle avoit faite, sous serment, qu'il ne lui restoit plus rien de quelque valeur; mais deux personnes déposoient le contraire; ce qui mit le barbare Calife dans une telle fureur, qu'il ordonna de la dépouiller toute nue, & de la pendre par les pieds, la tête en bas, de façon que son urine lui couloit le long du corps. On dit même qu'il exposa non-seulement à la vue de tout le monde les parties que la pudeur oblige de cacher, mais qu'il la frappa lui-même. Mais, au milieu de ces affreux tourmens, cette femme courageuse osa lui dire qu'elle étoit sa mere, & lui reprocha sa noire ingratitude, parce qu'elle avoit un jour détourné Moctader, son fils, du dessein où il étoit de le faire mourir.

[933.]

Après un règne de plus de vingt-quatre ans, Mahadi meurt dans sa capitale, appellée de son nom Mahadia, & qu'il avoit fondée. Prince habile, qui sçut défendre & aggrandir l'empire qu'il avoit établi; mais qui souilla son trône par le meurtre des généraux qui les premiers avoient combattu pour lui. Caïem-Bemrillah, son fils, fut proclamé le jour même de ses obsèques; & ce nouveau monarque, craignant que le décès de son pere ne causât quelque désordre en Sicile & en Italie, dont la conquête n'étoit point achevée, en cacha la nouvelle pendant une année entiere.

[934.]

La férocité de Caher excite les murmures de tous les grands. Indignés de leur choix, ils forment le projet de lui arracher le sceptre & de détruire leur ouvrage. La conjuration alloit éclater; Munès en étoit l'ame, lorsqu'un des complices, touché du sort de Caher, se glisse dans le palais déguisé en femme, &, lâche déserteur de son parti, vient instruire le despote de tout ce que l'on tramoit contre sa personne. Le Calife, averti si

à propos du danger qui le menaçoit, fait arrêter Munès avec les principaux partisans de ce général, & ordonne leur supplice. On vit alors un grand général, défenseur & perturbateur de l'empire tour-à-tour, cet homme qui avoit causé tant de révolutions, & qui si long-tems avoit paru être le dispensateur du Califat, périr sur un échafaud, au milieu de Bagdad, autrefois le théâtre de sa gloire. Il reçut la mort avec cette intrépidité qu'il avoit toujours montrée dans les combats; & tout le peuple, touché de sa magnanimité, se rappellant ses bienfaits, versa des larmes abondantes. On dit que ce capitaine étoit d'une taille extraordinaire, & qu'il avoit la tête si grosse, que la cervelle seule qui en fut tirée pesoit six livres. Ses complices eurent le même sort; mais leur supplice ne se passa point sans tumulte. Les domestiques de l'un d'eux prirent les armes, déclarant qu'il falloit détrôner le tyran, & placer la couronne sur la tête d'Abu-Ahmed, fils du Calife Moctafi. Caher trouva moyen d'appaiser la sédition; puis, ayant fait arrêter Ahmed, il le conduisit dans l'appartement secret des femmes, où, par son ordre, cet infortuné fut attaché avec quatre cloux à la muraille de la chambre. Tandis que ce malheu-

malheureux prince étoit en cet état, le Calife fit appeller Abu-Yaia, homme de robe fort riche, & lui dit qu'il avoit besoin de deux cents mille dinars. Yaia répondit qu'il ne lui étoit pas possible de fournir une aussi grosse somme : « Bon ! » reprit Caher ; cependant Ahmed qui » est dans la chambre voisine, m'a as- » suré que vous pouviez le faire, & il » est d'avis que vous le fassiez. » Abu-Yaia entra dans la chambre pour parler à Ahmed ; mais qu'elle fut sa surprise quand il le vit cloué à la muraille ? Ce spectacle lui causa tant de frayeur, qu'il accorda tout, & même au-delà de ce que le Calife demandoit.

Moclaz, personnage fameux, que le Calife avoit déclaré son visir, mais qui avoit encouru la disgrace de ce prince, avoit eu part à la conjuration. Plus heureux que ses complices, il avoit pris la fuite, & s'étoit mis à l'abri du courroux d'un monarque qui ne sçavoit point pardonner. Cependant, comme il avoit tout à craindre, il entreprit de se faire un parti pour venger la mort de tant de victimes. Il s'adressa à Sima, général des milices Turcs, qu'il alloit trouver tantôt déguisé en femme, tantôt en gueux ordinaire, tantôt en aveugle mendiant. Il lui

repréſente les dangers qui l'environnent ; &, pour mieux réuſſir auprès de ce capitaine, il donne deux cents piéces d'or à ſon aſtrologue, & la même ſomme à ſon interprète des ſonges, afin d'inſpirer à leur maître, par leurs interprétations, des ſentimens qui le portaſſent à agir avec vigueur. Le premier de ces deux fourbes menace Sima d'une mort violente de la part de Caher, & le ſecond lui jure que ſes ſonges lui préſagent le même malheur. Sima, plein de terreur, ſe hâte d'entrer dans les vues de Moclaz ; & tous deux, à la tête des milices, ſe tranſportent au palais. Le Calife, qui avoit fait la débauche la plus grande partie de la nuit, n'eſt réveillé qu'avec peine par le bruit des rebelles. Hors de lui, il ſe ſauve ſur le toît du bain & s'y cache. Mais bientôt on le découvre, on l'arrête, on lui creve les yeux avec un fer rouge, & on le jette dans un cachot, après l'avoir forcé d'abdiquer. Il reſta dans ſa priſon juſqu'au règne de Mottaki, qui, touché de ſes diſgraces, lui rendit la liberté. On vit alors un grand exemple de la viciſſitude des choſes humaines. Ce prince, n'a guères, le maître d'un vaſte empire, & qui nageoit dans les richeſſes, fut réduit à une telle miſere, qu'il étoit obligé de demander l'aumône

à la porte de la grande mosquée de Bagdad, tous les vendredis. Le fils d'Abu-Musa, le Haschémite, lui donna une fois mille drachmes. Une autre fois, l'ayant apperçu au milieu d'une foule d'aveugles & de mendians, couvert de haillons, & disant à ceux qui entroient dans la mosquée : « Souvenez-vous de celui qui étoit » autrefois votre Calife, & qui est réduit » maintenant à vous demander l'aumône; » il ne put retenir ses larmes, & le retira dans sa maison, où il mourut à l'âge de cinquante-deux ans.

RADI-BILLAH,

ET

CAIEM-BEMRILLAH ; *second prince Fathimite.*

[934.]

APRÈS la dépoſition de Caher, les rebelles tirerent de priſon Abul-Abbas-Ahmed, ſon neveu, & le placerent ſur le trône de Moctader ſon pere, en lui donnant le nom de Radi-Billah. Moclaz, principal auteur de cette révolution, fut déclaré Viſir, dignité ſuprême dont il partagea l'autorité avec Sima.

Ce nouveau miniſtre, à peine inſtallé dans ſa charge, fit arrêter un inſigne impoſteur appellé Salmagani, dont la pernicieuſe doctrine troubloit la tranquillité de Bagdad. Ce fourbe enſeignoit que la divinité réſidoit dans toutes les créatures, & particuliérement dans les hommes, autant que leur nature différente le comportoit; que les ames paſſoient d'un corps dans un autre pendant une ſuite de ſiécles indéterminée; qu'Ali étoit le plus excellent des mortels, & même qu'il étoit Dieu. Ces erreurs furent d'abord prêchées

dans les ténèbres ; mais, quand Salmagani se vit une foule de disciples, il osa paroître au grand jour, & publier qu'il étoit Dieu. Tout le peuple le suivoit ; il se rendoit redoutable par les violences qu'il exerçoit envers les incrédules. Moclaz, instruit de ce désordre commis en quelque sorte sous ses yeux, voulut l'étouffer dès sa naissance. Salmagani fut conduit en sa présence avec deux de ses prosélytes, auxquels il ordonna de donner des coups de poing à leur maître. L'un obéit, quoiqu'avec répugnance ; mais l'autre, loin de le frapper, lui prit la main, la baisa, & se prosternant à ses pieds : « Mon appui, » mon Seigneur & mon Dieu ! s'écria-» t-il. » Salmagani soutint que jamais il ne s'étoit arrogé les honneurs divins, & parut blâmer l'extravagance de son disciple. Mais le visir, peu content de ce désaveu, fit assembler les docteurs, qui, après un sérieux examen, dans lequel l'imposteur se contredit plusieurs fois, le jugerent digne de mort. Alors le visir le fit conduire au supplice. On le crucifia avec son adorateur ; & leurs corps furent réduits en cendres, afin d'inspirer plus d'horreur au peuple pour leurs impiétés.

[935.]

L'empire de Mahomet, cette vaste mo-

narchie, ouvrage de la valeur la plus intrépide, déclinoit de jour en jour par la foiblesse des souverains. Dépouillés par une foule d'usurpateurs, les successeurs du prophète ne possédoient plus que Bagdad, & quelques provinces voisines menacées sans cesse, & qui n'attendoient qu'un ambitieux pour se soumettre à sa puissance. Les villes de Vaset, de Basra & de Cufa, avec le reste de l'Irac-Arabique, obéissoient à Ebn-Rayek. La Perse proprement dite étoit soumise à Amadaldoula, prince & chef de la dynastie des Bovides. Une partie du canton appellé Al-Jébal, & le reste de l'Irac-Persienne qui est la partie montagneuse de la Perse, & le pays des anciens Parthes reconnoissoient pour maître Rucnoddaula, frere d'Amadaldoula. L'autre partie de la Perse étoit entre les mains de Vasmakin, prince de la dynastie des Dilémites. Mosul & les grandes cités qui l'environnent avoient pour souverains les sultans Hamadanites. L'Egypte & la Syrie n'étoient plus soumises aux Califes, mais à Mohammed, fils de Tagai, surnommé Al-Akhsid, que ces monarques en avoient fait autrefois simple gouverneur. L'Afrique avoit été subjuguée par les Fathimites. Caïem-Bemriliah en étoit pour-lors souverain; & ses successeurs fonderent peu

de tems après en Egypte un nouveau Califat, qui soutint durant quelque tems la réputation & l'honneur du nom Sarasin. L'Espagne, ou du moins la partie de cette vaste contrée soumise aux Mahométans, étoit gouvernée par Abdalrahman, sous le titre d'empereur des Fidèles, qualification usurpée encore aux Califes d'Asie. Les provinces Musulmanes en Sicile étoient dominées par l'Emir Salem, au nom de Caïem, dont il étoit le lieutenant. Les cantons conquis dans l'isle de Crète, suivoient la loi d'un souverain qui s'y étoit établi vers l'an 812 de Jesus-Christ. Le Khorassan & la Transoxane étoient sous la domination d'Al-Naser, de la dynastie des Samanides. Le Tabrestan, le Giorgian & le Mazanderan avoient des rois de la premiere dynastie des Dilémites. Le Kerman étoit occupé par Abu-Ali-Mohammed, fils d'Eli-Al-Sammani. Enfin l'Yamana, le Bahrein & le canton de Haïr en Arabie, étoient envahis par Abu-Thaher, prince des Carmates. Il est vrai que dans tous ces grands états on révéra d'abord le nom du Calife, qui étoit gravé sur les monnoies, & publié dans toutes les mosquées. Mais peu-à-peu les princes particuliers de ces provinces abolirent même jusqu'à ces foibles marques d'un respect stérile, & ne laisserent subsister

qu'une légère ombre de cette dignité autrefois si redoutable au genre humain.

Pour relever cette puissance affoiblie, il eût fallu un prince dont l'ame vigoureuse eût imprimé à son peuple cette ardeur martiale qui caractérisoit les premiers Musulmans, & donné aux affaires un branle analogue à la supériorité de son génie. Mais Radi-Billah, bien loin de soutenir les débris de sa grandeur, travailla lui-même à les renverser pour toujours. Pressé de tous côtés par les usurpateurs, il crut rétablir l'ancienne splendeur du Califat, en nommant un ministre qui concentrât en sa personne toute l'autorité spirituelle & temporelle du souverain, sous le nom d'Emir-Al-Omra, c'est-à-dire commandant des commandans. Il croyoit se donner un adjoint : il se donna un maître ; &, dès ce moment, le Califat ne fut plus qu'un vain titre, dont l'Emir-Al-Omra possédoit la réalité. Le choix même qu'il fit pour remplir cette importante charge, fut une faute irréparable. Il prétendoit se garantir de l'ambition des princes qui démembroient ses états ; &, le plus ambitieux d'entr'eux, Ebn-Rayek, qui s'étoit emparé de Vaset & de plusieurs autres places, fut celui qu'il déclara souverain sous son nom. Ce ministre eut l'administration de toutes les affaires militaires, & le maniement des

finances d'une maniere plus abſolue que le monarque même qui l'avoit créé. Ils officioit même pour le Calife dans la grande moſquée de Bagdad, & ſon nom étoit nommé dans le ſervice divin par-tout l'empire. En un mot, Radi fut entiérement gouverné par Rayek & par ſon ſecrétaire, enſorte qu'il ne pouvoit pas diſpoſer d'un ſeul dinar ſans leur permiſſion.

[936.]

La premiere démarche de l'Emir-Al-Omra, fut l'opprobre de l'empire. Il fit avec Abu-Thaher, prince des Carmates, un traité de paix par lequel le Calife s'obligeoit de payer chaque année à ce conquérant un tribut de cent vingt mille dinars; de ſon côté, Abu-Thaher s'engageoit à laiſſer paſſer en toute ſûreté les caravanes qui iroient à la Mecque.

[937.]

Moclaz n'avoit vu qu'avec déſeſpoir la faute de ſon maître, en créant un Emir-Al-Omra. Fatigué de vivre dans la dépendance de ce miniſtre impérieux, il entreprit de le dépoſſéder de ſa charge, & de la faire donner par le Calife à Iahkem le Turc, autrefois eſclave de Mardavige, roi de Dilem, qu'il avoit tué de ſa propre main pour envahir ſes états. En

conséquence, il écrit à cet usurpateur une lettre par laquelle il l'exhorte à s'avancer promptement vers Bagdad, afin de délivrer le Calife de la tyrannie de Rayek, & pour occuper sa place. La lettre est interceptée. Rayek fait sçavoir au monarque la trahison du visir, qui avoit écrit à son insçu & contre ses ordres à l'ennemi de l'empire. Moclaz nie d'abord le fait; mais, convaincu par sa propre lettre, on le conduit en prison; on lui fait son procès, & on le condamne à perdre la main droite. A la lecture de cette sentence, l'infortuné visir se récria sur ce que l'on alloit couper la main à un homme qui avoit inventé les plus beaux caracteres qu'on eût vus jusqu'alors, & qui avoit copié plusieurs exemplaires de l'Alcoran, qui passoient pour des chefs-d'œuvre d'écriture. Mais, comme il ne se contentoit pas de se plaindre, & qu'il invectivoit encore vivement ses juges, Rayek & le Calife même, on lui coupa non-seulement la main droite, mais encore la langue; puis on le confina dans une des caves du palais impérial, où, n'ayant personne pour le servir, il puisoit de l'eau lui-même, en tirant la corde de la main gauche, & l'arrêtant ensuite avec ses dents pour la reprendre, jusqu'à ce que le seau fût à sa portée. Enfin il termina ses

jours dans cet affreux sépulcre, & fut enterré trois fois ; la premiere dans la maison où il mourut, la seconde dans la maison d'Abul-Hasan, son fils, & la troisieme dans la sienne même.

La mort de Moclaz fit renaître une espece de calme, mais ne mit pas Rayek entiérement en sûreté. Iahkem, résolu de ne point perdre l'occasion que lui offroit la trahison du visir, marcha vers Bagdad, défit les troupes du Calife, commandées par l'Emir, & se rendit maître de cette capitale. Rayek fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner la charge d'Emir-Al-Omra, dont le vainqueur s'empara aussi-tôt. Radi ne gagna rien à ce changement, & continua de vivre esclave de son ministre.

[938.]

Les Siciliens, irrités de la cruauté de l'Emir Salem, assemblent une armée nombreuse, & livrent bataille aux troupes Africaines, commandées par l'Emir en personne. Mais, après avoir combattus en héros, & disputé long-tems la victoire, il sont vaincus, & poursuivis jusqu'aux portes de Palerme, où les vainqueurs entrent avec eux, & font le siége de la citadelle. Caïem-Bemrillah, instruit de cette révolte, envoye un général appellé Ca-

lil, avec une puiſſante flotte & des troupes pour l'étouffer. Calil, en arrivant, renverſe Palerme, & ſe préſente devant Gergenti, qui, depuis bien des années, diſputoit au Calife Fathimite la gloire de ſa conquête. Les citoyens de cette ville redoublent leurs efforts. Animés à la vue du péril, ils combattent comme des lions. Plus d'une fois ils taillerent en piéces les guerriers Muſulmans : & ce ne fut qu'après quatre ans de la défenſe la plus intrépide, qu'ils ſe rangerent au nombre des ſujets de Caiem.

[940.]

Radi-Billah meurt d'hydropiſie à Bagdad, à l'âge de trente ans. Prince libéral, affable, généreux, très-verſé dans la littérature Arabe, éloquent, bon poëte, ami des ſçavans, il fut le dernier Calife qui fit des vers, ou du moins qui en fit que l'on jugea dignes de trouver place dans les Annales Muſulmanes. Il fut auſſi le dernier des ſucceſſeurs de Mahomet qui ait officié conſtamment dans la moſquée, commandé les armées, diſpoſé des fonds de l'état, en un mot qui ait encore eu quelque autorité réelle ſur les Arabes. Ceux qui régnerent après lui, n'eurent pendant bien des années qu'un phantôme de ſouveraineté, dont les tartares les dépouillerent auſſi enfin.

MOTTAKI-BILLAH.

[940.]

LE trône étoit vacant ; Iahkem ordonne au viſir d'aſſembler les Alides, les juges, les Abbaſſides, & tous les principaux officiers de l'état, pour procéder à l'élection d'un nouveau ſouverain. Le miniſtre obéit à l'ordre ſuprême de l'Emir, & tous les électeurs dépoſent le ſceptre entre les mains d'Ibrahim-Abul-Ishak, fils de Moctader, dont Iahkem ratifie l'élection en lui donnant le nom de Mottaki-Billah. Le nouveau Calife, eſclave comme ſon prédéceſſeur, ratifie à ſon tour la dignité du Turc qui avoit approuvé ſa proclamation.

[941.]

L'Emir-Al-Omra faiſoit la guerre à l'un de ſes rivaux. Après l'avoir vaincu, il prit la route de Bagdad, ſe divertiſſant, ſur ſa route, à chaſſer dans les forêts qu'il rencontroit. Arrivé près d'une riviere qui arroſoit un pays habité par une riche & nombreuſe tribu de Curdes, il ſe mit à la tête de ſes gens, dans le deſſein de le piller. Il ſurprit les Curdes, les diſſipa,

enleva leurs richeſſes ; mais, lorſqu'il s'en retournoit chargé de butin, un jeune homme, qui brûloit du deſir de venger ſa patrie, le ſuivit ; &, ayant trouvé le moyen de l'attaquer à l'improviſte, le tua d'un coup de lance. La mort de ce miniſtre, fut un motif de triomphe pour Mottaki. A peine en eut-il reçu la nouvelle, que, ſe croyant déſormais hors de ſervitude, il s'empara du palais de l'Emir, ſaiſit toutes les richeſſes qui y étoient accumulées, recouvra les meubles de la couronne qu'Iahkem avoit enlevés : mais il fut bientôt dépouillé de tous ces effets précieux. Un prince voiſin ſe rendit à Bagdad, & força le timide Calife à lui donner cinq cents mille dinars pour payer les troupes avec leſquelles il faiſoit des courſes juſqu'aux portes de cette capitale.

[942.]

Le célèbre Aſchari, chef de la ſecte Muſulmane qui porte ſon nom, meurt à Bagdad. Il fut inhumé ſecrettement par ſes diſciples, de peur que les docteurs, oppoſés à ſes opinions, n'exerçaſſent leur vengeance ſur les triſtes débris de ce rival redoutable. Il étoit d'abord de la ſecte des Motazalites, & croyoit avec eux que Dieu étoit tenu de faire toujours ce qu'il y avoit de meilleur ; & que le mal ne pouvoit l'a-

voir pour auteur. Mais un jour il propoſa à Jobbaï, ſon maître, une queſtion qui lui fit naître l'envie d'être lui-même docteur & d'avoir des diſciples. Il s'agiſſoit de déterminer le ſort ſpirituel de trois freres, dont l'un vit dans l'obéiſſance dûe à Dieu, l'autre dans la rebellion à ſes commandemens, & le troiſieme meurt en bas âge. » Le premier, répondit Jobbaï, ſera recom-» penſé dans le ciel ; le ſecond puni dans » l'enfer, & le troiſieme ne ſera ni récom-» penſé ni puni. » Mais, objecta Aſchari, le troiſieme ne pourroit-il pas dire : « Sei-» gneur ! ſi vous m'aviez laiſſé vivre plus » long-tems, j'aurois pu entrer, avec mon » frere, dans votre auguſte ſéjour, & j'au-» rois été plus heureux. » Jobbaï repartit que Dieu répondroit : « Je ſçavois que, » ſi ta vie eût été plus longue, tu aurois » été méchant, & par conſéquent digne » de l'enfer. » En ce cas, inſiſta Aſchari, le ſecond dira : « Seigneur ! pourquoi ne » m'avez-vous pas enlevé dans mon en-» fance, comme mon frere ? je n'aurois » pas mérité d'être puni pour mes péchés, » ni précipité dans les flammes éternel-» les. » Jobbaï ſe trouvant trop preſſé par ſon diſciple, lui dit : « Votre raiſonne-» ment eſt une tentation du démon. » Aſchari ſe contenta de répliquer : « La diſ-» pute eſt finie. » L'avantage qu'eut Aſchari

dans cette circonſtance, fit que l'opinion des Motazalites parut inſoutenable; & l'on ſuivit en foule le nouveau maître. Le concours de ſes diſciples irrita tellement ſes rivaux, qu'ils allerent juſqu'à dire qu'il étoit non-ſeulement permis, mais que ce ſeroit une action méritoire de le tuer.

[943.]

Depuis la mort d'Iahkem, une foule d'ambitieux prétendoient au titre d'Emir-Al-Omra; & le Calife, incertain, héſitoit ſur le choix de ſon maître. Les milices Turques voulurent qu'il proclamât un de leurs capitaines; &, comme le monarque tergiverſoit, elles oſerent même, après avoir pillé la capitale, inveſtir le palais. Mottaki, ne ſçachant quel parti prendre dans cet affreux tumulte, abandonne Bagdad, & ſe retire à Moſul, pour implorer la protection des princes de la maiſon de Hamadan qui y régnoient. Naſſer-Aldoula, chef des Hamadanites, le reçut avec les plus grands honneurs. Il ſortit à ſa rencontre, mit pied à terre, ſe proſterna devant lui, lui tint l'étrier juſqu'à ſon palais, & lui céda la moitié de la ville pour y faire ſa réſidence. Le Calife, plein de reconnoiſſance, nomma ce prince Emir-Al-Omra; & Naſſer ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſes troupes, marcha vers Bagdad, ramena

ramena le calme dans cette ville, y rétablit le souverain : mais, pour prix de ce service, il épuisa les coffres de ce prince, & retourna, chargé de toutes les richesses du califat, dans sa principauté, s'inquiétant peu du vain titre qu'il venoit de recevoir.

[944.]

La retraite de Nasser redoubla l'audace des Turcs ; Mottaki, pour les gagner enfin, déclare Emir, Tozun, leur général. Mais, bientôt fatigué de la tyrannie de ce ministre, il entreprend de le dépouiller de sa dignité. Tozun, indigné de la hardiesse de son maître, le chasse de la capitale, & l'oblige à chercher un asile auprès d'Al-Akhsid, prince d'Egypte. Mottaki en fut reçu avec des démonstrations qui n'étoient rien moins que sincères. S'appercevant qu'il étoit incommode, il écrivit à Tozun pour lui faire des ouvertures d'accommodement, en lui marquant que s'il les agréoit, il reprendroit aussi-tôt le chemin de Bagdad. L'Emir, charmé de voir le monarque se livrer de lui-même entre ses mains, répond qu'il consent à tout, qu'il ne desire que la paix, qu'il est prêt à s'engager par serment à remplir toutes les conditions qu'il voudra prescrire ; & que, quand il voudra revenir dans son palais, il le recevra à la tête des troupes & des citoyens de la

capitale, avec tous les honneurs dûs à ſon rang ſuprême. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Mottaki retourne à Bagdad. Tozun, accompagné de ſes principaux officiers, vient à ſa rencontre, ſe proſterne en l'appercevant, lui tient l'étrier, & le conduit dans une tente ſuperbement parée, où il le traite lui & ſa famille avec toutes les marques du plus profond reſpect: mais ces vains dehors cachoient la perfidie la plus noire. A peine ſe vit-il maître de la perſonne de cet infortuné prince que, s'imaginant avoir accompli ſes promeſſes, il fit venir au camp Abul-Caſſem-Abdallah, fils de Moctafi, & le fit déclarer Calife en préſence même de Mottaki, ſous le nom de Moſtacfi-Billah. Le monarque dépoſé eut bientôt après les yeux crevés, & il vécut privé de la couronne & de la lumiere vingt-cinq ans, n'ayant qu'une modique penſion pour ſoutenir ſes triſtes jours. Il n'avoit guère que le ſimple titre de Calife, le privilége de voir ſon nom ſur la monnoie, & la liberté d'officier en qualité d'Iman dans la moſquée.

MOSTACFI-BILLAH.

[944.]

A SON avènement à la couronne, Moſtacfi confirme ſon bienfaiteur dans la charge d'Emir ; mais ce deſpote meurt peu de tems après, & laiſſe ſa dignité ſuprême entre les mains de Zaïrac, autre Turc, homme plus violent & plus impérieux encore, qui oblige les troupes à lui prêter ſerment de fidélité comme au Calife. Bientôt ſon gouvernement tyrannique déplaît au peuple de Bagdad, qui, pour s'affranchir de la ſervitude, appelle à ſon ſecours Moëz-Aldoula, prince de la maiſon des Bovides. Auſſi-tôt ce nouvel ambitieux marche vers la capitale : les Turcs prennent la fuite à ſon approche. Le Calife lui-même ſe cache ; mais, raſſuré par la clémence qu'affectoit le Bovide, il ſe préſente devant lui revêtu de ſes habits royaux, & Moëz-Aldoula le reconnoît pour ſon maître. Moſtacfi, que cette ſoumiſſion ineſpérée met au comble de la joie, prodigue à ſon prétendu protecteur les qualifications les plus honorables. Il le déclare

ſon Emir, il l'appelle le ſoutien & l'épée de l'état, la colomne de la religion; &, peu ſatisfait de ces démonſtrations de reconnoiſſance, il fait graver ſon nom & celui des autres princes Bovides ſes freres, ſur la monnoie à côté du ſien, & ordonne que déſormais on les inſerrera dans les prieres publiques. Enfin il lui confie la garde des dehors de ſon palais, comme pour lui faire entendre qu'il ſe livroit entiérement à lui. Moëz-Aldoula, pour payer de retour, aſſigne au monarque une penſion de cinq mille drachmes par jour, & le calme ſemble enfin rétabli dans les états du Calife de Bagdad. A peine en goûtoit-on les douceurs, que la diſcorde ſeme ſon funeſte poiſon ſur les deux princes qui vouloient uſer chacun d'un pouvoir abſolu, & qui ſe croyoient indépendans l'un de l'autre. Moſtacfi, irrité de s'être donné un maître plutôt qu'un miniſtre, conçoit, ſans conſulter ſa foibleſſe, le hardi projet de renverſer l'uſurpateur, dont les ſoldats rempliſſoient ſa capitale. Moëz-Aldoula eſt inſtruit de ce deſſein, & forme la réſolution de le prévenir. Le Calife alloit donner audience à des ambaſſadeurs; il ſe tranſporte au palais, entre dans la ſalle, ſe proſterne, ſelon l'uſage, devant le monarque, & va s'aſ-

ſeoir auprès de lui. Un inſtant après, deux de ſes officiers s'approchent du trône : Moſtacfi leur tend les mains pour les leur préſenter à baiſer : ces perfides le ſaiſiſſent chacun par un bras, le précipitent du haut de ſon trône, le garottent avec ſon propre turban, & l'emmenent dans le palais de l'Emir, où on le charge de chaînes. Enſuite on lui crève les yeux, & on le confine dans une priſon, où il ſurvécut encore près de cinq ans à ſa diſgrace. Ainſi l'on voyoit alors à Bagdad trois Califes dépoſés, privés tous trois de la vue, & réduits tous trois aux mêmes extrémités.

MOTI-LILLAH,

ET

MANSOR-BILLAH, *troisieme prince Fathimite.*

[944.]

MOEZ-ALDOULA aimoit les Alides, qu'il regardoit comme les seul héritiers légitimes du prophète; &, sans doute, Abul-Hassan, chef de cette maison illustre, eût été nommé Calife, si le visir de l'Emir ne lui eût représenté qu'un tel choix bouleverseroit l'état, & pourroit ruiner sa puissance. Frappé des raisons de son ministre, il jette les yeux sur Abul-Cassem, fils de Moctader, le déclare commandant des Fidèles, & lui donne le nom de Moti, par dérision sans doute, puisqu'il signifie redouté, & que jamais prince ne le fut moins. Il le dépouilla même des apparences de l'autorité suprême; il ne lui permit pas seulement d'avoir un visir ni aucun autre ministre. Il ne lui accorda qu'un secrétaire, dont le soin étoit de tenir compte de ses revenus & de la dépense de sa maison.

[945.]

Abu-Yézid, qui, de la condition la plus baſſe, s'étoit élevé juſqu'à la dignité de chancelier de Caïem-Bemrillah, peu content de l'autorité ſans borne dont il jouiſſoit dans l'empire Fathimite, & dévoré d'une ambition criminelle, oſe attenter contre la puiſſance de ſon maître, forme un parti redoutable, prend les armes, lui déclare la guerre, diſſipe ſes armées dans pluſieurs batailles, s'empare d'un grand nombre de places, & aſſiége ſon ſouverain dans Mahadia, ſa capitale. Caïem s'y défendit avec un courage digne de ſon rang, durant ſept mois; mais, ſe ſentant près de mourir, il déclara ſon fils aîné, Iſmaël-Al-Manſor, pour ſon ſucceſſeur, & le chargea du ſoin de le venger. Il expira bientôt; & ſon fils, dérobant la connoiſſance de ſa mort aux rebelles, ſe hâta de raſſembler des forces capables de les réprimer. La fortune ſeconde les armes de ce monarque; deux victoires complettes accablent tellement Yézid, qu'il eſt contraint de ſe renfermer à ſon tour dans les villes qu'il avoit uſurpées. Manſor les enleve les unes après les autres, & l'inveſtit dans Catama, la derniere qui lui reſtât. Yézid ſoutint durant pluſieurs mois toutes les attaques avec

la bravoure la plus intrépide ; enfin, obligé de se rendre, il voulut au moins se dérober, par la fuite, au supplice qu'il méritoit. Mais un détachement des troupes Fathimites le poursuivit de si près, qu'il fut arrêté, chargé de fers, & jetté dans une prison où il mourut bientôt de ses blessures. Mansor le fit écorcher, & fit remplir sa peau de foin ; afin qu'en exposant aux regards des peuples ce spectacle hideux, les rebelles craignissent un pareil sort. Ensuite il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de son obéissance, pour notifier l'heureux succès de ses armes, le décès de son pere, & son avènement au trône.

[950.]

Un prédicateur Musulman, déclamant dans la mosquée contre l'usage du benge, plante dont la principale qualité est d'enyvrer & d'endormir, s'emporte avec tant de violence dans son discours, qu'un papier, où il conservoit de cette drogue prohibée dont il se servoit souvent, tombe de son sein au milieu de son auditoire. Le prédicateur, sans perdre contenance, s'écrie aussi-tôt : « Le voilà cet ennemi, » ce démon dont je vous parle ; la force » de mes paroles l'a mis en fuite : prenez » garde qu'en me quittant il ne se jette

» ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſède.» Perſonne n'oſa y toucher ; &, après la prédication, le zélé Sophi ramaſſa ſon benge : on voit de pareils traits dans toutes les religions.

[952.]

Manſor meurt à Mahadia à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné ſept avec gloire. Il augmenta les conquêtes de ſes prédéceſſeurs ; la Sicile fut entiérement ſubjuguée par ſes armes, & l'Italie rendue tributaire. Tous les hiſtoriens s'accordent à louer ſa grandeur d'ame, & l'heureux talent qu'il poſſédoit d'exprimer ſes penſées avec toutes les graces de l'éloquence. Auſſi, quand il prêchoit dans la moſquée, ne préparoit-il jamais ſes diſcours, & cependant il enchantoit & pénétroit tous ſes auditeurs.

MOEZ-LEDINILLAH, *premier Calife Fathimite d'Egypte,* ET MOTI-LILLAH, *Calife de Bagdad.*

[955.]

APRÈS les obsèques de Manſor, Moëz-Ledinillah, ſon fils, fut proclamé dans la capitale; &, le premier de ſa race, prit le titre d'Emir-Al-Moumenin, qui n'étoit réſervé qu'aux Califes de Bagdad. A peine ſe vit-il affermi ſur le trône, qu'un ennemi redoutable, jaloux de ſa puiſſance, lui déclara la guerre. Abdalrahman, Calife d'Andalouſie, fit attaquer les vaiſſeaux Fathimites qui négocioient ſur les mers, & força Moëz à équipper une flotte nombreuſe pour uſer de repréſailles. Il y eut pluſieurs combats entre les deux eſcadres, tous au déſavantage du prince Eſpagnol, qui fut contraint de demander la paix.

[959.]

Moëz faiſant un jour la revue de ſes troupes en préſence d'un envoyé d'Abdalrahman, cet ambaſſadeur, qui avoit ordre de ſon maître de mortifier le mo-

narque Fathimite, lui demanda de quelle race il étoit, & de quelle branche des Alides il tiroit ſon origine : « Voici ma » généalogie, répondit le Calife, en ti- » rant ſon épée du fourreau ; » puis jettant l'or à pleines mains à ſes ſoldats : « Voici » ma race, ajoûta-t-il. »

[961.]

Moti-Lillah, par l'ordre de ſon miniſtre qui avoit beſoin d'argent, rend vénales toutes les charges de l'empire, & ſur-tout celles de la magiſtrature, qui juſqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. La dignité de Cadi de Bagdad, entr'autres, fut achetée pour la ſomme annuelle de deux cents mille drachmes, payables entre les mains de l'Emir-Al-Omra. C'étoit une innovation ſcandaleuſe, qui ſappoit les fondemens de l'état ; mais elle fut bientôt imitée par tous les princes Muſulmans, plus curieux de remplir leurs tréſors, que de la félicité de leurs peuples.

[962.]

Moëz-Aldoula donne une preuve authentique de ſon attachement pour les Alides, en faiſant graver ſur la porte des moſquées de Bagdad cette formule de malédiction contre les Ommiades : « Dieu

» maudiſſe Moavie, fils d'Abu-Sofian! » Dieu maudiſſe les uſurpateurs qui lui » ont ſuccédé, & qui ont dépouillé les » enfans de l'apôtre! » Il ſe trouva des particuliers aſſez hardis pour effacer cette inſcription, & mettre en ſa place cette violente ſatyre: « Dieu maudiſſe ceux qui » tyranniſent les véritables Califes! »

[966.]

Une violente dyſſenterie épuiſoit depuis long-tems l'Emir Al-Omra. Ce prince meurt après vingt-deux ans d'adminiſtration, & laiſſe ſa puiſſante dignité entre les mains d'Azaldoula, ſon fils, qui ne traite pas mieux le Calife, & qui le contraint d'approuver ſon uſurpation. La mort de Moëz-Aldoula fut édifiante; pénétré de la componction la plus vive, il ſe frappa la poitrine, exagéra la grandeur de ſes fautes, &, afin de les expier, il laiſſa la plus grande partie de ſes immenſes richeſſes pour être répandue dans le ſein des indigens qu'il avoit faits, & donna la liberté à ſes eſclaves. C'eſt lui qui le premier ſe ſervit de coureurs, pour faire ſçavoir ſes ordres plus promptement à ſes officiers. Entre ces coureurs, deux ſur-tout s'illuſtrerent par la vîteſſe de leurs pieds, puiſqu'ils faiſoient plus de quarante paraſanges par jour. L'un paſſoit pour le cour-

rier Sonnite, & l'autre pour le courrier Schite, circonſtance qui prouve juſqu'à quel point l'eſprit de parti régnoit à Bagdad.

[968.]

Depuis long-tems les princes Fathimites projettoient la conquête de l'Egypte ; mais la néceſſité d'affermir leur trône, de ſoumettre les rebelles de Sicile, & de réprimer les ambitieux voiſins qui oſoient lutter contre leur puiſſance, avoit juſqu'alors occupé toutes leurs forces. Moëz, voyant ſon empire ſolidement établi, redouté de ſes voiſins, aimé de ſes ſujets, entreprend d'exécuter enfin ce grand deſſein formé par ſes ancêtres. Il envoie en Egypte une armée nombreuſe ſous les ordres de Giauhar, Grec de nation, & affranchi de ſon pere, qui, pour récompenſer ſon mérite, l'avoit élevé juſqu'aux premieres charges de la milice. Les circonſtances étoient favorables. En proie aux diſſentions civiles, les Egyptiens s'épuiſoient eux-mêmes, & préparoient en quelque ſorte les ſuccès du prince Fathimite. A peine Giauhar ſe fut-il préſenté, que les villes les plus fortes ſe ſoumirent aux loix de ſon maître. Il s'empara de l'ancienne Babylone, que l'on appelloit Meſr, & jetta en ce lieu les fondemens de la ville que l'on nomme maintenant le

Grand-Caire, & qui devint bientôt le ſiége de l'empire Fathimite. Alexandrie, Damas, toutes les places qui voulurent réſiſter, furent emportées l'épée à la main, & traitées avec la derniere rigueur. Les enfans d'Al-Akhſid, ſouverains de ces vaſtes pays, ramaſſerent quelques troupes pour les défendre : leur défaite fut l'ouvrage d'un inſtant, & l'Egypte, la Syrie, toutes les provinces qui en dépendoient, reconnurent pour ſouverain, en moins de ſix mois, Moëz-Ledinillah.

[969.]

Les Grecs, étant entrés en Méſopotamie, ravagerent tout le pays juſqu'aux frontieres du territoire de Bagdad ; & les peuples effrayés ſe réfugierent dans cette capitale. L'Emir Al-Omra feignant d'être touché des cris de ces malheureux, vint chez le Calife, & lui demanda une ſomme conſidérable, afin de lever des troupes pour réſiſter à l'ennemi. Le monarque lui répondit qu'étant dépouillé de ſon autorité & de ſes revenus, il manquoit preſque lui-même du néceſſaire, & qu'il n'avoit point d'argent à donner. L'Emir, irrité d'un refus ſi formel, le menace ; le pauvre Calife effrayé, fait vendre les meubles de ſon palais, qui ne lui produiſent cependant que la ſomme modique de quarante mille drachmes, qu'il

remet auſſi-tôt à ſon miniſtre. Ce tyran la diſtribua ſur le champ à quelques favoris, ce qui fit dire : « L'Émir a mis le Calife à » l'amende, au profit de ſes mignons. »

[970.]

Paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, où ſon autorité étoit abſolument reconnue, Moëz quitte l'Afrique, où lui & ſes prédéceſſeurs avoient déja régné l'eſpace de ſoixante-cinq ans, pour fixer ſon ſéjour dans la magnifique cité du Caire, élevée par ſes ordres. Il avoit fait fondre tout ſon or & ſon argent en lingots ou maſſes de la groſſeur d'une meule de moulin, qu'il fit tranſporter ſur des chameaux. Il emporta de plus les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle capitale. Les principaux ſeigneurs de l'Egypte vinrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de la ſoumiſſion la plus parfaite & du reſpect le plus profond. La premiere démarche du monarque Fathimite après ſon entrée au Caire, fut de ſupprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Moti, pour y faire publier le ſien, ce qui fut reçu non-ſeulement en Egypte, mais encore dans la Syrie, dans l'Arabie, & même juſques dans la ville de Médine. La Mecque ſeule refuſa de le reconnoître. Ainſi l'on vit alors, pour la

premiere fois, un ſchiſme formel dans le Muſulmaniſme. Moëz, pour mieux établir parmi les peuples ce qu'il prétendoit qu'on crût ſur l'origine de ſa famille & ſur ſon droit au Califat, ordonna que l'on ajoutât à la publication de la priere ſolemnelle, les paroles ſuivantes : « Vive Ali, dont tou-» tes les actions ont été louables ! » & qu'on la commençât par cette formule : » Au nom du Dieu des Miſéricordes ! » qui ſe trouve à la tête de tous les chapitres de l'Alcoran, ſi l'on en excepte le neuvieme, & qui eſt, pour les Muſulmans, ce que le ſigne de la croix eſt pour nous.

[973.]

Moti, attaqué depuis bien des années d'une paralyſie qui lui avoit ôté preſqu'entiérement l'uſage de la parole & celui de ſes membres, renonce, par l'ordre de ſon Emir, au Califat, qu'il dépoſe entre les mains de Tay-Lillah, ſon fils, après l'avoir poſſédé vingt-neuf ans. Deux mois après cette abdication, il termina ſes jours avec la réputation d'un prince doux, affable, modéré dans la diſpute, pacifique, honnête, droit, charitable, exact à remplir tous les devoirs de la religion dont il étoit le pontife.

[975.]

Le conquérant de la Syrie & de l'Egypte, après

après avoir triomphé d'abord des Eſpagnols, des Grecs, des Siciliens, des Italiens, puis des Carmates & de tous les potentats Saraſins qui l'avoient attaqué, termine ſa glorieuſe carriere dans ſa capitale, devenue par ſes ſoins l'une des plus belles cités du monde, à l'âge de quarante-ſix ans, dont il avoit paſſé plus de la moitié ſur le trône. Monarque vertueux & ſçavant, digne des beaux ſiécles du Muſulmaniſme; généreux, libéral par goût, juſte, équitable par devoir, pieux, dévot par principe de raiſon, il aima ſur-tout ſes ſujets, il leur témoigna ſans ceſſe la tendreſſe la plus vive, il les gouverna toujours avec la douceur & la modération d'un pere. Peut-être pourroit-on reprocher à ce prince d'avoir trop aimé l'aſtrologie judiciaire, puiſqu'il n'entreprenoit rien ſans avoir conſulté ceux qui ſe vantoient d'être habiles dans cet art ſéducteur; mais c'étoit la manie de ſon ſiécle & de ſon pays.

AZIZ-BILLAH, *en Egypte*, ET TAY-LILLAH, *à Bagdad.*

[975.]

APRÈS la cérémonie des obsèques de Moëz, Aziz-Billah, son fils, âgé de vingt-un ans, fut placé sur le trône par son oncle, son grand oncle, & l'oncle de son grand pere; & le nom de ce prince fut proclamé dans les prieres publiques, même à la Mecque. Ce nouveau monarque donna la conduite des affaires au célèbre Giauhar, qui avoit été le premier ministre de son pere, & fit prendre à tous ses sujets la couleur blanche, au lieu de la noire qu'avoient toujours prise les Califes Abbassides. C'étoit appuyer le schisme sur un nouveau fondement, lui donner pour ainsi dire une enseigne, & rendre les deux partis irréconciliables.

[976.]

Abul-Fathi, visir de l'Emir-Al-Omra, s'étoit rendu redoutable à son maître par ses intrigues secrettes. Ce prince en est instruit, & veut l'en punir. Le visir don-

noit à ſes amis un ſuperbe feſtin durant la nuit. Les tables étoient chargées de vaiſſelle d'or & d'argent, remplie des mets les plus exquis ; on buvoit dans des criſtaux précieux les liqueurs les plus rares. Une muſique délicieuſe excitoit les convives aux douces voluptés. Au milieu de la joie, le bourreau ſe montre avec quelques gardes, ſaiſit l'opulent miniſtre, & lui creve un œil avec un fer rouge. Abul-Fathi ſupporte cette diſgrace avec conſtance, & ſe remet à table avec les compagnons de ſes plaiſirs, comme s'il eût été le ſpectateur, & non l'objet du ſupplice qu'il venoit de ſubir.

[978.]

Al-Aftekin, que les milices Turques avoient mis à leur tête, chaſſé de Bagdad par la faction de l'Emir-Al-Omra, ſe joint avec ſes troupes, aux Carmates, ſe répand dans la Syrie, enleve les plus fortes places, & vient aſſiéger Damas, qui obéiſſoit à Aziz. Ce Calife, accompagné de Giauhar, marche à ſa rencontre avec une armée formidable, lui livre bataille, & le met en fuite, après avoir maſſacré toutes ſes troupes. Al-Aftekin échappe au carnage ; le vainqueur promet cent mille dinars à quiconque lui livrera ce général en vie. Un ami du fugitif, compagnon de

ſa retraite, ébloui par la grandeur de cette récompenſe, l'amene vivant au monarque Fathimite. Mais ce prince, bien loin de le maltraiter, lui fait préſent d'une tente magnifique, d'habits, de meubles d'un prix ineſtimable, relâche tous les priſonniers Turcs qui avoient combattu ſous ſes ordres, & l'emmene dans ſa capitale, où il lui prodigue tout ce qu'il faut pour terminer ſes jours dans l'opulence. Traiter de la ſorte un ennemi vaincu, c'eſt remporter une double victoire.

[979.]

Tay-Lillah, pour gagner la faveur d'Adadoddaula, ſon Emir, ordonne de battre le tambour devant le palais de ce miniſtre pendant qu'on réciteroit les prieres ordinaires, diſtinction unique juſqu'alors; & comme l'Emir étoit ſouverain de la Perſe, il l'honore du titre de grand roi, que les anciens monarques Perſans avoient pris, même avant le ſiécle d'Alexandre. Adadoddaula fut le premier prince Muſulman qui prit cette dénomination faſtueuſe; & bientôt il eut une telle foule d'imitateurs, qu'il n'y eut pas de petit monarque qui n'en décorât ſon nom, croyant relever par-là ſa puiſſance.

[980.]

Aziz-Billah épouſe une femme Chré-

tienne, de la secte des Melchites ou Orthodoxes ; &, en sa considération, nomme les deux freres de cette princesse, l'un patriarche de Jérusalem, & l'autre patriarche du Caire. Il leur donne un grand pouvoir sur son esprit ; mais ces deux prélats n'en font usage que pour le bonheur de leurs ouailles, & la propagation de leur religion, qui fit, sous ce règne, de grands progrès en Egypte.

[981.]

Un fameux criminel, appellé Omran, ayant quitté furtivement sa patrie pour se soustraire à la rigueur de la justice, chercha une retraite dans les marécages formés par les débordemens du Tigre. Il y demeura quelques années, vivant de sa pêche & des oiseaux aquatiques qu'il prenoit. Des voleurs & d'autres scélérats se joignirent à lui ; il les instruisit à la pêche & aux exercices des armes, dans le dessein d'abord de soutenir & de défendre leurs jours. Mais, se voyant bientôt à la tête d'un corps nombreux & intrépide, il osa consulter l'ambition qui dévoroit son cœur, & former le hardi projet de se rendre souverain. Tout lui parut possible dans la confusion où étoient alors les régions Musulmanes ; & d'autres avoient réussi avec des compagnons moins déter-

minés. Il commença par piller & par inquiéter les habitans du voisinage ; de sorte qu'il devint en peu de tems la terreur de tous les environs. Enfin il éleva des forts sur les hauteurs qui se trouvoient au milieu des marécages ; il y mit des garnisons, & fit des courses jusqu'aux portes de Bagdad. Tous les efforts qu'on fit pour le réduire, ne servirent qu'à augmenter sa puissance ; &, après une domination de quarante ans, il mourut, laissant à son fils la principauté qu'il s'étoit formée sur les débris du califat. Son successeur, moins remuant que lui, & préférant la possession d'un état paisible à de pénibles conquêtes, se soumit à l'Emir Adadoddaula, qui s'étoit avancé jusques sur ses frontieres avec une armée redoutable, & s'engagea à payer un tribut annuel pour la province qu'il gouvernoit. L'heureux ministre, de retour à Bagdad, entreprit de réparer cette capitale, dont une grande partie avoit été ruinée par les guerres entre les divers princes ou Emirs qui avoient demembré le califat. Il rebâtit les mosquées & tous les édifices publics qui avoient été démolis ; il fit nettoyer & creuser plusieurs rivieres qui avoient comme disparues, en faisant rentrer les eaux dans leur premier lit ; il donna des pensions aux Imans, aux gens de lettres & aux personnes infirmes qui

avoient coutume de recevoir leur subsistances des mosquées ; & , quoiqu'il employât des sommes immenses pour ces grands objets, elles ne l'obligerent point de fouler ses peuples.

[982.]

Deux hommes également singuliers, quoique dans des arts différens, meurent à Bagdad, presqu'en même-tems. L'un, qui s'appelloit Thabet, excelloit dans la médecine, & sur-tout dans la partie de cet art utile, qui apprend à connoître les maladies par le simple tact du pouls, ou par la seule inspection du malade. Etant un jour dans le palais de l'Emir, un astrologue & un poëte vinrent le consulter. Après leur avoir tâté le pouls, il dit au premier. « Vous avez mangé du veau ac-» commodé avec du lait aigre, & vous » en avez trop mangé. » Au second il répondit : « Vous avez mangé onze grena-» des en une seule fois, & voilà la cause » de votre mal. » Ils en convinrent ; il leur indiqua des remèdes ; ils recouvrerent la santé. L'autre, qui se nommoit Al-Ahdah, étoit le plus habile faussaire qui eut peut être existé. Il possédoit le dangereux talent de contrefaire les écritures, au point que ceux-mêmes dont il imitoit le caractere, y étoient trompés.

L'Emir se servoit de ce personnage pour semer la division entre les puissances rivales de l'empire ; & ce bas artifice réussissoit presque toujours par l'habileté d'Al-Ahdah.

[983.]

L'empereur Basile avoit écrit à Adadoddaula, pour terminer quelques différends survenus entre les deux nations. L'Emir répond au nom du Calife, & charge le Cadi Abubècre-Mohammed, que l'on nommoit le fils du Jardinier, parce que son pere avoit exercé cette profession, d'aller trouver le monarque Chrétien à Constantinople. L'ambassadeur Musulman, ayant été admis à l'audience, eut ordre de se prosterner devant l'empereur. Il le refusa ; & cette fierté Sarasine piqua les courtisans, qui voulurent, à quelque prix que ce fût, l'obliger à s'humilier devant leur prince. Le lendemain, ils le firent entrer par une porte où il ne pouvoit passer sans se courber, ou plutôt sans se traîner presque par terre. Le Cadi, qui sentit le dessein de la cour, passa à reculon, & se retourna ensuite tout droit du côté de Basile. Cette ambassade fut la derniere action de l'Emirat d'Adadoddaula, qui cessa de vivre peu de tems après, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir

fait moins de mal que ſes prédéceſſeurs. Sur le point de mourir, il s'écria : « Hé-» las ! à quoi me ſervent maintenant mes » grands biens & mes proſpérités ? ma » puiſſance va expirer avec moi ! » Il étoit d'uſage que le Calife nommât lui-même l'Emir-Al-Omra. Dans cette circonſtance, les grands & les officiers le dépouillerent encore de ce droit, en décorant de cette dignité Sam-Samoddaula, l'un des fils de l'Émir défunt. Ils lui prêterent ſerment de fidélité, & ne laiſſerent au monarque que la liberté de ratifier leur choix. Tay-Lillah parut s'y prêter de bonne grace, & vint complimenter ſon nouveau miniſtre de ce qu'on l'avoit choiſi pour être ſon tyran. Il l'inſtalla, & le revêtit lui-même des habits royaux. Mais ce prince ne jouit pas long-tems de ce poſte important, dont Scherfaldoulat, ſon frere, le dépouilla, pour le jetter dans une noire priſon ; puis il força le Calife à lui conférer l'étendard, le manteau royal, & l'acte qui le déclaroit Emir-Al-Omra.

[988.]

Un poëte ſatyrique avoit compoſé des vers fort injurieux contre le Viſir & contre le ſecrétaire des commandemens du Calife Aziz-Billah, dans leſquels la malheureuſe veuve du ſatyrique n'avoit point

épargné le prince lui-même. Les deux officiers lui en porterent leurs plaintes, & lui demanderent avec instance le châtiment du téméraire. Le monarque, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai » part avec vous à l'injure, je desire que » vous preniez part avec moi au mérite » du pardon que je lui accorde. »

[991.]

Scherfaldoulat meurt, & Baha-Aldoula, son frere, s'empare de son trône, au mépris des droits du fils de cet Emir, qu'il immole à son ambition. Aussi altéré d'argent que d'honneurs, il entreprend de dépouiller le Calife de ses richesses ; &, pour cet effet, il lui envoye demander par un officier la permission de lui rendre visite dans son palais. Tay-Lillah, qui n'avoit aucun mauvais soupçon, fait préparer une fête magnifique pour le recevoir avec plus d'honneur. Au jour marqué, l'Emir se rend auprès du monarque, qu'il trouve assis sur sa chaire impériale ; il se prosterne, & s'assied ensuite sur le siége qu'on lui avoit préparé. En même tems, il entre dans la salle une grande foule de gens, dont le flux & reflux cause un grand tumulte. Pendant cette espece de trouble, un officier Dilémite, qui avoit suivi l'Emir, s'approche du commandant des Fidèles,

comme pour lui baiſer la main, le tire par le bras, le jette en bas de ſon trône, & l'enveloppe dans un tapis, dans lequel il le tranſporte, aidé de quelques-uns de ſes compatriotes, au palais de Baha-Aldoula. Là, on le contraignit de donner ſa démiſſion en faveur d'Abul-Abbas-Ahmed, petit-fils du Calife Moctader, qui fut proclamé ſous le nom de Cader-Billah. Tay-Lillah vécut encore dix ans après ſa dépoſition, & fut admis dans la familiarité de ſon ſucceſſeur.

Le nouveau monarque étoit de la famille des Bovides, par ſa mere, fille d'un Emir Al-Omra, & proche parent par conſéquent de Baha-Aldoula. Tandis qu'on le déclaroit ſouverain à Bagdad, il racontoit au prince d'Al-Batihah, à la cour duquel il s'étoit refugié pour éviter le reſſentiment de Tay-Lillah qu'il avoit offenſé, un ſonge qui préſageoit ſa future grandeur. « Il me ſembloit, diſoit-il, que » j'entrois dans un marais dont l'eau crût » ſi ſoudainement, que j'aurois été dans » une peine extrême, ſi je n'y avois » apperçu un pont. Cependant il falloit » gagner ce pont, & je n'y ſerois jamais » parvenu ſi un homme d'une taille ex- » traordinaire ne ſe fût offert de me paſ- » ſer juſques-là. Lorſque je fus en ſûreté

» du côté de l'eau, la crainte me saisit à » la vue de cet homme; mais il me ras- » sura en me disant : Je suis Ali, je » viens pour vous annoncer que vous ré- » gnerez bientôt, & que vous siégerez » long-tems sur la chaire du prophète : » souvenez-vous alors de prendre soin de » ma postérité. » A peine finissoit-il ces mots, que les députés de l'Emir vinrent lui annoncer son élévation. Le prince, qui l'avoit si bien reçu dans son palais, n'apprit cette nouvelle qu'avec les transports de cette joie pure qu'inspire la sincère amitié. Il donna à Cader un magnifique équipage pour le conduire jusqu'à Bagdad; &, pour qu'il ne manquât rien à ses procédés généreux, il voulut l'accompagner en personne avec toutes ses troupes jusqu'aux frontieres de ses états. Baha-Aldoula l'y vint recevoir avec tous les grands de la cour, & lui prêta publiquement le serment de fidélité. Ensuite le Calife fit son entrée dans la capitale, où il ordonna toutes choses avec beaucoup plus d'autorité que n'avoient fait depuis long-tems ses prédécesseurs. L'Emir qui avoit dépose Tay-Lillah, parce qu'il en prenoit trop, trouva la sienne beaucoup affoiblie sous le long règne de ce prince qu'il avoit élevé lui-même; & les discor-

des de ſes enfans, qui ſe diſputerent vivement ſon héritage après ſa mort, rendirent enfin au califat la plus grande partie de ſa puiſſance.

[996.]

Aziz-Billah meurt dans le tems qu'il projettoit une grande expédition contre les Grecs, qui avoient ſouvent troublé la tranquillité de ſes états. Prince digne du trône par ſes qualités vraiment royales, bon & ſage par caractere, il regardoit ſon peuple comme la plus chere portion de ſa famille; & il le gouverna toujours avec cette douceur, cette équité, cette modération qui font couler les larmes ſur les tombeaux des bons rois, & qui ſont le plus bel éloge des ſouverains. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir donné trop d'empire au Chrétien Iſa, qui fut ſon ſecrétaire d'état, & au Juif Manaſſé, qui rempliſſoit la charge de tréſorier de Syrie. Ces deux miniſtres, abuſant de leur fortune, protégeoient ceux de leur religion, qui, fiers d'un tel appui, inſultoient les Muſulmans, & pouſſoient même l'excès juſqu'à s'attrouper pour les maltraiter. Le Calife n'étoit pas inſtruit de ces déſordres: les citoyens de Meſr eurent recours à un innocent ſtratagême

pour les exposer au prince. Ils firent une figure de femme de carton, qu'ils placerent sur un chemin par où Aziz devoit passer, & qui tenoit à la main cette requête un peu satyrique : « Nous vous conjurons, au nom de celui qui a donné » à Isa & à Manassé le pouvoir de rendre les Chrétiens & les Juifs insolens, » & qui s'est servi de vous pour humilier » les Fidèles, de nous dire quand les » maux que nous éprouvons finiront. » Loin de s'offenser de cette requête, le monarque congédia dans le moment Isa, qui avoit le plus d'ascendant sur lui, & le dépouilla de tous les biens qu'il avoit acquis avant sa disgrace.

HAKEM-BEMRILLAH, *en Egypte*, ET CADER-BILLAH, *à Bagdad.*

[997.]

LE monarque Fathimite laiſſoit un fils, appellé Abu-Ali-Almanſor ; mais, comme ce jeune prince n'avoit encore que onze ans, & que ſon âge ne lui permettoit pas de tenir lui-même les rênes de l'état, Aziz, avant de mourir, nomma pour régent de l'empire, un de ſes eunuques blancs, nommé Arjuan, qui, par ſa capacité, ſes ſervices & ſa fidélité, étoit digne de ce choix. Ce miniſtre fit auſſi-tôt reconnoître Almanſor, & lui donna le nom de Hakem-Bemrillah.

[1000.]

Le Calife de Bagdad ſe rappellant ſans ceſſe le ſonge qu'il avoit eu avant ſa proclamation ; &, voulant remplir les promeſſes ſolemnelles qu'il avoit faites à Ali, comble de faveurs la poſtérité de cet Iman, & ſemble ne recouvrer ſon autorité ſur les Emirs, que pour la partager avec cette illuſtre famille. Il lui donne

un chef qui ne relevoit que de lui ; &, pour que ce titre ne fût pas un vain nom, il décore ce chef de la charge de second Iman, & de premier Cadi de la province de Bagdad. Jamais les princes de la maison d'Abbas n'avoient tant fait pour les Alides.

[1006.]

Un rebelle, qui se disoit descendant de Hésham, fils d'Abdalmélec, un des Califes Ommiades, prend les armes en Egypte, & prétend détrôner Hakem, qu'il traite d'usurpateur. Comme il distribuoit auparavant de l'eau dans des bouteilles, on l'appelloit le Pere de la Bouteille. Il commença par s'ériger en réformateur, à l'exemple de tous les séditieux qui l'avoient précédé. Il prêchoit dans les rues, sur les grands chemins, dans tous les lieux publics, exhortant ses auditeurs à renoncer à leurs péchés & à vivre saintement. Par cette dévotion apparente, il se fit une multitude de sectateurs, avec lesquels il essaya de dogmatiser, le cimeterre à la main, comme avoit fait le grand apôtre, dont il voulut être le vicaire. La fortune seconda son audace. Il s'empara de la ville de Barka, défit un des généraux du Calife Fathimite, & se rendit maître de toute la Haute-Egypte. Tant de succès rapides

pides le rendirent redoutable. Hakem, allarmé pour ſa couronne, crut devoir employer contre lui toutes les forces de l'empire. Pluſieurs armées marcherent contre les rebelles, qui ſe défendirent avec une valeur héroïque, & qui ne céderent qu'au grand nombre. Leur derniere défaite fut ſi complette, qu'il n'en reſta pas deux cents; & le Pere de la Bouteille lui-même fut fait priſonnier. On le conduiſit au monarque, qui le fit mettre pieds & poings liés ſur un chameau, avec un ſinge derriere lui, qui, lui frappant continuellement la tête, lui donna la mort. Son cadavre fut mis en piéces, & l'on en expoſa les membres dans les divers quartiers de Meſr.

[1010.]

Hakem fait maudire les Califes qui avoient précédé Ali, & ſur-tout les monarques Abbaſſides. Cader-Billah, pour lui répondre, publie un manifeſte, ſigné des chefs de la famille du prophète, d'un grand nombre de Cadis, & de divers ſçavans du plus grand mérite. « Voici ce » que penſent & aſſurent ceux qui ont » ſouſcrit ici, diſoit le ſouverain de Bag» dad; ils ſont dignes de foi en tout ce » qu'ils avancent. Ils affirment que Moëz, » fils d'Iſmaël, tiroit ſon origine de Di-

» ſan, fils de Saïd, pere & fondateur » d'une ſecte impie. Ils affirment auſſi » qu'Almanſor, qui prétend régner maintenant en Egypte, ſous le nom de Hakem, eſt un homme de néant, ſorti de » la baſſeſſe, & venu comme un champignon, ſur lequel puiſſent tomber toutes les plaies & malédictions de Dieu ! » & que, comme il eſt petit-fils de Moëz, » il eſt iſſu des mêmes ancêtres, qui » étoient l'écume du genre humain, l'opprobre du Muſulmaniſme, les peſtes de » la ſociété, des infames, des impoſteurs, » entiérement indignes de l'illuſtre famille » dont ils prétendent tirer leur origine. » Dieu veuille damner éternellement ces » réprouvés & ces rebelles, & puiſſent-» ils être à jamais maudits de ceux qui » aiment la vérité & la vertu ! »

[1011.]

Le Néron de l'Egypte, Hakem donne dans toutes les cruelles extravagances que peut inſpirer le deſpotiſme. Mortel ennemi des femmes, il en fait périr un grand nombre, & défend aux autres de jamais quitter leurs maiſons, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & même de monter ſur les terraſſes pour y prendre le frais ſuivant la coutume de l'Orient. Il prohiba, ſous des peines très-ſévères, toutes

les chauſſures à leur uſage ; & les ouvriers qui oſoient enfreindre cet édit, étoient punis de mort. Il falloit préſenter à ces infortunées recluſes ce qui leur étoit néceſſaire, avec des eſpeces de pelles à manches longs, pendant que leurs portes étoient entr'ouvertes, & qu'elles ſe tenoient derriere, ſans ſe faire voir, même à leurs époux. Les maris murmurerent d'un pareil acte de tyrannie, ſur-tout à cauſe de la néceſſité où ils ſe voyoient réduits d'aller eux-mêmes aux marchés, faire les proviſions de la famille ; le deſpote appaiſa leurs clameurs, en rendant un nouvel arrêt qui ordonnoit de laiſſer les boutiques ouvertes & très-éclairées pendant la nuit, & qui permettoit de débiter déſormais par les rues toutes les denrées néceſſaires au ſoutien de la vie.

[1015.]

Un impoſteur, ſuſcité ſans doute par le tyran Fathimite, prend la qualité de prophète, & ſe fait connoître ſous le nom de Darari. Il enſeignoit que Hakem étoit Dieu, que ſa main puiſſante avoit créé l'univers, & qu'on devoit l'adorer. Le monarque, bien loin de s'oppoſer à cette extravagante doctrine, s'efforça de l'appuyer, en ſe rendant tous les matins, avant le jour, ſur une montagne, où il

disoit avoir des entretiens familiers avec l'Être suprême. Le fourbe qui s'annonçoit comme son apôtre, ayant fait une liste de seize mille adorateurs, qui déja le reconnoissoient pour leur divinité, vint la lui présenter; le Calife le combla de caresses, & lui assigna pour prix de son zèle, le premier rang à sa cour. Mais un jour qu'il étoit assis dans le char du monarque, un Turc lui donna la mort, ce qui causa le plus grand trouble au Caire. La populace pilla, durant trois jours, la maison de Darari, & mit en piéces plusieurs de ses prosélytes. Comme les portes de la ville demeurerent fermées pendant le tumulte, l'assassin ne put échapper; il fut pris, mis en prison, & exécuté pour le crime qu'il avoit commis. Le supplice de cet homme inspira une nouvelle audace aux sectateurs de Darari; un de ses disciples, nommé Hamza, osa propager ses sentimens abominables; &, prenant le titre de directeur des Fidèles, il outra encore la doctrine impie de son maître, en permettant le mariage entre les freres & les sœurs, les peres & leurs filles, les meres & leurs enfans. Il envoya des prédicateurs à Mesr & dans tout son territoire, aussi-bien qu'en divers cantons de Syrie, où leur morale douce & commode fit de rapides progrès. Hakem, instruit de ces

ſuccès, manda ſon précurſeur; &, voyant que le nombre de ſes adorateurs ſe multiplioit tous les jours, il ceſſa de remplir toutes les fonctions publiques, de faire la priere, de prêcher le vendredi, d'obſerver les jeûnes & les fêtes preſcrites dans l'Alcoran; il abolit le pélerinage de la Mecque, & fit lui-même celui du temple de Thaalab, dans l'Arabie-Heureuſe. Enfin il ceſſa d'envoyer, tous les ans, à la Caaba, une riche piéce de damas, comme ſes prédéceſſeurs. Ces innovations furent un terrible ſcandale pour tous les ſages Muſulmans de ſa domination, qui craignirent que l'Iſlamiſme ne ceſſât bientôt d'être la religion de l'empire Fathimite.

[1018.]

Les Egyptiens gémiſſoient ſous le joug de la plus dure & de la plus cruelle tyrannie. Pluſieurs écrivirent au deſpote des lettres anonymes, remplies de plaintes amères & de terribles imprécations. D'autres allerent juſqu'à mettre ſur un grand chemin une figure de femme, ayant une ceinture & des ſouliers, & tenant un papier cacheté à la main. Hakem, ayant paſſé peu après dans cet endroit, prit ce papier & le lut; mais il fut ſi irrité de ce qu'il contenoit, qu'il commanda qu'on réduiſit la ville de Meſr en cendres, & qu'on maſſacrât

tous les habitans de cette malheureuſe cité. Les citoyens, inſtruits de ces ordres barbares, ſe mirent en défenſe, & repouſſerent les ſatellites du tyran. Hakem, irrité à proportion de la réſiſtance, ordonna de mettre le feu à quelques quartiers de la ville. Il ne fut que trop bien obéi; &, pendant l'incendie qui dura trois jours, il mit toutes les maiſons au pillage. Cependant il feignoit d'ignorer la cauſe & l'auteur de cette calamité; il affectoit une compaſſion inſultante. Enfin une foule d'habitans ſe réfugia dans la principale moſquée, tenant l'Alcoran à la main, & implorant le ſecours du ciel; & ces infortunés envoyerent au barbare Calife une requête conçue en ces termes: « Nous ſommes tous vos eſ-» claves: notre ville eſt à vous: nos » femmes, nos enfans ſont votre famille. » Nous ne nous ſentons coupables d'au-» cun crime qui puiſſe mériter le châtiment » que nous ſubiſſons en ce jour. Voulez-» vous que nous abandonnions notre pa-» trie? nous ſommes prêts à le faire. Hélas! » ſeigneur, ſi nos malheurs vous ſont incon-» nus, ſi vous en ignorez l'auteur, permet-« tez-nous du moins de chaſſer ceux qui » en ſont les inſtrumens.» Hakem répondit qu'il n'avoit ni commandé ni permis ces déſordres; &, toutefois, il ordonna ſecrettement aux dignes miniſtres de ſes fureurs

d'étendre de plus en plus l'incendie, & d'immoler tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Le quart de la ville étoit déja dévoré par les flammes ; les citoyens désespérés, ruinés par le pillage, formerent la résolution de se réfugier au Caire. Le Calife, surpris de ce dessein, fit cesser alors le ravage, & arrêta l'insolence des incendiaires. Ces monstres avoient non-seulement pillé & massacré une multitude incroyable de Juifs, de Chrétiens & de Musulmans de tout âge & de tout sexe ; ils avoient encore enlevé quantité de femmes, & forcé leurs maris à les racheter par de grosses sommes : quelques-uns se donnerent la mort pour éviter la violence de ces bêtes féroces. Pendant cette triste catastrophe, les Durasiens & la plus grande partie de la populace s'écrioient, en voyant Hakem qui alloit par les rues monté sur un âne : « O toi, qui es notre » Dieu, toi qui es l'auteur de la vie & de » la mort, répands sur nous la rosée de tes » regards ! » Un peuple capable de porter à ce point la folie, méritoit presque qu'on le traitât d'une maniere si barbare.

[1020.]

Le Calife Fathimite ayant eu avec sa sœur un différend très-vif, cette princesse offensée des termes outrageans qu'il avoit

employés à ſon égard, forme le deſſein de venger ſon orgueil humilié. Elle engage Ebn-Davas, par l'eſpoir des premieres dignités de l'empire, à poignarder le monarque. L'ambitieux Muſulman, qui avoit auſſi à ſe plaindre du deſpote, charmé de faire ſa fortune en ſatisfaiſant ſa haine, entre ſans peine dans le reſſentiment de la ſœur du prince; &, ſuivi de deux domeſtiques, auxquels la princeſſe donne deux mille dinars pour animer leur courage, il ſe met en embuſcade ſur la montagne où Hakem ſe rendoit ordinairement pour jouir, diſoit-il, de la familiarité du Ciel. A peine fut-il apperçu, que les aſſaſſins ſe jetterent ſur lui; &, d'un coup de poignard, terminerent ſes jours & ſes crimes. Ainſi finit ce tyran dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Prince impie, léger, inconſtant, emporté, cruel, capricieux: il ne poſſédoit pas même l'ombre des vertus. Tous les traits de ſon viſage, tous ſes geſtes, toutes ſes attitudes, annonçoient les vices honteux qui défiguroient ſon ame. Soupçonneux à l'excès, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit déteſté, il ſe promenoit ſouvent la nuit, déguiſé, pour découvrir ce qu'on penſoit de lui. Il employoit auſſi de vieilles femmes qui lui ſervoient d'eſpionnes, & qui alloient de maiſons en maiſons afin de pénétrer dans le ſecret des familles, &

rapporter au Calife les dispositions de ses sujets à son égard. Il persécuta cruellement les Chrétiens & les Juifs, & fut durant ce tems le plus zélé protecteur du Musulmanisme ; il les obligea de porter des marques distinctives ; il fit démolir la fameuse basilique de la résurrection à Jérusalem, & plus de trente mille autres églises en Syrie & en Egypte, & confisqua tous les vases sacrés, les riches ornemens & les biens qui leur appartenoient ; enfin, il contraignit le plus grand nombre à se faire Mahométans ; puis, changeant tout-à-coup de conduite, il déchargea sa fureur sur les Musulmans, permit aux Chrétiens de rebâtir leurs temples, leur restitua les richesses dont il les avoit dépouillés & tous les priviléges dont ils avoient jouis : enfin il leur rendit le libre exercice de leur religion, & ne sévit point contre ceux qui quitterent l'Islamisme pour l'embrasser. Ce fut par une suite de cette même inconséquence, qu'après avoir fait maudire solemnellement les Abbassides, il révoqua son édit, & combla de faveurs les princes de cette famille, qui vivoient dans ses états.

DHAHER-LEEZAZ - DINILLAH, *en Egypte*,

ET

CADER - BILLAH, *à Bagdad.*

[1021.]

LEs assassins de Hakem, après avoir commis leur crime, avoient rapporté secrettement le cadavre du monarque à la princesse sa sœur, qui le fit inhumer dans sa maison ; & cacha quelque tems sa mort. Mais à la fin, le peuple commençant à s'émouvoir, elle assembla les grands & les principaux de la cour, leur apprit que ce prince ne vivoit plus, & fit proclamer Abul-Hassan-Ali, fils du monarque défunt, sous le nom de Dhaher - Leezaz-Dinillah. Comme le nouveau souverain étoit trop jeune, la princesse prit en main la régence de l'empire, qu'elle remplit durant quatre ans avec une sagesse capable de faire oublier les excès de son frere. Le premier usage qu'elle fit de sa puissance, fut d'ordonner le supplice d'Ebn-Davas & de ses deux domestiques, qui apprirent alors, mais trop tard, que les traîtres ne trouvent ordinairement le salaire de leurs forfaits que sur un échafaud.

[1026.]

Un poëte Perſan, nommé Ferduſſi, ayant quitté pour quelque mécontentement la cour du ſultan Mahmoud, en l'honneur duquel il avoit compoſé un poëme de ſoixante mille vers, qui lui avoit été payé ſoixante mille piéces d'argent, ſe retire à Bagdad, & ſe met ſous la protection du Calife. Mahmoud, l'ayant appris, écrit auſſi-tôt au prince Abbaſſide, & le prie de lui renvoyer Ferduſſi, le menaçant, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Cader, dont la modération étoit la principale vertu, ſe contenta de répondre au Sultan par ces paroles tirées du chapitre cent cinq de l'Alcoran : « Ne ſçavez-vous pas » comment Dieu a traité les gens de l'é- » léphant? » Ce chapitre eſt intitulé l'Eléphant, & il y eſt parlé de la miraculeuſe défaite d'un roi d'Ethiopie, qui étoit entré dans l'Arabie avec de puiſſantes troupes & un grand nombre d'éléphans, pour détruire la ville & le temple de la Mecque. Il crut trouver dans ce paſſage une alluſion délicate, capable de déſarmer le courroux du ſultan, qui, s'étant emparé des Indes, poſſédoit une multitude d'éléphans; il ne ſe trompa point.

[1028.]

Le célèbre Abou-Rihan se fait, par ses profondes recherches sur la géométrie, sur l'astronomie & sur la médecine, un nom immortel, & surpasse dans ces sciences tous ceux qui avoient illustré le Musulmanisme avant lui. Il excelloit sur-tout dans l'astrologie judiciaire; & toujours, dit-on, l'évènement vérifioit ses prédictions. Le sultan Mahmoud l'ayant fait venir à sa cour pour éprouver son sçavoir, lui donna audience au milieu d'un sallon qui étoit ouvert de quatre côtés, & lui demanda s'il pourroit bien deviner par quel endroit il sortiroit de ce lieu? Abou-Rihan prit du papier & de l'encre, & écrivit sur un billet, qu'il cacha sous le coussin du Sultan, ce qu'il en pensoit. Alors le monarque ordonna d'abattre une partie de la muraille du sallon, par laquelle il sortit; & l'on trouva précisément dans la scédule de l'astrologue, que le sultan devoit sortir de ce sallon par une brèche. Aussi-tôt Mahmoud commanda qu'on le jettât par la fenêtre comme magicien; mais il avoit fait préparer sous la fenêtre du sallon un apentis, par le moyen duquel Abou-Rihan glissa jusqu'en bas sans se faire aucun mal; puis, l'ayant fait remonter, il lui dit: « Je suis » assuré que vous n'aviez pas prévu aujour» d'hui cet accident? » L'astrologue en-

voya chercher dans le moment ſes éphémérides, & l'on trouva, dans la direction qu'il avoit dreſſée de ce jour-là, que cette aventure même y étoit pronoſtiquée.

Ce docteur étant venu à Bagdad pour converſer avec les ſçavans perſonnages qui peuploient, ſous la protection de Cader, les célèbres académies de cette capitale, apperçut un payſan qui contemploit avec ſurpriſe une carte aſtronomique, ſur laquelle on voyoit les douze ſignes du zodiaque. Abou-Rihan lui demande ſous lequel de ces ſignes il eſt né. « Sous le bouc, » répond le ruſtique. --- Mais reprend le » philoſophe, il n'y a pas de telle conſtel- » lation dans le ciel. --- Je n'en ſçais rien, » réplique l'Arabe; on m'a dit autrefois » que j'étois né ſous le chevreau; &, » comme je ſuis très-vieux, je m'imagine » que ce chevreau eſt maintenant un vieux » bouc. »

[1030.]

Cader-Billah avoit déclaré ſon fils Abu-Joafar-Abdallah, pour ſon ſucceſſeur, ſous le nom de Cayem-Bemrillah. Il confirme de nouveau cette élection, & termine une carriere de quatre-vingt-ſept ans, dont il avoit régné quarante. C'étoit un prince juſte, droit, religieux, charitable, que ſa douceur & ſa bienfaiſance firent adorer de

ſes ſujets. S'il s'éleva quelques ſéditions ſous ſon règne à Bagdad, il faut les attribuer aux Emirs-Al-Omra, & aux milices Turques, que ce prince ne pouvoit encore abſolument réprimer. L'auſtérité de ſes mœurs, & l'humilité avec laquelle il viſitoit ſouvent en habit d'homme du commun, les tombeaux des prétendus ſaints Muſulmans, le firent reſpecter par ces troupes audacieuſes qui ne reſpectoient rien : ſa piété les pénétroit de la vénération la plus profonde ; &, quand la diſcorde les animoit les uns contre les autres, il ſuffiſoit qu'il ſe montrât pour calmer auſſi-tôt leur aveugle fureur, & les ramener au devoir. Après ſes obsèques, ſon fils fut proclamé, & confirma tous les officiers qui avoient adminiſtré l'empire ſous le règne de ſon pere.

[1035.]

Après avoir gouverné ſagement, durant quinze ans, la Syrie & l'Egypte, Dhaher meurt au Caire, regretté de ſes ſujets. Prince plus ſemblable à ſon aïeul qu'à ſon pere, il méritoit de porter plus long-tems la couronne. Il aimoit les lettres, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès ; & les ſçavans trouvoient dans ſes états l'opulence & les honneurs qu'on leur refuſoit ſouvent dans leur patrie.

MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte*, ET CAYEM-BEMRILLAH, *à Bagdad.*

[1036.]

LE monarque Fathimite ne laiſſoit qu'un fils, à peine âgé de neuf ans, mais dont les diſpoſitions précoces ſtattoient les Egyptiens des plus douces eſpérances. Les miniſtres de l'empire firent proclamer ce jeune prince ſous le nom de Moſtanſer-Billah, le montrerent aux troupes & aux peuples, & s'appliquerent à développer les heureuſes qualités qu'il avoit reçues de la nature. On lui donna les maîtres les plus habiles, & principalement ceux dont l'objet eſt de former les mœurs. Le jeune ſouverain profita de leurs leçons ; & l'on remarque qu'avant l'âge de douze ans, il étoit déja Muſulman exemplaire, & poëte excellent.

[1037.]

Le fameux Ebn-Sina, que nous appellons Avicenne, termine ſes jours, après avoir été regardé comme le prodige de ſon ſiécle. A dix ans, il ſçavoit l'Alcoran

par cœur ; il avoit lu & commenté Euclide & l'Almageſte de Ptolémée, & ſe diſtinguoit déja dans toutes les parties de la littérature. Il ſe livra dès-lors à l'étude de la médecine ; & les progrès qu'il fit dans cet art furent ſi rapides, qu'à ſeize ans, il avoit déja fait un grand nombre de cures merveilleuſes. Quand ſa réputation ſe fut établie, il ſe renferma durant dix-huit mois, conſacrant tout ce tems à la méditation & à la lecture. Quand il trouvoit quelques queſtions difficiles qu'il ne pouvoit réſoudre dans l'inſtant, il ſe tranſportoit à la moſquée, & ne ceſſoit de prier Dieu qu'il ne fût éclairci ſur ce qu'il deſiroit ſçavoir. Il liſoit & écrivoit principalement la nuit, à la lueur d'une lampe ; &, quand il ſe ſentoit épuiſé, il avaloit un verre de vin, dont la chaleur douce & cordiale ranimoit ſes forces abattues. Il trouva en ſonge la ſolution de pluſieurs problèmes qui l'avoient arrêté étant éveillé. Après avoir parcouru pour ainſi dire toute la domination des ſciences, durant ce court intervalle ; après avoir approfondi tous les ſecrets de la médecine, de la chymie ; ſondé la nature, interrogé tous les êtres ; après avoir enfin étudié tour-à-tour la logique, les mathématiques, la haute géométrie, la théologie, la poëſie & l'hiſtoire, on le vit donner au public, avant

avant l'âge de dix-neuf ans, des Traités sur toutes ces matieres ; & la solidité de ces ouvrages, lus encore aujourd'hui avec admiration, ne fut pas ce qui causa la moindre surprise. Son nom devint bientôt célèbre dans tout l'empire Sarasin. Le prince de Hamadan, pour l'attacher à sa cour, le déclara son visir ; & sans doute Avicenne eût réussi dans ce poste aussi-bien que dans son Muséum, si les soldats, craignant sa sévérité, n'eussent pillé son palais, & forcé leur souverain à le dépouiller d'une dignité qu'il eût trop bien remplie. On voulut la lui rendre quelque tems après ; on fit même violence à sa modestie ; &, pour se soustraire aux instances pressantes des Hamadanites, il se vit contraint de prendre la fuite. De visir, il devint apothicaire, chymiste & médecin. Le sultan Mahmoud le fit venir dans ses états ; mais, se voyant en but à la jalousie des sçavans du pays, il prit encore la fuite. Cette évasion mit le sultan en fureur ; &, comme ce monarque étoit alors le plus puissant prince de l'Orient, il fit crayonner un portrait d'Avicenne, qu'on distribua dans toutes les cours, avec ordre de lui renvoyer le fugitif. Avicenne échappa aux poursuites de Mahmoud, & se rendit dans le Géorgian, où, sous un nom supposé, il exerça la médecine avec un succès mi-

raculeux. Kabus, qui régnoit dans ce pays, ayant ouï parler de ſon habileté, le manda pour viſiter ſon neveu, attaqué d'une maladie qu'aucun médecin n'avoit pu connoître. Avicenne n'eut pas plutôt tâté le pouls du malade, & examiné ſon urine, qu'il jugea que ſa maladie étoit cauſée par une violente paſſion pour quelque perſonne, dont il avoit fait un myſtere au roi ſon oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de ſon malade, il fit venir le concierge du palais, & le pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle maiſon. Le concierge ſatisfit à ſa demande, & le médecin s'apperçut, quand il nomma un certain appartement, d'une plus grande émotion dans le jeune prince. Alors il s'informa des perſonnes qui occupoient cet appartement, & au nom d'une d'entr'elles, le pouls du malade battit avec tant de violence, qu'Avicenne ne douta plus que la paſſion qu'il avoit pour cette perſonne ne l'eût réduit dans l'état où il ſe trouvoit; & il déclara dans le moment que l'unique moyen de le guérir étoit de lui donner la perſonne qu'il aimoit. Kabus, inſtruit de cette découverte, eut la curioſité de voir le médecin de ſon neveu; &, comme il avoit reçu un de ces portraits que le ſultan avoit fait courir, il

le reconnut auſſi-tôt pour l'immortel Ebn-Sina ; il le combla de careſſes & de préſens, & ſe garda bien de le renvoyer à Mahmoud. Durant un ſéjour qu'il fit à Iſpahan, les ſçavans qui compoſoient l'académie de Schiraz lui envoyerent des objections contre un de ſes ouvrages ſur la logique & la métaphyſique, le priant d'y répondre. Le député paſſa une grande partie de la nuit avec Avicenne, & ne ſe retira que vers le lever de l'aurore. Avicenne, au lieu de ſe mettre au lit, travailla ſur le champ à la réfutation exigée, avec tant d'application, qu'il l'acheva en moins de trois heures, & la remit au porteur des objections. Les docteurs de Schiraz en furent ſi ſatisfaits ; ſa promptitude merveilleuſe, & la ſublimité de ſon génie les étonnerent de telle ſorte, que la plûpart n'oſoient le regarder comme un homme, & ſoutenoient que c'étoit une intelligence céleſte, revêtu du voile de l'humanité. Mais la vie voluptueuſe de ce ſçavant démontroit bien le contraire. Aveuglément livré aux femmes & au vin, l'exceſſive débauche dans laquelle il vécut, conſuma des forces déja altérées par l'étude. Un jour qu'il fut attaqué d'une violente colique, il ſe fit donner, pour s'en délivrer plus promptement, huit lavemens qui lui cauſerent une ulcération dans les

inteſtins, ſuivie d'une excoriation & d'une attaque d'épilepſie. Ce mal, qui eſt aſſez ſouvent une ſuite de la colique, l'affoiblit à un tel point qu'il fut quelque tems ſans pouvoir ſe lever. Enfin, une langueur mortelle s'étant emparé de tous ſes membres, il expira, victime de ſes excès, mais comblé d'une gloire immortelle. Un poëte ſatyrique fit graver ſur ſa tombe cette épitaphe : «Ici repoſe un philoſophe qui a enſeigné la ſageſſe ſans la pratiquer lui-même, » & qui a cultivé la médecine ſans ſonger à conſerver ſes jours. »

[1041.]

Abu-Thaher, célèbre aſtronome, ſe trouvant dans Tabriz, que nous appellons vulgairement Tauris, & qui reconnoiſſoit pour fondatrice Zobéïdah, femme d'Haroun-Al-Raſchid, dreſſe l'horoſcope de cette ville, & prédit que, le vendredi, quatrième jour du ſecond mois Arabique, appellé Safar, entre l'heure de vêpres & celle du coucher, un tremblement de terre la renverſera de fond en comble. Ce funeſte accident arriva préciſément comme l'avoit annoncé l'aſtrologue ; & les habitans de Tabriz furent enſevelis ſous ſes ruines au nombre de plus de quarante mille. Deux ans après, on voulut relever cette cité malheureuſe. Thaher fut prié de déſigner

lui-même le tems le plus propre pour entreprendre ce grand ouvrage sous de plus heureux auspices. Il choisit l'ascendant du scorpion pour en jetter les fondemens, & dit alors aux citoyens : « Je vous réponds » du tremblement de terre, mais non pas » de l'inondation. » En effet, l'auteur du Nighiaristan, ouvrage d'une assez grande autorité, composé plus de quatre siécles après ce triste évènement, remarque que la ville de Tabriz n'avoit éprouvé jusqu'à son tems aucun tremblement de terre considérable. Si tout cela est vrai, il falloit, ou que cet astrologue fut très-heureux dans ses conjectures, ou son art n'étoit pas absolument une chimère.

[1058.]

Abul-Hareth, plus connu sous le nom de Basasiri, qui d'esclave étoit devenu général des Turcs ses compatriotes, ayant eu de grands différends avec le visir de Cayem, est obligé de quitter Bagdad, & de se mettre avec ses troupes sous la protection de Mostanser. Le prince Fathimite, charmé d'avoir une occasion de nourrir la discorde dans les états de son rival, prodigue au rebelle l'argent & des guerriers. Basasiri fait des conquêtes : l'Irac-Arabique se soumet à ses loix ; il fait des courses jusqu'aux portes de la capitale :

le monarque Abbaſſide implore l'aſſiſtance de Togrul-Bek, chef des Selgiucides. Ce prince accourt, défend le Calife, pour l'aſſervir à ſon tour, & réprime les hoſtilités de Baſaſiri, qu'il circonſcrit dans les domaines qu'il avoit uſurpés. Mais, ayant été obligé d'aller faire la guerre à l'un de ſes freres qui vouloit s'emparer de ſes états, le général Turc profita de ſon abſence pour ſe rendre maître de Bagdad & de la perſonne de Cayem. Baſaſiri entra dans cette cité célèbre avec l'appareil formidable d'un conquérant vindicatif. A la tête des troupes marchoient les enſeignes Egyptiennes, ſur leſquelles on liſoit ces mots: « Moſtanſer-Billah eſt l'unique em» pereur des Fidèles.» C'étoit annoncer à Cayem le triomphe de ſon plus cruel ennemi, & la chûte de ſa puiſſance. En effet, Baſaſiri fit proclamer le monarque Fathimite dans toutes les moſquées de l'empire Abbaſſide; & Cayem, dépoſé ſolemnellement, fut jetté dans les fers. Le viſir de ce prince, ce miniſtre qui avoit porté par ſa fermeté le capitaine Turc à la révolte, fut arrêté, chargé de chaînes, & promené, monté ſur un chameau, par toutes les rues de la ville, vêtu d'un habit de laine, un grand bonnet rouge ſur la tête, & un collier de cuir au col, pendant qu'un homme le fouettoit tout le long du chemin. Ce n'é-

toit-là que le prélude de ſon ſupplice. Après l'avoir donné de la ſorte en ſpectacle, le barbare le fit coudre dans une peau de bœuf fraîche, avec les cornes ſur ſa tête; puis on le ſuſpendit à des crochets, & l'on continua de le frapper juſqu'à ce qu'il expirât.

[1060.]

La domination de Baſaſiri fut de courte durée. Tandis que Cayem languiſſoit dans un cachot, Togrul-Bek, ſon Emir-Al-Omra, triomphoit de ſon frere, & rétabliſſoit ſa puiſſance. Le bruit des ſuccès de ce miniſtre pénètre juſqu'aux oreilles de l'auguſte priſonnier; il trouve un ſujet fidèle qui oſe ſe charger de remettre au prince Selgiucide une lettre conçue en ces termes: « Cherchez un Muſulman qui me » délivre; car je ſuis entre les mains du » plus cruel ennemi de la religion que » nous profeſſons. » Le ſultan Selgiucide ſe contenta de répondre par ce verſet de l'Alcoran: « Je viens à eux, je les chaſ» ſerai, & ils n'en auront que la honte. » Il part auſſi-tôt, & prend la route de Bagdad; à ſon approche, Baſaſiri ſe retire; Cayem recouvre ſa liberté; ſon Emir le comble de préſens, le conduit dans la capitale, tenant la bride de ſon cheval, & le venge de l'uſurpateur, contre lequel il fait

marcher ſes troupes. Les deux armées ſe rencontrerent ; la bataille fut ſanglante, & finit par la mort de Baſaſiri, qui fut tué dans la chaleur du combat.

[1063.]

Togrul-Bek, malgré ſes grands ſervices, ne peut obtenir en mariage la fille de Cayem. Le fier Calife, croyant être encore ce qu'avoient été ſes prédéceſſeurs, refuſa conſtamment de ſe prêter à ſes vives inſtances. Le prince Selgiucide, las de prier inutilement, comme miniſtre, voulut enfin agir en ſouverain. Par l'avis de ſon viſir, il défendit aux officiers du monarque Abbaſſide de lever aucuns deniers publics ; ce qui mit le Calife dans une telle indigence, qu'il conſentit enfin à donner la belle Séida, ſa fille, à l'Emir-Al-Omra. La princeſſe partit pour ſe rendre à Tauris, auprès de ſon époux, & le ſultan fit pour la recevoir des préparatifs dignes d'elle & de lui. Mais la ſurveille de ſes nôces, une perte de ſang le mit au tombeau, à l'âge d'environ ſoixante-dix ans, & Séida revint auprès de ſon pere. Alp-Arſlan, neveu de Togrul-Bek lui ſuccéda dans la dignité d'Emir, & fut confirmé par le Calife.

[1066.]

Le Nil n'ayant point eu ſes débordemens ordinaires, l'Egypte eſt affligée d'une fa-

mine si affreuse, que trois boisseaux de farine se vendoient quatre-vingt dinars. Un chien en coûtoit cinq, un chat trois. Les ordures les plus fétides, les animaux les plus immondes, devenoient des mets pour les gens mêmes les plus délicats. Ce terrible fléau n'épargna personne. Le visir vit périr de misère ses nombreux domestiques; il ne lui en restoit plus qu'un seul, qui pouvoit à peine traîner ses membres languissans. Un jour qu'il s'en fit accompagner pour se rendre au palais du Calife, il lui laissa son cheval, avec ordre de l'attendre à la porte; mais trois indigens enleverent l'animal & son gardien, & les dévorerent; le ministre se plaignit de cette insolence; les trois coupables furent arrêtés, & condamnés à expier leur crime sur un gibet. On les suspendit hors de la ville, & le lendemain on ne trouva que leurs os; les tristes habitans des environs en avoient dévoré les chairs; car, dans cette déplorable calamité, on avoit converti en alimens les cadavres mêmes des hommes, des femmes & des enfans; on en faisoit bouillir, & l'on en vendoit publiquement. Le Calife épuisa ses ressources, pour diminuer les rigueurs de cette désespérante désolation; il sacrifia dix mille deux cents chevaux qu'il nourrissoit dans ses écuries; il vendit toute sa vaisselle, ses joyaux, ses meubles

de prix, ſes riches gardes-robes; il prodigua tous les tréſors amaſſés par ſes prédéceſſeurs, & ceux que Baſafiri lui avoit envoyés après le pillage de Bagdad: jamais on n'avoit mieux employé les richeſſes. Afin de prévenir toute mutinerie parmi les troupes, on leur diſtribua, au lieu d'argent & de vivres, quatre-vingt mille veſtes de prix, vingt mille cottes de mailles, & vingt mille épées richement garnies, & même tous les magnifiques meubles du ſérail. Pluſieurs Noirs des gardes du monarque tuerent ſecrettement des femmes, dont ils dévoroient la chair; ils furent découverts par une de ces victimes de leur voracité. C'étoit une femme fort replette; pendant qu'ils avaloient une de ſes feſſes qu'ils lui avoient coupée, elle s'échappa de leurs mains, & ſe réfugia chez le viſir. Ce miniſtre fit arrêter les coupables, & les condamna au dernier ſupplice. La peſte, ſuite ordinaire de la famine, vint mettre le comble aux déſaſtres de l'Egypte, & moiſſonna la plus grande partie de ſes infortunés habitans.

Bagdad & ſon territoire ne furent point exempts non plus de calamités. Les pluies furent ſi grandes dans la Chaldée, ou Irac-Arabique, qu'elles firent groſſir & déborder extraordinairement le Tigre, de ſorte que l'on voyoit les animaux ſauvages & domeſtiques, emportés pêle-mêle par le

courant des eaux. Le Calife lui-même, étant assis sur son trône, en fut tellement environné, qu'il fallut qu'un esclave hardi & vigoureux le prît sur ses épaules pour le sauver.

[1074.]

Après avoir siégé sur la chaire du prophète quarante-quatre ans & neuf mois, Cayem termine sa carriere dans sa soixante-seizieme année. Prince digne de son rang, digne de régner par lui-même; sa douceur, sa bonté donnoient du prix à toutes ses actions; sa piété les sanctifioit; son équité, sa bonne foi les rendoient aimables; ce fut un malheur pour l'empire de Mahomet, qu'il n'eût que le nom de souverain, sans en avoir la réalité. Ses conseils & sa profonde capacité dans les affaires dirigerent toujours les démarches de ses Emirs : c'est à sa prudence que les Selgiucides doivent une partie de leurs succès. Il supportoit avec la patience d'un sujet fidèle leur odieux despotisme, & se consoloit, dans le sein des belles-lettres & surtout de la poësie qu'il chérissoit, de la tyrannie de ses ministres.

MOCTADI-BEMRILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte.*

[1074.]

CAYEM, ſentant approcher le terme de ſes jours, avoit aſſemblé les principaux ſeigneurs, le grand Cadi ou chancelier, & ſon viſir, pour leur notifier le choix qu'il faiſoit de ſon petit-fils Abul-Kaſſem-Abdallah, fils de Mahomet, pour lui ſuccéder. Après que le monarque eut rendu l'eſprit, le nouveau ſouverain prit le nom de Moctadi-Bemrillah, ſe fit prêter ſerment par tous les grands de l'empire, & fut reconnu en Syrie, en Arabie, en Paleſtine & dans l'Irac. Jamais prince ne fut plus reſpecté par les Emirs-Al-Omra. Malec-Scha, qu'il revêtit de cette dignité, s'empreſſa dans toutes les occaſions de lui prouver ſa dépendance; & ce ſultan, contre l'uſage de ſes prédéceſſeurs, ne ſe crut à la tête des Selgiucides & de l'empire, que pour en faire aimer ou redouter le chef unique & véritable.

[1075.]

Moctadi aimoit & cultivoit les ſciences, comme ſon aïeul. Malec-Scha, qu'un même goût caractériſoit, agiſſoit de concert avec

le Calife, pour fixer les ſçavans dans leurs états. Les deux princes raſſemblerent les plus habiles aſtronomes, & leurs bienfaits produiſirent la fameuſe réforme du Calendrier Perſan. Après de mûres obſervations, on fixa le premier jour de l'année ſolaire au premier degré du bélier. Ce jour ſe trouvoit pour-lors, par la négligence des aſtronomes, ou, pour mieux dire, par la ſucceſſion des années, reculé juſqu'au quinzieme degré des poiſſons; de ſorte qu'ils furent obligés de ſupprimer quinze jours entiers, de la même maniere qu'on a été dans la néceſſité d'en retrancher dix, dans la réforme du Calendrier Julien, l'an de J. C. 1582, pour ramener l'équinoxe du Printems à ce premier degré du bélier.

[1087.]

Le monarque Abbaſſide épouſe la fille de Malec-Scha, princeſſe douée d'une très-grande beauté. Les fêtes qui ſe donnerent à Bagdad, lorſqu'elle y fit ſon entrée, ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le Muſulmaniſme. Toutes les rues de la ville furent éclairées de flambeaux de cire & de fanaux. Au deſſert du feſtin, on employa quatre-vingt mille livres de ſucre, & tout le reſte des profuſions répondit à celle-ci. Cependant la princeſſe ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec ſon époux. Deux ans après ſon mariage,

elle voulut retourner auprès de son pere ; & le Calife, fatigué de son humeur acariâtre, la renvoya sans regret.

[1088.]

Le fils du visir de Mostanser avoit été fait gouverneur d'Alexandrie. Ce jeune homme, séduit par les conseils de quelques officiers séditieux, se révolte contre le Calife son bienfaiteur, & substitue son nom à celui de son souverain dans les prieres publiques. Le visir se met à la tête des troupes Fathimites, pour aller punir son fils rebelle. Il l'assiége durant deux mois dans Alexandrie, & l'oblige enfin de se remettre à sa discrétion. La ville ne se préserva du pillage qu'en donnant cent vingt mille dinars. Le jeune audacieux, auteur de la rebellion, fut jetté dans les fers. Mais, peu capable de fléchir sous la main qui le châtioit, il conçut, dans l'obscurité de son cachot, le noir dessein de poignarder son pere. Ce ministre en fut instruit ; &, comme un autre Brutus, oubliant alors qu'il étoit pere, pour ne songer qu'à sa qualité de citoyen, il ordonna la mort de ce fils incorrigible.

[1094.]

Au sortir d'un festin, où cependant on n'avoit fait aucun excès, Moctadi étant entré dans son cabinet avec une de ses femmes pour expédier quelques affaires, il lui demanda tout-à-coup : « Que veulent ces

» gens qui s'introduiſent ici ſans ſe faire » annoncer ? » La princeſſe, étonnée, ſe tourne du côté où le Calife croyoit voir du monde, & n'appercevant rien, elle jetta les yeux ſur ce prince, qu'elle vit ſubitement chanceler, perdre connoiſſance & tomber mort à ſes pieds. Monarque eſtimable, il aimoit la juſtice ; il corrigea pendant ſon règne une infinité d'abus que l'anarchie avoit introduits, & rendit aux loix leur premiere vigueur. On dit qu'il étoit très-verſé dans tous les rits & dans toutes les pratiques du Mahométiſme, qu'il avoit de la piété, qu'il chériſſoit les gens de bien, qu'il étoit brave, affable, charitable & bon poëte.

Onze mois après, mourut au Caire Moſtanſer-Billah, après un règne d'environ ſoixante ans. Il ſe laiſſa gouverner par ſes viſirs, qui heureuſement n'employerent leur puiſſance que pour le bonheur des peuples. Comme ce prince avoit du goût pour la poëſie, il paſſoit apparemment ſon tems à lire ou à compoſer ; mais étoit-ce pour cela qu'il avoit été placé ſur le trône ? On a conſervé des vers qu'il adreſſa à ſon viſir, au ſujet de la punition de quelques ſéditieux, auxquels il jugea à propos de pardonner contre l'avis de ce miniſtre. Si toutes ſes poëſies avoient eu de pareils objets, au moins on le placeroit au nombre des princes clémens, & alors il eût figuré parmi le peu de deſpotes qui ont ſçu pardonner.

MOSTADER-BILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTALI-BILLAH, *en Égypte.*

[1094.]

AUSSI-TÔT que la nouvelle de la mort de Moctadi se fût répandue, Abul-Abbas-Ahmed, son fils, fut proclamé dans Bagdad, & placé sur le trône de Mahomet, avec l'approbation de Barkiarok, fils de Malec, qui se fit déclarer Emir-Al-Omra, prit le titre de sultan des Selgiucides, & se rendit maître, comme ses prédécesseurs, non-seulement de la personne du Calife, mais du Califat même.

Tandis qu'on donnoit paisiblement un chef à la souveraineté de Bagdad, l'intrigue & la politique faisoient agir leurs ressorts en Egypte, pour assurer la couronne Fathimite au plus jeune des fils de Mostanser. Ce monarque, avant son décès, avoit eu dessein de déclarer Nézar, son fils aîné, pour son successeur. Mais le visir Afdal, qui régnoit sous le nom du Calife, fit échouer ce projet par haine pour le jeune prince qui l'avoit insulté. Un jour qu'il parut devant lui sans descendre de cheval,

cheval, Nézar qui se crut outragé par cet oubli de l'étiquette, lui cria d'un ton de mépris : « A bas, Arménien ! » Le tout-puissant ministre obéit; mais il promit dès ce moment de se venger, & tint parole. Il vint à bout d'engager tous les officiers de l'armée, les docteurs de la loi, & ceux qui occupoient les premieres places de l'état, à reconnoître pour souverain Abul-Cassem-Ahmed : il assura publiquement qu'avant d'expirer, Mostanser avoit destiné le sceptre à ce prince ; il produisit des témoins qui attesterent la même chose : Nézar, qui déja agissoit en maître, fut contraint de céder, & de proclamer avec les autres son jeune frere, qui prit le nom de Mostali-Billah. Sa soumission étoit simulée ; au premier instant, il se réfugia à Alexandrie, prit les armes, gagna les habitans, & prétendit recouvrer l'héritage qu'on lui ravissoit. Afdal alla l'assiéger dans son asile, le fit prisonnier, & lui pardonna. Une nouvelle rebellion, aussi malheureuse que la premiere, étouffa dans le ministre les sentimens de miséricorde. Il le fit précipiter dans un noir cachot, affreux sépulcre dans lequel on le laissa mourir de faim.

[1095.]

Les astrologues de Bagdad annoncent

au Calife une inondation, qui, par son étendue & ses effets, approcheroit fort du déluge arrivé du tems de Noé. Cette prédiction jette les habitans de la capitale & la cour même dans les plus vives allarmes. Mostader appelle aussi-tôt Ebn-Aysun, le plus habile astronome de son siécle, & le prie de vérifier cette redoutable menace. Après avoir fait ses calculs & opéré ses combinaisons, Aysun répondit: » Seigneur, au tems de Noé, les sept planettes se sont rencontrées dans le signe » des poissons; mais cette année il ne s'en » trouvera que six, parce que saturne est » dans une autre partie du ciel. Si cette » derniere planette s'étoit trouvée dans le » même signe avec les six autres, la proximité de ces corps céleſtes auroit néceſſairement produit un déluge univerſel. » Ainsi la prédiction est fausse. Cependant » il y aura certainement une terrible inondation, qui ensevelira sous les eaux » quelque ville ou contrée considérable, » où il y aura une grande multitude de » peuple de différens pays rassemblée. » Comme il y avoit à Bagdad un prodigieux concours de marchands & d'autres personnes qui venoient des régions même les plus reculées de l'Orient, cette prédiction effraya tellement les habitans de cette capitale qui étoit fort peuplée, qu'ils éleverent des

digues dans les endroits les plus exposés au débordement des eaux, & prirent toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté. La prédiction s'accomplit à l'égard de la caravane de la Mecque, qui étoit campée dans la vallée d'Al-Manakeb. La plûpart de ceux qui la composoient furent emportés & noyés par un torrent, avec leurs bêtes de somme, leurs bagages & tout ce qu'ils avoient avec eux; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauverent sur les montagnes voisines. Il est bon de rapporter de pareilles histoires, pour montrer quel fond on doit faire sur le grand art de l'astrologie judiciaire.

[1098.]

Une inondation que les astrologues n'avoient point prédite, & qu'il importoit cependant aux Musulmans de prévoir, fut celle des Chrétiens qui enleverent Jérusalem au monarque Egyptien qui venoit d'en faire la conquête sur les Selgiucides: on ne sçauroit décrire les excès des vainqueurs. Pendant une semaine entière, ils ne cesserent de massacrer les Musulmans, sans être retenus par la sainteté du lieu. En un seul jour, ils en immolerent plus de soixante-dix mille dans une vaste mosquée. Ils chasserent tous les Juifs dans leur temple, & les y brûlerent. Parmi le

butin qu'ils firent en cette occasion, on comptoit plus de quarante lampes d'argent, qui pesoient chacune trois mille six cents drachmes; un fourneau qui pesoit quarante livres, & plus de vingt lampes d'or. La nouvelle de cette terrible catastrophe parvint à Bagdad dans le mois de Ramadan, consacré au jeûne & à la pénitence la plus austère. Les courriers qui l'apporterent, consternés & hors d'eux-mêmes, implorerent l'assistance du Calife & de son Emir, dans les termes les plus touchans. Les habitans de cette capitale y furent si sensibles, qu'ils insisterent sur un prompt secours; tous versoient sans cesse des pleurs, & couroient par les rues en poussant des cris lamentables.

[1101.]

Mostali-Billah meurt après un règne de sept ans. Prince sans caractère, ami de l'obscurité & du silence, il eût été mieux placé dans un cloître de Dervis, que sur le trône. Son visir exerça l'autorité dont il ne s'étoit réservé que l'ombre.

AMER-BEAHKAM-ALLAH, *en Egypte*, ET MOSTADER-BILLAH, *à Bagdad.*

[1102.]

LE monarque Fathimite ne laiſſoit qu'un fils, âgé de cinq ans, pour héritier de ſa couronne. Le viſir le fit proclamer, & continua de régner, ſous le nom du deſpote enfant, avec tant de douceur & de modération, que les Egyptiens ſe crurent parvenus à cet âge d'or qui n'exiſta jamais que dans la fable. La jeuneſſe du ſouverain enhardit d'abord l'ambition; & Abu-Manſour-Bérar, ſon oncle, ſe crut plus digne du trône. Il prit les armes; s'empara d'Alexandrie; ſe fit proclamer Calife, & commença les hoſtilités. Sa fortune fut très-paſſagère. Le viſir Afdal apprend la révolte, marche contre l'audacieux, le défait, l'arrête, le charge de fers, & le fait diſparoître. Le miniſtre fit ſon entrée dans l'ancienne capitale de l'Egypte, accompagné de ſon maître, qui étoit conduit par ſes nourrices & ſes gouverneurs; & c'eſt-là qu'il changea le nom d'Abu-Ali-Al-Man-

ſor, que portoit ce jeune prince, en celui d'Amer-Béahkam-Allah.

[1107.]

Les Chrétiens d'Egypte ſe ſervoient, ſurtout dans les affaires eccléſiaſtiques, de l'ère des martyrs, appellée auſſi l'ère de Dioclétien, qui commençoit l'an 284 de Jeſus-Chriſt; & pour le civil, ils ſe ſervoient de l'hégire, ainſi que les Mahométans. Mais, comme les derniers comptoient par années lunaires, & les autres par années ſolaires, il ſe trouva à la longue une grande différence entre le calcul que l'on appelloit Coptique, parce que les Chrétiens Egyptiens, ou Coptes, le ſuivoient, & celui des diſciples de Mahomet. Après la révolution de trente-trois ans, les Muſulmans ajoutoient un an, pour ſuppléer aux jours que chacune de leurs années lunaires avoit de moins que celles qui ſont réglées ſur le cours du ſoleil. Le tribut que les Arabes appelloient Kharaï, & que les Mahométans levoient ſur les Chrétiens Coptes, ſe payoit ſelon l'ordre des mois qui formoient l'année Egyptienne ou ſolaire, qui, pour cette raiſon, ſe nommoit l'année Karaïenne. La politique n'y trouvoit point ſon compte. Le viſir Afdal donne un édit pour l'abolir; enjoint aux Chrétiens de payer les impoſitions ſuivant

l'ordre des années Arabiques, &, par ce moyen, augmente d'un trentieme les revenus de ſon maître.

[1116.]

Un aſtrologue, appellé Rezkallah, s'érige en devin en Egypte. Une femme, trompée par le bruit que faiſoit l'impoſteur, vient à lui, & le ſupplie de tirer ſon horoſcope. Rezkallah dreſſe auſſi-tôt ſa figure; mais il réfuſe de parler, juſqu'à ce qu'on ait payé ſon ſçavoir. La dame lui donne une petite piéce d'argent; & l'aſtrologue, mécontent d'avoir reçu ſi peu: « Madame, lui dit-il, » les aſtres m'apprennent qu'il y a dans » vos coffres une grande diſette d'argent. » --- Jamais ils n'ont dit ſi vrai, répond la » conſultante. --- Mais, ajoute l'oracle, » n'auriez-vous point perdu quelque choſe? » --- Vous l'avez dit: ce que je viens de » vous donner. » L'Egypte étoit alors remplie de pareils empiriques.

[1118.]

Moſtader-Billah meurt à Bagdad, à l'âge de quarante-deux ans, & dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Il avoit toutes les qualités néceſſaires à un ſubalterne: doux, libéral, éloquent; il aimoit la juſtice;

il protégeoit les gens de lettres. C'eût été un bon miniſtre ſous un monarque en état d'agir par lui-même. Son fils Abu-Manſor ſuccéda à ſes titres & à ſon eſclavage; mais ſa proclamation ne fut pas paiſible. Haſſan, ſon frere, prit les armes, s'empara de Vaſet, ſe décora du nom de Calife, en exerça la puiſſance. Les troupes d'Abu-Manſor marcherent contre le rebelle; le vainquirent; le firent priſonnier, & le conduiſirent, chargé de chaînes, au monarque qui lui pardonna, & prit le nom de Moſtarshed-Billah.

[1121.]

Le viſir Afdal eſt aſſaſſiné par deux Bathaniens (*), envoyés, dit-on, par le Calife Amer. Ce prince voyoit depuis long-tems avec jalouſie l'exceſſive autorité de ce miniſtre. Il ne porta point la vengeance au-delà du trépas; il lui fit faire de magnifiques obsèques auxquelles il aſſiſta lui-même. Seulement il s'empara de tout l'argent du viſir, qui montoit à quatre cents mille dinars, de ſa riche gar-

(*) Les Bathaniens, ou Iſmaéliens de Perſe, fonderent leur puiſſance ſous la conduite de Haſſan-Sabath, l'an 1090 de J. C. On verra leur hiſtoire dans le volume ſuivant.

derobe, de ſes meubles, de ſes pierreries, & de tout ce qu'il poſſédoit.

[1129.]

Le monarque Fathimite éprouva bientôt le ſort de ſon miniſtre. Dix Bathaniens, armés par les amis d'Afdal, le poignardent au retour d'une promenade, pour venger la mort du digne viſir. Amer ne fut ni plaint, ni regretté de ſes ſujets. Il étoit ſçavant, il écrivoit bien; mais ces qualités ſtériles, & quelquefois dangereuſes dans un deſpote, ne peuvent éclipſer la cruauté, la diſſimulation, l'orgueil, les débauches, l'amour des voluptés brutales, & ſur-tout l'ingratitude qu'on lui reproche.

MOSTARSHED-BILLAH, *à Bagdad*, ET HÁFEDH-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1129.]

AMER ne laiſſoit point de fils; mais ſa veuve étoit enceinte. Abul-Maïmun-Abdal-Majid, ſon couſin-germain, petit-fils de Moſtanſer, lui ſuccéda ſous le nom d'Hafedh-Ledinillah, à condition cependant qu'il n'auroit que le titre & l'autorité de régent, ſi l'enfant poſthume du monarque défunt étoit un fils. La princeſſe accoucha d'une fille, & la proclamation d'Hafedh fut unanime. Un ſeul ambitieux, Abu-Hanud, l'un des fils d'Afdal, & ſon ſucceſſeur dans le viſiriat, s'efforça de la troubler. Comme il étoit général en chef de toutes les troupes Egyptiennes, il aſpiroit lui-même à la ſouveraine puiſſance, & s'étoit fait ſecrettement un parti parmi les créatures de ſon pere; mais ſes intrigues échouerent: il fut contraint de ſe proſterner, comme les autres, aux pieds du nouveau ſouverain.

[1130.]

Hafedh ne fut pas plutôt affermi ſur le

trône, qu'il dépoſa le viſir, & mit en ſa place Barham, perſonnage diſtingué par ſa profonde ſageſſe, ſon rare mérite, ſon illuſtre naiſſance, ſes éclatantes vertus, digne, en un mot, de ce poſte éminent. Le miniſtre répondit à l'attente de ſon maître; & ſon adminiſtration perpétua, pour ainſi dire, les ſervices qu'avoit rendus le célèbre & malheureux Afdal.

[1131.]

Une nouvelle puiſſance s'étoit élevée dans l'Irac, ſous le nom d'Atabeks, & menaçoit de tout envahir. Le Calife de Bagdad, ſans ceſſe harcelé par Zenghi, leur chef, entreprend de les réprimer. Il paſſe le Tigre avec une armée nombreuſe, & place ſon camp ſur la rive occidentale de ce fleuve. Les deux peuples ſe rencontrent; on s'ébranle; on s'attaque; on ſe mêle. Zenghi met en déroute l'aile droite du monarque Abbaſſide, tandis que ce prince, de ſon côté, diſſipoit auſſi la ſienne. L'Atabek ſe croyoit par-tout vainqueur; il néglige ſon avantage, & le Calife profite du ſien. Il tombe ſur l'aile triomphante des ennemis, la preſſe, l'environne, l'accable de toutes parts, & remporte une victoire complette.

[1132.]

Le triomphe de Moſtarshed avoit ſinguliérement animé ſa valeur. Zenghi, depuis ſa défaite, n'oſoit agir. Le Calife lui envoye un ambaſſadeur pour le ſommer de le reconnoître. Le député, par des manieres hautaines, réveille le courroux du fier Atabek; il eſt arrêté & mis en priſon. A cette nouvelle, le ſouverain de Bagdad entre en fureur. Réſolu de venger l'inſulte faite à ſon repréſentant, il ſe met à la tête de trente mille hommes, & vole aux portes de Moſul pour y aſſiéger Zenghi. Ce dernier, trop foible pour réſiſter au monarque en plaine campagne, n'oublie rien du moins pour ſe défendre dans ſes murs. Mais, malgré ſes efforts, il alloit être la victime d'une conjuration faite pour introduire le Caliſe dans la place, ſi ſon heureux deſtin ne la lui eût fait découvrir. Les complices expierent leur perfidie ſur un échafaud; & Moſtarshed, trompé dans ſes eſpérances, fut obligé de lever le ſiége après trois mois de travaux. A peine fut-il rentré dans Bagdad, qu'une députation honorable vint, de la part du prince ennemi, lui demander humblement la paix. Il l'accorda ſans peine; & ce traité mit le comble à la gloire de ſon règne.

[1133.]

Le monarque Abbaſſide avoit déclaré Sultan, & Emir-Al-Omra, Maſoud, prince Selgiucide. Mais, quelques mécontentemens l'ayant indiſpoſé contre ce miniſtre, il avoit fait ſupprimer ſon nom dans les prieres publiques, & l'avoit dépouillé de tous les titres dont il l'avoit revêtu. Maſoud apprend cet outrage. Plein de colere, il part avec de nombreux bataillons, & vient camper dans le territoire de Bagdad. Moſtarshed, accompagné de toute ſa cour & ſuivi de troupes immenſes, vole à ſa rencontre. S'appercevoir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. Au milieu du combat, une partie des troupes du Calife paſſe ſous les drapeaux du Sultan: la victoire, qui commençoit à ſe déclarer pour lui, l'abandonne auſſi-tôt. Il eſt fait priſonnier; ceux qui le défendent encore ſont diſſipés: Bagdad ouvre ſes portes à Maſoud. Le Calife y fut conduit par ſon vainqueur, qui l'obligea de ſigner un traité par lequel il promettoit de payer annuellement au Sultan quatre cents mille dinars, & de demeurer à Bagdad avec ſa garde ſeule, ſans jamais lever d'autres troupes. Ratifier de pareilles conditions, c'étoit ratifier ſon eſclavage. Mais la force l'ordon-

noit, il fallut y souscrire; & alors, pour marque d'honneur, on lui permit de monter à cheval, & de faire porter un harnois devant lui.

Cette servitude ne fut pas longue; une mort funeste vint en rompre les fers. Mostarshed étoit encore avec le Sultan, lorsque vingt Bathaniens ou assassins, que l'on dit avoir été armés par Masoud lui-même, se jeterent sur ce prince, & le sacrifierent à l'ambition du Sultan. Non-content de lui arracher le jour, ces scélérats lui couperent encore le nez, les oreilles, & le laisserent, par mépris, tout nud sur la place.

RASHED-BILLAH, *à Bagdad.*

[1134.]

APRÈS l'assassinat de Mostarshed, Abu-Safar-Al-Mansor, son fils, fut proclamé Emir-Al-Moumenin, ou commandant des Fidèles, & prit le titre de Rashed-Billah. Les habitans de Bagdad l'avoient déja reconnu, du vivant même de son pere, pour l'héritier du Califat; de sorte qu'il monta sur le trône sans aucune opposition: mais son règne fut de courte durée. Le sultan Masoud, ayant appris l'installation du nouveau souverain, lui fit demander la somme à laquelle son prédécesseur s'étoit soumis. Rashed, irrité d'une pareille prétention, qui, d'ordinaire, n'obligeoit que celui qui l'avoit fait naître, refuse nettement d'y souscrire; &, se voyant appuyé des citoyens de la capitale & de quelques princes ennemis de Masoud, il osa soutenir son refus, les armes à la main, & chasser de Bagdad les parens, les amis, les officiers du prince Selgiucide. Le Sultan en est instruit, & vient assiéger le monarque, qu'il appelle

rebelle. Après deux mois de réſiſtance, le Calife, abandonné de tout le monde, prend la fuite. Maſoud entre dans la ville, aſſemble les juges, les docteurs de la loi, & les plus habiles juriſtes Muſulmans, & leur remet un écrit de la propre main de Rashed, conçu en ces termes : « Si j'aſ-» ſemble jamais des troupes, ſi je ſors de » Bagdad, & ſi j'attente aux jours de » ceux qui ſont au ſervice du ſultan Ma-» ſoud, je me dépoſe moi-même. » L'aſ-ſemblée le déclara donc dépoſé, & l'on ſupprima ſon nom dans les moſquées de Bagdad, & dans celles des provinces dépendantes de cette capitale.

MOCTAFI-

MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad*; ET HAFEDH-LEDIMILLAH, *en Egypte.*

[1135.]

AVANT même la détrônisation de Rashed, le sultan Masoud avoit choisi son successeur : c'étoit Mohammed, fils de Mostader, oncle du Calife déposé, que son visir lui avoit représenté comme un prince rempli de prudence, de bonté, de vertus, digne enfin du trône de Mahomet. Une nouvelle assemblée des docteurs le proclama : le sultan, toute la cour, tous les ordres de l'état lui jurèrent obéissance; & le nouveau monarque prit le nom de Moctafi-Béamrillah. Comme ce prince étoit entiérement redevable de son élévation au despote Selgiucide, il ne songea point à faire usage de son autorité tant que ce sultan vécut; mais, après sa mort, il rentra dans tous les droits de la souveraineté, & régna absolument tout le reste de sa vie.

[1137.]

Barham, visir d'Egypte, professoit la

religion Chrétienne, & favoriſoit tous ceux qui, comme lui, adoroient le même Dieu, adoptoient les mêmes principes. Il les élevoit aux charges de l'état, il les combloit de graces; il ſuffiſoit de ſuivre les étendards de Jeſus-Chriſt, pour être protégé. Pluſieurs Muſulmans ſe faiſoient baptiſer pour parvenir à la faveur du miniſtre; mais le grand nombre murmuroit; &, quoique l'adminiſtration du viſir fût irréprochable, les dévots étoient vivement allarmés de voir gouverner l'empire de Mahomet par les plus mortels ennemis de ſon culte. On ſe laſſa bientôt de murmurer; & les mécontens, excités par l'ambitieux Redwan, qui s'étoit déclaré leur chef, prirent les armes, & vinrent, armés de piques au bout deſquelles ils avoient attaché l'Alcoran, inveſtir le palais impérial. Barham, qui avoit toute l'armée à ſes ordres, auroit pu facilement diſſiper ces mutins; mais, craignant d'augmenter le déſordre par l'effuſion de tant de ſang Muſulman dans la capitale, il aima mieux tranſporter plus loin le théâtre de la guerre, & ſe retira avec l'élite de ſes troupes Arméniennes dans la Haute-Egypte, où Yaſal, ſon frere, étoit gouverneur de la province & de la ville de Kur, laiſſant à ſon rival, auquel il ne ſe ſentoit plus en état de réſiſter, la liberté de pouſſer ſes

perfides projets. Mais le barbare l'avoit prévenu par ſes artifices : il avoit tellement aigri les Mahométans de Kur, qu'ils avoient maſſacré le malheureux Yaſal ; &, après avoir chargé d'outrage ſon triſte cadavre, ils l'avoient laiſſé ſans ſépulture, ſur un fumier. Quand Barham parut, ils fermerent leurs portes. Leur réſolution intimida les guerriers de l'infortuné viſir ; ils l'abandonnerent. Le miniſtre, reſté ſeul, crut dès ce moment ſes affaires déſeſpérées. Il ſe retira dans un monaſtere, & ſe plongea dans la ſolitude. Redwan, qui avoit forcé le Calife à le déclarer viſir, le pourſuivit avec la ripidité de la foudre, &, peu de tems après, le fit priſonnier. Mais, ayant appris qu'il avoit embraſſé la vie monaſtique, il le relâcha & lui laiſſa la vie, par reſpect pour les préceptes du prophète, qui ordonnoit d'épargner les moines. Cette indulgence n'empêcha pas néanmoins Redwan d'aſſouvir ſa haine implacable contre les Chrétiens, principalement au Caire. Il y entra avec ſon armée, ruina la plus grande partie de cette ville, & abandonna au pillage les maiſons, les égliſes, les monaſteres habités par les diſciples de Jeſus-Chriſt. Ce ne furent encore que les premiers coups de ſon reſſentiment. Comme il s'étoit rendu ſi puiſſant, que tout le monde, juſ-

qu'au Calife, trembloit à ſes regards, il exclut, de ſa propre autorité, tous les Chrétiens des conſeils & des charges civiles & militaires, leur enjoignit de porter des ceintures particulieres, pour les diſtinguer ignominieuſement; les accabla, ainſi que les Juifs, de tailles exorbitantes; &, pour en faciliter le payement, les diviſa en quatre claſſes. En un mot, il porta ſi loin le deſpotiſme, que le Calife ſon maître, ſoit par une baſſe adulation, ſoit par une ironie piquante, lui conféra le titre de Roi d'Egypte; qualification inconnue juſqu'alors dans l'empire Fathimite, & que ce monſtre pourtant croyoit mériter.

[1141.]

Fiers de la protection du nouveau viſir, les Mahométans triomphoient à leur tour, & ſe vengeoient avec uſure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens, ſous ſon prédéceſſeur. Ils devinrent ſi inſolens, par l'appui qu'ils trouvoient auprès de Redwan, que les Chrétiens, ne pouvant plus ſupporter leur implacable perſécution, formerent peu-à-peu un parti puiſſant contre le viſir, qui fut enfin obligé de ſe réfugier dans la Syrie. Il y raſſembla un corps de troupes, & défit ſes ennemis dans une premiere bataille; mais, dans une ſeconde, il fut en-

tiérement vaincu, & forcé, pour se dérober à leur fureur, de chercher un asile dans le palais du Calife, qui lui accorda sa protection. Cependant, pour ne pas s'exposer au ressentiment des Chrétiens, à cause des églises que Redwan avoit ruinées, & des évêques & des moines qu'il avoit fait massacrer, il jugea à propos de dépouiller ce ministre impérieux de toutes ses charges, & rendit aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs priviléges.

[1146.]

Le séditieux Redwan se fatigua bientôt de sa retraite; &, désespéré de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Calife le traitât avec toute l'honnêteté possible, il chercha les moyens de s'échapper du palais. Il y réussit, en faisant un trou à la muraille; &, s'étant rendu à Mesr, les Noirs & ses anciens partisans se déclarerent en sa faveur. Mais la division se mit bientôt parmi les séditieux: Redwan voulut l'appaiser; &, lorsqu'il parloit, un des Noirs lui fendit la tête d'un coup de cimeterre, ce qui épargna au monarque Fathimite la peine d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

[1149.]

Après la mort de cet ambitieux, Hafedh gouverna ſans miniſtre. Seulement, il fit ſolliciter Barham de quitter ſon monaſtere, & de revenir à la cour reprendre la charge que Redwan lui avoit enlevée. Le vertueux Barham conſentit à venir au palais, pour aſſiſter le Calife de ſes conſeils, mais ſans vouloir accepter le viſiriat. Le prince Fathimite ne fit rien de mémorable juſqu'à ſa mort, qui termina ſa carriere à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, dont il en avoit régné vingt. Monarque ordinaire; foible dans la vertu, inconſéquent dans le vice, peu capable de tenir le ſceptre; s'il parut avoir une ombre d'autorité, il la dût aux diviſions de ſes miniſtres, qui plongeoient ſes états dans une eſpece d'anarchie.

DHAFER-BEAMRILLAH, *en Egypte.*

[1150.]

HAFEDH laiſſoit un fils, appellé Abu-Manſour-Iſmaël, qui commençoit alors ſa dix-ſeptieme année. Ce jeune prince monta ſans contradiction ſur le trône Fathimite, prit le titre de Dhafer-Béamrillah, & déclara viſir, ou plutôt ſouverain ſous ſon nom, Naimoddin, l'un des plus grands favoris de ſon pere. Mais Ali, fils de Sélar, un des premiers ſeigneurs de la cour, qui étoit Emir d'Alexandrie & de ſon territoire, aſſembla, dans les provinces occidentales de l'empire, un corps de troupes, qu'il renforça des garniſons voiſines, & forma une armée puiſſante, à la tête de laquelle il s'avança vers le Caire. Rien ne s'oppoſe à ſon approche; les portes de la capitale tombent à l'aſpect de ſes guerriers: Naimoddin prend la fuite; & l'heureux Ali met le comble au triomphe de ſon ambition, en forçant ſon ſouverain de le déclarer ſon collégue.

[1151.]

A peine le nouveau visir se vit-il affermi dans la dignité qu'il venoit d'usurper, qu'il parut vouloir faire un usage légitime de sa puissance. Par l'avis de plusieurs docteurs Musulmans, il abolit ces marques ignominieuses par lesquelles quelques-uns de ses prédécesseurs avoient voulu que les Chrétiens fussent distingués. Mais cette trompeuse équité étoit produite par une fine politique. A la faveur de cette indulgence, il se flattoit de tirer de grosses sommes de ceux qui en étoient l'objet. Personne ne s'y méprit; les bourses resterent fermées; &, au bout de trois jours, Ali annulla les nouvelles ordonnances, pour faire revivre les anciennes. Il projetta même contre eux la plus terrible vengeance. Mais, tandis qu'il formoit les desseins les plus cruels, Nasr, fils d'Al-Abbas, gouverneur de Belbéis, le déposa & le tua, & fit donner à son pere la charge importante de visir.

[1154.]

Nasr étoit beau, & les charmes de sa personne étoient relevés par les graces de la jeunesse. Le Calife, dont le cœur étoit sensible aux attraits de la figure, ne put

voir long-tems, ſans un vif intérêt, le fils de ſon viſir. Bientôt cette inclination devint une paſſion auſſi violente que déteſtable. Il oſa faire au jeune homme les propoſitions les plus monſtrueuſes. Les refus, loin de rallentir ſes infâmes pourſuites, ne firent qu'allumer davantage les flammes abominables qui dévoroient ſon cœur. Il lui propoſa de tuer ſon pere, avec promeſſe de le déclarer viſir à ſa place, & de le combler de toutes les faveurs capables de ſéduire un ſujet. Al-Abbas fut inſtruit, par ſon fils, des inſtances du Calife, des conſeils qu'il lui donnoit, du prix qu'il attachoit à leur exécution. Tous deux en eurent horreur; tous deux convinrent d'immoler un prince dont les vices déshonoroient le ſceptre du grand prophète. Ils inviterent Dhafer, avec deux de ſes favoris, à une fête ſecrette; &, profitant de l'occaſion, ils les maſſacrerent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Mort déplorable, mais que l'on pourroit excuſer, ſi les attentats & les déſordres des ſouverains étoient des titres ſuffiſans pour armer leurs ſujets, au mépris de l'obéiſſance qu'ils leur ont jurée!

FAYEZ-BENASRILLAH, *en Egypte*, ET MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad.*

[1155.]

LE lendemain de l'assassinat de Dhafer, Al-Abbas se rendit au palais, où tout étoit dans le trouble, parce que le Calife ne paroissoit point. Il feignit d'être allarmé lui-même, & s'empressa de le chercher de toutes parts. Après d'inutiles perquisitions, le perfide visir, pour mieux cacher son crime, prit l'extérieur d'un homme pénétré de douleur & d'indignation, & condamna les deux freres du monarque défunt & leur cousin-germain à périr sur un échafaud, comme coupables du meurtre de leur souverain. Ensuite il tira du sérail & d'entre les mains des femmes, le fils de Dhafer, qui n'avoit pas cinq ans; le fit proclamer Calife, sous le nom de Fayez-Benasrillah, & contraignit tous les grands à lui prêter le serment de fidélité. Cette conduite n'empêcha pas que le jeune prince ne fût tellement saisi à la vue des corps de ses oncles & de tous

ceux que le cruel visir avoit fait égorger, qu'il perdit l'esprit. En vain employa-t-on les remèdes pour rétablir les organes de son cerveau dérangé ; tout l'art des médecins échoua contre le mal ; &, depuis ce funeste spectacle, le nouveau Calife n'eut jamais le libre exercice de sa raison.

[1156.]

Le superbe ministre, ayant écrasé tout ce qui pouvoit faire ombrage à son ambition, se livra tout entier à son caractere impérieux, & franchit toutes les bornes qu'il avoit gardées jusqu'alors. Mais son despotisme le rendit bientôt odieux à tous les Musulmans ; & la cour & l'armée le soupçonnerent de concert d'avoir immolé le Calife à sa tyrannie. Cette défiance s'accrédita dans le secret, & fit des progrès rapides. En moins de deux mois, Al-Abbas vit s'armer contre lui tous les sujets de Fayez : les dames elles-mêmes couperent des boucles de leurs cheveux ; &, les ayant attachées au bout des lances, en signe de douleur, elles les envoyerent au général des troupes de l'empire, le conjurant de venger la mort du souverain sur d'indignes ministres qui en étoient coupables. Ce capitaine, cédant sans beaucoup d'efforts à ces vives instan-

ces, rassemble ses guerriers, & se met en devoir d'arrêter le visir & son fils. Ils le préviennent par la fuite, & se réfugient dans les pays que les Croisés avoient conquis depuis quelques années. La sœur de Dhafer s'adresse à eux; &, à force de présens & de promesses, elles les engage à s'assurer des deux traîtres. Les Croisés font aussi-tôt marcher quelques détachemens qui les rencontrent & attaquent leur escorte. Le combat est sanglant. Les deux assassins & les compagnons de leur fortune se défendent en désespérés. Al-Abbas perd la vie : son fils est chargé de fers; & les Francs le font conduire au Caire, après s'être emparé des richesses immenses que ces fugitifs avoient emportées avec eux. Le malheureux Nasr fut livré à l'implacable ressentiment de la princesse dont il avoit excité la juste vengeance. Elle lui écrasa, dit-on, & lui mit en piéces la main droite, tandis que les autres dames de la cour lui arrachoient, avec des tenailles rouges, la chair de dessus les os. On ajoute même qu'elles en mangerent. Il respiroit encore, malgré ces affreux tourmens, lorsqu'on l'attacha à un gibet, au milieu de la capitale; &, quand il eut cessé de vivre, on réduisit son cadavre en cendres.

[1157.]

Après cette terrible exécution, Fayez conféra la dignité de visir au général de l'empire. Un des premiers soins de ce nouveau ministre fut de faire chercher le corps de Dhafer ; & il le découvrit par le moyen d'un des domestiques d'Al-Abbas, qui lui indiqua le puits où il avoit été jetté avec les corps de ses deux favoris. Il fit inhumer celui du malheureux prince avec toute la magnificence convenable à un si grand monarque ; & le zèle du visir pour la mémoire de ce despote lui concilia les cœurs de tous les Egyptiens.

[1158.]

Moctafi-Béamrillah meurt à Bagdad, à l'âge de soixante-six ans, dont il en avoit régné vingt-quatre. Comme il devoit son élévation au crédit de Masoud, il ne prit aucune part au gouvernement tant que ce Sultan vécut ; mais, après sa mort, il recouvra son autorité, & n'en laissa aucune à Malec Shah II, successeur du prince Selgiucide, & demeura seul maître dans ses états, qui comprenoient l'Arabie & l'Irak Babylonienne. Peu de tems avant sa mort, ce prince avoit dé-

claré Joſeph, ſon fils, pour ſon ſucceſſeur. Une de ſes concubines, qui avoit de lui un fils nommé Abu-Ali, voyant que ſa maladie devenoit dangereuſe, forma le deſſein d'aſſaſſiner Joſeph, ſe flattant de frayer par ce moyen à ſon fils le chemin du trône. Elle engagea dans ſon parti un grand nombre des femmes du palais, qu'elle arma de couteaux pour le maſſacrer quand il viendroit viſiter ſon pere. Un petit eunuque, que Joſeph envoyoit continuellement pour s'informer de l'état du vieux Calife, & qui vit ces femmes avec leurs couteaux à la main, l'inſtruiſit du complot. Il prit alors une cotte de mailles; &, l'épée à la main, il ſe rendit au palais. A peine y fut-il entré, que ces Mégeres l'aſſaillirent; mais il ſe défendit ſi bien qu'il en bleſſa pluſieurs; puis, avec le ſecours du gouverneur du palais, qu'il avoit inſtruit de cette conjuration, & de quelques-uns des valets-de-chambre du monarque moribond, il les mit en fuite. Abu-Ali & ſa mere tomberent entre ſes mains; & il ſe contenta de les faire mettre en priſon. Mais il traita plus rigoureuſement les femmes qui avoient entrepris de lui ôter la vie; les unes furent exécutées publiquement, & les autres précipitées dans

le Tigre. Moctafi expiroit, tandis que ces ſcènes ſanglantes ſe paſſoient auprès de lui. Joſeph, ſe voyant ſans rival, célébra ſes obſéques, & ſe fit proclamer ſous le nom de Moſtanjed-Billah.

[1160.]

Fayez-Benafrillah termine ſes jours, dans la ſixieme année de ſon Califat, & dans la onzieme de ſon âge. On peut regarder le tems qu'il ſiégea ſur le trône Fathimite comme un véritable interrègne, puiſqu'il fut mineur & inſenſé juſqu'à ſa mort.

MOSTANJED-BILLAH, *à Bagdad*, ET ADED-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1160.]

LE ſucceſſeur d'Al-Abbas dans le viſiriat avoit, comme preſque tous ceux qui l'avoient précédé, porté le deſpotiſme à ſon comble, ſous le nom du ſouverain. Revêtu du titre faſtueux de Seigneur des Seigneurs, il aſſerviſſoit les grands de l'empire, il tyranniſoit les peuples, il multiplioit les impôts & les charges des ſujets; en un mot, il n'oublioit rien pour ſe rendre exécrable. La mort de Fayez lui donna lieu d'affermir encore ſon odieuſe puiſſance, en le laiſſant maître du choix du ſouverain. La ſucceſſion au trône ne pouvoit regarder que des princes collatéraux : pluſieurs avoient droit d'y prétendre; le viſir élut Abdallah, fils de l'Emir Yuſep, (Joſeph) qui deſcendoit du Calife Hafedh, & le fit proclamer ſous le nom d'Aded-Ledinillah.

Le tout-puiſſant miniſtre devoit, ce ſemble, ſe promettre des jours heureux & floriſſans ſous le règne d'un monarque qu'il

qu'il avoit élevé lui-même. Ses espérances furent tristement déçues. Un jour qu'il entroit dans le palais, quelques scélérats, apostés, dit-on, par la tante du nouveau Calife, le poignarderent. Il ne fut pas tué sur la place; on le transporta chez lui, d'où il envoya un de ses favoris au Calife, pour lui reprocher sa mort. Aded se justifia par les plus grands sermens; &, pour prouver qu'il n'avoit aucune part à cet attentat, il livra sa tante au visir, qui lui fit aussi-tôt trancher la tête en sa présence. Content de cette vengeance, le ministre expira, après avoir eu le crédit de faire déclarer son fils héritier de sa dignité. Les historiens conviennent qu'il possédoit dans un degré supérieur l'art de la guerre; qu'il étoit habile politique; qu'il entendoit le détail difficile du gouvernement; qu'il joignoit à la plus séduisante éloquence un talent décidé pour la poësie: mais son orgueil, son avarice, ses cruelles exactions éclipsoient tellement l'éclat de ses bonnes qualités, qu'il étoit universellement détesté, & que sa mort fut regardée comme un événement heureux pour l'Egypte.

[1162.]

Son fils, nommé Zaric, prit le titre de Roi juste, & le démentit dès le com-

mencement de son ministere. Un officier d'un grand mérite, appellé Shawer, fut insulté par Hasan, neveu du nouveau visir. Shawer se plaignit, sans être écouté. Hasan même, fier du crédit dont il jouissoit auprès de son oncle, ajouta l'outrage à l'insulte; &, pour faire connoître au complaignant jusqu'où alloit le mépris qu'il lui portoit, il lui envoya une boëte qui renfermoit un de ces fouets dont on se servoit pour châtier les esclaves. Shawer alors sortit du Caire, & se retira avec ses amis & ceux qui lui étoient attachés dans les déserts voisins d'Alexandrie. Là, tous les Musulmans qui avoient quelques sujets de mécontentemens contre le ministre actuel, ou que l'amour de la nouveauté transportoit, vinrent se joindre à lui; & bientôt il se vit à la tête d'une armée de dix mille chevaux, avec laquelle il entra sur les terres du visir, les mit au pillage sans opposition; puis, s'avançant vers le Caire, il menaça cette capitale & la cour de porter dans leur sein l'incendie, le carnage & la mort.

A l'approche de ce terrible ennemi, Zaric, saisi d'effroi, loin de prendre les mesures nécessaires pour lui résister, ne pensa qu'à se réfugier avec sa famille & ses richesses dans quelque place sûre,

Sa fuite fut auſſi ſecrette que honteuſe. Il jetta ſes pierreries, qui étoient d'un prix ineſtimable, & qui égaloient preſque le revenu annuel de l'Egypte, dans une bourſe, & mille dinars dans une autre, les mit ſous la ſelle de ſon cheval, & diſparut à toute bride dans le déſert, ſans oſer ſe fier à perſonne pour l'accompagner ou lui donner connoiſſance de ſon évaſion.

Cependant le Calife & ſa cour, également allarmés des progrès de Shawer, & de la puſillanimité du miniſtre, étoient dans la derniere conſternation. Afin de prévenir de plus fâcheuſes ſuites de la part de ce capitaine, Aded eut recours à un expédient efficace qui l'appaiſa : ce fut d'élever ce guerrier à la dignité de viſir, en la place du fugitif Zaric. Ce malheureux miniſtre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des troupes de Shawer; ils le pillerent, le dépouillerent, & le laiſſerent tout nud dans le déſert, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût preſque mort de faim & de froid. A la fin néanmoins, ayant été reconnu, Jacob, l'Emir des Arabes, le fit conduire dans ſa tente, & l'envoya, ſous bonne eſcorte, au Caire.

Quelle dut être ſa ſurpriſe & ſa con-

fusion, en trouvant un asyle dans un séjour où il ne devoit trouver que des fers! Shawer, qu'il avoit si indignement offensé, le reçut en ami, lui prodigua les marques de la plus généreuse pitié, & des appartemens dans son palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté possible. Une bienfaisance si peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahison contre son bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte; tandis que le trop humain Shawer, bien loin de soupçonner sa perfidie, le traitoit plutôt en frere qu'en prisonnier coupable, l'admettoit à sa table, & ne faisoit pas difficulté de le consulter sur les affaires d'état les plus importantes. A la fin, cet homme dangereux ayant tenté de se sauver, Tay, fils du visir, en eut bientôt connoissance, conçut des soupçons; &, s'en étant éclairci, il découvrit tant de trames criminelles, que, dans un transport de colere, il courut à l'appartement du traître, & lui trancha la tête d'un coup de sabre. Ensuite il révéla le crime & l'ingratitude de Zaric à toute la cour. Shawer eut encore la générosité de le pleurer & de blâmer la trop prompte indignation de son fils.

[1163.]

A peine le visir étoit-il délivré de cet ennemi secret, qu'un nouveau rival, nommé Dargan, prit ouvertement les armes pour le dépouiller de sa dignité. La fortune seconda l'audace du rebelle; Shawer fut vaincu dans une bataille, & contraint de se sauver en Syrie, après avoir vu périr Tay, son fils, à ses côtés. L'infortuné ministre implora la protection de Noraddin, l'Emir Atabech de Damas; il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte, s'il vouloit l'assister de toutes ses forces, & le rétablir dans le visiriat, dont Dargan venoit de s'emparer; &, comme il connoissoit la haine implacable de Noraddin contre les Chrétiens, il lui peignit l'Egypte en proie aux nombreux bataillons des Croisés, qui, fiers de leurs succès, menaçoient de leur joug tous les états des princes Musulmans. Le monarque, séduit par ces raisons, promit tout au fugitif Shawer; &, par son ordre, Asadoddin, surnommé Shairamb, entra en Egypte avec une armée nombreuse, destinée à chasser les Chrétiens, & à déposséder Dargan.

Cet usurpateur s'étoit affermi dans sa dignité. Toutes les charges de l'empire

étoient au pouvoir de ſes freres, de ſes parens & de ſes créatures ; tout tremblоit devant lui. Mais, pour rendre ſon autorité durable, il avoit fait une faute qui entraîna ſa ruine, & qui cauſa bientôt la chûte de l'empire Fathimite. Tous les officiers, tous les gens de guerre, tous les Emirs attachés aux intérêts de Shawer avoient été immolés à l'ambition de ſon rival ; attentat funeſte, qui dépouilloit l'Egypte des ſeuls citoyens qui pouvoient la défendre, & qui offroit, pour ainſi dire, la conquête de cette riche contrée à la premiere puiſſance qui voudroit l'entreprendre. Dargan fut vaincu, & Shawer rétabli ; mais, dès qu'il ſe vit en poſſeſſion de ſa premiere autorité, au lieu de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Noraddin, au lieu de lui rembourſer les frais de l'expédition, il fut aſſez peu politique & aſſez ingrat pour refuſer de payer la moindre partie de la ſomme ſtipulée ; & pour contracter avec les Chrétiens croiſés une alliance qui ne pouvoit que déplaire au ſouverain de Damas.

Aded voyoit avec une ſorte d'indifférence toutes ces grandes révolutions qui agitoient ſon empire ; il lui importoit peu qui régnât ſous ſon nom. Quel que fût le viſir que lui donnât le ſort, il en étoit l'eſclave ; & c'eût été fait de lui, s'il eût

osé tenter de briser ses fers. Un trait prouvera combien sa dépendance étoit servile. Zaga, empereur d'Abissinie, avoit usurpé le trône ; l'Abuna, ou métropolitain de ce vaste état, ne cessoit de lui reprocher son injustice. Le zèle du prélat devint odieux, & le monarque résolut de le déposséder de son siége. Un ambassadeur vint de sa part solliciter le Calife & son visir d'obliger Marc, patriarche d'Alexandrie, de qui dépendoit l'église d'Abissinie, à lui envoyer un nouvel Abuna, au lieu de celui qui occupoit cette dignité, dont il le jugeoit indigne. Marc refusa généreusement de se prêter à cette iniquité ; & cette affaire causa une contestation fort vive entre le Calife & son visir. Le despote prétendoit, avec raison, qu'on ne pouvoit, sans violer les loix les plus sacrées, contraindre un patriarche d'agir contre les canons de son église ; & le ministre soutenoit que c'étoient-là des scrupules auxquels on ne devoit pas avoir égard quand il s'agissoit d'obliger un souverain puissant, & qu'il falloit ordonner au patriarche de céder à ses instances. Le Calife répliqua que, loin de l'y contraindre, il lui défendoit de se rendre. Le visir menaça, le monarque se tut ; & Marc fut jetté dans une prison, jusqu'à la mort du ministre.

[1167.]

Shawer ratifie les traités faits avec les Francs, & se ligue avec eux contre Noraddin, pour l'attaquer dans ses propres états, pendant qu'il y étoit occupé à calmer quelques révoltes. Le visir regardoit cette démarche comme le seul moyen d'empêcher ce conquérant d'envoyer davantage ses troupes en Egypte. A cette nouvelle, Asadoddin, général du monarque Syrien, fier des avantages qu'il avoit remportés, rentre dans les domaines Fathimites, prend quelques villes; mais, attaqué tout-à-la-fois par le ministre du Calife & par les Chrétiens, il se voit assiégé dans son propre camp. Noraddin l'apprend, traite avec les Croisés, & délivre son général, qui, plein de vengeance, ne songe qu'à punir l'ingratitude & la perfidie de Shawer. Une victoire complette le conduit aux portes d'Alexandrie, qui lui sont ouvertes. Il confie cette place importante au fameux Saladin, son neveu, pour voler à d'autres triomphes, & pour accabler, d'un même coup, s'il étoit possible, les Egyptiens & les Francs.

Ces derniers s'étoient rendus maîtres de Belbéis ou Péluse, dont ils avoient massacré ou chargé de fers la plûpart des habitans. Encouragés par ce succès, ils

assiégeoient le Caire, où Shawer & le Calife s'étoient renfermés, résolus de s'y défendre jusqu'au dernier soupir. Malgré la plus héroïque résistance, cette capitale alloit succomber sous les efforts des Croisés, si Aded n'eût imploré le secours de Noraddin. La priere du monarque Fathimite fournissoit au souverain de Damas la plus belle occasion de conquérir l'Egypte, & d'en chasser les Chrétiens. Une armée de quatre-vingt mille chevaux vint renforcer celle d'Asadoddin, & marcha vers la place assiégée, sous les auspices de ce capitaine. A son approche, les Croisés disparoissent; & le général Syrien est reçu dans le Caire comme un libérateur. Le Calife l'invite à se rendre au palais, où il le reçoit avec les plus grandes marques de distinction & de reconnoissance. Il lui donne le titre & le pouvoir de Sultan; le comble de dons magnifiques, & prodigue à Saladin qui l'avoit suivi dans cette expédition, & à tous les officiers Syriens, toutes les richesses accumulées dans ses trésors. Shawer lui-même, à qui sa conscience reprochoit la violation de tous ses engagemens, le disputoit à son maître en attentions & en égards. Il invite Asadoddin, son neveu, & les autres chefs de l'armée à un festin splendide qu'il avoit préparé, disoit-il, pour ses protecteurs &

ſes vengeurs. Mais ces dehors trompeurs cachoient le perfide deſſein de les faire périr. Le général en fut inſtruit, & fit arrêter le traître, que, par ſon ordre, Saladin jetta dans un cachot. A cette nouvelle, Aded envoya un de ſes miniſtres au capitaine Syrien, non-ſeulement pour lui proteſter qu'il n'avoit aucune part au complot de Shawer, mais auſſi pour lui demander la tête de cet indigne viſir. On la lui coupa ſur le champ, & on l'envoya ſur la pointe d'une lance au Calife. Pour reconnoître ce ſervice, le ſouverain Fathimite honora Aſadoddin de la robe de viſir, & des autres marques de cette dignité, & lui donna le titre de Roi victorieux. Ce général prit auſſi-tôt poſſeſſion du palais de ſon prédéceſſeur, & fit ſon entrée ſolemnelle dans la capitale, avec un cortège convenable; ce qui n'empêcha pas que la populace & les ſoldats ne ſe ſoulevaſſent contre lui, & ne l'attaquaſſent avec beaucoup de furie, lorſqu'il traverſoit la ville; de ſorte que, pour prévenir leurs inſultes, il ne trouva pas de meilleur expédient que de leur crier: « Le » Calife vous abandonne les immenſes ri» cheſſes que Shawer a amaſſées durant » ſon miniſtere. » On s'empreſſa de courir au palais de ce miniſtre; on le pilla; on le dépouilla de tout ce qui étoit de

quelque valeur, & le nouveau vifir fut reçu avec de grandes acclamations, & les démonſtrations de la joie la plus vive & la plus ſincère. Les poëtes & les orateurs célébrèrent à l'envi ſon élévation à la dignité ſuprême; mais il n'en jouit pas long-tems, puiſqu'il mourut d'un excès de débauche, deux mois & cinq jours après.

[1169.]

Saladin étoit le plus jeune des Emirs qui aſpiroient à la dignité de vifir; mais ſes brillantes qualités, ſes vertus, ſon courage & ſa prudence dont il avoit donné mille preuves éclatantes, lui aſſuroient la ſupériorité ſur tous ſes compétiteurs. Auſſi le Calife, ſoit par eſtime pour ſon rare mérite, ſoit par crainte de ſon reſſentiment, lui conféra-t-il la place de ſon oncle; & ce choix fut généralement approuvé, à l'exception de quelques Emirs que le nouveau miniſtre gagna bientôt, en leur diſtribuant les tréſors de ſon prédéceſſeur, & la plus grande partie des richeſſes du monarque qui venoit de le proclamer Roi & Défenſeur de l'empire de Mahomet. Le premier uſage que Saladin fit de ſa puiſſance, fut de la rendre abſolue, ſans paroître néanmoins agir autrement que comme général de No-

raddin, ſous le nom duquel il cachoit toutes ſes démarches ambitieuſes. Il lui importoit de ménager ce redoutable potentat, qui avoit encore en ſon pouvoir ſon pere & toute ſa famille. Il vint à bout de l'attirer en Egypte; & alors il ne ſe comporta plus qu'en politique habile à l'égard du Sultan de Damas, ſeulement pour l'empêcher de ſe déclarer contre lui, avant qu'il eût affermi les fondemens de la nouvelle monarchie qu'il prétendoit élever ſur les débris du Califat.

[1170.]

Tandis que les ſouverains Fathimites étoient en Egypte ſur le penchant de leur ruine, Moſtanged-Billah terminoit à Bagdad un règne paiſible & heureux, par la perfidie d'un ſujet qui avoit abuſé de ſes graces. Ce prince étoit dangereuſement malade, lorſqu'ayant appris que Kimar, préfet de ſon palais, tramoit une conſpiration, il chargea ſon médecin d'ordonner de ſa part à ſon viſir de faire pendre cet ambitieux. Le viſir, qui étoit du complot du préfet, lui communiqua les ordres du ſouverain; & tous deux, comprenant que leur perte étoit certaine, ſi le Calife recouvroit la ſanté, réſolurent de le prévenir. Ils ſe tranſporterent dans ſon appartement avec quelques-uns de leurs

amis, l'enleverent par force, & l'enfermerent dans un bain, où cet infortuné monarque expira, après avoir gouverné, ſans miniſtre, l'eſpace de onze ans. Prince digne des plus grands éloges, & d'un meilleur ſort, par ſon amour pour la juſtice. Ayant fait mettre en priſon un calomniateur, un des grands de ſa cour lui offrit deux mille dinars pour la délivrance du coupable: « Je vous en donnerai dix mille, » lui répondit l'équitable Calife, ſi vous » pouvez découvrir un autre homme qui » ait toutes les mauvaiſes qualités de celui » pour lequel vous intercédez; car je » deſire extrêmement purger mes états de » cette peſte. »

MOSTADI-BEAMRILLAH.

[1170.]

LE jour même de la mort de Moſtanged, Abu-Mohamed-Haſſan, ſon fils, fut proclamé par tous les domeſtiques de ſon pere; &, le lendemain, les principaux ſeigneurs de la cour & les députés du peuple lui prêterent le ſerment de fidélité. Il prit alors le nom de Moſtadi-Béamrillah, & confirma dans leurs charges ce même Kimar & ce même viſir qui avoient ſacrifié l'auteur de ſes jours. Ces deux miniſtres étoient trop puiſſans pour être dépoſſédés & punis ſans danger. Le nouveau ſouverain attendit du tems & de ſa politique le ſoin de châtier leur horrible attentat.

[1171.]

Noraddin étoit Sonnite, c'eſt-à-dire, de la ſecte oppoſée à celle qui reconnoiſſoit les deſcendans d'Ali & les Califes Fathimites pour ſeuls & véritables Imans de la religion de Mahomet, & qui traitoit d'hérétiques les Ommiades & les Abbaſſides. Afin de complaire au monarque

Syrien, Saladin entreprend d'abolir à jamais la puiſſance des princes qui régnoient depuis près de trois ſiécles, ſous le nom de deſcendans du prophète, & de réunir ſous un ſeul chef ſpirituel ceux qui n'adoroient qu'un même Dieu, & qui ne révéroient qu'un même apôtre. C'étoit un coup auſſi dangereux que hardi; mais il avoit tout diſpoſé pour le frapper ſûrement; & d'ailleurs les circonſtances favoriſoient l'exécution de ce projet. Aded étoit malade & preſque mourant. Environné d'eſclaves dévoués aux ordres du Sultan, ſans appui, ſans conſeil, réduit à lui-même au milieu de ſes vaſtes palais, il n'avoit ni la force de prévoir, ni le pouvoir de prévenir cette funeſte cataſtrophe. Les Sonnites occupoient toutes les charges de l'empire; fiers de la protection d'un ſouverain à qui rien n'oſoit réſiſter, ils propageoient publiquement leur doctrine, & ne ceſſoient d'humilier les Shiïtes, ou partiſans d'Ali, qui, ſi long-tems, les avoient forcés de ramper dans le ſilence. Leur triomphe fut à ſon comble, lorſqu'avant même qu'Aded fût expiré, Saladin fit ſupprimer des prieres & de tous les actes publics le nom de ce prince, pour y ſubſtituer celui de Moſtadi-Béamrillah.

On rapporte que, quelque tems avant

ſa dépoſition, Aded vit en ſonge un ſcorpion, qui, ſortant d'une moſquée qu'il avoit fait bâtir, & qui portoit ſon nom, vint à lui & le piqua. Cette viſion nocturne jetta dans ſon ame une telle terreur, qu'il ſe réveilla tout tremblant, & fit aſſembler tous ceux qui paſſoient pour habiles dans l'art d'interpréter les ſonges. Ils convinrent unaniment qu'il ſortiroit de cette moſquée quelqu'un qui lui feroit du mal. Le Calife, encore plus effrayé de l'explication que du ſonge même, ordonne de lui amener celui qui préſidoit dans le temple. On conduit à ſes pieds un religieux nommé Nagmeddin; le monarque l'interroge: le Soſi répond avec préciſion & ſimplicité; & ſes paroles naïves diſſipent les ſoupçons & les craintes du deſpote. Il le crut trop foible & trop ſincère pour être capable de jamais lui nuire; il le combla de préſens, le renvoya & ſe recommanda à ſes prieres. Cependant, lorſque Saladin entreprit d'anéantir le règne des Fathimites, & que, pour colorer ſa démarche des dehors de la juſtice, il eut convoqué dans ſon palais tous les docteurs & tous les Imans de la capitale, ce même Nagmeddin fut le premier qui oſa dire: « Que » les deſcendans d'Ali étoient indignes du » califat, par les excès dont ils avoient dés-

» honoré

» honoré cette dignité ſuprême, & qu'on » devoit les mettre au nombre des infidèles.» Cet avis fut généralement approuvé, & l'on regarda cet événement comme l'accompliſſement du ſonge du ſcorpion.

Après la mort d'Aded, que le Sultan fit inhumer en grande pompe, la famille de cet infortuné monarque fut enfermée dans un endroit écarté du palais, ſous une forte garde; & tous ſes eſclaves furent donnés, vendus, ou mis en liberté. Saladin s'empara de tous ſes tréſors & des richeſſes immenſes que deux ſiécles de faſte avoient accumulées dans les appartemens des Califes. Sans parler d'une infinité de riches tapis, d'habillemens magnifiques, de vaſes de porcelaine & de cryſtal de grand prix, de joyaux & de perles d'une valeur ineſtimable, on remarquoit une émeraude qui avoit une palme & demie de long; un rubis qui peſoit dix-ſept drachmes arabiques, & qu'on appelloit, à cauſe de ſon extrême volume, la montagne de rubis, & une perle de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Il y avoit encore dans le palais un tambour bien ſingulier, qui guériſſoit de la colique ceux qui le frappoient, & qui fut briſé par des gens qui n'en connoiſſoient pas l'admirable vertu. Enfin la bibliothèque ſeule ſuffiſoit pour donner une juſte

idée de l'opulence des princes Fathimites. Elle étoit composée de cent mille gros volumes, ouvrages des seuls auteurs Musulmans, & que l'on communiquoit aux sçavans curieux de les consulter.

Aussi-tôt qu'on eut appris à Bagdad la nouvelle de l'abolition du califat en Egypte, & que l'on y avoit prié dans toutes les provinces pour Mostadi, on fit des réjouissances publiques pendant plusieurs jours dans cette capitale. Le monarque Abbasside, plein de reconnoissance, envoya à Noraddin & à Saladin des vestes d'étoffes précieuses, & de riches présens. Par son ordre, on distribua la moitié de ses trésors à tous les Sofis, qui les premiers avoient opiné & agi en sa faveur; & l'on porta au Caire les étendards noirs, dont les Abbassides se servoient. Une chose bien digne de remarque, c'est que cette grande révolution s'opéra sans la moindre effusion de sang, quoique les Egyptiens fussent attachés aux Alides depuis tant d'années. Afin de rendre cette innovation durable, Saladin dépossédа tous les Cadis qui faisoient profession de la secte d'Ali, & les remplaça par ceux qui suivoient les principes contraires. Il révoqua aussi tous les gouverneurs qui étoient Shiites, & donna leurs postes aux Emirs qui pensoient comme lui.

[1173.]

Mohammed, fameux poëte Perſan, meurt à Samarcande, à l'âge de quatre-vingts ans. Né avec un eſprit vif & enjoué, il ſe fit rechercher dès ſa plus tendre jeuneſſe par les plus belles ſociétés ; & il n'y avoit point de Muſulmans riches qui ne l'admiſſent dans leurs parties de débauches qu'il animoit en les partageant, & qu'il égayoit par ſes plaiſanteries. Il s'aviſa d'aimer une jeune fille qui étoit inacceſſible, & que d'auſtères parens prenoient ſoin d'éloigner de tous les piéges ſéducteurs de l'amour. Le deſir de dévoiler ſes feux à cette belle captive rendit le poëte ingénieux : il ſe mit à faire des aiguilles ; il les alla débiter à l'idole de ſon cœur ; & l'heureux ſuccès de ce ſtratagême lui fit donner le ſurnom de Souzeni, c'eſt-à-dire faiſeur d'aiguilles, qu'il ſe fit gloire de porter dans la ſuite. Il eſt des hommes qui, dans les plaiſirs même les plus piquans & les plus variés, éprouvent une ſorte de ſatiété qui les en éloigne enfin. Souzeni fut de ce nombre. Il abandonna tout-à-coup les vains amuſemens qui l'avoient tant occupé, pour ſe livrer aux pénibles exercices de la pénitence, ſous la conduite de quelques docteurs célèbres. Il commença cette nouvelle carriere par le pélerinage de la Mec-

que ; puis, se confinant dans une solitude, il immortalisa ses austérités par un ouvrage fameux, composé de huit mille vers, dans lesquels sa verve féconde répand ce qu'il y a de plus pathétique & de plus touchant pour déplorer les égaremens de sa jeunesse. On en peut juger par cette priere qu'il adresse au Très-Haut. « Seigneur, j'offre à ta majesté souveraine » quatre choses qui ne se trouvent point » dans tes trésors : le néant, l'indigence, » le péché & le regret. »

Cet enfant des Muses Musulmanes avoit le talent singulier de faire des reparties soudaines, que ses contemporains estimoient beaucoup, mais dont peut-être nous ne ferions point le même cas. Il tenoit une coupe remplie d'une liqueur toute bouillante. « Le hamin (*) qu'on te » fera bientôt avaler dans l'enfer, lui dit » un mauvais poëte, sera bien plus chaud » encore. --- Je le crois, répondit Sou» zeni ; mais alors il me suffira de lire un » seul de tes vers, pour le rendre plus » froid que la glace. » Un de ses rivaux, très-disgracié de la nature, avec lequel il venoit d'avoir une contestation fort vive, ayant remarqué le coloris enflammé de son

(*) Boisson des damnés, suivant les rêveries de l'Alcoran.

visage, & regardant cette rougeur comme un préjugé favorable à l'opinion qu'il avoit soutenue, le pressa de lui en dire la raison: » Je crains, dit Mohammed, que Dieu, » pour me punir de mes crimes, ne me » fasse aussi laid que vous. » Un autre versificateur, dont le nez étoit fort long, se plaignit un jour de ce qu'il l'avoit désigné, dans un de ses ouvrages, par une épithète fort injurieuse. « Au reste, ajouta-t-il, je » ne suis point vindicatif, & je sçais supporter les outrages sans ressentiment. » — On le voit bien, repartit Souzeni, » puisque depuis quarante ans vous supportez, sans murmure, un nez aussi long » & aussi incommode que le vôtre. » Ce poëte tiroit son origine d'un des premiers compagnons de Mahomet.

[1178.]

Des deux scélérats qui avoient arraché le jour à Mostanged, Mostadi n'avoit pu sacrifier à la mémoire de ce prince que le seul visir : Kimar, loin de redouter le courroux du monarque, bravoit de jour en jour sa puissance, en augmentant celle qu'il avoit usurpée. Aimé des troupes de l'empire qu'il commandoit en chef, il auroit à la fin asservi de nouveau le califat, si le nouveau visir, ministre habile, n'eût résisté, avec le plus intrépide courage, aux

progrès de ſon ambition. Kimar, irrité de trouver perpétuellement ſur ſes pas un ennemi ſi dangereux, réſolut de s'en défaire tout-à-coup; il fait inveſtir ſon palais par une foule de ſoldats; le viſir ſe réfugie dans celui du Calife. Kimar l'y pourſuit, croyant que le ſouverain, intimidé par ce coup hardi, s'empreſſeroit de lui livrer le miniſtre. Mais auſſi-tôt que Moſtadi eut entendu le bruit que faiſoit cette ſoldateſque effrénée, il parut ſur un balcon, & dit au peuple qui s'étoit tumultueuſement aſſemblé: « Vous voyez, mes enfans, l'in» ſolence de Kimar; par ce nouvel ou» trage, qui met le comble à ſes forfaits, » vous voyez juſqu'où il prétend m'avilir. » Pour punir cet attentat, je vous aban» donne tous ſes biens, & je me réſerve » ſeulement le châtiment de ſa perſonne.» A ces mots, le peuple court en foule à la maiſon du général; Kimar y vole pour la défendre: ſes efforts ſont inutiles; le peuple triomphe des ſoldats; &, tandis que le perfide Kimar prend une fuite ſoudaine, ſes immenſes richeſſes deviennent la proie des habitans de Bagdad. Un d'entr'eux, qui étoit fort pauvre, ayant mis ſa main ſur un ſac plein d'or, & craignant que les gens attroupés dans la maiſon & dans les rues ne le lui enlevaſſent, le jetta dans une des marmites qui étoient

auprès du feu dans la cuisine. Il la mit sur sa tête, & traversa de la sorte les flots de la multitude. Ceux qui l'apperçurent se mirent à rire de sa prétendue simplicité : » Hélas ! que voulez-vous ? leur répondit-» il ; j'ai pris ce qui est présentement né-» cessaire à ma pauvre famille. » Par ce stratagême il déroba son butin à la cupidité des autres pillards.

Kimar ne survécut pas un mois à cette disgrace. Une maladie de langueur termina ses crimes à Mosul, où il s'étoit réfugié. Ce ministre portoit la propreté, ou plutôt le luxe, si loin, qu'il avoit dans sa garderobe une chaîne d'or attachée au plancher, à laquelle il se prenoit quand il avoit satisfait aux besoins de la nature. Car les Musulmans n'ont point de siége élevé pour remplir cette fonction, comme il est en usage chez les Chrétiens ; & ce seroit parmi eux une immondicité légale que d'en avoir. Il avoit mis dans le même lieu un grand arbre d'or, dont les fruits, qui étoient de la même matiere, enfermoient, comme dans autant de cassolettes, les parfums les plus exquis.

[1179.]

Mostadi meurt comblé de mérites. Tous les historiens le représentent comme un

des meilleurs princes qui aient jamais illuſtré le trône. Plein de généroſité & de clémence, il pardonnoit toutes les fois que la juſtice n'enchaînoit point la miſéricorde. Perſuadé de l'excellence de la religion dont il étoit le pontife, ſa piété fervente étoit la plus belle preuve de la conviction de ſon cœur. Ami des lettres, il les protégea; & les arts & les ſciences, amis de la paix, abandonnerent les contrées où régnoit la guerre, pour trouver dans Bagdad une tranquille retraite. On a remarqué que ce prince a été le ſeul Calife qui ait porté le nom de Haſſan, après le fils aîné d'Ali, & que ce ſecond Haſſan imita parfaitement les vertus du premier. Ce ſeul trait ſuffit pour faire ſon éloge.

NASER-LÉDINILLAH.

[1180.]

DÈS qu'on eut publié le décès du monarque, Dhahiroddin, son visir, travailla avec tant de diligence & d'adresse, qu'il engagea les grands de la cour & les principaux de Bagdad à prêter serment de fidélité à Naser-Lédinillah, fils de ce prince. Mais à peine ce nouveau souverain fut-il assis sur la chaire de Mahomet, que ce même visir qui l'y avoit placé devint la victime de son zèle. Naser donna la charge de maître du palais & de juge de l'empire à Maidoddin, qui, s'arrogeant l'autorité suprême, fit arrêter Dhahiroddin qu'il haïssoit, l'obligea de se dépouiller de tout son bien en sa faveur, & lui donna la mort. On jetta son corps dans la rue, & ce cadavre livide devint le jouet de la populace de Bagdad; elle attacha une corde aux parties naturelles, & le traîna de la sorte par les places publiques; puis, lui mettant dans une des mains une vieille cuiller pleine d'ordure, au lieu de plume : « Signez, seigneur & maître, » lui disoit-elle, signez la patente dont

» nous avons besoin. » Enfin Naser vint à bout d'arracher d'entre les serres de ces bêtes féroces, ces tristes restes d'un ministre vertueux, habile & fidèle, & les fit inhumer avec une pompe égale à la vivacité de sa douleur.

[1181.]

Le Calife envoye à Saladin la patente d'investiture, le titre de Sultan, & toutes les autres marques de la dignité royale, avec le pouvoir d'Emir Al-Omra. Le prince Egyptien, par reconnoissance, continue d'humilier les Shütes, & menace de traiter comme criminels de lèze-majesté ceux qui oseront, dans la suite, écrire ou parler en faveur de la faction Fathimite.

[1182.]

Quelle que fût la sévérité de Saladin, elle ne put étouffer, dans le cœur de la plûpart des Egyptiens, les sentimens de respect & de tendresse qu'ils éprouvoient pour la famille de leur dernier Calife. Le mauvais succès d'une conjuration formée pour la rétablir, mais qui avoit été découverte la veille de son exécution, & dont les principaux complices avoient été, les uns crucifiés & les autres bannis, ne fut pas capable de rallentir leur zèle. Sous la conduite du gouverneur de la Haute-Egypte, ils pri-

rent les armes en grand nombre, firent quelques conquêtes ; mais le ſultan vint aiſément à bout de les diſſiper. Quelque tems après, un nouvel aventurier, nommé Abdalkuah, qui ſe donnoit pour David, fils d'Aded, eſſaya, ſous ce nom reſpectable, d'opérer une révolution. Il prit le titre de Calife, & auſſi-tôt plus de cent mille Egyptiens ſe rangerent ſous ſes enſeignes ; mais il fut ſurpris par les troupes de Saladin, avant d'avoir eu le tems de fortifier ſa puiſſance, & tué dans le premier choc : tous ceux qui avoient voulu partager ſa fortune, ou furent tués dans le combat, ou périrent dans les ſupplices, après la bataille, au nombre de quatre-vingt mille.

[1207.]

Naſer fait un acte de bienfaiſance. Il ſupprime, dans tous ſes états, tous les impôts qu'on levoit ordinairement ſur les marchandiſes qui ſe débitoient en détail, & ne permet d'exiger d'autres droits que ceux de la douane, ſur celles qui ſe vendoient en gros.

[1217.]

Mohammed, ſultan du Kharizme, s'étant rendu maître de Gazna, trouva dans les archives de Schahabeddin, ſultan de la

dynastie des Gaurides, des patentes adressées à ce prince, par lesquelles Naser, après l'avoir décoré des titres les plus pompeux, l'exhortoit à faire vivement la guerre à Mohammed, & à ses sujets qui étoient ennemis déclarés du califat. Le sultan, plein de colere, résolut aussi-tôt de déposer le souverain de Bagdad. Il assembla tous les Imans & les principaux docteurs de ses états, & tous déclarerent unanimement que la dignité de vicaire du prophète appartenoit de plein droit aux descendans de Hossein, second fils d'Ali; que les Abbassides s'en étoient rendus indignes, & par leur usurpation, & par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables; qu'enfin il falloit se soustraire à leur obéissance, & reconnoître un autre pontife. Ainsi l'on déposa solemnellement Naser, & l'on proclama en sa place Alaoddin, surnommé Al-Malec-Al-Termedi. Non-content d'avoir formé ce grand schisme parmi les Mahométans, Mohammed marcha, avec une armée de trois cents mille hommes, vers Bagdad, pour se rendre maître de cette capitale & de la personne du Calife. A peine Naser eut-il appris cette fâcheuse nouvelle, qu'il se hâta d'appaiser le sultan, & de s'humilier devant lui pour arrêter son courroux. Ses avances furent inutiles. Son ambassadeur,

chaſſé ignominieuſement, vint lui annoncer qu'il n'avoit plus de reſſources que dans un généreux déſeſpoir. Alors il s'empreſſa de mettre Bagdad en état de défenſe, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir un ſiége, n'ayant point d'armée en état de réſiſter à celle de Mohammed, qui commençoit à le ſerrer de près. Mais, heureuſement pour lui, les neiges tombèrent en ſi grande abondance au commencement de l'automne, contre l'ordinaire, que les détroits & les défilés des montagnes de Hamadan en furent remplis. Les paſſages s'étant entiérement bouchés, les troupes Kharizmiennes ne purent avancer ni reculer; la plus grande partie périt miſérablement; & le ſultan lui-même, qui ſe trouva en grand danger, fut obligé de regagner preſque ſeul ſes états, & de laiſſer preſque tous ſes équipages au milieu des neiges. Cette diſgrace ne le fit cependant point changer de deſſein; au contraire, il ſe promit bien de reprendre ſon expédition, dans une ſaiſon plus favorable. Mais l'irruption que les Mogols firent, ſous la conduite de Gengis-Khan, dans ſes états, l'obligerent enfin de renoncer à ſes projets de vengeance.

[1225.]

Le Calife expire à l'âge de ſoixante &

neuf ans, dont il avoit régné quarante-sept, terme auquel nul de ses prédécesseurs n'étoit encore arrivé. Quelque tems avant sa mort, ayant perdu la vue & l'esprit, une femme de son sérail, de concert avec un de ses eunuques, contrefaisoit si bien son écriture, qu'ils gouvernoient tous deux l'état; & un médecin Chrétien ayant découvert cette fraude au visir, fut aussitôt assassiné. Nasser possédoit toutes les vertus publiques & militaires, & il en relevoit l'éclat par l'attention scrupuleuse qu'il donnoit aux affaires de la religion, dont il étoit le chef. Il fonda un grand nombre de mosquées, de colléges & d'hôpitaux; mais ces pieuses institutions ne purent pallier son excessive avarice. On remarque qu'il fut le premier prince qui s'appropria la succession de tous les marchands étrangers qui mouroient dans ses états: injustice qui a terni le lustre de son règne, durant lequel néanmoins il fit toujours briller une grande magnificence.

DHAHER-BILLAH.

[1226.]

APRÈS le décès de Naſer, Mohammed, ſon fils, fut proclamé Calife, ſous le nom de Dhaher-Billah. Le vieux monarque, pendant ſa vie, l'avoit fait reconnoître héritier préſomptif du trône, & avoit fait prier pour lui dans toutes les moſquées de ſes états ; mais, ayant remarqué qu'il étoit d'un caractere hardi, vaillant, prompt & entreprenant, il en prit ombrage dans la ſuite, & défendit non-ſeulement qu'on priât pour lui, mais le fit mettre en priſon. Naſer choiſit alors l'Emir Ali, ſon ſecond fils, pour en faire ſon ſucceſſeur ; mais, ce prince étant mort avant ſon pere, Mohammed fut deſtiné pour la ſeconde fois au califat. On le tira donc de la priſon où l'avoit confiné l'humeur ſoupçonneuſe de ſon pere, & on le fit aſſeoir ſur la chaire du prophète. » Il me ſemble, dit-il alors à ceux qui le » mirent en liberté, qu'il n'eſt guères à » propos d'ouvrir la boutique ſur le ſoir. » Je ſuis âgé de cinquante ans, & vous

» voulez que je règne. » Il en étoit digne ; mais malheureuſement il ne fit que paroître. Il mourut neuf mois après ſon introniſation, ayant mérité, durant ce court intervalle, l'amour de ſes peuples par ſa douceur & par ſa modération, & le titre glorieux de Pere de la Juſtice, pour ſon auſtère équité. A ſon avénement à la couronne, il fit reſtituer à pluſieurs de ſes ſujets les biens dont ils avoient été dépouillés par force ; il les déchargea auſſi d'un nouveau tribut que le dernier ſouverain leur avoit impoſé, & fit conſtruire à grands frais un pont ſur le Tigre, à Bagdad.

MOSTAN-

MOSTANSER-BILLAH.

[1227.]

ABU-JAAFAR-AL-MANSOUR eſt inſtallé ſur le trône de ſon pere, & prend le nom de Moſtanſer-Billah. Auſſi-tôt qu'il eut reçu l'hommage de ſes ſujets, il monta à cheval & parut en public; ce qu'il continua de faire durant un tems aſſez conſidérable, pour gagner l'affection de ſes peuples. Ce monarque fit connoître, dès le premier inſtant qu'il eut reçu le diadême, qu'il étoit & qu'il ſeroit toujours ſouverainement libéral. Le lendemain de ſon introniſation, il fit jetter les fondemens du fameux collège qu'il nomma comme lui; monument unique dans tout le Muſulmaniſme, tant pour l'étendue, la beauté & la richeſſe de l'édifice, que pour le nombre des écoliers qui y étoient inſtruits, & les revenus immenſes que l'auguſte fondateur y avoit attachés. Il y établit quatre profeſſeurs, un pour chaque ſecte orthodoxe, & qui étoient chargés de former chacun ſoixante-quinze diſciples dans les principes qu'ils admettoient. On comptoit en tout dans cette ſuperbe maiſon trois cents

étudians qui, tous les mois, recevoient du Calife une forte penſion, apparemment pour leurs menus plaiſirs, puiſque le monarque ſe chargeoit du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance & à la conſervation de leur ſanté. Enfin, pour animer les études par ſa préſence, le prince ſe réſerva un appartement qui joignoit les écoles; & tous les jours il y venoit préſider au conſeils des régens, & entendre par des jalouſies les diſputes des docteurs & de leurs diſciples.

[1230.]

Un jour Moſtanſer, ſe promenant ſur la plus haute galerie de ſon palais, apperçut ſur les terraſſes de la plûpart des maiſons de la capitale, une infinité d'habits de diverſes ſortes. Il en demanda la raiſon à ſon viſir qui l'accompagnoit: « Seigneur, lui répondit le miniſtre, ce ſont » les habits des habitans de Bagdad; ils » les ont lavés, & les font ſécher au ſoleil, » pour ſolemniſer avec plus de décence » la fête qui approche. » Ces paroles toucherent l'ame généreuſe du Calife. » Hélas! s'écria-t-il, il y a déja trois ans » que je règne, & j'ignorois que mes » ſujets fuſſent ſi pauvres! » Auſſi-tôt on fondit, par ſon ordre, des balles d'or, que lui & les ſiens tiroient, de la galerie du

palais, ſur toutes les terraſſes de la ville, où l'on voyoit des habits expoſés.

[1236.]

Le Calife, ſuivi d'un de ſes amis, va viſiter ſon tréſor. Il trouve une citerne remplie d'or & d'argent, & dit en l'appercevant : « Que ne puis-je vivre aſſez » long-tems pour faire de ces monceaux » de richeſſes un uſage digne de moi ! » A ces mots, l'ami du prince ſe met à rire ; & , le monarque lui en ayant demandé la raiſon : « Seigneur, lui répondit-il, je me » rappelle qu'accompagnant un jour Na- » ſer, votre aïeul, en ce même lieu, il » s'en falloit deux braſſes que cette ci- » terne ne fût remplie. Ah ! s'écria Na- » ſer, je ſuis trop vieux pour la voir ja- » mais à ſon comble ! Voilà ce qui a fait » naître en moi le ris qui m'eſt échappé. » Votre aïeul ne ſongeoit qu'à remplir » cette citerne, & vous, ſeigneur, vous » ne ſongez qu'à la vuider. » Auſſi dit-on qu'en moins de vingt années, Moſtanſer diſtribua à ſon peuple les fruits d'une avarice de cinq cents ans. C'étoit, en quelque ſorte, une reſtitution qu'il faiſoit au nom de ſes prédéceſſeurs.

[1238.]

Les Tartares, qui ravageoient depuis plu-

ſieurs années les pays Muſulmans, ſe répandent dans l'Irak, & portent la mort & la déſolation juſqu'aux portes de Bagdad. Mais ces nouveaux conquérans furent mal accueillis par les troupes du Calife, qui les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Moſtanſer, craignant qu'ils ne revinſſent, fit planter un grand nombre de machines ſur les murailles de la capitale; précaution qui ne fut pas inutile, puiſque, deux ou trois mois après, les Mogols la menacerent avec plus de ſuccès. Il ſe contenterent cette fois d'avoir fait un riche butin; mais un furieux débordement du Tigre acheva ce qu'ils avoient commencé, & ces fléaux accumulés ſemblerent préſager à l'infortunée Bagdad les maux qui devoient ſuivre le règne du meilleur des princes.

[1242.]

Moſtanſer-Billah meurt avec la réputation d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle. On ne voit pas ſous ſon règne de ces révolutions étonnantes, de ces cataſtrophes terribles qui illuſtrent la plûpart des princes; mais on y remarque une bienfaiſance ſans bornes, & cette vertu peut ſeule immortaliſer les rois. Moſtanſer en relevoit l'éclat par un zèle ardent pour la juſtice, par l'amour

du bon ordre, & par cette affabilité paternelle qui caractériſe les véritables ſouverains. Ami des ſciences, ſon palais étoit celui de tous ceux qui les cultivoient; mais plus ami des miſérables, c'étoit pour eux ſur-tout qu'il ouvroit ſes tréſors. Souvent il faiſoit dreſſer dans les principaux quartiers de la capitale un grand nombre de tables ſomptueuſement ſervies : tout le peuple, & particuliérement les pauvres, y étoient traités ; &, durant le feſtin, le prince parcouroit les rangs des convives, exhortoit les uns à boire, les autres à manger ; par-tout c'étoit un bon pere qui excitoit ſes enfans à la joie.

MOSTASEM-BILLAH.

[1243.]

RAREMENT un grand monarque eſt effacé par ſon ſucceſſeur ; & ſouvent un trône illuſtré par d'éclatantes vertus, eſt l'écueil du prince vicieux ou incapable qui oſe y monter. Ce fut préciſément ce qu'on vit arriver à la mort de Moſtanſer. Le ſceptre de Mahomet, que ce prince avoit honoré, paſſa dans des mains indolentes ; & Moſtaſem-Billah, ſon fils, hérita de ſa puiſſance & de ſes titres, ſans hériter de ſes vertus royales. Il fut le plus riche, le plus puiſſant, le plus reſpecté, & tout-à-la fois le plus infortuné ſouverain de ſa race, & le plus digne de l'être. Il annonça, dès l'inſtant même de ſa proclamation, le faſte puérile qui devoit caractériſer ſon règne, & que les eſprits ſuperficiels prennent quelquefois pour la véritable magnificence. Pour aller à la moſquée rendre graces à Dieu de ſon exaltation ſur la chaire de ſon prophète, il ne voulut marcher que ſur des tapis d'or ; il ne voulut point deſcendre de cheval en entrant dans le temple ; enfin il ſe voila

le visage, afin de ne point souiller ses traits augustes, en les prostituant, disoit-il, aux regards avides d'une vile populace.

[1247.]

Plus le fier despote affectoit de hauteur à l'égard de ses sujets, plus la fortune paroissoit prendre à tâche de l'avilir aux yeux des princes voisins. Une ambassade solemnelle, que le fastueux Calife se vit contraint d'envoyer à Cayûk-Khan, empereur des Mogols, fut pour son orgueil une source d'humiliation. L'ambassadeur venoit féliciter le prince de son avénement au trône de ses peres : à peine Cayûk daigna-t-il l'entendre ; à peine permit-il qu'on le laissât loger dans son palais : il traita le monarque, que représentoit ce ministre, avec le dernier mépris ; &, quoique Mostasem fût révéré de tous les Musulmans, comme le souverain pontife & le guide spirituel de tous ceux qui professoient la religion de Mahomet, il osa lui donner des avis, & le menacer de sa colere, s'il négligeoit de les suivre.

[1252.]

Cette mortification ne fut pas la seule qu'éprouva le monarque Abbassside ; mais rien ne pouvoit toucher son ame indifférente. Entiérement livré aux courtisanes

de ſon ſérail, il leur abandonnoit le timon de l'état, pour ſe plonger à loiſir dans le ſein de la molleſſe. Auſſi voyoit-on ſe former de jour en jour cette horrible tempête qui devoit enfin renverſer les débris du califat, dont la foible puiſſance, mépriſée au dehors, étoit encore ébranlée par les ſéditions domeſtiques.

Les Sonnites & les Shiites, ou ſectateurs d'Ali, ne pouvoient ſe ſouffrir, comme on l'a déja remarqué. Abubècre, fils aîné du Caliſe, protégeoit les premiers; & Mowayadoddin, viſir de ce prince, avoit avec les ſeconds les liaiſons les plus étroites. Les Shiites, fiers de la protection du premier miniſtre, & forts de la foibleſſe du monarque, inſultoient avec la plus extrême arrogance tous ceux qui ne penſoient point comme eux. Abubècre, fatigué de leur audace, voulut enfin la réprimer. Il arma tous ſes partiſans, & fit arrêter les principaux chefs de la ſecte d'Ali, que, par ſon ordre, on jetta dans les priſons publiques. Le viſir, à cette nouvelle, devint furieux; il outragea le prince, & forma dès ce moment le cruel deſſein de faire périr tous les Abbaſſides, pour venger ceux qu'il regardoit comme les victimes de leur deſpotiſme odieux : projet funeſte, qu'il exécuta peu de tems après l'avoir conçu!

[1252.]

Un mathématicien, nommé Naſroddin, engage Holagu-Khan, frere de l'empereur des Mogols, à faire la conquête de Bagdad. Ce ſçavant avoit quitté la cour de Moſtaſem, pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu, & s'étoit mis au ſervice du prince Tartare, qui employoit utilement ſes talens, pour accélérer les ſuccès de ſes armes. Le plan du mathématicien, qui offroit une exécution facile, fut agréé ſur le champ; mais, comme le capitaine Tartare avoit alors d'autres projets en tête, il réſolut de cacher ce nouveau deſſein, afin de rencontrer moins de réſiſtance. Cependant les miniſtres du Calife la ſoupçonnerent, & exciterent ce deſpote à prévenir Holagu, ſoit en marchant le premier contre lui, ſoit en gagnant ſon amitié, & en ſe rendant ſon vaſſal. Mais le monarque, endormi dans les bras de la plus baſſe volupté, ſe contenta de répondre : « Bagdad me ſuffit : les Tartares ne » m'envieront point cette ville & ſon ter» ritoire, ſi je leur abandonne toutes les » autres provinces; & ſûrement ils ne m'y » attaqueront pas, parce que c'eſt le lieu » de ma réſidence. » Telles furent, dit Abulfarage, les chimériques idées qui précipiterent Moſtaſem dans un abyme d'in-

fortunes ſi cruelles, qu'il n'auroit jamais pu les imaginer même en ſonge.

[1257.]

Holagu ſe prépare enfin à la conquête de Bagdad. Il venoit de détruire ce peuple brigand & féroce, connu dans l'hiſtoire ſous le nom d'Aſſaſſins. Tandis que ſes troupes étoient encore occupées à réduire les châteaux de cette nation cruelle, il avoit envoyé un ambaſſadeur au Calife, pour lui demander du ſecours; & Moſtaſem, qui ne s'appercevoit point du piége que le ruſé Tartare vouloit lui tendre, penchoit aſſez à le ſatisfaire. Mais ſes plus fidèles miniſtres, qui découvroient clairement les pernicieux deſſeins d'Holagu, n'avoient jamais voulu y conſentir. Ils avoient repréſenté au monarque Abbaſſide, que le prince Mogol n'avoit aucunement beſoin de ſon aſſiſtance, & qu'il vouloit ſeulement dépouiller Bagdad des troupes capables de la défendre, afin de s'en rendre plus aiſément le maître. Le refus du Calife fut pour Holagu un prétexte ſpécieux dont il ſe ſervit pour autoriſer la guerre qu'il alloit lui déclarer. Après l'entiere ruine des Aſſaſſins, il lui reprocha, par la bouche d'un ambaſſadeur, de n'avoir point contribué à extirper un peuple devenu l'ennemi commun & la peſte

du genre humain ; il lui peignit l'horreur que lui inſpiroient ſes débauches, & finit par lui annoncer qu'il ceſſeroit plutôt de vivre, que de voir plus long-tems déshonorer la puiſſance du vicaire de l'apôtre, par les plus coupables excès.

Le viſir Mowayadoddin, qui, depuis la diſgrace des Shiites, cherchoit l'occaſion de les faire triompher par la perte de ſon maître & de toute ſa famille, réſolut de ſeconder le projet du Tartare. Ce perfide miniſtre conſeilla à Moſtaſem de licentier ſes troupes, comme inutiles dans un tems ſur-tout où tous les rois & tous les ſouverains qui faiſoient profeſſion de l'Iſlamiſme le craignoient & le reſpectoient. « En » vain, ſeigneur, ajouta-t-il, veut-on vous » faire appréhender les mauvais deſſeins » des Tartares : ces mauvais deſſeins ſont » imaginaires, & n'exiſtent que dans l'eſ- » prit des ennemis de votre repos. Les » Tartares tourneront leurs armes vers le » Nord, plutôt que vers le Midi. La con- » quête de Bagdad leur ſeroit plus nuiſi- » ble qu'utile ; & le premier ſoin d'Ho- » lagu doit être d'arrondir ſes domaines, » en dépouillant les puiſſances qu'il lui » reſte encore à ſubjuguer. Ainſi je crois » & que le plan d'économie que doit ſe » former tout bon gouvernement, & que » la tranquillité du monarque & de l'état,

» qui doit être l'unique objet de nos vœux, » exigent que vous donniez congé à la plus » grande partie de ces ſoldats dont le » nombre exceſſif épuiſe vos tréſors, & » peut donner de l'ombrage au chef des » Mogols. » Le Calife, qui aimoit l'argent, entendit avec plaiſir un avis qui flattoit ſa paſſion; au lieu d'augmenter les troupes qu'il avoit ſur pied, & qui montoient à ſoixante-dix mille hommes, il ordonna de les réformer; &, ſans ſonger davantage aux moyens de ſe défendre, il rentra dans ſon ſérail, pour s'y livrer de nouveau à la joie & aux plaiſirs.

[1258.]

Cependant Holagu, inſtruit par le traître, s'avançoit vers Bagdad. A ſon approche, une conſternation ſoudaine s'empara de tous les cœurs. Les grands de la cour allerent en foule trouver le Calife, & lui repréſenterent vivement qu'il étoit tems qu'il abandonnât ſes débauches, pour penſer ſérieuſement à ſes affaires. Mais le viſir empêcha que ces ſages remontrances ne fiſſent leur effet. « Vous n'avez rien » à craindre, ſeigneur, dit-il à l'indolent monarque; &, quand même les » Mogols ſeroient entrés dans la ville, » les femmes & les enfans ſeuls ſeroient » en état de les aſſommer tous à coups

» de pierres de deſſus les terraſſes de leurs » maiſons. » C'eſt ainſi que ce miniſtre mettoit le comble à ſa trahiſon, en ſe jouant de la ſotte préſomption de ſon maître. Il parla plus clairement aux principaux ſeigneurs de Bagdad, qui vinrent le conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture auſſi critique. « Voulez-» vous détourner Holagu, leur répondit-» il ? Portez-lui tous vos tréſors, tous » vos joyaux, vos habits ſomptueux, vos » eſclaves, vos mulets, vos chameaux, » en un mot, tous vos biens & vos perſon-» nes ; c'eſt à ce prix ſeul qu'il épargnera » Bagdad. » On reconnut alors la perfidie du miniſtre ; & l'on ne douta plus qu'il n'eût obtenu de bonnes conditions pour lui-même, en livrant ſon ſouverain & ſes concitoyens aux Tartares.

Le Calife lui-même fut enfin détrompé ; &, pour réparer, s'il étoit poſſible, les ſuites de ſa trop crédule confiance, il chargea le général de ſes troupes d'aſſembler toutes les forces qu'il pourroit, & d'obſerver les mouvemens des Mogols. Pendant que les choſes étoient dans cette ſituation, Aybec, un des Emirs de Moſtaſem, tomba entre les mains d'Holagu, qui lui accorda la vie, à condition qu'il lui donneroit un expoſé fidèle de l'état des affaires dans Bagdad. Aybec, ayant conduit l'armée Mo-

gole jusques sous les murs de cette ville, écrivit en ces termes à ses amis : « Vous » êtes trop foibles pour résister à la puis- » sance des Tartares ; ainsi prévenez leur » courroux, en reconnoissant l'invincible » Holagu pour maître. --- Qui est Holagu ? » répondit-on à l'Emir ; & quelle est sa » puissance pour oser faire la guerre à la » maison des Abbassides ? Leur empire » vient de Dieu seul, & peut-il se flat- » ter de le renverser ? Si Holagu avoit » aimé la paix, il ne seroit jamais entré » dans les états du Calife ; jamais il n'au- » roit porté jusques sous ces remparts & » dans l'Irak le ravage & la mort. Si ce- » pendant il la souhaite de bonne foi, qu'il » s'en retourne d'où il vient, & nous sol- » liciterons le général de l'empire d'ob- » tenir du Calife le pardon du crime » énorme qu'il a commis. » L'Emir Aybec ayant montré cette réponse à Holagu, ce conquérant se moqua de leur simplicité, & fit toutes les dispositions nécessaires pour leur prouver la vanité de leurs rodomontades. Son armée étoit nombreuse, & composée de guerriers sous les efforts desquels une foule de nations avoient succombé : aussi se promettoit-il d'emporter Bagdad au premier assaut, en l'attaquant à la fois de différens côtés. Il trouva néanmoins plus de résistance qu'il n'avoit

cru, & il fut obligé d'inveſtir la place dans les formes. Le général du Calife le troubloit ſans ceſſe dans ſes opérations; un jour même il oſa l'attaquer en plaine campagne. La mêlée fut terrible : trois fois les Mogols furent repouſſés juſques dans leurs lignes ; trois fois la victoire ſe rangea ſous les drapeaux Abbaſſides : mais enfin, après douze heures de carnage, elle les abandonna pour toujours. Tous les Muſulmans périrent : Mojiahoddin ſeul, l'un des officiers généraux du Calife, eut le bonheur de rentrer dans Bagdad ; & Moſtaſem, qui l'aimoit, s'écria en l'appercevant : « Dieu » ſoit loué ! je revois Mojiahoddin ſain » & ſauf ! » Il fut moins ſenſible à la défaite de ſon armée, dont il reçut la nouvelle avec une ſtupide indifférence.

Malgré cette victoire, le ſiége traînoit en longueur ; tout languiſſoit dans le camp d'Holagu, où la diſette, cauſée par la difficulté de trouver des vivres dans un pays ennemi & déſolé, commençoit à ſe faire terriblement ſentir : bientôt même elle devint ſi grande, qu'il alloit former la réſolution de lever honteuſement le ſiége, lorſqu'un ſecours ineſpéré le tira d'embarras.

Le gouverneur d'Acoubat, ville voiſine, avoit un eſclave chargé de lui gratter

les pieds pour le faire dormir. Un jour cet eſclave, s'étant endormi dans cette noble fonction, fut reveillé par un coup de pied que ſon maître lui donna. L'eſclave, pour s'excuſer, & pour éviter quelque traitement plus ſévère, lui raconta un ſonge qu'il avoit eu. « Je rêvois, dit-il, que la » maiſon des Abbaſſides étoit tombée, & » que j'étois choiſi pour commander dans » Bagdad à la place du Calife. » Ebn-Amram, (ainſi ſe nommoit l'eſclave,) l'eſprit toujours occupé de ſa viſion, chercha les moyens de la réaliſer. Il quitta furtivement ſon maître, & chercha un aſile à Bagdad. Voyant que cette capitale, étroitement ſerrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter ſa faveur par un grand ſervice. Il lui découvrit pluſieurs endroits où l'on avoit caché des proviſions; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pouſſer le ſiége avec une nouvelle vigueur. Pour le récompenſer de ce ſervice, Holagu le déclara gouverneur de Bagdad, & l'inſtalla quand cette capitale fut priſe.

Le Calife cependant n'en continuoit pas moins de ſe livrer à la débauche; il étoit ſans ceſſe environné de femmes ſans mœurs, ou de jeunes diſſolus, qui, au milieu des plus honteux excès, animoient ſes plaiſirs, ou lui en offroient les dégoûtantes

tantes peintures. Le peuple même sembloit avoir partagé la funeste indolence de son souverain ; &, pour exprimer l'état où se trouvoit Bagdad & la coupable sécurité dans laquelle vivoient ses habitans, les Persans disent, « que le four s'y chauffoit » soir & matin à l'ordinaire. »

Enfin l'instant fatal arriva. Holagu, maître des principaux ouvrages qui défendoient la place, disposa tout pour l'emporter l'épée à la main. Il en instruisit les citoyens de cette capitale, en leur faisant jetter par ses archers un billet Arabe, qui portoit : « Que les grands, les descendans » d'Ali, les sçavans, & enfin tous ceux » que l'on trouveroit sans armes quand il » entreroit dans la ville, seroient épar- » gnés avec leurs familles & leurs biens. » Bagdad fut prise le lendemain sans résistance. Mostasem, abandonné de tout le monde, se vit réduit à la triste nécessité de demander à Holagu la permission de se rendre auprès de lui. Pour toute réponse, on l'arrêta prisonnier, avec toute sa famille, & on le conduisit, chargé de chaînes, à l'empereur des Mogols ; tandis que Bagdad, devenue la proie d'un vainqueur avide & irrité, voyoit massacrer ses citoyens, ravager ses richesses immenses, & renverser ses superbes édifices. Le pillage dura sept jours, après lesquels Ho-

lagu se fit amener le Calife, ses fils, leurs femmes, qui étoient au nombre de sept cents, avec trois cents eunuques chargés de les servir. Mostasem & ses fils furent liés dans un sac de cuir, & traînés par les rues de cette même ville où, durant seize années, il avoit étalé le faste le plus insolent. Prince sans génie & sans conduite, il croyoit cacher sa foiblesse sous les dehors trompeurs d'une vaine magnificence. A peine les plus grands princes Musulmans avoient-ils accès auprès de lui. Il avoit fait servir de seuil à la porte de son palais, un morceau de la fameuse pierre noire du temple de la Mecque. Au plus haut de cette porte, étoit suspendue, jusqu'à la portée d'un homme, une piéce de velours noir; & les plus grands seigneurs, pour faire leur cour au despote, s'arrêtoient avant d'entrer, afin de rendre à ces deux objets des honneurs presque divins : ils se frottoient les yeux & le front sur la pierre & sur l'étoffe, & les baisoient avec une humilité profonde. Lorsque Mostasem sortoit de son palais, il portoit ordinairement un masque ou un voile sur son visage, pour s'attirer un plus grand respect des peuples, qu'il n'estimoit pas dignes de le regarder, & dont la foule étoit néanmoins si grande, que les rues & les places étoient trop étroites, & qu'on louoit fort

chérement les fenêtres & les balcons des maisons qui étoient sur le chemin par où il devoit passer. Mostasem-Billah fut le dernier souverain reconnu pour vicaire de Mahomet par tous les disciples de ce législateur : avec lui expira le califat, qui avoit commencé en la personne d'Abubècre, & qui avoit été dans la maison des Abbassides environ cinq cents vingt-trois ans. Il est vrai qu'il s'éleva, trois ans après, en Egypte, une seconde dynastie de Califes de la famille d'Abbas ; mais, outre que l'autorité de ces nouveaux princes se bornoit aux affaires spirituelles, cette autorité même n'étoit avouée que par un petit nombre de Musulmans, sujets des sultans d'Egypte ; d'ailleurs leur histoire est si obscure, qu'à peine pourroit-on trouver la succession de ces pontifes. Ainsi, sans nous arrêter à des discussions étrangeres à cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter, sous leurs dates, les traits les plus curieux qui concernent ceux de ces princes qui sont les plus connus, jusqu'à l'extinction de leur puissance.

[1260.]

Quelques Arabes ayant amené au Caire un personnage nommé Ahmed, qui se disoit fils du Calife Dhaher-Billah, & qui étoit

échappé au saccage de Bagdad, Bibars, quatrieme sultan de la premiere dynastie des Mamélus en Egypte, assembla solemnellement tous les pontifes & tous les docteurs du Mahométisme, tant de la Syrie que de l'Egypte, pour délibérer sur l'état & sur la personne de cet Ahmed. Cet homme étoit fort brun de visage, & ne paroissoit point être du sang des Abbassides. Cependant, après avoir entendu plusieurs témoins, après avoir mûrement examiné les mémoires de l'illustre maison que le Sultan vouloit relever, on décida qu'Ahmed étoit, par sa naissance & par la mort de Mostasem, le légitime & véritable Calife des Musulmans; &, sur cette conclusion, Bibars le fit proclamer sous le nom de Mostanser-Billah. Il fut le premier à lui rendre hommage, & dépensa plus d'un million de piéces d'or pour lui donner un train convenable à sa dignité; ce qui le fit appeller ironiquement par le peuple, le Calife d'or.

Non-content des honneurs qu'il lui faisoit rendre par ses sujets, le Sultan, pour mettre le comble à son ouvrage, voulut encore le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & le faire rentrer dans Bagdad. Afin d'exécuter cette grande entreprise, il lui donna des troupes avec un de ses généraux. Mais, lorsqu'il approchoit de

l'ancienne capitale du califat, les Tartares parurent, l'enveloppèrent avec ſon armée, & lui donnerent la mort, ſix mois après ſon inſtallation ſur la chaire de Mahomet.

[1261.]

Le monarque Egyptien n'apprit qu'avec la plus vive douleur le triſte ſort de Moſtanſer; mais, réſolu de ſoutenir ſon projet, il lui donna pour ſucceſſeur un prince de ſa race, qu'il fit appeller Hakem-Béamrillah. Il lui aſſigna un magnifique palais au Caire, & les revenus de quelques villes pour ſon entretien. Hakem jouit du ſouverain pontificat plus de quarante ans, & laiſſa, en mourant, ſon autorité ſpirituelle à Moſtacfi-Billah, ſon fils.

[1303.]

Moſtacfi-Billah eut mille diſgraces à eſſuyer de la part du Sultan Al-Malec-Al-Naſſer, qui ne l'aimoit pas. Ce monarque s'étoit oppoſé d'abord à l'élection de ce Calife, & ne s'étoit rendu enſuite qu'à l'autorité des docteurs Muſulmans, qu'il reſpectoit. Mais, quand Moſtacfi décéda, en 1344, il ne voulut point permettre que Hakem-Billah, ſon fils, lui ſuccédât, & fit proclamer Vathek, malgré les vives repréſentations de ſon conſeil. Ce ſchiſme dura

juſqu'à la mort de l'opiniâtre Sultan. Alors les docteurs s'aſſemblerent, dépoſerent l'anti-Calife, & reconnurent Hakem, qui ſiégea peu de tems, & dont on ignore la plûpart des ſucceſſeurs.

[1413.]

Moſtain-Billah, l'un d'eux, éprouva une fortune auſſi brillante que rapide. Les Mamélus Circaſſiens, s'étant rendus maîtres de l'Egypte, l'éleverent à la dignité royale, & lui donnerent le titre & l'autorité des Sultans qui avoient maintenu ſes ancêtres dans le pontificat Muſulman. Mais, ſoit par l'incapacité de ce prince, ſoit par l'inconſtance des ſujets qui l'avoient choiſi pour maître, il fut dépoſé ſix ou ſept mois après, & confiné dans une priſon juſqu'à ſa mort.

[1451.]

Caïem-Béamrillah, le quatorzieme de ces Califes, & qui avoit ſuccédé à Moſtacfi-Béamrillah, ſon frere, devint ſuſpect à Malek-Al-Aſchraf-Inal, douzieme Sultan de la dynaſtie des Mamélus Circaſſiens. Ce monarque le fit venir en ſa préſence, pour lui reprocher ſon ambition. Caïem, oubliant qu'il n'étoit qu'un eſclave, & voulant affecter le ton d'un ſouverain, parla avec hauteur. Le Sultan menaça; &

le Calife, craignant qu'il n'effectuât ſes menaces, oſa porter l'audace juſqu'à lui dire : « Je m'abdique moi-même du cali-» fat ; mais je vous déclare en même tems » déchu de la qualité de Sultan. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on accepta ſa dépoſition ; & on lui déclara que, s'étant dépouillé le premier de ſon autorité, il ne pouvoit plus l'exercer ſur la perſonne du ſouverain. On le relégua auſſi-tôt à Alexandrie, où il demeura priſonnier juſqu'à ſa mort, en 1458.

[1516.]

Mottavakkel-Billah, ſecond du nom, eſt le dernier prince de la ſeconde dynaſtie des Abbaſſides, qui ait été reconnu pour Calife en Egypte ou ailleurs. Bajazet, empereur des Turcs, lui envoya des préſens magnifiques, & le fit prier, par ſes ambaſſadeurs, de le confirmer dans ſa dignité royale. Il ſe trouva à la bataille qui ſe donna entre Canſon-Gauri, ſultan des Mamélus, & Sélim I, fils de Bajazet. Le monarque Ottoman, l'ayant fait priſonnier, le conduiſit à Conſtantinople, où il le retint juſqu'en 1519. Alors, ſentant approcher le terme de ſes jours, il le fit mettre en liberté, & lui aſſigna ſoixante drachmes d'argent par jour pour ſa ſubſiſtance. Mottavakkel revint en Egypte, après la mort de ſon bien-

faiteur, & y termina sa carriere en 1538, laissant deux enfans qui, sans jouir du titre & de l'autorité de Calife, tiroient pension du trésor royal.

Ainsi disparurent tour à tour & par les mêmes causes ces trois puissantes maisons qui régnerent successivement sur le vaste empire de Mahomet. La foiblesse des peuples avoit fait leur grandeur ; l'indolence & les vices des princes hâterent leur ruine. Semblables à ces pompeux édifices que le tems renverse, & dont il ne laisse pas même appercevoir le moindre vestige, depuis l'époque de leur chûte, on ne voit pas un seul Musulman qui ait pu prouver qu'il tiroit son origine de ces illustres familles ; & l'histoire semble ne parler d'un certain Al-Malek-Al-Dhafer, qui régnoit dans l'Yémen, que pour nous apprendre qu'il fut le dernier de la noble race des Ommiades, & qu'il fut dépouillé par Soliman, vers le commencement du siécle dernier.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

Abbas, fils d'Al-Mamoun, meurt dans les supplices, page 411
Abbaſſa, ſœur d'Haroun, aimée de ce Calife, 361. Ses malheurs, *ibid.* 362, 365
Abbaſſides, (les) deſcendans d'abbas, de la famille de Mahomet. Leurs richeſſes & leur crédit, 270. Se vengent des Ommiades, 280. Se révoltent contre Mamoun, Calife Abbaſſide, 387
Abdalaziz, gouverneur d'Egypte, 224, 225. Ce que les Chrétiens racontent de ſa mort, *ibid.*
Abdalla, chef de révoltés, 113, 114
Abdallah, couſin de Mahomet, 84. Son attachement à ſa religion, 85
Abdallah envahit la Perſe, 96, 97, 98
Abdallah, fils de Zobéir, fait éclater ſes projets ambitieux, 157. Elu Calife par les habitans de Médine, 185. Aſſiégé dans la Mecque, 186. Se fait déteſter des Syriens par ſes cruautés, 190. Se maintient en Arabie, 191, 192. Perſécute les Alides, 195. Court riſque de la vie, 197. Réunit ſous ſon autorité tous les Arabes, 198. Preſſé par les Syriens, 203. Vaincu 204. Son courage, 205. Exhorte ſes ſujets à lui demeurer fideles, 205, 296. Il en eſt abandonné, 208,

Sa résignation, 209. Sa valeur; sa mort; sa piété, 200
Abdallah, fils d'Amer, feint de se déclarer pour Hossein contre Yézid, 157
Abdallah, prince Abbasside, se venge cruellement de la maison d'Ommiah, 280. Se fait proclamer Calife, 285. Vaincu sans ressource, 286. Quitte sa retraite, 302; & meurt victime des fausses promesses de son neveu, 303
Abdallah, fils de Motar. *Voyez* Mortadi-Billah.
Abdallah, général de Mahadi, 492-493
Abdallah, fils d'Yusep. *Voyez* Aded-Ledinillah.
Abdalkuah, imposteur puni, 651
Abdalmélec, fils de Mervan I, nommé Calife en Syrie, 193, 194. Sa jalousie, étant enfant, contre Amrou son cousin, 198. Ses démêlés avec ce prince, 199. Fausse amitié qu'il lui témoigne, 200. Il le maltraite & donne ordre de le faire mourir, 201. Lui donne lui-même la mort, 202. Son avarice, 203. Défait les Arabes à Masken, 204. Tristes réflexions de ce Calife, *ibid.* 205. Fait marcher des troupes contre son rival, 207. Réunit sous ses loix tout l'empire Musulman, 211. Fait frapper le premier de la monnoie à son coin, 215. Déclare la guerre à l'empereur Grec, 216. Renonce au dessein de faire enlever de Médine le bâton & la chaire de Mahomet, 224. Meurt d'hydropisie, 226. Vices, vertus, surnom, devise de ce monarque, 227
Abdalrahman, fondateur de la puissance des Ommiades en Espagne, 292
Abdalrahman, calife d'Espagne, fait la guerre à celui d'Egypte, 518
Abdarrahman, fils du Calife Abubècre, 55, 56. — Autre de ce nom, assassin du Calife Ali, 118, 119

Abdéraman, prince de la famille d'Ali, exposé à la mort, 217. S'y soustrait par sa valeur & ses victoires, 218. Persécuté, trahi, se précipite du haut d'une maison, *ibid.* 219
Abdiah-Ben-Salom, rabbin qui instruit Mahomet, 12
Abdollah, pere de Mahomet, 5. Aimé des filles Arabes, *ibid.* Sa mort, *ibid.*
Abdollah, officier de Mahomet, 42
Abdolmotaleb, aïeul de Mahomet, 5. Lui donne un asyle, & pourvoit à son éducation, 6
Abolition du califat en Egypte, 642; à Bagdad, 675
Aboulaina, docteur Arabe, célèbre par la justesse de ses bons mots, 216, 217
Abou-Joseph, jurisconsulte subtile & complaisant, 342, 343, 344. Sa modestie, 345
Abou-Navas, poëte ingénieux, 349
Abou-Rihan, fameux astrologue, 572
Abu-Abdallah-Malec, chef d'une secte Mahométane, 350. Sa modestie, *ibid.* Estimé du Calife Haroun, 351
Abu-Ahmed, fils du Calife Moctafi, meurt dans les supplices, 512, 513
Abu-Ali-Al-Mansor. Voyez *Amer-Béahkam-Allah*.
Abu-Ali-Al-Mansor. Voyez *Hakem-Bemrillah*.
Abubècre, second Calife, rédige l'Alcoran, 13. L'un des premiers prosélytes de Mahomet, 15. Calme les contestations excitées à la mort du prophète, 49. Elu pour son successeur, 51, 52. Met en campagne plusieurs armées, 53. Ordres qu'il donne aux troupes, 54. Se rend maître de la Syrie, 55, 56, 57. Sa mort, 63. Son portrait, *ibid.* Sentences & paroles mémorables de ce prince, 64

Abubècre-Mohammed, fier ambaſſadeur, 552
Abubècre, fils de Moſtaſem, réprime l'audace des Sonnites, 664
Abu-Giehel ajourne le faux prophète, 20. Son incrédulité, 23
Abu-Haniſa, docteur Muſulman, réfuſe la charge de Cadi, 315. Sa modération, 316
Abu-Hanud, viſir ambitieux, réprimé, 602
Abu-Jaafar-Almanſor, prince Abbaſſide, 275. Redevable du califat à la fidélité d'Abu-Moſlem, 284. Triomphe, par la valeur de ce capitaine, de tous ſes ennemis, 286. Récompenſe ſes ſervices de la plus noire ingratitude, 287, 288. Perfidie dont il uſe pour ſe rendre maître de ſa perſonne, 289. Reproche qu'il lui fait, 290. Le fait mettre à mort, 291. Danger qu'il court, 293. Comment ſauvé, 294. Perſécute la famille d'Ali, 296, 297. Fonde la ville de Bagdad, 299, 300, 301. Ruſe qu'il emploie pour écarter ſon neveu du trône, 301, 302. Autre artifice pour faire périr Abdallah, ſon oncle, 303. Sa reconnoiſſance pour ſon médecin, *ibid.* 304, 305. Punit l'inſolence d'un autre médecin, 306. Maltraite les Chrétiens, *ibid.* Preſſentiment qu'il a de ſa mort prochaine, 307. Ses dernieres inſtructions à ſon fils, 308. Sa mort & ſes belles qualités, 309. Son avarice, 310. Comment il reçut, étant Calife, un ancien ami, 311, 312, 313
Abu-Jaafar-Abdallah. Voyez *Cayem-Bemrillah.*
Abu-Jaafar-Al-Manſour. Voyez *Moſtaſer-Billah.*
Abu-Manſor. Voyez *Moſtarshed-Billah.*
Abu-Manſour-Bérar, prince rebelle, eſt défait, 597
Abu-Manſour-Iſmaël. Voyez *Dhafer-Béamrillah.*
Abu-Mohammed-Haſſan. Voyez *Moſtadi-Béamrillah.*

Abu-Moſlem, grand capitaine, quoique jeune, 272. Ses victoires, 273. Honneurs qu'il reçoit, *ibid.* Releve le parti des Abbaſſides, 276. Affermit Almanſor ſur le trône, 284; & le fait triompher de ſes ennemis, 286. Ingratitude du Calife à ſon égard, 287, 288. Il meurt victime de la jalouſie & de la haine de ſon ſouverain, 289, 290, 291. Sa gourmandiſe, ſa magnificence, & ſon exceſſive jalouſie, 291, 292

Abu-Muſſa, gouverneur de Cufa, homme ſimple, 111, 112

Abuna : ce que c'eſt, 631

Abu-Obëïda, général d'Omar, 65. Attaque la ville de Tripoli, 66. S'en rend maître, 67; & des principales villes de Paleſtine & de Syrie, 68. Forme le ſiége d'Emeſſe, *ibid.* & la prend, 71. Aſſiége Jérufalem, 75. Sa ſévérité, 83

Abu-Safar-Al-Manſor. Voyez *Rashed-Billah*.

Abu-Said, chef des Carmates, 482

Abu-Sofian, capitaine Arabe, battu par Mahomet, 35. Le bat à ſon tour, 36. Encourage les Muſulmans, 73

Abutáleb, oncle de Mahomet, lui tient lieu de pere, 6. Marie ſon neveu avec Cadige, 10. Conſeils qu'il lui donne, 17

Abu-Thaher. Voyez *Thaher*.

Abu-Yaia, contraint par la frayeur de donner de l'argent, 513

Abu-Yézid, chancelier de Caïem, ſe révolte, 535. Sa fuite & ſa mort, 536

Abul-Abbas, prince Abbaſſide, prédiction à ſon ſujet, 272. Reconnu chef de ſa maiſon, 276. Parvient, le premier de ſa famille, au califat, 280. Sa piété, 281. Sa mort, 282. Sa libéralité, ſa deviſe, 283

Abul-Abbas, général de Motaded, fait priſonnier, 482

Abul-Abbas-Ahmed. Voyez *Moſtaḍer-Billah.*
Abul-Abbas-Ahmed. Voyez *Cader-Billah*, 555
Abul-Abbas-Ahmed. Voyez *Radi-Billah.*
Abul-Caſſem : ſurnom que prend Mahomet, 11
Abul-Caſſem. Voyez *Moti-Lillah.*
Abul-Caſſem, fils de Mahadi, chaſſé de l'Egypte, 497
Abul-Caſſem-Abdallah. Voyez *Moctadi-Bemrillah.*
Abul-Caſſem-Ahmed Voyez *Moſtali-Billah.*
Abul-Caſſem-Abdallah. Voyez *Moctafi-Billah.*
Abul-Fathi, viſir intrigant, comment puni, 546-547.
Abul-Hareth. Voyez *Baſſaſiri.*
Abul-Haſſan, précepteur du Calife Al-Mamoun, 385
Abul-Haſſan-Ali. Voyez *Dhaher-Leezaz-Dinillah.*
Abul-Maïmun-Abdal-Majid. Voyez *Hafedh-Lédimillah.*
Abulmogaira, dévôt Muſulman, puni de mort, 135
Accident étrange, 345, 580
Acre, ville de Paleſtine, priſe par les Saraſins, 84
Adadoddaula, émir du Caliſe Taylillah, en reçoit le titre de grand roi, 548. Se fait aimer, 550. Sa mort, 552
Aded-Ledinillah, Caliſe en Egypte, 624. Se juſtifie de la mort de ſon miniſtre, 625. Eſt le jouet de ſes viſirs, 626, 627, 628. Trait de ſa dépendance, 631. Implore le ſecours de Noraddin contre les Croiſés, 633. Donne à Saladin la charge de viſir, 635. Frayeurs que lui inſpire une viſion nocturne, 640. Sa mort, 641. Ses richeſſes immenſes, *ibid.*

Adhem, fameux dévot Muſulman, 341. Son pélerinage, *ibid.* Sa maxime favorite, 342
Afdal, viſir de Moſtanſer, éloigne ſon fils aîné du califat, 592, 593. Douceur de ſon gouvernement, 597. Aſſaſſiné, 600. Vengé, 601
Agar, mere d'Iſmaël, chaſſée par Abraham, 2
Aglabites, nom d'une dynaſtie établie en Perſe, ſont détruits par Mahadi, 492, 493
Ahmed, docteur Muſulman, conſpire contre le Calife, 417. Sa mort, 418
Ahmed, fils de Tolun, s'établit en Egypte, 466. Sa mort & ſes richeſſes, 468
Ahmed, établi Calife en Egypte par les Maméluſ, 678. (Voyez *Moſtanſer-Billah.*)
Ahmed-Abul-Abbas. Voyez *Moſtain-Billah.*
Aiſchah, l'épouſe chérie du prophète, 50. Son ambition & ſes intrigues, 99, 100, 102, 103, 105, 106. Sa deſtinée, 107. Sa mort, 150
Al-Abbas, viſir de Dhaher, l'aſſaſſine; pourquoi, 615, 616, 617. Fait proclamer le fils du Calife, 618. Se rend odieux, 619. Sa mort, 620
Al-Achſid, prince d'Egypte, 529
Al-Aſtekin, Turc rebelle; comment traité, 547, 548
Al-Ahdah, habile fauſſaire, 551, 552
Albumaſar, prince des Aſtronomes, 469. Son ſyſtême, 470
Al-Caſſem, nom du fils aîné de Mahomet, 11
Alcoran, livre ſacré pour les Mahométans, deſcendu du ciel, ſelon Mahomet, 13. Ce que ce nom ſignifie, *ibid.* En quelle vénération eſt ce livre, 14. Effets de cette vénération, 110, 113, 114. Perſécution ſuſcitée au ſujet de ce livre, 398, 399
Alexandrie, ville d'Egypte, aſſiégée, 87; priſe, 88; repriſe, 97, 590

Ali, couſin de Mahomet, l'un de ſes premiers proſélytes, 15. Son zèle pour la nouvelle doctrine, 16. Déſigné pour ſucceſſeur de Mahomet, 51. Fruſtré du califat, 52. Il en eſt exclus de nouveau, 96. Y parvient à la fin, 101. Mépriſé par Moavie, 103. Obligé de marcher contre Aiſchah, veuve de Mahomet, 104. Fait déclarer les Cufiens en ſa faveur, 105. Livre la bataille, 106; & la gagne, 107. Veut ramener Moavie à ſon parti, 108. Lui envoie un cartel de défi, 109. Forcé de traiter avec les Syriens, 110. Trompé par Amrou, 111, 112. Uſage qu'il fait de l'Alcoran pour ſoumettre des rebelles, 113. Faute qu'il commet après ſa victoire, 114. Trompé de nouveau, 115. Eſt aſſaſſiné, 118, 119. Son éloge, *ibid.* Ses ſectateurs le croyent encore vivant, *ibid.* Son portrait, 120. Ses manieres, *ibid.* Sa poſtérité, 121

Ali, fils aîné d'Hoſſein, comment traité par Yézid, 181, 183. Regardé par les Perſans comme quatrieme Calife, 184, 459

Ali l'Innocent, dixieme Iman, 463

Ali, impoſteur, gagne vingt-deux batailles, 465. Sa puiſſance, 466. Sa mort, 467

Ali, chef des Alides, ſous Al-Mamoun, eſt choiſi par ce prince pour ſon ſucceſſeur au califat, 386. Sa mort, 388

Ali, général du Calife Amin, puni de ſa préſomption, 377, 378

Ali, fils de Sélar, s'empare du viſiriat en Egypte, 615. Depoſé, 616

Alides; (les) poſtérité d'Ali, 121. Se révoltent contre Yézid, 157. Empriſonnés par ordre du Calife Abdallah, 195. Sont délivrés au moment d'être mis à mort. 196, 197. Leurs partiſans rebutés par leurs diſgraces multipliées, 270. Favoriſés par Al-Mamoun, 386

Ali-Riza, huitieme Iman, 462
Alkindus; fameux devin, 399. Preuves qu'il donne de ſa ſcience, 400, 401
Alluſion fine & ingénieuſe, 216. Autre, 571
Al-Malek-Al-Dhafer, dernier prince Ommiade, 682
Al Mamoun. Voyez *Mamoun*.
Almanſor, Calife Abbaſſide. (*Voyez Abu-Jaafar.*)
Alp-Arſlan, Sultan des Selgiucides, ſuccede à la charge d'Emir du Calife, 584
Al-Safei. Voyez *Safei*.
Ambaſſadeur Mahométan à la cour de l'empereur Baſile, 552
Ambaſſadeurs traités magnifiquement, 495, 496
Aména, mere de Mahomet, 5. Sa mort, 6
Aména, ſœur d'Omar, fidèle au Muſulmaniſme, 18. Comment elle gagne ſon frere, 18, 19
Amer, capitaine Arabe, envoyé contre Hoſſein, 169. Attaque ce prince, 175. Lui accorde une ſuſpenſion d'armes, 176. Recommence le combat, 177
Amer-Beahkam-Allah, Calife en Egypte, 597. Fait aſſaſſiner ſon viſir, 600. Eſt aſſaſſiné lui-même, 601
Amin, fils du Calife Haroun, déſigné Calife, 359. Son avénement au trône de Mahomet, 374. Veut dépouiller ſon frere de ſes droits au califat, *ibid.* 375; & le faire mourir, 376. Lui déclare la guerre, 377. Ses armées ſont défaites & ſes états conquis, 378. Son indolence, 379. Sa dépoſition, 380. Sa mort, 382. Son portrait, ſa deviſe, 383
Amitié; ſentiment rare chez les ſouverains, 313. Bel effet de cette vertu, 346
Amorium, ville de Phrygie, 409. Aſſiégée & priſe, 410, 411

Amra, brave Arabe, se tue de désespoir, 106
Amrou, capitaine Musulman, 83. Confere avec l'empereur Constantin, 84. Se dispose à conquérir l'Egypte, 86. Est fait prisonnier, 87; & relâché, 88. Ami des sçavans, 89. Fait brûler à regret la bibliothéque d'Alexandrie, 90. Dépouillé du gouvernement de l'Egypte, 96. Sa magnanimité, 97. Reprend Alexandrie, *ibid.* Nommé arbitre contre Alie & Moavie, 111. Favorise ce dernier, 112. Récompensé, 115. Danger qu'il court, 117. Sa mort, 128
Amrou, petit-fils d'Ali, fait éclater, encore enfant, sa haine contre les ennemis de sa maison, 182
Amrou, cousin du Calife Abdalmélec, comment élevé, 198. Se révolte contre le Calife, 199 Se livre lui-même, 200. Mis aux fers, 201. Triste sort de ce prince, 202
Amrou, frere de Jacob, & son successeur dans le Khoraſſan, 466
Anaf, vieillard discret, 149
André, eunuque, 138. Vengeance cruelle qu'il tire d'un affront, 159
Ane de Mésopotamie; surnom honorable, 264
Ansars; ce que c'est, 33
Anti-Calife, 680
Antioche menacée par les Musulmans, 80. Sa prise, 82, 83
Appareil formidable, 143
Apparition effrayante, 477, 478, 479
Arabes; (les) peuple de l'Asie: leur antiquité, 1. Leurs mœurs, 3 & 4. Leur religion, 4 & 5. Leurs conquêtes, 42, 43, 53, 55, 66, 67, 68, 71, 75, 80, 82, 83, 84, & 87. Leur simplicité, 89. Se révoltent, 991
Arabie; (l') origine de ce nom, 1

Areſtan, ville de Syrie, priſe par ſtratagême, 71, 72
Arjuan, eunuque, régent de l'empire, 559.
Aſadoddin, général de Noraddin, vole au ſecours du Calife d'Egypte, 629. Aſſiégé dans ſon camp, 632. Chaſſe les Croiſés de devant le Caire, 633. Son élévation au viſiriat, 634. Sa mort, 635
Aſcenſion de Mahomet; fable fameuſe, 32, 33
Aſchari, docteur célèbre & chef de ſecte, 526, 527, 528
Aſmaï, docteur Arabe, maître du Calife Haroun, 339, 340
Aſſaſſin ne peut achever ſon crime, 81
Aſſaſſinat d'Omar, 92; --- d'Othman, 100; --- d'Ali, 118, 119; --- de Valid II, 260; --- de Motavakkel, 435; --- de Mohtadi, 455, 456; --- de Hakem, 568; --- du viſir Afdal & du Calife Amer, 600, 601; --- de Moſtashed, 606; --- de Dhaher, 617
Atabeks; leurs commencemens, 603
Atamesh, grand viſir de Moſtain, maſſacré, 445
Aventure d'un citoyen de Damas, 61, 62. --- D'un priſonnier Muſulman, 87, 88. --- D'un roi Arabe, 90, 91. --- Malheureuſe d'un étranger, 131. --- D'un ambaſſadeur, 139. --- D'un Cufien, 179. --- D'Amrou, 198. Autre, d'un Arabe, 220, 221. --- De la maîtreſſe d'un Calife, 248, 249. --- D'un Arabe appellé Maan, 294, 295, 296. --- D'un docteur Mahométan, 311, 312, 313. --- D'un médecin, 316, 317. --- Plaiſante d'un Calife & d'un payſan Arabe, 324, 325. --- D'une femme d'Haroun, 346. Autre, 348. --- D'un Bouffon, 355. --- Intéreſſante de Giafar & d'Abbaſſa, 361, 362, 363. --- D'une dame Abbaſſide, 408. Autre d'un of-

ficier, 441, 442. Autre, 503. --- D'un astrologue, 572, 599
Avicenne; scavant Arabe, 575. Ses vastes connoissances, 576, 577. Ses aventures, *ibid.* 578, 579. Sa mort, 580
Aumône faite à un Calife, 515
Ayſun, célèbre astrologue, 594, 595
Azaldoula succede à la charge d'Emir, 540. Met le Calife à l'amende, 542. Punit son visir, 547
Azar-Bahéli, docteur Arabe, ami d'Almansor, 311. Ce qui lui arrive avec ce Calife, *ibid.* 312, 313
Aziz-Billah, proclamé Calife, 546. Clémence & générosité de ce prince, 548. Epouse une femme Chrétienne, *ibid.* 549, 553, 554. Sa mort & son éloge, 557

Babec, imposteur fameux, 404, 405. Sa fuite, 406. Sa prise & sa mort, 407
Badandun, fleuve, 402
Bagdad, origine & fondation de cette ville, 299, 300, 301. Assiégée, 378. Prise, 380, 605, 607, 670, 671, 672
Bager, officier Turc, obtient la faveur de Motavakkel, 431. Conjure contre lui, 433, 434, 435. Précaution qu'il prend pour éviter la punition de son crime, 439. Fait proclamer le petit-fils de Mostasem, 444. Ses différends avec Vasif, 445. Sa mort, 446
Bague de grand prix jettée dans la mer & repêchée, 338, 339
Baha-Aldoula, Emir, détrône le Calife, 554, 555; & en proclame un autre, *ibid.* 556
Bahalul; dévot Mahométan & bouffon du Calife Haroun, 353. Ses plaisanteries, 354, 355
Bajazet; empereur des Turcs, 681

Bankial, capitaine Turc, se révolte contre le Calife Mohtadi, 454
Barham, visir vertueux, 603. Chrétien, 609, 610. Forcé par les mécontens de prendre la fuite, *ibid.* Se fait moine, 611 ; est rappellé à la cour, 614
Barka, ville d'Egypte, 560
Barkiaroc, sultan des Selgiucides, & Emir à Bagdad, 592
Barmécides, (les) maison illustre parmi les Mahométans, 360. Ils sont proscrits par Haroun, 362, 365. Combien regrettés, 366
Basrah; ville d'Arabie, 104. Sûreté rétablie dans cette ville, 131, 132
Bassasiri, général de la milice Turque, se révolte, 581. S'empare de Bagdad, 582. Chassé de cette ville, 583. Sa mort, 584
Bataille de Bedre, 35. --- D'Ohod, 37. --- D'Yarmouc, 73. --- De Naharvan, 113, 114. --- De Kerbela, 170, 175, 177. --- De Masken, 203, 204. --- De Dorilée, 409, 410. --- De Bagdad, 671
Bathaniens; secte d'assassins, 600
Bâton d'Omar, 93
Baux matrimoniaux, 398
Bédouins, Arabes vagabonds, 3 & 4
Bedre, vallée fameuse par la premiere victoire de Mahomet, 35
Bibars, sultan des Mamelus, rétablit le califat en Egypte, 678
Bible des Mahométans, 13
Bibliothéque fameuse d'Alexandrie, 89. Livrée aux flammes, 90
Boga, officier Turc, lié d'intérêt avec Vasif & Bager, 444. Fait révolter les troupes contre le visir, 445. Enleve le Calife, 446. Sa mort & celle de son fils, 450

Bohaïra, nom que les Arabes donnent au moine Sergius, 6
Bons mots, 216, 217, 220, 223, 325, 354, 435, 543, 644, 645
Borac, jument miraculeuse : sa description, 25, 26
Boſtra, ville de Syrie, aſſiégée, 55. Priſe, 56
Bouffonnerie ſinguliere, 354, 355, 435
Bouteille ; (pere de la) ſurnom d'un impoſteur, 560. Son ſupplice, 561
Burica, général & ſouverain malheureux, 281

CAABA, (la) temple du vrai Dieu : par qui bâtie, 2
Cabihah, mere du Calife Motar, prodigieuſement riche, 453
Cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans mangés dans une famine, 585
Cader-Billah proclamé Calife, 555. Songe de ce prince, *ibid.* Comment vérifié, 556. Protège ouvertement la maiſon d'Ali, 559, 560. Répond aux injures du Calife d'Egypte, 561, 562. Sa réponſe au ſultan Mahmoud, 571. Sa mort, 573. Son portrait, 574
Cadige, riche veuve, au ſervice de laquelle ſe met Mahomet, 9. Lui donne ſa main, 10. Ses allarmes au ſujet des extaſes de ſon mari, 11. Le reconnoît pour prophète, 15
Caher, frere de Moctader, proclamé Calife, 504. Dépoſé, *ibid.* Sa politique, 506. Son avènement au califat, 509. Ses cruautés, ſon avarice, ſon ingratitude, 510. Souleve tous les eſprits par ſa férocité, 511. Découvre une conſpiration, & fait périr les chefs ſur un échafaud, 512. Il eſt dépoſé, 514 ; & réduit à demander l'aumône, *ibid.* 515
Caïem-Bemrillah, proclamé Calife, 511, 516. Réduit des Siciliens rebelles, 523, 524. Sa mort, 535

Caïem-Bemrillah, nommé Calife, 573. Implore la protection des Selgiucides, 583. Eſt dépoſé & jetté dans un cachot, *ibid.* 583. Par qui délivré, *ibid.* Refuſe ſa fille en mariage à ſon libérateur, 584. Comment il eſt forcé de la donner, *ibid.* Danger qu'il court, 587. Sa mort & ſon éloge, *ibid.* 588
Caïem-Béamrillah, Calife ſous les Mamelus, 678. Abdique, 679
Caire, (le) par qui fondé, 541, 542. Siége de l'empire Fathimite, 543
Caïuk-Khan, empereur des Mogols, humilie l'ambaſſadeur d'un Calife, 663
Caled, capitaine Arabe, bat les Romains, 42, 43, & les Perſans, 53. Fait la conquête de la Syrie, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62. Deſtitué du généralat, 65. Sa magnanimité, 67. Sa force prodigieuſe, 70. Son orgueil, 72, 73
Caled, fils d'Yézid, fruſtré du califat, 193. Sa mere étouffe le Calife, *ibid.*
Calendrier Perſan; par qui réformé, 589
Califat, (le) puiſſance des ſucceſſeurs de Mahomet, fondé par ce faux prophète, 34, 36, 42, 44, 46. Rendu héréditaire, 48. Son extinction en Egypte par Saladin, 642, & à Bagdad par les Mogols, 674, 675. Eſt rétabli en Egypte, 679. Son extinction totale, 680
Calil, général de Caïem-Bemrillah, prend Palerme & Gergenti, villes de Sicile, 524
Capitulation fameuſe, 77, 78, 79
Caprice extraordinaire, 361
Caravanes; leur établiſſement, 3
Carégites, Muſulmans ſéditieux, 128
Carmata, fameux impoſteur, 471. Comment ſauvé, 472
Carmates; vainqueurs des troupes du Calife, 482, 487

Cathan ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, 1
Caulah, femme guerriere, 58, 74
Cava, fille du comte Julien, violée par le roi Ro-
Cayem-Bemrillah. Voyez *Caïem*.
drigue, 230
Cédar, fils d'Iſmaël, 2. Prérogative des aînés de ſa poſtérité, 2 & 3
Centiloquium, ouvrage du Calife Ali, 120
Céſarée, ville de Syrie, attaquée par les Saraſins, 83. Sa priſe, 84
Chabib, aſſaſſin d'Ali, 118
Charic, un des premiers citoyens de Cufa, 162. Donne le ſignal de la mort d'Obéïdalla, *ibid.* 163
Charlatans chaſſés des états du Calife Haroun, 357
Charlemagne reçoit une ambaſſade du Calife Haroun, 356
Chéb'b, capitaine Arabe, ſe révolte contre Hégiage, 114. Circonſtance de ſa mort, *ibid.* 115
Chemiſe d'Othman, ſignal de révolte, 102
Choſroës, roi de Perſe, invité par Mahomet à recevoir l'Alcoran, 39
Chypre; conquête de cette iſle, 97
Colaïb; ſurnom d'Hégiage, 231
Comeïl, fils de Ziad, ſe juſtifie avec eſprit, 223, 224
Comparaiſon ingénieuſe, 347, 348
Conſtantin, empereur, veut faire périr le Calife Omar, 80. Confere avec un capitaine Saraſin, 83. Abandonne Céſarée, 84
Conſtantinople, capitale de l'empire Grec, menacée par le Calife Valid, 233. Aſſiégée ſous Soliman ſon ſucceſſeur, 235, 236. Comment délivrée, *ibid.*
Coraïſcites, (les) une des principales tribus des Arabes. Leur origine, 2. Se déclarent contre Mahomet, 173; & veulent le faire aſſaſſiner,

ibid. Lui demandent un miracle qu'ils traitent de preſtige, 20, 21, 22, 23. Le perſécutent & le contraignent à s'enfuir de la Mecque, 33. Battus par Mahomet, 35
Coureurs, (fameux) 540, 541
Croiſés. (les) (Voyez *Francs.* (les)
Cufa, ville d'Arabie, 104; devient le ſiége de l'empire Muſulman, 108
Cuſiens; ſe déclarent pour Ali, 105. Donnent du ſecours à Moavie, 128. Leur inſolence réprimée par Ziad, 133. Se déclarent pour les Alides, 157. Les abandonnent, 163. Reprennent les armes en leur faveur, & les délivrent, 196, 197, 332. Se déclarent contre les Alides, 387
Curdes, (les) ſurpris & battus, 525, 526

DAMAS, capitale de la Syrie, aſſiégée, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62
Damès, Arabe d'une force prodigieuſe, s'échappe du camp des Romains, 81, 82
Daoud, prince Hamadanide, forcé de marcher contre ſon bienfaiteur, 505. Sa mort, 506
Darari, fameux impoſteur, 563. Sa mort & les progrès de ſa doctrine, 564
Dargan, uſurpateur du viſiriat en Egypte, 629. Dépoſſédé, 630
Déhac, chef de faction, tué dans un combat, 192
Démembrement de l'empire de Mahomet, 517, 518, 519
Dérar, officier Muſulman, ſe ſignale à la conquête de la Syrie, 56, 57, 58, 59
Déſeſpoir extraordinaire, 249
Deviſes des principaux Califes. De Moavie I, 155. --- D'Yézid I, 187. --- D'Abdalmélec, 227. --- De Valid I, 234. De Soliman, 238. --- D'Omar II, 245. --- De Hésham, 256,

--- De Valid II, 260, --- D'Yézid III, 262. --- De Mervan II, 278. --- D'Abul-Abbas, 283. --- De Mahadi, 330. --- De Musa-Al-Hadi, 337. --- D'Haroun-Al-Raschild, 373. --- D'Amin, 383. --- D'Al-Mamoun, 403. --- De Motasem, 414. --- De Motavakkel, 436. --- De Montaser, 443. --- De Mohtadi, 456. --- De Motamed, 474. --- De Motader, 486

Dhafer-Béamri'lah, Calife en Egypte, esclave de ses ministres, 615. Passion criminelle de ce prince, & sa mort, 617

Dhaher-Billah, Calife à Bagdad, 655. Sa mort, 656

Dhaher-Léézaz-Dinillah, Calife d'Egypte, 570. Sa mort & son éloge, 574

Dhahiroddin, visir de Mostadi, mis à mort, 649

Dhohac, poëte célèbre, 347

Dispute de deux docteurs Mahométans, 527

Distiques arabes, fort ingénieux, 347, 348

Dogme fondamental de la religion Mahométane, 13

Dorylée, (bataille de) 409, 410

Ebn-Amram, d'esclave est fait gouverneur de Bagdad, 672

Ebn-Ayfun. Voyez *Ayfun.*

Ebn-Davah, assassin du Calife Hakem, 568. Puni de mort, 570

Ebn-Sina. Voyez *Avicenne.*

Eclipse de soleil, 144

Egypte (l') enlevée aux Califes, rentre sous leur domination, 488, 489. Affligée de la famine, 584, 585; & de la peste, 586

Emesse, ville de Syrie, assiégée par les Mahométans, 68. Se soumet, 71. Assiégée par Mer-

van II, 265. Comment traitée, 266. Assiégée de nouveau, 268; est enfin réduite, 269
Emessèniens, habitans d'Emesse, se révoltent, 261, 263. Abandonnent lâchement Mervan II, qu'ils avoient placé sur le trône, 264. Perfidie insigne de ces rebelles, 265. Comment punis, 266. Se révoltent de nouveau, 267. Leur opiniâtreté, 268. Leur désespoir, 269
Emir-Al-Omra, charge importante; par qui créée, 520
Epée fameuse, 431
Epitaphe singuliere, 580
Epoque de la puissance de Mahomet, 34. --- De la réputation des François parmi les Musulmans, 356
Evénemens extraordinaires, 428, 429, 430, 431
Examen plaisant d'un docteur en médecine, 503, 504
Excès des Chrétiens à la prise de Jérusalem, 595, 596

Fables, regardées comme miracles par les Mahométans, 20, 24, 274, 275
Fadel parvient au visiriat sous le Calife Amin, 374, 375. Excite ce prince contre son frere Mamoun, *ibid.*
Fadel, visir de Mamoun, 384. Engage ce Calife à favoriser les Alides, 586. Son ambition punie, 388
Famine affreuse, & ses tristes effets, 584, 585, 586
Famille des Alides, 21
Fanatisme d'un Musulman, 70, 71. --- Autre puni, 135
Fantaisies singulieres, 413, 432
Fatah, visir de Motavakkel, 431. Fidèle à son maître, 435

Fatime, premiere femme d'Ali, de laquelle les Fathimites ont pris leur nom, 52
Fatime, sœur d'Ali, comment traitée par Yézid, 181, 183
Fatime, femme d'Omar II, 244
Fatimites, dynastie puissante; par qui fondée, 492
Favorite du Calife Moctader, présidente du divan, 508
Fayez-Bénasr'illah proclamé Calife en Egypte, 618. Accident qui dérange sa raison, *ibid.* 619. Sa mort, 623
Feinte d'un esclave Arabe, 87, 88
Femmes Arabes à la guerre, 36. Leur férocité, 37. Leur valeur, 73, 74
Ferdussi; fameux poëte Persan, 571
Fêtes magnifiques, 589
Feu Grégeois & ses effets surprenans, 236
Fidèle; surnom que reçoit Mahomet, 7
Fille (jeune) soustraite à la brutalité d'un soldat, 476, 477
Firouz, esclave Persan, 91. Assassine le Calife Omar, 92
Force prodigieuse, 70, 82
Formule du mariage de Mahomet, 10. --- De la profession de foi Musulmane, 13. Autre, 544
Fou qui se tire d'embarras, 357
Fourberie de deux astrologues, 514
Francs (les) font des conquêtes en Egypte, 632. Sont chassés de devant le Caire, 633

Gabriel (l'ange) apparoît à Mahomet, 24; & le transporte de ciel en ciel jusqu'au trône de Dieu, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32
Gabriel, médecin Chrétien, guérit une des femmes du Calife Haroun, comment? 346; & le Calife lui-même, 353. Conseil qu'il lui donne, 371.

Gergenti, ville de Sicile, prise par Calil, 524
Giabalah, roi Arabe, embrasse le Musulmanisme, 90. Comment il s'en dégoute, 91
Giafar, général de Mahomet, tué, 42
Giafar, visir & favori d'Haroun, 361. Sa passion malheureuse pour son épouse, *ibid.* Est arrêté & mis à mort, 362, 363, 364. Générosité de ce seigneur, *ibid.* 365
Giafar le juste, sixieme Iman, 460, 461
Giauhar, général du Calife Moëz-Ledinillah, fait la conquête de l'Egypte & de la Syrie, 541, 542. Fait visir d'Aziz-Billah, 546. Défait un prince Turc, 547
Goût singulier d'un Calife, 279
Guérison singuliere, 345

Hababa, belle Chanteuse, maîtresse d'Yézid II, 248. Accident funeste qui lui fait perdre la vie, 249
Habbasah, général de Mahadi, emporte Alexandrie, 494. Appaise une révolte en Sicile, *ibid.*
Habib, prince Arabe, demande un miracle à Mahomet, 20. Reconnoît sa mission, 23
Hafedh-Ledinillah, Calife en Egypte, 602. Dépose son visir, 603. Est maîtrisé par un autre, 611, 612. Sa mort, 614
Hakem, imposteur fameux, 317. Veut se faire passer pour un Dieu, 318. Accrédite cette extravagance par son genre de mort, 319. Attendu par ses sectateurs comme le Messie par les Juifs, 320
Hakem-Bemrillah, Calife, 559. Fait mourir un imposteur, 561. Fait maudire les Califes Abbassides, *ibid.* Ses extravagances & sa haine contre les femmes, 562, 563. Favorise deux imposteurs, 564, 565. Fait brûler la ville de

, Mesr, pourquoi, *ibid.* 566. Est assassiné, 568. Ses vices & ses caprices, *ibid.* 569
Hakem-Béamrillah, Calife sous les Mamelus, 677
Hakem-Billah, Calife sous les Mamelus, 677, 680
Hallage, fameux dévot Musulman, 497. Sa doctrine, 498. Son supplice, *ibid.* 499
Hamin; ce que c'est, 166, 644
Hamra, oncle de Mahomet, 35. Tué dans une bataille & éventré, 37
Hanbal, docteur Musulman, rend justice au mérite d'un autre docteur, 389, 390. Comment traité, 405, 406. Sa mort, 428
Hani, chef de conjurés, 162. Est arrêté, 163; & mis à mort, 167
Harangue singuliere, 73
Hardiesse heureuse, 366. Autre, 369
Hareth, vieillard vénérable, 204. Ce qu'il dit au Calife Abdalmélec, *ibid.* 205
Haroun-Al-Rashid, fils du Calife Mahadi, porte la guerre sous les murs de Constantinople, 321; & rend les Grecs tributaires, 322. Refuse la couronne au préjudice de son frere, 331. Son avènement au califat, 338. Bonheur qui l'accompagne, *ibid.* Epouse solemnellement une de ses femmes, 339. Sa docilité, 340. Honneurs qu'il rend à un dévot Musulman, 341, 342. Sa passion pour une femme de son frere, & les moyens qu'il emploie pour se satisfaire, *ibid.* 343, 344. Récompense un habile médecin, 346; & une de ses maîtresses, 348; & un poëte, 349. Ses regrets de la mort d'un docteur, 351. Fait le pélerinage de la Mecque à pied, 352, Guérit d'une attaque d'apoplexie, comment, 353. Son bouffon, 354, 355, Envoie une ambassade à Charlemagne, 356, Chasse les empiriques

& les charlatans, 357. Comment il traite un extravagant, 358. Comment il punit l'orgueil d'un ancien roi d'Egypte, *ibid.* Partage ſes états entre ſes trois fils, *ibid.* 359. Fait un ſecond pélerinage à la Mecque, *ibid.* Sa dévotion, 360. Son amour pour ſa ſœur, 361. Il la donne en mariage à ſon favori, ſous quelle condition, *ibid.* Sa rigueur & ſon inflexibilité, 362, 363, 365. Pardonne les remontrances hardies que lui fait un vieillard, 366. Sa réponſe à une lettre pleine de hauteur de l'empereur Nicéphore, 367. Sa vigueur, 368. Aſſiége & prend d'aſſaut Héraclée, *ibid.* Impoſe à l'empereur des conditions onéreuſes, 369. Comment il reçoit la plainte d'une pauvre femme, *ibid.* Conſeil qu'il donne à ſon fils, 370. Il tombe malade, *ibid.* Se frappe l'eſprit d'une viſion, 371. Son trouble & ſa mort, 372. Son éloge & ſa deviſe, *ibid.* 373

Haroun, ſouverain de l'Egypte, aſſaſſiné, 488, 489

Harro, capitaine Cufien, envoyé contre Hoſſein, 167. Enveloppe ce prince & ſa ſuite, 168. Se range du côté d'Hoſſein, 175

Hartéma, confident du Calife Muſa-Al-Hadi, 335, 336

Harthéma, général de Mamoun, aſſiége Bagdad, 378, 380. Le Calife Amin ſe rend à lui, 381. Danger qu'il court, 382. Veut perdre le favori du Calife, 384; & ſe perd lui-même, 385

Haſan trahit le Calife Amin, 379. Puni, 380

Haſan, neveu de Zaric, ſe perd par ſon inſolence, 626

Haſana, l'une des femmes de Mahadi, l'empoiſonne ſans le vouloir, 327

Haſchem, biſaïeul de Mahomet, 3

Hashémie; réſidence du Calife Almanſor, 293

Haſſan, fils d'Ali, gagne les Cuſiens, 104, 105. Ses eſpiègleries étant enfant, 122, 123. Proclamé Calife, *ibid.* Sa bonté, ſa patience, 123, 124. Se dégoute de la ſouveraine puiſſance, 125. Abdique, 126, 127. Sa mort, dont Moavie eſt fauſſement accuſé, 140, 141, 142. Comment traité par ce prince, 154

Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, 393. Sa magnificence, *ibid.* Sa mort, 394

Haſſan-Sahah, fondateur des Iſmaëliens, 461

Haſſan, onzieme Iman, 463

Haſſan, frere du Calife Moſtarshed, ſe révolte & obtient ſon pardon, 600

Haula, chargé de porter la tête d'Hoſſein au Calife Yézid, 179. Ce qui lui arrive avec deux de ſes femmes, *ibid.* 180

Héber, patriarche, 1

Héger, fanatique Muſulman, 135. Puni de mort, 136, 137

Hégiage, guerrier intrépide, fait le ſiége de la Mecque, 207. Raſſure ſes ſoldats effrayés, 208. Conquit toute l'Arabie, & en eſt fait gouverneur, 211. Sa ſévérité, *ibid.* 212, 213. Révoltes qu'excite ſa cruauté, 214. Veut faire périr Abdéraman, 217, 218. Traits de clémence de ce miniſtre, 219, 220, 221, 222, 223. Il tombe malade, 231. Fait mourir l'aſtrologue qui lui prédit ſa mort, 232; & le ſuit trois jours après, *ibid.* Nombre d'hommes qu'il fit mourir, *ibid.* Sa magnificence, *ibid.*

Hégiaz; (l') vaſte contrée de l'Aſie, 2

Hégire, ou fuite de Mahomet, époque fameuſe, 34

Henda, femme guerriere, 36. Sa barbarie, 37

Héra, montagne de l'Arabie, où Mahomet ſe retire, 11

Héraclius, empereur Romain, invité par Mahomet

met à embraſſer ſa religion, 39. Envoie une armée au ſecours de Damas, 56. Sa timidité, 84, 85.

Herbelot; (d') réfutation d'un fait rapporté par cet écrivain, 140, 141.

Hermite Mahométan, prédit la fondation de Bagdad, 299, 300.

Hésham, frere & ſucceſſeur du Calife Yézid II, 250. Fait la guerre aux Turcs & aux Grecs, *ibid.* 251. Sa mort, 254. Son avarice ſordide, 255. Sa deviſe & ſon portrait, 256.

Hobéib, partiſan d'Hoſſein, 176.

Holagu-Khan, empereur des Mogols, forme le projet de conquérir Bagdad, 665, 666. Marche vers cette capitale, 667, 668. L'aſſiége, 669, 670, 671, 672. La prend, 673. Fait mourir le Calife & abolit le califat, 674, 675.

Honain, célèbre médecin : ſa fortune, 425. Sa généreuſe probité, 426. Sa mort, 427.

Hoſſein, fils d'Ali ; comment traité par Moavie, 154. Soulevemens pour & contre ce prince, 156, 157, 158, 159. Voit évanouir ſes eſpérances, 167. Marche vers Cufa, *ibid.* Arrive dans la plaine de Kerbela, 170. Son déſeſpoir, *ibid.* Sa réſignation, 172. Se prépare au combat, 173. Sa piété, 174. Sa conſtance, 175. Sa valeur, 176, 177. Sa mort, 178. Son éloge, *ibid.*

Hoſſein, petit-fils de Haſſan, leve l'étendard de la révolte, 331. Sa libéralité, *ibid.* 332. Ses ſuccès, *ibid.* Sa mort, 333.

Hoſſein, chef des Carmates, 487. Vaincu, 488.

Hour, jeunes filles que Mahomet promet à ſes ſectateurs dans ſon paradis, 174.

Jahkem, usurpateur, 521. S'empare de Bagdad, & de la charge d'Emir Al-Omra, 523. Fait élire un Calife, 525. Sa mort, 526
Ibrahim, fils de Mahomet, 40
Ibrahim parvient au califat, & en est dépossédé presqu'aussitôt, 263
Ibrahim, chef des Abbassides, 272. Ses succès, 273. Sa puissance & sa mort, 275
Ibrahim, petit-fils de Hassan, persécuté par Almansor, 297. Prend les armes & le titre de monarque, 298. Sa mort, *ibid.* 299
Ibrahim, frere du Calife Haroun, 342
Ibrahim, oncle du Calife Almamoun, proclamé Calife par des rebelles, 389. Comment traité par son neveu, 397
Ibrahim-Abul-Ishac. Voyez *Mottaki-Billah.*
Icrinca, (lisez *Icrima*,) fanatique Musulman, 70, 71
Images : (saintes) leur culte prouvé par des Mahométans, 427, 428
Imans, ou chefs de la maison d'Ali, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464
Imposteur qui se fait passer pour Moyse, 250. Autre, *ibid.* Autre, 317, 318. Autre, 404. Autres, 423, 465, 471, 516, 517, 560, 561, 563, 564
Imprécation commune aux Arabes, 168
Indignation généreuse d'une femme Arabe, 179
Incendie affreux, 566, 567
Indulgence singuliere, 40
Innovations, 508, 539, 564, 565, 642
Inondation prédite, 594, 595. Autre qui ne l'est pas, *ibid.* 596
Iréne, impératrice de Constantinople, déclare la guerre aux Mahométans, 321. Demande la paix, *ibid.* & se soumet à payer un tribut au vainqueur, 322

Isa, neveu d'Almanſor, remporte pluſieurs victoires, 298. Par quel artifice il eſt éloigné du trône, 301, 302. Se fait proclamer Calife, 314. Se déſiſte de ſes prétentions, *ibid.* 315
Isa, médecin, à qui redevable de ſa fortune, 316, 317
Isa, Chrétien, ſecrétaire d'un Calife, 557. Abuſe de ſon crédit & eſt diſgracié, *ibid.* 558
Isdegerd, roi de Perſe, maſſacré, 98
Ismaël, chaſſé par ſon pere Abraham, 2. Bâtit la Caaba, *ibid.* Sa poſtérité, *ibid.*
Ismaël, fils de Giafar le Juſte; ſa poſtérité, ſes ſectateurs, 461
Ismaël-Al-Manſor. Voyez *Manſor-Billah*.
Ismaéliens, nom d'une dynaſtie en Aſie, 461

JACOB, favori du Calife Mahadi, 322. Action héroïque fatale à ce miniſtre, 323. Sa diſgrace, 324
Jacob-Ben-Ishak-Alkendi. Voyez *Alkindus*.
Jacob, fils de Léit: ſa fortune & ſa mort, 465, 466
Jalouſie invétérée, 198, 199, 200, 201
Jaſſer, officier du Calife Haroun, puni de mort; pourquoi? 364
Jean, Chrétien lettré, aimé d'Amrou, 89, 90
Jectan. Voyez *Cathan*.
Jéruſalem priſe & pillée par les Chrétiens, 595, 596
Jeſus-Chriſt; ce qu'en racontoit Mahomet, 12
Jeux de hazard défendus par Mahomet, 38
Jobbaï, docteur Mahométan, 527, 528
Jonas, Chrétien apoſtat pour l'amour de ſa maîtreſſe, 61. Qui lui préfere la mort, 62
Joppé, ville de Paleſtine, priſe par les Saraſins, 84
Joſeph, gouverneur de Baſrah, capitaine habile, 253

Joſeph, fils du Calife Moctafi, déſigné ſon ſucceſſeur, 622. Danger qu'il court. *ibid.* Voyez *Moſtanjed-Billah.*
Joſias, prêtre Chrétien, livre aux Mahométans la ville de Damas, 60
Jugement équitable, 43
Juif, puni de ſon avarice, 269
Juifs vaincus & traités rigoureuſement par Mahomet, 40
Julien (le comte) appelle les Muſulmans en Eſpagne; pourquoi? 230
Juriſprudence commode, 343

Karai; ce que c'eſt; année Karaïenne, 598
Kerbela, plaine aux environs de Cufa, fameuſe par la bataille où Hoſſein perdit la vie, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178
Kéthir, fameux contemplatif Mahométan, 359. Sa morale, 360
Kettab, pere du Calife Omar, 92
Khotbah; ce que c'eſt, 155
Kimar, préfet du palais à Bagdad, fait mourir le Calife, 637. Son orgueil, 645. Sa diſgrace, 646. Sa mort, 647
Kizaran, l'une des femmes de Mahadi, fait conſulter un médecin, 316; & le comble de faveurs; pourquoi? 317
Koſſa, ſurnom d'Abul-Haſſan, 385
Kuthar affranchi du Calife Amin, 379

Léon, ſçavant mathématicien Grec: le Calife Almamoun & l'empereur Théophile ſe diſputent l'honneur de l'avoir à leur cour, 391, 392

Lettre du Calife Omar à l'empereur Conſtantin, 84, 85. --- De Moavie à Ali, 103. --- D'Yézid au gouverneur de Médine, 156
Lulua, riche ville, priſe par les Arabes, 401
Lune, (la) obéit à Mahomet, deſcend du ciel, entre dans ſa manche, &c. 21, 22, 23
Lunes, (le faiſeur de) 318

Maan, un des chefs des Ommiades, ſauve la vie au Calife Almanſor, ſon ennemi, 294. Ses aventures, *ibid.* 295 & 296
Mahadi, fils d'Almanſor, déſigné Calife, 302. reçoit les dernieres inſtructions de ſon pere, 307, 308, 309. Son intronisation, 314. Choix qu'il fait d'un premier médecin, 317. Envoie ſon fils faire la guerre aux Grecs, 321. Eprouve la fidélité de ſon viſir, 322, 323. Le diſgracie, 324. Ce qui lui arrive dans une partie de chaſſe, *ibid.* 325. Il régle l'ordre de ſa ſucceſſion, *ibid.* Fait le pélerinage de la Mecque; avec quel faſte, *ibid.* 326. Sa piété, 327. Sa mort racontée diverſement, *ibid.* 328. Son amour pour la poëſie & pour la juſtice, *ibid.* 329. Sa deviſe, 330
Mahadi, fondateur de la Dynaſtie, des Fathimites, 492-93. Attaque l'Egypte, 494, 497. Sa mort, 511
Mahmoud, impoſteur; comment puni, 423
Mahmoud, ſultan des Indes & de la Perſe, fait demander un poëte au Calife de Bagdad, 571. Eprouve un fameux aſtrologue, 572. Fait venir Avicenne à ſa cour, 577
Mahomet ou *Mohammed*, légiſlateur des Arabes; ſa naiſſance, 5. Ses diſpoſitions, 6. Premier voyage qu'il fait en Syrie, *ibid.* Inſtruit par le moine Sergius, 7. Son zèle pour la pureté du culte, *ibid.* Son portrait, *ibid.* & 8. Ses

premieres armes, 8. Se met au service d'une riche veuve, 9. Son second voyage en Syrie & les nouvelles instructions qu'il y reçoit de Sergius, *ibid.* Epouse sa maîtresse Cadige, 10. Surnom qu'il prend, 11. Ses enfans, *ibid.* Sa retraite, ses méditations, ses extases, *ibid.* Sa doctrine, 12 & 13. Son Alcoran, *ibid.* Se déclare prophète, 15. Ses premiers prosélytes, *ibid.* Convertit sa famille, 16. Déclare Ali son lieutenant, *ibid.* Sa fermeté contre les menaces des Coraïscites, 17. Cité au tribunal d'un prince puissant, 20. Comment & par quels prodiges il confond ses accusateurs, 21, 22. Perd son oncle & sa femme, & se remarie, 23, 24. Histoire d'un prétendu voyage qu'il fait au plus haut des cieux, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32. Persécuté par les habitans de la Mecque, 33. Choisit la ville d'Yatreb pour asyle, *ibid.* 34. Enleve une riche caravanne des Mecquois, 35, 36. Battu à son tour, 37. Défend le vin & les jeux de hazard, 38. Mariage scandaleux du prophète, *ibid.* 39. Il ajoute la fornication à l'adultere, 40. Empoisonné ; par qui? 41. Fait la guerre aux Romains, *ibid.* 42. Jugement qu'il prononce, 43. Entreprend la conquête de l'Yémen, 44. Sa réponse à l'ambassadeur du roi de Perse, 45. Conquit la Mecque, 46. Sa mort, 47, 48. Ses derniers discours, *ibid.* Contestation sur son successeur & sur le lieu où l'on devoit l'enterrer, 48, 49. Son tombeau se voit à Médine, 50. Fable à ce sujet, *ibid.* Sa tendresse pour Ali, 119

Mahomet, petit fils d'Hossein, refuse de prêter serment au Calife Abdallah, 195. Est mis en prison & menacé de mort, *ibid.* Comment délivré, 196. Sa générosité, 197, 459.

Mahomet, de la maiſon d'Ali, ſe révolte contre Mamoun, 384. Sa mort, *ibid.*
Mahomet, chef de la maiſon d'Abbas, 271. Affecte le ton prophétique, *ibid.* 272. Sa mort, *ibid.*
Mahomet, petit fils de Haſſan, perſécuté par le Calife Almanſor, 297. Prend les armes pour ſe défendre, *ibid.* 298, & périt dans un combat, *ibid.*
Mahomet-Muſa-Amin, Calife. (Voyez *Amin*.
Mahomet, viſir de Vathek, expire dans les ſupplices; pourquoi? 421, 422
Mahomet-Abu-Abdallah, nom du Calife Mohtadi, 451
Majushun, docteur Mahométan, panégiriſte du Calife Omar II, 245, 246
Maiddodin s'empare du viſiriat à Bagdad, 649
Makſourah, ce que c'eſt, 155
Malatia, ville de Cappadoce, 409
Malec, partiſan d'Ali, mis à mort, 52
Malek-Al-Aſchraf, ſultan des Mamelus, 680
Malek-Ben-Dinar, docteur Arabe, 274. Miracle qu'on lui attribue, *ibid.* 275
Malek-Schah, ſultan des Selgiucides, attire les ſçavans à Bagdad, 588, 589. Donne ſa fille en mariage au Calife, *ibid.*
Mamoun ou *Almamoun*, fils d'Haroun, eſt appellé le ſecond à la ſucceſſion de ce Calife, 359. Comment traité par ſon frere Amin, 374. Lui réſiſte, 376. Prend le titre de Calife, 378. Fait aſſiéger ſon frere dans Bagdad, 380. Reçoit la nouvelle de ſa mort, 382. Son avènement au trône, 384. Son eſtime pour ſon précepteur, 386. Favoriſe les Alides, *ibid.* 387. Se défait de ſon viſir, 388. Son amour pour les ſciences, 391; & ſes efforts pour attirer à ſa cour un ſçavant étranger, 392. Epouſe ſolemnellement Touran Dockt,

393. Son amour pour cette princeſſe 394. Récompenſe les ſervices d'un général d'armée, *ibid.* 395. Traite généreuſement un ennemi, 397. Perſécute ceux des Mahométans qui ne penſent pas comme lui ſur l'Alcoran, 398, 399. Son eſtime pour le fameux Alkindus, 400. Ses conquêtes ſur les Chrétiens, 401. Sa mort cauſée par un excès de dattes, 402. Son éloge & ſa deviſe, 403

Manaſſé, Juif, tréſorier d'un Calife, 557. Abuſe de ſon crédit, *ibid.*

Mangheh, célèbre médecin, 356, 357

Manſor-Billah, Calife, 534, 535. Sa mort & ſon éloge, 537

Manuel, général Romain, confere avec Caled, 72, 73

Marc, patriarche d'Alexandrie, victime de ſa courageuſe réſiſtance aux ordres d'un miniſtre injuſte, 631

Mariages ſinguliers, 397, 398

Marie, eſclave, puis femme de Mahomet, 40

Masken, (bataille de) 203, 204

Maſoud, ſultan des Selgiucides, prend Bagdad & donne des loix, 605. Dépoſe le ſucceſſeur de ce prince, 607, 608

Mathématicien Grec, eſtimé du Calife Almamoun, 391

Maximes remarquables, 76, 77, 120, 121, 127, 460, 461

Mecque, (la) ville de l'Arabie; ſa fondation, 2. Sa ſituation, 3. Sa priſe, 45, 46. Eſt aſſiégée par les troupes d'Yézid, 186; & par celles d'Abdalmélec, 207. Circonſtance de ce ſiége, 208. Emportée d'aſſaut par Hoſſein, deſcendant d'Ali, 333. Refuſe de reconnoître le Calife d'Egypte, 543

Médecin Chrétien, aimé d'Almanſor, 303. Sa

tontinence & ſon déſintéreſſement, 304. Obtient avec peine la permiſſion de retourner dans ſa patrie, 305. Autre arrogant, *ibid.* Comment puni, 306. Autre, comblé de graces; pourquoi, 316, 317. Autre, très-ſçavant, 346. Autre, généreux, 426. Autre, qui ne ſçait ni lire ni écrire, 503, 504. Autres, très-habiles, 551, 578, 579.

Médinat-Al-Salam, nom donné à la ville de Bagdad, 301

Médine, ville d'Arabie, la même qu'Yatreb; origine de ſon nom, 34. Ceſſe d'être la capitale de l'empire Muſulman, 108. Séjour des Alides ou partiſans d'Ali, 144. Ses habitans ſecouent le joug des Ommiades, 184, 185. Elle eſt aſſiégée & priſe par les troupes d'Yézid, 186. Temple de cette ville rebâtie par le Calife Valid, 228. Se déclare pour Hoſſein, chef des Alides, 332

Meſſem, général d'Yézid, aſſiége & prend Médine, 186

Mervan I, élu Calife en Syrie, 190, 192. Mort violente de ce prince, 193

Mervan II, ſe révolte contre Yézid III, 261, & contre Ibrahim, 263. Se fait reconnoître Calife, *ibid.* Surnom de ce prince, 264. Marche contre Emeſſe, 265. Défait les rebelles & les punit, 266. Les défait de nouveau, 267. Les pourſuit, 268. Leur pardonne, 269. Ses efforts pour ruiner le parti des Abbaſſides, 276. Accident qui lui arrache la victoire des mains, 277. Sa fuite, ſa mort, ſa deviſe, 278. Goût ſingulier de ce prince, & ſon portrait, 279

Meſr, ville d'Egypte, incendiée, 565, 566, 567

Milice Turque. (Voyez *Turcs*.)
Miracle fameux selon les Mahométans, 20, 21, 22, 23. Autre, 274, 275. Autre, 459
Minarets; ce que c'est, 229
Moaviad, fils du Calife Montaser, mis à mort par son frere Motaz, 448
Moavie I, général d'Othman, s'empare de l'isle de Chypre, 97. Se révolte contre le Calife Ali, 103. Se fait déclarer Calife, 108, 111, 112. Ruse qu'il emploie, 114, 115. Est assassiné, 117. Comment guéri, *ibid.* Dispute le trône à Hassan, 125, & l'engage à le lui céder, 126. Est reconnu seul Calife, 128. Sa politique, 129, 130. Fait mourir un fanatique, 136, 137. Mot remarquable à ce sujet, *ibid.* Sa fierté envers deux ambassadeurs, 138. Les chasse de sa présence 139. Sa mémoire justifiée au sujet de la mort d'Hassan, 140, 141. Tentative infructueuse de ce Calife contre la maison d'Ali, 144. Ruse dont il se sert pour brouiller deux amis, 145. Reconnoit son tort & le répare, 146. Belle action de ce prince, 147, 148. Rend le Califat héréditaire, *ibid.* Fait grace à un voleur, 149, 150. Son respect pour sa tante & sa patience, 151. Sa derniere maladie, 152. Sa mort, 153. Sa douceur, sa clémence, sa générosité, 154. Etablissemens faits par ce monarque, 155. Sa devise, *ibid.*
Moavie II, fils d'Yézid, proclamé Calife, 188. Abdique presqu'aussi-tôt, *ibid.* 189. Sa mort, *ibid.*
Moclas, nom d'un fameux brigand; à qui donné, 300
Moclaz, visir de Caher, conspire contre ce prince, 513, & le détrône, 514. Est déclaré

visir, 516. Fait mourir un imposteur, 517. Conspire contre le Calife, 521. Est mis à mort, 522.

Moctadi-Bemrillah, Calife à Bagdad, se fait respecter, 588. Aime les sciences & protège les sçavans, *ibid.* 589. Epouse la fille de son Emir, *ibid.* Mort subite de ce prince, 590, 591

Moctader-Billah, proclamé Calife, 491. Son faste, 495, 496. Fait mourir un imposteur, 499. Est forcé d'abdiquer, 500. Rétabli, *ibid.* Sa mort, 507. Son portrait, 508

Moctar, chef des Cufiens, conquit l'Iraque-Arabique, 196. Sa valeur & sa mort, 197

Moctafi, désigné Calife, 485. Son avènement, 487. Fait la guerre aux Carmates, 488. Reprend l'Egypte & la Syrie, 489. Sa maladie, *ibid.* Sa mort & son éloge, 490

Moctafi-Beamrillah, Calife à Bagdad, 609. Sa mort, 621, 623

Moez-Al-Doula, prince Bovide, s'empare de Bagdad, 531. Est fait Emir-Al-Omra, *ibid.* 532. Dépose le Calife, 533. En nomme un autre, 534. Son attachement pour les Alides, 539. Sa mort, 540

Moez-Lédinillah, Calife, 538. Entreprend la conquête de l'Egypte, 541. Soumet cette contrée & la Syrie, 542. Etablit sa résidence au Caire, 543. Ses victoires, 544, 545. Sa mort & son éloge, *ibid.*

Mogols, (les) s'avancent vers Bagdad, 666, 667, 668. L'assiégent, 669, 670, 671, 672. La prennent, 673, 674; & détruisent le Califat, 675

Mohtadi-Billah, Calife, 451. Ses belles qualités, 452. Est massacré par les chefs de la milice Turque, 455, 456. Sa devise, *ibid.*

Mohammed. Voyez *Mahomet*, prophète des Arabes.
Mohammed I, cinquieme Iman, 459. (Voyez *Mahomet*, petit fils d'Hoſſein.
Mohammed II, neuvieme Iman, 463
Mohammed III, douzieme Iman, 457, 463. Fables à ſon ſujet, 464
Mohammed, fameux poëte Perſan, fertile en reparties, 643, 644
Mohammed, fils de Moſtader-Billah. (Voyez *Moctafi-Béamrillah*.)
Mohammed, ſultan du Kharifme, fait dépoſer le Calife & aſſiége Bagdad, 652, 653
Monaffec, viſir & frere du Calife Motamed, règne ſous ſon nom, 457. Réprime l'inſolence de la milice Turque, 466. Marche contre Ali & le défait, 467. Sa mort & ſon éloge, 473
Monnoie arabe; frappée par Abdalmélec, 215
Montaſer, fils de Motavakkel, conſpire contre lui, 433. Maltraité par ce prince, 434. Proclamé Calife, 435. Se frappe l'imagination, 437. En proie aux remords, 440. Meurt de mélancolie, 441. Son portrait, *ibid.* Sa généroſité, 442. Sa deviſe, 443
Morale, digne du chriſtianiſme, 91
Mortadi-Billah, ſouverain de vingt-quatre heures, 491
Moſeïlama, partiſan d'Ali, mis à mort, 52
Moſlem, envoyé d'Hoſſein à Cufa, 158, 159. Diſpoſe les Cufiens à la révolte, 161. Manque de courage au moment de l'exécution, 162. Par quel motif, 163. Prend ouvertement les armes, 164. Abandonné des ſiens, prend la fuite, *ibid.* Trahi, ſe défend avec courage, 165. Conduit priſonnier à Cufa, 166. A la tête tranchée, 167

Moſlem, autre partiſan d'Hoſſein, meurt au ſervice de ce prince, 176
Moſléma, frere du Calife Soliman, aſſiege Conſtantinople, 235, 236. Il va voir le Caliſe Omar II au lit de la mort, 244. Larmes qu'il répand, 245. Combat & défait un chef de révoltés, 247. Ses victoires, 250, 251, 252. Sa mort, *ibid.*
Moſquée conſtruite à Jéruſalem, 80. Autre à Alexandrie, 97; --- à Damas, 228
Moſſab, frere & général d'Abdallah, défait Moctar, 197. Réſiſte aux troupes du Calife Syrien, 203. Abandonné de ſes ſoldats, cherche la mort au milieu des ennemis, 204
Moſtacſi-Billah, Calife ſous les Mamelus, 679
Moſtacſi-Billah, Calife, 530. Sa timidité, 531. Forme un hardi projet, dont il eſt la victime, 532, 533
Moſtader-Billah, Calife à Bagdad, 592. Conſulte un aſtrologue, 594. Sa mort, 599
Moſtadi-Béamrillah, Calife à Bagdad, 638. Eſt reconnu Calife en Egypte, 639. Sa mort, 647. Son éloge, 648
Moſtain-Billah, proclamé Caliſe, 444. Imprudence qu'il commet, 446. Dépoſé & mis à mort, 447
Moſtain-Billah, fait Calife par les Mamelus, 680
Moſtali-Billah, Calife en Egypte, 592. Sa mort, 596
Moſtanjed-Billah, Calife à Bagdad, 623, 624. Sa mort & ſon éloge, 627
Moſtanſer-Billah, Calife d'Egypte, 575. Son éducation, *ibid.* Appuie un rebelle, 581. Proclamé Calife à Bagdad, 582. S'épuiſe pour nourrir ſes ſujets, 585. Sa mort, 591
Moſtanſer-Billah, Calife à Bagdad, 657. Pro-

tecteur des lettres, *ibid.* 658. Sa bienfaisance ; *ibid.* 659. Sa mort, 660

Moſtanſer-Billah, établi Calife en Egypte par les Mamelus, 678. Tué par les Tartares, 679

Moſtaſem-Billah, Calife à Bagdad, 662. Son orgueil puéril, *ibid.* 663. Humilié, *ibid.* Sa molleſſe, 664. Eſt trahi par ſon viſir, 667, 668, 669. Son indifférence, 670, 671. Eſt fait priſonnier des Mogols, 673. Sa mort, 674, 675

Moſtarabes, deſcendans d'Iſmaël, 2

Moſtarshed-Billah, proclamé Calife, 600. Défait le célèbre Zenghi, 603. Aſſiege envain Moſul, 604. Eſt fait priſonnier par le ſultan Maſoud, 605. Sa mort tragique, 606

Motaded, viſir de Motamed & ſon neveu, 473. proclamé Calife, 475. Sa ſévérité, *ibid.* 476. Pourſuivi par un phantôme, 477, 478, 479. Protège les Alides, *ibid.* Punit cruellement un inſolent diſcours, 484. Sa bonté, 485. Sa douceur & ſa modération, *ibid.* 486. Sa mort, 485. Son portrait & ſa deviſe, 486

Motamed, proclamé Calife, 457. Sa mort & ſa deviſe. 474

Motaſem-Billah, proclamé Caliſe, 404. Continue la perſécution commencée par Mamoun, 405. Punit un impoſteur, 407. Fait la guerre à l'empereur Théophile, 408. Délivre une dame Abbaſſide, 411. Découvre une conjuration, *ibid.* Son humanité, *ibid.* Ses regrets de la mort de ſon médecin, 412. Sa mort, 413. Son portrait & ſa deviſe, 414. Son faſte, 415

Motavakkel-Al-Allah, proclamé Calife, 421. Maltraite les Chrétiens & les Juifs, 422. Partage ſa ſucceſſion, 423. Perſécute les Ali-

des, 424. Eprouve ſon médecin, 425, 426. Plaiſirs barbares & cruautés de ce prince, 432. Aliene tous les eſprits de ſes ſujets, 433. Maltraite ſon fils, *ibid.* 434. Eſt maſſacré, 435. Son portrait, ſa deviſe, 436

Motavakkel-Billah, dernier Calife, 681. Sa mort, 682

Motaz, proclamé Calife par une troupe de ſéditieux, 444. Tiré de priſon & mis ſur le trône, 446, 447. Fait mourir ſon frere, 448. Veut affoiblir les Turcs, 450. Les révolte & meurt victime de leur reſſentiment, 451

Motazalites, ſectaires Mahométans, 526

Moti-Lillah, Calife peu redouté, 534. rend vénales toutes les charges de l'empire, 539. Eſt mis à l'amende, 542, 543. Sa mort & ſon éloge, 544

Mottaki-Billah, proclamé Calife, 525. Eſt mis à contribution, 326. Forcé par la milice Turque de ſortir de ſa capitale, 528. Nomme un Emir-Al-Omra, *ibid.* Donne cette charge au général des Turcs, 529. Sa dépoſition, 530

Mouſſa, ſeptieme Iman, 461, 462

Mowayadoddin, viſir de Moſtaſem, médite la ruine de ſon ſouverain, 664; & l'exécute par pluſieurs trahiſons, 667, 668

Moyſe, fils du Calife Abdalmélec, appaiſé par une ſaillie ingénieuſe, 216, 217

Munès, eunuque & favori du Calife Moctader, grand capitaine, 495. Défend & conſerve l'Egypte, 497. Enleve le Calife & le dépoſe, 504. Prend la fuite, 505. S'établit à Moſul, 506. Défait l'armée du Calife, & donne des larmes à ſa mort, 507. Veut éloigner Caher du Califat, 509. Conſpire contre ce prince, 511. Périt ſur un échafaud, 512

Muſa, fils d'Amin, déclaré Calife, 376
Muſa, officier Turc, maſſacre le grand viſir Saleh, 454
Muſa-Al-Hadi, déclaré préſomptif héritier de Mahadi, 325. Son avènement au Califat, 331. Triomphe des Alides, 333. Veut régner par lui-même, *ibid.* 334. Réſolution barbare de ce prince, 335. Eſt empoiſonné par ſa mere, 336

Nagmeddin, religieux Muſulman, traitre à ſon ſouverain, 640
Naharvan, (bataille de) 113, 114
Naïmoddin, viſir d'Egypte, chaſſé, 615
Naïvetés ſingulieres, 358, 573
Naſer-Lédinillah, Calife à Bagdad, 649. Supprime les impôts, 651. Eſt dépoſé 652. Se prépare à défendre Bagdad, 653. Sa mort, 654
Naſr, jeune homme vertueux, ſe refuſe à la paſſion du Calife Dhafer, 616, 617. Son pere & lui maſſacrent ce monarque, *ibid.* Il expire dans les ſupplices, 420
Naſroddin, mathématicien, excite les Mogols à la priſe de Bagdad, 665
Naſſer Aldoula, prince de Hamadan, eſt fait Emir-Al-Omra, 528. Peu de cas qu'il fait de cette charge, 529
Natha-Billah, Surnom de Muſa, fils d'Amin, 376
Nezar, fils de Moſtaſer, privé du Califat, par qui, & pourquoi, 592, 593
Nicéphore, empereur de Conſtantinople, rendu tributaire des Muſulmans, 367, 368, 369
Nil, (le) fleuve d'Egypte, manque à ſe déborder, 584
Noman, gouverneur de Cufa, 159. Dépouillé de ſon gouvernement, 160

Noraddin, Atabeck de Damas envoie du secours au Calife d'Egypte, 629. Il lui fait la guerre, 632. Le secoure contre les Croisés, 633. S'empare de ses états, & détruit le Califat en Egypte, 640, 641.

Obeïda, brave de l'armée de Mahomet, 35
Obeïdallah, fils du fameux Ziad, lui succède dans ses dignités, 143. Nommé gouverneur de Cufa, 160. Sa pénétration & sa politique, *ibid.* 161. Danger qu'il court, 162, 163. Son adresse à ramener les Cufiens dans le parti du Calife, 164, 165. Fait mourir les chefs des conjurés, 166, 167. Envoie des troupes contre Hossein, 168, 169. Rigueur dont il use envers ce prince, 170. Est maudit par Yézid, 181, 183. Chassé par les Cufiens, 195. Sa mort, 196
Obscurité soudaine & singuliere, 320
Observation frappante, 205
Ohod, montagne d'Arabie où Mahomet est vaincu, 37
Omar, dévot Musulman, 82
Omar I, chargé d'assassiner Mahomet, 17. Maltraite sa propre sœur, 18. Rougit de sa brutalité, *ibid.* Professe le Musulmanisme, 19. Juge redoutable, 43, 44. S'oppose aux dernieres volontés du prophète, 48. Appuie l'élection d'Abubècre, 51. Désigné par Abubècre pour son successeur, 63. Son élévation au Califat, 65. Sages conseils qu'il donne & qu'il reçoit, 74, 75. Sa dévotion & sa modestie, *ibid.* 76. Son austérité, 77. Capitulation qu'il accorde aux habitans de Jérusalem, 78, 79. Son entrée dans cette ville, *ibid.* Sa piété, 80. Pardonne à son assassin, 81. Ecrit à l'empereur,

84, 85. Son désintéressement, 86. Veut apaiſer un roi Arabe, 91. Meurt assassiné, 92. Ses conquêtes, 93. Sageſſe de ſon gouvernement, *ibid.* Son portrait, 94. Son éloge, 95

Omar II, désigné Calife par Soliman ſon cousin, 237. Reconnu comme tel 238. Supprime un uſage indécent, 239. Ruſe dont il ſe ſert pour faire approuver cette ſuppreſſion, 240. Sa modeſtie, *ibid.* Son humeur pacifique, 241. Sa modération, 242. Sa patience dans les douleurs qui terminerent ſa vie, 244. Sa mort, ſes vertus, ſa deviſe, 245

Oméirah, officier Mahométan, 57, 62

Ommiades, (les) deſcendans d'Ommiah, 103, 128, 270. Perſécutés, 280. Maudits, 539, 540

Ommiah, (maiſon d') 103. Premier Calife de cette maiſon, 128. Diſcrédit dans lequel elle tombe, 270. Ses malheurs. 280

Omran, de criminel devient ſouverain, 549, 550

Origine des Arabes, 1. --- De l'animoſité qui règne entre les Turcs & les Perſans, 52

Othman, troiſieme Calife depuis Mahomet, 96. Répare une imprudence, 97. Il en commet pluſieurs autres, 98. Excite un mécontentement général, 99 Eſt maſſacré, 100

PALAIS d'une ſinguliere ſtructure, 303

Palerme, ville de Sicile, renverſée, 524

Paleſtine, (la) conquiſe par les Mahométans, 84

Paradis, (le) ce que c'eſt, ſelon les Mahométans, 31, 32

Paroles dernieres de Mahomet, 47, 48; --- mé-

morables, d'Abubècre, 64; --- de Haſſan, 123, 124, 127; --- de Moavie, 137, 152, 153; --- de Samra, 144; --- de Thomas Wolſey, *ibid.* --- d'un vieillard, 204, 205; --- d'un médecin, 304; --- d'un vieillard, 366; --- d'une pauvre femme, 369, --- d'un médecin, 426; --- d'un viſir, 473

Patriarche d'Alexandrie député par les Saraſins, 88

Paul, général Romain, fait priſonnier par les Mahométans, 57

Pélerinage remarquable, 352

Perfidie inſigne, 265, 289, 303, 379

Perſans, (les) vaincus par les Arabes, 53, 97, 98

Perſe; (la) par qui conquiſe, 97, 98

Perſécution terrible au ſujet de l'Alcoran, 398, 399

Peſte en Egypte, 586

Phantôme effrayant, 477, 478, 479

Phénomenes, 318, 320, 480

Pierre, général Romain, attaque & bat les Arabes, 57, 58. Sa mort, 59

Pierre miſtérieuſe, 80

Pierre noire de la Caaba, priſe pour arbitre d'une querelle, 459. Elle eſt enlevée, 508

Plaideur opiniâtre, puni de mort, 44

Plaiſanterie d'un Arabe, 325. Autre, 353, 354, 355

Poëtes récompenſés libéralement, 336, 337, 349, 395

Police ſévere. 131, 132

Précepteur enterré vif; pourquoi? 149

Prédeſtination, un des principaux dogmes du Muſulmaniſme, 37, 38

Prédicateur Muſulman qui ne perd point contenance, 536, 537

Prédictions d'aſtrologues, 251, 252; --- d'un médecin, 412, 470, 480, 572, 573, 580, 594, 595, 599
Préſence d'eſprit, 220; --- d'un ſophi, 536, 537
Preſſentiment funeſte, 438, 505
Preſtiges d'un impoſteur, 318, 498
Prodiges, 21, 22, 23. Autre, 320. Autres, 424, 430, 431, 429
Profeſſion de foi Muſulmane, 13
Proſcription ſinguliere, 247
Proverbes Arabes, 349, 366

Questions ſingulieres, 527

Radi-Billah, proclamé Calife, 516. Se donne un maître en voulant ſe procurer un appui, 520. Sa mort, 524. Le dernier Calife qui fit des vers, *ibid.*
Raſé, fameux rebelle, 370
Rail'erie amere, 201, 202, 513
Raja, viſir de Soliman, miniſtre diſcret, 237, 238
Rashed-Billah, proclamé Calife, 607. Dépoſé, 608
Ratek, viſir de Moctader, vaincu, 495
Ravandiens, ſectaires Mahométans, veulent maſacrer le Caliſe Almanſor, 293. Comment traités, 294
Rayek, premier Emir-Al-Omra, 520. Sa grande autorité, 521. Sa premiere démarche, *ibid.* Fait arrêter & punir le viſir Moclaz, 522, 523. Abandonne Bagdad & ſa charge, *ibid.*
Razi, fameux médecin & grand chymiſte, 500, 501. Eſtimé généralement, 502
Recette étrange, 419

Redvan, chef de mécontens, chasse le visir d'Egypte, 610, & persécute les Chrétiens, 611. Qualifié roi d'Egypte, 612. Est chassé, *ib d.* Sa mort, 613
Réforme du Calendrier Persan & du Calendrier Julien, 589
Refus magnanime, 315
Regeb, septieme mois Arabique, 33
Religieuse aimée d'un Calife, 279. Comment elle se soustrait à sa brutalité, *ibid.*
Remarques singulieres, 413
Réponse fiere, 539
Représailles cruelles, 409, 410
Révolution surprenante, 642
Reskallah, astrologue & devin 509
Rodrigue, roi d'Espagne, perd ses états par son incontinence, 230. Est tué par les Mahométans, *ibid.*
Romains vaincus par les Arabes, 42, 43, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62
Ruse louable du Calife Omar II, 240. Autre, d'Almansor, 302

SAAD, gouverneur de l'Egypte, dépossédé, 115
Saada, femme complaisante, 248
Safei, chef de la secte des sonnites, 389. Ses travaux & son mérite, 390
Sahaba, titre d'honneur, 309
Sahel, officier Arménien, se rend maître de la personne de Babec, 406, 407
Saïd, beau-frere d'Omar, maltraité par lui, 18
Saïd-Ebn-Amir, brave Musulman, 74. Donne un sage conseil au Calife Omar, 75
Saïd, général d'Othman, envahit la Perse, 97, 98

Saïd, frere de Soliman, général du Calife Ibrahim, défend Emeſſe avec courage, 268. Trahi par les habitans, 269
Saignée; (la) ce qu'en penſoient les Arabes, 353
Saillies, 216, 217, 220, 223, 224, 337, 435, 439, 644, 645
Saladin, gouverneur d'Alexandrie, 632. Eſt fait viſir du Calife Aded, 635. Se rend abſolu, 636. Abolit le Caliſat en Egypte, 639, & la ſecte des Shiites ou des partiſans d'Ali, 642, 650
Saleh, capitaine Arabe, veut ſecouer le joug d'Hegiage, 214. Eſt tué dans un combat, *ibid.*
Saleh, fils de Vaſif, maudit la mere du Calife, 453. Eſt fait grand viſir, 454. Sa mort, 455
Salmagani, célèbre impoſteur, 516. Puni de mort, 517
Salmavia, médecin de Motaſem; comment regretté, 412
Samarra, ville; par qui bâtie, 413
Samra, miniſtre cruel, 133, 134. Dépouillé de ſa charge, 144. Comment il exhale ſa fureur, *ibid.*
Sam-Samoddaula, revêtu & dépouillé de la charge d'Emir, 553
Sapor, prince d'Arménie, 137
Saraſins; leurs conquêtes, 42, 43, 53, 55, 66, 67, 68, 71, 75, 80, 82, 83, 84, 87. Simplicité de leurs mœurs, 89
Sawda, ſeconde femme de Mahomet, 24
Sçavans attirés & protégés à Bagdad, 588, 589
Sceau de Dieu; ce que c'eſt, 469
Scheic-Caïat, prêtre Mahométan, délivre une

fille des mains d'un ſoldat brutal, 476, 477.
Oblige un ſeigneur à payer une dette, 482
Scherſaldoulat, uſurpe la charge d'Emir, 553. Sa mort, 554
Schiſme dans le Muſulmaniſme, 344, 546
Seffein, lieu de l'Arabie, 108, 112
Seïda, belle princeſſe, 584
Sélim I, empereur des Turcs, fait priſonnier le dernier Calife d'Egypte, 681
Senan, premier médecin du Calife Moctader, 502. Comment il examine un de ſes confreres, 503, 504
Sergius, moine Neſtorien, inſtruit Mahomet, 7, 9. Attiré à la Mecque par ſon diſciple, 12
Sergius, ambaſſadeur, 137. Eſt fait eunuque, 239
Shawer, officier du Calife Aded, forme un parti puiſſant contre le viſir, 626. S'en rend maître & le traite avec généroſité, 627, 628. Sa diſgrace & ſa fuite, 629. Attire Noradin en Egypte, *ibid.* Refuſe de rembourſer ce prince des frais de la guerre, 630. Se ligue avec les Francs, 632. Sa mort, 634
Siége de la Mecque, 45, 46; --- de Boſtra, 55, 56; --- de Damas, *ibid.* 57, 58, 59, 60, 61; --- de Médine, 186; --- de Conſtantinople, 236; --- d'Emeſſe, 265; --- de Bagdad, 380; --- de Zabatra, 408; --- d'Amorium, 410; --- de Gergenti, 524; --- d'Alexandrie, 590; --- de Bagdad, 669, 670, 671, 672
Sima, général des milices Turques, depoſe le Calife Caher, 514. Son crédit, 516
Sobriquets communs chez les Arabes, 143
Soliman, Calife, s'occupe du bonheur de ſes peuples, 235. Envoie aſſiéger Conſtantinople, *ibid.* 236. Sa derniere maladie, & ſes diſpo-

sitions touchant son successeur, 237. Son portrait & sa devise, 238
Soliman, fils du Calife Hésham, fait la guerre aux Grecs, 250, 251
Soliman, général du Calife Ibrahim, vaincu à Damas, 263. Ranime son parti, 266. Fait des conquêtes, 267. Est vaincu & mis en fuite, *ibid.* 268
Soliman, fils de Nothaïr, député par sa nation à Mahomet, chef de la maison d'Abbas, 271, 272
Songes singuliers, 225, 226, 371, 380, 389, 440, 555, 672
Souzéni, surnom de Mohammed, poëte Persan, 643
Stratagêmes, 43, 71, 72, 111, 112, 161, 253, 279, 293, 477, 557, 558, 643, 646, 647
Subtilités d'un jurisconsulte, 343, 344
Succession des Imans, ou chef de la maison d'Ali, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 462, 463, 464
Surnoms des Califes, depuis Motasem, 414
Syrie, (la) attaquée & conquise par les Mahométans, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 84, 542

Taher, général de Mamoun, 377. Assiége Bagdad, 378; & s'en rend maître, 380. Fait tuer le Calife Amin, 382. Comment récompensé, 395. Sa mort & sa libéralité, *ibid.*
Tauris, ville; par qui fondée, 580. Sa ruine & son rétablissement, *ibid.* 581
Tay, fils de Shawer, découvre & punit les trames de Zaric, 628. Sa mort, 629
Tay-Lillah, nommé Calife, 544, 546. Flatte son Emir & le comble d'honneurs, 548. Son esclavage, 554. Sa déposition, 555

Telha, favori d'Aischa, 100. Seconde les desseins de cette femme ambitieuse, 102. Son repentir & sa mort, 107
Testament du Calife Haroun, 358, 359
Thabet, grand médécin, 551
Thaher, astrologue célèbre, 580, 581
Théophile, empereur de Constantinople, conserve un sçavant à sa cour, 392. Rendu tributaire du Calife Almamoun, 401. Veut secouer le joug, 408. Vaincu, demande la paix, 410, 411
Thomas, défend la ville de Damas, 60
Tibériade, ville de Palestine, prise par les Sarasins, 84
Togrul-Bek, sultan des Selgiucides, marche au secours du Calife de Bagdad, & le délivre, 583. Son mariage & sa mort, 584
Touran-Dokht, épouse du Calife Al-Mamoun, 393. Aussi spirituelle que belle, 394
Tozun, général de la milice Turque, Est fait Emir-Al-Omra, 529. Son audace, *ibid.* Trahit & dépose le Calife, 530. Sa mort, 531
Trait de brutalité & de fantaisie, 17, 18, 19; --- de courage & d'intrépidité, 58; --- de cruauté, 62; --- de magnanimité, 65, 67; --- de fanatisme, 70, 71; --- de bonté, 76, 77; --- de force, 70, 82; --- de présence d'esprit, 87, 88, 536, 537; --- de cruauté, 133, 134; --- de fanatisme, 135, 136; --- de hardiesse, 180, 181, 366; --- de générosité, 183, 294; --- de jalousie & de haine, 198, 199, 200, 201; --- de fierté, 219; --- de clémence, 220, 222, 223, 597, 482; --- de désespoir & d'amour, 249; --- de désespoir & de valeur, 253; --- d'imbécillité,

254; --- de perfidie, 265, 379; --- de continence, 303, 304; --- de modération, 316, 485, 486; de ſenſibilité, 323; --- de rigueur, 324, 363; --- de généroſité peu commune, 331, 365, 484, 485, 548, 554, 628; --- de libéralité, 283, 628; --- d'abnégation, 342; --- de ſubtilité, 343; --- de bouffonnerie, 354, 355; --- de naïveté, 356; --- d'inflexibilité & de tyrannie, 362, 363, 365; --- de bienfaiſance & d'amitié, 396; --- d'humanité, 411; --- de probité, 426; --- de ſévérité, 475, 476, 484, 590; de conſtance, 547; --- d'habileté, 551; --- de fierté, 552; --- de vengeance & de barbarie, 565, 566, 567, 595, 596; --- de foibleſſe & de lâcheté, 631; --- de bienfaiſance, 651, 658, 659

Turcs, milice à la ſolde des Califes; leur crédit & leurs excès, 421, 431, 433, 434, 439, 444, 445, 446, 448, 449, 450, 455, 556; --- réprimés par Monaffec, 466, & par Motaded, 475, 476. Reprennent leur autorité par la dépoſition de Caher, 514. Nouveaux excès de cette ſoldateſque, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534

Tus, ville du Khoraſſan, lieu de la mort d'Haroun, 371

UNITÉ de Dieu, fondement de la religion Mahométane, 13

VAKED, ami indigent, comment ſecouru, 396

Vaked, gouverneur de Médine, 156, 157

Valid I, fils du Calife Abdalmélec, lui refuſe un ſoulagement qui doit lui cauſer la mort, 226. Parvient au Califat, 228. Prince ma-

gnifique, *ibid.* 229. Se désiste du projet de transférer à Damas le bâton & la chaire de Mahomet, 251. Conquêtes de ce prince en Espagne & dans la Gaule, 230, 232. Sa mort & son portrait, *ibid.* Belle fondation de ce monarque, 234. Sa devise, *ibid.*

Valid II, Calife, sa conduite & son avènement au trône, 257. Dissipateur, *ibid.* Ses désordres publics, 258. Son impiété, sa déposition, 259. Sa mort, sa gourmandise, sa devise, 260

Vasif, éleve Motavakkel au Califat, 421. Maltraité par ce prince, conspire contre lui, 433, 434. Veut se soustraire à la punition de son crime, 439. Fait proclamer Mostain-Billah, 444; & massacrer son visir, 445. Enleve le Calife, 446. Est tué par ses soldats, 449

Vathek-Billah, proclamé Calife, 416. Persécute les Musulmans; pourquoi? 417. Ses débauches, 418. Sa mort, son portrait, 419

Vénalité des charges établie dans l'empire des Califes, 539

Verdan, capitaine Romain, vaincu par les Arabes, 59, 60

Verdan, esclave d'Amrou, maltraite son maître, pourquoi? 87, 88. --- Autre de ce nom, assassine Ali, 118

Vin, défendu par Mahomet, 38. Désordre qu'il occasionne, 68. Comment puni, *ibid.* 83

Visions singulieres, 179, 180, 225, 226, 371, 424, 440, 477, 478, 479, 590, 640

Voleur Arabe, redevable de sa grace à la poésie, 150

Voyage fameux de Mahomet à Jérusalem & dans les cieux, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32

Yahia, frere d'Amrou, veut arracher ce prince des mains d'Abdalmélec, 201, 202. Arrêté prisonnier, obtient sa grace, *ibid.*
Yahia, visir du Calife Musa-Al-Hadi, condamné à mort, 335
Yahia, médecin de Motasem, le conduit au tombeau, 413
Yarab, pere des Arabes, 1
Yarmouck, (bataille de) 73, 74
Yazal, gouverneur de Kur, 610. Massacré, 611
Yatreb, ville de l'Arabie où Mahomet se retire, 33, 34. Appellée *Médine;* pourquoi? *ibid.*
Yémen, (l') l'Arabie-Heureuse conquis par Mahomet, 44, 45, 46
Yézid I, associé par son pere au Califat, 148, 149. Seul Calife, 156. Persécute la maison d'Ali, 157. Donne le gouvernement de Cufa au fameux Obéïdallah, 160. Comment il reçoit la tête d'Hossein, 180. Sa compassion pour les sœurs de ce prince, 181, & pour ses enfans, 182, 183. Sa conduite scandaleuse, 184. Dépose du Califat par le peuple de Médine, 185. Sa mort, 186. Son portrait & sa devise, 187
Yézid II, proscrit les chiens, les pigeons, les coqs, &c. 247. Persécute les Chrétiens, 248. Sa passion pour une belle chanteuse, *ibid.* Son désespoir & sa mort, 249
Yézid III, proclamé Calife, 259. Prince juste & vertueux, 261. Sa mort, sa devise, 262
Yézid, chef de révoltés, tué dans un combat, 247

Zabatra, patrie du Calife Al-Mamoun; son triste sort, 408, 409
Zaga, empereur d'Abissinie, usurpateur, 631

Zaïd, affranchi de Mahomet, mari complaisant, 38, 39. Est tué dans un combat, 42
Zainab, fille Arabe, empoisonne Mahomet, 41
Zairac, ministre impérieux & cruel, 532
Zaric, visir du Calife Aded, 625, 626. S'enfuit du Caire, *ibid.* Est arrêté, 627. Comment traité par son ennemi, 628. Sa mort, *ibid.*
Zéid, chef des Alides, léve l'étendard de la révolte, 252. Tombe dans un piége, 253. Son désespoir, *ibid.* Sa mort, 254
Zeïnab, sœur d'Hossein; comment traitée par Yézid, 181, 183
Zendicisme, secte Mahométane, 259
Zenghi, fameux capitaine, vaincu par le Calife Mostarshed, 603. Demande la paix, 604
Zentil, roi des Turcs, se laisse intimider, 218
Ziad, fils d'Abu-Sofian, Arabe du premier mérite, 129. Gagné par Moavie, 130. Police rigoureuse qu'il exerce à Basrah, 131. La terreur des scélérats, 132, 133. Jaloux de son autorité, *ibid.* Comment il traite deux fanatiques, 134, 155, 136, 137. Il est attaqué de la peste, 142. Sa mort, 143
Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, 493
Zinges, (prince des) 464
Zobeïda, épouse du Calife Haroun, 339
Zobéir, ennemi d'Ali, 102. Est tué, 106

Fin de la Table des Matieres.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le préſent volume des *Anecdotes Arabes & Muſulmanes;* & je penſe qu'on peut en permettre l'impreſſion. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

Signé LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

Le Privilége ſe trouve au commencement des Anecdotes Angloiſes.

BINDING SECT. MAY 1 0 1979

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS
235
L3

Lacroix, Jean François de
Anecdotes arabes et
musulmanes

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 05 06 05 026 9